

**La Comédiathèque**

# **SKETCHS EN SÉRIE**

**Plus de 300 sketches de**

**Jean-Pierre Martinez**

**[comediatheque.com](http://comediatheque.com)**

**Ce texte est offert gracieusement à la lecture.  
Avant toute exploitation publique, professionnelle ou amateur,  
vous devez obtenir l'autorisation de la SACD :  
[www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)**

## *Sketchs en Série*

Cet ouvrage rassemble pour la première fois tous les sketchs de Jean-Pierre Martinez, jusque-là édités séparément sous la forme d'une vingtaine de recueils thématiques. Ces 309 sketchs abordent les sujets les plus divers, traités dans des styles très variés, mais ils illustrent bien l'obsession de l'auteur pour certains thèmes (l'amour, la socialité, le temps, la mort, l'absence de Dieu, le non-sens...) et sa prédilection pour la comédie, l'humour noir et l'absurde. Un index final permettra aux compagnies d'identifier plus facilement les personnages, les lieux, les thèmes ou les genres qui les intéressent, afin de composer à partir d'une sélection de ces multiples sketchs un spectacle singulier. Pour les écoles de théâtre, ces 309 sketchs principalement en duo pourront servir de base à un travail de scènes. Enfin, pour le simple lecteur et pour le seul plaisir de la lecture, cet ensemble de saynètes abordant toujours avec humour des questions parfois fondamentales, permettra de découvrir l'univers tragi-comique d'un dramaturge contemporain très original.

Cet ouvrage rassemble les recueils de sketches suivants :

## **Table des matières**

[À cœurs ouverts](#)

[Alban et Ève](#)

[Avis de passage](#)

[Brèves de confinement](#)

[Brèves de trottoir](#)

[Brèves du temps perdu](#)

[Brèves du temps qui passe](#)

[Bureaux et dépendances](#)

[De toutes les couleurs](#)

[Des valises sous les yeux](#)

[Drôles d'histoires](#)

[Elle et lui, monologue interactif](#)

[Le Comptoir](#)

[Les Rebelles](#)

[Mélimélodrames](#)

[Même pas mort](#)

[Minute, papillon !](#)

[Morts de rire](#)

[Pour de vrai et pour de rire](#)

[Sens interdit sans interdit](#)

[Trous de mémoire](#)

[Tueurs à gags](#)

*En fin de volume, un sommaire détaillé avec*

[Liste des sketches par recueil](#)

[Classement par distribution](#)

[Index thématique](#)

*Avant toute représentation publique, professionnelle ou amateur, vous devez obtenir  
l'autorisation de la SACD : [www.sacd.fr](http://www.sacd.fr)*

© La Comédi@thèque  
ISBN 978-2-37705-560-9

## **À cœurs ouverts**

Dans un bistrot situé en face d'un hôpital, et tenu par un drôle de patron, se croisent les destins d'hommes et de femmes à la recherche d'un cœur à prendre. Pour une transplantation, ou plus si affinité.

## 1. Cœur à prendre

*Un bistrot. Le patron est derrière son bar, en train d'essuyer des verres. Une femme arrive, ne respirant pas la joie de vivre. Sans un regard vers lui, elle vient s'installer au comptoir. Le patron l'observe un instant du coin de l'œil.*

**Patron** – Madame... Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

**Elle** – Vous avez de l'arsenic ?

**Patron** – C'est pour emporter ou pour consommer sur place ?

**Elle** – J'hésite encore...

**Patron** – Prenez un café en attendant. Avec un petit calva, ça vous remontera. Le calva c'est pour moi.

**Elle** – Un calva ? À cette heure-ci ?

**Patron** – Sachez que le calva est connu depuis l'Antiquité pour ses vertus anti-dépressives. J'en prescris tous les jours à mes clients, et personne ne s'est encore suicidé jusqu'à maintenant.

**Elle** – C'est gentil, mais je me contenterai du café. Je travaille à l'hôpital, juste en face.

*Il lui prépare son café.*

**Patron** – Aide-soignante... Ça ne doit pas être marrant tous les jours...

**Elle** – Chirurgien.

**Patron** – Ah... Pardon Docteur...

**Elle** – C'est un peu mieux payé, mais ce n'est pas forcément plus marrant.

**Patron** – Je vois ça...

**Elle** – Et encore, je ne vous parle que de mon boulot. Heureusement que je bosse jour et nuit. Ne pas avoir de vie privée, ça n'a pas que des inconvénients, vous savez... quand on a une vie de merde...

*Il lui tend un journal.*

**Patron** – Jetez un coup d'œil à votre horoscope, il prévoit peut-être une amélioration passagère.

*Elle jette un regard au journal.*

**Elle (lisant)** – « Vous donnerez votre cœur à un inconnu »...

*Elle repose le journal sur le comptoir.*

**Patron** – C'est une bonne nouvelle, non ?

**Elle** – Ça dépend.

**Patron** – Il ne faut pas donner son cœur à n'importe qui, c'est sûr.

**Elle** – Et surtout, il vaut mieux le donner de son vivant.

**Patron** – Je ne suis pas sûr de vous suivre...

**Elle** – « Vous donnerez votre cœur à un inconnu »... Regardez, ce n'est pas à la rubrique amour, c'est à la rubrique santé...

**Patron** – Ça doit être une erreur...

**Elle** – J'ai un patient qui attend une transplantation cardiaque. Il nous manque juste un donneur en bonne santé. Mais mort de préférence.

**Patron** – Ah oui...

**Elle** – On ne peut rien faire d'autre que d'attendre... Il faudra que quelqu'un meurt pour qu'un autre vive.

**Patron** – C'est le destin...

**Elle** – Un accident est si vite arrivé. Après tout ce sera peut-être moi. Puisque c'est dans mon horoscope.

*Il pose le café devant elle.*

**Patron** – Décidément, vous êtes de nature optimiste...

**Elle** – Je n'ai pas eu d'enfant, ce serait ma dernière chance de donner la vie...

**Patron** – Vous êtes vraiment sûre que vous ne voulez pas ce calva ?

**Elle** – Jamais pendant le service... Si un donneur se présente et que je dois opérer dans une heure...

**Patron** – Si c'est vous le donneur, il n'y aura plus personne pour faire cette opération.

**Elle** – En matière de transplantations cardiaques, ce sont les donneurs qui manquent, pas les chirurgiens. Ce genre d'opérations, ça reste exceptionnel. J'en connais qui seraient prêts à tuer pour réaliser leur première transplantation.

**Patron** – Bon, alors c'est moi qui vais le boire ce calva, et je vous offre le café.

**Elle** – Vous êtes un drôle de cafetier. Ce n'est pas comme ça que vous allez faire des affaires.

*Le patron se sert un calva et le boit cul sec.*

**Patron** – Il y a longtemps que j'ai renoncé à l'idée de faire fortune. Et puis je n'offre pas le café à tout le monde, vous savez...

**Elle** – Pourquoi moi ? On ne peut pas dire que je sois d'un commerce agréable...

**Patron** – Je me suis toujours méfié des gens trop aimables. J'ai mes têtes, c'est tout. Il y en a qui me reviennent et d'autres pas.

**Elle** – En somme, j'ai de la chance, alors...

**Patron** – Remarquez, on ne se connaît pas... C'est peut-être moi, votre bel inconnu...

**Elle** – Allez savoir... Bon, il faut que je file...

**Patron** – Encore une vie à sauver ?

**Elle** – Non, mais je suis garée sur une place « handicapé ».

**Patron** – Avec votre caducée sur le pare-brise, vous pouvez vous garer n'importe où sans avoir d'amende, non ? Rien que pour ça, j'aurais aimé faire médecine.

**Elle** – Merci pour le café...

**Patron** – Faites bien attention en traversant la rue.

**Elle** – On vient à peine de se rencontrer, et vous êtes déjà une mère pour moi. Si je suis encore célibataire dans dix ans, faites-moi penser à vous épouser.

**Patron** – Hélas... qui aurait envie d'épouser sa mère ? *(Elle sort.)* C'est le drame de ma vie...

## 2. Cœur sensible

*Le patron est derrière son comptoir. Il lit le journal. Un homme et une femme arrivent. Ils s'asseyent à une table.*

**Elle** – Je te préviens, je n'ai pas beaucoup de temps... Je reprends mon service dans une heure. Et mon patron n'attend qu'une occasion pour me virer...

**Lui** – Merci de me sacrifier ta pause déjeuner.

**Elle** – Non, mais je ne te sacrifie rien... (*Regardant la carte*) Je vais manger quelque chose. Pas toi ?

**Lui** – Si, si, bien sûr, je veux dire... Merci d'avoir accepté de déjeuner avec moi.

*Elle repose la carte. Un temps.*

**Elle** – Donc, tu avais quelque chose à me dire...

**Lui** – Oui...

*Silence embarrassé.*

**Elle** – Je t'écoute...

*Le patron lance un regard intrigué vers eux.*

**Lui** – Je ne sais pas trop comment te dire ça...

**Elle** – Comme on n'a pas trop le temps, je vais t'aider un peu... Tu veux sortir avec moi, c'est ça ?

**Lui** (*pris de court*) – Oui, enfin...

*Le patron arrive, interrompant cette scène un peu pathétique.*

**Patron** – Qu'est-ce que je vous sers ?

**Elle** – Une salade niçoise... sans anchois et sans thon.

**Lui** (*pour plaisanter*) – Un jambon-beurre... sans beurre. (*La femme ne rit pas et le patron lui lance un regard glacial.*) Non, je déconne. Un jambon-beurre, s'il vous plaît.

**Patron** – Une niçoise et un Paris-beurre. C'est parti.

*Le patron repart.*

**Elle** – Tu manges de la viande ?

**Lui** – Euh... oui. Enfin, non.

**Elle** – Mais tu manges du jambon...

**Lui** – Oui, mais... Du jambon, ce n'est pas vraiment de la viande, si ?

**Elle** – Tu as vu la dernière enquête de L214 sur l'élevage des cochons en cage ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Je pense que si tu l'avais vue, tu ne mangerais plus de jambon...

**Lui** – Excuse-moi, je... Je ne savais pas...

**Elle** – C'est ce que disaient les Allemands après la guerre au sujet des camps.

**Lui** – Qu'est-ce qu'ils disaient ?

**Elle** – Je ne savais pas...

**Lui** – D'accord... donc... tu es végétarienne.

**Elle** – Vegan.

**Lui** – OK...

**Elle** – Tu ne connais pas la différence, c'est ça ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Je ne mange aucun produit d'origine animale. Je ne porte pas de cuir, non plus. Pas de fourrure, évidemment.

**Lui** – De ce temps-là...

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Non, je veux dire... Moi non plus, je ne porte pas de fourrure. C'est déjà un début, non ?

**Elle** – Écoute, je vais être franche avec toi, je ne pourrais jamais sortir avec un type qui bouffe du jambon. Mais on peut être amis, si tu veux... On n'est pas sectaires, non plus.

**Lui** – C'est si grave que ça ? Je veux dire... C'est juste une tranche de jambon.

**Elle** – Tu sais dans quelles conditions il a été élevé, ce cochon ? Comment il a vécu ? Dans quelles conditions il a été abattu ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Tu as déjà visité un élevage de porcs ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Tu as déjà visité un abattoir ?

**Lui** – Non... et toi ?

**Elle** – Moi non plus, mais j'ai vu beaucoup de vidéos là-dessus.

**Lui** – OK... Non, mais... je n'y tiens pas plus que ça, moi, au jambon... Enfin, je veux dire... à la viande en général.

**Elle** – Donc, tu pourrais devenir vegan, juste pour sortir avec moi ?

**Lui** – Pourquoi pas ? Bien sûr ! Absolument...

**Elle** – Et si j'étais musulmane ou juive, que je te demandais de ne plus manger de porc et de te convertir à ma religion, tu le ferais ?

**Lui** – Tu es musulmane ?

**Elle** – C'est juste une supposition. Alors ?

**Lui** – Je ne sais pas... Peut-être... Je suis catholique, mais... C'est comme pour la viande, je n'y tiens pas plus que ça...

**Elle** – Tu es vachement influençable, en fait.

**Lui** – Ou alors... je tiens vachement à sortir avec toi.

**Elle** – Ouais... mais ce ne serait pas par conviction.

**Lui** – Que je sortirais avec toi ?

**Elle** – Que tu arrêteras la viande ! Ce serait juste pour sortir avec moi.

**Lui** – Oui, enfin...

**Elle** – Et dès que je t'aurais largué, tu te remettras à bouffer de la viande.

**Lui** – On ne sort pas encore ensemble, et tu envisages déjà de me larguer ?

*Un temps.*

**Elle** – C'est quoi ta pire expérience alimentaire ?

**Lui** – Pardon ?

**Elle** – Le pire repas de ta vie, si tu préfères.

**Lui** (*plaisantant*) – J'espère que ça ne va pas être celui-ci... (*Elle reste à nouveau de marbre.*) Non, je... Je ne sais pas...

**Elle** – Eh bien moi, je peux te le dire.

**Lui** – OK.

*Éventuellement une musique mélodramatique accompagne le récit de cet épisode traumatique.*

**Elle** – Je devais avoir une dizaine d'années. On était invités avec mes parents chez des amis à eux. Un médecin et sa femme. Ce n'était pas vraiment des amis, en fait. C'était juste nos nouveaux voisins. Ma mère les avait invités une première fois pour leur souhaiter la bienvenue dans le quartier, et ils nous rendaient l'invitation. Mes parents sont des gens très simples. Ça devait les flatter d'être invités à dîner chez un chirurgien. Ils s'attendaient sans doute à ce que ces grands bourgeois mettent les petits plats dans les grands. Donc on prend



l'apéro, on bavarde un peu et on se met à table. C'est vrai que la vaisselle était en porcelaine, et la nappe d'une blancheur immaculée. Il y avait tellement de couverts sur la table qu'on se demandait lequel prendre pour commencer. Arrive le plat principal, après une salade verte, et qu'est-ce que le chirurgien met sur la table ?

*La musique s'arrête brusquement.*

**Lui** – Tu me fais peur...

**Elle** – Un cœur !

*Blanc.*

**Lui** – Un cœur humain ?

**Elle** – Non quand même... Enfin je ne crois pas. Un cœur de bœuf, j'imagine.

**Lui** – Un cœur de bœuf... Je ne savais même pas que ça se mangeait... Le mou, à la rigueur... Pour les chats... C'est du poumon, je crois... Mais un cœur !

**Elle** – Et ces deux sadiques ont encore le culot de nous demander si on aimait ça.

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Mes parents sont des gens extrêmement polis... Alors invités chez un docteur, tu penses bien... Donc ma mère de répondre poliment : mais bien sûr, vous pensez bien. On n'en a jamais mangé, mais bon. Il faut bien une première fois, pas vrai ?

**Lui** – Oh putain...

**Elle** – Et mon père qui en remet une couche : Ah oui, du cœur de bœuf, c'est original, ça change un peu. C'est vrai, on n'y pense jamais, on devrait en faire plus souvent, hein chérie ? Moi, je suis prise d'un haut-le-cœur, évidemment. Je dis que je n'aime pas ça. Ma mère insiste : tant qu'on n'a pas goûté, on ne peut pas dire qu'on aime pas ça ! Et le docteur de nous faire la leçon : vous savez que chez les peuples primitifs, les guerriers mangeaient le cœur de leurs ennemis pour s'approprier leur force ? Et la femme du docteur d'en rajouter : en tout cas, c'est très bon pour la santé, le cœur de bœuf. C'est plein de protéines. Et ne dit-on pas « fort comme un bœuf »... Et me voilà avec un énorme morceau de cœur dans mon assiette.

**Lui** – Il n'y avait rien d'autre à bouffer ?

**Elle** – De la salade verte.

**Lui** – Du cœur avec de la salade...

**Elle** – Ce n'est pas facile à couper non plus, je peux te le dire. Genre une semelle en caoutchouc, tu vois ? Tu en as déjà mangé ?

**Lui** – Une semelle en caoutchouc... ?

**Elle** – Et tout le monde de mastiquer son cœur de bœuf avant de se forcer à l'avaler. Le tout en parlant de la pluie et du beau temps, pour faire comme si tout ça était parfaitement normal.

**Lui** – Et c'est bon ? Enfin, je veux dire... Quel goût ça a ?

**Elle** – Aucun. Ça a la consistance d'un chewing-gum. Depuis, je n'ai plus jamais mâché de chewing-gum. Et surtout, du jour au lendemain, je suis devenue vegan. Avant même que le mot existe. Je me demande même si ce n'est pas moi qui ai inventé le concept...

**Lui** – Ah oui... Il y a de quoi être traumatisée pour toujours...

**Elle** – Attends... et si c'est toi qui avais raison... ?

**Lui** – Pardon ?

**Elle** – Maintenant, je me demande si c'était vraiment un cœur de bœuf.

**Lui** – Non ?

**Elle** – Ben c'était un chirurgien, tu vois... Quand ils transplantent un nouveau cœur à un patient, on ne sait pas trop ce qu'ils font de l'ancien. J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de malades qui demandent à le récupérer pour le garder en souvenir dans un bocal.

**Lui** – Tu crois qu'il y a des chirurgiens cannibales ?

*Le patron revient avec le sandwich et la salade.*

**Patron** – Et voilà. Un Paris-beurre et une niçoise sans anchois ni thon. J’ai mis du maquereau à la place. *(La fille lui lance un regard assassin, et il poursuit pince-sans-rire.)* Je plaisante. Bon appétit.

*L’homme regarde son sandwich, avant de le repousser.*

**Lui** – Non, c’est toi qui as raison. Ce ne serait pas honnête de ma part.

**Elle** – Quoi

**Lui** – D’arrêter la viande juste pour sortir avec toi. Il faut que j’y crois.

**Elle** – C’est sûr...

**Lui** – Le problème, c’est que d’arrêter la viande, c’est comme d’arrêter la clope. Quand on est accro...

**Elle** – Donc tu renonces à...

**Lui** – Je sais ce que j’ai à faire.

**Elle** – Là c’est toi qui me fais peur.

**Lui** – Je vais aller à la boucherie juste en face. Je vais acheter un cœur de bœuf, et je vais le bouffer tout entier. Après, je pense que je serai définitivement dégoûté de la viande. Comme toi.

**Elle** – Tu ferais ça pour moi ? Tu boufferais un cœur de bovin ?

**Lui** – À ton avis ?

*Il se lève. Surprise, elle se lève aussi.*

**Elle** – Mais... tu y vas maintenant ?

**Lui** – Si je réfléchis trop, je risque de ne pas y arriver.

**Elle** – Et... tu as une recette ?

**Lui** – Je vais le bouffer cru. Je suis un guerrier, non ?

**Elle** – Bon...

**Lui** – Allez, souhaite-moi bonne chance.

*Il l’enlace et, jouant sur l’effet de surprise, il l’embrasse longuement et fougueusement sur la bouche. Il sort. Elle le regarde partir, interloquée. Le patron, qui a tout vu, revient.*

**Patron** – Ça ne lui a pas plu, le Paris-beurre ?

**Elle** – Il a décidé de devenir vegan.

**Patron** – En tout cas, il a l’air vraiment motivé...

**Elle** – Oui...

### 3. Gros sur le cœur

*Le patron passe un coup de chiffon sur son comptoir. Un couple arrive et s'assied à une table.*

**Lui** – Tu es sûre que c'est une bonne idée ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – De prendre un dernier verre ensemble.

**Elle** – On a été mariés pendant dix ans. On ne va pas se quitter comme ça, dans le bureau d'un juge. Ce serait trop triste.

**Lui** – Oui...

*Le patron arrive.*

**Patron** – Et pour ces messieurs-dames ?

**Elle** – Qu'est-ce que tu prends ?

**Lui** – Je ne sais... (*Ironique*) Champagne ?

**Elle** – Pourquoi pas... ?

**Lui** – Alors deux coupes, s'il vous plaît.

**Patron** – Désolé, je n'ai que de la blanquette de Limoux. Pour les kirs. Vous savez, ici, on est en face d'un hôpital, on n'a pas souvent l'occasion de faire péter la Veuve Clicquot.

**Lui** – Bon... Alors un café.

**Elle** – Moi aussi.

**Patron** – Et deux expressos.

*Le patron s'éloigne.*

**Elle** – Alors ça y est... Cette fois, c'est vraiment fini ?

**Lui** – C'est ce qu'on voulait, non ?

**Elle** – Bien sûr. Ça n'empêche pas...

**Lui** – Tu ne regrettes pas ?

**Elle** – Un divorce, c'est toujours un échec. Je regrette que ça n'ait pas marché.

**Lui** – Moi aussi...

*Un temps.*

**Elle** – En même temps, c'est toi qui m'as trompée.

**Lui** – Oui...

**Elle** – Excuse-moi, je ne voulais pas revenir là-dessus... On est divorcés, tu n'as plus de comptes à me rendre.

**Lui** – Non... (*Un temps*) Et toi, tu ne m'as jamais trompé ? Tu peux me le dire, maintenant.

**Elle** – Non.

**Lui** – Un simple dérapage sans lendemain ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Un petit baiser furtif, un soir, après quelques verres de trop ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Non, bien sûr... Tu es tellement parfaite...

**Elle** – Je crois comprendre que dans ta bouche, ce n'est pas un compliment...

*Le patron rapporte les deux cafés.*

**Patron** – Et voilà...

**Elle** – Merci.

*Le patron repart.*

**Lui** – Je peux te demander quelque chose ? Maintenant que c'est fini, de toute façon...

**Elle** – Encore ?

**Lui** – Pour l'instant, tu n'as rien avoué...

**Elle** – Si c'est un interrogatoire, alors... Vas-y, je t'écoute...

**Lui** – Est-ce qu'au moins une fois, pendant toutes ces années qu'on a passées ensemble, tu m'as menti ?

**Elle** – Menti ?

**Lui** – Même par omission. Quelque chose d'important que tu m'aurais caché. Quelque chose dont tu ne serais pas fière, évidemment. Sinon, ça n'a aucun intérêt...

**Elle** – Pourquoi tu me demandes ça, maintenant ?

**Lui** – Je ne sais pas... Savoir que finalement, tu n'étais pas si parfaite... Ça m'aiderait à faire mon deuil.

**Elle** – Je ne suis pas morte tout de même.

**Lui** – Je veux dire le deuil de notre relation. De notre amour, si je peux me permettre.

**Elle** – Tu peux.

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Si ça peut t'aider...

**Lui** – Je t'écoute.

**Elle** – Ce n'est pas si facile...

**Lui** – Ne me dis pas que tu as l'embarras du choix.

**Elle** – Non, justement. Je réfléchis...

**Lui** – J'ai tout mon temps.

**Elle** – Tu te souviens de notre première voiture ?

**Lui** – Oui.

**Elle** – Un matin, on l'a retrouvée dans la rue avec une aile complètement enfoncée.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Évidemment, personne n'avait laissé de mot pour le constat.

**Lui** – Non.

**Elle** – C'était moi. J'avais embouti le pilier du portail en sortant en marche arrière. La voiture était neuve, je n'ai pas osé te le dire. J'avais tellement honte. J'ai garé la voiture dans la rue, et je n'ai rien dit.

**Lui** – Je sais.

**Elle** – Tu sais ?

**Lui** – Il y avait la trace de la peinture sur le pilier du portail. Elle doit y être encore.

**Elle** – Et tu n'as rien dit ?

**Lui** – Tu avais l'air d'y tenir tellement à ce mensonge... Qu'est-ce que ça aurait changé ?

**Elle** – Rien, probablement. Mais pourquoi n'avoir rien dit ?

**Lui** – Tu bousilles notre voiture toute neuve. Tu mens de façon totalement pathétique. Je ne suis pas flic. Qu'est-ce que j'aurais pu dire ?

**Elle** – Je ne sais pas. Tu aurais pu... marquer un point.

**Lui** – Ce n'est pas comme ça que je voyais notre couple. C'était tellement enfantin, ce mensonge. Presqu'attendrissant. Je me suis dit que ça devait être important pour toi. J'ai

préférée te laisser ta dignité...

**Elle** – Merci... c'est gentil.

**Lui** – Oui... (*Un temps*) Et toi, tu te fous de moi.

**Elle** – Pas du tout. C'est vrai, je t'assure.

**Lui** – Quand tu m'as demandé si je t'avais déjà trompé, j'ai été honnête avec toi. J'aurais pu nier. On serait peut-être encore mariés. À toi de jouer le jeu, maintenant. Il y a forcément autre chose... Quelque chose de plus grave...

*Silence.*

**Elle** – D'accord... Tu te souviens quand tu étais parti trois jours à Toulouse pour un congrès.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Je t'avais dit que j'irais à l'hôpital pour un examen de routine.

**Lui** – Ah oui... je me souviens.

**Elle** – C'était pour une IVG.

**Lui** – Une IVG...

**Elle** – Un avortement, si tu préfères...

**Lui** – On avait décidé d'avoir un enfant... Tu avais arrêté la pilule...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Je ne comprends pas.

**Elle** – Moi non plus...

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Je ne sais pas... J'ai eu peur.

**Lui** – Peur ?

**Elle** – Peur de ne pas y arriver. Peur que tu me quittes... Entre nous, je n'avais pas tout à fait tort.

**Lui** – Ne renverse pas les rôles... Si on avait eu cet enfant, les choses auraient peut-être été différentes.

**Elle** – Peut-être...

*Un temps.*

**Lui** – Comment tu as pu nous faire ça ?

**Elle** – Merci de ne pas avoir dit me faire ça... Ça ne s'explique pas. Je ne me suis pas sentie capable. Capable d'assumer ça.

**Lui** – Ça ?

**Elle** – Donner la vie. Devenir mère.

**Lui** – Tu aurais pu m'en parler. Partager ça avec moi.

**Elle** – Je n'ai jamais osé te le dire... J'avais trop honte...

**Lui** – Comme pour la voiture.

**Elle** – Je suis vraiment désolée. J'ai eu peur...

**Lui** – Je te faisais peur à ce point ? Même pour la voiture...

**Elle** – C'est de moi dont j'avais peur. (*Un temps*) Tu crois vraiment que les choses auraient pu être différentes ?

**Lui** – Les choses sont toujours comme elles sont. Ça ne sert à rien de les imaginer autrement après coup. Il faut croire que nous deux, ce n'était pas possible.

*Silence.*

**Elle** – Je crois qu'on ferait mieux d'y aller.

**Lui** – Oui...

*Ils se lèvent pour partir.*

**Elle** – Tu la revois toujours ?

**Lui** – Qui ?

**Elle** – Celle avec qui tu m’as trompée.

**Lui** – Ah, celle-là...

**Elle** – Tu ne m’as jamais dit qui c’était. Tu peux me le dire, maintenant. Je la connais ?

**Lui** – À quoi ça servirait...?

*Un temps.*

**Elle** – Tu ne m’as jamais trompée.

**Lui** – Non...

**Elle** – Alors pourquoi

**Lui** – C’était plus facile comme ça.

**Elle** – Tu veux dire plus facile pour moi.

**Lui** – Plus facile pour nous deux... Je crois qu’on ferait mieux d’y aller, maintenant...

**Elle** – Allons-y.

*Ils partent.*

## 4. Haut-le-cœur

*Le patron ramasse des verres sur le comptoir et les plonge dans un évier qu'on ne voit pas. Un homme et une femme arrivent. L'homme jette un regard suspicieux et un peu dégoûté vers le bar. Ils s'asseyent à une table.*

**Lui** – C'est vraiment crado. Je me demande pourquoi je continue à venir ici.

**Elle** – C'est le seul bistrot en face de l'hôpital...

**Lui** – Quand tu vois les normes d'hygiène qu'on nous impose dans notre boulot... Un patient attrape une maladie nosocomiale dans ton service, même un rhume, il te fait un procès. Ensuite il vient prendre son petit ballon de rouge ici dans un verre à peine rincé entre deux clients, dont l'un a peut-être une hépatite et l'autre le virus Ebola.

**Elle** – Ouais...

**Lui** – Tu as vu ça ? La vaisselle sale baigne dans l'évier du matin au soir. Je ne te raconte pas le bouillon de culture... À la fin de la journée, tu as partagé tes microbes avec la moitié de la ville. Maladies nosocomiales, tu parles. Et une maladie que t'attrape dans un bistrot, comment ça s'appelle ?

**Elle** – Une cirrhose du foie ?

*Le patron s'approche.*

**Patron** – Et pour ces messieurs-dames, qu'est-ce que ce sera ?

**Lui** – Je ne sais pas... Un jus de tomate.

**Elle** – Un café.

*Le patron s'éloigne.*

**Lui** – Je ne sais pas pourquoi je prends du jus de tomate, j'ai horreur de ça.

**Elle** – On ne sait plus quoi prendre, à force.

**Lui** – Les sodas, c'est tellement sucré. J'aurais dû prendre un jus de fruits.

**Elle** – Il est encore temps...

**Lui** – Je ne sais pas... Tu as vu la gueule du patron Il n'a pas l'air aimable.

**Elle** – Tu veux que j'y aille ?

**Lui** – Trop tard, il vient de déboucher la bouteille. C'est tout moi, ça. Je vais devoir m'enfiler un jus de tomate alors que j'ai horreur de ça. En plus, la tomate, ça me donne des brûlures d'estomac. Pas toi ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Tant pis, je ne le boirai pas...

**Elle** (*pour changer de sujet*) – Qu'est-ce que tu fais cet été ?

**Lui** – Je ne sais pas encore... J'irai sans doute passer une semaine ou deux chez mes parents, comme tous les ans.

**Elle** – Tu es très lié avec tes parents, alors.

**Lui** – Pas spécialement. Ils sont chiants, mais ils ont une villa avec piscine près d'Antibes.

**Elle** – Quand on est chiants, si on veut encore voir ses enfants après qu'ils ont quitté la maison, il faut investir dans une piscine. Tu devrais y penser pour les tiens, le moment venu...

**Lui** – Ouais... Sauf si je n'ai pas envie de les voir trop souvent.

**Elle** – Et à part ça, ça va ?

**Lui** – Oui, enfin... ma femme a encore invité les voisins à dîner.

**Elle** – Et alors ?

**Lui** – Ce n'est pas qu'ils ne sont pas sympas, mais... ils sont un peu chiants, eux-aussi...

**Elle** – Pourquoi elle les a invités ?

**Lui** – On vient d’arriver dans le quartier. Ils ont eu la gentillesse de nous inviter chez eux pour faire connaissance. Du coup on s’est sentis obligés de leur rendre l’invitation. Je crains que ça devienne une habitude, tu vois ?

**Elle** – Je vois très bien.

**Lui** – Maintenant qu’on a mis le doigt dans l’engrenage...

**Elle** – J’ai peut-être une solution.

**Lui** – Une solution

**Elle** – Pour être sûr qu’ils ne reviendront jamais bouffer chez toi.

**Lui** – Comment ça ?

**Elle** – Il m’est arrivé la même chose il y a quelques années, quand j’ai acheté la maison.

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Les voisins nous invitent. Des enseignants, tu vois. Abonnés à *Télérama*, meublés par la CAMIF. De gauche, évidemment. Écolos tendance végétariens mais qui mangent quand même de la viande de temps en temps si elle est bio.

**Lui** – Je vois très bien. Gentils, mais totalement assommants. Et comment tu as fait pour t’en défaire ?

**Elle** – Quand on leur a rendu l’invitation, je leur ai servi un plat un peu spécial.

**Lui** – Spécial

**Elle** – Un cœur.

**Lui** – Un cœur ? Comment ça un cœur ?

**Elle** – Un cœur de bœuf. Direct. Juste avec une salade.

**Lui** – Un cœur de bœuf ? Je ne savais même pas que ça se mangeait... Où est-ce que tu as trouvé ça ?

**Elle** – À la boucherie du coin.

**Lui** – Je ne savais pas que ça se vendait.

**Elle** – Ah non, mais il ne me l’a pas vendu. Il me l’a donné.

**Lui** – Non ? Et ils en ont bouffé ?

**Elle** – Ce sont des gens polis, tu comprends. Je t’ai dit, des enseignants, tu vois. Alors tolérance, respect de la différence, ils n’ont pas osé moufter, tu penses bien. Genre je respecte les coutumes de chacun, même si elles sont différentes des miennes, et je fais un effort pour partager quelque chose avec eux, même si ce n’est pas exactement mes valeurs. Ils se sont pincés le nez, et ils ont tout bouffé.

**Lui** – Et après ?

**Elle** – On ne les a jamais revus.

**Lui** – Jamais ?

**Elle** – On se croise de temps en temps, évidemment, on est voisins. Mais ils n’ont plus osé nous réinviter, de peur qu’on leur rende l’invitation, et qu’on leur serve un truc encore pire que la dernière fois... On les a totalement traumatisés, je te dis.

**Lui** – C’est dingue...

**Elle** – Ah, non, tu aurais dû voir leurs têtes quand j’ai posé ça sur la table... J’aurais dû prendre une photo. D’ailleurs je crois que je l’ai fait...

**Lui** – Merde... Mais du coup, tu as dû en bouffer aussi.

**Elle** – Il faut savoir ce qu’on veut, mon vieux. Ce n’est qu’un mauvais moment à passer. Mais après, tu es tranquille pour le restant de ta vie.

**Lui** – D’accord... Ouais, je ne sais pas trop... Je vais en parler à ma femme...

**Elle** – Surtout pas, malheureux !

**Lui** – Pourquoi ça ?



**Elle** – Elle ne serait pas d'accord, évidemment !

**Lui** – Oui... Il y a des chances.

**Elle** – Non, tu lui fais la surprise. Tu lui dis, ce soir, c'est moi qui cuisine, chérie.

**Lui** – Ah oui, rien que ça, ça va la surprendre, c'est sûr...

*Elle se lève.*

**Elle** – Bon allez, il faut que je te laisse.

**Lui** – OK.

**Elle** – Tu me raconteras ta soirée, promis ?

**Lui** – Attends, il ne m'a même pas encore servi mon jus de tomate...

**Elle** – Tu verras, ça marche à tous les coups. Si tu ne veux plus jamais les avoir à dîner sans te fâcher avec eux, c'est la seule solution, je t'assure... Il y a une boucherie juste en face.

**Lui** – Merci du conseil ! Tu as raison, je vais faire ça...

**Elle** – Quand on peut aider...

*Elle sort.*

## 5. Don du cœur

*Le patron attend derrière son comptoir, désœuvré. Un homme et une femme arrivent.*

**Elle** – Salut Marcel.

*Le patron répond d'un hochement de tête. Ils s'asseyent à une table. Le patron arrive pour prendre la commande.*

**Patron** – Qu'est-ce que je vous sers ?

**Elle** – Comme d'habitude.

**Patron** – Et vous ?

**Lui** – Pareil.

**Patron** – Pareil que la petite dame ou pareil que d'habitude ?

**Lui** – Pardon ?

**Patron** – Je ne sais pas ce que vous prenez d'habitude, moi !

**Lui** – Je viens pourtant tous les matins, comme elle.

**Patron** – C'est comme ça. Il y a des têtes dont je me souviens, et d'autres que je préfère oublier...

**Lui** – Disons pareil qu'elle, alors.

**Patron** – Et deux cafés...

*Le patron s'éloigne.*

**Lui** – Toujours aussi aimable...

**Elle** – Il faut savoir le prendre.

**Lui** – Quel con.

**Elle** – Tu sais comment il s'appelle, ce con ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Marcel.

**Lui** – Vous avez l'air très intimes... ce con de Marcel et toi.

**Elle** – Je viens tous les jours prendre un café avant d'aller bosser...

**Lui** – Moi aussi... Mais moi, il fait mine de ne pas me connaître.

**Elle** – Tu es jaloux ?

**Lui** – C'est peut-être lui qui est jaloux... Tu le connais si bien que ça ?

**Elle** – On ne s'est jamais vraiment parlé.

**Lui** – Comment tu sais qu'il s'appelle Marcel

**Elle** – Je ne sais pas... Tout le monde le sait... En tout cas, tout le monde l'appelle Marcel, et il ne s'est jamais plaint.

*Un temps.*

**Lui** – Ça va ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – Qu'est-ce que tu as envie de faire ?

**Elle** – Je ne sais pas...

**Lui** – Il fait beau... On ne va pas aller s'enfermer dans une salle de ciné. On se balade un peu ?

**Elle** – Comme tu veux.

**Lui** – Cache ta joie... Il y a quelque chose qui te préoccupe ?

**Elle** – Non... Pas spécialement.

**Lui** – Je ne sais pas moi... Quelque chose dont tu voudrais me parler.

*Un temps.*

**Elle** – OK... S'il m'arrive quelque chose un jour, je veux donner mes organes.

*Il reste un instant interloqué.*

**Lui** – À qui

**Elle** – Je ne sais pas ! Pour quelqu'un qui en aurait besoin.

**Lui** – Besoin...?

**Elle** – Tu le fais exprès ou quoi ? Une transplantation !

**Lui** – Ah oui... Très bien...

**Elle** – J'ai ma carte de donneur sur moi, mais au cas où...

**Lui** – D'accord.

**Elle** – Il faut bien que je le dise à quelqu'un. Parce que quand on n'est plus en état de parler...

**Lui** – OK.

**Elle** – Et si je suis en état de mort cérébrale, je ne veux surtout pas qu'on me maintienne en vie artificiellement.

**Lui** – Pas de problème... Mais tu sais, on n'est pas encore mariés. Je ne suis même pas sûr que j'aurais mon mot à dire. Ce serait sûrement à tes parents de prendre la décision.

**Elle** – Ils sont morts.

**Lui** – Ah oui, c'est vrai... À tes frères et sœurs, alors.

**Elle** – Je suis fâchée avec toute ma famille.

**Lui** – Bon... On n'a plus qu'à se marier, alors. Pour que je puisse disposer moi-même de tous tes organes.

**Elle** – C'est une demande en mariage ? Parce que ce serait sans doute la plus originale de toute l'histoire des demandes en mariage.

**Lui** – Tu veux bien m'épouser ?

**Elle** – Oui... (*Un temps*) Et toi ?

**Lui** – Ben oui, puisque je viens de te demander ta main... Enfin, ta main, ton cœur, tes poumons, ton foie, et tout le reste...

**Elle** – Non, je veux dire, et toi, s'il t'arrivait quelque chose. Maintenant que je vais pouvoir disposer de tous tes organes, moi aussi.

**Lui** – Ah oui... Là on nage en plein romantisme...

**Elle** – Alors ?

**Lui** – Je ne sais pas... Je n'y ai pas vraiment réfléchi... Je ne donne déjà pas mon sang... sauf à quelques moustiques.

**Elle** – Tu as tort.

**Lui** – Si en mourant, je pouvais te léguer mon cœur pour te sauver la vie, je le ferai sûrement. Mais alors donner mon cœur à un inconnu... C'est vrai, tu peux toujours tomber sur un con. Les cons aussi ont des problèmes cardiaques. Moins que les autres, d'accord, mais ils en ont...

*Le patron arrive.*

**Patron** – Et deux cafés... (*S'adressant à l'homme*) Je peux encaisser tout de suite ?

*L'homme sort quelques pièces qu'il pose sur la table. Le patron s'en saisit, et repart sans un mot.*

**Lui** – Imagine que je meurs et que ce connard ait besoin d'une transplantation. Franchement,

ça me ferait bien chier de lui donner mon cœur.

**Elle** – C'est un risque à courir.

**Lui** – Bon... Si ça te fait plaisir, je prendrai ma carte, moi aussi...

**Elle** – Oui, ça me fait plaisir. Et maintenant, j'ai envie d'aller me balader en forêt avec toi.

**Lui** – En forêt ?

*Elle se lève.*

**Elle** – On y va ?

**Lui** – Je peux boire mon café d'abord ?

**Elle** – D'accord, mais dépêche-toi.

*Il s'apprête à avaler son café.*

## 6. Mal au cœur

*Le patron est derrière le comptoir. L'homme (ou la femme) arrive, la tête ailleurs.*

**Patron** – Qu'est-ce que je vous sers ?

**L'autre** – Je ne sais pas... Ce que vous voulez...

**Patron** – Ce que je veux ? Vous êtes sûr ?

**L'autre** – Au point où j'en suis... Qu'est-ce que je risque ? Surprenez-moi...

**Patron** – Alors je vous sers un Viandox. Vous avez le teint cireux, ça vous fera du bien.

*Il lui prépare son Viandox.*

**L'autre** – Un Viandox ? Ça existe encore ?

**Patron** – Je vous avoue que je n'en vends pas très souvent... et que je ne compte pas en recommander.

**L'autre** – À supposer qu'ils en fabriquent encore. Il n'a pas dépassé la date limite de péremption, au moins ?

**Patron** – Vous m'avez dit « ce que vous voulez », il faudrait savoir ! Alors vous le prenez ou pas, ce Viandox !

**L'autre** – Si je peux vous aider à liquider votre stock...

*Le patron lui sert son Viandox.*

**Patron** – Ça n'a pas l'air d'aller bien fort...

**L'autre** – Non... Je cherche un cœur disponible.

**Patron** – On en est tous là, vous savez... À partir d'un certain âge... il y a plus de demandes que d'offres.

**L'autre** – Vous ne croyez pas si bien dire.

**Patron** – Vous êtes veuf ?

**L'autre** – C'est ma femme qui le sera bientôt... si je ne trouve pas rapidement quelqu'un pour me donner son cœur.

**Patron** – Je ne suis pas sûr de vous suivre...

**L'autre** – Je sors de l'hôpital. J'attends une greffe. Pour l'instant, il n'y a pas de donneur.

**Patron** – Un donneur ? Ah oui...

**L'autre** – Évidemment, on ne donne pas son cœur comme on donne son sang. Il faut que le donneur soit mort, et que toutes les conditions soient réunies.

**Patron** – Je vois...

**L'autre** – Que le donneur soit encore jeune, donc qu'il soit plutôt mort dans un accident. Que le cœur soit en bon état. Que la famille soit d'accord.

*Il s'apprête à boire.*

**Patron** – Vous êtes sûr que vous voulez boire ça ?

**L'autre** – Il faut bien mourir de quelque chose...

*Il goûte son Viandox, et fait la grimace.*

**Patron** – Alors ?

**L'autre** – Ah oui, il vaut mieux avoir le cœur bien accroché... Vous n'en avez jamais bu ?

**Patron** – J'attendais de voir l'effet que ça faisait sur un cobaye.

**L'autre** – Si je suis encore vivant demain matin, je viendrai vous le dire.

**Patron** – Si j'avais su, je vous aurais servi autre chose. Vous auriez dû me le dire, maintenant je vais m'inquiéter.

**L'autre** – Je me demande si ce ne serait pas plus simple comme ça. Je vois déjà ma photo à la page faits divers : désespéré de ne pas trouver un cœur compatible avec le sien, il met fin à ses jours en avalant un Viadox périmé depuis... (*regardant l'étiquette de la bouteille vide*) 1984 !

**Patron** – Ah oui, quand même... Remarquez, on est sur un grand millésime... Allez, il ne faut pas désespérer. Un accident est si vite arrivé.

**L'autre** – Un accident ?

**Patron** – Pour votre donneur ! La rue en face est très dangereuse. Avec tous ces poids lourds. Il y a un projet de rond point, mais bon... Presque tous les mois, un piéton se fait renverser sur le passage clouté. Et comme l'hôpital est juste en face...

**L'autre** – Merci... Ça m'a remonté le moral de discuter un peu avec vous...

**Patron** – C'est la vie... La roue tourne... Le malheur des uns...

**L'autre** – Je crois que je ne vais pas le finir, ce Viadox, finalement. Je vous dois combien ?

**Patron** – C'est pour moi. Vous voulez autre chose ? Pour faire passer le goût du Viadox. Un bloody mary ? C'est très reconstituant aussi. Ou alors un Fernet-Branca ?

**L'autre** – C'est très tentant mais... merci, ça ira.

**Patron** – Bon, alors à une prochaine fois...

**L'autre** – Qui sait ?

*Il se lève pour partir.*

**Patron** – Faites attention en traversant la route.

**L'autre** – Merci pour le Viadox.

*Il sort. L'autre prend la tasse et hume le fumet qui en sort. Il retrousse le nez avec un air dégoûté.*

**Patron** – Ah oui, quand même...

*On entend un bruit de freinage suivi d'un fracas de tôles froissées. Il lève la tête, et jette un regard vers le quatrième mur, figurant la vitrine du café donnant sur la rue.*

**Patron** – Ah oui, quand même...

## 7. Battements de cœur

*Le patron essuie des verres derrière le comptoir. Un couple arrive. Ils s'asseyent. Silence. Le patron arrive.*

**Patron** – Qu'est-ce que je vous sers ?

**Elle** (*sur un ton sans appel*) – Rien pour l'instant. On attend le troisième...

**Patron** – Bon...

*Air étonné de l'homme. Le patron repart.*

**Lui** – Je ne savais pas qu'on attendait quelqu'un...

**Elle** – Moi non plus.

**Lui** – Comment ça ? C'est qui ?

**Elle** – Je ne sais pas... Il n'a pas encore de nom...

**Lui** – Tu me fais marcher ?

*Un temps.*

**Elle** – Qu'est-ce que tu dirais si je te disais que je suis enceinte ?

*Le temps pour lui d'assimiler la question.*

**Lui** – Pour commencer, je te dirais... qu'il y a un problème de concordance des temps.

**Elle** – Pardon

**Lui** – Normalement, tu devrais dire « si je te disais que j'étais enceinte » et pas « si je te disais que je suis enceinte ». Après une proposition conditionnelle à l'imparfait, on utilise l'imparfait.

**Elle** – Ah, d'accord...

**Lui** – Tu es enceinte ?

**Elle** – Je n'ai pas dit ça...

**Lui** – Donc c'est une conditionnelle.

**Elle** – Si tu le dis...

**Lui** – Tu n'es pas sûre ?

**Elle** – Tu veux voir un tampon ?

**Lui** – Quel tampon ?

**Elle** – À ton avis ? Le tampon de la mairie !

**Lui** – Tu ne devrais pas plaisanter avec ça.

**Elle** – Je ne plaisante pas. Je voulais juste en parler. Alors ?

**Lui** – Un enfant... ça commence toujours par se conjuguer au conditionnel, non ?

**Elle** – Il ne tient qu'à nous de transformer ce conditionnel en indicatif.

**Lui** – Tant que tu ne le conjugues pas à l'impératif...

**Elle** – Tu ne m'as pas répondu...

**Lui** – Quoi ?

**Lui** – Qu'est-ce que tu dirais si je te disais que... j'étais enceinte ?

**Lui** – Je ne sais pas, je te répondrais... génial !

**Elle** – Génial ?

**Lui** – Génial... Mais on est bien d'accord, tu n'es pas enceinte...

*Le patron revient.*

**Patron** – On attend toujours le troisième ?

*Elle pose sa main sur son ventre.*

**Elle** – Il est déjà là... On va pouvoir commander...

*L'homme lui lance un regard interloqué.*

**Patron** – Génial.



## 8. Un cœur pour deux

*Le patron lit le journal derrière le comptoir. Deux hommes arrivent et s'asseyent à une table.*

**Un** – Café ? (*L'autre acquiesce.*) Marcel ! Deux cafés.

**Deux** – Il s'appelle Marcel ?

**Un** – Je ne sais pas... Tous les patrons de bistrot je les appelle Marcel. Comme ça je suis sûr de ne pas me tromper.

**Deux** – D'accord...

**Un** – C'est un patient à moi. Je lui ai retiré l'appendice il y a dix ans, les hémorroïdes il y a cinq ans, la thyroïde il y a trois ans, et un poumon l'année dernière.

**Deux** – Eh ben... Il peut te dire merci. Grâce à toi, il a perdu au moins trois kilos.

*Le patron apporte les cafés.*

**Patron** – Et voilà Docteur...

**Deux** – Au moins, il t'a reconnu.

**Un** – Je ne suis même pas sûr. Il appelle tous ses clients Docteurs. Comme on est en face de l'hôpital... Au pire, s'ils ne sont pas médecins, ça les flatte (*Ils remuent leur café en silence avant de le boire.*) Alors ça y est, on a un donneur ?

**Deux** – Il semblerait...

**Un** – Une femme qui s'est jetée sous les roues d'un camion, juste devant l'hôpital.

**Deux** – Jetée ?

**Un** – On ne sait pas très bien... C'était peut-être un accident... C'est la tête qui a tout pris. Mort cérébrale. Le reste est en parfait état. On attend la décision de la famille.

**Deux** – Très bien.

**Un** – Oui, sauf qu'on a deux patients qui attendent une greffe...

**Deux** – Ah, toi aussi ?

**Un** – Tu le sais très bien.

**Deux** – Je pensais que toi, c'était un foie...

**Un** – C'est un cœur.

**Deux** – Un cœur pour deux... Avec deux patients qui ont des dossiers très similaires. Ça ne va pas être facile de les départager.

**Un** – Alors comment on fait ? On tire à pile ou face ?

**Deux** – Chiche !

*L'autre sort une pièce.*

**Un** – Un seul de nos deux patients sera vivant dans un mois. Pile le tien, face le mien.

*Il lance la pièce, la rattrape, et regarde dans sa paume. Avant de la ranger.*

**Deux** – Mais ça ne marche pas comme ça, on le sait bien...

**Un** – Non. (*Un temps*) Ça fait combien de temps qu'on se connaît ?

**Deux** – Depuis la fac...

**Un** – En deuxième année, je crois.

**Deux** – Oui...

**Un** – On était amoureux de la même fille.

**Deux** – Une étudiante de première année.

**Un** – Qui est devenue ta femme.

**Deux** – Je ne sais pas ce qu'elle a bien pu me trouver... de plus qu'à toi.

**Un** – Tu avais fait courir le bruit à la fac que j'avais un micro-pénis. Je crois même que tu avais fait circuler un montage photos...

**Deux** – Ah oui, c'est vrai. J'avais oublié ça.

**Un** – Je ne l'ai appris que très longtemps après.

**Deux** – Je ne pensais pas qu'elle avalerait un truc aussi énorme.

**Un** – On parle toujours de mon micro-pénis ?

**Deux** – Tu crois vraiment que c'est pour ça qu'elle m'a choisi ?

**Un** – Ça a dû jouer... J'étais vraiment très amoureux d'elle, tu sais...

**Deux** – Un cœur pour deux... Il y en a forcément un qui reste sur le carreau.

**Un** – Cette fois-là, c'était moi.

**Deux** – Elle m'a quitté quelques années après. Tu ne l'as jamais revue ?

**Un** – Si... Une fois... Je venais de divorcer, moi aussi... On a dîné ensemble... Et puis rien...

**Deux** – Mais elle savait pour... ?

**Un** – Je ne sais pas... Je n'ai pas osé lui demander... Tu me vois, entre le café et l'addition, lui glisser à l'oreille que contrairement à ce que prétendait son ex, j'avais une bite de taille normale ?

**Deux** – Ouais...

**Un** – Je crois surtout que c'était trop tard... Je ne sais pas si la vengeance est un plat qui se mange froid, mais l'amour n'est pas un plat qui se mange réchauffé.

**Deux** – Alors tu veux te venger ?

**Un** – Non, mais il me semble que tu me dois un cœur.

**Deux** – Tu as une lecture très personnelle du serment d'Hippocrate... Qu'est-ce qui te motive à ce point pour sauver ton patient ?

**Un** – Disons que j'ai noué avec lui une relation... très spéciale.

**Deux** – Mais tu sais bien que ça ne marche pas comme ça non plus.

**Un** – Ah non ?

**Deux** – Tu me demandes de condamner mon patient par avance ?

**Un** – Tu l'as dit. Un cœur pour deux... Il y en a forcément un qui reste sur le carreau.

**Deux** – Ça ne tient pas qu'à moi, tu le sais bien. C'est une décision collégiale.

**Un** – Mais tu pourrais charger un peu le dossier de ton patient, pour que celui du mien apparaisse plus convainquant.

**Deux** – Et si je refuse ?

**Un** – Je pourrais faire courir une rumeur, moi aussi. Mais je ne suis pas sûr que celle-là sera fausse.

**Deux** – Par exemple ?

**Un** – Les infirmières ne restent jamais longtemps dans ton service, on sait tous les deux pourquoi. Et la fille qui vient de se faire écraser devant l'hôpital, volontairement ou pas, elle travaillait pour toi.

**Deux** – Je vais voir ce que je peux faire...

*Il s'apprête à sortir un billet.*

**Un** – Laisse, le café c'est pour moi.

## 9. Le cœur sur la main

*Le patron somnole derrière son comptoir. Deux personnages (hommes ou femmes) arrivent et s'asseyent à une table.*

**Un** – Lui aussi, il a l'air dans un coma profond...

**Deux** – Qu'est-ce qu'on fait ? On le réveille ?

**Un** – On va attendre qu'il se réveille tout seul.

**Deux** – Un miracle est toujours possible.

*Silence.*

**Un** – Et pour elle alors, qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – Franchement... je ne sais pas quoi en penser.

**Un** – Il va bien falloir prendre une décision. Le médecin a dit qu'il fallait faire vite.

**Deux** – Oui.

**Un** – Évidemment, la logique voudrait qu'on dise oui.

**Deux** – La logique ? C'est notre sœur, quand même...

**Un** – Oui... Tu l'as déjà entendu évoquer ce sujet devant nous ?

**Deux** – Ça faisait des années qu'on ne se voyait plus... et même avant, ce n'était pas le genre de conversation qu'on avait ensemble.

**Un** – Donc c'est à nous de décider. Comme si c'était pour nous.

**Deux** – Tu veux dire... comme si on avait besoin d'une transplantation ?

**Un** – Comme si on était à sa place ! À la place du mort... Qu'est-ce que tu ferais toi ? Si tu pouvais décider de donner tes organes ou de les emporter avec toi dans ta tombe...

**Deux** – Évidemment, sur le principe... Quitte à mourir, si on peut sauver une vie...

**Un** – D'un autre côté...

**Deux** – Imaginer qu'on va lui ouvrir la poitrine et lui prendre son cœur pour le mettre dans la poitrine de quelqu'un d'autre...

**Un** – Quelqu'un qu'on ne connaît même pas.

**Deux** – Encore heureux... Il ne manquerait plus qu'on le connaisse. Tu préférerais le connaître, toi ?

**Un** – Je préférerais qu'elle ne soit pas morte.

*Un temps.*

**Deux** – D'ailleurs est-ce qu'on peut dire qu'elle est vraiment morte ?

**Un** – D'après les médecins, elle est en état de mort cérébrale.

**Deux** – Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ? Tu le sais, toi ?

**Un** – En gros, la maison est encore debout, le chauffage n'a pas encore été coupé, mais il n'y a plus personne dedans. Le propriétaire est parti, il a jeté la clef et il ne reviendra jamais.

**Deux** – D'accord.

**Un** – Donc il s'agit de récupérer la chaudière pour l'installer dans une autre maison où la chaudière est en panne, pour que le propriétaire puisse continuer à vivre dedans sans se les geler.

**Deux** – Ça y est, tu as fini avec tes métaphores de plombier ?

**Un** – Je t'explique...

**Deux** – Donc toi, tu es plutôt pour ?

**Un** – Toi aussi, non ? Tu savais bien qu'on finirait par en arriver là.

**Deux** – Oui...

*L'autre sort un papier.*

**Un** – Allez, finissons-en... (*Lui tendant le papier*) Il faut signer là.

**Deux** – Vas-y toi... Moi je ne pourrai pas...

**Un** – Non, mais il faut nos deux signatures.

**Deux** – Tu n'as qu'à imiter la mienne.

**Un** – Mais ce sera un faux...

**Deux** – De quoi tu as peur ? Que je te fasse un procès pour avoir imité ma signature ?

**Un** – Mais si tu es d'accord, pourquoi tu ne signes pas ?

**Deux** – Je suis d'accord, mais je ne pourrai pas signer, c'est tout. Tu peux comprendre ça, non ? (*Se levant pour sortir*) Pour une fois que je te demande quelque chose !

**Un** – Mais enfin... tu la détestais.

**Deux** – Justement... Si c'était un geste d'amour, encore... Ce serait plus facile pour moi. Mais là... je ne me sens pas de décider pour elle. (*Le patron émerge de derrière son comptoir.*) Tiens, il s'est réveillé, celui-là... Tu vois, on n'est jamais à l'abri d'un miracle !

*Le personnage sort, laissant l'autre perplexe. Le patron arrive.*

**Patron** – Qu'est-ce que je vous sers ?

## 10. De bon cœur

*Le patron attend derrière son comptoir. Un homme genre mafieux ou dealer arrive et s'installe au bar.*

**Le patron** – Qu'est-ce que ce sera ?

**L'autre** – Un déca. Allongé. Avec une goutte de lait, s'il vous plaît.

*Le patron jette un regard au client, dont l'aspect ne cadre pas bien avec sa commande.*

**Le patron** – Je vais voir ce que je peux faire...

*Il lui prépare son café.*

**L'autre** – C'est dangereux, cette rue. J'ai failli me faire écraser par un bus.

**Le patron** – Oui... Une femme s'est fait renverser hier...

**L'autre** – C'est grave ?

**Le patron** – Elle est morte... Enfin, c'est tout comme.

**L'autre** – Vous la connaissiez ?

**Le patron** – C'était une cliente... Elle sortait juste de chez moi, et d'après les analyses, elle avait trois grammes d'alcool dans le sang.

**L'autre** – Dans votre métier comme dans le mien, les clients, il vaut mieux pas trop s'attacher.

**Le patron** – Vous êtes nouveau dans le quartier ?

**L'autre** – Je suis de passage.

**Le patron** – On est tous de passage sur la Terre...

**L'autre** – J'ai peur que le mien se termine plus tôt que prévu.

**Le patron** – Si vous faites bien attention en traversant la route...

**L'autre** – Je sors de l'hôpital. J'attends une greffe de cœur...

**Le patron** – Ah vous aussi...

**L'autre** – Pardon ?

**Le patron** – Non rien, une histoire que j'ai entendue... J'espère que vous êtes tombé sur le bon chirurgien...

**L'autre** – Oui...

*Le patron pose le café sur le comptoir.*

**Le patron** – Tenez, votre déca-noisette.

**L'autre** – Ça marche, les affaires ?

**Le patron** – C'est calme. Et vous ?

**L'autre** – Moi aussi... C'est plutôt calme en ce moment...

**Le patron** – Vous êtes dans quelle branche ?

**L'autre** – Trafic de drogue. Héroïne, plutôt.

**Le patron** – Ah oui... Donc vous savez ce que c'est que de perdre un client.

**L'autre** – Heureusement que les dons d'organes sont anonymes, parce que je ne sais pas qui voudrait bien donner son cœur à un dealer.

**Le patron** – Ou à un buraliste.

**L'autre** – Vous avez raison. Finalement, on fait un peu le même métier, tous les deux...

**Le patron** – Mmm...

**L'autre** – Ils viennent de rentrer un donneur, à l'hôpital.

**Le patron** – C'est votre jour de chance, alors.

**L'autre** – Je ne sais pas... On est deux sur l'affaire.

**Le patron** – Ah...

**L'autre** – Vous me donneriez votre cœur, vous ? Si vous étiez mort, je veux dire... Et sachant ce que je fais.

**Le patron** – Pourquoi pas ? Entre dealers, si on ne se serre pas un peu les coudes.

**L'autre** – J'ai promis une valise de billets à mon chirurgien s'il me trouvait un palpitant tout neuf. Des billets usagers et en petites coupures. Vous croyez que ça peut aider ?

**Le patron** – Ça dépend du chirurgien, j'imagine.

**L'autre** – Celui-là a la réputation de sauter sur tout ce qui bouge.

**Le patron** – Je vois... Je vous remets un déca-noisette ? C'est ma tournée.

**L'autre** – Allez... On ne vit qu'une fois...

**Le patron** – Et si votre cœur lâche en sortant, ce ne sera pas à cause de ce que vous aurez bu ici...

## 11. Un cœur tout neuf

*Le patron est derrière le bar, le client (ou la cliente) arrive.*

**Patron** – Monsieur, qu'est-ce que je vous sers ?

**L'autre** – Vous ne me reconnaissez pas ?

**Patron** – On voit tellement de monde... Qu'est-ce que je vous mets ?

**L'autre** – Pas un Viandox, en tout cas...

**Patron** – Non...? Je ne vous avais pas reconnu. Eh ben... On dirait que ce Viandox vous a fait du bien finalement. Vous paraissez vingt ans de moins.

**L'autre** – Oui... le Viandox. Et aussi le cœur tout neuf qu'on m'a transplanté il y a quelques mois.

**Patron** – Vous avez enfin trouvé un donneur ?

**L'autre** – Vous aviez raison, cette rue est vraiment très dangereuse...

**Patron** – Allez, c'est ma tournée. Qu'est-ce que je vous sers ?

**L'autre** – Une limonade...

**Patron** – Vous n'avez plus droit à l'alcool...

**L'autre** – Si... mais j'ai décidé d'y renoncer. Un sacrifice que je m'impose... pour remercier le destin.

**Patron** – Le destin ?

**L'autre** – Quelqu'un est mort pour que je puisse vivre. Je dois prendre soin de son cœur.

**Patron** – Mais vous ne savez même pas qui c'est...

**L'autre** – Non... et je ne suis pas sûr de vouloir le savoir. Mais après tout, c'était peut-être un musulman. Raison de plus pour ne plus boire d'alcool.

**Patron** – Alors vous ne mangez plus de jambon non plus ?

**L'autre** – Je suis devenu vegan, c'est encore plus simple. Et vous, comment ça va ?

**Patron** – Ma femme vient de me quitter.

**L'autre** – Elle est morte ? Ne me dites pas que c'est son cœur qui bat dans ma poitrine...

**Patron** – J'aurais préféré. Ça me coûterait moins cher. Veuf, vous êtes deux fois plus riche. Divorcé, vous êtes deux fois plus pauvre.

**L'autre** – Ça fait quatre bonnes raisons de préférer le veuvage...

**Patron** – Il va falloir que je vende le café, pour lui donner sa part.

**L'autre** – Désolé...

**Patron** – Au fond, c'est mieux comme ça. Vendre de l'alcool et du tabac... Le tabac, il m'a déjà coûté un poumon.

**L'autre** – Alors qu'est-ce que vous allez faire ?

**Patron** – Je ne sais pas...

**L'autre** – Vous devriez faire du théâtre.

**Patron** – Du théâtre ?

**L'autre** – On ne vous a jamais dit que vous aviez une tête à faire du théâtre ?

**Patron** – Non... Remarquez, pour rester derrière un comptoir toute la journée, et donner la réplique à toutes sortes de clients, il faut déjà être un peu comédien...

**L'autre** – C'est vrai... Moi-même, je vais souvent au café pour écrire.

**Patron** – Qu'est-ce que vous écrivez ?

**L'autre** – Des pièces de théâtre.



**Patron** – J'en ai tellement entendu, des histoires. Il y aurait de quoi faire. Des comédies, des drames, des tragédies...

**L'autre** – Il faudra me raconter ça.

*Un temps.*

**Patron** – Il y a encore quelque chose qui vous tracasse ?

**L'autre** – On était deux à attendre une transplantation. Il n'y avait qu'un seul donneur disponible. J'ai appris que l'autre était mort quelques jours après mon opération...

**Patron** – Ah oui...

**L'autre** – Il paraît que j'avais un meilleur dossier.

**Patron** – Comme vous dites... C'est le destin.

**L'autre** – Oui... C'était peut-être un brave type.

**Patron** – Ou alors une crapule... Allez savoir...

*L'autre se lève pour partir.*

**L'autre** – Merci pour la limonade... Tenez, voici ma carte. Je cherche quelqu'un comme vous pour un petit rôle dans ma prochaine pièce. Un patron de bistrot. Ce sera vos débuts sur les planches...

*Il part. Le patron regarde la carte.*

## 12. Cœurs en chœur

*Le patron est derrière le bar. Elle arrive. C'est la même femme que dans la première scène.*

**Patron** – Vous êtes revenue me demander en mariage ?

**Elle** – Ça ne fait pas encore dix ans...

**Patron** – Cinq.

**Elle** – Et vous vous souvenez encore de moi ?

**Patron** – Je vous l'ai dit, j'ai mes têtes... La vôtre est de celles qu'on n'oublie pas facilement. Toujours pas de calva ?

**Elle** – Je n'en aurai plus besoin. Enfin j'espère...

**Patron** – Tant mieux.

**Elle** – Vous vous rappelez ? Vous m'aviez lu mon horoscope...

**Patron** – « Vous donnerez votre cœur à un inconnu ». (*Montrant le journal*) C'est encore dans le journal d'aujourd'hui.

**Elle** – Ils reprennent souvent les mêmes formules.

**Patron** – Cette fois, c'est bien à la rubrique amour.

**Elle** – Ils ne se sont pas trompés. J'ai rendez-vous avec lui.

**Patron** – Ici ?

**Elle** – Dans cinq minutes.

*Un temps.*

**Patron** – Vous avez rencontré un inconnu sur un site de rencontre ?

**Elle** – C'est mon ex-mari. On a divorcé il y a quelques années.

**Patron** – Ah oui... Donc, ce n'est pas tout à fait un inconnu...

**Elle** – On a vécu ensemble pendant dix ans. J'avais l'impression de vivre avec un étranger. C'est moi que je ne connaissais pas. C'est moi qui n'allais pas bien.

**Patron** – Pourquoi maintenant ?

**Elle** – Il a subi une transplantation cardiaque il y a un an.

**Patron** – Alors vous vous êtes dit qu'avec un cœur tout neuf...

**Elle** – Quand il a appris qu'il était malade, il ne m'a rien dit. Ça n'allait déjà plus entre nous. Il ne voulait pas que je reste avec lui par pitié, j'imagine.

**Patron** – Et vous l'avez quitté...

**Elle** – Il m'a raconté qu'il avait rencontré quelqu'un d'autre...

**Patron** – Mais ce n'était pas vrai...

**Elle** – Il avait une chance sur deux d'y rester. Il ne voulait pas faire de moi une veuve éplorée...

**Patron** – Il a préféré faire de vous une joyeuse divorcée... Et donc, il a survécu...

**Elle** – Je travaille à l'hôpital... J'ai appris par hasard qu'il avait subi une transplantation. C'est moi qui l'ai appelé... Je lui ai demandé s'il voulait qu'on se revoie.

**Patron** – Dans l'espoir que son cœur tout neuf se remette à battre pour vous... Attention... dans votre jargon, on pourrait appeler ça de l'acharnement thérapeutique !

**Elle** – Vous pensez qu'on ne peut pas aimer deux fois la même personne ?

**Patron** – En tout cas, on peut épouser deux fois le même homme, et on peut divorcer deux fois d’avec la même femme.

**Elle** – Ce n’est plus tout à fait le même homme. Vous l’avez dit, il a un cœur tout neuf...

**Patron** – Tout neuf, pas tout à fait... Celui ou celle à qui il a appartenu était peut-être déjà très malheureux en amour.

**Elle** – Finalement, vous êtes encore plus pessimiste que moi.

**Patron** – Je suis jaloux, c’est tout. Je vous l’ai dit, vous êtes de celles qu’on n’oublie pas...

**Elle** – J’espère que lui non plus ne m’aura pas oubliée... (*Au bord des larmes*) Et qu’il m’aura pardonné...

*Il pose sa main sur la sienne pour la réconforter.*

**Lui** – Ayez confiance en vous.

*Elle tourne son regard vers la vitrine du café, côté public.*

**Elle** – Le voilà... J’ai le cœur qui bat...

**Patron** – Aussi fort que quand vous l’avez rencontré ?

**Elle** – Beaucoup plus fort...

**Patron** – Espérons que le sien ne lâchera pas maintenant, ce serait trop bête...

**Elle** – Finalement, je le prendrais bien, ce petit calva.

*Il lui sert un verre, qu’elle boit cul sec.*

**Patron** – Ça va aller.

**Elle** – Merci.

*Elle lui presse la main une dernière fois, et s’éloigne vers le public pour aller à la rencontre de son ex-mari.*

## **Alban et Ève**

Un homme et une femme en leur jardin. Sont-ils les premiers ou les derniers ? Sont-ils même un couple ? Dieu seul le saurait s'il n'était pas déjà mort...

### 13. Rejetons

*Ce qui ressemble à un jardin, qui peut être un Eden ou un square. Ève est là. Alban arrive. Ils peuvent être en tenue d'Adam, ou pas. Il tourne un peu autour d'elle, et hésite avant de lui tendre la main.*

**Alban** – Bonjour, je m'appelle Alban.

*Elle lui sert la main.*

**Ève** – Ève.

*Un temps.*

**Alban** – Tu baisses ?

**Ève** – Je ne sais pas...

**Alban** – Tu ne sais pas comment on fait ?

**Ève** – Aussi, oui.

**Alban** – Remarque, moi non plus. Tu es la première femme que je rencontre.

**Ève** – Pour moi aussi... Tu es le premier...

**Alban** – Enfin quand je dis la première femme. Je devrais plutôt dire la première personne.

**Ève** – La première personne ?

**Alban** – Je ne savais pas que ce serait une femme.

**Ève** – Bon...

**Alban** – Alors ?

**Ève** – J'hésite un peu.

**Alban** – Tu hésites ?

**Ève** – Tu te rends compte de ce qu'on s'apprête à déclencher ?

**Alban** – Non...

**Ève** – C'est peut-être le début de quelque chose qu'on ne maîtrise pas du tout.

**Alban** – Le début de...

**Ève** – Une réaction en chaîne.

**Alban** – Un truc atomique, tu veux dire ?

**Ève** – Ça pourrait faire toute une histoire.

**Alban** – Quelle histoire ?

**Ève** – Celle de l'humanité ! Notre enfant, ce serait le début d'une interminable lignée.

**Alban** – Je parlais seulement de tirer un coup.

**Ève** – Des milliards et des milliards d'humains, qui vont devoir travailler pour gagner leur pain à la sueur de leur front. Parce qu'ici, entre nous, il y a tout juste assez à bouffer pour deux.

**Alban** – Et encore... Surtout de la salade et des pommes.

**Ève** – Alors évidemment, il faudra qu'ils se mettent à bosser, tous ces bâtards. À travailler la terre.

**Alban** – C'est sûr.

**Ève** – Et après, ils vont se battre entre eux pour la posséder, cette terre.

**Alban** – Ce n'est pas impossible.

**Ève** – Toute une lignée de petits salopards qui vont se massacrer joyeusement pendant les siècles des siècles.

**Alban** – Oui...

**Ève** – Et bien entendu, qui vont se mettre à forniquer, eux-aussi. À se multiplier. À proliférer, encore et encore.

**Alban** – C'est clair.

**Ève** – Et qui vont finir par détruire ce petit coin de paradis avec leurs déjections, leurs pets, leurs rots, et leurs gaz à effet de serre.

**Alban** – Vu comme ça, évidemment... Ce n'est pas très bandant.

**Ève** – Ben non.

**Alban** – Et tu es sûre que...

**Ève** – Ben oui.

**Alban** – Bon...

**Ève** – On va engendrer des générations et des générations d'enfants qui auront des problèmes d'Œdipe avec leurs parents ! Et qui toutes les nuits, ne rêveront que d'une chose, c'est de les tuer. Avant pour certains de passer à l'acte.

**Alban** – Ah oui... Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

**Ève** – Je crois que je vais réfléchir encore un peu.

**Alban** – Bon, ben... Tiens-moi au courant... (*Il s'apprête à repartir.*) Sinon... je peux faire attention.

**Ève** – Attention... Ils disent tous ça...

**Alban** – Tous ?

**Ève** – Tu ne crois pas que tu es vraiment le premier, quand même ?

**Alban** – Non, bien sûr, mais... En même temps, on n'est que deux.

**Ève** – Ah oui ?

**Alban** – Ben oui... Alban et Ève...

**Ève** – Je vois... Donc, c'était toi ?

**Alban** – Moi ?

**Ève** – La dernière fois. C'était déjà toi...

**Alban** – Oui, il faut croire.

**Ève** – Ça ne m'a pas laissé un grand souvenir.

**Alban** – Dans un sens, tant mieux...

**Ève** – Tu trouves ?

**Alban** – Non, je veux dire, que ça ne t'ait pas laissé un mauvais souvenir... Par rapport à ce que tu disais tout à l'heure... Notre premier enfant, tout ça... Et les milliards de rejetons qui s'ensuivraient.

**Ève** – C'est vrai que ça fout les jetons.

**Alban** – Oui.

**Ève** – Tu veux une pomme, en attendant ?

## 14. Tête-à-tête

*Le jardin peut avoir rapetissé. Ève est assise. Alban tourne un peu en rond.*

**Alban** – Il n'est pas très grand, ce jardin, non ?

**Ève** – Il est bien assez grand pour nous deux.

**Alban** – Il n'était pas un peu plus grand, avant ?

**Ève** – Avant ?

**Alban** – Ou alors, c'est nous qui avons grandi.

**Ève** – Je ne sais pas.

**Alban** – Parfois, j'aimerais bien avoir un peu plus de place.

**Ève** – Pour quoi faire ?

**Alban** – Pour pouvoir étendre les jambes, déjà.

**Ève** – D'accord...

**Alban** – Et puis je ne sais pas moi... Qu'il reste quelque chose à explorer. Qu'il y ait encore des choses à découvrir...

**Ève** – Tu peux toujours découvrir... les détails.

**Alban** – Les détails ?

**Ève** – Les petites choses.

**Alban** – Mouais.

**Ève** – Ce qu'on ne voit pas tout de suite à l'œil nu.

**Alban** – Qu'est-ce qu'on ne voit pas à l'œil nu ?

**Ève** – Tiens, un trèfle à quatre feuilles, par exemple.

**Alban** – Ça existe, un trèfle à quatre feuilles ?

**Ève** – Je ne sais pas. Sûrement.

**Alban** – Parfois je me demande si la vie vaut la peine d'être vécue.

**Ève** – Tu pourrais chercher un trèfle à quatre feuilles.

**Alban** – Mais pour quoi faire, bordel ?

**Ève** – Pour me l'offrir, par exemple.

**Alban** – Mouais.

**Ève** – Ça nous porterait chance.

**Alban** – Tu crois ?

**Ève** – En tout cas, ça t'occuperait.

**Alban** – Je ne sais pas.

*Silence.*

**Ève** – En même temps, je me demande si ce n'est pas toi qui as raison...

**Alban** – Sur quoi ?

**Ève** – Ben... On s'emmerde, non ?

**Alban** – Oui, c'est bien ce que je disais.

**Ève** – C'est vrai que ce jardin, on le connaît par cœur...

**Alban** – C'est sûrement pour ça qu'il nous paraît de plus en plus petit.

**Ève** – Si encore on pouvait partir en vacances, de temps en temps.

**Alban** – En vacances ? Où ça ?

**Ève** – Ailleurs...

**Alban** – Mais ailleurs, c'est...

**Ève** – Oui... On est entourés d'eau et on ne sait pas nager.

*Un temps.*

**Alban** – On n'était pas plus nombreux que ça, avant ?

**Ève** – Avant quoi ?

**Alban** – Je ne sais pas.

**Ève** – Plus nombreux ? Tu veux dire trois ?

**Alban** – Trois, quatre... Plusieurs, quoi.

**Ève** – Plusieurs toi, et plusieurs moi ? Je ne sais pas.

**Alban** – J'ai l'impression qu'il y avait plus de monde.

**Ève** – Où ça ?

**Alban** – Autour de nous !

**Ève** – Oui, peut-être.

**Alban** – Mais alors où ils sont passés ?

**Ève** – Plus de monde, tu es sûr ?

**Alban** – Je me demandais juste si...

**Ève** – Quoi ?

**Alban** – Est-ce qu'on est les premiers... ou les derniers ?

**Ève** – En tout cas, pour l'instant, on n'est que deux...

*Un temps.*

**Alban** – J'ai même l'impression qu'au début, j'étais tout seul.

**Ève** – Au début...

**Alban** – Je crois que toi, tu n'es arrivée qu'après.

**Ève** – Ah ouais ?

**Alban** – Ouais.

**Ève** – Donc, le premier, c'était toi.

**Alban** – Ouais.

**Ève** – Alors tu seras peut-être aussi le premier à partir.

**Alban** – Où ?

**Ève** – Je ne sais pas. Où j'étais avant d'arriver ici ?

**Alban** – Ça...

**Ève** – De l'autre côté de la mer, peut-être.

**Alban** – Ou au fond.

**Ève** – Je ne sais pas si c'est profond.

**Alban** – Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas marcher sur l'eau.

**Ève** – Quand on a essayé, on a failli se noyer.

*Un temps.*

**Alban** – C'est curieux, tout de même.

**Ève** – Quoi ?

**Alban** – Je n'ai jamais connu quelqu'un d'autre que toi ?

**Ève** – Connue, tu veux dire...

**Alban** – Connue, quoi !

**Ève** – Tu voudrais connaître quelqu'un d'autre que moi ?

**Alban** – Non, pas spécialement, mais... Savoir que c'est possible. Toi, tu n'aimerais pas connaître quelqu'un d'autre ?



**Ève** – Je n’y ai jamais réfléchi. Oui, peut-être.

**Alban** – Savoir qu’on a le choix.

**Ève** – Ne pas se limiter au premier choix... Préférer le deuxième choix, alors ?

**Alban** – Là, on ne s’est pas choisis. Puisqu’on n’est que deux.

**Ève** – Oui, évidemment.

**Alban** – Comment savoir si on est vraiment faits l’un pour l’autre...

**Ève** – On n’est que deux, on est forcément faits l’un pour l’autre.

**Alban** – Oui, c’est sûr...

*Un temps.*

**Ève** – À plusieurs, dans ce petit jardin...?

**Alban** – C’est vrai qu’on aurait du mal à tenir à trois.

**Ève** – On est déjà tellement à l’étroit.

**Alban** – À trois... Je crois que je commence à délirer.

**Ève** – Allez, va me chercher un trèfle à quatre feuilles, plutôt...

## 15. Viande

*Alban et Ève sont toujours là.*

**Alban** – C'est dingue. Tout pousse dans ce jardin.

**Ève** – On n'a même pas besoin de semer des graines.

**Alban** – Ni d'arroser.

**Ève** – Et la récolte est miraculeuse.

**Ève** – On n'a qu'à tendre le bras pour cueillir les fruits.

**Alban** – Et se baisser pour ramasser les légumes.

**Ève** – Et tout est absolument bio.

**Alban** – Oui... Ça veut dire quoi, au fait ?

**Ève** – Quoi ?

**Alban** – Bio.

**Ève** – Aucune idée.

**Alban** – Qu'est-ce que ça pourrait être, des fruits et des légumes qui ne soient pas bio ?

**Ève** – Je ne sais pas.

**Alban** – En tout, c'est bio, et c'est bien.

**Ève** – Tu veux dire c'est beau et c'est bon...

**Alban** – Ce n'est pas ce que j'ai dit ?

*Un temps.*

**Ève** – Parfois, j'en ai un peu marre de bouffer des légumes, pas toi ?

**Alban** – Si. Mais qu'est-ce qu'on pourrait bouffer d'autre ?

**Ève** – Qu'est-ce qui se mange, ici, à part les primeurs ?

**Alban** – On ne va pas bouffer de la terre...

**Ève** – On ne va pas bouffer de l'air.

**Alban** – On ne va pas boire l'eau de mer.

**Ève** – Et on ne va pas se bouffer entre nous.

**Alban** – Ben non...

*Un temps.*

**Ève** – On pourrait bouffer les animaux.

**Alban** – Les animaux ?

**Ève** – Non, mais je déconne.

*Silence.*

**Alban** – Remarque, c'est peut-être bon.

**Ève** – Tu crois ?

**Alban** – Ce n'est pas très appétissant

**Ève** – Mais c'est vrai que ça changerait un peu.

**Alban** – Comment on peut savoir que ce n'est pas bon...

**Ève** – On n'a jamais essayé.

**Alban** – Et... on les mangerait vivants ?

**Ève** – Qu'est-ce que ça veut dire, vivants ?

**Alban** – Comme les fruits.

**Ève** – Tu veux dire crus.

**Alban** – C'est ça. Nature, quoi. En salade.

**Ève** – Tu crois qu'ils se laisseraient bouffer tout cru ?

**Alban** – Tu as raison, il vaudrait peut-être mieux les tuer avant.

**Ève** – Les tuer ?

*Silence embarrassé.*

**Alban** – Tu as déjà tué quelqu'un, toi ?

**Ève** – Tu veux dire, un animal ?

**Alban** – Ben oui. Pas un homme. Comme on n'est que deux, si tu avais déjà tué quelqu'un, je ne serais plus là pour poser la question.

**Ève** – Non... Enfin, pas intentionnellement...

**Alban** – Si on ne le fait pas exprès, c'est moins grave, non ?

**Ève** – Oui, c'est... un homicide involontaire.

**Alban** – Si on tuait un animal. Sans le faire exprès. On pourrait le bouffer après. Pour voir quel goût ça a.

**Ève** – Oui... Si on ne le fait pas exprès...

*Un temps.*

**Alban** – Ça commence à me faire peur, cette conversation...

**Ève** – Moi aussi...

**Alban** – Et puis les animaux, c'est comme nous, il n'y en a qu'un couple de chaque espèce.

**Ève** – On en bouffe un chacun et aussitôt, c'est l'extinction de la race.

**Alban** – Je vais reprendre un peu de salade, plutôt.

*Ils mâchouillent chacun une feuille de salade sans appétit.*

**Ève** – Tu veux une pomme, pour ton dessert ?

**Alban** – Allez...

*Ils mangent une pomme.*

**Ève** – Je commence à en avoir un peu marre, des pommes.

**Alban** – Oui... Moi aussi...

**Ève** – Tiens, il y avait un asticot dans cette pomme.

**Alban** – Non ?

**Ève** – Ben j'en ai bouffé la moitié. Sans le faire exprès...

**Alban** – Et alors ?

**Ève** – Ce n'est pas mauvais...

## 16. Secret

*Alban et Ève se succèdent devant une urne dans laquelle ils insèrent chacun à leur tour un bulletin.*

**Ève** – Alors, tu as voté pour qui ?

**Alban** – Je te rappelle que c'est un vote à bulletin secret...

**Ève** – Ce n'est pas un peu ridicule, non ?

**Alban** – Ridicule ? Pourquoi ça ?

**Ève** – On n'est que deux !

**Alban** – Et alors ?

**Ève** – Comme chacun de nous sait pour qui il a voté... Forcément, au moment du dépouillement, je saurai quel bulletin tu as choisi.

**Alban** – Oui, bon...

**Ève** – Et puis entre nous, ça sert à quoi d'élire un représentant ?

**Alban** – Pour qu'il nous représente tous les deux !

**Ève** – Auprès de qui ?

**Alban** – Auprès de l'autre !

**Ève** – Et tu as voté pour qui, alors ?

**Alban** – Pour moi. Et toi ?

**Ève** – Moi aussi.

**Alban** – Tu veux dire que tu as voté pour moi aussi ?

**Ève** – Non, j'ai voté pour moi.

**Alban** – Bon... dans ce cas, comme c'est à la proportionnelle, chacun de nous se représentera lui-même.

**Ève** – OK... Ce n'est pas la peine qu'on dépouille, alors ?

**Alban** – Ben si, quand même.

**Ève** – Pourquoi faire ?

**Alban** – Je ne suis pas obligé de te croire.

**Ève** – Bon, alors allons-y.

**Alban** – Attends un peu !

**Ève** – Quoi encore ?

**Alban** – Il n'est pas tout à fait vingt heures...

*Un temps.*

**Ève** – Et c'est quoi, ton programme, à toi ?

**Alban** – Je propose qu'on ouvre des chambres d'hôtes.

**Ève** – Des chambres d'hôtes ? Pour quoi faire ?

**Alban** – Je ne sais pas. Pour développer le tourisme...

**Ève** – Mais on n'est que deux.

**Alban** – C'est vrai...

**Ève** – On pourrait ajouter une chambre d'ami.

**Alban** – Mais comme tu dis : on n'est que deux.

**Ève** – Tu pourrais aller y dormir de temps en temps...

## 17. Repartie

*Ève est là, désœuvrée. Alban arrive, pas très à l'aise.*

**Alban** – Salut... Tu habites dans le coin ?

**Ève** – On peut dire ça... Et toi ?

**Alban** – Je passais par là.

*Silence.*

**Ève** – Et... tu comptes prendre racine... dans le coin ?

**Alban** – Ça dépend.

**Ève** – Ça dépend de quoi ?

**Alban** – Je ne sais pas... Ici ou ailleurs.

**Ève** – Tu fais ce que tu veux. On est en république.

**Alban** – Qu'est-ce qui pourrait me donner envie de rester ? Dans le coin...

**Ève** (*montrant son front*) – Il n'y a pas marqué office de tourisme, là, si ?

**Alban** – Non.

**Ève** – Bon. Alors ?

**Alban** – Alors quoi ?

**Ève** – Tu pars, tu restes, mais il va falloir décider. Parce que là, tu commences à être un peu...

**Alban** – OK, je reste... Pour l'instant...

**Ève** – Bien, alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Alban** – Qu'est-ce qu'on fait ?

**Ève** – Tu ne vas pas rester planté là à me regarder, si ?

**Alban** – OK, OK... Alors... Je ne sais pas, moi... On pourrait discuter...

**Ève** – Je t'écoute.

**Alban** – Tu fumes ?

**Ève** – Pourquoi ? Tu as une préférence pour les non-fumeuses ? C'est un entretien d'embauche ?

**Alban** – Pas du tout ! Au contraire. Je voulais seulement... savoir si tu avais une cigarette.

**Ève** – On vient à peine de se rencontrer, et tu veux déjà me taxer une cigarette.

**Alban** – Absolument pas ! D'ailleurs, je ne fume pas.

**Ève** – Moi non plus. Ça nous fait déjà ça en commun.

*Silence.*

**Alban** – Tu... Tu as un numéro ?

**Ève** – Un numéro ? Pourquoi ? Tu diriges un cirque ? Tu veux me faire passer une audition ?

**Alban** – Un cirque ? Ah oui, un... Un numéro de cirque.

**Ève** – Je me disais bien aussi que tu avais un petit côté nomade.

**Alban** – Nomade ?

**Ève** – Les gens du voyage, tu vois.

**Alban** – Non, mais je ne pensais pas à un numéro de cirque. Je pensais plutôt... à un numéro de téléphone.

**Ève** – D'accord...

**Alban** – Alors ?

**Ève** – J'ai un numéro, mais je n'ai pas de téléphone.

**Alban** – À quoi ça sert d’avoir un numéro, si tu n’as pas de téléphone.

**Ève** – Tu es un petit malin, toi... Ou alors tu es vraiment con, j’hésite encore. Je l’ai perdu, mon téléphone. Voilà pourquoi j’ai un numéro, et pas de téléphone. Mais toi, tu n’as qu’à me le laisser, ton numéro...

**Alban** – Mon numéro ? C’est-à-dire que...

**Ève** – Ne me dis pas que toi, tu as un téléphone, mais pas de numéro.

**Alban** – Non, mais...

**Ève** – D’accord... Tu n’as pas de téléphone, mais tu me demandes quand même mon numéro. Et tu comptais m’appeler comment ? D’une cabine téléphonique ?

**Alban** – Je ne sais pas... Je... Si, j’ai un téléphone, mais...

**Ève** – Tu veux un conseil ?

**Alban** – Non... Enfin si, oui...

**Ève** – Tu devrais te méfier. L’impro, ce n’est pas ton truc...

**Alban** – D’accord. Je...

**Ève** – Prépare un peu ton texte, la prochaine fois.

**Alban** – C’est ça...

**Ève** – Un canevas, au moins... Et puis tu brodes autour. Mais là, franchement. Tu ne peux pas te lancer comme ça, sans filet. Tu n’as pas le niveau...

**Alban** – D’accord... Un... Un canevas... Je vais y penser...

**Ève** – Et pourquoi tu voulais me téléphoner, au fait ?

**Alban** – Te téléphoner...? Je ne sais pas... Je...

**Ève** – Non, parce que comme on est tous les deux là, si tu as quelque chose à me dire... ce n’est pas être pas la peine de me téléphoner.

**Alban** – Non, bien sûr, mais...

**Ève** – Tu veux un autre conseil ?

**Alban** – Je ne sais pas... Oui...

**Ève** – Avec ou sans téléphone, essaie de conclure avant d’avoir bouffé tout ton crédit.

**Alban** – Mon crédit...?

**Ève** – Ça fait cinq minutes qu’on discute, et tu n’as encore rien dit. Non mais franchement, tu fais pitié, là !

**Alban** – D’accord...

**Ève** – Tu sais quoi ? (*Elle sort un crayon et griffonne quelque chose sur un papier qu’elle lui tend.*) Le voilà mon numéro. Quand j’aurai retrouvé mon téléphone, et que tu auras trouvé une cabine, tu m’appelles, et on en parle, OK ?

*Elle s’en va. Il la regarde partir, puis jette un coup d’œil au papier. Il semble hésiter, puis s’adresse à quelqu’un dans la salle.*

**Alban** – Vous habitez dans le coin ? Vous ne savez pas où il y a une cabine téléphonique ? Je peux vous emprunter votre téléphone, deux minutes ? (*Il prend le téléphone qu’on voudra bien lui donner et fait mine de composer le numéro qui est inscrit sur le papier.*) Merci... (*Ça sonne dans sa propre poche, et après un instant de surprise, il sort un autre téléphone et répond.*) Allô ? Allô ? (*Il reste un instant ahuri.*) Je crois que je suis en train de me parler à moi-même... (*Il rend son téléphone à la spectatrice, et s’adresse à elle.*) C’est bien son numéro... Mais c’est moi qui ai son téléphone... (*Un temps.* Je n’ai pas pensé à lui dire que je venais d’en trouver un, de téléphone... et que c’était peut-être celui qu’elle avait perdu... Et elle est déjà repartie... (*Il reste un instant perplexe.*) Je crois qu’elle a raison, je manque un peu de repartie... Repartie... ou répartie...?

## 18. Alibi

*Dans un coin, un seau à champagne, une bouteille et deux flûtes. Ève attend et montre des signes d'impatience. La sonnette retentit.*

**Alban** (off) – Ève ? C'est moi... Tu es là ? (Alban arrive depuis l'extérieur, une mallette à la main, et veut déposer sur les lèvres de sa femme un baiser auquel elle se dérobe.) Excuse-moi... Une urgence avec un client...

**Ève** – Un client ou une cliente ?

*Il préfère ne pas relever.*

**Alban** – Ça ne va pas ?

**Ève** – Si, si... Ça va... C'est notre anniversaire de mariage, et mon mari a oublié, mais à part ça, ça va...

*Alban se retourne et aperçoit la bouteille de champagne.*

**Alban** – Et merde...

**Ève** – Merci... Au moins, tu ne fais pas semblant.

**Alban** – Excuse-moi, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire...

**Ève** – L'année dernière aussi, tu es arrivé à dix heures du soir. Mais au moins tu avais un bouquet de fleurs...

**Alban** – Je suis passé devant le fleuriste, c'était déjà fermé.

**Ève** – Tu as oublié notre anniversaire de mariage...

**Alban** – Mais non, je n'ai pas oublié ! J'y ai pensé toute la journée... Disons que... là tout de suite, ça m'était sorti de la tête.

**Ève** – Bien sûr...

*Il pose sa mallette et ôte sa veste.*

**Alban** – J'ai eu une journée de merde, je te dis... Un client qui a décalé un rendez-vous à la dernière minute. Cet Américain dont je t'ai parlé, tu sais ?

**Ève** – Un jour comme celui-là... Tu aurais très bien pu te faire remplacer.

**Alban** – J'étais le seul au bureau ! Et puis c'est un dossier important...

**Ève** – Tu pouvais m'appeler...

**Alban** – J'ai perdu mon portable.. En tout cas, je ne sais pas ce que j'en ai fait...

**Ève** – Comme d'habitude, tu as réponse à tout...

**Alban** – Je te dis la vérité, rien d'autre.

**Ève** – Écoute, Alban, ça fait dix ans qu'on est mariés, et on vit dans un appartement témoin...

**Alban** – C'est provisoire...

**Ève** – Oui... C'est ça le problème... Ça fait dix ans que toi et moi, on vit dans le provisoire.

**Alban** – Il est très bien, cet appartement. Et on n'est pas dérangé par les voisins...

**Ève** – C'est sûr, il n'y en a pas... On habite tout seuls au dernier étage d'une tour qui n'est même pas vraiment finie.

**Alban** – Au moins, l'ascenseur marche...

**Ève** – Le matin, avant de partir au boulot, on doit planquer toutes nos affaires personnelles. On ne peut rien laisser traîner pour ne pas déranger les visiteurs qui défilent toute la journée.

**Alban** – La journée, on travaille tous les deux...

**Ève** – Même la photo de ma mère, je dois la ranger dans un tiroir ! Des fois que ça fasse fuir les investisseurs...

**Alban** – Mais on n'a pas de loyer à payer...

**Ève** – Pour moi, c'est encore trop cher, Alban.

**Alban** – On a une terrasse ! (*Se tournant vers la salle*) Et regarde ! Quelle vue ! (*Constatant qu'elle ne se déride pas*) En tout cas, ça sent bon... Qu'est-ce que tu nous as mijoté ?

**Ève** – Tu arrives trop tard, Alban. Le champagne est chaud, et la dinde a refroidi.

**Alban** – Allez... Je suis là, maintenant ! (*Il prend sa mallette.*) Je vais poser ça à côté... et on va passer une bonne soirée, d'accord ?

*Il sort. Elle prend la bouteille dans le seau, et la laisse retomber. Puis elle regarde côté salle, comme si son attention était attirée par quelque chose. Elle sort des jumelles de théâtre pour mieux voir. Le portable d'Alban, dans la poche de la veste, se met à sonner. Elle pose les jumelles, hésite, puis sort le portable et prend l'appel.*

**Ève** – Allô...? Oui... Non, c'est sa femme. D'accord. Ah oui ? Non, non... Très bien, je lui dirai... (*Elle met fin à la conversation mais, intriguée, explore la messagerie du portable.*) Le salaud...

*Alban revient.*

**Alban** – Dix ans, déjà... Tu te rends compte ? J'ai l'impression que c'était hier...

**Ève** – Je croyais que tu avais perdu ton portable...

**Alban** – Oui, je... Je croyais aussi...

**Ève** – Tu me prends vraiment pour une conne...

**Alban** – Pourquoi tu dis ça ?

**Ève** – Il vient de sonner, ton portable. Il était dans la poche de ta veste...

**Alban** – Non ?

**Ève** – J'ai répondu. C'était ta secrétaire...

**Alban** – Ah oui... Qu'est-ce qu'elle voulait ?

**Ève** – Elle cherche à te joindre depuis ce matin. C'est curieux, elle a passé tout l'après-midi au bureau, et elle ne t'a pas vu...

**Alban** – Je n'ai pas dit que j'avais vu mon Américain au bureau. Il m'a demandé de le rejoindre à...

**Ève** – Ne te fatigue pas. Si ta secrétaire voulait te joindre, c'était pour te prévenir que ton rendez-vous avec ton Américain était annulé. Il a eu un AVC hier soir...

**Alban** – Tu ne m'as pas laissé finir... Il m'a demandé de le rejoindre cet après-midi à l'hôpital.

**Ève** – C'est curieux, parce que d'après ta secrétaire, il est mort ce matin.

**Alban** – D'accord... Alors écoute, je vais t'expliquer...

**Ève** – Tu as une maîtresse... Et tu as attendu notre anniversaire de mariage pour me l'annoncer.

**Alban** – Mais pas du tout, je...

**Ève** – Et moi qui allais te dire que je suis enceinte !

**Alban** – Quoi ? Tu attends un enfant ? De moi ? Mais c'est fantastique !

**Ève** – Je te quitte, Alban !

**Alban** – Ce n'est pas du tout ce que tu crois, je t'assure...

**Ève** – Ah oui ? Et ces SMS que j'ai vus sur ton téléphone ?

**Alban** – Les SMS...

**Ève** – Oui, les SMS. Ceux que tu n'as pas eu le temps d'effacer... « J'ai envie de toi, rejoins-moi où tu sais. » C'est assez explicite, non ?

*Il semble déstabilisé, mais se reprend.*

**Alban** – C'est un code.

**Ève** – Pardon ?

**Alban** – C'est vrai, je te mens depuis des années, Ève. Je l'avoue.



**Ève** – Enfin...

**Alban** – Je mène une double vie, en effet. Mais je ne t'ai jamais trompée... avec une femme.

**Ève** – Tu ne vas pas me dire en plus, après toutes ces années, que tu es homosexuel ?

**Alban** – Non, rassure-toi. Encore une fois, ce n'est pas du tout ce que tu crois. En fait, je suis...

**Ève** – Oui ?

**Alban** – Ce n'est pas facile à dire...

**Ève** – Oui, j'imagine... Mais je peux t'aider, si tu veux. Je suis un connard ?

**Alban** – Je suis agent secret.

**Ève** – Agent secret ?

**Alban** – Enfin secret... jusqu'à aujourd'hui.

**Ève** – Tu as bu, c'est ça ?

**Alban** – Pas du tout.

**Ève** – Un agent secret ? Un espion, quoi ? C'est tout ce que tu as trouvé ?

**Alban** – Je n'avais pas le droit de te le dire, évidemment. Je n'avais le droit de le dire à personne. Mais bon... Maintenant, c'est notre couple qui est en jeu.

**Ève** – Très bien... Et tu travailles pour qui ? La CIA ? Ton Américain, c'était ton chef, et le KGB l'a éliminé en faisant passer son assassinat pour un AVC, je me trompe ?

**Alban** – Je travaille... pour le MOSSAD.

**Ève** – Le MOSSAD ?

**Alban** – Oui... Les services secrets israéliens, si tu préfères...

**Ève** – Tu n'es même pas juif !

**Alban** – Si un peu, quand même...

**Ève** – Si tu étais juif, depuis le temps, je le saurais, non ? Je suis ta femme !

**Alban** – Il ne faut pas se fier aux apparences, Ève... C'est un peu plus compliqué que ça. C'est ma grand-mère maternelle qui...

**Ève** – Alors c'est tout ce que tu as trouvé ? Mais c'est pathétique. Il faut te faire aider, Alban, je t'assure. Tu es un grand malade.

**Alban** – C'est vrai, Ève. Il faut que tu me crois.

**Ève** – Tu es un mythomane, Alban. Ça fait des années que tu me mens. Pour tout et n'importe quoi. Mais surtout pour couvrir tes liaisons. Et aujourd'hui tu m'annonces que tu es un espion israélien alors que tu n'es même pas circoncis ! Comment veux-tu que je te crois ?

**Alban** – Cette fois, je ne te mens pas, je te le jure.

**Ève** – Cette fois ? Tu me déçois, Alban. Tu me déçois beaucoup. Je ne pensais pas que tu me prenais à ce point pour une conne.

**Alban** – Tu sais, lors de notre voyage de noces à Eilat, sur la Mer Rouge, quand j'ai passé une heure au poste de police à la douane.

**Ève** – Parce que tu n'avais pas reconnu ta valise, qu'elle tournait depuis une heure toute seule sur le tapis roulant de l'aéroport, et que les démineurs sont venus pour la faire exploser ?

**Alban** – C'est ce jour-là où ils m'ont proposé de travailler pour eux.

**Ève** – Eux ? Qui eux ?

**Alban** – Le MOSSAD !

*Ève montre le téléphone.*

**Ève** – « J'ai envie de toi, on se retrouve où tu sais »... C'est un message de ton ami imaginaire du MOSSAD ?

**Alban** – C'est un code, je te dis. Pour un rendez-vous.

**Ève** – Un rendez-vous, oui, ça j'avais compris.

**Alban** – C'est pour ne pas attirer l'attention. Au cas où nos messages seraient interceptés. « J'ai envie de toi », ça veut dire j'ai besoin de te voir. « Où tu sais », ben ça veut dire...

**Ève** – Où tu sais.

**Alban** – Voilà.

**Ève** – Cette fois, ça ne va pas suffire, Alban.

**Alban** – Qu'est-ce que tu veux de plus ?

**Ève** – Des preuves, par exemple.

**Alban** – Désolé, je n'en ai pas.

**Ève** – Bien sûr.

**Alban** – Ce n'est pas un CDD ! Tout ça se fait sans laisser de trace, tu penses bien.

**Ève** – Mais tu ne travailles gratuitement, j'imagine. Un espion, ça doit bien gagner sa vie. Et tu me laisserais vivre dans un appartement témoin ?

**Alban** – L'argent est versé sur un compte numéroté, dont j'aurai la clef seulement quand je cesserai mes activités.

*Ève semble tout à fait désemparée.*

**Ève** – Et tu voudrais que j'avale ça ?

**Alban** – Oui, je t'en prie, Ève... Pour nous... Pour notre enfant... Une dernière fois. Je te supplie de me croire... Parce que c'est la vérité !

*Elle hésite.*

**Ève** – Je ne sais plus quoi te dire, Alban. Je suis fatiguée. Je vais me coucher...

**Alban** – Tu as raison. Je comprends que tu aies besoin d'un peu de temps pour digérer cette nouvelle. En attendant, tu n'en parles à personne, d'accord ? Même à ta mère. Il faut absolument que ça reste un secret entre nous, sinon...

*Elle lui fait un doigt d'honneur, et sort. Il tombe sur les jumelles de théâtre qu'elle a oubliées sur la table. Il semble surpris. Il prend les jumelles et se met à scruter quelque chose côté salle. D'abord par simple curiosité. Puis avec une attention soutenue.*

## 19. Farniente

*Alban et Ève.*

**Alban** – Ça fait du bien d’être en vacances...

**Ève** – Enfin !

**Alban** – Ne penser à rien.

**Ève** – Ne rien faire.

**Alban** – Ne voir personne.

**Ève** – Le pied intégral.

*Un temps.*

**Alban** – C’est le bout du monde, ici.

**Ève** – C’est ce qu’on voulait, non ? Être tranquille.

**Alban** – Ça pour être tranquille, on est tranquille.

**Alban** – Pas d’ordinateur...

**Ève** – Pas de téléphone.

**Alban** – De toute façon, il n’y a pas de réseau.

*Un temps.*

**Ève** – Tu crois qu’on va tenir trois semaines ?

**Alban** – Les trois premiers jours seront peut-être un peu difficiles. Comme quand on arrête de fumer. Après, ça ira.

**Ève** – Il faut avouer que c’est magnifique.

**Alban** – Oui. C’est vraiment le paradis.

**Ève** – L’endroit idéal pour se reposer et tout oublier.

**Alban** – On se demande comment on fait pour vivre en ville toute l’année.

**Ève** – C’est vrai qu’un peu de verdure...

**Alban** – Au moins, on respire.

**Ève** – Et puis ce silence...

*Silence.*

**Alban** – Limite, ça ferait mal aux oreilles.

**Ève** – Quand on n’est plus habitués...

**Alban** – Et quel dépaysement.

**Ève** – C’est sûr.

*Un temps.*

**Alban** – On n’est pas déjà venus, ici ?

**Ève** – Ici ? On s’en souviendrait...

**Alban** – En même temps, la campagne... C’est partout pareil, non ?

**Ève** – Oui.

*Un temps.*

**Alban** – C’est vraiment isolé, quand même.

**Ève** – Ça, on ne va pas être dérangés par les voisins.

**Alban** – C’est limite inquiétant. Si on avait un problème.

**Ève** – Quel problème on pourrait bien avoir ? On est en vacances.

**Alban** – Je ne sais pas, moi... Un accident domestique...

**Ève** – Tu feras attention en lavant la salade.

**Alban** – Une hémorragie cérébrale... Un infarctus... Le temps que le SAMU arrive...

**Ève** – Tu as raison, on aurait dû apporter un défibrillateur.

**Alban** – Tu crois ?

**Ève** – On mène une vie de dingue toute l'année. Ce serait un comble qu'on ait un infarctus maintenant. On ne peut pas être plus au calme qu'ici !

**Alban** – Justement, le cœur n'est plus habitué. Tout cet oxygène, d'un seul coup. J'ai l'impression d'avoir fumé un pétard.

**Ève** – Tout de même, ça fait du bien d'avoir un peu d'espace pour respirer. De ne plus être entassés au bureau comme des poulets dans un élevage en batterie.

**Alban** – Ou serrés comme des sardines dans le métro.

**Ève** – Même pas une vache à l'horizon.

*Alban regarde par terre.*

**Alban** – Nos seuls voisins immédiats, c'est les fourmis.

*Ève jette un regard aussi vers le sol.*

**Ève** – Et elles, elles ont l'air de bosser.

**Alban** – Oui, elles en mettent un coup.

**Ève** – Regarde, celle-là transporte le cadavre d'une libellule trois plus grosse qu'elle.

**Alban** – Peut-être une libellule en vacances ici qui est morte d'ennui.

**Ève** – Ou qui a succombé à un AVC avant que les secours ne puissent intervenir.

**Alban** – En tout cas, elles n'arrêtent pas.

**Ève** – C'est à se demander si elles n'en font pas un peu trop.

**Alban** – Les fourmis, ça ne prend jamais de vacances.

**Ève** – C'est clair. Les congés payés, c'est le propre de l'homme.

**Alban** – Remarque, ça dépend, il y a aussi des animaux très branleurs.

**Ève** – Ah oui ?

**Alban** – Je dirais que le mammifère en général est très branleur.

**Ève** – Le paresseux, c'est un mammifère ?

**Alban** – En tout cas, l'homme est un mammifère.

**Ève** – Ah oui...?

**Alban** – Tu ne ponds pas des œufs, si ?

**Ève** – Ce sont les insectes, surtout, qui ne pensent qu'à bosser.

**Alban** – Les insectes sociaux, comme on dit... Les fourmis, les abeilles, les termites...

**Ève** – Ouais... Elles bossent du soir au matin, 365 jours par an. Elles n'en ont rien à foutre qu'on soit en vacances ou pas.

**Alban** – En fait, elles n'en ont rien à foutre qu'on existe en général.

**Ève** – Elles vivent à côté de nous. Elles nous ignorent.

**Alban** – Je dirais même qu'elles nous méprisent. On ne les dérange pas quoi.

**Ève** – L'homme a réussi à exterminer presque tous les mammifères sauvages. Les autres, il en a fait des esclaves domestiques ou de la viande rouge. Mais les insectes, eux, ils sont toujours là, ils continuent leurs petites affaires. Ils font comme si on n'était pas là, en fait.

**Alban** – Sans parler des oiseaux.

**Ève** – Quoi, les oiseaux ?

**Alban** – Tu les entends chanter ? On dirait qu'ils nous narguent.

**Ève** – Si seulement on arrivait à comprendre ce qu'ils disent...

**Alban** – Je crois que j'ai une petite idée.

**Ève** – Quoi ?

**Alban** – Ils doivent dire quelque chose comme : « On est des dinosaures, et on est toujours là. »

**Ève** – C'est vous qui êtes en voie d'extinction, et nous on vous emmerde...

**Alban** – Tu crois que les dinosaures reprendront leur taille normale quand les hommes auront disparu.

**Ève** – Peut-être. Ils se font discrets, parce qu'on est là.

**Alban** – Ils attendent que le vent tourne, pour redevenir des monstres.

**Ève** – Heureusement, on ne sera plus là pour voir ça...

*Un temps.*

**Alban** – Je suis à peu près sûr qu'on est déjà venus là en vacances.

**Ève** – Quand ça ?

**Alban** – Ce n'était pas l'année dernière ?

**Ève** – Ah, oui, peut-être... Mais il y avait plus de monde, non ?

**Alban** – Et il y avait moins de fourmis...

## 20. Zéro

*Alban lit un journal. Ève somnole.*

**Alban** – Tu as vu ? Les Chinois ont renoncé à la politique de l'enfant unique.

**Ève** – Et c'est reparti... Comme si on n'était pas déjà assez nombreux comme ça.

**Alban** – Et tout ça, ça pollue, ça pollue.

**Ève** – Avec leurs centrales au charbon, en plus.

**Alban** – Le nucléaire, c'est dangereux, mais au moins c'est propre.

*Un temps.*

**Ève** – Tu te rends compte ? Si en Chine, au lieu de la politique de l'enfant unique, on adoptait la politique de l'enfant zéro, il n'y aurait plus de Chinois en l'espace d'une génération.

**Alban** – Il faudrait quand même attendre que tous les vieux Chinois soient morts.

**Ève** – Disons en l'espace d'une centaine d'années, alors.

**Alban** – Encore qu'il y a beaucoup de centenaires en Chine.

**Ève** – Même les centenaires finissent par mourir un jour.

**Alban** – Ce n'est au Japon, plutôt, qu'il y a beaucoup de centenaires ?

**Ève** – Oui, peut-être.

**Alban** – C'est sûr que s'il y avait moins de Chinois, il aurait moins de pollution.

**Ève** – Enfin, il resterait plus d'un milliard d'Indiens.

**Alban** – Il faudrait faire pareil en Inde.

**Ève** – Et en Afrique.

**Alban** – Et aux États-Unis.

**Ève** – En fait, il faudrait faire ça partout dans le monde.

**Alban** – S'il n'y avait plus d'hommes du tout, le problème de la pollution serait définitivement réglé. Et on respirerait mieux.

**Ève** – Pas d'enfant, comme nous, c'est la seule solution.

**Alban** – C'est ce que disaient déjà les Cathares.

**Ève** – Les Cathares, c'étaient des écolos ?

**Alban** – En tout cas, les Cathares étaient pour l'interdiction de se reproduire.

**Ève** – Ils avaient bien raison.

**Alban** – En fait, on est un peu des Cathares.

**Ève** – Oui... Ce n'est pas nos enfants qui pèseront sur le bilan carbone.

**Alban** – Le jour où on aura inventé des enfants économes en énergie...

**Ève** – Des enfants basse consommation.

**Alban** – Et entièrement recyclables.

**Ève** – Ce n'est pas demain la veille.

**Alban** – Je te ressers un peu de vin ? C'est du bio.

**Ève** – Si c'est du bio, alors...

## 21. Atmosphère

*Alban et Ève, en leur jardin.*

**Alban** – On respire un peu mieux, aujourd’hui, non ?

**Ève** – Oui. J’ai presque envie de sortir sans masque à gaz.

**Alban** – Je ne sais pas si c’est très raisonnable, tout de même.

**Ève** – Qu’est-ce qu’ils disent à la radio ?

**Alban** – Léger rafraîchissement, de 48 à 52 dans la partie nord, vent d’est modéré aux particules fines, risque de pluies acides en fin de journée.

**Ève** – Je vais prendre un parapluie...

**Alban** – Ne reste pas trop longtemps dehors tout de même.

**Ève** – Tu te souviens de l’époque où on pouvait passer des journées allongés sur une pelouse, dans un parc ? Sans combinaison climatisée.

**Alban** – Je n’arrive pas à comprendre comment on en est arrivés là.

**Ève** – Je crois que ça s’est vraiment accéléré après l’élection de ce dingue, aux États-Unis.

**Alban** – Mais ça avait commencé bien avant.

**Ève** – La question, c’est : où est-ce que ça va finir ?...

**Alban** – Il faudrait faire quelque chose, mais quoi ?

**Ève** – On pourrait arrêter de respirer...

**Alban** – C’est vrai que ça résoudrait tous nos problèmes...

**Ève** – Je vais quand même prendre mon masque à gaz.

**Alban** – Tu as raison. Allez, bonne journée.

**Ève** – Bonne journée à toi aussi.

*Ève s’en va.*

**Alban** – On ne devrait pas plaisanter avec ça...

## 22. Vieux

*Alban et Ève.*

**Alban** – Qu'est-ce qui nous arrive ?

**Ève** – Rien. Il ne nous est rien arrivé.

**Alban** – Qu'est-ce qui se passe, alors ?

**Ève** – Rien. C'est le temps qui a passé.

**Alban** – On est vieux ?

**Ève** – C'est ça.

**Alban** – Comment c'est arrivé ?

**Ève** – C'est venu progressivement.

**Alban** – Et c'est maintenant qu'on s'en rend compte.

**Ève** – C'est la première fois que ça nous arrive.

**Alban** – Quoi ?

**Ève** – Être vieux.

**Alban** – La prochaine fois, on fera plus attention.

**Ève** – Oui.

**Alban** – Tu crois que ça va passer ?

**Ève** – Je ne sais pas.

**Alban** – On n'a qu'à attendre.

**Ève** – Ça finira bien par passer.

**Alban** – Je n'ai plus de cheveux sur la tête.

**Ève** – L'année dernière, il n'y avait plus de feuilles sur les arbres et regarde !

**Alban** – Elles sont en train de repousser.

**Ève** – Nos cheveux aussi, ils finiront bien par repousser.



## 23. Permanence

*Alban et Ève.*

**Alban** – On est encore là.

**Ève** – Où est-ce qu'on pourrait bien être ?

**Alban** – On pourrait ne plus être là.

**Ève** – Où est-ce qu'on serait ?

**Alban** – On ne serait pas.

**Ève** – Ou on serait quelqu'un d'autre.

**Alban** – Je serais toi, et tu serais moi ?

**Ève** – Mais on serait toujours là.

**Alban** – On est bien là.

**Ève** – On est au paradis.

**Alban** – On est en enfer.

**Ève** – On est sur la Terre.

**Alban** – Pour l'éternité.

## 24. Terminus

*Alban et Ève.*

**Alban** – Cette fois, ça y est.

**Ève** – On est les derniers.

**Alban** – C'est le dernier soir de la dernière journée.

**Ève** – Il nous reste combien de temps ?

**Alban** – Encore une heure d'électricité.

**Ève** – Après la clim s'arrêtera.

**Alban** – On va mourir de chaud.

**Ève** – On meurt déjà de chaleur, non ?

**Alban** – Mais là, on va vraiment mourir...

**Ève** – J'ai soif. Il reste à boire ?

**Alban** – Il reste une pomme.

*Elle prend la pomme et lui tend.*

**Ève** – On partage ?

**Alban** – Je me laisse tenter...

*Elle coupe la pomme en deux, et ils mangent chacun leur moitié en silence.*

**Ève** – Notre dernier repas. En tête-à-tête.

**Alban** – La dernière pomme, du dernier pommier. Avant que le jardin ne soit englouti par les flammes de l'enfer.

**Ève** – On gardera le goût en bouche pendant quelques minutes. Puis un instant encore le souvenir de cette dernière pomme, partagée entre toi et moi.

**Alban** – Avant que l'idée même de la pomme et de la tentation ne disparaisse avec nous.

**Ève** – Et après ?

**Alban** – Après ?

**Ève** – Il n'y aura pas d'après...

**Alban** – Il y aura un après, ailleurs peut-être, mais sans nous.

**Ève** – C'est comme de mourir, alors. On n'est pas les premiers.

**Alban** – Non. On est les derniers.

**Ève** – Les derniers à vivre.

**Alban** – Les derniers à mourir.

**Ève** – Et c'est l'humanité qui meurt avec nous.

**Alban** – Et après ?

**Ève** – Il n'y aura plus d'avant.

**Alban** – Plus de souvenir.

**Ève** – Plus de témoin.

**Alban** – Plus de passé et plus d'avenir.

**Ève** – Juste le présent.

**Alban** – Le monde nous survivra, sans y penser.

**Ève** – Les planètes continueront de tourner.

**Alban** – Ce n'est pas la fin du monde.

**Ève** – C'est la fin d'une histoire. Notre histoire.

**Alban** – Une histoire qui a mal tourné. Qui a bien commencé et qui a mal fini.

**Ève** – Quand une histoire finit bien, c'est qu'une autre commence.

**Alban** – Notre histoire sera la dernière.

**Ève** – Il n'y a plus rien à raconter.

**Alban** – Et personne à qui le raconter.

**Ève** – Qui sera le dernier ?

**Alban** – Le dernier ?

**Ève** – Le dernier à rester. Le dernier à partir. Toi ? Moi ?

**Alban** – Il faut bien un dernier. L'autre suivra.

**Ève** – On a été heureux. On a été malheureux.

**Alban** – Il nous reste un passé décomposé.

**Ève** – Il nous reste une heure.

**Alban** – Si la clim tient jusque là.

**Ève** – Et après ?

**Alban** – Après...

**Ève** – Après nous le déluge.

**Alban** – Et aucune arche pour nous sauver des eaux et repeupler le monde. Après.

**Ève** – S'il y a un après.

**Alban** – On pourrait laisser un mot.

**Ève** – Le mot fin.

**Alban** – Une lettre.

**Ève** – La lettre Z.

**Alban** – Un testament.

**Ève** – Nous sommes les derniers, qui n'ont pas d'héritiers.

**Alban** – Avec nous s'éteint la lignée des hommes. Et des femmes.

**Ève** – Nous n'avons rien à léguer, pas même pas la vie.

**Ève** – Pas même un monde où être mort.

**Alban** – Le testament de l'humanité, alors. À une autre humanité à venir.

**Ève** – Qu'est-ce qu'on pourrait leur dire ? Qu'on n'a pas su rester vivants ?

**Alban** – Il nous reste un quart d'heure. Moins peut-être.

**Ève** – Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ?

**Alban** – Parler est inutile.

**Ève** – Penser ne sert à rien.

**Alban** – Il fait si chaud.

**Ève** – Qu'est-ce qu'on peut faire encore ?

**Alban** – L'amour ? Une dernière fois...

**Ève** – Il fait si chaud. Je ne sais même plus ton nom.

**Alban** – Alban. Et toi ?

**Ève** – Ève...

**Alban** – Il a fallu que ça tombe sur nous...

**Ève** – Oui.

**Alban** – Alors ?

**Ève** – Je ne sais pas. Je ne sais plus. Pourquoi ?

**Alban** – On aurait pu s'aimer. Se marier. Faire un enfant.

**Ève** – On peut encore faire un enfant.

**Alban** – Oui.

**Ève** – Mais ça n'aurait pas de sens.

**Alban** – Je ne parlais pas de faire un enfant. Seulement de...

**Ève** – Désolée... C'est un principe. Jamais le dernier soir.

**Alban** – Les principes, c'est tout ce qui nous reste d'humain.

**Ève** – Pour ne pas redevenir des animaux.

**Alban** – Avant de cesser tout à fait d'être des hommes.

**Ève** – Et commencer d'être des choses.

*Alban et Ève se préparent à sortir.*

**Alban** – Après toi.

**Ève** – Merci.

**Alban** – Nous allons quitter cette île pour nous enfoncer dans les profondeurs de la mer.

**Ève** – Ou c'est la mer qui nous submergera.

**Alban** – Avant de remonter lentement par palier à la surface.

**Ève** – Quand une éternité sera passée.

**Alban** – Par palier, nous quitterons le royaume des ténèbres.

**Ève** – Et nous resurgirons encore une fois des abysses pour remonter vers la lumière.

**Alban** – En ayant tout oublié.

**Ève** – Un monde disparaît.

**Alban** – Un autre renaîtra.

**Ève** – Sera-t-il meilleur que celui-ci ?

**Alban** – Où que nous soyons, je serai là pour toi.

**Ève** – Qui que nous soyons, nous serons au moins deux.

**Alban** – Pour commencer...

## 25. Trois

*Alban fait les cent pas devant Ève, assise, avant de se décider à parler.*

**Alban** – Tu sais quelque chose ?

**Ève** – Non.

*Il marche à nouveau en long et en large, avant de s'arrêter encore une fois devant elle.*

**Alban** – Si tu savais quelque chose, tu me le dirais.

**Ève** – Bien sûr... Et toi ? Tu sais quelque chose ?

**Alban** – Rien. Je ne sais rien.

*Un temps.*

**Ève** – Ne rien savoir, comme ça, c'est insupportable...

**Alban** – Mais si on savait, est-ce que ce ne serait pas pire.

**Ève** – Va savoir.

**Alban** – Tu as raison, après tout, il vaut peut-être mieux ne pas en savoir trop.

**Ève** – Oui... Mais de là à ne rien savoir du tout.

**Alban** – C'est pourtant vrai... On ne sait rien.

**Ève** – Absolument rien

**Alban** – On ne sait même pas nager.

**Ève** – Non...

**Alban** – Et on ne sait pas marcher sur l'eau.

**Ève** – On ne sait pas lacer nos chaussures.

**Alban** – On n'en a pas.

**Ève** – On ne sait pas quelle heure il est.

**Alban** – On ne sait pas quel jour on est.

**Ève** – On ne sait pas lire.

**Alban** – À quoi ça nous servirait ? On n'a pas de livres.

**Ève** – Si on voulait des livres, il faudrait les écrire nous-mêmes.

**Alban** – Et on ne sait pas écrire.

**Ève** – Et puis tout ça pour n'avoir qu'un seul lecteur.

*Un temps.*

**Alban** – Qu'est-ce qu'on sait au juste ?

**Ève** – On doit bien savoir quelque chose, quand même...

**Alban** – Laisse-moi réfléchir... Ah si... On sait compter.

**Ève** – Ah oui, c'est vrai. On sait compter.

**Alban** – On recompte ? Pour voir si on n'a pas oublié ?

**Ève** – OK. Vas-y, commence.

**Alban** – Un.

**Ève** – Plus un.

**Alban** – Ça fait deux.

**Ève** – C'est vrai.

*Un temps.*

**Alban** – Et après deux, qu'est-ce qu'il y a ?

**Ève** – Je ne sais pas.

**Alban** – Deux... Ça suffit, non ?

**Ève** – Oui. Pour l'instant.

*Elle se lève et on voit qu'elle est enceinte.*

**Alban** – Tant qu'on n'est que deux...

## 26. En vers et contre tous

*Ève est là, pianotant sur son téléphone portable. Alban arrive.*

**Ève** Alors ?

**Alban** Rien...

**Ève** Rien ?

**Alban** Le poste était déjà pris.

**Ève** Si tu n'avais pas mis une semaine à répondre à l'annonce, aussi...

**Alban** C'était un poste de vigile. Je suis employé de banque.

**Ève** Pour l'instant, tu es surtout un employé de banque au chômage. Qu'est-ce que tu comptes faire ? Trouver un job dans une autre banque ? Toutes les banques licencient, en ce moment ! Elles remplacent leurs employés par des boîtes vocales...

**Alban** Merci de me le rappeler... Et toi, comment s'est passée ta journée ?

**Ève** Écoute, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

**Alban** Je t'écoute...

**Ève** Je suis allée voir mon gynéco ce matin.

**Alban** Tu as un cancer ?

**Ève** Je suis enceinte.

**Alban** C'était la bonne ou la mauvaise nouvelle ?

**Ève** Ça dépend un peu de toi en fait.

**Alban** Un enfant... C'est ce qu'on voulait, non ?

**Ève** Oui... Du temps où tu avais encore un boulot...

**Alban** Alors qu'est-ce qu'on fait ? On le garde ?

**Ève** Évidemment, on le garde ! En tout cas, moi je le garde...

**Alban** Très bien ! Comme tu avais l'air de trouver que c'était un problème...

**Ève** Le problème, c'est que le père de ce bébé soit au chômage. Je ne pourrai pas assumer un enfant toute seule... et avoir en plus une deuxième personne à charge.

**Alban** Désolé d'être un boulet pour toi, mais qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ? Quand on a été employé de banque toute sa vie, on ne sait rien faire...

**Ève** Il y a des tas de boulots qu'on peut faire en ne sachant rien faire.

**Alban** Je sens que tu vas me reparler du vendeur que cherchent tes parents pour leur quincaillerie...

**Ève** Et alors ? C'est une honte de travailler dans une quincaillerie ?

**Alban** Excuse-moi de ne pas sauter de joie à la perspective de vendre des marteaux et des clous sous les ordres de ma belle-mère.

**Ève** Mais personne ne t'y oblige, mon vieux. Si tu veux trouver un autre boulot plus digne de toi, rien ne t'en empêche.

**Alban** Je vais réfléchir...

**Ève** Pas trop longtemps... Mon père a besoin de quelqu'un d'urgence. Depuis que ma mère n'est plus assez en forme pour le remplacer au magasin quand il fait ses livraisons...

**Alban** Bon...

**Ève** Si c'est toi, bien sûr, il te cédera le magasin en gérance quand il prendra sa retraite.

**Alban** Et là, pour moi, ce sera perpète...

**Ève** Tu serais ton propre patron ! Au lieu d'être un employé de banque...

**Alban** Le magasin ne serait pas à moi. Je serais l'employé de ton père.

**Ève** Au moins, ça reste dans la famille. Et quand mon père ne sera plus là, tout le bazar sera à toi.

**Alban** Tu veux dire à toi...

**Ève** C'est un peu pareil, non ?

**Alban** Au lieu d'être l'employé de mon beau-père, je serai l'employé de ma femme...

**Ève** Tu compliques trop les choses, Alban, c'est ça ton problème. Parfois, il faut savoir se contenter de ce qu'on a.

**Alban** On en reparle demain, d'accord ? Je suis fatigué, là.

**Ève** Fatigué ? Parce que moi, après mes huit heures de boulot, je ne suis pas fatiguée, peut-être ? Non Alban, je veux une réponse tout de suite...

**Alban** D'accord, je vais te donner ma réponse... Je peux quand même passer aux toilettes, d'abord ?

*Il sort. Ève se sert un verre, et le vide cul sec. Alban revient.*

**Ève** Alors ? Qu'est-ce que tu as décidé ?

**Alban** Je me suis retiré un temps pour réfléchir et je suis résolu à ne pas contredire et la femme qui m'aime et l'enfant que j'attends ni la mère ni l'épouse, surtout pas ses parents.

*Ève semble prise de court.*

**Ève** C'est-à-dire ?

**Alban** J'accepte de bon cœur et je ferai sans faute ce qu'on attend de moi et s'il faut que je saute pour cela dans le vide et bien j'obéirai.

Sans le moindre regret désormais je serai un papa pour mon fils, un mari pour ma femme. En soldat inconnu je ranimerai la flamme de nos passions noyées sous un torrent de larmes, au nom de notre amour je reprendrai les armes.

**Ève** Très bien... Je... Dois-je en conclure que tu acceptes ce poste de vendeur à la quincaillerie... ?

**Alban** Je vendrai des pinceaux et je vendrai des scies chaque jour que Dieu fait et sans rien y connaître j'irai même jusqu'à vendre pour gagner notre vie des rustines de vélos et des boutons de guêtres.

**Ève** C'est... C'est parfait... Papa et maman vont être contents... Justement, ils passent ce soir prendre l'apéritif... Je... Je te sers un verre avant qu'ils arrivent ?

**Alban** Oui merci volontiers car j'aurai bien besoin de quelque stimulant pour tenir le crachoir à tes parents chéris et célébrer leur gloire. À moins que par miracle ils remettent à demain la visite vespérale dont ils nous gratifient chaque jour en rentrant de leur quincaillerie.

**Ève** Tu te fous de moi, c'est ça ?

**Alban** Pardon, moi me moquer de ma femme chérie ?

**Ève** C'est quoi cette nouvelle façon de parler ? Tu te fiches de moi, et en plus tu te fiches de mes parents !



**Alban**J'avoue ne pas saisir ma mie ce que vous dites  
Aurais-je en quelque sorte manqué à mon devoir  
en usant avec vous de propos illicites ?  
Il me semblait pourtant vous avoir fait savoir  
que je satisferai demain à vos désirs  
et qu'importe les mots que j'emploie pour le dire.

**Ève**OK, j'avoue que c'est très drôle... Maintenant tu peux peut-être passer à autre chose, non ?  
Où est-ce que tu as appris à parler en alexandrins ? À Pôle Emploi ?

**Alban**Ma chère amie je crains de bien vous décevoir,  
Si mes mots vous irritent à mon grand désespoir,  
je ne dispose hélas d'autre style que le mien  
pour m'adresser à vous sans vous faire un dessin.

**Ève**Bon... Le principal, c'est que tu acceptes de travailler au magasin. Je n'ai pas encore  
annoncé la nouvelle à mes parents. Je veux dire pour le bébé. C'est d'ailleurs pour ça que je  
les ai invités à prendre l'apéro. Ils vont être fous de joie. Et toi qui retrouves aussi du travail...  
Je crois que là, on peut sortir le champagne.

**Alban**Je vais le mettre au frais et puis rincer les coupes  
Trois suffisent car enfin en ce qui te concerne  
Dans l'état où tu es même loin d'être à terme  
Il n'est guère question que seulement tu y goûtes.

*Elle lui jette un regard interloqué tandis qu'il sort. Le téléphone sonne. Elle répond machinalement, la tête ailleurs.*

**Ève**Allô oui c'est bien moi, si c'est vous sans ambages  
veuillez bien s'il vous plaît laisser votre message.*Reprenant ses esprits.*Oui Maman... Non,  
non, tout va bien, je t'assure... Oui, oui, je lui en ai parlé... Écoute, je suis assez surprise, mais  
cette fois, il a l'air d'accord pour accepter la proposition de Papa... Non, non, il n'y a pas de  
mais... Mais... (*Alban revient.*) Écoute, je te le passe, tu vas comprendre... (*À Alban*) C'est  
maman, tu veux lui dire un mot ?

*Alban prend le combiné en souriant.*

**Alban** Le bonjour Belle-Maman, quand on parle du loup...

Nous parlions justement il y a peu de vous.

Votre fille m'a transmis les plans de votre époux.

Aurons-nous le plaisir de dîner avec vous ?*Un temps pendant lequel il écoute la réponse.*

Je suis fort aise Madame de cet heureux accord

nous le célébrerons mais il faudra d'abord

que vous vous prépariez à un nouveau faire-part

qui pourrait je l'espère plus encore vous ravir.

Ma moitié s'impatiente de vous entretenir

et elle piaffe devant moi dans l'attente de vous voir.

*Il repasse le combiné à Ève, et sort.*

**Ève**Oui maman... Quelque chose de changé ? Non, maman, ce n'est seulement pas sa voix...  
Oui, ce serait plutôt... Je ne pense pas que ce soit du rap non plus. C'est ça. Il parle en vers.  
Comme Molière. Non, je ne te dis pas que Molière parlait en vers. Je pense aussi que la  
plupart du temps, il parlait en prose, comme tout le monde...

*Un temps pendant lequel elle écoute la réponse.*

**Ève**Maman je vous l'avoue, je suis au désespoir  
Je pensais mon époux enfin digne d'être père,  
en acceptant la charge d'employé du bazar  
et voilà qu'il se met à réciter des vers.

*Un temps pendant lequel elle écoute la réponse.*

**Ève** Je viens de te parler en alexandrins ? Alors moi aussi... Mais c'est atroce ! C'est sûrement une maladie. Je ne sais pas où il a attrapé ça. Tu crois que ça peut être contagieux ? Des vers qui sortent de notre bouche comme ça, sans aucun contrôle... C'est une véritable diarrhée... On va commencer par prendre tous les deux un puissant vermifuge. Oui, tu as raison, je vais aussi prendre rendez-vous chez un orthophoniste, et vérifier que tous nos vaccins sont bien à jour. Je sais, maman, pour être vendeur dans une quincaillerie, parler en alexandrins, ce n'est vraiment pas possible... Non, pour ce soir, il vaut mieux annuler. Tenez-vous éloignés de nous pendant quelque temps, on ne sait jamais. Tant qu'on n'a pas les résultats des examens, une quarantaine s'impose. La nouvelle que j'avais à vous annoncer ? Oh mon Dieu, c'est vrai... Et si lui aussi... Écoute, je vous rappelle, d'accord.

*Elle raccroche, songeuse.*

**Ève** Jamais mère ne connut une telle avanie  
depuis qu'Adam et Ève quittèrent le paradis  
Nous étions ce matin des Français très moyens  
et nous parlons ce soir en vers alexandrins. *Elle pose sa main sur son ventre.*  
Si les parents s'avèrent à ce point trop déments  
ne vaudrait-il pas mieux ce serait plus honnête  
de cet enfant maudit se défaire maintenant  
avant qu'il ne devienne à son tour un poète ?

## **Avis de passage**

Dans le hall d'un immeuble, entre les boîtes à lettres et le digicode, d'étranges personnages se croisent sans toujours se comprendre...

## 27. Code d'accès

*Une femme arrive dans le hall, le traverse et, perplexe, se place devant le digicode de la porte donnant accès à l'escalier. Un homme arrive à son tour et se dirige vers la même porte pour composer le code.*

**Femme** – Excusez-moi... Je peux entrer avec vous... Je n'ai pas le code...

**Homme** – Euh... Oui... Enfin... Vous voulez dire que vous n'avez pas le code ?

**Femme** – Oui... C'est ce que je viens de vous dire, non ?

**Homme** – C'est-à-dire que... En principe, on doit avoir le code pour rentrer dans cet immeuble. C'est justement ça le principe...

**Femme** – Le principe ?

**Homme** – Ceux qui ont le code ont le droit d'entrer, les autres non. À quoi ça sert d'avoir un code, sinon ?

**Femme** – Ah, d'accord...

**Homme** – Ben ouais...

**Femme** – Donc vous ne voulez pas me laisser entrer ?

**Homme** – Ben non...

**Femme** – Vous me prenez pour une voleuse, c'est ça ?

**Homme** – Je ne sais pas, moi... Si vous habitiez dans cet immeuble, pourquoi est-ce que vous n'auriez pas le code ?

**Femme** – Pourquoi ? Le code pourrait avoir changé sans que j'en sois avertie.

**Homme** – Le code n'a pas changé depuis vingt ans.

**Femme** – Je pourrais l'avoir oublié !

**Homme** – C'est le genre de code qu'on n'oublie pas, croyez-moi. Beaucoup de personnes âgées habitent dans cet immeuble, alors on a choisi quelque chose de facile à mémoriser. Même un Alzheimer en stade terminal oublierait sa date de naissance avant d'oublier le code de cet immeuble...

**Femme** – 1515 ? 14-18 ? 16-64 ?

**Homme** – 16-64 ?

**Femme** – 16-64, ça ne vous dit rien ?

**Homme** – Donc, vous n'habitez pas dans cet immeuble...

**Femme** – Et votre date de naissance, vous vous en souvenez ?

**Homme** – Puisque vous n'habitez pas ici, qui venez-vous voir ?

**Femme** – Mais enfin, ça ne vous regarde pas ! Vous êtes de la police ?

**Homme** – Non. Mais c'est mon immeuble.

**Femme** – Cet immeuble vous appartient ?

**Homme** – J'en suis copropriétaire. Je veille sur la sécurité des gens qui l'habitent. Et sur l'intégrité de leurs biens.

**Femme** – Je vois... Vous êtes une sorte de milicien, en somme. Méfiez-vous. À la Libération, certains pourraient avoir envie de vous tondre.

**Homme** – Dites-moi seulement ce que vous venez faire ici.

**Femme** – Je viens pour assassiner quelqu'un, ça vous va ?

**Homme** – À quel étage ?

**Femme** – Parce que ça change quelque chose ?

**Homme** – C'est juste pour vérifier que vous n'êtes pas encore en train de mentir.

**Femme** – La petite vieille du cinquième.

**Homme** – Au cinquième, c'est un couple d'homos et une fille-mère.

**Femme** – Une fille-mère ? Mais vous vivez à quelle époque ? À la fin du 19ème?

**Homme** – Oui, bon, ça va... Je voulais dire une mère célibataire...

**Femme** – Une mère célibataire... Aujourd'hui, on dit une famille monoparentale, figurez-vous !

**Homme** – En tout cas, on ne dit pas la petite vieille du cinquième ! Donc vous mentez !

**Femme** – Évidemment, que je mens. Si j'étais venue pour assassiner quelqu'un, vous croyez vraiment que je vous préciserais l'étage ?

**Homme** – Ça ne me dit toujours pas ce que vous venez faire ici.

**Femme** – Au départ, je n'étais pas venue pour tuer quelqu'un, c'est vrai. Mais je dois avouer qu'après vous avoir rencontré, ça me donne des envies de meurtre...

**Homme** – Très bien, ironisez tant que vous voudrez. Mais tant que je ne saurai pas ce que vous venez faire ici, pas question de vous laisser entrer.

**Femme** – OK... Je viens voir quelqu'un, ça vous va ?

**Homme** – Ah oui ? Et qui ça ?

**Femme** – Le dentiste.

**Homme** – Vous avez mal aux dents ?

**Femme** – C'est plus compliqué que ça...

**Homme** – Quel dentiste, d'abord ? Il y en a au moins trois ou quatre, dans l'immeuble.

**Femme** – Je ne connais pas son nom. Je veux dire son vrai nom.

**Homme** – C'est commode...

**Femme** – Non, justement, ce n'est pas commode. C'est quelqu'un que j'ai rencontré sur le net. Je connais seulement son pseudo.

**Homme** – Un pseudo ?

**Femme** – Il m'a donné rendez-vous chez lui, mais il a oublié de me donner le code.

**Homme** – Il vous donne rendez-vous chez lui, mais il ne vous donne pas le code...

**Femme** – Il a oublié, je vous dis !

**Homme** – Hun, hun... Vous n'avez qu'à lui téléphoner.

**Femme** – Je n'ai pas son numéro.

**Homme** – Ah, il ne vous a pas donné son numéro non plus. Apparemment, c'est quelqu'un qui tient beaucoup à préserver son intimité... Vous êtes vraiment sûre qu'il vous a invitée à venir chez lui ? Je veux dire, il ne vous a pas donné le code...

**Femme** – Il m'a donné l'adresse, il m'a dit qu'il habitait au troisième et qu'il était dentiste. Je pense que s'il ne voulait pas me voir...

**Homme** – Dentiste ? Au troisième... Donc c'est l'adresse de son cabinet. Pas de chez lui.

**Femme** – Et alors ?

**Homme** – Cela explique le fait qu'il ait oublié de vous donner le code.

**Femme** – Et pourquoi ça ?

**Homme** – Parce que dans la journée, il n'y a pas de code.

**Femme** – Donc il y a bien un dentiste au troisième.

**Homme** – Oui.

**Femme** – Alors vous voyez bien que je ne mens pas.

**Homme** – En même temps, c'est indiqué sur la plaque.

**Femme** – Quelle plaque ?

**Homme** – La plaque qui se trouve dehors à l'entrée de cet immeuble.

**Femme** – D'accord... Donc, vous ne voulez toujours pas me laisser entrer ?

**Homme** – Ça dépend... C'est quoi, votre pseudo, à vous ?

**Femme** – Pardon ?

**Homme** – Vous avez dit que vous ne connaissez ce dentiste que sous son pseudo. J'imagine qu'il ne vous connaît vous aussi que sous un nom de code.

**Femme** – Et pourquoi est-ce que je vous donnerais mon numéro de code ? C'est très personnel, non ? Plus que le code d'accès à un immeuble, en tout cas...

**Homme** – Disons que c'est donnant donnant.

**Femme** – Alex343.

**Homme** – Alex343 ?

**Femme** – Quoi ? Ça ne vous plaît pas non plus ?

**Homme** – Si, si... Alex343, c'est un très joli nom. (*Changeant de ton*) Pour une bien jolie personne... Ça donne envie de connaître les 342 autres Alex.

**Femme** – Vous me draguez, maintenant ? Vous ne manquez pas d'air ?

**Homme** – Nous sommes partis sur un mauvais pied, mais permettez-moi de me présenter : Domi459.

**Femme** – Domi459 ? Alors c'est vous ?

**Homme** – J'espère que vous n'êtes pas trop déçue...

**Femme** – Non, non, mais... Je ne vous imaginais pas comme ça...

**Homme** – Excusez-moi pour le code, mais comme en journée, il n'y en a pas...

**Femme** – Bien sûr.

**Homme** – Et puis on ne sait jamais à qui on a affaire.

**Femme** – Vous avez raison. On n'est jamais trop prudent.

**Homme** – Vous avez trouvé facilement ?

**Femme** – Oui, oui... Jusqu'à ce que j'arrive devant cette porte en tout cas...

*Il lui montre la porte.*

**Homme** – Mais allez-y, je vous en prie...

**Femme** – Euh...

**Homme** – Ah oui, c'est vrai... Vous n'avez pas le code... Attendez, je passe devant vous... 39-45, c'est facile à se rappeler...

**Femme** – Oui, c'est pratique...

**Homme** – Mais au fait, j'ai oublié de me présenter... Comme vous ne me connaissez que sous mon pseudo...

**Femme** – Votre nom est inscrit sur la plaque à l'entrée de l'immeuble.

**Homme** – Ah oui, c'est vrai ! Et vous, votre vrai nom, c'est quoi ?

**Femme** – Si vous permettez, j'attendrai de vous connaître un peu mieux avant de vous donner le code d'accès...

*Ils sortent.*

## 28. Lettres d'insultes

*Une femme arrive, ouvre une boîte à lettres et constate, déçue, qu'elle est vide. Un homme arrive.*

**Homme** – Pas de courrier aujourd'hui ?

**Femme** – Il y a quelques années, il m'arrivait encore de recevoir un faire-part de temps en temps. Et puis peu à peu, plus rien. J'ai l'impression d'être la seule survivante de ma génération.

**Homme** – Si je meurs avant vous, je vous promets de vous envoyer un faire-part.

**Femme** – C'est gentil. Je descends quand même tous les matins voir si j'ai du courrier. Ça me fait un peu d'exercice.

*L'homme ouvre sa boîte qui déborde de lettres.*

**Homme** – Je vous donnerais bien un peu du mien, mais ce sont principalement des lettres d'insultes.

**Femme** – D'insultes ? Ah oui... C'est vrai que votre femme vous a quitté...

**Homme** – Je crois qu'elle n'a pas trop supporté que je change de métier. Mais ce n'est pas elle qui m'envoie toutes ces lettres, vous savez.

**Femme** – Vous n'êtes plus professeur de français ?

**Homme** – J'ai démissionné il y a quelques mois. Maintenant je travaille dans une boucherie chevaline.

**Femme** – Ça doit vous changer.

**Homme** – C'est plus salissant.

**Femme** – Ah oui, c'est une sacrée reconversion.

**Homme** – Depuis que je suis tout petit, j'ai toujours eu envie de travailler dans la viande. Certains rêvent de devenir pompiers, moi je rêvais de devenir boucher.

**Femme** – Il faut de tout pour faire un monde, pas vrai ?

**Homme** – Mes parents étaient agrégés de philo tous les deux. Autant vous dire qu'ils n'étaient pas très favorables à ce projet. Je crois qu'ils auraient encore préféré si je leur avais dit que j'étais homosexuel et que je voulais devenir comédien. Alors j'ai d'abord fait des études de lettres, pour leur faire plaisir, et j'ai épousé une agrégée de latin. Mais finalement, c'est la passion qui a été la plus forte. J'ai pris des cours du soir, j'ai passé mon CAP, accessoirement j'ai divorcé, et me voilà enfin boucher !

**Femme** – La boucherie, c'est un beau métier. Mais pourquoi les chevaux ?

**Homme** – Je crois que les bœufs et les veaux, ça m'aurait trop rappelé mon ancien boulot de prof...

**Femme** – Je comprends... Mais toutes ces lettres d'insultes ? J'imagine que ce ne sont pas les chevaux qui vous écrivent pour se plaindre...

**Homme** – Ah, ça ? En fait, ça n'a rien à voir avec ma nouvelle profession. Ce sont mes anciens élèves qui continuent à m'écrire. J'ai arrêté en juin, et ils ne savent pas encore que j'ai démissionné.

**Femme** – Et vous allez lire tout ça ?

**Homme** – Pensez-vous ! Si encore c'était bien rédigé. Mais le vocabulaire est pauvre, la syntaxe déplorable et c'est bourré de fautes d'orthographe. Tenez, j'en ouvre une au hasard...

*Il ouvre une enveloppe et lit.*

**Homme** – Nique ta mère, bouffon d'enculé d'ta race, je t'attrape, j'te crève... Des veaux, je vous dis...

**Femme** – Vous savez quoi ? Ils ne vous méritaient pas...

**Homme** – Je vais mettre ça directement au recyclage.

**Femme** – Dans ce cas, donnez-les moi. Ça m'occupera.

**Homme** – Si vous y tenez... (*Il lui tend le tas de lettres qu'elle saisit.*) Mais je vous aurais prévenue...

**Femme** – Si j'en vois une qui est plus intéressante que les autres d'un point de vue littéraire, je vous la mettrai de côté.

**Homme** – Parfait ! Et moi je vous mets un petit steak de cheval de côté pour midi ! C'est excellent pour la santé, vous verrez. Le cheval, c'est beaucoup moins gras que le bœuf, et c'est plein de fer.

**Femme** – De fer ? Pas de fer à cheval, j'espère.

**Homme** – Ah, n'oubliez pas qu'un fer à cheval, ça porte chance ! Allez, bonne journée à vous ! La viande, ça n'attend pas ! Comme disait Boris Vian : « Faut que ça saigne ! »

**Femme** – Merci, bonne journée à vous !

*Il s'en va. Elle regarde le paquet de lettres.*

**Femme** – Voyons voir ça...

*Elle repart elle aussi en lisant la première lettre qu'elle vient de décacheter.*



## 29. Les encombrants

*La scène est vide à l'exception d'une grande poubelle à roulettes au couvercle jaune. Une femme arrive en tirant une autre poubelle du même type mais au couvercle vert. Habillée avec élégance et juchée sur des talons hauts, elle tente de conserver un semblant de dignité dans cet exercice dégradant qu'est, pour une bobo qui n'a plus les moyens de se payer une bonne, celui de sortir elle-même la poubelle. Son portable sonne, et elle répond.*

**Femme 1** – Allo, oui ? Ah, bonsoir Jacques ! Non, non, vous ne me dérangez pas. J'étais en train de ranger quelques papiers et je m'apprêtais à prendre un bain... Ce soir à dix-neuf heures trente ? Ah, oui, c'est absolument parfait ! Mais vous êtes sûr que... Votre dernière patiente ? Très bien ! Dans ce cas, nous aurons peut-être le temps de prendre un verre après, histoire de faire un peu connaissance ? Ah oui, ou de dîner si vous préférez... Je connais un très bon japonais du côté de... Ah, vous détestez les sushis... Non, non, pas du tout... J'aime beaucoup la choucroute aussi... Parfait, alors à tout à l'heure... Non, non, j'ai bien l'adresse de votre cabinet... Ah, il y a un code à partir de 19 heures... Attendez, je prends de quoi noter... Je suis dans la salle de bain, et je n'ai rien sur moi... Je veux dire pour écrire...

*Elle sort un crayon mais, se rendant compte qu'elle n'a pas de papier, ouvre le couvercle de la poubelle jaune. La trouvant vide, elle laisse le couvercle ouvert et ouvre le couvercle de sa propre poubelle dont elle sort au hasard un paquet de céréales basses calories.*

**Femme 1** – Voilà, je vous écoute... Ouh, là, en effet, c'est compliqué... (*Plaisantant*) Vous ne pouviez pas choisir 1515, 14-18 ou 39-45, comme tout le monde ? Ah, c'est la date de décès de votre belle-mère... Oui, vous avez raison, pour un cambrioleur, évidemment, c'est plus difficile à deviner... Mais vous pouvez me redire ça moins vite ? Juste une seconde, je m'installe un peu plus confortablement...

*Elle se contorsionne pour essayer de noter d'une main sur le carton tout en tenant le téléphone de l'autre, avant de prendre le parti de poser le carton sur le bord de la poubelle jaune dont elle a laissé le couvercle ouvert. Le carton tombe par terre et en essayant de le rattraper, elle laisse tomber son portable au fond de la poubelle vide.*

**Femme 1** – Oh, non, ce n'est pas vrai... (*En direction du fond de la poubelle*) Allô ? Jacques ? Vous m'entendez ? (*Elle se penche vers le fond de la poubelle pour tenter de récupérer le téléphone.*) Allô ? Je vous entends très mal...

*Elle finit par basculer dans la poubelle. Seules ses deux jambes dépassent, qu'elle agite en poussant des cris étouffés. Un homme arrive, un portable à la main.*

**Homme** – Allô ? Allô ? Vous m'entendez ?

*Sa femme arrive derrière lui.*

**Femme 2** – Jacques ? Qu'est-ce que tu fais là ?

*Jacques range aussitôt son portable. Craignant d'être surprise dans cette position embarrassante, la prisonnière de la poubelle rentre ses jambes et se calme.*

**Homme** – Eh bien, je... Je venais chercher la poubelle pour la remonter... Le coiffeur n'a pas pu te prendre, finalement ?

**Femme 2** (*sèchement*) – Si. J'en sors.

**Homme** – Ah, très bien...

**Femme 2** – Tu n'as pas oublié que ce soir, je vais au pot de départ de mon chef de service ?

**Homme** – Non, non, rassure-toi... J'en profiterai pour faire ma comptabilité en retard au cabinet.

*La femme aperçoit la boîte de céréales par terre.*

**Femme 2** – Les gens sont d'une saleté... (*Ramassant l'emballage pour le remettre dans la poubelle*) Et j'ai l'impression que les derniers arrivés sont les pires... À propos, tu as fait connaissance avec la nouvelle voisine ?

**Homme** – Quelle voisine ?

**Femme 2** – Ne me dis pas que tu ne l’as pas remarquée... Celle avec la forte poitrine...

**Homme** – Ah, celle-là...

**Femme 2** – Tu vois que tu t’en souviens.

**Homme** – C’est vrai que c’est plutôt une belle femme.

**Femme 2** – Moi, je la trouve plutôt vulgaire, mais bon...

**Homme** – Vulgaire ?

**Femme 2** – Elle est divorcée, je crois...

**Homme** – Elle t’a dit ça ?

**Femme 2** – Une femme qui sort elle-même la poubelle vit forcément seule... Et comme elle est trop âgée pour être encore célibataire, j’en conclus qu’elle est divorcée... ou veuve.

**Homme** – Elle n’est pas si vieille que ça...

**Femme 2** – Elle doit avoir à peu près mon âge.

**Homme** – Ah, oui ? Ça ne se voit pas...

**Femme 2** – Quand elle sort la poubelle le matin en peignoir avant de s’être maquillée, ça se voit, crois-moi... Mais dis donc, on dirait vraiment qu’elle t’a fait forte impression...

**Homme** – C’est toi qui m’en as parlé (*Un temps*) Et puis elle a téléphoné au cabinet aujourd’hui pour un détartage...

**Femme 2** – Un détartage... Quand ça?

**Homme** – Ce soir.

**Femme 2** – Ah, d’accord... Il faut croire que c’était une urgence. Elle devait être sacrément entartée...

**Homme** – Elle a peut-être un rendez-vous important...

**Femme 2** – C’est ça, oui... Enfin... Tant que tu ne la ramènes pas à la maison... Parce que là, je te préviens, je suis capable de tout...

**Homme** – La ramener à la maison... Qu’est-ce que tu vas chercher...?

*Ils commencent à s’éloigner.*

**Femme 2** – Eh bien tu ne remontes pas la poubelle ?

**Homme** – Si, si... (*Il prend la poubelle à roulettes par la poignée et suit sa femme.*) Mais quand tu dis capable de tout... Pas à tuer quand même ?

*On entend la sonnerie d’un téléphone en provenance de la poubelle.*

### 30. Lettre morte

*Un personnage (homme ou femme) arrive, pour relever son courrier dans sa boîte à lettres. Il ouvre la boîte, sort quelques enveloppes et les examine rapidement.*

**Locataire** – Facture, impôts, appel à cotisation, facture...

*Un autre personnage (homme ou femme) arrive à son tour, en facteur. Il examine les boîtes à lettres sans trouver ce qu'il cherche.*

**Facteur** – Excusez-moi... Monsieur Martin, ça vous dit quelque chose ?

**Locataire** – Oui...

**Facteur** – Je ne vois pas son nom sur la boîte. C'est à quel étage ?

**Locataire** – Septième. Mais il est mort la semaine dernière.

**Facteur** – Ah merde... Alors en somme... Il a déménagé.

**Locataire** – On peut dire ça comme ça, oui...

**Facteur** – Non, parce que j'ai un recommandé pour lui...

**Locataire** – Ah, ouais... C'est ballot...

**Facteur** – Alors qu'est-ce que je fais ?

**Locataire** – Je ne sais pas...

**Facteur** – Il n'a pas laissé une adresse ?

**Locataire** – Il est mort, je vous dis.

**Facteur** – Ah ouais... Mais qui est-ce qui va le signer, mon recommandé ?

**Locataire** – Ça...

**Facteur** – Donc il ne va pas revenir...

**Locataire** – C'est peu probable.

**Facteur** – Ça ne m'arrange pas.

**Locataire** – Il y a toujours des emmerdeurs, vous savez... Mais je ne suis pas sûr qu'il soit mort simplement pour vous compliquer la vie...

**Facteur** – Mmm... Alors je ne sais pas moi... Et vous ne pourriez pas signer à sa place ?

**Locataire** – Pourquoi je ferais ça ?

**Facteur** – Entre voisins... On peut se rendre de petits services... Ça m'éviterait de revenir.

**Locataire** – Revenir ? Pourquoi faire ?

**Facteur** – Pour lui remettre ce recommandé !

**Locataire** – Mais puisque je vous dis qu'il est mort ! Mort, vous comprenez ? Et il y a au moins un avantage à être mort, c'est qu'on devient totalement et définitivement inaccessible aux recommandés en tous genres !

**Facteur** – Je comprends.

**Locataire** – Vous pouvez toujours lui laisser un avis de passage !

**Facteur** – Vous croyez ?

**Locataire** – D'ailleurs, c'est quoi, ce recommandé ? Avis d'imposition ? Avis d'expulsion ? Avis de radiation ?

*Le facteur jette un regard à l'enveloppe.*

**Facteur** – Ça vient de la Française des Jeux.

**Locataire** – La Française des Jeux ?

**Facteur** – Ça ne peut pas être une mauvaise nouvelle.

**Locataire** – Vous croyez vraiment que quand on est mort, on peut encore faire la différence entre une bonne et une mauvaise nouvelle ?

**Facteur** – Évidemment... Mais quand même...

*Le locataire prend le recommandé de la main du facteur.*

**Locataire** – Faites voir... Ah oui, la Française des Jeux, dites donc...

**Facteur** – Vous savez si il jouait au loto ?

**Locataire** – Je ne sais pas... Je le connaissais très peu... On se croisait de temps en temps... Il avait un chien...

**Facteur** – Et qu'est-ce qu'il est devenu ?

**Locataire** – Il est mort, je vous dis.

**Facteur** – Le chien aussi, il est mort ?

**Locataire** – Non, pas le chien, lui !

**Facteur** – Et le chien, qu'est-ce qu'il est devenu ?

**Locataire** – Le chien ? Je ne sais pas...

**Facteur** – C'est triste, un chien qui se retrouve tout seul dans la vie, comme ça... Je ne comprends pas tous ces gens qui prennent un animal et qui l'abandonnent. Prendre un animal, c'est une responsabilité. Les gens ne se rendent pas compte...

**Locataire** – Vous croyez qu'il a gagné le gros lot ?

**Facteur** – Si c'est le cas, il ne faudrait pas qu'il tarde à se manifester. Parce qu'il y a une date butoir. Si on ne vient pas chercher son chèque avant, on perd tout et la somme est remise en jeu.

**Locataire** – C'est vrai que ce serait dommage...

**Facteur** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Locataire** – On ?

**Facteur** – Comme vous dites, ce serait dommage...

**Locataire** – OK. Je vais signer.

**Facteur** – Ça m'évitera de repasser.

*Le locataire signe le reçu que lui tend le facteur, ouvre fébrilement l'enveloppe et lit.*

**Facteur** – Alors ?

**Locataire** – C'est un solde de tout compte...

**Facteur** – Ce n'est pas un chèque ?

**Locataire** – Il travaillait à la Française des Jeux. C'est juste un avis de fin de contrat.

**Facteur** – Alors en plus, il a perdu son travail... C'est quand même malheureux. Parce que pour retrouver du travail en ce moment, ce n'est pas évident.

**Locataire** – Surtout quand on est mort.

**Facteur** – Et avec la crise, en plus. Les délocalisations, tout ça.

**Locataire** – Je sais ce que c'est, je suis au chômage, moi aussi.

**Facteur** – Ah oui, ce n'est pas de veine... Et évidemment, ce n'est jamais les gens comme vous qui gagnent au loto, hein ? Ceux qui en auraient vraiment besoin.

**Locataire** – Non...

**Facteur** – J'ai lu un article hier dans le journal : « Il gagne 60 millions au loto et il continue à vivre exactement comme avant... » Je vais vous dire, moi : il y a des gens, ils ne méritent pas de gagner !

**Locataire** – C'est clair...

**Facteur** – Bon ben ce n'est pas tout ça, mais il faut que je continue ma tournée.

*Il s'apprête à partir. Le locataire brandit la lettre.*

**Locataire** – Qu'est-ce que je fais de ça, moi ?

**Facteur** – Ça c'est vous qui voyez... Moi, du moment que vous avez signé le reçu.

*Le facteur s'apprête à s'en aller*

**Facteur** – Mais si j'étais vous, je leur écrirais.

**Locataire** – À qui ?

**Facteur** – À la Française des Jeux ! Puisqu'un poste vient de se libérer...

*Le facteur s'en va. Le locataire regarde à nouveau le recommandé, perplexe.*

## 31. Diabolique

*Un personnage (homme ou femme) entre en portant un carton visiblement très lourd. Un autre personnage arrive à son tour.*

**Un** – Ça a l'air lourd... Vous déménagez ?

**Deux** – Ça se voit tant que ça ?

*Il pose le carton sur un autre carton déjà là.*

**Un** – Je vous donnerais bien un coup de main, mais avec mon dos...

**Deux** – Merci quand même...

*Il s'assied sur les cartons pour souffler un moment. L'autre sort un paquet de cigarettes.*

**Un** – Vous en voulez une ?

**Deux** – Merci, je suis déjà au bord de l'apoplexie...

*L'autre range son paquet.*

**Un** – Vous avez raison, moi aussi je ferais mieux d'arrêter... Je vais prendre un cachou plutôt.

*Il sort une boîte de cachous.*

**Un** – Vous en voulez un ?

*L'autre fait signe que non.*

**Deux** – Merci, non. J'ai déjà très soif.

**Un** – J'ai tout essayé, même l'acupuncture, mais je n'arrive pas à décrocher complètement.

**Deux** – Hun, hun...

**Un** – C'est curieux, je ne vous ai jamais vu dans l'immeuble... et on fait connaissance justement le jour où vous déménagez...

**Deux** – Vous trouvez qu'on a fait connaissance ?

*L'autre se contente de le regarder en souriant, tout en mâchonnant son cachou.*

**Un** – Et où est-ce que vous allez, comme ça, avec vos cartons ?

**Deux** – Je m'installe dans le 19ème.

**Un** – Le 19ème arrondissement ?

**Deux** – Euh, oui... Pas le 19ème siècle.

**Un** – Ça va vous changer.

**Deux** – Oui... Remarquez, le 19ème, ça ne doit pas être si différent que ça du 20ème.

**Un** – Mais nous n'aurons plus l'occasion de nous revoir...

**Deux** – Je vous dirais bien que vous allez me manquer, mais comme on ne s'était jamais croisés jusqu'ici. Vous habitez cet immeuble depuis longtemps ?

**Un** – Ah, non, mais je n'habite pas ici.

**Deux** – Ah oui... Ça explique sûrement pourquoi on ne se croisait pas plus souvent...

**Un** – J'ai mon cabinet au troisième.

**Deux** – Je vois. Le dentiste.

**Un** – Euh, non... Moi c'est juste en face. L'exorciste.

**Deux** – L'exorciste... ?

**Un** – Évidemment, ce n'est pas marqué sur la porte.

**Deux** – Bien sûr.

**Un** – Je consulte surtout le soir. Ou même la nuit, c'est plus discret.

**Deux** – C'est sûrement pour ça qu'on ne s'est jamais rencontrés...

**Un** – Les gens qui viennent me voir n’ont pas toujours envie qu’on les reconnaisse...

**Deux** – Je ne suis pas sûr non plus que j’aimerais croiser vos patients dans l’escalier après la tombée de la nuit...

**Un** – Vous n’y croyez pas.

**Deux** – Ça se voit tant que ça ?

**Un** – Je ne vous en veux pas, mais vous avez tort.

**Deux** – Peut-être, oui... Et ça marche ?

**Un** – Regardez autour de vous... Et surtout au-dessus... Je veux dire ceux qui nous gouvernent. Vous ne croyez pas que le marché est immense ?

**Deux** – Oui, remarquez, ce n’est pas faux. Dommage que vous ne pouviez pas me citer le nom de quelques-uns de vos clients.

**Un** – En tout cas, ceux qui ne sont pas encore venus me voir, vous n’aurez pas de mal à les reconnaître. Prenez qui vous savez. Celui dont le nom rappelle l’autre pays du fromage. Si le candidat avait pris soin de se faire désenvoûter à temps, nous aurions peut-être aujourd’hui un président normal.

**Deux** – Peut-être, oui... Mais vous, avec tout ça, vous n’avez pas réussi à arrêter de fumer ?

**Un** – Je n’ai pas encore trouvé la formule magique qui me libérerait des puissances maléfiques de la nicotine.

**Deux** – Marlboro, sors de ce corps !

*Un temps.*

**Un** – Et vous déménagez pourquoi, si je peux me permettre ?

**Deux** – Eh bien... Pour me rapprocher de mon travail, d’abord.

**Un** – En déménageant du 19ème au 20ème arrondissement ?

**Deux** – Et aussi... Comment dire ? Parce que je sentais comme une présence diabolique dans l’appartement que j’occupe au dernier étage de cet immeuble.

**Un** – Vraiment ? Vous auriez dû m’en parler avant...

**Deux** – Malheureusement, je ne vous connaissais pas encore.

**Un** – Et par présence diabolique, qu’est-ce que vous entendez, exactement ?

**Deux** – J’entends principalement... ma femme.

**Un** – Je vois... J’ai beaucoup de cas comme le vôtre...

**Deux** – Bon, ce n’est pas tout ça, mais il va falloir que je m’y remette. Puisque vous ne voulez pas m’aider...

**Un** – Je pourrais toujours essayer de désenvoûter votre conjoint.

**Deux** – Vous pourriez faire ça ?

**Un** – C’est à quel étage ?

**Deux** – Huitième.

**Un** – Vous avez descendu ces cartons du huitième étage, sans ascenseur ?

**Deux** – Et j’en ai encore beaucoup plus à descendre...

**Un** – Ah, oui... Huitième sans ascenseur... C’est vraiment diabolique...

**Deux** – Oui...

**Un** – Désolé, mais je crois que là... Je ne peux rien pour vous...

*Il passe son chemin, et l’autre reste là avec ses cartons, un peu déstabilisé. Il se décide à repartir quand un autre personnage (joué par celui qui vient de partir) portant un masque de carnaval arrive. Il fait mine de chercher quelque chose, comme un nom sur une boîte aux*

*lettres ou une plaque professionnelle.*

**Trois** – Excusez-moi, l'exorciste, c'est à quel étage ?

**Deux** – Troisième. En face du dentiste.

**Trois** – Évidemment, il n'y a pas de plaque en bas.

**Deux** – Ni sur la porte.

**Trois** – Merci...

*Il sort. L'autre reste là, assis sur son carton.*

**Deux** – Je crois qu'il était temps que je déménage, moi...



## 32. Colis piégé

*Un facteur (homme ou femme) arrive avec un paquet et croise une locataire qui arrive aussi.*

**Facteur** – Ah justement, j’avais un paquet pour vous.

**Locataire** – Merci.

*Le facteur lui donne le paquet.*

**Facteur** – Une petite signature...

**Locataire** – Bien sûr...

*Encombré, la locataire rend le paquet au facteur afin de signer le reçu qu’il lui tend.*

**Locataire** – Excusez-moi, je vous rends ça une seconde.

*La locataire signe le reçu et sourit.*

**Locataire** – J’espère que ce n’est pas un colis piégé...

*Le facteur répond sur le même ton de la plaisanterie.*

**Facteur** – Ah, ah, ah ! C’est vrai qu’on entend comme un tic-tac, là-dedans.

**Locataire** – Ah, ah, ah ! On voit tellement de choses, maintenant ! (*Cessant de rire brusquement*) C’est vrai ?

*Le facteur, pris au mot, colle son oreille contre le paquet.*

**Facteur** – Vous allez rire mais... Oui, on dirait...

*La locataire semble soudain inquiet. Elle colle à son tour son oreille sur le paquet.*

**Locataire** – Mais oui... Je l’entends aussi... Vous pensez que ça pourrait...

*Le facteur change également de ton.*

**Facteur** – Vous connaissez des gens qui auraient des raisons de vous en vouloir à ce point ?

**Locataire** – Je ne sais pas... À part ma belle-mère... Mais on a tous des ennemis, non ?

**Facteur** – Tout de même.

*La locataire hésite.*

**Locataire** – Du coup, je ne suis pas sûr de vouloir le prendre...

**Facteur** – Alors qu’est-ce que j’en fais ?

**Locataire** – Vous n’avez qu’à le ramener à la Poste.

**Facteur** – C’est que je n’ai pas fini ma tournée, moi... Et si ça me pète à la gueule en cours de route ? Et puis maintenant, vous avez signé le reçu...

*Il tend le paquet à l’autre qui refuse de le prendre.*

**Locataire** – Et si on appelait la police ?

**Facteur** – La police ?

**Locataire** – Comme quand on trouve un paquet suspect dans un hall de gare ou dans un train.

**Facteur** – Vous voulez dire... une brigade de démineurs ?

**Locataire** – Eux, ils sauront quoi faire...

**Facteur** – Et si la bombe explosait avant qu’ils arrivent ?

**Locataire** – Je ne sais pas moi... On n’a qu’à jeter le paquet dans la rue...

**Facteur** – Et si des passants étaient blessés ? Des enfants, peut-être... C’est l’heure de la sortie de l’école... On ne peut pas faire ça !

**Locataire** – Vous avez raison... Il ne reste plus qu’à nous préparer à mourir dans la dignité, avec la seule consolation que notre sacrifice aura permis de sauver quelques vies innocentes...

**Facteur** – Notre sacrifice ? Qu’est-ce que vous proposez, au juste ?

**Locataire** – Il faut agir, et vite !

*Elle prend le paquet des mains du facteur, le jette contre le sol, et le piétine violemment.*

**Facteur** – Non mais ça ne va pas ?

**Locataire** – Ça n'a pas explosé...

**Facteur** – Non...

*Ils se penchent tous les deux pour examiner le paquet.*

**Facteur** – Ah, oui... C'était bien une pendule... Mais je ne vois pas de bombe...

**Locataire** – Non, c'est bizarre...

**Facteur** – Mais j'y pense, c'est qui l'envoyeur ?

**Locataire** – L'envoyeur ?

**Facteur** – En principe, c'est marqué sur l'accusé de réception !

**Locataire** – Ah oui...

*Le facteur regarde le reçu.*

**Facteur** – Ça vient de Suisse... C'est curieux...

**Locataire** – Oui, c'est sûrement le pays au monde qui compte le moins de terroristes...

**Facteur** – Madame Mansard... Vous connaissez ?

**Locataire** – C'est ma belle-mère.

*Le facteur fouille dans les décombres du paquet.*

**Facteur** – Regardez... Il y a une lettre de revendication...

*Il tend la feuille à l'autre qui la lit.*

**Locataire** – Bon anniversaire mon chéri... C'est pour l'anniversaire de son fils.

**Facteur** – Son fils ?

**Locataire** – Mon mari !

**Facteur** – Une pendule... C'est un drôle de cadeau, pour un anniversaire, non ?

**Locataire** – Mon beau-père est horloger.

**Facteur** – Et ça ne vous a pas mis la puce à l'oreille ? Je veux dire quand vous avez entendu le tic-tac...

*Ils contemplent tous les deux les restes défoncés du paquet.*

**Facteur** – C'est votre mari qui va être content... Ça va lui faire quel âge, au fait ?

**Locataire** – On dirait que ça sent quand même un peu la poudre, non ?

**Facteur** – Je dirais plutôt le chocolat...

**Locataire** – Ah, oui, regardez, il y avait aussi des chocolats avec. (*Elle prend la boîte défoncée, et la tend au facteur.*) Vous en voulez un ?

**Facteur** – Et si ils étaient empoisonnés ?

*Ils échangent un regard perplexe.*

### 33. Mauvaise adresse

*Un personnage (homme ou femme) arrive, ouvre sa boîte à lettres et constate sans surprise mais avec une certaine tristesse qu'elle est vide. Un autre personnage (homme ou femme) arrive, ouvre également sa boîte et, après un mouvement de surprise, en sort un paquet de lettres.*

**Un** – On dirait que vous avez du courrier, aujourd'hui...

**Deux** – Oui, je ne comprends pas... D'habitude, à part de la pub... Voyons voir...

*Son visage s'assombrit.*

**Un** – Pas de mauvaises nouvelles, j'espère...

**Deux** – Pas de nouvelles du tout... C'est le courrier de mes voisins de palier... Le facteur s'est encore trompé...

**Un** – Ah...

**Deux** – Je vais le remettre dans leur boîte aux lettres.

**Un** – Oui...

**Deux** – Alors vous non plus...

**Un** – Non, pas de courrier aujourd'hui...

*L'autre s'apprête à remettre le courrier dans une autre boîte mais laisse tomber la pile par terre.*

**Deux** – Zut !

**Un** – Attendez, je vais vous aider.

*Les deux personnages se baissent pour ramasser les enveloppes et en profitent pour les examiner.*

**Deux** – Tiens, je ne savais pas qu'il était abonné à *Plongée Magazine*...

**Un** – C'est vrai qu'on est assez loin de la mer...

**Deux** – Il doit faire de la plongée sous-marine en piscine.

**Un** – Ou dans sa baignoire...

**Deux** – Il y a aussi une lettre à en-tête des Pompiers de Paris.

**Un** – Il est peut-être pompier volontaire.

**Deux** – Ou alors, c'est pour l'inviter au bal...

*Rires. Embarras.*

**Deux** – C'est un peu indiscret, ce qu'on fait, non ?

**Un** – Oui, un peu... Quoi d'autre ?

*Les deux personnages se mettent à examiner les enveloppes.*

**Un** – Une carte postale.

**Deux** – Ça vient d'où ?

**Un** – Les Baléares. Ibiza.

**Deux** – Qu'est-ce que ça dit ?

**Un** – Quand même...

**Deux** – Ça ne compte pas, c'est une carte postale ! Même le facteur a pu la lire...

**Un** – « Un petit coucou des Baléares où nous passons une semaine de vacances. Les paysages sont magnifiques et le beau temps au rendez-vous. À très bientôt. Bises. Maurice et Jacques. »

**Deux** – C'est d'un banal...

**Un** – Les gens ne savent plus écrire.

**Deux** – Mais tout de même.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – C'est signé Maurice et Jacques.

**Un** – Des camarades de plongée ?

**Deux** – Ou des amis pompiers...

*Les deux personnages se replongent dans l'examen du courrier.*

**Deux** – Tiens, une lettre dont l'adresse est écrite à l'encre rose...

**Un** – Ah oui...

**Deux** – Je me demande qui ça peut bien être...

**Un** – Il est marié, non ?

**Deux** – Séparé, je crois.

**Un** – Il n'y a pas l'adresse du destinataire, au dos ?

*L'autre retourne la lettre.*

**Deux** – Gérard...

**Un** – Pourquoi un Gérard lui écrirait-il à l'encre rose ?

**Deux** – Ça expliquerait que sa femme l'ait quitté.

**Un** – Comment savoir ?

**Deux** – J'ai ma petite idée...

*Il ouvre l'enveloppe.*

**Un** – Non ?

**Deux** – Désolé, je n'ai pas pu résister. Une pulsion, comme disent les serial killers.

**Un** – Bon ben maintenant, autant la lire.

**Deux** – « Bonjour Alain. Excuse-moi de t'écrire avec un stylo rose, mais c'est tout ce que j'avais sous la main. D'autant que c'est pour t'annoncer une bien triste nouvelle. Tante Adèle est morte hier... »

**Un** – Un faire-part de décès à l'encre rose... Comment on aurait pu se douter aussi.

**Deux** – C'est d'un décevant, ce courrier. Je me demande si cela vaut le coup de continuer.

**Un** – Vous avez raison. Ce type est d'un banal.

**Deux** – Complètement transparent.

**Un** – C'est bien simple, je le croiserais dans l'escalier, je ne suis même pas sûr que je le reconnaitrais.

**Deux** – On va remettre tout ça dans sa boîte.

*Il remet le courrier dans la boîte de son destinataire, et regarde sa montre.*

**Deux** – Ouh la... Déjà ! Je vais rater mon feuillet, moi.

**Un** – Ah vous le regardez aussi ?

**Deux** – Heureusement qu'il y a la télé pour nous changer un peu les idées...

*Ils sortent.*

### 34. Invitation

*Une femme passe en tirant une poubelle à roulettes de laquelle dépassent des pieds masculins et/ou féminins. Une autre femme arrive pour relever son courrier et salue la première.*

**Un** – Bonjour !

**Deux** – Ah, bonjour ! Comment allez-vous ?

*L'autre remarque les pieds qui dépassent de la poubelle.*

**Un** – C'est les encombrants, aujourd'hui ? Je pensais que c'était la semaine prochaine ?

**Deux** – C'était une urgence...

**Un** – Le grand nettoyage de printemps, alors ?

**Deux** – Oui, on peut dire ça comme ça...

*Elle remet les pieds dans la poubelle afin qu'ils ne dépassent plus.*

**Un** – Moi aussi, il faudrait que je m'y mette quand j'aurai le temps. On accumule tellement de bazar au fil des années.

**Deux** – Vous pouvez me tenir la porte ?

**Un** – Mais bien sûr, ne bougez pas...

*Elle s'avance en coulisse pour tenir une porte qu'on ne verra pas forcément.*

**Deux** – C'est gentil !

**Un** – Il n'y a pas de quoi, je vous en prie. Bonne journée, alors !

**Deux** – Merci ! Vous aussi.

*L'autre sort avec sa poubelle.*

*Une autre femme arrive pour relever son courrier.*

**Un** – Ah, bonjour ! Très heureuse de vous rencontrer. Je suis votre voisine de palier. Je vous ai aperçue de loin, pendant que vous emménagiez...

**Trois** – Vous avez raison, mieux vaut rester à distance, dans ces cas-là. Je plaisante...

**Un** – Je suis ravie que... Eh bien je voulais juste vous dire... Bienvenue dans l'immeuble !

**Trois** – Merci, c'est très aimable à vous.

**Un** – Entre voisins...

**Trois** – Oui...

**Un** – Vous verrez, les gens de l'immeuble sont très sympas. Et surtout, si vous avez besoin de quelque chose...

**Trois** – Merci.

**Un** – Il va falloir que j'y aille... Je vais chercher ma fille à son cours de violon. Vous avez des enfants ?

**Trois** – Oui... Enfin, non. Je veux dire... Maintenant, j'en suis débarrassée, heureusement.

**Un** – Débarrassée... ?

**Trois** – Oui... Je les ai mis dans le congélo, pour être tranquille.

**Un** – Ah, oui...

**Trois** – Je plaisante.

**Un** – Bien sûr.

**Trois** – Ils sont grands, maintenant. Ils n'habitent plus à la maison.

**Un** – C'est vrai que ça fait un vide, quand ils sont partis. Sur la fin, on n'a qu'une hâte, c'est qu'ils débarrassent le plancher. Et puis finalement... Ça fait un vide.

**Trois** – Mais votre fille habite toujours avec vous, non ? Je veux dire, si vous allez la chercher à son cours de violon...

**Un** – Oui... Mais j'imagine. Ça a dû vous faire un vide, non ?

**Trois** – Quand mon dernier est parti, j'ai d'abord hésité à prendre un chien à la SPA, et puis finalement, c'est ma belle-mère qui est venue s'installer à la maison.

**Un** – C'est vrai qu'un chien, il faut le sortir trois fois par jour pour qu'il fasse ses besoins. C'est quand même contraignant.

**Trois** – Vous avez raison. Une belle-mère, c'est beaucoup plus pratique.

**Un** – Oui...

**Trois** – Il y a les couches...

**Un** – Oui...

**Trois** – Je plaisante...

**Un** – Bien sûr... Bon, eh bien je vais vous laisser... Sinon ma fille va m'attendre...

**Trois** – Excusez-moi de ne pas avoir été plus bavarde. Mais je suis un peu débordée en ce moment. Avec ce déménagement...

**Un** – Je comprends.

**Trois** – De toute façon, on aura sûrement l'occasion de se revoir, puisque nous sommes voisins de palier.

**Un** – Mais j'y pense... Pourquoi ne viendriez-vous pas prendre l'apéritif ce soir ?

**Trois** – Euh... Oui, pourquoi pas ?

**Un** – Vers 19h30 ?

**Trois** – Très bien. (*Elle regarde sa montre.*) Maintenant, c'est moi qui dois vous laisser. Sinon, c'est mon premier patient va m'attendre. Alors à ce soir !

**Un** – Parfait !

*L'autre s'en va. Un autre personnage arrive.*

**Un** – Tu sais quoi ? Je viens de croiser notre nouvelle voisine de palier. Je l'ai invitée à venir prendre l'apéritif ce soir.

**Quatre** – Tu l'as invitée ?

**Un** – Ben oui, pourquoi ?

**Quatre** – J'ai croisé son mari ce matin, moi aussi, et tu sais quoi ?

**Un** – Quoi ?

**Quatre** – Il est inspecteur des impôts.

**Un** – Inspecteur des... Tu veux dire contrôle fiscal, et tout ça...

**Quatre** – Oui.

**Un** – En même temps, on n'a rien à se reprocher, non ?

**Quatre** – Tu parles... Et les étagères de mon bureau que j'ai fait installer au noir par le type du cinquième ?

**Un** – Ils ne viennent pas pour inspecter la maison...

**Quatre** – C'est une deuxième nature, chez ces gens-là !

**Un** – Tu crois ?

**Quatre** – Et puis même. Tu imagines, il faudra faire attention à tout ce qu'on dit.

**Un** – Qu'est-ce qu'on pourrait dire ? À part au sujet de tes étagères ?

**Quatre** – Imagine qu'on se fâche avec eux.

**Un** – Pourquoi est-ce qu'on se fâcherait avec eux, on ne les connaît pas ?

**Quatre** – Justement ! On ne sait pas ce qui peut les heurter. On ne connaît pas leurs opinions religieuses ou politiques ?

**Un** – C’est un peu le principe quand on invite des gens pour faire connaissance.

**Quatre** – Oui, mais lui, si on dit quelque chose qui ne lui plaît pas, il a les moyens de nous coller un contrôle fiscal. Et crois-moi, ces gens-là, quand ils cherchent ils trouvent...

**Un** – Oh mon Dieu, tu as raison... Pourquoi est-ce que je l’ai invitée ? On pourrait peut-être décommander ?

**Quatre** – Ils vont trouver ça suspect ! Ce serait encore pire. Ou alors ils vont penser qu’on ne les aime pas...

**Un** – Tu as raison... Alors qu’est-ce qu’on fait ?

**Quatre** – Dans quelle merde tu nous as fourrés, encore...

**Un** – Et elle, je ne sais même pas ce qu’elle fait. J’ai complètement oublié de lui demander... En tout cas, elle a l’air un peu perturbée...

**Quatre** – Elle est psychanalyste...

**Un** – Non ? Mais comment tu sais ça ? C’est son mari qui te l’a dit ?

**Quatre** – Je l’ai vue visser sa plaque devant l’immeuble ce matin.

**Un** – Psychanalyste ? Alors c’est pour ça qu’elle m’a posé des tas de questions...

**Quatre** – Quelle genre de questions ?

**Un** – Ben... Sur les cours de violon, par exemple.

**Quatre** – Les cours de violon ?

**Un** – Tu crois que ça a une signification particulière pour un psychanalyste, les cours de violon ?

**Quatre** – En tout, ça en a pour un inspecteur des impôts. Surtout si tu les paies au black...

**Un** – Mais c’est épouvantable...

**Quatre** – Non mais tu imagines le calvaire, cet apéritif ? Entre un inspecteur des impôts et une psychanalyste !

**Un** – Tu as raison, il va falloir faire attention à tout ce qu’on dit...

**Quatre** – On essaiera d’en dire le moins possible.

**Un** – Oui...

**Quatre** – Mais ça ne va pas être évident.

**Un** – Non, c’est sûr... Quand on invite des gens à prendre l’apéritif pour faire connaissance...

*Moment de flottement.*

**Quatre** – C’est aujourd’hui, les encombrants ?

**Un** – La semaine prochaine... Au fait, j’ai croisé aussi la voisine du cinquième qui descendait sa poubelle, et tu sais quoi ?

**Quatre** – Ne me dis pas que tu l’as invitée à prendre l’apéritif, elle aussi ?

**Un** – Non, mais j’ai cru voir des restes humains qui dépassaient de la poubelle.

**Quatre** – Tu ne crois pas qu’on a plus urgent à traiter, comme problème, non ?

**Un** – Tu as raison... Et si on mettait un truc dans leur apéro ? Genre somnifères, tu vois. Histoire d’abrèger la soirée...

**Quatre** – Tu crois ?

*Ils sortent.*

## 35. Lettre d'amour

*Le facteur arrive et cherche un nom sur une boîte aux lettres qu'il ne trouve pas. Une locataire arrive.*

**Facteur** – Excusez-moi, Mademoiselle Lelièvre, vous connaissez ?

**Locataire** – Lelièvre ? Non... Enfin, si... C'était mon nom de jeune fille. Mais plus personne ne m'appelle comme ça... Et je suis mariée depuis vingt ans...

**Facteur** – Pourtant, c'est la bonne adresse...

**Locataire** – Faites voir...

*Le facteur lui tend l'enveloppe.*

**Locataire** – C'est curieux, on dirait un timbre de collection... Mais regardez, le cachet de la Poste indique le 21 mars 1985... Il y a près de trente ans !

*Le facteur regarde l'enveloppe.*

**Facteur** – Ah oui, dites donc... C'est incroyable.

**Locataire** – Qu'est-ce que ça pouvait bien être ?

**Facteur** – Vous n'avez qu'à l'ouvrir, puisque c'est pour vous.

**Locataire** – Vous croyez ?

**Facteur** – Mademoiselle Lelièvre, c'est bien vous ?

**Locataire** – Oui... Enfin c'était...

*Elle ouvre l'enveloppe et la parcourt du regard.*

**Facteur** – Alors ?

**Locataire** – C'est une lettre de mon petit ami de l'époque... Mon premier amour.

**Facteur** – Qu'est-ce qu'il dit ? Si ce n'est pas indiscret, bien sûr...

**Locataire** – Il s'excuse de ne pas avoir pu venir à notre dernier rendez-vous, mais il s'est cassé la jambe. Il est bloqué à l'hôpital...

**Facteur** – Ce sont des choses qui arrivent, je sais de quoi je parle. Eh ben ça, Mademoiselle Lelièvre !

**Locataire** – Et moi qui croyais qu'il m'avait posé un lapin...

**Facteur** – C'est vrai qu'à l'époque, il n'y avait pas encore internet. Il n'y avait même pas de téléphone portable. Et qu'est-ce qu'il dit d'autre ?

**Locataire** – Il dit qu'il m'aime... Vous vous rendez compte ? Si j'avais su...

**Facteur** – C'est incroyable ! Cette lettre a mis 30 ans à vous parvenir...

**Locataire** – Oui... Et je ne vous félicite pas !

**Facteur** – Pardon ?

**Locataire** – Si cette lettre m'était parvenue à temps, ma vie aurait pu être très différente !

**Facteur** – Oui, bien sûr, mais...

**Locataire** – J'aimais beaucoup ce garçon... Je suis sûr qu'il a dû devenir quelqu'un dans la vie...

**Facteur** – Peut-être, mais...

**Locataire** – Vous savez que je pourrais porter plainte contre vous ?

**Facteur** – Contre moi ?

**Locataire** – Contre la Poste !

**Facteur** – C'est le destin, non ?



**Locataire** – En tout cas, je serais curieuse de savoir ce qu’il est devenu...

**Facteur** – Comment s’appelait-il ?

**Locataire** – C’est marqué au dos de l’enveloppe, non ?

*Le facteur regarde.*

**Facteur** – Non ? Ce n’est pas vrai !

**Locataire** – Quoi ?

**Facteur** – Mais c’est moi qui vous ai envoyé cette lettre ! Je ne m’en souvenais plus du tout !

**Locataire** – Vous ? Vous êtes certain ?

**Facteur** – Absolument ! C’est mon nom, et c’est l’adresse de mes parents. Là où j’habitais à l’époque...

**Locataire** – Je ne vous aurais pas du tout reconnu, dites donc...

**Facteur** – Ça fait quand même trente ans... Je n’ai pas oublié ton prénom, bien sûr, mais ton nom de famille...

**Locataire** – Alors comme ça, vous êtes devenu facteur.

**Facteur** – Oui... J’étais tellement déprimé que tu n’aies pas répondu à ma lettre... En y repensant, je crois que c’est pour ça que je suis devenu facteur. Pour avoir le bonheur d’apporter aux autres les réponses que je n’ai jamais reçues.

**Locataire** – Et votre jambe, ça va mieux ?

**Facteur** – On peut se tutoyer, non ?

**Locataire** – C’est-à-dire que... Là, je suis un peu pressée. Mon mari m’attend dehors avec la voiture.

**Facteur** – Bien sûr...

*Il la regarde partir presque en courant.*

**Facteur** – Mademoiselle Lelièvre...

## 36. Squatteur

*Un type arrive, hésite un instant, et s'assied par terre devant les boîtes aux lettres. Il commence à somnoler. Une locataire arrive à son tour et l'aperçoit.*

**Locataire** – Allez, réveillez-vous mon brave ? Je comprends que vous soyez fatigué, mais il ne faut pas rester, ici, hein ?

*L'autre se réveille.*

**Homme** – Et pourquoi ça ?

**Locataire** – Mais... parce que c'est un hall d'immeuble, pas un hôtel social. Vous ne savez vraiment pas où aller, c'est ça ?

**Homme** – Non... En ce moment, je suis sans domicile fixe.

**Locataire** – Eh bien raison de plus, mon ami ! Si vous êtes sans domicile fixe, pourquoi diable vouloir vous fixer ici ?

**Homme** – Vous avez raison...

*Le type se relève.*

**Locataire** – Merci pour votre compréhension, mon ami. Mais vous savez quoi ? Au fond, je vous envie.

**Homme** – Vraiment ?

**Locataire** – Parfois, moi aussi, j'aimerais être sans domicile fixe. Ne pas avoir à rentrer tous les soirs chez moi. Retrouver la même personne qui m'attend à la maison.

**Homme** – Dans ce cas, vous pourriez peut-être m'accueillir chez vous pour une nuit ? Ça vous ferait un peu de distraction...

**Locataire** – Chez moi ?

**Homme** – Il fait tellement froid dehors.

**Locataire** – Oui, je sais, j'ai dû mettre mon Damart ce matin... Et malgré ça, je me suis gelée au bureau toute la journée.

**Homme** – Si je passe la nuit dehors, je ne suis pas sûr de me réveiller demain matin.

**Locataire** – Vous êtes sûr que vous ne dramatisez pas un peu là ?

**Homme** – Vous voudriez vraiment avoir ma mort sur la conscience ?

*L'autre hésite, puis sort un billet de sa poche.*

**Locataire** – Allez, c'est votre jour de chance. Prenez ça et allez dormir à l'hôtel.

**Homme** – Dix euros ? Comment voulez-vous que je trouve une chambre d'hôtel à ce prix-là ?

**Locataire** – Bon, en voilà trente, et vous fichez le camp, d'accord ? Je suis sûre que vous trouverez un Formule 1 ou quelque chose dans le genre. Vous ne voudriez pas dormir dans un palace, non plus ?

**Homme** – Ça ira. Merci Monseigneur.

**Locataire** – Et puis si vous ne trouvez pas d'hôtel qui veuille bien vous accueillir, vous pourrez au moins vous acheter quelques litrons pour vous réchauffer.

**Homme** – Vous me sauvez la vie. Dieu vous le rendra...

*Une femme arrive.*

**Femme** – Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

**Homme** – Je n'avais pas le code, et j'ai perdu ton numéro de portable. Comme je savais que tu n'allais pas tarder à arriver... Mais Madame venait de me proposer très gentiment d'attendre chez elle.

**Femme** – Merci, c'est très aimable à vous.

*La femme accuse le coup mais n'en laisse rien paraître.*

**Locataire** – Mais de rien. Entre voisins, c'est bien naturel...

**Femme** – C'est vrai qu'avec ce froid... Je vous présente mon frère. Il passe quelques jours chez moi avant de repartir à Bucarest pour un tournage. Il est comédien...

**Locataire** – Ravi d'avoir fait votre connaissance, alors.

**Homme** – Les saltimbanques ont toujours eu mauvaise réputation. Au Moyen-Âge on les tenait pour des voleurs de poules et on refusait même de les enterrer dans les cimetières avec les bons chrétiens.

**Femme** – Heureusement, on n'est plus au Moyen-Âge... Je ne devrais pas dire ça devant lui, mais c'est un excellent acteur. Vous verrez, il fera une grande carrière...

**Locataire** – Je n'en doute pas...

**Homme** – N'embête pas Madame avec ça, voyons, elle a sûrement hâte de rentrer chez elle pour retrouver son mari.

**Locataire** – Bien alors je vous laisse.

**Homme** – Merci encore.

**Locataire** – Mais de rien.

**Homme** – Vraiment sympa, non ?

**Femme** – Oui, il y a une bonne ambiance, dans cet immeuble, on dirait.

*Ils sortent.*

### 37. Don contre don

*Le premier arrive. Le deuxième suit et, voyant que l'autre a l'air un peu mal, l'aborde avec sollicitude.*

**Un** – Ça va ?

**Deux** – Je viens d'enterrer mon père.

**Un** – Enterrer ?

**Deux** – Oui, enfin... je n'ai pas fait ça moi-même. J'ai fait appel à des spécialistes. Il paraît qu'on ne peut pas faire autrement. Ce n'est pas donné, d'ailleurs.

**Un** – Ah oui...

**Deux** – Bref, je reviens de l'enterrement.

**Un** – Je suis vraiment désolé. Je vous présente mes plus sincères condoléances...

**Deux** – Vous pouvez garder vos condoléances. Je détestais mon père.

**Un** – On a toujours une bonne raison de détester son père.

**Deux** – Vous savez ce que je trouve vraiment insupportable lors des enterrements ?

**Un** – Non...

**Deux** – Tous ces gens qui ne font même pas partie de la famille, qu'on n'a souvent jamais vu de sa vie avant la cérémonie, et qui devant le cercueil se mettent à sangloter plus bruyamment que les propres enfants du défunt. Comme pour les faire culpabiliser de ne pas avoir eux-mêmes le chagrin plus démonstratif.

**Un** – Vous avez raison... Il devrait y avoir un ordre de préséance. Un seuil de décibels autorisés en fonction de la proximité de chacun avec la personne qu'on enterre.

**Deux** – Si les héritiers en ligne directe ne jugent pas nécessaire de pleurer devant le cercueil de leur très cher disparu, les autres aussi devraient s'en abstenir, non ?

**Un** – Pourtant, on dirait que le décès de votre père ne vous laisse pas complètement indifférent...

**Deux** – En effet... Sa disparition est pour moi un coup dur.

**Un** – Malgré vos différends, vous n'aviez donc pas rompu toute relation avec lui...

**Deux** – Non... La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans le bureau du juge...

**Un** – Du juge ?

**Deux** – J'étais sur le point de gagner le procès que j'avais engagé contre mon père... Maintenant qu'il est mort, évidemment, ça va être beaucoup plus difficile...

**Un** – Ah oui...

**Deux** – J'ai peur que l'affaire soit classée sans suite.

**Un** – C'est à craindre. Mais... pourquoi ce procès, si je peux me permettre ?

**Deux** – Ce serait un peu long à vous expliquer, mais en gros... je reproche à mon père, après m'avoir fait naître, de me laisser complètement démuné devant la misère du monde...

**Un** – Et pourquoi ne pas faire le même reproche à votre mère aussi ?

**Deux** – Je suis né de mère inconnue.

**Un** – De mère inconnue ? Tiens donc... Je ne savais même pas que c'était matériellement possible. De mon temps... Mais c'est vrai qu'à présent, avec les nouvelles technologies...

**Deux** – Je suis né en terre inconnue, d'une mère porteuse sans papier, payée en liquide, et qui a préféré garder l'anonymat.

**Un** – Donc vous reprochiez à votre père de vous avoir privé de l'affection d'une mère...

**Deux** – Ah non, pas du tout !

**Un** – Mais alors pourquoi lui faire un procès pour vous avoir mis au monde ? Vous n’avez pas l’air d’avoir de malformations particulières...

**Deux** – Mon Dieu non.

**Un** – Je dirais même que vous êtes plutôt bien fait de votre personne...

**Deux** – Merci.

**Un** – Alors pourquoi ?

**Deux** – Non mais vous avez vu le monde dans lequel on vit ?

**Un** – Oui, ce n’est pas faux... Avec toutes ces guerres un peu partout sur la planète. Le terrorisme. La famine. Le réchauffement climatique...

**Deux** – Sans parler de l’ISF et du cancer de la prostate.

**Un** – Vous en voulez à votre père de vous avoir fait naître dans cette vallée de larmes qu’est notre monde moderne...

**Deux** – En fait, c’est un peu plus compliqué que ça...

**Un** – Vous commencez à m’intriguer.

**Deux** – Avant de mourir, mon père a légué une grosse partie de sa fortune à une fondation qui lutte contre la faim dans le monde

**Un** – Ah oui, c’est... C’est bien ça.

**Deux** – Oui, mais ma part d’héritage, elle, en est diminuée d’autant.

**Un** – Bien sûr... Mais... c’est tout de même très généreux de sa part.

**Deux** – Mais pas du tout ! Il a fait ça exprès pour m’emmerder !

**Un** – Comment ça, pour vous emmerder ? La faim dans le monde, tout le monde est contre, non ? Ne me dites pas que vous êtes pour...

**Deux** – Je vous dis qu’il a fait ça dans le seul but de me déshériter.

**Un** – Oui, je comprends bien mais... Tout de même... Cela profitera à des gens qui ont vraiment besoin de cet argent.

**Deux** – Voilà ! C’est bien pour ça que je lui fais un procès.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – S’il avait laissé sa fortune à son plombier ou à son contrôleur fiscal, son intention de me nuire n’aurait fait aucun doute. Mais là, c’est particulièrement vicieux, non ?

**Un** – Vicieux ?

**Deux** – En me déshéritant au profit de la lutte contre la faim dans le monde, il se donne le beau rôle, vous comprenez ! Et moi, si je m’y oppose, je passe pour un égoïste. Un fils à papa qui voudrait continuer à bouffer du caviar avec l’héritage de son père, plutôt que d’y renoncer joyeusement pour que les déshérités aient un peu de riz dans leur assiette.

**Un** – Quand ils ont une assiette...

**Deux** – Ah mais non, je ne vais pas me laisser faire !

**Un** – Bien sûr... Enfin, je veux dire... Je comprends... Mais ça risque de ne pas être facile.

**Deux** – À qui le dites-vous...

**Un** – Comme vous disiez, devant les juges, vous aurez le mauvais rôle...

**Deux** – Et voilà... Mais je reste confiant... J’ai un bon avocat...

**Un** – Et que ferez-vous si vous obtenez malgré tout gain de cause ?

**Deux** – Que voulez-vous que je fasse ? Je reverserai aussitôt cet argent à cette même fondation.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Je n'ai pas le choix ! Si je garde tout ce fric pour moi, je passerai pour un salaud. C'est ce que vous penseriez, vous, non ?

**Un** – C'est-à-dire que... Oui, évidemment...

**Deux** – Et voilà ! Quand je vous disais que mon père était un grand pervers, vous comprenez, maintenant...

**Un** – Euh... Oui... J'essaie... Mais... vous êtes sûr que ce n'est pas un peu compliqué, tout ça ?

**Deux** – Et pourquoi ça ?

**Un** – Si cet argent doit finalement aller à cette fondation...

**Deux** – Ah oui, mais ce n'est pas du tout pareil ! Là c'est moi qui donnerai.

**Un** – Qui donnerez... l'argent de votre père.

**Deux** – Si j'en hérite avant, ce sera mon argent ! Et j'aurais démontré que ce n'est pas par générosité qu'il a fait tout ça, mais simplement pour m'emmerder. Et le bienfaiteur de l'humanité, ce sera moi !

**Un** – Bien sûr... Enfin... Si cela peut vous faire du bien à vous aussi...

**Deux** – Oui... Mais il y a quand même une chose qui me chagrine.

**Un** – La mort de votre père...

**Deux** – Non, le fait que même si je gagne ce procès, il n'en saura jamais rien...

**Un** – C'est toujours beaucoup plus difficile de se venger des gens qui sont déjà morts.

**Deux** – Oui... Et c'est beaucoup moins gratifiant...

### 38. Avis de passage

*Le facteur glisse des livres dans chaque boîte aux lettres. Un locataire arrive.*

**Locataire** – Vous ne savez pas lire ?

**Facteur** – Si justement! Et vous ?

**Locataire** – Stop Pub, c'est marqué là sur ma boîte !

**Facteur** – Ah mais ce n'est pas de la pub ! Je suis votre nouveau facteur.

**Locataire** – Ah oui ? Et ça qu'est-ce que c'est ?

**Facteur** – C'est une opération que nous venons de mettre en place à La Poste. Vous savez maintenant, avec internet, on est obligé de diversifier nos missions...

**Locataire** – Et alors ?

**Facteur** – Pour ceux qui ne reçoivent plus de courriers, nous avons décidé de distribuer des lettres libres de droit.

**Locataire** – Libres de droit ?

*L'autre montre ce qu'il a dans sa sacoche.*

**Facteur** – *Les Lettres de Mon Moulin, Les Lettres Persanes, Les Lettres de Madame de Sévigné...*

**Locataire** – Pourquoi faire ?

**Facteur** – Mais pour réenchanter le monde ! Et réenchanter La Poste ! Le courrier traditionnel a disparu, très bien. Cela économise du papier. Et donc ça évite de couper des arbres. Mais les gens ne lisent plus ! Et ça, c'est terrible, n'est-ce pas ?

**Locataire** – Oui, bien sûr.

**Facteur** – La littérature, c'est la mémoire du monde ! Vouloir sauver les forêts, c'est parfait. Mais il faut aussi préserver ce qui fait notre vraie richesse ! Notre patrimoine culturel : les livres ! Vous savez combien de lettres il y a dans notre alphabet ?

**Locataire** – À peu près 26, non ?

**Facteur** – Vous vous rendez compte ?

**Locataire** – Quoi ?

**Facteur** – Avec 26 lettres seulement, en les combinant, l'homme peut tout exprimer.

**Locataire** – Oui...

**Facteur** – Et encore, quand je dis 26... Vous savez quelle est la langue au monde qui comprend le moins de lettres ?

**Locataire** – Ma foi non...

**Facteur** – Le Rotokas. Une langue parlée dans les îles Salomon. Son alphabet ne compte que 12 caractères.

**Locataire** – Vraiment ?

**Facteur** – Une douzaine de lettres pour exprimer toutes les pensées des hommes.

**Locataire** – Oui, c'est... Vous avez du courrier pour moi ?

**Facteur** – Une dizaine de chiffres pour comprendre la mécanique de l'univers.

**Locataire** – Je peux avoir mon courrier ?

**Facteur** – Et sept notes pour composer toute la musique du monde.

**Locataire** – Donc pas de courrier...

**Facteur** – Et qu'est-ce qui restera de tout ça, dans quelques milliards d'années ? Quand le soleil dans son grand bouquet final nous aura tous réduits en cendres ?

**Locataire** – Je ne sais pas...

**Facteur** – Quelques hiéroglyphes gravés sur les pierres qui n'auront pas encore fondu. Quelques propos lapidaires comme aux premiers temps de l'écriture. En vérité, je vous le dis : les premiers balbutiements de l'humanité seront aussi ses derniers soupirs.

**Locataire** – Oui...

**Facteur** – Quand La Poste aura disparu, les épitaphes de nos ancêtres nous survivront un instant. Comme un avis de passage. Mais souvenez-vous d'une chose. *(Avec emphase)* Seul le souvenir de la musique des sphères nous survivra pour toujours. *(Le facteur lui tend un CD.)* Tenez... Voici *La Lettre à Élise*...

*L'autre prend le CD.*

**Locataire** – Merci.

*Le facteur s'éloigne et l'autre le regarde partir, interloqué.*

**Locataire** – Je n'ai rien compris...

*On entend La Lettre à Élise.*



# **Brèves de confinement**

Sketchs inspirés par la crise sanitaire du Coronavirus.

### 39. Click and collect

*Un personnage est là, semblant chercher son chemin. Un autre arrive et l'interpelle, tout en le gratifiant d'un salut militaire.*

**Un** – Bonjour monsieur. Attestation, s'il vous plaît.

**Deux** – Tout de suite, monsieur l'agent... (*Il fouille dans ses poches et finit par en sortir un papier froissé.*) Ah, la voici !

*L'autre examine le papier, et s'arrache les yeux pour essayer de lire ce qui est inscrit dessus.*

**Un** – Qu'est-ce que vous avez marqué, là ? Je n'arrive pas à lire...

**Deux** – Faites voir... (*L'autre lui tend le papier.*) Ah c'est curieux, moi non plus... Attendez voir... Qu'est-ce que j'ai encore fait de mes lunettes...

*Il finit par trouver ses lunettes, qu'il a accrochées autour du cou, et examine le papier avec un air dubitatif.*

**Un** – Alors ?

**Deux** – Non, décidément, je n'arrive pas à déchiffrer...

**Un** – C'est vous qui l'avez remplie, cette attestation, non ? Vous devriez savoir ce qu'il y a dessus...

**Deux** – D'accord, j'avoue, monsieur l'agent : c'est illisible parce que... c'est en langage codé.

**Un** – En langage codé ?

**Deux** – Au cas où je perde ce papier, vous comprenez, pour que personne ne sache où je suis allé.

**Un** – Mais vous, vous connaissez le code...

**Deux** – Eh bien... Oui, je devrais... Mais tout de suite, là, je ne m'en souviens pas... Vous savez ce que c'est, avec les codes.

**Un** – Dans ce cas, je vais devoir vous verbaliser. Ça fait 135 euros si vous payez tout de suite.

**Deux** – 135 euros ! Et si je paie plus tard ?

**Un** – Pareil... 135 euros.

*Il sort son carnet à souche.*

**Deux** – Ça y est ! Ça me revient maintenant.

**Un** – Tiens donc...

**Deux** – Je vais acheter une télé.

**Un** – Une télé ?

**Deux** – Oui, une télé.

**Un** – Ce n'est pas un achat essentiel.

**Deux** – Ça dépend.

**Un** – Ça dépend de quoi ?

**Deux** – Si c'est pour du télétravail.

**Un** – Du télétravail ?

**Deux** – Je suis en télétravail. Comme nous l'a recommandé le Chef de l'État...

**Un** – Et votre travail, c'est de regarder la télé ?

**Deux** – Absolument.

**Un** – Et c'est quoi, votre travail ?

**Deux** – Je fais de la télésurveillance.

**Un** – De la télésurveillance ?

**Deux** – De la télésurveillance.

**Un** – C'est-à-dire ?

**Deux** – Vous êtes policier, et vous ne savez pas ce que c'est que la télésurveillance ?

**Un** – Si, évidemment.

**Deux** – Alors si vous savez, pourquoi vous me demandez ce que c'est ?

**Un** – La télésurveillance, ça ne veut pas dire regarder la télé, si ?

**Deux** – Pourquoi pas ? Si les gens qu'on vous a demandé de surveiller travaillent à la télévision...

**Un** – Et qui pourrait vous demander de surveiller les gens qui travaillent à la télévision...?

**Deux** – Là, si vous permettez, monsieur l'agent, cela relève du secret professionnel. Pour ne pas dire du secret d'État... voire du secret défense. Vous êtes un militaire, vous aussi.

**Un** – Non.

**Deux** – Quoi qu'il en soit, vous êtes au service de la République, comme moi. Alors entre collègues...

**Un** – Collègues ?

**Deux** – Vous vous souvenez du Ministère de l'Information ?

**Un** – Non.

**Deux** – Le temps béni de l'ORTF. À l'époque, l'État n'avait pas besoin de surveiller les journalistes, c'est lui qui les embauchait. Mais maintenant... il faut bien les garder à l'œil d'une façon ou d'une autre, vous ne croyez pas ?

**Un** – Si... Enfin, je ne sais pas...

**Deux** – Vous êtes un patriote, n'est-ce pas ?

*L'autre hésite.*

**Un** – C'est bon, vous pouvez circuler...

**Deux** – La patrie vous en sera éternellement reconnaissante... Et si ce n'est pas abuser, vous pourriez m'indiquer où se trouve le magasin d'électroménager le plus proche ?

**Un** – Tout droit, première à gauche, vous avez Darty.

**Deux** – Merci monsieur l'agent.

*L'autre le gratifie d'un nouveau salut militaire.*

**Un** – À votre service.

*Il lui rend son salut militaire.*

**Deux** – Merci pour votre collaboration, monsieur l'agent. En ces temps difficiles, vous êtes la fierté de notre Nation, et le dernier rempart contre cet envahisseur invisible qui nous menace tous.

**Un** – Merci.

**Deux** – Comme on dit chez vous : « Sauver ou périr » !

**Un** – Ça c'est les pompiers.

**Deux** – Bon, je vous laisse... Le devoir n'attend pas... Et comme on dit chez nous : « Click and collect ! »

*Il s'éloigne, laissant l'autre perplexe.*

## 40. Candidat vaccin

*Un personnage est déjà là. Un autre arrive, dans une combinaison suggérant l'idée qu'il personnifie un vaccin.*

**Un** – Bonjour... Alors, c'est vous le candidat vaccin ?

**Deux** – C'est moi.

**Un** – Mais dites-moi... J'ai regardé votre CV, il n'y a strictement rien dessus.

**Deux** – En effet, je suis nouveau. Donc je n'ai aucune expérience.

**Un** – Je vois... Et qu'est-ce que vous pourriez me dire pour me convaincre de vous employer ?

**Deux** – Je suis efficace à 95%.

**Un** – Bien sûr... Mais vous savez, ils disent tous ça... Qu'est-ce qui m'oblige à vous croire ?

**Deux** – Si j'avais voulu vous mentir, je vous aurais dit 100%.

**Un** – Oui... mais 95% c'est plus crédible, non ? C'est comme pour les élections. Aucun dictateur ne recueille jamais 100% des voix.

**Deux** – Dans ce cas, j'aurais pu vous dire efficace à 51,64 %. Ç'aurait été encore plus crédible.

**Un** – Mais moins convainquant... C'est le score obtenu par François Hollande quand il a été élu. On a vu le résultat...

**Deux** – C'est pour ça que 95%, ça me semblait bien.

**Un** – D'accord. Et pour les effets secondaires ?

**Deux** – Aucun effet secondaire.

**Un** – Aucun ? Là ce n'est pas crédible du tout, avouez le...

**Deux** – On a relevé un ou deux cas de cannibalisme, mais le lien avec le vaccin n'a pas été formellement établi.

**Un** – Bon...

**Deux** – J'ajouterais que je ne coûte presque rien, et que je peux rapporter le double.

*L'autre réfléchit un instant.*

**Un** – OK... On vous prend à l'essai.

**Deux** – À l'essai ?

**Un** – À l'essai thérapeutique !

**Deux** – Merci de votre confiance, vous ne serez pas déçu, je vous le promets...

**Un** – J'espère. Et dans quelques mois, s'il n'y a pas trop de victimes, vous serez le candidat élu. Vous avez quelque chose à ajouter ?

*L'autre se met au garde-à-vous.*

**Deux** – Vive la République et vive la France.

**Un** – N'en faites pas trop quand même...

## 41. Retour à la nature

*Un personnage est là, un autre arrive.*

**Un** – Alors ? L'internet est revenu ?

**Deux** – Non...

**Un** – Ça fait déjà trois jours ! On est complètement coupés du monde.

**Deux** – Oui...

**Un** – Plus d'internet, plus de télévision, plus de téléphone... Même les piles de la radio viennent de nous lâcher. Il pourrait se passer n'importe quoi, on ne serait pas au courant...

**Deux** – Non...

**Un** – On ne va même pas pouvoir écouter l'intervention du Président sur l'évolution de la crise sanitaire...

**Deux** – Non...

**Un** – Ça va ?

**Deux** – J'hésitais à t'en parler pour ne pas te démoraliser, mais...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Avant que les piles de la radio nous lâchent aussi, j'ai pu capter pendant quelques minutes une station qui émet encore depuis Limoges.

**Un** – Et quelles sont les nouvelles...?

**Deux** – Elles ne sont pas bonnes...

**Un** – Je m'en doute.

**Deux** – La pandémie est totalement hors de contrôle. Le virus mute toutes les deux heures, et il est de plus en plus virulent. Plus aucun vaccin n'est efficace.

**Un** – Il y a beaucoup de victimes ?

**Deux** – Un tiers de la population mondiale a déjà disparu. Un autre tiers est contaminé. Le reste ne devrait pas échapper à la contagion.

**Un** – Qu'est-ce qu'on peut faire ?

**Deux** – Pas grand chose, hélas. On vit sur une île, heureusement, alors on est relativement protégés.

**Un** – Ça n'est que l'île de la Cité...

**Deux** – C'est maintenant une île déserte. Tous les autres habitants sont déjà morts.

**Un** – La moyenne d'âge était déjà très élevée...

**Deux** – Mais de quoi on va vivre ? Qu'est-ce qu'on va manger ?

**Un** – Il nous reste des provisions pour un mois environ, en se rationnant un peu. Mais après...

**Deux** – On ne pourra compter que sur la cueillette et la chasse.

**Un** – Au moins, de ce côté là, on ne risque pas de manquer. La faune et la flore réinvestissent peu à peu les territoires abandonnés par la République... Les banlieues retournent à l'état sauvage.

**Deux** – On a même vu des lions et des éléphants dans Paris.

**Un** – Ils ont dû s'échapper du zoo de Vincennes.

**Deux** – Il n'y en a encore que quelques-uns, mais s'ils se reproduisent...

**Un** – Chassez le naturel, il revient au galop. Cinq ou dix mille ans de civilisation qui seront peut-être oubliés d'ici quelques années.

**Deux** – Un virus aura suffi à remettre l'Homme à sa place.

**Un** – Et c'est quoi, sa place ?

**Deux** – Je ne sais pas. En tout cas, ce n'est pas toute la place.

**Un** – C'est dingue.

**Deux** – Oui.

**Un** – Il paraît même qu'on a aperçu un troupeau de licornes sur les Champs-Élysées.

*Ils se regardent et se marrent.*

**Deux** – On ne devrait pas plaisanter avec ça.

**Un** – Non. (*Il regarde son téléphone*) Ah, ça y est, l'internet est revenu.

**Deux** – Alors qu'est-ce qu'il dit, notre cher Président ?

**Un** – C'est toujours le bordel... Les maisons closes vont rouvrir, mais on ne laissera sortir que ceux qui sont vaccinés.

**Deux** – Et toi, tu vas te faire vacciner ?

**Un** – Je ne sais pas, j'hésite encore...

**Deux** – Tu as raison, on ne connaît pas encore les effets secondaires...

## 42. Effets secondaires

*Deux personnages, potentiellement en couple.*

**Un** – Tu crois qu'on a bien fait ?

**Deux** – Si ça peut aider.

**Un** – Oui... Et puis est-ce qu'on avait vraiment le choix...?

**Deux** – C'est sûr.

**Un** – Après tout, ce n'est jamais qu'un vaccin.

**Deux** – Si on peut faire avancer la recherche.

**Un** – Oui... Et comme on n'est pas médecins...

**Deux** – On peut toujours servir de cobayes.

*Un temps.*

**Un** – Je n'ai pas très bien compris, c'est quoi ce vaccin, exactement ?

**Deux** – Je ne sais pas... C'est nouveau... C'est encore expérimental...

**Un** – Nouveau, d'accord, mais c'est un vaccin contre quoi ?

**Deux** – Je ne pense pas qu'ils nous l'aient dit.

**Un** – On s'en souviendrait, non ?

**Deux** – Oui, sûrement...

**Un** – Ils n'ont pas dû nous le dire.

**Deux** – Non.

**Un** – De toute façon, même s'ils nous l'avaient dit...

**Deux** – Ils auraient pu nous dire n'importe quoi.

**Un** – C'est sûr.

*Un temps.*

**Deux** – Avant, ils commençaient par faire des essais sur les animaux.

**Un** – Mais maintenant qu'il n'y a plus d'animaux.

**Deux** – Les animaux sauvages ont tous disparu.

**Un** – Et l'élevage a été remplacé par la culture cellulaire.

**Deux** – Du coup, ils font les essais directement sur l'homme.

*Un temps.*

**Un** – Tu crois qu'il y aura beaucoup d'effets secondaires ?

**Deux** – Je ne sais pas.

*Un temps.*

**Un** – Tu as déjà remarqué quelque chose, toi ?

**Deux** – Quelque chose ?

**Un** – Des effets secondaires.

*Un temps.*

**Deux** – Quand j'ai pris ma douche ce matin, j'ai remarqué que mes ongles de pied s'étaient transformés en griffes.

**Un** – En griffes ? Comme un chat, tu veux dire.

**Deux** – Plutôt comme un loup.

**Un** – Ah oui...

**Deux** – J'ai aussi remarqué que j'avais beaucoup plus de poils sur le dos.

**Un** – Non ?

**Deux** – Et les dents de devant qui poussent, aussi.

**Un** – D'accord...

**Deux** – Et toi ?

**Un** – Moi j'ai remarqué que mes pieds s'étaient transformés en sabots ?

**Deux** – Comme un cheval, tu veux dire ?

**Un** – Plutôt comme une brebis. Parce que moi, sur le dos, ce serait plutôt de la laine.

**Deux** – Ça doit être un effet secondaire.

**Un** – Oui...

*Un temps.*

**Deux** – Ou alors, c'est l'effet principal.

**Un** – L'effet principal ?

**Deux** – Un loup et une brebis...

**Un** – Je vois ce que tu veux dire.

**Deux** – Ah oui... ?

**Un** – Il s'agit peut-être de reconstituer la faune de cette planète.

**Deux** – Si on peut participer à la réintroduction d'espèces disparues.

**Un** – Oui.

**Deux** – Mais alors ici, dans notre salon...

**Un** – Comment va se passer la cohabitation ?

**Deux** – C'est sûr... Un loup et une brebis...

*Un temps.*

**Un** – Pourquoi ils ont fait ça ?

**Deux** – Je ne sais pas.

**Un** – Le loup va bouffer la brebis...

**Deux** – Et quand il n'y aura plus de brebis, les loups devront se bouffer entre eux.

**Un** – Ce sera la fin de notre espèce.

*Un temps.*

**Deux** – Mais alors c'est un vaccin contre quoi, exactement ?

**Un** – Je ne sais pas.

**Deux** – Contre l'espèce humaine ?

**Un** – C'est peut-être un complot.

**Deux** – Organisé par qui ?

**Un** – Par des virus ?

*Un temps.*

**Deux** – On avait raison de se méfier des vaccins.



### 43. Conversation virale

*Deux personnages dans des costumes suggérant qu'ils personnifient des virus. Ils semblent attendre, et feignent de s'ignorer, avant que le premier ne se décide à saluer timidement l'autre.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Bonjour.

**Un** – Vous êtes nouveau, dans le coin ?

**Deux** – On peut dire ça, oui.

**Un** – Et vous êtes comme moi, vous attendez que quelqu'un passe.

**Deux** – Ça ne devrait pas tarder. C'est une rue assez passante. Enfin, c'était...

*Le premier lui tend la main.*

**Un** – Je suis le virus de la grippe, et vous ?

*Après une légère hésitation, l'autre lui serre la main.*

**Deux** – Covid 19.

**Un** – Je m'en doutais ! Le fameux Covid 19 ?

**Deux** (*faussement modeste*) – Oh, fameux...

**Un** – Attendez, vous plaisantez !

**Deux** – La grippe espagnole a fait 100 millions de morts.

**Un** – Mais vous avez fait un milliard de chômeurs ! Le confinement, l'état d'urgence, l'hécatombe dans les maisons de retraite, le report d'une semaine du Black Friday... C'est vous !

**Deux** – C'est vrai...

**Un** – Non, franchement, respect ! Je vous assure, vous êtes mon idole.

**Deux** – Et vous, comment ça va ? La saison automne-hiver, ça se présente bien ?

**Un** – Oh, vous savez, nous ça bricole.

**Deux** – Je suis navré de l'entendre...

**Un** – Et puis il faut bien reconnaître que vous nous avez fait beaucoup de tort... Les gens ne sortent plus de chez eux.

**Deux** – Je suis vraiment désolé...

**Un** – Ne vous excusez pas. Et profitez-en bien. Parce que tout ça n'aura qu'un temps, vous savez...

**Deux** – Vous croyez ?

**Un** – Dès qu'ils auront trouvé un vaccin efficace...

**Deux** – On peut toujours muter. Vous par exemple, vous revenez tous les ans. Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre...

**Un** – C'est vrai. On fait partie des indémodables.

**Deux** – Contrairement à tous ceux qui ont été purement et simplement éradiqués, ou presque : la peste, le choléra, le tétanos... et tant d'autres qui se croyaient invincibles.

**Un** – Le choléra se défend encore assez bien, il paraît...

**Deux** – Oui, mais son heure de gloire est derrière lui. C'est la maladie du pauvre...

**Un** – Pour la lèpre, en revanche, les carottes sont cuites.

**Deux** – Encore une espèce en voie d'extinction. C'est triste mais c'est comme ça... Place aux jeunes !

**Un** – Aux jeunes... c'est-à-dire vous.

**Deux** – Vous l'avez dit vous-même, ce ne sera pas éternel, alors autant en profiter.

**Un** – Ah, en voilà un qui arrive... Je vous le laisse ? Vous me montrerez ce que vous savez faire...

**Deux** – Je vous proposerais bien de partager, mais... regardez. Il porte un masque, et il tient son gel hydroalcoolique à la main, prêt à dégainer.

**Un** – Je vous le dis, vous avez tapé trop fort. Maintenant, ils se méfient.

**Deux** – Et si on reste plantés là pendant une heure, on est morts.

**Un** – Je vais aller faire un tour à la crèche.

**Deux** – C'est déjà Noël ?

**Un** – La crèche ! Pour les bébés.

**Deux** – Ah oui, bien sûr... Vous avez raison, la crèche, c'est l'avenir. Parce que les maisons de retraite...

**Un** – Ce n'est pas l'avenir, c'est sûr...

## 44. Retour à la vie

*Un personnage en blouse blanche en croise un autre portant la même tenue, et avec un dossier à la main.*

**Un** – Ça va ?

**Deux** – Ouais...

**Un** – On dirait que tu viens de voir un mort.

**Deux** – Un mort ? Ce serait plutôt le contraire...

**Un** – Et c'est quoi le contraire d'un mort ?

**Deux** – En l'occurrence, il s'agirait plutôt d'une résurrection.

**Un** – Tu as vu un de tes anciens patients sortir de son tiroir à la morgue ?

**Deux** – Presque... Le patient de la chambre 301, il vient de se réveiller.

**Un** – La chambre 301 ?

**Deux** – Un type qui est là depuis au moins dix ans. Tu ne te souviens pas ?

**Un** – Je ne savais même pas qu'il y avait une chambre 301. Je pensais qu'il n'y avait que 300 chambres dans cet hôpital.

**Deux** – Il a été hospitalisé à la suite d'un accident. Et il n'est jamais sorti du coma.

**Un** – Bon... Et alors ?

**Deux** – Eh bien il vient de se réveiller.

**Un** – Ah merde...

**Deux** – Oui, je sais... Ça devrait être une bonne nouvelle, mais...

**Un** – Ouais...

*Un temps.*

**Deux** – Il y a dix ans, il a quitté un monde où on pouvait sortir de chez soi sans attestation, pour aller boire un verre au café avec des amis, pour aller voir un film au cinéma... ou simplement pour flâner sur les boulevards. Et tout ça sans masque.

**Un** – Oui... Le réveil va être brutal. Quand tu vas lui dire que de nos jours, tout ça n'existe plus...

**Deux** – Plus de cafés, plus de restaurants, plus de cinémas, plus de théâtres...

**Un** – Il vaut peut-être mieux ne rien lui dire...

**Deux** – Il va bien finir par s'en rendre compte.

**Un** – Ouais...

**Deux** – Tant qu'il est à l'hôpital, ça va...

**Un** – Mais quand il va sortir dans la rue...

**Deux** – Ça va lui faire un choc.

**Un** – Qu'est-ce qu'il faisait comme métier ?

*L'autre jette un œil au dossier, avant de regarder à nouveau son collègue avec un air dramatique.*

**Deux** – Intermittent du spectacle...

**Un** – Ah merde... Et en plus son métier n'existe plus...

**Deux** – Je ferais peut-être mieux de le débrancher, non ?

**Un** – Tu m'as dit qu'il venait de se réveiller !

**Deux** – Il est encore sous assistance respiratoire...

*Un temps.*

**Un** – Je ne sais pas... Écoute ta conscience...

**Deux** – Oui.

*Un temps.*

**Un** – Non, mais je plaisantais, évidemment.

**Deux** – Bien sûr... Moi aussi...

*Ils ont l'air de ne pas trop savoir jusqu'où ils plaisantent ou pas.*

**Un** – Allez... Je suis sûr que tu prendras la bonne décision.

*Il donne à son collègue une tape dans le dos et s'éloigne. L'autre reste perplexe.*

## 45. Mauvais goût

*Un personnage habillé avec des couleurs criardes, et n'allant pas du tout ensemble, se présente devant un autre, vêtu d'une blouse blanche.*

**Un** – Bonjour Docteur.

**Deux** – Alors, qu'est-ce qui vous amène, chère madame ?

**Un** – Eh bien voilà, Docteur, j'ai perdu le sens du goût.

*L'autre jette un coup d'œil à sa tenue.*

**Deux** – Le sens de l'odorat, aussi ?

**Un** – Euh, non... Juste le sens du goût. Mais c'est déjà très contrariant.

**Deux** – J'imagine...

**Un** – Vu mon métier, je dirais même que c'est très handicapant.

**Deux** – Vous travaillez dans un restaurant, peut-être ? Ou bien vous êtes critique gastronomique ?

**Un** – Pas du tout... je suis styliste.

**Deux** – D'accord... (*Il lui tend une boîte.*) Vous voulez un bonbon ?

*L'autre semble surprise.*

**Un** – Pourquoi pas ?

*Elle prend un bonbon, le met dans sa bouche et commence à le mâchouiller.*

**Deux** – J'ai toujours des bonbons sur mon bureau. Pour les enfants, vous comprenez ? Ça les rassure...

**Un** – Bien sûr...

**Deux** – C'est un bonbon à la menthe.

**Un** – Oui, je vois ça...

**Deux** – Donc, vous sentez bien le goût de la menthe ?

**Un** – Oui, pourquoi ?

**Deux** – Comme vous m'avez dit que vous aviez perdu le sens du goût...

**Un** – Ah, oui... mais non ! Pas du tout ! Je me suis mal fait comprendre... Quand je parlais du goût, je voulais dire... le bon goût.

**Deux** – C'est bien ce que je pensais...

**Un** – Ce matin, par exemple, j'ai ouvert la porte de mon dressing et... voilà ce que je me suis mis sur le dos.

**Deux** – Je vois...

**Un** – Vous trouvez que c'est de bon goût ?

**Deux** – Non, en effet, on ne peut pas dire ça...

**Un** – Voilà, c'est ce que je vous disais : j'ai complètement perdu le sens du goût.

**Deux** – C'est évident.

**Un** – Et vous pouvez me prescrire quelque chose, Docteur ?

**Deux** – Si c'était le symptôme d'une maladie infectieuse, peut-être, mais là...

**Un** – Vous ne pouvez pas me laisser comme ça !

**Deux** – Ou alors, il s'agit d'un nouveau virus, encore inconnu.

**Un** – Le virus du mauvais goût ?

**Deux** – Et... vous avez une idée de l'endroit où vous auriez pu attraper ça ?

**Un** – Je ne sais pas... J'ai fait un voyage en Angleterre il n'y a pas très longtemps...

**Deux** – Bon, on va commencer par vous mettre en quarantaine pendant deux semaines, au cas où.

**Un** – En quarantaine ?

**Deux** – On ne peut pas vous laisser sortir comme ça !

**Un** – Et pourquoi ça ?

**Deux** – Mais... parce que vous pourriez sans le vouloir lancer une mode ! Vous avez vraiment envie de voir dans la rue tout le monde habillé comme ça ? Et vous dire que vous êtes responsable de cette catastrophe ?

**Un** – Non, bien sûr...

**Deux** – Donc, vous ne sortez pas de chez vous pendant une quinzaine de jours.

**Un** – Bien Docteur...

**Deux** – Et ensuite vous revenez me voir. *(Il jette un dernier regard à la tenue de l'autre.)* On verra si ça va mieux.

**Un** – Bien Docteur. Merci Docteur...

*Le personnage sort. L'autre s'apprête à partir aussi et soupire.*

**Deux** – Décidément, j'aurai tout vu... Heureusement, c'était mon dernier rendez-vous... J'espère au moins que ce n'est pas trop contagieux...

*Il sort un instant, et revient sans sa blouse blanche. Il porte la même tenue de très mauvais goût que l'autre.*

## 46. Retour à la terre

*Deux personnages, potentiellement en couple.*

**Un** – Tu vois, avec ce confinement à la campagne, j’ai l’impression d’avoir retrouvé le sens de l’essentiel.

**Deux** – Le sens de l’essentiel ? Tu veux dire... la bouffe et le papier hygiénique.

**Un** – Mais non ! Je veux dire... notre rapport à la nature.

**Deux** – D’accord...

**Un** – Se lever avec le soleil...

**Deux** – Se coucher avec les poules...

**Un** – Entendre le chant des oiseaux.

**Deux** – Quand il n’est pas couvert par le bruit du tracteur.

**Un** – Respirer le bon air.

**Deux** – Quand ils ne sont pas en train de tout asperger au glyphosate.

**Un** – Tu vois, j’attends presque avec appréhension le moment où tout ça va se terminer, et qu’on va devoir retourner à Paris.

**Deux** – Oui moi aussi...

**Un** – Le RER bondé.

**Deux** – La bonne odeur du métro parisien.

**Un** – Jouer des coudes pour se frayer un chemin dans la foule des anonymes.

**Deux** – Ne pas être obligé de dire bonjour à tout le monde et de dissserter pendant un quart d’heure avec chacun sur la météo.

**Un** – Rentrer chez soi dans son petit deux-pièces.

**Deux** – Qu’au moins on n’a pas trop de mal à chauffer.

**Un** – La vie à la campagne... C’est le paradis, non ?

**Deux** – Le paradis, je ne sais pas... Mais en tout cas, je m’emmerde tellement que j’ai l’impression d’être déjà mort.

*Un temps.*

**Un** – Il paraît que depuis le début du confinement, un couple sur quatre a envisagé le divorce.

**Deux** – Eh bien, tu vois, ça ne m’étonne pas... Le télétravail, ça va encore, mais la vie de couple en présentiel, ce n’est vraiment pas évident.

## 47. Rencontre avortée

*Deux personnages. L'un compose un numéro sur son portable. L'autre sort son portable qui s'est mis à sonner et prend l'appel.*

**Un** – Allô...

**Deux** – Bonjour, c'est Jean-Paul Ramirez à l'appareil.

**Un** – Pardon ? Jean-Paul qui ?

**Deux** – Ramirez. On était en classe de terminale ensemble.

*Un temps.*

**Un** – C'est une blague ?

**Deux** – Pas du tout. Tu ne te souviens pas de moi ?

**Un** – Non... Jean-Paul Ramirez ?

**Deux** – J'ai retrouvé ton nom et ta photo sur Les Copains d'Avant...

**Un** – Les Copains d'Avant ?

**Deux** – Oui, tu sais, ce site sur lequel...

**Un** – Oui, oui, je sais... Les Copains d'Avant... Mais on n'était pas copains, si ? Je ne me souviens même pas de ton nom...

**Deux** – Rassure-toi, moi non plus, je ne me souvenais pas de ton nom.

**Un** – D'accord... et donc... pourquoi tu m'appelles ? Je veux dire... si on ne se connaissait pas plus que ça ?

**Deux** – Je ne sais pas... Ça fait six mois que je suis confiné à la campagne. Je me disais que j'allais en profiter pour reprendre contact avec des gens que j'avais perdus de vue...

**Un** – Ouais... mais pour reprendre contact, il faudrait encore qu'on ait été en contact à un moment donné, non ?

**Deux** – On était dans la même classe ! Même si on n'était pas vraiment amis, on s'est sûrement parlé une fois ou deux.

**Un** – Mmm... Sûrement, oui... Jean-Pierre Martinez ?

**Deux** – Jean-Paul Ramirez.

**Un** – Non, ça ne me dit vraiment rien, et donc... Je n'ai toujours pas compris la raison de cet appel. Si on se connaissait à peine...

**Deux** – Va savoir... on est peut-être passé à côté de quelque chose.

**Un** – Quelque chose ?

**Deux** – On aurait pu être amis.

**Un** – Euh... Ouais...

**Deux** – Peut-être qu'à l'époque, on n'a pas eu l'occasion de faire connaissance et...

**Un** – On a passé un an dans la même classe. J'imagine que si on avait dû être amis, on aurait eu largement l'occasion, non ?

**Deux** – Peut-être qu'on n'avait rien en commun. Qu'on n'avait rien à se dire.

**Un** – Oui, c'est... C'est un peu ce que je voulais dire, en effet.

**Deux** – À l'époque, oui, mais maintenant ?

**Un** – Maintenant ?

**Deux** – Le temps a passé... Peut-être que maintenant, si on se revoyait, on se rendrait compte qu'on a des tas de trucs en commun. Qu'on a des tas de trucs à se dire. *(Blanc)* Allô... ?

**Un** – Oui... Non, mais... je ne sais pas quoi te dire, là... Et... rien que ça, tu vois, ce n'est pas



très bon signe...

**Deux** – Excuse-moi, je ne vais pas te déranger plus longtemps.

**Un** – OK...

**Deux** – On se rappelle ?

**Un** – OK...

**Deux** – Va savoir... dans quelques années, on aura peut-être plus d'affinités.

**Un** – Peut-être...

*Ils rangent leurs portables.*

## 48. Rencontre supposée

*Deux personnages se croisent. Ils portent tous les deux des masques sanitaires. Après un moment d'hésitation, le premier salue le second.*

**Un** – Bonjour !

**Deux** – Bonjour...

**Un** – Ça va ?

**Deux** – Ah, pardon, avec votre masque, je ne vous avais pas reconnu.

**Un** – Non, non, ce n'est pas grave.

**Deux** – Et puis moi qui suis déjà un peu sourd, quand on me parle à travers un morceau de tissu. Je n'avais pas reconnu votre voix non plus...

**Un** – Comment allez-vous ?

**Deux** – Ça va, je vous remercie.

**Un** – Tant mieux, tant mieux... Et les affaires, ça va ?

**Deux** – Ça va...

**Un** – Remarquez, la bourse ne se porte pas si mal en ce moment. Malgré la crise...

**Deux** – Oui... Enfin, quand on est dans l'enseignement comme moi, vous savez...

**Un** – Et votre femme ?

**Deux** – Ma femme ?

**Un** – La dernière fois que je l'ai croisée, elle avait un gros rhume. Comment va-t-elle ?

**Deux** – Elle est morte.

**Un** – Non... Pas possible... Mais alors, ce n'était sûrement pas un simple rhume...

**Deux** – Non, ce n'était pas un rhume.

**Un** – Je suis vraiment désolé. C'est vraiment terrible, cette maladie. Mais c'est arrivé quand ?

**Deux** – Il y a une dizaine d'années, à peu près...

**Un** – Je vois... donc elle n'est pas morte du... Enfin de la...

**Deux** – Elle est morte d'une leucémie.

**Un** – D'accord... Et donc, vous n'êtes pas...

**Deux** – Apparemment pas...

**Un** – Excusez, avec ce masque... Je vous avais pris pour...

**Deux** – Mais on se connaît ou bien... ?

**Un** – À vrai dire... Non, je ne crois pas finalement.

**Deux** – Oui, c'est bien ce qu'il me semblait.

**Un** – Bon, alors... Bonne journée.

**Deux** – C'est ça... Bonne journée à vous aussi.

**Un** – Eh bien, le bonjour à votre dame... Enfin je veux dire... Toutes mes condoléances...

**Deux** – Merci...

*Ils repartent chacun de leur côté.*

## 49. Confiné à vie

*Un personnage est déjà là. On entend un bruit de sonnette. Un autre arrive*

**Un** – Bonjour !

**Deux** – Ah, bonjour facteur.

**Un** – Vous avez du courrier.

**Deux** – Oui, je m'en doute, sinon vous n'auriez pas pris la peine d'entrer pour me le dire. Et comme ce n'est pas la saison des calendriers...

*Le facteur lui tend une lettre.*

**Un** – Et voilà pour vous.

**Deux** – Merci... (*Il jette un regard à l'enveloppe.*) Encore un faire-part...

**Un** – Avec ce satané virus... Des faire-part, c'est ce que je distribue le plus en ce moment... Désolé de ne pas vous apporter de bonnes nouvelles.

**Deux** – Ça dépend. C'est peut-être une bonne nouvelle.

**Un** – Ah pardon, ce n'est pas un faire-part de décès ?

**Deux** – Si... Mais ça dépend de qui est mort. Un faire-part, c'est un peu comme une pochette-surprise. On ne sait jamais ce qu'on va trouver dedans...

*Il ouvre le faire-part et regarde le carton.*

**Un** – Alors ?

**Deux** – Une arrière-tante du côté de mon père...

**Un** – Vous la connaissiez bien ?

**Deux** – Je ne l'avais pas vue depuis vingt ans... Elle habitait à l'autre bout de la France... Mais c'est la seule famille qui me restait.

**Un** – Mauvaise nouvelle, alors...

**Deux** – La bonne nouvelle, c'est qu'à cause du confinement, j'aurai une bonne excuse pour ne pas aller à son enterrement.

**Un** – Vous avez raison, en ce moment, il vaut mieux prendre les choses du bon côté. Allez, on finira bien par s'en sortir ! Ils ne vont pas nous laisser confinés éternellement.

**Deux** – Oh vous savez, pour moi... Sortir une heure par jour pour aller faire ses courses, extinction des feux à 21 heures, pas de sortie, pas d'amis... J'ai l'impression d'être déjà confiné depuis pas mal de temps.

**Un** – Ah oui, évidemment. Vu comme ça...

**Deux** – Mais au moins, maintenant que tout le monde est enfermé aussi, je me sens moins seul.

**Un** – Merci... vous avez réussi à me saper le moral pour la journée.

**Deux** – De rien. Et à bientôt... pour les calendriers.

## 50. Immaculée contraception

*Deux personnages prennent un verre ensemble.*

**Un** – Tu as entendu ? Giscard est mort du Covid.

**Deux** – Il avait 94 ans... Il faut bien mourir de quelque chose...

**Un** – Giscard... C'était le bon temps.

**Deux** – Ouais...

**Un** – C'est lui qui a légalisé la pilule.

**Deux** – Ah ouais ?

*Un temps.*

**Un** – Tu y crois, toi, à l'immaculée conception ?

**Deux** – L'immaculée conception ?

**Un** – Le coup de la Vierge qui a un polichinelle dans le tiroir ! Tu ne te souviens pas de tes cours de catéchisme ?

**Deux** – Je suis musulman.

**Un** – Tu es musulman et tu bois de l'alcool ?

**Deux** – Tu es bien raciste et tu trinques avec un Arabe.

*Ils reprennent une gorgée.*

**Un** – Si la Vierge avait pris la pilule... tu crois qu'elle serait tombée enceinte quand même ?

**Deux** – Je t'avoue que... je ne m'étais jamais posé la question...

**Un** – Dans ce cas-là, ils auraient pu appeler ça l'immaculée contraception.

**Deux** – Heureusement qu'ils ont rouvert les cafés. Je crois que la science y aurait beaucoup perdu...

*Silence.*

**Un** – C'est dingue, toute cette histoire, quand même... Tu y crois, toi, à la théorie du complot ?

**Deux** – Au sujet de l'immaculée contraception ?

**Un** – Au sujet de cette épidémie ! Tu ne crois pas qu'il y a des gens qui tirent les ficelles, derrière tout ça ?

**Deux** – Je ne sais pas... Mais tu vois, franchement, je préférerais.

**Un** – Ah ouais ?

**Deux** – Penser qu'il pourrait n'y avoir strictement personne qui tire les ficelles, tu trouves ça plus rassurant... ?

## 51. La vie normale

*Deux personnages.*

**Un** – Je me demande quand on va pouvoir retrouver une vie normale...

**Deux** – Une vie normale ? Tu veux dire se lever à six heures du matin, passer trois heures dans des transports pour aller faire un boulot qui ne sert à rien, tout ça pour avoir les moyens de s'acheter pendant les soldes des produits qui ne servent à rien ?

*Un temps.*

**Un** – Je me demande quand on va pouvoir retrouver la vie d'avant...

**Deux** – Bientôt. Et tu vas voir qu'on trouvera ça merveilleux.

## 52. Échange standard

*La cellule d'une prison, occupée par deux personnages. Le premier est immobile. Le deuxième fait les cent pas.*

**Un** – Tu peux arrêter de tourner comme un lion en cage.

*L'autre s'arrête.*

**Deux** – C'est ce qu'on est, non ? Des lions en cage...

**Un** – En cage, oui. Mais des lions...

**Deux** – Tu as raison. Ils ont fait de nous des moutons.

**Un** – Et on ne sait même pas quand on nous enverra à l'abattoir...

**Deux** – On le saura bien assez tôt.

**Un** – Ça fait des semaines qu'on nous a condamnés à mort. Pourquoi on n'a pas encore été exécutés ?

**Deux** – Oui... On se le demande...

**Un** – Tu crois qu'on a encore une chance d'être graciés ?

**Deux** – Si j'étais toi, je ne me ferais pas trop d'illusions.

**Un** – Et quand bien même on serait graciés. Si c'est pour passer le restant de nos jours enfermés dans cette cage.

**Deux** – C'est sûr...

**Un** – Autant en finir le plus vite possible. Alors qu'est-ce qu'ils attendent ?

*Un temps.*

**Deux** – Un client.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Ils attendent un client.

**Un** – Comment ça, un client ?

**Deux** – Tu n'es vraiment pas au courant ?

**Un** – Au courant de quoi ?

**Deux** – Le gouvernement vend les organes des condamnés à mort à des clients étrangers qui ont besoin d'une greffe.

**Un** – Ce n'est pas vrai... ?

**Deux** – Comme la transplantation doit se faire dans les heures qui suivent le décès, ils attendent que le receveur soit arrivé sur place pour exécuter le donneur.

**Un** – Je ne te crois pas...

**Deux** – C'est pourtant la vérité.

*Un temps.*

**Un** – Mais c'est monstrueux...

**Deux** – Oui.

**Un** – Et il y a des gens qui acceptent de payer pour ça...

**Deux** – J'imagine que la plupart préfèrent ne pas savoir d'où viennent les organes qu'on va leur greffer. Pourtant, ça devrait les alerter, qu'on leur fixe une date précise pour la transplantation des semaines à l'avance.

**Un** – Et tout ça pour que le gouvernement s'en mette plein les poches.

**Deux** – Le marché est énorme.

**Un** – Et c'est beaucoup plus pratique, j'imagine. Plutôt que d'attendre qu'un pauvre type meurt par hasard dans un accident de voiture.

**Deux** – En espérant qu'il ait le bon profil, que ses organes ne soient pas trop endommagés... et

qu'il ait accepté auparavant de les donner gratuitement.

*Un temps.*

**Un** – Après tout... si notre mort peut sauver la vie de quelqu'un d'autre. Qu'est-ce que ça change ?

**Deux** – Ça change que les condamnations à mort ont été multipliées par dix dans les cinq dernières années.

**Un** – Non ?

**Deux** – Au début, ils se contentaient de prélever les organes des condamnés à mort. Maintenant, ils condamnent à mort pour prélever les organes. Toi et moi, on n'aurait peut-être jamais été condamnés à la peine capitale si nos organes n'intéressaient personne.

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – Qu'est-ce que tu as fait pour mériter la mort ?

**Un** – J'ai tué l'amant de ma femme.

**Deux** – Un crime passionnel... Il y a encore quelques années, avec un bon avocat, tu ne serais pas resté plus de trois ans en prison.

**Un** – C'est vrai... Et toi ?

**Deux** – Moi... ?

**Un** – Pourquoi tu es là ?

**Deux** – Je suis sorti de chez moi sans mon masque...

**Un** – Tu as raison... Il y a encore quelques années, pour ça, on t'aurait seulement tabassé...

**Deux** – C'est devenu un business. Très lucratif... On nous considère comme des cochons. Et dans le cochon, tout est bon. Quand ils en auront fini avec nous, il n'y aura presque plus rien à enterrer.

**Un** – Alors dans un sens, on continuera à vivre. Par petits morceaux. Éparpillé, façon puzzle...

**Deux** – Oui... Tout sera recyclé en pièces détachées.

**Un** – Tout, sauf notre âme.

**Deux** – Même notre âme, je pense qu'ils l'ont déjà revendue au diable. Ou à un milliardaire américain.

**Un** – Un milliardaire ?

**Deux** – Au départ, nos organes servaient à sauver des vies. On les greffait à des enfants, parfois. Atteints d'une malformation cardiaque, par exemple. Au moins, on pouvait se dire que notre mort servait à quelque chose.

**Un** – Et maintenant ?

**Deux** – Maintenant, la plupart des clients sont des gens très riches. On leur vend des packages, comprenant le billet d'avion, l'opération, et la convalescence dans une résidence de luxe au bord de la mer.

**Un** – Mais ils sont malades, quand même ?

**Deux** – Pas toujours... Mais la plupart sont des vieux. Ils viennent ici pour trouver la jeunesse éternelle. La seule chose que leur argent ne pouvait pas acheter...

**Un** – Jusqu'à maintenant.

**Deux** – Au fur et à mesure que leurs organes vieillissent et deviennent défaillants, ils se font greffer un cœur, un rein, des poumons, des yeux...

**Un** – Des yeux ?

**Deux** – Tout ce qui est susceptible de tomber en panne et d'être remplacé

**Un** – Comme des pièces de rechange sur une voiture de collection.

**Deux** – J'imagine que bientôt, on leur proposera un échange standard. Ils repartiront tous les dix ans avec un corps tout neuf, dans lequel on aura seulement transplanté leur âme.

**Un** – S’il en ont une.

**Deux** – Alors disons leurs affects, leurs connaissances, leurs souvenirs...

**Un** – Comme on transfère ses données personnelles sur un nouvel ordinateur quand on a décidé de remplacer l’ancien, par précaution, avant qu’il ne nous plante sans préavis.

**Deux** – Et c’est leurs cadavres qu’on enterrera sous la plaque portant notre nom au cimetière de la prison.

**Un** – Moi qui avais peur d’aller en enfer pour le crime que j’ai commis... Je me rends compte que j’y suis déjà.

**Deux** – Oui... À quoi bon se demander s’il pourrait y avoir un au-delà. Le paradis et l’enfer existent déjà sur cette Terre. Le paradis pour certains, et l’enfer pour tous les autres.

**Un** – Comment est-ce qu’on a pu en arriver là ?

**Deux** – Peu à peu, j’imagine. Petite concession après petite démission.

**Un** – Sans qu’on s’en rende compte.

**Deux** – Les monstres qui nous gouvernent ont été engendrés par Big Brother et Big Data... dans un laboratoire pharmaceutique.

**Un** – Qu’est-ce qu’on peut encore faire ?

**Deux** – Rien. On peut juste attendre. Qu’on vienne nous chercher.

*Le premier se fige à nouveau. Le deuxième se remet à faire les cent pas. Silence. On entend un bruit de clef tournant dans une serrure. Ils échangent un regard inquiet.*

**Un** – Ce n’est pas l’heure de la soupe...

**Deux** – Alors c’est que le moment est venu.

*Ils se serrent la main.*

**Un** – Adieu, l’ami.

**Deux** – On se reverra peut-être dans une autre vie.

**Un** – Mais on ne se reconnaîtra pas.

**Deux** – Seuls nos yeux se verront.

**Un** – Mais ils appartiendront à d’autres que nous.



## 53. Déjà vu

*Deux personnages se croisent.*

**Un** – Excusez-moi mais... il me semble vous avoir déjà vu quelque part.

**Deux** – Oui, c'est curieux, moi aussi...

**Un** – Je ne vois pas où on aurait pu se croiser.

**Deux** – Non, moi non plus...

**Un** – Vous allez trouver ça étrange mais... en vous voyant, j'ai l'impression de me voir dans un miroir.

**Deux** – Pourtant on ne se ressemble pas du tout.

**Un** – Non.

*Un temps.*

**Deux** – J'ai été hospitalisé à l'étranger pendant quelque temps.

**Un** – Ah oui...? Moi aussi...

**Deux** – C'est peut-être là où on s'est croisés.

**Un** – C'était pour une opération aux yeux. Une greffe, en réalité. Et vous ?

**Deux** – Moi, c'était une greffe de visage.

**Un** – Je vois. À la suite d'une brûlure, sans doute.

**Deux** – Non... Mais le mien commençait vraiment à être un peu trop ridé. C'est que je vais sur mes 153 ans, tout de même.

**Un** – Félicitations...

**Deux** – Donc nous ne sommes jamais rencontrés.

**Un** – Probablement pas.

**Deux** – Mais si nous avons le même donneur...

**Un** – C'est peut-être avec ses yeux que je regarde à présent son visage...

## 54. La dernière séance

*Deux personnages font face au public.*

**Un** – Être...?

**Deux** – Ou ne pas être ?

**Un** – Le monde quoi qu'il en soit ne sera pas éternel.

**Deux** – Et pour toute chose un jour viendra la dernière fois.

**Un** – Le dernier match.

**Deux** – Le dernier concert.

**Un** – Le dernier ballet.

**Deux** – La dernière représentation

**Un** – Un jour, le rideau tombera sur la dernière représentation de la dernière pièce de théâtre devant un public.

**Deux** – En présentiel.

**Un** – La lumière s'éteindra pour toujours, et les comédiens regagneront leurs loges.

**Deux** – Pour la dernière fois.

**Un** – Le public sortira de la salle pour se fondre dans la nuit.

**Deux** – Ce sera la dernière séance.

**Un** – Il n'y aura plus d'acteurs et plus de spectateurs.

**Deux** – Il n'y aura plus de lumière.

**Un** – Il n'y aura plus que la nuit.

**Deux** – Alors profitons encore un instant d'être là ensemble.

**Un** – Avant que la lumière ne s'éteigne.

**Deux** – Définitivement.

## **Brèves de trottoir**

Sur le trottoir d'une rue se jouent d'étranges histoires...

## 55. Au bout de la rue

*Un bout de rue, avec un trottoir et éventuellement un banc. Un personnage (homme ou femme) arrive d'un côté, un autre personnage arrive du côté opposé.*

**Un** – Excusez-moi, vous savez où elle va, cette rue ?

**Deux** – Où elle va ? Ah non, je... Je ne sais pas exactement.

**Un** – Mais pourtant vous en venez, non ?

**Deux** – D'où ?

**Un** – De cette rue !

**Deux** – Ah non, mais moi je sors du 5 bis, là. C'est là où j'habite... Enfin bref, c'est tout au début de la rue. Dans l'autre sens, je ne sais pas où elle va, cette rue, moi.

**Un** – Ah oui, c'est ennuyeux.

**Deux** – Ennuyeux ?

**Un** – Je ne vais pas prendre cette rue sans savoir où elle va.

**Deux** – Mais vous, vous allez où ?

**Un** – On m'a dit au bout de la rue mais...

**Deux** – Au bout de la rue ? Quelle rue ?

**Un** – On m'a dit la rue qui descend.

**Deux** – La rue qui descend ? Alors ça ne doit pas être celle-là.

**Un** – Et pourquoi ça ?

**Deux** – Moi je dirais plutôt qu'elle monte, cette rue, non ?

**Un** – Ah oui, vous trouvez ? Moi je trouve plutôt qu'elle descend.

**Deux** – Ou alors, vous ne l'avez pas prise dans le bon sens...

**Un** – Ah non, pour moi elle descend.

*Un troisième personnage arrive.*

**Deux** – Excusez-moi de vous déranger... Vous trouvez qu'elle monte ou qu'elle descend, cette rue, vous ?

**Trois** – C'est pour un sondage ?

**Deux** – Non...

**Trois** – Je vous préviens, moi je ne fais pas de politique.

**Deux** – Non, non, c'est juste cette personne qui... On lui a dit au bout de la rue qui descend et...

*Le troisième regarde la rue.*

**Trois** – Moi, je dirais plutôt qu'elle est plate, cette rue, non ?

**Deux** – Un faux plat, alors...

**Un** – Oui, mais un faux plat qui monte ou un faux plat qui descend ?

**Trois** – On n'a qu'à poser une bille par terre sur le trottoir, et on verra bien si elle monte ou si elle descend.

**Un** – Comment est-ce qu'une bille pourrait bien monter ?

**Trois** – Pas la bille ! La rue. On pose la bille par terre, et on verra bien dans quel sens elle se met à rouler.

**Un** – Oui, évidemment, on peut faire ça...

*Ils semblent tous les trois attendre quelque chose.*

**Deux** – Vous avez une bille ?

**Trois** – Non.

**Un** – Alors pourquoi vous avez parlé de poser une bille par terre ?

**Trois** – J’ai dit ça comme ça, moi ! Je n’ai jamais dit que j’avais une bille. Vous trouvez que j’ai une tête à jouer aux billes ?

**Deux** – Faudrait trouver un gosse.

**Un** – Un gosse avec des billes.

*Ils regardent autour d’eux.*

**Trois** – De nos jours, des gosses qui jouent aux billes...

**Deux** – Ouais...

**Trois** – C’est vrai. Ça se perd. Moi, quand j’étais gosse, on jouait encore aux billes.

**Deux** – C’était une autre époque. Ça paraît tellement loin. Maintenant, si les gosses jouaient aux billes, ce serait à partir d’une application sur leur smartphone.

**Un** – Bon, ça ne me dit toujours pas si c’est la bonne rue.

**Trois** – La bonne rue ?

**Deux** – On lui a dit au bout de la rue, mais on ne lui a pas dit le nom de la rue.

**Trois** – Au bout de la rue, c’est tout ?

**Un** – On m’a dit la rue qui descend.

**Trois** – Qui descend ? Mais dans quel sens ?

**Deux** – C’est ce que je lui ai dit...

**Trois** – Mais vous allez où, au juste ?

**Un** – Je ne vais nulle part ! Je cherche ma voiture.

**Trois** – Votre voiture...

**Un** – Mon mari m’a dit qu’il l’avait garée dans une rue qui descend, mais il ne m’a pas dit laquelle...

**Deux** – C’était il y a longtemps ?

**Trois** – Pourquoi ? Vous pensez que la pente de la rue aurait pu changer de sens entre-temps ?

**Deux** – Vous n’avez qu’à la descendre, cette rue, et vous verrez bien si votre voiture y est garée.

**Trois** – La descendre... ou la monter. Telle est la question.

**Deux** – Il vous a dit en face de quel numéro ?

**Un** – Il m’a juste dit au bout de la rue. Tout en haut.

**Trois** (*sceptique*) – Tout en haut ? Au bout d’une rue qui descend...

**Un** – J’ai un peu peur de me perdre. Ça fait déjà un bon quart d’heure que je tourne en rond.

**Trois** – C’est vrai qu’elle a l’air de tourner un peu, tout au bout, cette rue, non ?

**Deux** – Remarquez, ça expliquerait tout...

**Trois** – Quoi ?

**Deux** – La rue d’en face, comment elle s’appelle ?

**Un** – Cette rue-là ? Celle qui descend aussi ?

**Trois** – Moi je dirais plutôt qu’elle monte, mais bon...

**Deux** – Je vais aller voir...

*Il va voir. Le troisième se tourne dans la direction où l’autre est parti.*

**Trois** – Je ne sais pas où elle va, cette rue-là, je ne l’ai jamais prise... Moi je vais toujours au

numéro 214 de la rue Tournefort. Deux fois par semaine depuis plus de dix ans.

*L'autre revient.*

**Deux** – C'est incroyable, c'est aussi la rue Tournefort, numéro 214.

**Trois** – Cette rue-là, c'est la rue Tournefort ?

**Deux** – Ben oui, comme celle-là.

**Un** – Comment est-ce qu'une rue peut descendre dans les deux sens ?

**Trois** – Remarquez, si c'est une rue qui tourne en rond...

**Deux** – Elle peut très bien descendre dans les deux sens...

**Trois** – C'est pour ça que votre mari vous a dit la rue qui descend...

**Deux** – Et au bout d'une rue qui descend et qui tourne en rond, forcément, on est tout en haut de la rue.

**Un** – Ah oui, ce n'est pas faux...

**Trois** – C'est incroyable... Ça fait dix ans que je parcours cette rue de bout en bout pour aller chez mon psychanalyste, en prenant à gauche à la sortie de la bouche, et je me rends compte aujourd'hui que c'est juste à droite en sortant.

**Deux** – Quelle bouche ?

**Trois** – La bouche du métro !

**Un** – Ah oui, c'est vraiment ce qui s'appelle tourner en rond.

**Deux** – Si j'étais vous, j'arrêteraï la psychanalyse...

**Un** (*se retournant*) – Ah ben oui, tenez, elle est là-bas justement...

**Trois** – Quoi ?

**Un** – Ma voiture !

**Deux** – Eh ben voilà.

**Trois** – Tout est bien qui finit bien.

**Un** – Merci beaucoup pour votre aide... Excusez-moi, il faut que je file, je suis déjà en retard...

**Deux** – Mais je vous en prie.

*Le personnage s'éloigne. Les deux autres le regardent partir.*

**Trois** – Ça n'a pas l'air de tourner très rond, quand même...

**Deux** – Ouais...

## 56. Plans de carrière

*Deux collégiennes (pouvant être jouées par des adultes habillées comme des ados) arrivent l'une après l'autre, sortant visiblement du collège.*

**Un** – Vous avez eu les bulletins ?

**Deux** – Oui.

**Un** – T'as combien de moyenne ?

**Deux** – Dix-sept.

**Un** – Ah ouais...

**Deux** – Et toi ?

**Un** – Huit et demi.

**Deux** – Ah ouais... C'est exactement la moitié.

**Un** – La moitié de quoi ?

**Deux** – Huit et demi. La moitié de dix-sept.

**Un** – Tu crois ?

*L'autre la regarde étonnée et renonce à répondre. Silence.*

**Un** – Qu'est-ce que tu veux faire, toi, quand tu seras grande ?

**Deux** – Je ne sais pas... (*Un temps*) J'hésite entre kinésithérapeute et péripatéticienne.

**Un** – Ah ouais, c'est cool... (*Silence*) C'est quoi, exactement, kinési-thérapeute ?

**Deux** – Ben... Un type qui a une crampe, par exemple. Il appelle la kinésithérapeute, elle lui fait un massage...

**Un** – Pour retirer sa crampe... ?

**Deux** – Ouais...

**Un** – Ah, OK... (*Un temps*) C'est une masseuse, quoi...

**Deux** – Ouais... Mais maintenant, ça s'appelle une kinésithérapeute.

**Un** – C'est cool...

**Deux** – Ça vient du grec: « kinésie », le mouvement, et « thérapeute », qui soigne. Parce qu'il faut faire des études, quand même, pour être kinésithérapeute.

**Un** – Des études de grec ?

**Deux** – De latin, plutôt. Pour savoir ce que c'est que le radius, le cubitus, le strato-nimbus, le romulus et rémus...

**Un** – Ah ouais, c'est cool... (*Un temps*) Et ça gagne bien, kinésithérapeute ?

**Deux** – Nan... C'est ça le problème... C'est pour ça que j'hésite avec péripatéticienne...

**Un** – Mmm... (*Un temps*) Péripatéticienne, c'est un peu comme esthéticienne, non ?

**Deux** – C'est ça... C'est une esthéticienne, mais qui pratique sous le périphérique. C'est pour ça qu'on appelle ça une péripatéticienne.

**Un** – Ah, OK... (*Un temps*) Et ça gagne bien ?

**Deux** – Ma grande sœur, elle est péripatéticienne, et ma mère dit qu'elle gagne dix fois plus qu'elle.

**Un** – Qu'est-ce qu'elle fait, ta mère ?

**Deux** – Rien.

**Un** – Rien ?

**Deux** – Pôle Emploi.

**Un** – Ah ouais... Ça craint... Et ta sœur, ça lui plaît, comme métier, péripatéticienne ?

**Deux** – Je ne sais pas. Mon beau-père l'a foutue dehors juste après le brevet.

**Un** – Ah ouais... C'est pas cool...

**Deux** – Non, ça craint.

**Un** – Et ton beau-père, qu'est-ce qu'il fait ?

**Deux** – Rien...

**Un** – Pôle Emploi ?

**Deux** – Décédé.

**Un** – Ah ouais, quand même... Mais décédé, euh ? (*Devant le silence de son interlocutrice*)  
Ouah...

**Deux** – Et toi, qu'est-ce que tu veux faire quand t'auras ton bac ? Si tu l'as un jour...

**Un** – J'hésite...

**Deux** – Entre quoi et quoi ?

**Un** – Je ne sais pas.

**Deux** – Qu'est-ce qu'ils font, tes vieux ?

**Un** – Mon père est prof de grec.

**Deux** – Et ta mère ?

**Un** – Prof de grec.

**Deux** – Génial...

**Un** – Ils veulent que je sois prof de latin.

**Deux** – De latin ?

**Un** – Ils disent que prof de grec, j'aurai jamais le niveau.

**Deux** – Cool...

**Un** – Il n'y a pas de chômage. C'est la fonction publique.

**Deux** – Et ça gagne bien, prof de grec ?

**Un** – Je ne sais pas...

**Deux** – Plus que péripatéticienne ?

**Un** – Peut-être un peu moins, quand même.

**Deux** – Et il faut faire des études...

**Un** – Il y a un concours... Il n'y a pas de concours pour être péripatéticien ?

**Deux** – Ma sœur, elle a commencé avec le brevet.

**Un** – Ah ouais... C'est cool ça...

*Elles restent un moment silencieuses.*

**Un** – Oh, putain...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Huit et demi... Mes parents vont me tuer, c'est clair...

**Deux** – T'as qu'à leur dire ça.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – À tes vieux. En rentrant, tu leur dis que tu veux être péripatéticienne. Comme ça ils te foutront la paix.

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – Ben ouais...

**Un** – Ah ouais...

**Deux** – Il faut juste le brevet.

**Un** – Ouais, c'est pas con... (*Elle regarde sa montre.*) Bon, il faut que j'y aille, sinon ils vont vraiment me tuer...

**Deux** – OK. Tu me raconteras.



**Un** – Quoi ?

**Deux** – Tes vieux ! Pour ton projet professionnel. Ce qu'ils en pensent...

**Un** – Ah, OK... C'est cool... Merci du tuyau, en tout cas...

*Elle s'éloigne. L'autre soupire.*

**Deux** – Alors elle, elle est vraiment trop con.

## 57. La rue est à tout le monde

*Un homme travesti en femme, genre prostituée, fait le pied de grue sur le trottoir. Une religieuse arrive. Elle semble désagréablement surprise de voir le travesti.*

**Religieuse** – Qu'est-ce que vous foutez là ?

**Travesti** – Ça ne se voit pas ?

**Religieuse** – Ce n'est pas la rue Saint-Denis, ici. Vous ne trouvez pas que vous détonnez un peu dans le paysage ?

**Travesti** – Vous êtes de la police ?

**Religieuse** – Pas exactement...

**Travesti** – La rue est à tout le monde, non ?

*L'autre lui tend un billet.*

**Religieuse** – Bon, tenez, voilà un billet de dix. Prenez ça et tirez-vous, d'accord ?

*L'autre regarde le billet, surpris, mais ne le prend pas.*

**Travesti** – Merci ma sœur, c'est très généreux de votre part. Mais je vais être obligé de rester.

**Religieuse** – Je vous demande juste de vous déplacer jusqu'au bout de la rue !

**Travesti** – Oui, mais désolé, ça ne va pas être possible.

*L'autre réfléchit un instant, agacée, puis se décide.*

**Religieuse** – Bon, c'est combien la pipe ?

**Travesti** – Pourquoi ? Ça vous intéresse ?

*L'autre sort deux billets de vingt euros et les lui tend.*

**Religieuse** – Voilà deux billets de vingt euros. Vous voyez, ma voiture est au coin de la rue. Si vous alliez voir par là-bas si j'y suis ? Vous n'aurez qu'à considérer que vous êtes en train de travailler...

**Travesti** – Mais puisque je vous dis que non.

**Religieuse** – Et pourquoi ça ?

**Travesti** – Parce que j'ai une bonne raison de ne pas bouger d'ici, voilà pourquoi.

**Religieuse** – Quelle raison ?

**Travesti** – Je vous en pose des questions, moi ?

**Religieuse** – Je ne vous empêche pas de m'en poser. Pourvu qu'après vous dégagiez d'ici.

**Travesti** – Très bien. Alors pourquoi ça vous dérange tellement que je sois là ? Ce n'est pas très chrétien. Je vous rappelle que Jésus lui-même n'a pas jeté la pierre à la femme adultère...

**Religieuse** – Ouais ben moi, en ce qui concerne les femmes adultères, je serais plutôt favorable à la lapidation, vous voyez...

**Travesti** – C'est une menace ?

**Religieuse** – Écoutez, je n'ai rien contre vous, d'accord ? Je surveille la maison d'en face, et je préférerais rester discrète, vous comprenez ? Si on est deux, ça commence à ressembler à un attroupement...

**Travesti** – Le numéro 13 ?

**Religieuse** – Oui, le numéro 13, pourquoi ?

**Travesti** – Non, c'est moi qui vous demande pourquoi. Pourquoi ce qui se passe au numéro 13 vous intéresse tant que ça ?

**Religieuse** – Disons que... deux personnes ont prévu de se retrouver là. Deux personnes qui sont mariées, mais pas ensemble, si vous voyez ce que je veux dire.

**Travesti** – Et c'est le ciel qui vous envoie pour empêcher ce péché mortel... Vous êtes une sorte d'ange gardien, c'est ça ? Votre prénom, c'est Joséphine ?

**Religieuse** – Mon prénom, c'est Martine... Je serais plutôt une sorte de cocue...

**Travesti** – Ah, d'accord... Vous êtes la femme de...?

**Religieuse** – On ne peut rien vous cacher.

*L'autre accuse le coup.*

**Travesti** – Ah oui évidemment, là ça change tout...

**Religieuse** – Alors ?

**Travesti** – En tout cas, félicitations pour votre déguisement. Je ne me serais jamais douté que...

**Religieuse** – Merci.

**Travesti** – Qu'est-ce que vous pensez du mien ?

**Religieuse** – Ne me dites pas que vous aussi...

**Travesti** – Eh oui... Je suis le mari trompé.

**Religieuse** – Non ?

**Travesti** – Si...

**Religieuse** – C'est incroyable... Eh bien bravo à vous aussi... Moi non plus je n'aurais jamais pu deviner que...

**Travesti** – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

**Religieuse** – C'est vrai que nos déguisements sont parfaits, mais...

**Travesti** – Oui, le moins qu'on puisse dire, c'est que notre attelage est plutôt improbable.

**Religieuse** – Et donc très voyant.

**Travesti** – Ce n'est vraiment pas de veine.

**Religieuse** – On va finir par se faire remarquer, c'est évident.

**Travesti** – Dommage qu'on n'ait pas pu se concerter.

**Religieuse** – On n'a qu'à faire comme si on ne se connaissait pas.

**Travesti** – D'accord... On peut toujours essayer...

**Religieuse** – Ils ne devraient pas tarder à arriver, de toute façon.

*Un temps pendant lequel ils s'efforcent de s'ignorer.*

**Travesti** – Je prends juste quelques photos avec mon portable et je m'en vais. C'est pour mon avocat.

**Religieuse** – J'avais bien pensé engager un détective, pour les photos, mais c'est tellement cher.

**Travesti** – Et tellement cliché.

**Religieuse** – Si vos photos sont ratées, je vous enverrai les miennes. Vous me laisserez votre adresse mail.

**Travesti** – Tenez, voilà ma carte.

*Il tend à l'autre une carte qu'elle prend.*

**Religieuse** – Ah vous travaillez chez SFR à la Défense ?

**Travesti** – Oui pour quoi ?

**Religieuse** – Moi aussi. Enfin je veux dire à la Défense. Je travaille chez Orange.

**Travesti** – Ça nous fait au moins un point commun.

**Religieuse** – C'est curieux qu'on ne se soit pas déjà croisés.

**Travesti** – Remarquez, on s'est peut-être déjà croisés. Mais je pense que vous non plus, vous n'allez pas au bureau habillée comme ça...

**Religieuse** – Non, vous avez raison...

*Un temps.*

**Travesti** – Vous fumez ?

**Religieuse** – Non merci...

**Travesti** – Ah non, mais je ne fume pas non plus. Je voulais juste savoir si vous étiez fumeuse.

**Religieuse** – Ah oui ? Et pourquoi ça ?

**Travesti** – Ma femme est fumeuse. C'est absolument insupportable.

**Religieuse** – Oui, je sais ce que c'est... Mon mari fume aussi.

**Travesti** – Ils ont au moins ça en commun. Ils se sont peut-être rencontrés dans un bureau de tabac...

**Religieuse** – Allez savoir...

**Travesti** – Ah, ça y est, je crois que les voilà.

**Religieuse** – Je n'ose pas regarder... Ils vont nous repérer, c'est sûr.

**Travesti** – On n'a plus qu'à faire comme dans les films.

**Religieuse** – Dans les films ?

*Il la prend dans ses bras, et l'embrasse longuement. Ils relâchent peu à peu leur étreinte.*

**Travesti** – Ça y est, ils ont dû entrer au numéro 13.

**Religieuse** – Vous êtes sûr que c'était eux ?

**Travesti** – Pas tout à fait, à vrai dire... Je n'ai pas bien regardé... Figurez-vous que j'avais un peu la tête ailleurs...

**Religieuse** – Oui, moi aussi... Vous croyez qu'ils nous ont reconnus ?

**Travesti** – Franchement, ça m'étonnerait. Avec nos déguisements...

**Religieuse** – Bon, je crois qu'il vaudrait mieux qu'on s'en aille.

**Travesti** – Je me demande si je ne vais pas confier cette affaire à un détective privé, tout de même.

**Religieuse** – Oui, on a beau dire, c'est un métier.

**Travesti** – Mais j'y pense, pourquoi ne pas prendre le même détective pour nos deux affaires ? Après tout, ce seront les mêmes photos, non ?

**Religieuse** – Vous avez raison, ce serait idiot de multiplier les dépenses. On partagera les frais...

**Travesti** – Je vous en prie, il n'en est pas question... C'est moi qui vous l'offre...

**Religieuse** – Vous êtes un gentleman comme on n'en fait plus. Et je ne connais même pas votre prénom...

**Travesti** – Jérôme. Je crois qu'il vaut mieux ne pas trop traîner par ici... Je vous offre un verre quelque part ?

**Religieuse** – Je ne sais pas si c'est très raisonnable, mais...

**Travesti** – Le plus dur, ça va être de trouver un endroit où on pourrait passer inaperçus.

**Religieuse** – Oui, ce n'est pas gagné...

*Ils sortent.*

## 58. Comme sur des roulettes

*Un personnage arrive, tirant un chien à roulettes accroché à une laisse. Un autre personnage arrive à son tour, un paquet de cigarettes à la main (le texte pourra être légèrement adapté en fonction du sexe des deux personnages).*

**Deux** – Alors ça y est, vous êtes rentré ?

**Un** – Ah, bonjour ! Oui, oui, je suis rentré ce matin. Et vous ?

**Deux** – Hier soir.

**Un** – Pas trop de monde sur la route ?

**Deux** – On est partis de bonne heure, heureusement, parce que sinon...

**Un** – Eh oui... Fini les vacances...

**Deux** – Remarquez, on dit ça, mais en fin de compte, on n'est pas mécontent de rentrer chez soi, pas vrai ?

**Un** – Mmm...

**Deux** – On ne peut pas être en vacances tout le temps. À la fin, on s'ennuierait. (*Il tend vers l'autre son paquet de cigarettes.*) Cigarette ?

**Un** – Merci, j'ai arrêté.

**Deux** – Ah oui ?

**Un** – Les bonnes résolutions de la rentrée, vous savez... Maintenant, je vapote...

*Il sort une cigarette électronique et se met à vapoter. L'autre range son paquet de cigarettes.*

**Deux** – Remarquez, je ferais mieux de m'y mettre aussi... (*Il sort une boîte de cachets, en avale un, s'apprête à ranger la boîte mais se ravise.*) Oh pardon, vous en voulez un ? C'est un petit relaxant... En principe, c'est seulement sur ordonnance mais bon, ils sont très légers...

**Un** – Merci, j'ai aussi arrêté les médicaments...

**Deux** – Ouh là... On ne parle plus seulement de bonnes résolutions alors... C'est du lourd, dites-moi. Vous avez rencontré Dieu cet été, vous êtes devenu moine, et vous êtes juste passé récupérer vos affaires avant d'aller vous cloîtrer dans votre monastère, c'est ça ?

**Un** – Vous, en tout cas, vous n'avez pas fait vœu de silence...

**Deux** – Remarquez, c'est vous qui avez raison. Moi aussi, je ferais mieux d'arrêter.

**Un** – D'arrêter... de raconter des conneries, vous voulez dire ?

**Deux** – D'arrêter les médocs !

**Un** – Ah oui, bien sûr... C'est vrai que vous n'avez pas très bonne mine. Pour quelqu'un qui revient de vacances...

*L'autre accuse un peu le coup.*

**Deux** – Et votre femme, comment ça va ?

**Un** – À vrai dire... J'ai arrêté aussi.

**Deux** – Arrêté ?

**Un** – On n'arrêtait pas de se chamailler, de toute façon... Alors à la place, j'ai pris... un truc qui se gonfle...

**Deux** – Ah oui... Oui, c'est... C'est moins de complications, c'est sûr...

**Un** – Je la gonfle tous les soirs. On regarde un peu la télé, et puis... Et vous ?

**Deux** – Moi ? Ah non, moi je... Je suis toujours avec ma femme. À l'ancienne, quoi. Pour l'instant, c'est elle qui continue à me gonfler tous les soirs...

**Un** – Je vois...

*Silence embarrassé.*

**Deux** – Et le chien, comment il va ?

**Un** – Le chien ? Comme sur des roulettes.

**Deux** – Ah oui, je n'avais pas remarqué, dites donc... Alors vous avez aussi arrêté le chien...

**Un** – Celui-là n'aboie pas, et au moins, je ne suis pas obligé de ramasser les crottes derrière lui.

**Deux** – Évidemment... Mais alors pourquoi vous continuez à le sortir pour la promenade ?

**Un** – L'habitude, j'imagine... Mais vous avez raison, je crois que je vais arrêter aussi d'aller faire pisser le chien... Ça m'évitera les mauvaises rencontres...

*Nouveau silence.*

**Deux** – Je vous proposerais bien d'aller prendre une bière, mais je me doute un peu de ce que vous allez me répondre...

**Un** – J'ai arrêté l'alcool...

**Deux** – Et voilà.

*Un temps.*

**Deux** – Un café, peut-être ?

**Un** – J'ai arrêté la caféine.

**Deux** – Un déca ?

**Un** – Bon... Avec une sucrée, alors. Et à condition que vous me promettiez de la fermer un peu.

**Deux** – C'est ce que je dis toujours à ma femme. Tout serait tellement plus simple si les gens arrêtaient de parler pour ne rien dire.

**Un** – À qui le dites-vous...

**Deux** – Il y a des fois...

**Un** – On voudrait tout simplement ne plus en entendre parler.

**Deux** – Ça, je ne vous le fais pas dire... Et avec votre... truc gonflable, vous...

*L'autre lui lance un regard agacé.*

**Deux** – OK, je ne dis plus rien.

*Ils s'en vont.*

**Un** – Allez viens, le chien.

**Deux** – Il s'appelle le chien ?

**Un** – Vous ne m'aviez pas promis de la mettre un peu en veilleuse ?

**Deux** – Pardon...

**Un** – Je crois que je vais aussi arrêter les voisins...

## 59. Le juste prix

*Une femme fait le trottoir. Un homme approche timidement.*

**Un** – Excusez-moi... Vous...

**Deux** – Oui, oui...

**Un** – Et... C'est combien ?

**Deux** – Je... Je ne sais pas...

**Un** – Vous ne savez pas ?

**Deux** – C'est-à-dire que... Pour tout vous dire, c'est la première fois...

**Un** – La première fois ?

**Deux** – Non, bien sûr, ce n'est pas la première fois que... Je veux dire c'est la première fois que je... Enfin, je débute dans le métier, voilà... Alors évidemment je ne connais pas bien les tarifs...

**Un** – Je vois...

**Deux** – Vous me donneriez combien, vous ?

**Un** – Je ne sais pas... Dans les vingt-sept...

**Deux** – Vingt-sept euros ?

**Un** – Euh... Non... Vingt-sept ans...

**Deux** – Ah d'accord !

**Un** – D'ailleurs, moi non plus, je ne connais pas du tout les prix...

**Deux** – Je me disais aussi... Vingt-sept euros, c'est quand même assez précis... Pour quelqu'un qui ne connaît pas les prix... Non, je voulais dire... Vous me donneriez combien pour...

**Un** – Pardon, on s'est mal compris... Je n'ai pas l'habitude non plus... Pour moi aussi, c'est la première fois...

**Deux** – La première fois ?

**Un** – Non mais pas la première fois... Je veux dire la première fois que...

**Deux** – Bien sûr... Il faut bien une première fois, après tout...

**Un** – Alors du coup... Je ne connais pas du tout les tarifs en vigueur... C'est d'ailleurs pour ça que je vous demandais les tarifs... de vos prestations.

**Deux** – Dans ce cas, ça ne va pas être simple... Si on ne connaît pas les prix ni vous ni moi... Je ne sais pas, moi, vous me donneriez combien... Donc, cette fois, je ne parle pas de mon âge, nous sommes bien d'accord...

**Un** – Bien sûr... Excusez-moi...

**Deux** – Ne vous excusez pas. D'ailleurs, j'ai trente-deux ans... Je devrais plutôt vous remercier pour votre galanterie... Alors ?

**Un** – Alors quoi ?

**Deux** – Combien ?

**Un** – Ah oui... C'est-à-dire que... Comme ça, c'est difficile à dire...

**Deux** – Dites un prix. Vous seriez prêt à mettre combien ?

**Un** – Je ne sais pas, moi... Cent cinquante... ?

**Deux** – Cent cinquante ?

**Un** – Je suis vraiment désolé... Évidemment, ce n'est pas assez...

**Deux** – Vous voulez rire ? Mais c'est beaucoup trop !

**Un** – Vous trouvez ?

**Deux** – Je connais pas les tarifs, mais bon... cent cinquante euros, c'est vraiment jeter l'argent par les fenêtres. Et puis je vous l'ai dit, je n'ai aucune expérience...

**Un** – Je ne suis pas sûr que dans ce cas, l'expérience...

**Deux** – Quand même... Ou alors, vous me payez après.

**Un** – Après ?

**Deux** – Vous me donnerez ce que vous voudrez. Si vous êtes satisfait. Satisfait ou remboursé, en quelque sorte !

**Un** – Non, franchement, ça me gênerait...

**Deux** – Oui mais alors comment on fait ?

**Un** – Excusez-moi de vous demander ça, mais... Pourquoi est-ce que...

**Deux** – Pourquoi je fais le trottoir ?

**Un** – Vous n'êtes pas obligée de me répondre, évidemment.

**Deux** – C'est à cause d'une voyante.

**Un** – Une voyante ?

**Deux** – Elle m'a lu les lobes de l'oreille et... Oui, c'était une voyante qui lisait dans les lobes de l'oreille, il paraît que c'est très rare. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai eu tendance à la croire...

**Un** – Et qu'est-ce qu'elle a vu, dans votre oreille ?

**Deux** – Eh bien... Elle m'a dit qu'elle voyait l'amour... et un trottoir. Depuis, je ne sais pas comment, mais tout s'est enchaîné comme une fatalité. Jusqu'à ce que... Le destin, sans doute.

**Un** – C'était peut-être une voyante débutante, elle aussi... Ou alors, vous aurez mal interprété...

**Deux** – Vous croyez ?

**Un** – Je ne sais pas... Lire dans les lobes de l'oreille, c'est quand même assez délicat...

**Deux** – Et vous ?

**Un** – Pourquoi j'en suis arrivé à... Eh bien disons que... J'ai eu quelques déceptions amoureuses et... J'en suis arrivé à me demander si...

**Deux** – Si ce n'était pas plus simple comme ça.

**Un** – Voilà. Mais je me rends compte que ce n'est sans doute pas une bonne idée.

**Deux** – Ah non, ne me dites pas que vous allez partir comme ça ! Vous êtes mon premier client, et je vous trouve plutôt sympathique...

**Un** – Merci mais... Maintenant, ça me gêne un peu...

**Deux** – Maintenant ?

**Un** – Maintenant qu'on s'est parlé...

**Deux** – Vous trouvez que je parle trop, c'est ça ?

**Un** – Pas du tout, au contraire ! Mais justement, maintenant qu'on a fait un peu connaissance...

**Deux** – Et si je ne vous faisais pas payer ?

**Un** – Vous plaisantez... Non, vraiment, ça me gênerait...

**Deux** – Vous n'avez qu'à considérer qu'il s'agit d'une offre de lancement... Un essai gratuit...

**Un** – Tout de même, je ne sais pas si... Laissez-moi au moins vous inviter à dîner avant...

**Deux** – Si vous insistez...



**Un** – Allons-y...

*Ils partent.*

**Deux** – Maintenant que j'y pense, je crois que c'est vous qui avez raison. Elle devait débiter elle aussi, cette voyante. En tout cas, elle ne m'a pas fait payer, elle non plus...

## 60. L'homme de la rue

*Un personnage est là. Il attend. Un autre arrive.*

**Deux** – Excusez-moi, vous êtes bien l'homme de la rue ?

*L'autre le regarde, évidemment surpris.*

**Un** – En tout cas, je ne suis pas l'homme de la plaine...

**Deux** – Je suis stagiaire chez Ipsos, et on m'a demandé d'interviewer l'homme de la rue. Vous auriez quelques minutes à m'accorder ?

**Un** – J'attends le bus...

**Deux** – Ça tombe bien, c'est une enquête omnibus.

**Un** – Omnibus ?

**Deux** – Oui... Ça veut dire que c'est une enquête qui regroupe des questions n'ayant rien à voir entre elles. Pour les commanditaires, c'est moins cher, vous comprenez ?

**Un** – Non...

**Deux** – Chacun achète un ticket, si vous préférez, et il a le droit de poser une question dans cet omnibus. C'est moins cher que d'affréter un bus pour lui tout seul...

**Un** – Je ne comprends rien à ce que vous me racontez... C'est une enquête pour la RATP ?

**Deux** – Bon, alors voici la première question... C'est un fait historiquement avéré que Jésus-Christ n'allait jamais à la messe. D'accord, plutôt d'accord... ?

**Un** – Vous êtes sûr qu'ils ne sont pas en train de vous bizuter, à la SOFRES ?

**Deux** – Plutôt pas d'accord, pas du tout d'accord... ?

**Un** – C'est pour la caméra cachée, c'est ça ?

**Deux** – Je vais mettre plutôt pas d'accord...

**Un** – Mais c'est complètement débile, comme question.

**Deux** – Pourtant, celui qui nous l'a commandée est très haut placé, croyez-moi.

**Un** – C'est qui ?

**Deux** – Désolé, je suis lié par le secret professionnel... Alors, voici la deuxième question: Êtes-vous d'accord avec le programme du Front national, si l'on exclut de ce programme la préférence nationale et la sortie de l'euro ?

**Un** – Vous vous foutez de moi ?

**Deux** – Mais pas du tout !

**Un** – Comment voulez-vous que je réponde à des questions pareilles ?

**Deux** – Celle-ci, c'est par oui ou par non...

*L'autre lui lance un regard exaspéré.*

**Deux** – Je vais mettre ne sait pas...

**Un** – J'imagine qu'il y a une troisième et dernière question...

**Deux** – En fait, il y en a un peu plus que ça, mais...

**Un** – Vous n'aurez qu'à dire que l'omnibus est tombé en panne...

**Deux** – Alors... Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? C'est une question ouverte... Je peux bien vous le dire, celle-ci nous a été commandée par un particulier sur ses propres deniers.

**Un** – Un professeur de philosophie, peut-être.

**Deux** – En fait il s'agit de la femme d'un monsieur qui tient une boucherie chevaline à Beaucon-le-Château, dans les Bouches-du-Rhône.

**Un** – Remarquez, quand on est marié avec un type qui tient une boucherie chevaline à

Beaucon-le-Château, je comprends qu'on se pose des questions existentielles...

**Deux** – Et quelle est votre réponse ?

**Un** – Combien vous avez de cases ?

**Deux** – Comme pour un tweet : 140 caractères.

**Un** – Si seulement les philosophes s'en étaient tenus à ça pour répondre à ce genre de questions, la philosophie serait beaucoup plus populaire dans les classes de terminale aujourd'hui...

**Deux** – Alors ?

**Un** – Pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Je ne sais pas, moi... Parce que s'il n'y avait rien, il n'y aurait pas de chevaux non plus, donc pas d'équarrisseurs, pas de boucheries chevalines et personne derrière la caisse pour se poser cette question à la con.

**Deux** – Ça alors...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ça fait exactement 140 caractères...

**Un** – Bon, il faut que je vous laisse. Voilà mon bus qui arrive...

**Deux** – Je peux vous demander votre nom et un numéro de téléphone ? Des fois ils contrôlent, pour vérifier qu'on n'a pas bidonné les réponses...

*L'autre lui tend sa carte.*

**Un** – Voilà ma carte...

*Il s'en va. L'autre reste là et jette un regard sur la carte.*

**Deux (lisant)** – Monsieur Delarue... (*Relevant les yeux*) C'est quelle rue, ici ?

## 61. Le bon numéro

*Un (ou une) SDF est là, faisant la manche. Un homme et une femme arrivent. Ils l'évitent soigneusement.*

**Elle** – Il y a beaucoup plus de marginaux qu'avant dans ce quartier, non ?

**Lui** – C'est vrai, quand on habitait là, il n'y avait pas autant de gens dans la rue.

*Ils s'arrêtent et regardent la façade d'un immeuble côté salle.*

**Lui** – Tu te souviens ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – C'était au sixième, non ?

**Elle** – Au septième.

**Lui** – Ah oui, c'est vrai.

**Elle** – Ça paraît tellement loin...

**Lui** – On n'avait presque pas de meubles.

**Elle** – On n'avait pas de lave-vaisselle.

**Lui** – On n'avait même pas le haut débit.

**Elle** – La vie de bohème...

**Lui** – On n'avait pas grand-chose, mais on était heureux.

**Elle** – Est-ce qu'on est vraiment plus heureux maintenant ?

**Lui** – L'argent ne fait pas le bonheur, c'est bien connu.

**Elle** – On se contentait de ce qu'on avait, et on n'était pas plus malheureux pour autant.

**Lui** – On était jeunes. On s'aimait.

**Elle** – On est toujours jeunes, non ? Et on s'aime encore ?

**Lui** – C'est vrai, ça fait à peine six mois.

**Elle** – Six mois ! J'ai l'impression que ça fait dix ans.

**Lui** – Moi aussi. J'ai déjà presque oublié notre vie d'avant. Tu es sûre que c'est le bon numéro, au moins ?

**Elle** – Ah oui, quand même. Le numéro 13. Ne me dis pas que tu as oublié ça aussi. Le numéro complémentaire !

*Ils regardent un instant la façade en silence avec un sourire béat sur les lèvres.*

**Lui** – 60 millions, tu te rends compte ?

**Elle** – Ça change la vie, c'est sûr.

**Lui** – Déjà, on n'est plus obligés d'habiter au septième étage d'un immeuble.

**Elle** – Remarque, il me plaisait bien, cet appartement. Il y avait quand même une très belle vue sur les quais de la Seine.

**Lui** – Oui. Mais ce n'était pas très grand.

**Elle** – Trois cents mètres carrés, pour nous deux, c'était déjà pas mal.

**Lui** – Tout de même. Au septième étage.

**Elle** – Avec un ascenseur...

**Lui** – Tu te souviens quand il est tombé en panne ? Pendant une semaine, la bonne a dû se taper les sept étages avec nos packs d'eau minérale.

**Elle** – La pauvre...

**Lui** – Elle, en tout cas, c'est sûr qu'elle est beaucoup plus heureuse maintenant qu'on habite une villa de plain pied à Neuilly.

**Elle** – Les quais, c'est central, mais c'est quand même très bruyant.

**Lui** – C’est pour ça qu’on avait pris ce duplex au dernier étage.

**Elle** – Ah oui, c’est vrai... C’était un duplex...

**Lui** – C’est pour ça que je ne savais plus si c’était le sixième ou le septième.

**Elle** – Tu as raison. En fait on avait les deux étages.

*Nouveau silence ému.*

**Lui** – Allez viens, on rentre. On ne va pas sombrer dans la nostalgie.

**Elle** – Et puis le chauffeur nous attend.

**Lui** – Il est payé pour ça, non ?

**Elle** – Mais alors ça nous fait combien de millions, maintenant ?

**Lui** – On en avait déjà 10 qui venaient de ma famille.

**Elle** – Plus 20 qui venaient de la mienne.

**Lui** – Avec les 60 millions du loto...

**Elle** – Ça doit faire dans les 80, alors.

**Lui** – Si je peux me permettre, je dirais plutôt 90...

**Elle** – Moi et les chiffres, tu sais bien... Je n’ai jamais su compter.

**Lui** – Tu n’es pas une femme d’argent. C’est pour ça que je t’ai épousée.

*Ils s’en vont en évitant soigneusement le SDF.*

**Elle** – On pourrait peut-être lui donner quelque chose...

**Lui** – Je n’ai que des gros billets...

## 62. Deuxième chance

*Un SDF arrive. Il aperçoit une pièce par terre qu'il ramasse.*

**Un** – Deux euros... C'est mon jour de chance.

*Un deuxième SDF arrive.*

**Deux** – Salut...

**Un** – Salut... Je ne t'avais encore jamais vu dans cette rue.

**Deux** – Non, je suis nouveau. Pourquoi ? Ça te défrise ?

**Un** – Ça m'étonne, c'est tout.

**Deux** – La rue est à tout le monde, non ?

**Un** – La rue, peut-être... Mais le trottoir...

**Deux** – Et toi ? Ça fait longtemps que tu le squattes, ce trottoir ?

**Un** – Ouais. C'est chez moi, ici.

**Deux** – Tu es du genre casanier, alors ?

**Un** – J'ai mes petites habitudes, oui. Je connais tout le monde.

**Deux** – Tu connais tout le monde. Mais personne ne te connaît.

**Un** – En tout cas, toi, je ne te connais pas.

**Deux** – Eh ben moi, je te connais.

**Un** – Tu me connais, toi ?

**Deux** – Tu ne te souviens vraiment pas de moi ?

**Un** – Non.

**Deux** – C'est vrai que j'ai un peu changé. Toi aussi, d'ailleurs.

**Un** – Je n'aime pas beaucoup les devinettes.

**Deux** – Imagine-moi rasé de près, en costume cravate, derrière un bureau en faux acajou.

**Un** – Excuse-moi, mais j'ai du mal.

**Deux** – J'étais ton conseiller en patrimoine à la Société Générale.

*L'autre reste un instant tétanisé.*

**Un** – Ordure ! Et tu viens encore me narguer dans ma rue ? Je vais t'étrangler, fumier !

*Il tente de lui sauter à la gorge, mais l'autre esquive.*

**Deux** – Doucement ! On peut parler, tout de même. Et justement, j'ai une affaire à te proposer.

**Un** – Une affaire ? Mais si j'en suis arrivé là, c'est justement à cause des placements pourris que tu m'as conseillés, salopard !

**Deux** – Cette fois, c'est différent, je t'assure. C'est absolument sans risque.

**Un** – Sans risque ? Évidemment que c'est sans risque ! Qu'est-ce que je pourrais bien avoir encore à perdre ? Tu ne m'as laissé que la chemise que j'ai sur le dos !

**Deux** – Tu l'as dit toi-même, tu n'as rien à perdre, et moi non plus. Alors, oui ou non, est-ce que tu veux que je te donne une chance de te refaire ?

**Un** – Non !

**Deux** – Très bien... Alors tant pis pour toi. Je vais essayer de trouver un autre associé. Je te laisse, parce que je n'ai pas de temps à perdre. C'est une opportunité unique que je dois saisir dans l'heure qui vient.

*Il commence à partir.*

**Un** – OK, dis toujours...

**Deux** – Tu es sûr ?

**Un** – Je t'écoute...

**Deux** – Voilà, il me restait juste un billet de 50 euros.

**Un** – C'est tout ce que te restait de ce que tu m'as volé ?

**Deux** – J'ai décidé de jouer le tout pour le tout. J'ai été voir une voyante, tout à l'heure, et elle m'a donné les cinq numéros du prochain loto.

**Un** – C'est une blague ?

**Deux** – Je t'assure, elle était très sûre d'elle.

**Un** – Très bien. Tu vas devenir millionnaire, alors ? Tant mieux pour toi. Et en quoi est-ce que ça me concerne ? Tu comptes me rembourser avec ton gros lot, c'est ça ?

**Deux** – Pas exactement.

**Un** – C'est curieux, mais je m'en doutais un peu.

**Deux** – Donc je lui ai donné les 50 euros qui me restaient pour obtenir ce délit d'initié... et je n'ai même plus deux euros pour acheter une grille de loto.

**Un** – Et ?

**Deux** – Il ne me reste plus qu'une heure !

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Eh bien je me demandais si... Si tu serais partant pour investir dans cette affaire. Tu mets les deux euros. Et on partage les bénéfices. Deux tiers pour moi, un tiers pour toi.

**Un** – En gros, tu veux que je te refile les deux euros que je viens de trouver par terre... pour acheter une grille de loto parce qu'une voyante vient de te donner les numéros gagnants.

**Deux** – Donc tu as bien deux euros à investir dans cette affaire ! Tu ne le regretteras pas, crois-moi.

**Un** – Mais tu me prends vraiment pour une bille ! Avec ces deux euros, je peux acheter une baguette et un litron de rouge !

**Deux** – Mais moi je te propose de faire fortune !

**Un** – C'est toi qui m'as ruiné !

**Deux** – Tu me déçois, tu vois. Même dans le cas très improbable où cette voyante se serait plantée, je te propose de gagner 60 millions ! Et toi tu me parles d'une baguette et d'un litron ? Tu veux que je te dise ? Tu n'es pas digne d'être mon partenaire dans cette affaire. Allez, je te laisse...

*Il s'apprête à s'en aller.*

**Un** – OK. Cinquante-cinquante. C'est quand même moi qui prends le risque financier. Comme d'habitude...

**Deux** – D'accord, mais tu es dur en affaires.

*Il tend la main et l'autre lui donne les deux euros.*

**Deux** – Tu ne le regretteras pas, crois-moi. Attends-moi là, je reviens. Ce soir, on sera riches !

**Un** – Avant de te rencontrer, je l'étais.

*L'autre s'en va.*

**Deux** – Pourquoi est-ce que j'ai cette désagréable impression de m'être encore fait avoir ?

## 63. À la rue

*Un homme est là, habillé comme un enfant. Une femme arrive, également habillée comme une enfant.*

**Deux** – Eh ben alors, qu'est-ce qui t'arrive ? Ça n'a pas l'air d'aller ?

**Un** – Non...

**Deux** – Où est-ce qu'ils sont tes enfants ?

**Un** – Mes enfants viennent de m'abandonner.

**Deux** – En pleine rue, comme ça ? Mais c'est monstrueux ! Comment peut-on faire ça à un adulte ? C'étaient tes enfants naturels ?

**Un** – Non, j'ai été adopté. Ils m'avaient recueilli à la SPA il y a à peine un an...

**Deux** – La SPA ?

**Un** – La Société protectrice des adultes.

**Deux** – Et voilà ! Les enfants ont perdu tout sens des responsabilités, de nos jours. Ils prennent un parent de compagnie sur un coup de tête, sans réfléchir à toutes les contraintes que ça représente, le nourrir, l'habiller, le promener... Et quand ils en ont assez, ils l'abandonnent sur le trottoir. Un adulte, ce n'est pas un objet, quand même ! Ce n'est pas un jouet !

**Un** – Tu ne veux pas m'adopter, toi ?

**Deux** – Mon pauvre. Ce serait de bon cœur, mais je suis déjà moi-même l'adulte domestique d'une famille de cinq frères et sœurs. Alors si je revenais avec un compagnon à la maison, je ne suis pas sûre qu'ils seraient d'accord...

**Un** – Dommage. Tu avais l'air gentille. Et tes enfants, ils te traitent bien au moins ?

**Deux** – Ça va... Une fois, ils m'ont oubliée dans une station-service en partant en vacances, mais ils ne l'avaient pas fait exprès. Qu'est-ce que j'ai eu peur... J'ai cru moi aussi qu'ils m'avaient abandonnée ! Mais non, ils sont revenus me chercher une heure après...

**Un** – Une heure ?

**Deux** – La sortie suivante était à plus de cinquante kilomètres... Alors qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

**Un** – Je ne sais pas...

**Deux** – Tu es tatoué au moins ?

**Un** – Oui... Ils m'ont tatoué leur numéro de portable sur l'épaule gauche...

**Deux** – C'est quand même une marque de confiance.

**Un** – Tu trouves ?

**Deux** – Ça veut dire qu'au début au moins, ils n'avaient pas l'intention de t'abandonner... Encore que, sur l'épaule gauche, ça ne doit pas être facile à lire pour toi, ce numéro.

**Un** – Heureusement, je connais le numéro par cœur...

**Deux** – Et tu as essayé de les appeler ?

**Un** – Je tombe sur une boîte vocale. Ils ont peut-être changé de numéro.

**Deux** – Tu es sûr qu'ils l'ont fait exprès ?

**Un** – On était dans la rue. Je marchais devant. À un moment donné, je me suis retourné et ils n'étaient plus là.

**Deux** – Ah oui, les enfants font souvent ça quand ils veulent se débarrasser de leurs adultes... Bon, malheureusement, je vais devoir t'abandonner moi aussi.

**Un** – M'abandonner ?



**Deux** – Enfin, je veux dire... Mes enfants sont dans ce magasin de jouets, là. C'est interdit aux adultes. Mais ils ne vont pas tarder à ressortir...

*Le portable de l'autre sonne.*

**Un** – Allô ? Ah c'est vous ! Non, non, j'ai cru que... Enfin je croyais vous avoir perdus... Ah vous êtes dans ce magasin aussi ? Oui, oui, je suis juste devant avec un autre adulte. Non, non, je vous attends. Prenez votre temps... (*Il range son portable.*) C'était eux...

**Deux** – Eh ben tu vois, il ne fallait pas avoir peur... Les enfants, quand même, ils ne nous abandonnent pas comme ça.

**Un** – Tu as raison... Je me suis emballé un peu vite... Je suis un peu émotif. Tu habites dans le quartier ?

**Deux** – Oui, oui... Juste au bout de la rue...

**Un** – On pourra se voir de temps en temps alors...

*Il semble apercevoir quelque chose.*

**Un** – Cette fois, il faut absolument que je te laisse. Je les vois qui sortent du magasin, et ils ont horreur d'attendre... (*En direction des coulisses*) Oui, oui, j'arrive ! Alors vous avez trouvé quelque chose qui vous plaît ?

*Il sort. L'autre reste là, pensif.*

**Deux** – Quelle vie de chien...

## 64. La Manif pour personne

*Deux personnages sont là avec des pancartes sur lesquelles rien n'est encore écrit. Un troisième personnage arrive.*

**Trois** – Excusez-moi, le départ de la manif, c'est bien ici ?

**Un** – Oui, oui, c'est là.

**Trois** – Bon...

**Deux** – On part d'ici, et on va jusqu'à... Jusqu'où on va au juste ?

**Un** – Alors je crois que cette fois, c'est... Écoute, je ne sais pas exactement, en fait. Mais on verra bien, non ?

**Deux** – Après tout, il suffit de suivre les autres.

**Trois** – Ah, très bien...

**Un** – Vous venez manifester avec nous ?

**Trois** – Oui, c'est-à-dire que... J'espère que je ne me suis pas trompé de manif.

**Deux** – Il y a une autre manif aujourd'hui ?

**Trois** – Ah, je pensais que vous le saviez. Il y a une contre-manif.

**Un** – Une contre-manif ? Tu savais qu'il y avait une contre-manif, toi ?

**Deux** – Non... Ouh là... Ça risque d'être chaud, alors... Si le parcours de la contre-manif croise celui de la manif.

**Un** – Tu crois qu'on pourrait se croiser ?

**Deux** – Je ne sais pas... Ils passent par où ?

**Trois** – Je ne sais pas.

**Un** – Comme nous, on ne sait pas par où on va passer, de toute façon...

**Deux** – Oui, remarque, ce n'est pas faux.

*Un temps.*

**Un** – Qu'est-ce que tu as marqué sur ta pancarte, toi ?

**Deux** – Je n'ai encore rien marqué. Je suis à court d'idées...

*Ils réfléchissent.*

**Trois** – Je pourrais peut-être vous aider ?

**Un** – Pourquoi pas ?

*Ils réfléchissent tous les trois.*

**Trois** – Excusez-moi de vous demander ça, mais je voudrais être sûr de ne pas me tromper... Vous manifestez pour quoi, vous, exactement ?

**Deux** – Pour quoi ? Vous voulez dire contre quoi ?

**Trois** – Ah, je ne sais pas, je... Je pensais que c'étaient les autres qui manifestaient contre...

**Un** – Les autres ?

**Trois** – La contre-manif...

**Deux** – Ah non, la contre-manif, eux, ils sont pour.

**Trois** – Pour ?

**Un** – Vous n'avez pas l'air d'avoir beaucoup l'habitude des manif, vous, hein ?

**Trois** – Euh... Non, je dois avouer que c'est ma première manif.

**Un** – Bon alors on vous explique. Nous, c'est la manif, on est contre.

**Trois** – Contre ? Contre quoi ?

**Deux** – Ça dépend des fois, évidemment. Mais on est contre en général.

**Trois** – Je vois...

**Un** – Les autres, eux, la contre-manif, ils sont contre le fait qu'on soit contre.

**Trois** – Je crois que cette fois j'ai compris... Je veux dire, en général... Mais cette fois, vous manifestez contre quoi, en particulier ?

**Un** – Contre quoi ? Contre quoi on manifeste aujourd'hui, ça ne me revient pas là tout de suite...

**Deux** – Je ne sais pas... Je n'ai encore rien écrit sur ma pancarte... J'attendais de savoir quel était le mot d'ordre.

**Trois** – Le mot d'ordre ? Je pensais que vous étiez contre l'ordre, justement. Je veux dire contre l'ordre établi.

*Les deux autres échangent un regard.*

**Un** – Vous êtes un malin, vous... Vous essayez de nous embrouiller, c'est ça ?

**Deux** – Vous ne seriez pas un flic en civil, par hasard ?

**Trois** – Un flic ?

**Un** – Un flic infiltré, quoi !

**Deux** – Vous êtes ici pour nous démoraliser, c'est ça ?

**Trois** – Ah non, mais pas du tout. Je ne suis pas de la police. Enfin, je n'ai rien contre la police. Mais je n'ai rien pour non plus.

**Deux** – OK, ça va. Mais qu'est-ce que vous faites là, alors ?

**Trois** – Ben je vous dis... J'ai envie de m'impliquer davantage...

**Un** – Bon. Dans ce cas, vous êtes le bienvenu.

**Trois** – Merci... Mais j'aimerais quand même savoir pour quoi je vais manifester.

**Deux** – Mais puisqu'on vous dit qu'on n'a pas encore des idées ! Je veux dire décidé...

**Trois** – Ah oui, mais c'est embêtant, ça.

**Un** – On décide toujours au dernier moment, pour ne pas risquer d'être récupérés.

**Trois** – Et la contre-manif ?

**Un** – Visiblement, aujourd'hui, ils ont un peu d'avance sur nous...

**Deux** – Bon alors ? Vous êtes avec nous ou vous êtes contre nous ?

**Trois** – Je crois qu'il va falloir que je réfléchisse encore un peu... Je me suis peut-être emballé trop vite... Finalement, je me demande si je suis vraiment prêt à m'engager... Vous m'excusez ?

*Il part.*

**Un** – Il y en a, je te jure...

**Deux** – Quand on n'a pas la maturité politique...

**Un** – Tu es sûr que ce n'était pas un flic ?

**Deux** – Va savoir...

**Un** – Quand même, c'est bizarre.

**Deux** – Quoi ?

**Un** – On n'est que deux.

**Deux** – C'est vrai, tu as raison.

**Un** – Tu es sûr que c'est aujourd'hui, la manif ?

**Deux** – Je ne sais plus, maintenant. Ce type m'a complètement embrouillé.

**Un** – Comme on n'a pas de mot d'ordre.

**Deux** – Il y a peut-être eu un contre-ordre.

**Un** – Je propose qu'on revienne demain, non ?

**Deux** – Tu as raison. De toute façon, apparemment, la base n'était pas prête pour une manif de cette ampleur.

**Un** – Tu sais ce qu'on dit : il ne faut pas avoir raison trop tôt.

**Deux** – J'espère qu'on ne va pas croiser la contre-manif, quand même, on aurait l'air de quoi...

**Un** – On aurait l'air de deux cons, oui.

**Deux** – Tu crois ?

*Ils sortent.*

## 65. Du balai

*Deux balayeurs. Ils balaient. L'un ramasse quelque chose par terre.*

**Un** – C'est dingue tout ce qu'on peut trouver dans les caniveaux.

**Deux** – C'est quoi ?

**Un** – Une oreille.

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Une oreille, je te dis !

**Deux** – Une oreille ? Non ? Fais voir... Ah ouais, c'est une oreille, dis donc.

*Il se met à regarder par terre.*

**Un** – Qu'est-ce que tu cherches ?

**Deux** – Je regarde s'il n'y aurait pas la deuxième.

**Un** – Pourquoi il y aurait la deuxième ?

**Deux** – Je ne sais pas... Les oreilles, ça marche par deux, non ?

**Un** – Les oreilles, ça marche par deux... N'importe quoi...

*Ils restent un instant perplexes, appuyés sur le manche de leurs balais.*

**Deux** – Qu'est-ce qu'on va en faire, de cette oreille ?

**Un** – Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ?

**Deux** – Je ne sais pas. On devrait peut-être essayer de retrouver son propriétaire.

**Un** – Qu'est-ce que tu veux qu'il en fasse ?

**Deux** – Il me semble que moi, si je perdais une oreille et qu'on la retrouve, j'aimerais bien qu'on me la rapporte.

**Un** – Comment ça, si tu perdais une oreille ? On ne perd pas ses oreilles comme on perd ses clefs ! Comment veux-tu perdre une oreille sans t'en apercevoir ?

**Deux** – C'est vrai, ça... Comment est-ce qu'il a bien pu perdre une oreille, ce type ?

**Un** – Ça peut aussi être une femme.

**Deux** – Une femme ? Pourquoi une femme ?

**Un** – Pourquoi pas une femme ? Les femmes aussi ont des oreilles, non ? Sinon, à quoi elles accrocheraient leurs boucles d'oreille...

**Deux** – Mais cette oreille-là ne porte pas de boucle d'oreille.

**Un** – C'était peut-être une femme qui ne portait pas de boucle d'oreille...

**Deux** – C'est affreux...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Savoir que quelque part, une femme marche dans la rue avec une seule oreille.

**Un** – La femme à l'oreille coupée...

*Justement une femme arrive.*

**Trois** – Je lis dans les lignes de la main. Voulez-vous me donner la vôtre ?

**Un** – On cherche plutôt quelqu'un qui lise dans les lobes de l'oreille. Vous savez faire ça ?

**Trois** – Faut voir...

*Il lui tend l'oreille.*

**Un** – Tenez, je vous prête une oreille attentive.

**Deux** – On voudrait surtout savoir à qui elle appartient, cette oreille.

*La voyante semble se concentrer.*

**Trois** – Je vois... un balai.

**Deux** – Vous croyez que cette oreille pourrait avoir appartenu à une sorcière ?

**Un** – Un balai... Évidemment, on est balayeurs, alors elle voit des balais ! On serait poissonniers, elle sentirait le poisson. Et on serait marins, elle entendrait la mer...

**Trois** – Pour l'instant je sens surtout de mauvaises vibrations...

**Deux** – On a trouvé cette oreille en balayant les feuilles mortes dans le caniveau.

**Un** – L'automne, c'est la haute saison pour les balayeurs... Les oreilles mortes se ramassent à la pelle...

**Deux** – Qu'est-ce que vous voyez d'autre ?

**Trois** – Je vois... (*Brandissant l'oreille, comme en transe*) Je ne vois rien, mais j'entends.

**Un** – Une voyante qui entend, maintenant...

**Deux** – Et qu'est-ce que vous entendez ?

**Un** – J'entends une voix... qui vient de très loin.

**Deux** – Et qu'est-ce qu'elle dit, cette voix ?

**Trois** – J'entends... des chiffres !

**Un** – Des chiffres ?

**Deux** – Ça doit être un message codé.

**Trois** – Cinq chiffres... Et un sixième...

**Deux** – Le numéro complémentaire !

**Trois** – Oui... Oui, c'est bien ça... Ça ressemble à la combinaison du prochain loto !

**Un** – Le loto ?

**Deux** – Et c'est quoi, ces chiffres ?

*Elle lui rend brusquement l'oreille, comme si le charme était rompu.*

**Trois** – Ça, pour le savoir, il faut payer d'avance.

**Un** – C'est ça oui... Et qu'est-ce qui nous prouve que c'est la bonne combinaison ?

**Trois** – Rien. Vous n'êtes pas obligés d'y croire. C'est vous qui voyez...

**Un** – C'est nous qui voyons ? Je pensais que c'était vous, la voyante...

**Deux** – Quand même, tu te rends compte ? Et si c'était le bon numéro ?

**Un** – Tu parles sérieusement ?

**Deux** – Qu'est-ce qu'on risque ?

**Un** – Ça, je pense que madame va nous le dire...

**Trois** – Cinquante euros.

**Un** – Cinquante euros ?

**Trois** – C'est à prendre ou à laisser.

**Un** – Et si c'était vrai, pourquoi est-ce que vous ne la joueriez pas vous-même, la combinaison gagnante ?

**Trois** – C'est vous qui l'avez trouvée, cette oreille. Pas moi. Ce serait contraire à la déontologie.

**Deux** – Ça ne fait que 25 euros chacun...

**Un** – Va pour 40, d'accord ?

**Trois** – OK.

*Ils lui donnent chacun un billet de vingt. Elle sort un papier de sa poche et le leur tend.*

**Trois** – Voilà les numéros gagnants.

**Deux** – Mais... ils étaient déjà écrits sur ce papier avant que vous n'entendiez cette voix !

**Trois** (*avec emphase*) – Le destin est toujours écrit d'avance.

*Elle s'en va.*

**Deux** – Je ne sais pas pourquoi, mais moi j’y crois...

**Un** – Et c’est quoi, ces numéros ?

*L’autre s’apprête à le lui dire, mais se ravise.*

**Deux** – Viens plutôt par là... (*Jetant un regard vers le public*) Les murs ont des oreilles...

*Ils se mettent un peu en retrait.*

**Un** – Alors ?

**Deux** – Le 13.

**Un** – Classique.

**Deux** – Le 5 bis.

**Un** – On va dire le 5.

**Deux** – Et le 214.

**Un** – Le 214 ?

**Deux** – On va dire le 2, le 1 et le 4.

**Un** – Ouais, mais ça ne fait que 5 numéros.

**Deux** – Ah ouais, c’est vrai...

**Un** – Elle ne nous a pas donné le numéro complémentaire, la salope.

**Deux** – On aurait dû lui donner les cinquante euros qu’elle nous demandait.

**Un** – C’est ça, ça va être de ma faute, maintenant.

**Deux** – Et cette oreille, qu’est-ce qu’on en fait ? Elle n’a pas l’air très propre...

**Un** – Évidemment, on l’a trouvée dans le caniveau...

**Deux** – Ouais... (*En direction de la salle*) Personne n’a perdu une oreille ? Une oreille sale...

Bon ben je la laisse ici, bien en évidence. Si celui qui l’a perdue veut la récupérer...

**Un** – Bon, on la fait, cette grille, oui ou non ?

**Deux** – Allons-y... Je ne sais pas pourquoi, mais j’ai l’impression que c’est notre jour de chance...

*Ils sortent.*

## 66. Le pari de Pascal

*Un personnage arrive, désorienté. Il jette un regard au plan qu'il tient à la main. Il aperçoit alors quelque chose par terre et, intrigué, le ramasse. C'est un billet de banque, qu'il examine avec curiosité. Un autre personnage arrive. Le premier interpelle le second.*

**Un** – Excusez-moi, vous n'auriez pas...?

**Deux** (*l'interrompt*) – Désolé, mais je n'ai pas de monnaie.

**Un** – Ah non, mais je ne fais pas la manche... Au contraire... Je voulais vous demander si vous n'aviez pas perdu un billet, par hasard ?

*L'autre, surpris, s'arrête et se radoucit quelque peu.*

**Deux** – Un billet ? Ça dépend... C'est un billet de combien ?

*Le premier jette un regard au billet.*

**Un** – Cinq cents.

**Deux** – Ah oui, quand même... Attendez, je regarde... (*Il fait mine de fouiller ses poches.*) Je... Oui, peut-être... Un billet de cinq cents euros, vous disiez ?

*L'autre examine le billet.*

**Un** – Oui, cinq cents... Ah non, dites donc...

**Deux** – Ce n'est pas un billet de cinq cents ?

**Un** – Si, mais c'est un billet de cinq cents francs !

**Deux** – Des francs ? Vous voulez dire... des anciens francs ?

**Un** – Ah non, des nouveaux... Enfin... Les francs d'avant, quoi... Les anciens francs, ça n'existe plus, non ?

**Un** – Les nouveaux francs non plus, ça n'existe plus... Faites voir...

*L'autre lui tend le billet.*

**Deux** – Ah oui, cinq cents francs. Un Pascal, comme on disait à l'époque...Ça faisait un moment que je n'en avais pas vu...Quand ils étaient en circulation, je n'en voyais déjà pas souvent...

**Un** – Pascal... C'était un philosophe, non ?

**Deux** – Un mathématicien, je crois...

**Un** – Ah oui ! Le pari de Pascal !

**Deux** – Cinq cents francs...

**Un** – Ça fait combien en euros ?

**Deux** – À peu près cent euros, non ? Quelque chose comme ça...

**Un** – Donc, ce n'est pas à vous... Vous croyez qu'on peut encore les échanger ?

**Deux** – À la Banque de France, vous voulez dire ? Ah, je ne crois pas, non... (*Il lui rend le billet.*) Je ne suis même pas sûr que ça existe encore, la Banque de France.

**Un** – Vous croyez ?

**Deux** – Maintenant, avec l'Europe...

**Un** – Quand même, la Banque de France...

*Un troisième personnage arrive, semblant chercher quelque chose. Les deux autres le regardent, intrigués.*

**Un** – Vous cherchez quelque chose ?

**Trois** – Oui, j'ai... Je crois que j'ai perdu cent euros, dites donc...

**Deux** – Cent euros ?

**Un** – Et vous n'en êtes pas sûr ? Il me semble que moi, si je perdais cent euros...

**Trois** – C'est-à-dire que... Je suis allé au distributeur, ça je le sais... J'ai retiré cent euros,



comme d'hab... Mais je ne les retrouve pas... Ils sont peut-être tombés de ma poche... Vous ne les auriez pas trouvés, par hasard ?

**Un** – Cent euros ? Non...

**Trois** – Ou alors, j'ai oublié de les prendre...

**Deux** – Comment ça, oublié ?

**Trois** – Avant, c'était ma carte bancaire que j'oubliais dans le distributeur. Je prenais l'argent, et j'oubliais la carte... Maintenant, je fais bien attention à reprendre ma carte... Mais parfois, j'oublie de prendre les billets...

**Un** – Dans ce cas, la machine les ravale, non ?

**Trois** – Oui... À moins que quelqu'un ne les ait pris avant...

**Deux** – Ou que le vent les ait emportés.

**Un** – C'est vrai qu'il y a du vent, aujourd'hui.

**Deux** – Les feuilles mortes se ramassent à la pelle...

*Le premier montre le billet qu'il a trouvé.*

**Un** – Les billets de banque aussi...

**Trois** – Vous avez trouvé mes cent euros ?

**Un** – Voilà ce que je viens de ramasser par terre.

*Il lui tend le billet de cinq cents francs.*

**Trois** – Un billet de cinq cents francs...

**Deux** – Ça ne peut pas être le vôtre.

**Trois** – C'est quand même curieux, remarquez...

**Un** – Quoi ?

**Trois** – Cinq cents francs... ça fait à peu près cent euros, non ?

**Deux** – Mais enfin... comment votre billet de cent euros aurait-il pu se transformer en un billet de cinq cents francs ?

**Trois** – Ouais... Surtout que moi, c'étaient deux billets de cinquante euros.

**Un** – Comment vous le savez ? Vous n'êtes même pas sûr de ne pas les avoir oubliés dans le distributeur.

**Trois** – Vous avez raison... Mais les billets de cent euros, c'est plutôt rare, non ?

**Deux** – De nos jours, moins que les billets de cinq cents francs.

**Un** – Par quel miracle deux billets de cinquante euros pourraient se convertir en un billet de cinq cents francs ?

**Deux** – Personnellement, je ne crois pas aux miracles... Et puis transformer deux billets de cinquante euros en un billet de cinq cents francs même plus échangeable, tu parles d'un miracle...

**Trois** – Surtout qu'en réalité, cent euros, ça fait 655 francs et 96 centimes... En arrondissant un peu... Du coup je perds plus de 155 francs dans l'opération...

**Un** – Ah oui, on est loin de la multiplication des pains, c'est clair...

*Ils restent un instant perplexes.*

**Deux** – Ou alors, ça vient du DAB...

**Trois** – Comment ça ?

**Deux** – Vous dites que vous n'avez pas regardé les billets. Vous n'êtes même pas sûr de les avoir pris.

**Trois** – Et alors ?

**Deux** – C'est peut-être le distributeur qui vous a refourgué un billet de cinq cents francs au lieu de deux de cinquante euros.

**Trois** – Vous croyez ? Mais c'est du vol !

**Deux** – Il est peut-être détraqué.

**Un** – Mais enfin s'il n'a pas pris les billets, le DAB les a avalés.

**Trois** – Allez savoir... Il y a peut-être des DAB qui n'avalent pas...

**Deux** – Surtout quand on essaie de leur faire avaler des billets qui n'ont même plus cours.

**Trois** – Mais vous dites que c'est le distributeur qui me l'a refile, ce billet de cinq cents balles ! Alors la banque me refile un billet périmé, et après, le DAB ne veut pas le ravalé ?

**Deux** – C'est vrai que c'est un peu dur à avaler...

**Un** – Peut-être qu'il l'a avalé, et qu'il l'a recraché.

**Trois** – En tout cas, j'ai l'impression désagréable que dans cette histoire, c'est moi qui me suis fait baiser.

**Deux** – C'est un peu l'impression qu'on a tous en sortant de sa banque, non ?

**Trois** – Un DAB qui se met à redistribuer des francs... Ça n'a pas de sens, non ?

**Un** – Je ne sais pas, moi... Vous voyez une autre explication, vous ?

*Nouveau silence perplexe.*

**Un** – Ils ne seraient pas repassés au franc sans nous le dire, quand même ?

**Deux** – C'est vrai que ça fait un moment que je n'ai pas écouté les informations...

**Trois** – Tout de même... Revenir au franc... On a beau être un peu distrait... On ne parle pas d'avoir raté le passage à l'heure d'été, là...

**Deux** – J'ai bien une autre hypothèse, mais ça fout un peu les jetons...

**Un** – Dites toujours...

**Deux** – Et si on avait fait un bond dans le passé...

**Trois** – Un bond ?

**Un** – Vous voulez dire... comme dans un film de science-fiction ? On aurait été projetés en arrière dans le temps... avant le passage à l'euro.

**Trois** – Vous plaisantez ? Et puis franchement, un voyage dans le temps... Si c'est juste pour revenir à l'époque du franc... Tu parles d'un film...

**Deux** – Je n'ai pas dit que c'était un bon film... C'est peut-être juste un mauvais cauchemar...

**Un** – C'est simple, on n'a qu'à regarder l'argent qu'on a dans nos poches...

**Trois** – Moi, je n'ai rien... J'allais au distributeur, justement...

**Deux** – Je suis parti sans mon portefeuille... Je viens de descendre la poubelle...

**Un** – J'ai un peu de monnaie dans ma poche...

*Il fouille sa poche et en sort une pièce.*

**Un** – Ah voilà... Une pièce de un euro...

**Trois** – Ouf...

**Deux** – Faites voir ? (*Il l'examine.*) C'est une pièce de dix francs...

**Un** – Non ?

*Le troisième examine la pièce à son tour.*

**Trois** – Ah oui, dites donc... C'est vrai que ça ressemble beaucoup à une pièce d'un euro... mais c'est bien une pièce de dix francs.

**Deux** – Je crois que là, il se passe vraiment quelque chose de pas ordinaire...

**Un** – Ne nous affolons pas... On me l'a peut-être refourguée à la boulangerie par erreur, cette pièce de dix francs... Ça arrive...

**Deux** – Tout de même... Ça commence à ressembler à un faisceau de présomptions, comme on dit dans les séries policières...

*Arrive un quatrième personnage.*

**Quatre** – Excusez-moi de vous déranger, je sais que ça va vous paraître curieux comme

question, mais vous n'auriez pas trouvé un billet de cinq cents francs, par hasard ?

*Les trois autres le regardent avec suspicion.*

**Un** – À moi de vous poser une question... En quelle année sommes-nous ?

**Quatre** – Mais... on est toujours en 2015, il me semble... Jusqu'au 31 décembre en tout cas...

**Deux** – Alors comme ça, en 2015, vous vous baladez dans la rue avec un billet de cinq cents francs ? Non mais vous vous rendez compte ?

**Un** – C'est vrai, on était morts d'inquiétude, nous !

**Trois** – On a cru un instant qu'on avait fait un grand bond en arrière. Comme dans ce film, là... *Retour vers le passé...*

**Quatre** – Ce n'est pas *Retour vers le futur*, le film ?

**Deux** – Oui, bon, ce n'est pas le problème.

**Quatre** – Excusez-moi, je... je ne pensais pas vous...

**Deux** – Non mais c'est un monde, tout de même...

**Un** – Tenez, le voilà votre billet de cinq cents balles !

**Trois** – Mais qu'est-ce que vous allez foutre avec ça ?

**Quatre** – Eh bien... Je me rendais présentement chez un numismate...

**Trois** – Un numismate ?

**Quatre** – Les... Les pièces et les billets de collection, vous voyez...

**Un** – Je vois...

**Quatre** – J'ai retrouvé ce billet chez moi, dans un bouquin qui appartenait à mon grand-père.

**Deux** – Le genre de grand-père à se servir de billets de banque comme marque-pages...

**Un** – Remarquez, c'est vrai que c'est moins salissant que les sardines à l'huile.

**Quatre** – Donc j'ai regardé sur Internet ce que ça pouvait valoir aujourd'hui.

**Deux** – Combien ?

**Quatre** – Cent euros ! Vous vous rendez compte ? À l'époque où c'était encore échangeable, ça n'en valait que soixante-seize...

**Trois** – Ah oui, c'est... C'était un petit malin, votre pépé, finalement.

**Un** – Oui, c'est ce qui s'appelle un pari sur l'avenir... Avec ce Pascal, votre grand-père vous aura fait gagner dans les vingt-quatre euros.

**Quatre** – Ça fait combien, vingt-quatre euros, en francs ?

**Trois** – Environ 157 francs et 43 centimes...

**Quatre** – Ouah... Bon ben... Merci, en tout cas... Heureusement qu'il y a encore des gens honnêtes comme vous...

*Les trois qui restent regardent le quatrième partir.*

**Trois** – Ça ne me dit pas où sont passés mes cent euros, tout ça...

*Les deux autres le regardent.*

## 67. Un bon coup de balai

*Maria est en train de passer un coup de balai. Édouard arrive en costume trois pièces.*

**Édouard** – Ah Maria... Je voulais vous dire un mot, justement...

**Maria** (*arrétant de balayer*) – Oui, monsieur ?

**Édouard** – Il y a combien d'années que vous balayez pour nous, Maria ?

**Maria** – Je ne sais pas, monsieur. Je n'ai pas compté. Vous n'êtes pas content de mon travail ?

**Édouard** – Si, si, Maria, au contraire. Je tenais d'ailleurs à vous féliciter. Vous connaissez la devise de notre banque ?

**Maria** – Il faut savoir balayer devant sa porte ?

**Édouard** – Bien, Maria, exactement ! Grâce à vous, la devanture du Crédit Solidaire est toujours impeccable. Et la devanture d'une banque, c'est sa vitrine, n'est-ce pas ? Si la vitrine d'une banque n'est pas impeccablement tenue, les clients pourraient se dire que...

**Maria** – Le banquier n'est sûrement pas très net non plus...

**Édouard** – Voilà ! Vous avez tout compris, Maria.

**Maria** – Je peux continuer mon travail, monsieur ?

**Édouard** – Pas tout à fait, Maria...

**Maria** – Bon... (*Il s'éclaircit la gorge.*) Comme vous le savez, ma chère Maria... Ma très chère Maria... Je dirais même ma trop chère Maria... C'est la crise.

**Maria** – Ah oui, monsieur ?

**Édouard** – La crise, Maria ! Même si vous ne lisez pas la presse économique tous les jours, vous en avez entendu parler, tout de même ? Mais oui, suis-je bête ! Vous êtes bien espagnole, Maria, n'est-ce pas ?

**Maria** – Portugaise, monsieur...

**Édouard** – Mais c'est encore mieux ! Enfin, je veux dire encore pire... Le Portugal est le pays le plus endetté de la zone euro ! Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant ?

**Maria** – Non, monsieur...

**Édouard** – Bref, c'est la récession, et le monde de la finance, bien entendu, est le premier affecté par la baisse générale des valeurs...

**Maria** – Les valeurs...

**Édouard** – Je parle des valeurs boursières, évidemment, mais soyez-en persuadée, Maria, de la dépression économique à la dépression tout court, il n'y a souvent qu'un pas. Quand la Bourse est à la baisse, le moral l'est aussi. Et quand le moral est dans les chaussettes, la crise morale n'est pas loin non plus.

**Maria** – Oui, monsieur...

**Édouard** – Vous-même, Maria, ne me dites pas que vous n'êtes pas un peu déprimée ?

**Maria** – Ça va, monsieur, je ne me plains pas...

**Édouard** – Excusez-moi, Maria, mais quand on vous voit, comme ça, avec votre balai... On n'a pas l'impression que vous respirez la joie de vivre, je vous assure !

**Maria** – Je suis peut-être un peu fatiguée, en ce moment... À force de balayer devant votre porte...

**Édouard** – Tout cela pour vous dire, Maria, que notre banque, évidemment, n'est pas non plus épargnée par la tourmente... et que nous devons faire nous aussi des économies. Vous comprenez cela, n'est-ce pas ?

**Maria** – Oui, monsieur...

**Édouard** – Pour votre bien, Maria, le Crédit Solidaire a donc dû prendre des mesures drastiques et néanmoins douloureuses afin de préserver votre emploi. Emploi dont la pérennité, je peux vous le dire maintenant, était gravement menacée.

**Maria** – Merci monsieur...

**Édouard** – J'ai donc le plaisir de vous annoncer, Maria, que vous n'êtes pas licenciée.

**Maria** – Je travaille au noir, monsieur.

**Édouard** – Quoi qu'il en soit, vous pourrez continuer à balayer devant notre porte jusqu'à nouvel ordre. Et qui sait ? Un jour peut-être, je vous laisserai balayer aussi le bureau du directeur.

**Maria** – Merci, monsieur...

**Édouard** – Évidemment, le Crédit Solidaire attend de vous que vous fassiez aussi un petit effort pour nous aider à préserver l'emploi dans ce pays. Car sans emploi, pas de pouvoir d'achat, sans achat pas de confiance, et sans confiance, pas d'emploi. C'est le cercle vicieux de la stagflation, vous me suivez ?

**Maria** – J'essaie, monsieur...

**Édouard** – Tout cela vous dépasse, bien sûr, ma pauvre Maria, mais vous pouvez me faire confiance... Je vais d'ailleurs essayer d'être plus clair... En contrepartie de la préservation de votre emploi, le Crédit Solidaire vous propose une baisse de rémunération de trente pour cent. J'imagine que cette proposition vous semble raisonnable, n'est-ce pas ?

**Maria** – Trente pour cent ?

**Édouard** – Un petit tiers, si vous préférez.

**Maria** – Un tiers en moins ?

**Édouard** – Ben oui, pas en plus, hein ? Vous savez que par les temps qui courent, même les emplois de balayeur ne courent pas les rues, Maria. Bientôt pour balayer dans une banque, même au black, il faudra au moins bac plus trois ! Plus éventuellement un bon coup de piston et une promotion canapé... Vous avez le bac, vous, Maria ?

**Maria** – Non monsieur...

**Édouard** – J'imagine que vous n'avez pas davantage de relations haut placées ?

**Maria** – Non, monsieur...

**Édouard** – Et pour la promotion canapé, ma chère Maria, sans vouloir vous vexer, je ne suis pas sûr non plus que tous les atouts soient vraiment de votre côté... Que voulez-vous, c'est comme ça... C'est la grande loterie de la vie... Et même le Crédit Solidaire n'y pourra rien changer... Certains naissent en Suisse avec un nom à rallonge et un physique avantageux, et d'autres... Bref, vous conviendrez donc que notre proposition est plus que généreuse... Qu'en pensez-vous ?

**Maria** – Ce que j'en pense, monsieur ?

**Édouard** – Oui, Maria... Ce n'est pas absolument nécessaire que vous en pensiez quelque chose, mais je vous écoute néanmoins. Nous sommes toujours en démocratie, quand même...

**Maria** – Ce que j'en pense...

**Édouard** – Vous devez bien en penser quelque chose...

**Maria** – Mais je pense bien que j'en pense quelque chose, monsieur... (*Maria lève son balai pour le frapper.*) Voilà ce que j'en pense, monsieur !

**Édouard** – Maria ? Mais vous êtes devenue folle ? (*Elle le poursuit avec son balai.*) Mais enfin, Maria, calmez-vous ! Et puis ce n'est qu'une proposition ! Nous sommes pour le dialogue social, nous aussi... (*Elle lui assène quelques coups.*) Aïe... Ouille... Vingt pour cent ?

**Maria** – Vous voulez encore tâter de mon balai ?

**Édouard** – Dix pour cent ?

**Maria** – Dix pour cent d'augmentation ?

**Édouard** – C'est-à-dire que... (*Maria est prête à frapper à nouveau.*) Très bien, Maria... Il faut savoir terminer une négociation, et j'ai bien compris que votre proposition justement n'était pas négociable... Marché conclu... Le Crédit Solidaire vous augmente de dix pour cent...

**Maria** – Très bien, monsieur.

**Édouard** – Mais dites-moi, Maria, vous êtes dure en affaires... Nous savons aussi apprécier chez nos employés les qualités qui sont les leurs... Et on peut dire que vous ne manquez pas de caractère...

**Maria** – Merci, monsieur...

**Édouard** – Ça vous dirait un petit stage de formation, entièrement payé, bien sûr, pour intégrer notre service de recouvrement ? Comme je vous le disais, c'est la crise, et les mauvais payeurs sont de plus en plus nombreux...

**Maria** – Encore un coup de balai, monsieur ?

*Il s'éloigne prudemment.*

**Édouard** – N'en parlons plus, Maria. Je vous laisse travailler...

**Maria** – Merci, monsieur.

## 68. Une ombre de la rue

*Un personnage (homme ou femme) est là. Un autre arrive. Ne remarquant pas le premier, il se croit seul.*

**Transparent** – Bonjour, je suis l’homme qu’on ne voit pas.

**Inaudible** – Mais... qui m’appelle ?

**Transparent** – Je vous rassure, vous n’entendez pas des voix, comme Jeanne d’Arc. Mais je vous disais justement que... J’espère que vous n’êtes pas sourd, au moins ?

**Inaudible** – Non, non, je vous entends très bien. Mais où êtes-vous ?

**Transparent** (*au public*) – C’est le drame de ma vie, je suis complètement transparent.

**Inaudible** – Et vous vous m’entendez ?

**Transparent** (*au public*) – Je le vois très bien bouger les lèvres, mais je n’entends pas du tout ce qu’il me dit...

**Inaudible** – C’est l’histoire de ma vie, je ne suis pas muet, mais personne ne m’entend. Même pas les sourds.

**Transparent** – Comment savoir s’il a bien compris ma question, je n’entends pas sa réponse.

**Inaudible** – Je ne peux pas le voir, et je n’arrive pas à me faire entendre. Ça ne va pas être évident d’avoir une conversation suivie...

*Un troisième personnage arrive.*

**Inodore** (*s’adressant à celui qu’il voit*) – Vous parlez tout seul ?

**Inaudible** – Ce n’est même pas la peine que je lui réponde...

**Transparent** – Non, pas du tout, je parlais à ce monsieur que vous voyez là.

**Inodore** – C’est curieux, je vous vois ici, et c’est par là que je vous entends !

**Transparent** – Ah non, mais lui, vous ne risquez pas de l’entendre. C’est l’homme inaudible.

**Inodore** (*un peu perdu*) – Ah oui... Et vous ?

**Transparent** – Je suis l’homme invisible.

**Inodore** – Je vois... Comme au cinéma, vous voulez dire ?

**Transparent** – Oui... Sauf que moi, je suis vraiment transparent. Et pour un comédien, croyez-moi, ce n’est pas forcément un avantage.

**Inodore** – Ça alors... Lui, je le distingue parfaitement, mais je n’entends pas ce qu’il me dit, alors que vous...

**Transparent** – Moi, au moins... même invisible, je reste parfaitement compréhensible.

**Inodore** – Grâce à Dieu moi aussi.

**Transparent** – Alors je crois qu’on va bien s’entendre.

**Inodore** – Pourtant en général, les gens disent qu’ils ne peuvent pas me sentir.

*Transparent hume un peu l’air dans sa direction.*

**Inaudible** – C’est pourtant vrai. C’est quand les gens ne sentent absolument rien qu’on le remarque.

**Inodore** – Vous disiez ?

**Transparent** – Rien. Mais je pensais qu’être inodore, c’est quand même moins gênant que d’être invisible, comme moi, ou inaudible, comme ce pauvre homme.

*Inodore renifle dans sa direction, visiblement incommodé.*

**Inodore** – Pas d’odeur... Dans certains cas, ça peut même être un avantage pour les autres, croyez-moi.

**Inaudible** (*incommodé aussi*) – Ah oui, lui on ne le voit pas, mais on sent bien sa présence, c'est sûr...

**Transparent** – C'est étrange...

**Inodore** – Quoi donc ?

**Transparent** – Nous ne sommes que trois, n'est-ce pas ?

**Inaudible** – Il me semble, non ?

**Transparent** – Et pourtant... je sens comme une présence, pas vous ?

**Inodore** – À part vous, je ne sens rien...

**Inaudible** – Une présence spirituelle, vous voulez dire ?

*Silence.*

**Transparent** – À moins que ce soit lui...

**Inaudible** – Lui ?

**Inodore** – Celui qui, en plus d'être invisible, inaudible et inodore...

**Inaudible** – ...est aussi intouchable et complètement insipide.

**Inodore** – Dieu ? Enfin, ça n'a pas de sens...

**Inaudible** – En tout cas, ça n'a de sens pour aucun des cinq que nous connaissons.

**Transparent** – À moins qu'il n'émette sur une autre fréquence...

**Inodore** – Ah oui... Si Dieu existe, on peut dire que c'est quelqu'un d'excessivement discret...

*Un temps.*

**Transparent** – Je me demande même si à un tel niveau de discrétion, on peut encore parler d'exister.

**Inaudible** – Mouais...

*Les deux autres tournent le regard vers lui. Il a l'air étonné.*

**Inaudible** – Quoi, qu'est-ce que j'ai ?



# **Brèves du temps perdu**

Comédie à sketches sur le temps, la vie, la mort, l'amour et l'éternel retour...

## 69. Réveil

*La lumière se fait peu à peu. Un couple dort sous un drap. On entend un martèlement suivi des trois coups (comme au théâtre). Il émerge en sursaut et tombe du lit. Vêtu d'un pyjama rayé (évoquant une tenue de prisonnier), il se frotte les côtes en grimaçant, avant de jeter un regard autour de lui, semblant ne rien reconnaître. Il regarde son pyjama, étonné. Il se lève et parcourt la pièce, à la recherche d'une issue, mais ne trouve rien. Il se fige en apercevant les spectateurs qui le regardent. Secouant la tête comme pour chasser un mauvais rêve, il revient vers le lit, et tombe nez à nez avec Elle, également en pyjama rayé, qui a aussi commencé à se réveiller pendant qu'il avait le dos tourné. Ils poussent ensemble un cri de terreur en se découvrant l'un l'autre.*

**Elle et Lui** – Ah !!!

**Elle** (*couvrant sa poitrine de ses mains*) – Qu'est-ce que vous faites là ?

**Lui** – Et vous ?

*Elle se lève à son tour et fait à peu près le même manège que lui précédemment, pendant qu'il l'observe.*

**Elle** – Mais... on est où ?

**Lui** – Aucune idée...

**Elle** – Vous savez bien comment vous vous appelez ?

**Lui** (*mimique pour dire que non*) – Et vous ?

**Elle** – Si on est en colo, il y a sûrement un nom, cousu sur une petite étiquette, à l'intérieur de votre pyjama. Faites voir...

*Elle s'approche de lui et veut regarder derrière son col de pyjama. Il a un mouvement de recul, mais finit par se laisser faire.*

**Elle** – Ah oui, il y a bien quelque chose d'écrit ! Je n'arrive pas à lire ! Retirez ça, pour voir...  
*Il accepte finalement de retirer sa veste de pyjama. Il est désormais torse nu et manifeste une certaine gêne. Elle se penche sur l'étiquette et lit.*

**Elle** – Adam...

**Lui** – Comme la brosse ?

**Elle** – Comme le prénom ! (*Il affiche une mine perplexe, en se frottant machinalement les côtes.*) Vous êtes blessé ?

**Lui** – Ce n'est rien. J'ai dû me fêler une côte en tombant du lit. (*Un temps*) Et vous ?

**Elle** – Non, moi ça va...

**Lui** – Je veux dire, vous aussi, vous avez peut-être votre nom sur une étiquette cousue quelque part. Faites voir...

*Il s'approche, mais elle l'arrête d'un geste ferme.*

**Elle** – On verra ça plus tard !

**Lui** – En colo, vous croyez...? Il n'y a personne...

**Elle** – On est peut-être les premiers...

**Lui** – Ou les derniers... (*Ils font à nouveau le tour des lieux chacun de leur côté, et se retrouvent face à face*) On ne s'est pas déjà vu quelque part ?

**Elle** – Dans vos rêves, peut-être... Alors vous ne voyez vraiment aucun moyen de nous sortir de là ?

**Lui** – Eh, oh, on n'est pas mariés, hein ? Pourquoi ce serait à moi de vous sortir de là ?

**Elle** – Excusez-moi...

**Lui** – Bon... Qu'est-ce qu'on fait ?

**Elle** – On est obligés de faire quelque chose...?

**Lui** (*décidé*) – Moi, j’ai horreur de rester inactif. (*Joignant le geste à la parole*) Je me recouche !

**Elle** – Bon...

**Lui** – C’est peut-être un cauchemar... Et quand on se réveillera, ça ira mieux...

**Elle** – Ou ce sera pire...

*Ils s’apprêtent à se recoucher, un peu gênés malgré tout de partager le même lit.*

**Lui** – Vous avez un côté préféré ?

**Elle** – Non...

**Lui** – Bon, ben je vais reprendre celui-là, alors.

*Il s’allonge du même côté qu’auparavant.*

**Elle** – On prend vite ses petites habitudes, hein...?

*Elle se couche de l’autre côté, mais n’a pas l’air d’avoir envie de dormir.*

**Lui** – Je peux éteindre ?

**Elle** – J’aurais bien lu un peu, mais on n’a même pas le texte de la pièce...

**Lui** – J’éteins alors. (*Il cherche comment éteindre.*) Je ne vois pas d’interrupteur... (*La lumière baisse progressivement.*) Ah ben voilà ! (*Il se tourne vers elle.*) Bon ben... À un de ces jours, alors...

**Elle** – C’est ça... À un de ces jours...

*Noir.*

**Elle** – Je mets le réveil ?

**Lui** – Ce n’est pas dimanche, demain ?

**Elle** – Il n’y a pas de réveil, de toute façon...

## 70. Travaux d'approche

*Ils sont assis côte à côte. Elle dort contre son épaule. Elle se réveille peu à peu... et sursaute légèrement.*

**Elle** – Pardon, je suis désolée... Mais vous auriez dû...

**Lui** – Je n'ai pas osé vous réveiller...

**Elle** – J'ai dormi longtemps.

**Lui** – On a commencé les travaux d'approche...

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Je veux dire, euh... Les manœuvres d'approche... Pour l'atterrissage !

**Elle** – Ah, oui...

*Elle remet un peu d'ordre dans ses cheveux.*

**Lui** (*engageant*) – Vous êtes en vacances ?

**Elle** – Euh... Non... Je vais rejoindre mon mari...

**Lui** – Ah... Qu'est-ce qu'il fait ?

**Elle** – Il... Il est médecin... Il travaille pour une ONG...

**Lui** – Ah, oui, bien sûr... Dans un pays pareil... À part le tourisme et l'humanitaire... La prostitution, un peu... Et le trafic de drogue, bien sûr...

**Elle** (*déstabilisée*) – Et vous ? Vous êtes en vacances ?

**Lui** – Euh, non... Je fais... dans le trafic d'armes.

**Elle** – Vous voulez dire...

**Lui** – Kalachnikov, lance-roquettes, mines antipersonnel... Je viens de toucher un lot de chars d'assaut presque neufs. Si ça vous intéresse...?

**Elle** – Merci... Mon mari a déjà un quatre-quatre...

**Lui** – Il a raison, c'est plus pratique. Un tank c'est très difficile à garer, et ça consomme autant qu'un Airbus.

*Silence embarrassé, suivi d'une secousse que les comédiens peuvent marquer par un léger sursaut.*

**Lui** – Ah, ça y est... On vient d'atterrir. (*Ils se lèvent.*) Bon, et bien... Enchanté d'avoir fait votre connaissance.

**Elle** – Vous... Vous êtes vraiment trafiquant d'armes...?

**Lui** – Non. C'était seulement pour que vous me détestiez. Pour ne pas avoir de regret. Une femme mariée... avec un French Doctor, c'est difficile de lutter... Et vous ?

**Elle** – Moi ?

**Lui** – Vous êtes vraiment mariée ?

**Elle** – Euh... En fait, non... Pas vraiment...

**Lui** – Vous êtes célibataire et en vacances, comme moi.

**Elle** – Je vais au Club... Ne me dites pas que vous aussi...?

**Lui** – On y va tous... C'est un charter...

**Elle** (*innocemment*) – Ah, oui...?

**Lui** – Vous dormiez vraiment...?

**Elle** – Non... Heureusement... Je ronfle...

**Lui** – Je vous offre un verre au bar, ce soir ?

**Elle** – J'ai pris la formule tout compris, avec boisson à volonté. Pas vous ?

**Lui** – Si... Je crois qu'il est temps de descendre, sinon, l'avion va redécoller. Il fait deux rotations par jour... Après vous, je vous en prie... (*Ils se dirigent vers la sortie.*) Vous n'étiez

pas déjà venue, l'année dernière ?

**Elle** – Si...

**Lui** – Il me semblait bien aussi...

## 71. Amour toujours

*Elle et Lui, côte à côte, amoureuxment.*

**Elle** – On est bien, comme ça, non ?

**Lui** – Oui...

**Elle** – Tu m'aimes ?

**Lui** – Oui.

**Elle** – Tu m'aimeras toujours ?

**Lui** – Toujours ?

**Elle** – Je ne sais pas, moi... Est-ce que tu m'aimeras pendant 50 ans ?

**Lui** (*effaré*) – 50 ans...?

**Elle** – 40...? (*Il a l'air dubitatif*) 20...? 10...? (*Un temps*) Est-ce que tu m'aimeras pendant un an ?

**Lui** – Un an ? (*Convaincu*) Ah, oui ! Et toi ?

**Elle** (*sceptique*) – Un an ?

**Lui** – Six mois ? (*Elle a l'air dubitative*) Quinze jours ? Une semaine ?

*Elle a toujours l'air dubitative.*

**Lui** – Est-ce que tu m'aimeras jusqu'à demain ?

**Elle** – Demain matin ? À quelle heure ?

**Lui** – Je ne sais pas, moi. Disons 9 heures ?

*Elle sourit en signe d'acquiescement. Ils s'embrassent.*

**Elle** – Je mets le réveil ?

## 72. Autoroute

*Il se présente devant elle.*

**Lui** – Combien ?

**Elle** – 30 euros...

**Lui** – Super ou ordinaire ?

**Elle** – Ça existe encore, l'ordinaire ? Je pensais qu'il n'y avait plus que du super ? (*Il ne dit rien.*) Bon, ben mettez-moi de l'ordinaire. Pour changer un peu...

**Lui** – L'ordinaire, c'est plus cher.

**Elle** – Ah, bon ?

**Lui** – C'est devenu très rare, l'ordinaire. Il n'y en a pas partout...

**Elle** – Bon, ben mettez-moi du super, alors.

**Lui** – Super normal ou super plus ?

**Elle** – C'est quoi la différence ?

**Lui** – Super plus, c'est plus cher, mais ça consomme moins.

**Elle** – Qu'est-ce que vous me conseillez ?

**Lui** – Vous consommez beaucoup ?

**Elle** – Je ne sais pas. J'en prends toujours pour 30 euros...

**Lui** – Prenez du super plus.

**Elle** – Bon, ben... Le plein, alors... Je ne voudrais pas retomber en panne sèche...

**Lui** – Je vous fais les niveaux et la pression ?

**Elle** – C'est gratuit...?

**Lui** – C'est à la discrétion du client.

**Elle** – Mais... combien, sans indiscretion.

**Lui** – Un euro, en moyenne. Deux pour les plus généreux. Cinq pour les bienfaiteurs de l'humanité. Je vous fais une carte de fidélité ?

**Elle** – Qu'est-ce qu'on gagne ?

**Lui** – Avec cinq pleins, vous avez droit à un lavage gratuit.

**Elle** – D'habitude, je la lave moi-même...

**Lui** – C'est quoi, ça ? Une crotte de pigeon...

**Elle** – Vous croyez...?

**Lui** – Il faut nettoyer ça. C'est très corrosif.

**Elle** – Qu'est-ce que je peux faire ?

**Lui** – Prenez une carte de fidélité.

**Elle** – Je ne viens pas souvent par là. Je suis en vacances...

**Lui** – C'est valable partout.

**Elle** – La prochaine fois, peut-être...

**Lui** – Voilà, ça fait 95 euros.

**Elle** – Tenez, gardez le tout. (*Elle commence à s'éloigner mais se ravise.*) Excusez-moi, vous savez où on est ?

**Lui** – Vous allez où ?

**Elle** – Je ne sais pas encore.

**Lui** – De toute façon, vous ne pouvez pas faire demi-tour.

**Elle** – Et la prochaine sortie, c'est loin ?

**Lui** – Ouh là...! C'est pas tout de suite, hein...!

**Elle** – Bon, ben je vais continuer, alors.

**Lui** – Bonne route.

**Elle** (*en partant*) – Merci.

**Lui** – Ah, les femmes...



### 73. Décalage horaire

*Un homme arrive essoufflé devant une femme, genre hôtesse.*

**Lui** – Bonjour mademoiselle, je suis Monsieur Dumortier...

**Elle** (*vérifiant sur une liste*) – Monsieur Dumortier, oui, parfaitement.

**Lui** – Désolé, je suis un peu en retard...

**Elle** (*aimablement*) – Vous êtes le dernier, en effet. Nous n'attendions plus que vous pour décoller... Vous avez des bagages ?

**Lui** – Euh, non... (*Montrant le sac en plastique qu'il tient à la main*) Juste ça... Je peux le prendre en cabine... ?

**Elle** – Bien sûr... Classe tourisme, c'est bien cela... ?

**Lui** (*acquiesçant*) – Le vol dure combien de temps ?

**Elle** (*vérifiant*) – Attendez, que je ne vous dise pas de bêtises... 37 ans exactement... Vous arrivez le 16 avril 3022 à midi, heure locale...

**Lui** – Je me suis dit qu'en avril, il y aurait moins de monde...

**Elle** – En dehors des vacances scolaires, c'est quand même moins cher. Et puis là-bas, avril, c'est la belle saison. Les jours rallongent. En hiver, on a à peine le temps de se lever qu'il fait déjà nuit : les journées ne durent que cinq heures !

**Lui** – Vous y êtes déjà allée ?

**Elle** – Oui ! Plusieurs fois. En tant qu'hôtesse, on a des tarifs... Vous avez prévu un vêtement chaud pour la décongélation ?

**Lui** – Bien sûr.

**Elle** – Heureusement qu'on a des avantages, vous savez... Parce qu'hôtesse... C'est une vie de fou... Vous partez sur le moindre vol d'une soixantaine d'années, vous revenez, il faut vous refaire des amis. Les vôtres sont déjà tous morts et enterrés... Ou alors complètement décatés... Vous avez des amis ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Vous avez bien raison. C'est beaucoup plus simple. (*Son téléphone sonne et elle répond.*) Oui... ? Parfait, merci. (*Elle raccroche et s'adresse à nouveau à son passager.*) Cette fois, c'est l'heure. On m'annonce que votre fusée va décoller d'un instant à l'autre. Je ne vous dis pas au revoir. Quand vous reviendrez, je ne serai sans doute plus de ce monde. Je fais le système solaire, en ce moment. Il n'y a presque pas de décalage annuel. C'est quand même moins fatigant.

**Lui** – Surtout quand on a des enfants...

**Elle** – Vous les laissez à la crèche, et quand vous revenez du travail, ils ont fini médecine... Alors bon voyage !

*Il part en oubliant son sac en plastique.*

**Lui** – Merci.

**Elle** – Ah, vous oubliez votre bagage à main...

**Lui** – Oh, pour ce qu'il y a dedans...

**Elle** – Vous avez raison... Ce n'est pas la peine de se charger... Quand on arrive, la mode a complètement changé... Autant acheter des vêtements sur place...

**Lui** – Ah, je ne vous ai pas demandé, pour le retour. C'est quand ?

**Elle** – Le retour ? Ah, ça, c'est une question qu'on me pose rarement... Je peux vous donner une évaluation, mais vous savez... Ça dépendra de l'évolution de l'aéronautique entre-temps...

**Lui** – Ne vous dérangez pas. Je verrai ça là-bas. Bonne journée...

**Elle** – Bonne journée à vous... Enfin, je veux dire... Bonne hibernation...

**Lui** – Eh, oui... 37 ans, quand même...

**Elle** – Oh, vous verrez, on ne sent pas le temps passer... Et on se réveille frais comme une rose...

**Lui** – Excusez-moi de vous demander ça, mais c'est vraiment une compagnie sûre...? Vous n'avez jamais eu de rupture dans la chaîne du froid...?

**Elle** – Pensez-vous ! Tout ça est très contrôlé. Le dernier incident qu'on a eu, c'est un passager qui s'est trompé de vol. Il devait retrouver sa fiancée sur Venus pour leur voyage de noces, et il a embarqué par mégarde pour une planète située à une quarantaine d'années lumière... Évidemment, quand il est revenu, elle...

**Lui** – Elle n'était plus vraiment fraîche comme une rose...

*Ils rient.*

**Elle** – Allez, maintenant filez, sinon vous allez le rater. Et le prochain vol n'est que dans soixante-dix ans...

**Lui** – J'y vais...

## 74. Partie de pêche

*Le premier est en train de pêcher. Le deuxième arrive.*

**Deux** – Ça mord ?

**Un** – Je viens d'arriver...

**Deux** – Vous appâtez à quoi ?

**Un** – Mie de pain...

**Deux** – Ah, oui... Vous avez essayé le... Merde, comment ça s'appelle, déjà...? La... Ce qu'on trouve dans le camembert ! Les... Voyez ce que je veux dire ?

**Un** – Non...

**Deux** – C'est pas grave, ça me reviendra tout à l'heure...

**Un** – Vous êtes pêcheur ?

**Deux** – Non ! J'aurais jamais la patience... Rester des heures immobile à rien faire, comme ça, en attendant que ça morde... Si ça mord ! Vous ne vous ennuyez jamais ?

**Un** – C'est une façon d'être un peu tranquille...

**Deux** – Non, je préfère encore la chasse...

**Un** – Vous êtes chasseur ?

**Deux** – Non. Mais si je devais choisir, je préférerais la chasse. Il y a plus d'action. Et puis au moins, on fait un peu d'exercice. Parce que rester assis comme ça toute la journée... Je ne sais pas comment vous faites.

**Un** – C'est reposant. On écoute le bruit de l'eau qui coule...

**Deux** (*hurlant*) – Les asticots ! Dans le camembert ! Pour appâter ! Les asticots, c'est le mot que je cherchais ! Vous avez essayé, les asticots ?

**Un** – Non.

**Deux** – Vous devriez.

**Un** – Une autre fois, peut-être...

**Deux** – Un safari... Ça, ça me dirait bien... Au Kenya, par exemple... Vous connaissez, le Kenya ?

**Un** – Non.

**Deux** – La chasse au gros. Une dizaine d'éléphants qui vous foncent dessus. Pan ! Entre les deux yeux ! Après, il y a intérêt à se garer, pour pas être aplati par le troupeau.

**Un** – C'est interdit, maintenant, la chasse à l'éléphant...

**Deux** – Oui, j'ai vu un reportage là dessus. Il paraît qu'ils se remettent à proliférer. Et ils deviennent agressifs ! Ils s'attaquent aux hommes... Sans raison, comme ça... Ils foncent sur tout ce qui bouge... Il y a eu des morts, hein ! À ce qu'il paraît, c'est parce qu'ils se souviennent d'avoir été chassés il y a des dizaines d'années. Ceux qui en ont réchappé avec une patte folle, une oreille en moins ou une balle dans la trompe. Et les éléphanteaux qui ont vu leurs parents se faire massacrer sous leurs yeux. Même cinquante ans après, ils se souviennent, et ils se mettent à charger dès qu'ils voient un quatre-quatre qui passe à proximité... C'est que ça vit très vieux, un éléphant. Et ça a de la mémoire... Vous n'avez pas une touche, là ?

**Un** – C'est le vent...

**Deux** – Qu'est-ce que vous en faites, quand vous en attrapez un ? Vous le mangez...?

**Un** – Je le rejette à l'eau...

**Deux** – Alors ça ne sert vraiment à rien... Mais ils doivent être un peu amochés, quand vous

les rejetez à l'eau, non ? Avoir un crochet qui vous transperce la joue, comme ça, ça doit pas faire du bien... (*L'autre reste impassible.*) On dit que manger du poisson, c'est bon pour la mémoire... Vous croyez que ça a de la mémoire, un poisson ?

## 75. Excès de lenteur

*Un homme s'approche d'un autre (ou d'une femme).*

**Un** – Papiers.

*Le deuxième lui tend ses papiers.*

**Deux** – Voilà.

*Le premier examine les papiers.*

**Un** – Vous savez à quelle vitesse vous rouliez ?

**Deux** (*profil bas*) – Je ne me suis pas rendu compte...

**Un** – Et ce n'est pas la première fois.

**Deux** – C'est la dernière, je vous le promets.

**Un** – Non mais vous vous rendez compte ! 12 kilomètres heure sur l'autoroute ! Vous auriez pu provoquer un accident très grave ! Qu'est-ce que vous avez à dire pour votre défense ?

**Deux** – Je n'étais pas pressé...

**Un** – Vous vous foutez de moi ?

**Deux** – Je vous jure que non ! En fait... C'est une sorte de phobie... Dès que je pars, j'ai l'angoisse d'arriver...

**Un** – Vous voulez dire de ne pas arriver...

**Deux** – Non, d'arriver ! Ça me fait pareil en avion...

**Un** – Vous avez peur de l'avion ?

**Deux** – Pas du tout... J'ai peur de l'atterrissage... Enfin, pas de l'atterrissage en tant que tel... C'est la fin du voyage, si vous préférez... Ça me terrorise... Je suis tellement angoissé... Je pourrais détourner l'avion pour l'empêcher d'atterrir... Mais ça ne servirait à rien. Même en faisant des cercles autour de l'aéroport, on finirait par brûler tout le kérosène, et on serait quand même obligé de se poser en catastrophe, non ?

**Un** – Si...

**Deux** – À moins d'être ravitaillé en vol...

**Un** – Oui...

**Deux** – Vous n'avez pas ce genre d'angoisse, vous, en moto ?

**Un** – Non...

**Deux** – Ce que j'aimais, quand j'étais enfant, c'était les manèges... Comme ça tourne en rond, on est sûr de ne jamais arriver à rien... Je montais toujours dans la soucoupe... Vous savez, la toupie, là ? On tourne sur soi-même... En plus de tourner en rond... D'ailleurs, tourner en rond, c'est le mouvement universel, non... ? Les planètes tournent sur elles-mêmes, et autour du soleil... On dit que le monde ne tourne pas rond... C'est faux... Il n'y a rien qui tourne plus en rond que l'univers... Et vous... ?

**Un** – Moi... ?

**Deux** – Vous montiez sur quoi, au manège ?

**Un** – Sur la moto...

**Deux** – Déjà...

**Un** – En fait, c'est mon père qui m'installait à califourchon sur la moto.

**Deux** – Et pourtant, la moto, c'est très dangereux.

**Un** – Moi, ce que j'aurais aimé, c'est monter dans la citrouille...

**Deux** – La citrouille ?

**Un** – Enfin, le carrosse, quoi... Surtout que même en moto, le carrosse, je n'arrivais jamais à le rattraper... Sur le manège, je veux dire...

**Deux** – Vous vous souvenez de *Mary Poppins* ?

**Un** – Mary Poppins...?

**Deux** – Le film...! (*Horrifié*) Cette scène, quand les chevaux de bois se détachent du manège pour aller battre la campagne et finir au galop sur un champ de course à foncer hors d'haleine vers l'arrivée, la bouche pleine d'écume...

**Un** – La bouche pleine d'écume, vous êtes sûr ?

**Deux** – Pour moi, c'était pire que *l'Exorciste*...!

*L'autre le regarde un instant avec un air perplexe.*

**Un** – Bon...

*Il rend ses papiers à l'autre.*

**Un** – Vous n'êtes pas complètement rond, au moins ?

**Deux** – Je vous jure que non...

**Un** – Allez, ça va pour cette fois... Vous pouvez circuler...

**Deux** – Circuler ?

**Un** – Et plus vite que ça !

**Deux** – Bon... Vous ne voulez pas me retirer mon permis...?

*L'autre lui lance un regard négatif.*

**Deux** – OK, j'y vais...

*Il fait mine de s'en aller.*

**Deux** – N'allez pas trop vite en moto, vous non plus...

*Il se retourne une dernière fois.*

**Deux** – Le périphérique, c'est encore loin...?

**Un** – Même à 130, vous en avez pour une bonne heure...

**Deux** – Et sinon, la prochaine sortie, c'est quoi ?

**Un** – La gendarmerie...

## 76. Hors saison

*Un homme (ou une femme) en tenue d'été (genre bermuda et chemisette hawaïenne) voire en maillot de bain, arrive devant un(e) autre en tenue polaire (genre doudoune et moon boots) qui vend des glaces.*

**Un** – Bonjour. Elles sont bonnes vos glaces ?

**Deux** – C'est des glaces artisanales. Combien de boules ?

**Un** – Qu'est-ce que vous avez comme parfum ?

**Deux** – Alors... vanille, chocolat, pissenlit, noisette, fraise, moutarde, cassis, menthe avec éclats de chocolat noir, fruit de la passion, citron, choucroute avec éclats de saucisse de Strasbourg, violette, rose, chrysanthème, papaye, anchois, praliné, noix de coco, framboise, cerise, noix de cabillaud, pomme, caramel, javel, banane, saucisson sec, orange, mandarine, aspirine, rhum-raisins, vieux mollard, huître, tarama, steak tartare, ananas, kiwi... Ah, non, du kiwi, il ne m'en reste plus.

**Un** – Tiens, je vais essayer chocolat-noix de cabillaud, pour changer un peu.

**Deux** – Une double alors.

**Un** – Va pour une triple. Vous me mettez deux boules de cabillaud.

*L'autre lui donne sa glace. Il la goûte.*

**Un** – On sent bien le goût de la morue, hein ?

**Deux** – On les fait nous-mêmes.

**Un** (*avec une moue*) – Ah, une arête...

*Il extirpe l'arrête.*

**Deux** – C'est des glaces artisanales...

**Un** – Mmm... Et ça marche, les affaires ?

**Deux** – Ça dépend des parfums... En ce moment, avec ce froid, c'est surtout petit salé aux lentilles, qui part bien. En hiver, ça réchauffe. D'ailleurs, je suis en rupture... Vous êtes en vacances ?

**Un** – Non, on tourne un film, dans le coin. Je suis comédien. Enfin, figurant...

**Deux** – Ah oui ? Et qu'est-ce que c'est comme film ?

**Un** – *Les Bronzés au Club Med numéro 5*. En hiver, ça coûte moins cher. Le Club est fermé.

**Deux** – C'est sûr. C'est comme pour moi. J'ai racheté tout ce stock de glaces pour une bouchée de pain. Avec la crise, faut savoir s'adapter. Surprendre. Etre là où on ne vous attend pas. En été, je vends des marrons chauds sur la plage...

**Un** – Je comprends... L'été prochain, je fais une figuration dans *Les Bronzés font du ski numéro 4*. On tourne à Courchevel, avec de la neige artificielle. C'est que là-haut, l'été, ça cogne sous la doudoune... Bon va falloir que j'y retourne. Ils doivent avoir fini de décongeler la piscine. Tous les matins, c'est pareil. On perd un temps, avec ça...

## 77. Temps perdu

*Deux archéologues en train d'effectuer une fouille.*

**Un** – Je crois que cette fois, on a trouvé quelque chose...

**Deux** – Passé ou futur ?

**Un** – Futur antérieur, je dirais.

*Ils découvrent un objet qu'ils exhibent. C'est une pendule.*

**Deux** – Qu'est-ce que ça peut bien être ?

**Un** – Aucune idée.

**Deux** – Il y a des chiffres...

**Un** – Et des aiguilles...

**Deux** – Trois...

**Un** – Il y a une qui bouge.

**Deux** – Elle tourne en rond...

**Un** – À quoi ça peut bien servir... ?

**Deux** – C'est peut-être dangereux...

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – On ferait mieux de ne pas y toucher...

**Un** – C'est un peu tard.

**Deux** – On dirait que les autres aiguilles bougent aussi. Mais moins vite.

**Un** – Ah, ouais, tu as raison...

**Deux** – C'est peut-être un jeu ?

**Un** – Ce n'est pas très marrant.

**Deux** – Un instrument de mesure ?

**Un** – Pour mesurer quoi ?

**Deux** – Va savoir...

**Un** – À moins que ce ne soit un objet rituel...

**Deux** – Ou alors, c'est une œuvre d'art.

**Un** – Ce n'est pas très décoratif...

**Un** – Bon, il va falloir qu'on rentre au vaisseau spatial. Il est déjà cinq heures trente deux...

**Deux** – Tiens, c'est marrant.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – La petite aiguille est sur le cinq, et la grande sur le trente-deux...

**Un** – Tu crois que cet appareil indiquerait l'heure qu'il est ?

**Deux** – Va savoir...

**Un** – Mais à quoi ça sert, un appareil qui t'indique le présent ? C'est comme un panneau indicateur qui te dirait « Vous êtes ici ». On le sait déjà !

**Deux** – Nous, oui...

**Un** – Une civilisation primitive qui aurait eu besoin de machines pour se repérer dans le temps présent ?

**Deux** – C'est une hypothèse.

**Un** – Tu imagines, un peu ? Tu te réveilles en pleine nuit, et tu ne sais même pas l'heure qu'il est. Tu es obligé de regarder une machine pour savoir si c'est le moment de te lever ou pas...

**Deux** – On fait un métier passionnant...

**Un** – Et pour remonter le temps, comment ils faisaient ?



**Deux** – Peut-être qu'ils faisaient tourner les aiguilles à l'envers ?

*Le premier essaie de faire tourner les aiguilles à l'envers, sans succès.*

**Deux** – Non, ça ne tourne que dans un sens. Apparemment, ces gens-là ne pouvaient voyager que dans le futur.

**Un** – Pas de marche arrière, t'imagines ! Tu n'as pas le droit à l'erreur...

**Deux** – Ça devait être une civilisation très primitive.

**Un** – Bon, allez, on y va. Je n'ai aucune idée de l'endroit où on est.

*L'autre regarde une sorte de montre à son poignet.*

**Deux** – Longitude 23234, largitude 43722, profondeur 65840...

**Un** – Remarque, si on y pense. Nous on a pas besoin de machine pour savoir l'heure qu'il est... Et si ces gens-là savaient instantanément où ils étaient...?

**Deux** – Rien que par la pensée, tu veux dire ?

**Un** – Ou alors, ils vivaient dans un espace tout petit.

**Deux** – Au point de toujours savoir où ils étaient ? Comme ça, rien qu'en regardant autour d'eux ?

**Un** – Je ne sais pas... Imagine que l'espace dans lequel ils vivaient n'était pas lisse, comme le nôtre, mais comportait des aspérités...

**Deux** – Comme des sommets, des failles ou des précipités ?

**Un** – Ouais... Qui permettaient de se repérer dans l'espace. Aussi facilement que nous on se repère dans le temps.

*L'autre le regarde avec un sourire navré.*

**Un** – C'est con, je sais...

**Deux** – Tu as fumé ou quoi...?

**Un** – Ça me fout un peu les jetons, cette machine, pas toi...?

**Deux** – Si...

**Un** – Et si on la laissait là où on l'a trouvée ?

**Deux** – Je n'osais pas te le proposer...

*Ils se saisissent de l'horloge pour la remettre en place.*

**Un** – Avant qu'on prenne de mauvaises habitudes...

**Deux** – Et qu'on ne puisse plus s'en passer.

*Ils ont fini et échangent un regard.*

**Deux** – Prêts pour la téléportation ?

**Un** – Ça baigne.

**Un** – Tu sais que tu as de l'imagination, toi ? Tu aurais dû faire philosophe, au lieu d'archéologue du temps...

*Ils disparaissent.*

## 78. Perdu de vue

*Elle et Lui arrivent, visiblement perdus, et épuisés.*

**Elle** – On n'est pas déjà passés par là ? Il me semble qu'on s'est abrités sous ce chêne il y a à peine un quart d'heure...

**Lui** – En même temps, il n'y a rien qui ressemble plus à un arbre qu'un autre arbre. D'ailleurs, comment tu sais que c'est un chêne ?

**Elle** – Il y a des glands en dessous...

**Lui** – Je me demande si on ne ferait pas mieux de s'asseoir et d'attendre...

*Il s'assoit par terre, découragé.*

**Elle** – Attendre quoi ? On est dans le Bois de Vincennes ! Tu ne crois quand même pas que la gendarmerie va monter une expédition de secours en voyant notre voiture toute seule sur le parking ce soir ?

*Il ne répond pas. Elle s'assied à son tour, résignée. Il regarde fixement quelque chose droit devant lui.*

**Elle** – Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

**Lui** – Le corbeau, là... J'ai l'impression de l'avoir déjà vu...

**Elle** – Ah, tu vois, qu'est-ce que je disais... On est déjà passés par là...

**Lui** (*songeur*) – Quand j'étais gamin, mon père avait ramené un corbeau à la maison, un soir... Il était bûcheron, mon père... Alors il avait coupé l'arbre et... Évidemment, le nid... Je l'ai nourri à la petite cuillère... Tu ne peux pas savoir le bruit que ça fait, un bébé corbeau, quand ça a faim... Au début, je n'osais même pas m'approcher... Et puis petit à petit, je l'ai apprivoisé... Il me suivait partout, comme un petit chien.

**Elle** – À pied ?

**Lui** – Il devait me prendre pour sa mère. Comme il ne me voyait pas voler, il n'avait pas idée de le faire non plus...

*Elle se demande visiblement s'il ne délire pas.*

**Lui** – Enfin si, il volait ! Les crayons de mon père, qu'il lui piquait dans son bureau, et qu'il allait enterrer dans le jardin. Qu'est-ce qu'on a rigolé, avec ça...

**Elle** (*perplexe*) – Mmm...

**Lui** – Et puis petit à petit, ça lui est venu...

**Elle** (*larguée*) – Quoi ?

**Lui** – De se servir de ses ailes ! Au début, c'était juste des petits sauts. D'une chaise de jardin à une autre... Et puis de la chaise à un arbre...

**Elle** – Il a dû voir d'autres corbeaux voler. Ça lui a donné des idées...

**Lui** – Au début, il ne s'absentait qu'un jour ou deux... On savait qu'il reviendrait... Et puis un jour il est parti pour de bon, et on ne l'a plus jamais revu... Il est retourné à la vie sauvage...

**Elle** – Ou alors un chasseur lui a mis un coup de fusil. S'il n'était pas farouche...

**Lui** (*poursuivant sans l'entendre*) – Depuis, à chaque fois que je vois un corbeau, je me demande si ce n'est pas Babac...

**Elle** – Babac... ?

**Lui** – C'est comme ça qu'on l'avait appelé...

*Il fixe toujours le corbeau avec un air rêveur. Elle le regarde de plus en plus perplexe.*

**Elle** – Attends, il doit être mort depuis longtemps, ton corbac !

**Lui** – Ne crois pas ça. Ça vit plus de cent ans, un corbeau...

*Elle se relève pour rompre le charme.*

**Elle** – Dis donc, je ne voudrais pas troubler ces émouvantes retrouvailles, mais il faudrait

peut-être songer à repartir, là. Il commence à faire nuit...

*Il regarde du côté du corbeau.*

**Lui** (*déçu*) – Il s'est envolé... Ce n'était peut-être pas lui, finalement...

*Elle semble soulagée de le voir revenir à la raison.*

**Lui** – Ou alors, c'est toi qui lui as fait peur...

*Ils s'en vont.*

**Elle** – Tu es sûr que c'est par là ? Je ne suis pas encore prête pour le retour à la vie sauvage, moi...

## 79. Coup de foudre

*Un homme entre, genre VRP, une mallette à la main. Il attend, ne sachant pas quoi faire. Puis il en profite pour examiner discrètement les lieux. Son jugement semble très favorable. Son portable sonne, il répond.*

**Lui** – Oui...? Oui, chérie... Oui, j'y suis... Non, la fille de l'agence n'est pas encore arrivée. Je suis un peu en avance. Une occasion pareille, tu penses bien. Je tenais absolument à être le premier. Oui, elle m'a dit qu'il y avait quelqu'un d'autre sur l'affaire... Non, non, c'était ouvert, alors j'en ai profité pour entrer... Ah, oui, je t'assure, c'est vraiment magnifique. Le coup de cœur, je te jure. Non, je crois que cette fois, c'est le bon. Et à ce prix là... Les propriétaires sont pressés, apparemment... Un divorce, il paraît... Excuse-moi, je vais devoir te laisser... Je l'entends qui arrive... OK, je te rappelle après, d'accord...? Tchao...

*Une femme entre. Elle est habillée un peu de la même façon que lui, au féminin, et porte également une mallette.*

**Elle** – Bonjour... Vous êtes bien...?

**Lui** – Oui...

**Elle** – Je me suis garée sur une place handicapés, mais bon... On n'en a pas pour très longtemps...

**Lui** – Non, bien sûr...

*Elle jette un regard sur la pièce. Il paraît décontenancé.*

**Elle** – Ah, oui, c'est...

**Lui** – C'est la première fois que vous le voyez...?

**Elle** – Oui... Pourquoi ?

**Lui** – Non, non... Rien... Je...

**Elle** – Ce n'est pas très grand, évidemment, mais bon...

**Lui** – Pour un couple.

**Elle** – Oui.

**Lui** – Il y a pas mal de placards...

*Ils semblent tous les deux un peu embarrassés.*

**Elle** – Il faut reconnaître qu'à ce prix-là, c'est une occasion à saisir.

**Lui** – Oui...

**Elle** – Vous... Vous faites ça depuis longtemps...

**Lui** – Ça ?

**Elle** – Vous débutez, je me trompe ?

**Lui** – C'est-à-dire que... Pourquoi ?

**Elle** (*amusée*) – Ça se voit un peu...

**Lui** – Ah, oui...?

**Elle** – Vous n'êtes pas très... Mais au contraire, hein... Ça fait six mois qu'on cherche, alors évidemment... Excusez-moi, mais... les agents immobiliers, on commence à connaître leur baratin... Alors là, ça me repose un peu...

**Lui** – Bien sûr...

**Elle** – Et puis c'est vrai qu'un appartement comme ça, à ce prix là... Il n'y a pas vraiment besoin d'en rajouter...

**Lui** – Non...

**Elle** (*reprenant sa visite*) – Ah, oui, c'est... C'est très lumineux...

**Lui** – Oui, enfin...

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Surtout la journée...

**Elle** – Oui... C'est sûr que la nuit... Ça doit être un peu plus sombre...

**Lui** – Eh bien justement non.

**Elle** – Non ?

*Cherchant quelque chose pour argumenter, il se place face au public devant l'endroit supposé de la fenêtre.*

**Lui** – Vous avez vu cette enseigne lumineuse, sur le toit, là-bas, juste en face...

**Elle** – Ah, non...

**Lui** – Pour la boîte de nuit, en bas ! Avant de vous coucher, vous avez intérêt à fermer les volets...

**Elle** – Ah, oui...

**Lui** – Le problème, c'est... qu'il n'y a pas de volets.

**Elle** – Ah, non...

**Lui** – En revanche, si vous êtes insomniaque, vous pouvez lire jusqu'au lendemain matin, vous n'avez même pas besoin d'allumer la lumière. Vous êtes insomniaque ?

**Elle** – Des fois...

**Lui** – L'avantage, c'est que vous ne serez pas réveillée à quatre heures du matin quand les clients quittent la boîte et s'en grillent une en chahutant avant de rentrer chez eux à moitié bourrés.

**Elle** – Je croyais que c'était la première fois que vous veniez ici... Vous avez l'air de bien connaître le voisinage...

**Lui** – Déformation professionnelle... Dans notre métier, on a l'œil pour tous ces petits inconvénients qui n'apparaissent généralement aux acheteurs imprudents qu'après avoir signé la promesse de vente...

**Elle** – Il y a quand même une belle hauteur de plafond...

**Lui** – Oui...

**Elle** – Non... ?

**Lui** – Si, si... C'est... C'est sûr que c'est très agréable, cette impression de volume...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Mais il faut aussi penser au chauffage...

**Elle** – Le chauffage...

**Lui** – Plein nord, comme ça... Là, on est en été... Mais au mois de décembre...

**Elle** – Vous croyez ?

**Lui** – Quand on est chauffé au gaz, encore...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Mais là, avec le chauffage électrique...

**Elle** – Ah, oui...

**Lui** – En plus il n'y a qu'un radiateur...

**Elle** – Mmm...

**Lui** – Et pas bien gros encore.

**Elle** – Non...

**Lui** – Allez savoir s'il marche, au moins...

**Elle** (*intriguée*) – Vous êtes payé à la commission ?

**Lui** – Non, pourquoi ?

**Elle** – Comme ça... Enfin, la journée, ça a l'air plutôt calme, non ?

**Lui** (*jetant un nouveau regard par la fenêtre*) – Ouh, là... Vous avez vu, à droite ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – L'école !

**Elle** – Ah, oui... Nous n'avons pas encore d'enfants mais... C'est vrai que ce serait pratique...

**Lui** – Mmm...

**Elle** – Non ?

**Lui** – Attendez l'heure de la récréation...

**Elle** – Vous voulez dire...

**Lui** – Vous ne travaillez pas chez vous, au moins ?

**Elle** – Si... Je... Je suis traductrice...

**Lui** – Croyez-moi... Une école... Quand on ne rentre chez soi que le soir, ça va... Mais quand on a besoin de tranquillité pour travailler pendant la journée...

**Elle** – À ce point là... ?

**Lui** – Depuis combien de temps vous n'avez pas mis les pieds dans une cour de récréation ?

**Elle** – Je ne sais pas...

**Lui** – Croyez-moi, une école... Il vaut encore mieux habiter à côté d'une centrale nucléaire...

**Elle** – Ah, oui ?

**Lui** – Ça fait moins de bruit...

**Elle** – Mais... Pourquoi vous me dites tout ça ? Votre métier, c'est de vendre des appartements, non ?

**Lui** – Vous m'êtes sympathique, je ne sais pas pourquoi... Je ne voudrais pas que... Et puis je finirai bien par trouver un autre pigeon...

**Elle** – Je vous remercie de votre honnêteté... Je suis très touchée...

**Lui** – Je vous en prie.

**Elle** – Et les toilettes ?

**Lui** – Dans la salle de bain...

**Elle** – Ça prend moins de place.

**Lui** – Mais ce n'est pas très commode... surtout si vous comptez agrandir la famille.

**Elle** – D'accord... Je vais peut-être réfléchir encore un peu, alors...

**Lui** – Prenez tout votre temps... Je ne pense pas que ce genre de produits parte très rapidement, de toute façon...

**Elle** – Merci... Alors je vais y aller... Je suis garée sur une place handicapés...

**Lui** – Oui... Je crois qu'il y a un hôpital psychiatrique, pas très loin...

*Elle se demande s'il ne viendrait pas de s'en échapper.*

**Elle** – Vous êtes un drôle d'agent immobilier...

**Lui** – Vous trouvez... ?

**Elle** (*troublée*) – J'y vais...

**Lui** – OK... (*Elle s'en va. Il jette un regard sur l'appartement, avec un air beaucoup moins satisfait. Son téléphone sonne.*) Oui... ? Ah, c'est toi... Non, ce n'était pas l'agent immobilier, en fait, c'était... Écoute, je ne peux pas te raconter ça tout de suite, la fille de l'agence va arriver... Tout ce que je peux te dire, c'est que maintenant, on est les seuls sur les rangs... (*Essayant de se re-motiver*) C'est génial, non ? L'appartement... ? Écoute... Je me demande s'il est si bien que ça, finalement... Oui, je sais, c'est ce que je pensais, mais tu sais ce que c'est... Parfois, on a le coup de foudre et... Mais non, je ne dis pas ça pour toi... Je te parle de l'appartement ! Bon, on en reparle tout à l'heure, d'accord, j'entends des pas dans l'escalier...

*À sa grande surprise, c'est la femme qui revient.*

**Elle** – Vous croyez au coup de foudre... ?

*Il reste interloqué. Elle va vers lui et lui roule un patin. On entend au loin le vacarme allant croissant des enfants qui sortent en récréation. Le noir se fait. Relayé par le flash de lumière intermittent de l'enseigne lumineuse.*

## 80. Temps pis

*Elle est assise, en train de lire. Il approche très hésitant.*

**Lui** – Euh... Excusez-moi de vous importuner, mais...

**Elle** – Oui ?

**Lui** – Je... me demandais si... vous accepteriez de... me donner l'heure, s'il vous plaît.

**Elle** – Désolée, mais ma montre s'est arrêtée.

**Lui** – Ah...

**Elle** – La pile, sans doute.

**Lui** – C'est ennuyeux...

**Elle** – Oui.

**Lui** – Bon, alors je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

**Elle** – Mmm...

*Il s'apprête à s'en aller, mais se ravise.*

**Lui** – Vous pourriez peut-être quand même me dire quelle heure il était quand votre montre s'est arrêtée ?

**Elle** – Euh, oui, pourquoi pas...

**Lui** – Ça me donnerait déjà une idée...

**Elle** – Une idée ?

**Lui** – Une idée... de l'heure qu'il est maintenant.

**Elle** – Ah, oui...

**Lui** – Par exemple, je ne sais pas moi... Si votre montre s'est arrêtée à trois heures vingt-huit, je saurais déjà qu'il est plus de trois heures vingt-huit...

**Elle** (*vérifiant*) – Ma montre s'est arrêtée à trois heures et demie...

**Lui** – Merci infiniment, ça me donne déjà une indication... Je sais maintenant avec certitude qu'il est plus de trois heures trente...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Encore une fois, pardon de vous avoir dérangée...

**Elle** – Pas de quoi.

*Il s'apprête à repartir, mais se ravise à nouveau.*

**Lui** – Vous êtes sûre que votre montre est bien arrêtée, au moins...

**Elle** – Ah, oui, quand même...

**Lui** – Excusez-moi, mais... Comment pouvez-vous en être absolument certaine ?

**Elle** – Je ne sais pas, je...

**Lui** – Parfois, il arrive qu'on ait l'impression que le temps ne passe pas très vite... Ou même pas du tout... Momentanément, en tout cas...

**Elle** – C'est vrai, mais...

**Lui** – Quand on s'ennuie, par exemple...

**Elle** – Euh, oui...

**Lui** – On regarde sa montre, on a l'impression qu'elle est arrêtée, alors qu'en fait...

**Elle** – Mmm...

**Lui** – Vous... vous êtes beaucoup ennuyée en attendant ?

**Elle** – En attendant quoi ?



**Lui** – Je ne sais pas, je... Je ne me permettrais pas de vous demander ce que vous attendez... ou qui.

**Elle** – Pas spécialement... J'ai mon bouquin...

**Lui** – Alors je suis désolé pour vous mais dans ce cas, je crains fort que votre montre soit vraiment en panne...

**Elle** – Oui... Ça fait une bonne demi-heure qu'elle indique trois heures et demie... Je crois qu'il n'y a aucun doute là-dessus...

**Lui** – Attendez... Une demi-heure, vous dites ?

**Elle** – À peu près, oui...

**Lui** – Comment le savez-vous ?

**Elle** – Eh bien... J'ai eu le temps de lire trois chapitres de mon bouquin...

**Lui** – Dans ce cas, si votre montre s'est arrêtée sur trois heures trente, il y a de cela une demi-heure, ça veut dire qu'il est à peu près quatre heures maintenant.

**Elle** – Oui, pas loin, sans doute...

**Elle** – Et vous savez d'expérience que ça vous prend exactement dix minutes pour lire un chapitre ?

**Elle** – Pas exactement... Ça dépend de la longueur des chapitres...

**Lui** – Ah... Et vu l'épaisseur de votre livre, je suppose que ceux-ci doivent être sensiblement plus longs que la moyenne...

**Elle** – Oui, peut-être...

**Lui** – Mmm... Donc il pourrait très bien être un peu plus de quatre heures.

**Elle** – Ah, ça certainement pas !

**Lui** – Non ? Qu'est ce qui vous permet d'affirmer cela ?

**Elle** – Eh bien... J'ai rendez-vous avec quelqu'un, en effet...

**Lui** – Ah...

**Elle** – À quatre heures précises, justement...

**Lui** – Je vois... Mais... votre rendez-vous pourrait être en retard.

**Elle** – Ah, je ne crois pas, non.

**Lui** – Et pourquoi cela ?

**Elle** – C'est un premier rendez-vous... Un homme n'arrive jamais en retard à un premier rendez-vous, n'est-ce pas ? En général...

**Lui** – En général, une femme n'arrive pas en avance non plus à un rendez-vous. Surtout le premier...

**Elle** – Ah, oui ? Et pourquoi cela ?

**Lui** – Pour ne pas avoir l'air complètement désespérée, j'imagine...

**Elle** – Oui, bien sûr...

**Lui** – Or, vous m'avez dit que vous étiez là depuis une bonne demi-heure, n'est-ce pas ?

**Elle** – Oui...

**Lui** – Vous voyez bien qu'en l'occurrence, on ne peut pas se fier aux généralités...

**Elle** – C'est vrai... Et pourquoi est-ce que vous avez tant besoin, vous-même, de savoir l'heure qu'il est ?

**Lui** – J'ai rendez-vous à quatre heures, moi aussi. Et comme je suis quelqu'un de très ponctuel...

**Elle** – Quand on est très ponctuel, il vaut mieux avoir une montre, non ?

**Lui** – Ah, mais j'en ai une !

**Elle** – Et elle est en panne, elle aussi...

**Lui** – Non ! Enfin je ne crois pas...

**Elle** – Alors pourquoi me demandiez-vous l'heure ?

**Lui** – Mais... pour vérifier que ma montre n'était pas arrêtée, justement. Comme la vôtre.

**Elle** – Alors vous allez pouvoir me dire quelle heure il est.

**Lui** – Mais parfaitement... Il est exactement quatre heures zéro six... Vous pouvez me faire confiance, c'est une montre suisse...

**Elle** – Merci...

**Lui** – Je l'ai depuis des années... C'est mon parrain qui me l'avait offerte pour ma première communion... Il est mort depuis d'un arrêt du cœur, mais la montre elle... Jamais une seule panne depuis que je l'ai !

**Elle** – Et quand les piles sont à plat ?

**Lui** – Il n'y a PAS de pile ! Je la remonte tous les soirs à vingt heures précises !

**Elle** – Bon, eh bien... Merci de m'avoir donné l'heure...

*Elle se lève.*

**Lui** – Vous partez déjà ?

**Elle** – Quatre heures zéro six, vous dites. Je ne voudrais pas avoir l'air de l'attendre. Nous avons rendez-vous à quatre heures...

**Lui** – Je comprends... Alors au revoir... Et... excusez-moi encore de vous avoir dérangée...

*Elle s'en va. Il reste seul.*

**Lui** – Je vais l'attendre encore cinq minutes... Disons... jusqu'à quatre heures onze... Mais moi non plus, je n'aime pas beaucoup les femmes qui sont en retard... Surtout pour un premier rendez-vous...

## 81. Pause

*Un personnage est là, désœuvré. Un autre arrive et l'interpelle.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Salut.

**Un** – Je suis l'auteur. Je fais un petit break.

**Deux** – Un break ? Le spectacle vivant, c'est comme la vie. Il n'y pas de touche pause...

**Un** – Il n'y a même pas de coupure publicitaire... (*Il sort un paquet de cigarettes et le tend à l'autre.*) Vous en voulez une ? Pour tuer le temps... Ça nuit gravement, mais ça règle le problème des retraites.

**Deux** – Merci. Je ne fume pas.

**Un** – Ah... Excusez-moi. (*Il range son paquet de cigarettes.*) Vous êtes au chômage...?

**Deux** – Par intermittence.

**Un** – Et vous ne vous ennuyez jamais ?

**Deux** – Vous savez ce qu'on dit...

**Un** – Le plus dur, dans ce métier, c'est d'attendre.

**Deux** – Ça sera dans la pièce ?

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ce qu'on est en train de dire.

**Un** – Ah, euh... Je ne sais pas encore. Ça dépend.

**Deux** – De quoi ?

**Un** – De l'intérêt de notre conversation, j'imagine. Vous avez quelque chose d'intéressant à dire ?

**Deux** – C'est vous l'auteur.

**Un** – Ouais.

**Deux** – Enfin, c'est vous qui le dites.

**Un** – Ouais...

**Deux** – Vous écrivez plutôt la nuit ?

**Un** – Non, pourquoi ?

**Deux** – Vous avez l'air un peu fatigué...

**Un** – Je me couche tôt, je me lève tard. J'écris surtout en fin de matinée. Des fois, quand je suis inspiré, je m'y remets un peu après la sieste. (*Il regarde sa montre.*) D'ailleurs, ce n'est pas que je m'ennuie, mais il va falloir que j'y retourne.

**Deux** – Oui, je crois.

**Un** – Merci de m'avoir tenu compagnie. Ça m'a fait plaisir de discuter un moment avec vous. *L'auteur tend la main à l'autre pour la lui serrer. L'autre hésite un instant, et lui serre la main.*

**Un** – Vous avez la main froide.

**Deux** – Vous êtes vraiment auteur ?

**Un** – Pourquoi ?

**Deux** – Ça pédale un peu dans la semoule, non ?

**Un** – Vous ne m'aidez pas tellement... Oui, je sais, c'est moi l'auteur. Mais il paraît que quand on a un bon personnage, il suffit de le laisser parler...

**Deux** – Quand on veut tuer son chien, on l'accuse de la rage... Et puis le théâtre dans le théâtre... Ça a déjà été beaucoup fait, non ? Quand un auteur se met à parler boutique... C'est qu'il n'a plus rien à dire, non ?

**Un** – Bon... (*En sortant, pour lui-même*) Je crois que je ne vais pas la garder, cette scène-là...

## 82. Face à face

*L'un et l'autre se regardent à la dérobée.*

**Un** – On se connaît...?

**Deux** – Je ne sais pas.

**Un** – Pardon, j'avais l'impression...

**Deux** – Non, non, ne vous excusez pas. Moi aussi. Votre tête me dit quelque chose...

**Un** – Où est-ce qu'on aurait pu se rencontrer...?

**Deux** – Vous habitez dans le coin ?

**Un** – Pas très loin. Et vous ?

**Deux** – Je promenais mon oiseau...

**Un** – On s'est peut-être croisés ici...

**Deux** – Ou ailleurs...

*Silence.*

**Un** – C'est curieux. J'ai vraiment l'impression qu'on se connaît...

**Deux** – On voit tellement de gens...

**Un** – Bon. Il va quand même falloir que j'y aille...

**Deux** – Content d'avoir fait votre connaissance.

**Un** – Au plaisir...!

*Le premier s'apprête à s'en aller, mais se ravise.*

**Un** – Ah, au fait, moi c'est Pierre... Au cas où on se revoit un de ces jours par ici...

**Deux** – Pierre ? Tiens, c'est marrant. Moi aussi...

**Un** – C'est un prénom assez courant...

**Deux** – Pierre comment ?

**Un** – Pierre Dumortier.

**Deux** – C'est pas vrai ? Comme moi !

**Un** – Alors on est des homonymes, comme qui dirait !

**Deux** – Mais ça ne nous dit toujours pas où on s'est déjà vu...

**Un** – Bon, ben alors, euh... Je vais y aller...

**Deux** – J'y vais aussi.

**Un** – Vous allez par où ?

**Deux** – Et vous ?

**Un** – Par là.

**Deux** – Après vous, je vous suis.

**Un** – Merci.

*Ils s'en vont.*

**Un** – Allez viens, Babac !

**Deux** – Pas possible ! C'est votre corbeau ?

**Un** – Oui, pourquoi ?

**Deux** – C'est le mien aussi !

**Un** – Je savais bien que votre tête me disait quelque chose...

## 83. 107 ans

*Le premier est déjà là, désœuvré. Le deuxième, plus jeune, arrive.*

**Jeune** – Salut.

**Vieux** – Salut.

*Le jeune fait quelques pas, pour reconnaître les lieux.*

**Vieux** – Je ne vous fais pas faire le tour du propriétaire...

**Jeune** – Ça fait longtemps que vous êtes là ?

**Vieux** – Je ne sais plus... Je perds la mémoire. Dans un sens, ici, c'est pas plus mal, vous verrez... Je sais que je suis encore là pour un bout de temps, mais comme j'ai toujours l'impression d'être arrivé hier... Combien ?

**Jeune** – 10 ans... Et vous ?

**Vieux** – 107 ans.

**Jeune** (*impressionné*) – 107 ans ? Pour quoi ?

**Vieux** – Escroquerie.

**Jeune** – C'est cher, pour une escroquerie...

**Vieux** – Et vous ?

**Jeune** – J'ai tué un policier...

**Vieux** – Ce n'est pas très cher pour avoir tué un policier...

**Jeune** – Une grosse escroquerie... ?

**Vieux** – 115 millions.

**Jeune** – À qui on peut bien escroquer 115 millions ? À part à un escroc... Total ? Société Générale ?

**Vieux** – Française des Jeux.

**Jeune** – Ah, ouais...

**Vieux** – Les numéros que je jouais n'étaient jamais les bons. Je me suis débrouillé pour que les bons numéros soient ceux que j'avais joués...

**Jeune** – Et comment on fait ça ?

**Vieux** – Un magicien ne révèle jamais ses trucs. Sinon, il n'y a plus de magie...

*Le vieux esquisse un petit tour de magie, réussi ou raté.*

**Jeune** – 107 ans...

**Vieux** – Oh, je ne les ferai pas.

**Jeune** – Vous avez un truc pour vous évader d'ici ?

**Vieux** – Un truc imparable. Vous avez pris combien, déjà ?

**Jeune** – Avec les remises de peine, je peux espérer sortir dans 5 ans.

**Vieux** – Je serai sorti avant vous. Vous voulez parier ?

**Jeune** – Vous avez escroqué la Française des Jeux...

**Vieux** – À mon âge... Je sortirai même par la grande porte. Les pieds devant...

**Jeune** – Excusez-moi, mais... Pourquoi voler 115 millions... à votre âge, justement ?

**Vieux** – C'est vrai... À mon âge, on n'a plus rien à gagner... D'un autre côté, on n'a plus rien à perdre non plus. Au pire, c'était la prison, au lieu de la maison de retraite. Au moins, ici, je suis avec des jeunes... Pourquoi, vous avez buté ce flic ?

**Jeune** – C'était l'amant de ma femme...

**Vieux** – Ah, oui, ce n'est pas de bol... Il aurait été charcutier, vous auriez pris trois ans. Et vous, qu'est-ce que vous faites, dans la vie ? Enfin, qu'est-ce que vous faisiez...

**Jeune** – J'étais horloger.

**Vieux** – Ah... Ici, il vaut mieux ne pas trop regarder sa montre... Moi, j'ai une Rolex. La précision suisse... C'est tout ce qu'ils m'ont laissé, je ne sais pas pourquoi. Enfin, je m'en doute un peu... (*Il regarde sa montre.*) À propos, je vais vous demander de m'excuser un instant, c'est l'heure du tirage...

*Il prend une petite radio qu'il colle à son oreille.*

**Jeune** (*étonné*) – Vous jouez encore au loto ?

**Vieux** – On ne se refait pas... Malheureusement, je ne peux plus aller au bureau de tabac pour valider mes bulletins.

**Jeune** – À quoi ça sert de jouer ? Si on ne peut plus miser...

**Vieux** – Pour passer le temps ! Je n'ai plus rien à gagner, vous l'avez dit... Mais on ne peut pas m'empêcher de jouer... Tenez, la semaine dernière j'ai eu quatre bons numéros...

**Jeune** – Combien ?

**Vieux** – 19 euros... Vous voulez faire une grille avec moi ? Ou alors, on fait une cagnotte, et on remise nos gains... (*Air circonspect du jeune*) Vous verrez, vous sortirez d'ici virtuellement milliardaire...

## 84. Leçon de choses

*Un personnage plus vieux et un autre plus jeune (jouables indifféremment par des hommes ou des femmes).*

**Vieux** – Alors ? Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand ?

**Jeune** – Je ne sais pas... Qu'est-ce que ce que tu voulais faire, toi, quand tu étais jeune ?

**Vieux** – C'est loin, tout ça... Sûrement pas ce que je fais maintenant, en tout cas...!

**Jeune** – Qu'est-ce que tu fais ?

**Vieux** – Oh, rien de très intéressant, tu sais... Des fois, je me demande même si ça sert à quelque chose... Mais il faut bien que quelqu'un le fasse...

**Jeune** – Pourquoi...?

**Vieux** – Qu'est-ce que tu crois ? Il y en a plein derrière moi qui attendent la place ! Ah, si seulement c'était à refaire... Avoir ton âge, et savoir ce que je sais...

**Jeune** – Qu'est-ce que tu ferais ?

**Vieux** – Va savoir ? En tout cas, je n'en serais certainement pas là où j'en suis... Mais j'en ai trop vu... Ils m'en ont trop fait voir... Quand on est jeune, on en veut... On y croit... Mais je ne me fais plus d'illusion... Tu verras quand tu auras mon âge...

**Jeune** – Je verrai quoi ?

**Vieux** – Tu le sauras bien assez tôt, va... Ces trucs-là, c'est pas facile à expliquer... Et encore, tu as de la chance. Moi, à ton âge, je ne pouvais même pas poser ce genre de questions.

**Jeune** – Quelles questions ?

**Vieux** – Allez, va apprendre tes leçons, va... Si tu ne veux pas finir comme moi...

**Jeune** – Tu n'apprenais pas tes leçons, toi ?

**Vieux** – Si...

**Jeune** – Alors à quoi ça sert d'apprendre ses leçons ?

**Vieux** – Allez, fais ce que je te dis... Tu comprendras plus tard... Et tu me remercieras... (*Il s'en va*). Ah, ces gosses... Faut tout leur expliquer...



## 85. Mémoire cash

*Elle et Lui, en train de s'embrasser, un long moment. Ils relâchent leur étreinte, et regardent droit devant eux.*

**Elle** – Ça te rappelle quelque chose ?

**Lui** – Non... Et toi ?

**Elle** – Non plus.

**Lui** – C'est la première fois.

**Elle** – C'est pas inoubliable.

**Lui** – La première fois, on ne peut pas comparer. On ne se souvient de rien.

**Elle** – La première fois, on ne se rappelle pas. On le garde juste en mémoire.

**Lui** – C'est quoi, la mémoire ?

**Elle** – Je ne sais pas...

**Lui** – C'est quoi oublier ?

**Elle** – Je ne sais plus...

**Lui** – On recommence ?

**Elle** – OK.

*Ils s'embrassent à nouveau, puis relâchent leur étreinte.*

**Lui** – Et là, ça te rappelle quelque chose ?

**Elle** – J'ai le vague souvenir d'un déjà vu.

**Lui** – Moi aussi.

**Elle** – Ça y est, je m'en souviens.

**Lui** – C'est un début.

**Elle** – Oui.

**Lui** – C'est la deuxième fois.

**Elle** – Ce n'est pas un début, alors.

**Lui** – La première fois, on ne sait pas que c'est un début, puisqu'on ne se souvient de rien.

**Elle** – Ça sert à quoi de se souvenir ?

**Lui** – Ça fait passer le temps.

**Elle** – Et à la fin ? Comment on sait que c'est la dernière fois ?

**Lui** – On ne sait jamais.

**Elle** – Il faudrait pouvoir s'en souvenir. Après.

**Lui** – On ne se souvient que de l'avant-dernière fois.

**Elle** – C'est la vie.

**Lui** – Oui. Entre la deuxième et l'avant-dernière fois.

**Elle** – La vie, c'est quand on y repense.

**Lui** – C'est une histoire sans queue ni tête.

*Ils commencent à s'en aller, chacun de son côté.*

**Elle** – On se rappelle ?

**Lui** – Ou on efface la mémoire cache ?

## 86. Souvenirs

*Un vieil homme est assis, appuyé sur un parapluie. Une vieille femme arrive. Elle s'assied à côté et lui prend la main. Il se laisse faire, un peu surpris.*

**Elle** – Un peu de calme, ça fait du bien, non ?

**Lui** (*pas contrariant*) – Oui...

*Ils profitent de cet instant de sérénité.*

**Elle** – Tu te souviens de nos premières vacances ?

**Lui** – Non...

**Elle** – Maintenant, pour nous, c'est tous les jours les vacances...

**Lui** – Oui...

**Elle** – Tu as bien pris tes cachets ?

**Lui** (*étonné*) – Non...

**Elle** (*lui tendant une boîte*) – Tiens, je te les ai amenés.

**Lui** – Merci... (*Il prend un cachet et l'avale, puis regarde la boîte.*) C'est pour le cœur...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Moi, c'est plutôt la mémoire...

**Elle** – C'est les médicaments de mon mari...

**Lui** – C'est que je ne dois pas être votre mari, alors...

*Elle le regarde offusquée, lui lâche la main et se lève.*

**Elle** – Vous auriez pu le dire plus tôt !

*Elle s'en va, contrariée. Il la regarde partir.*

## 87. Projets d'avenir

*Une fille est assis sur un banc. Elle a le regard fixé devant elle. On comprendra qu'elle regarde le couple de la scène précédente. Un garçon arrive, et s'assied à côté d'elle, sans un mot. Ils restent ainsi un moment en silence, regardant droit devant eux.*

**Elle** – Tu nous imagines, quand on aura leur âge...?

**Lui** – Non...

**Elle** – Elle est tirée à quatre épingles. Elle s'est même maquillée...

**Lui** – Ah, ouais...?

**Elle** – Lui non plus ne l'a pas remarqué...

**Lui** – Pourquoi il a un parapluie ? Il n'y a pas un nuage...

**Elle** – C'est elle qui lui a demandé de le prendre. À l'âge des mises en plis, on se méfie des orages... Et puis elle sait que ça lui sert de canne. C'est plus discret... C'est sa coquetterie à lui...

**Lui** – T'as vu ? Elle a les cheveux presque violets...

**Elle** (*attendrie*) – C'est quand même beau, non ?

**Lui** – Quoi ? Une vieille avec une coiffure de punk ?

**Elle** – Ils doivent être mariés depuis un demi-siècle, et ils se tiennent encore par la main...

**Lui** – Tu parles ! Regarde, elle se barre. Et elle n'a pas l'air contente... Ça fait peut-être cinquante ans qu'ils s'engueulent...

**Elle** – Il a dû lui dire qu'il trouvait ça trop violet... (*Un temps*) Je me demande si il ne va pas pleuvoir, finalement... On y va ?

**Lui** – Euh, ouais...

*Il se lève pour partir.*

**Elle** – Pourquoi tu voulais me voir, au fait ?

**Lui** – Ben... Je ne sais pas comment te dire ça, mais... Je ne crois pas qu'on vieillira ensemble...

**Elle** – Je sais...

**Lui** – Et toi, tu voulais me dire quelque chose...?

*Elle se lève à son tour, et on voit alors qu'elle est enceinte.*

**Elle** – Tu aurais dû prendre ton parapluie, toi aussi...

## 88. Vacances

*Une terrasse. Deux chaises longues. Elle arrive, en peignoir blanc, des lunettes noires sur le nez. Elle va jusqu'au bord de la scène, respire à pleins poumons et contemple l'horizon. Il arrive à son tour, en s'appuyant sur des béquilles.*

**Elle** (*sans se retourner*) – On respire, non ? Vous sentez cet air iodé ?

**Lui** – Ma foi non... Mais j'ai le nez un peu bouché, ce matin...

*Il s'assied avec difficulté sur une chaise longue, et pose ses béquilles à côté de lui.*

**Elle** – Et ces mouettes... Vous entendez ça ? Quel dépaysement !

*Il sort une boîte métallique de sa poche, l'ouvre et la tend vers elle.*

**Lui** – Vous voulez une pastille ? Ça dégage les bronches...

*Mais elle ne prête pas attention à cette proposition.*

**Elle** – C'est vraiment le paradis... Je me sens revivre ! Pas vous ?

*Il prend une pastille dans la boîte et la met dans sa bouche.*

**Lui** – Moi, ça me donnerait plutôt envie de vomir...

*Il range la boîte.*

**Elle** (*exaltée*) – Une nouvelle journée qui commence... Et elle s'annonce glorieuse...

**Lui** – Vous êtes sûre que ça va ?

*La mine d'Elle change du tout au tout.*

**Elle** – Je suis complètement déprimée...

**Lui** – J'ai d'autres sortes de pastilles, si vous voulez.

**Elle** – Mon mari devait partir avec moi, mais finalement il est resté sur le quai.

**Lui** – Je suis vraiment désolé. Alors vous êtes provisoirement célibataire...

**Elle** – Plutôt définitivement veuve.

**Lui** – Je vois...

**Elle** – Sauf que lui, il est toujours vivant... (*Un temps*). Et vous, qu'est-ce qui vous est arrivé ?

**Lui** – Je suis en vacances, comme vous.

**Elle** – Je parlais de vos béquilles...

**Lui** – Ah ça... Je sais que j'en ai besoin pour marcher, mais je ne sais plus pourquoi...

*Elle se tourne à nouveau vers la mer.*

**Elle** – La mer est tellement bleue... Une vraie carte postale... Je me demande si je ne vais pas aller piquer une tête...

*Elle retire son peignoir, dévoilant son maillot de bain.*

**Lui** – N'allez pas vous noyer... Ce serait dommage... Et puis elle ne doit pas être bien chaude.

**Elle** – Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

**Lui** – On est hors saison.

**Elle** – Ah oui...

*Elle remet son peignoir.*

**Lui** – Vous voulez faire un scrabble ?

**Elle** – Merci... Je ne suis pas encore désespérée à ce point...

**Lui** – Vous l'aimiez tant que ça ?

**Elle** – C’était mon mari...

**Lui** – Vous l’oublierez...

**Elle** – Je ne me souviens déjà plus très bien comment nous nous sommes quittés...

**Lui** – Les adieux, c’est ce qui s’efface en premier quand on rembobine.

**Elle** – Vous faites du cinéma ?

**Lui** – Si j’en ai fait, je ne m’en souviens plus... Et vous ?

**Elle** – Je suis un peu comédienne.

**Lui** – Vous verrez, ce petit hors-jeu vous fera le plus grand bien.

**Elle** – Je me sens déjà rajeunir... Allez, c’est décidé, je vais piquer une tête !

**Lui** – Dans l’océan ?

**Elle** – Dans la piscine !

*Elle s’en va, découvrant l’inscription au dos de son peignoir : Titanic. Il se lève sans ses béquilles, s’approche du bord de scène et écarte les bras en regardant au loin.*

**Lui** – Je suis le roi du monde !

## 89. Premier amour

*Un homme déambule dans ce qui s'avérera être une galerie de peinture. Une femme arrive vers lui avec un grand sourire, et semblant sous le coup de l'émotion.*

**Elle** – Tu me reconnais ?

*Il semble pris au dépourvu mais, sans trop y croire, tente quelque chose pour ne pas la décevoir.*

**Lui** – Paulette ?

**Elle** – Chantal !

**Lui** – Chantal !

**Elle** – Je te regardais depuis tout à l'heure. Ton visage me disait vaguement quelque chose. Et puis ça m'est revenu d'un coup. Un truc dans l'expression du visage...

**Lui** – C'est dingue... Ça fait combien de temps ?

**Elle** – Ouh, là... Tu ne m'avais pas reconnue, alors ?

**Lui** – Si, si, enfin... C'est vrai que tout à l'heure... Mais maintenant que tu me le dis... Tout est là... Le menton... Les yeux... La bouche... Même le nez...

**Elle** – Et oui...

**Lui** – Non, j'ai dit Paulette, parce que... C'est une copine de ma mère. *(Comprenant sa gaffe et s'efforçant de rectifier le tir)* Tu n'as presque pas changé, hein ?

**Elle** – Depuis le temps...

**Lui** – Non, je veux dire... On te reconnaît très bien... Quand on sait que c'est toi... *(Le temps pour lui de mesurer la profondeur à laquelle il s'est déjà enfoncé)* Alors tu habites toujours par ici ?

**Elle** – Oui... Toujours au même endroit... Et toi ? Tu ne reviens pas souvent, alors ?

**Lui** – Non, pas très... Ma mère habite encore ici mais bon... C'est un peu compliqué... *(Il préfère changer de sujet.)* Chantal...! Tu es mariée, j'imagine ?

**Elle** – J'ai quatre enfants...

**Lui** – Ah, oui, quand même...

**Elle** – Et toi ?

**Lui** – Moi aussi... Enfin, moi je n'en ai qu'un, mais bon... *(Nouvel embarras)* C'est incroyable qu'on se retrouve comme ça ici. Dans cette galerie de peinture. J'allais acheter des cigarettes. Je suis rentré comme ça, par hasard...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Tu ne vas pas me croire, mais je pensais à toi, tout à l'heure. En passant devant chez toi, justement... Mais je n'ai pas pensé que tu pouvais habiter encore là. Alors tu n'as bougé...?

**Elle** – Ben non, tu vois. Je suis toujours là...

**Lui** – C'est incroyable...

*Ils ne savent visiblement plus trop quoi dire.*

**Elle** – Tu as eu le temps de voir l'expo...?

**Lui** – Oui... Enfin pas tout... Il y a des trucs vraiment pas mal, hein ?

*Pour se donner une contenance, pendant un moment, il contemple avec elle le tableau devant lequel il se trouve, cherchant quoi dire d'autre.*

**Lui** – Celui-là, en revanche, c'est une horreur, non...? On dirait un dessin d'enfant... Je ne sais pas comment on peut exposer des trucs pareils...

**Elle** – Il faut encore que je travaille un peu ma technique, je sais...

**Lui** (*liquéfié*) – Ah, parce que c'est...? C'est toi qui...?

**Elle** – Oui...

**Lui** – Non, mais les autres j'adore, hein ? Je te l'ai dit...

**Elle** – Enfin, ils ne sont pas tous de moi. C'est une exposition collective. Mais celui-là, c'est moi, oui...

**Lui** – Bien sûr ! Ça me revient maintenant... Tu peignais déjà, à l'époque... Sur des boîtes de camembert, non...?

**Elle** – Des boîtes d'allumettes...

**Lui** – C'est ça. Les grosses boîtes d'allumettes familiales. Ça n'existe plus, d'ailleurs... C'est dommage... Alors maintenant, tu... Tu as changé de support...

*Il jette un regard nouveau sur le tableau.*

**Lui** – Ah, oui, c'est bien... C'est... C'est un cheval ?

**Elle** – Un chat...

**Lui** – Bien sûr ! Non, on reconnaît bien le... Les oreilles, la bouche, le nez... La moustache... Et puis c'est de la peinture abstraite, non ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Enfin, je veux dire... De la peinture naïve...

**Elle** – Pas vraiment...

**Lui** – Enfin, tu sais, moi, la peinture... Et puis cette manie qu'on a de vouloir toujours mettre des étiquettes sur les choses... Surtout quand il s'agit de peinture ! Moi le premier, hein ? C'est beau, et puis c'est tout... (*En rajoutant un peu dans l'émotion*) Et puis c'est tellement toi...

*Nouveau silence embarrassé.*

**Lui** – Tu sais que j'étais très amoureux de toi...?

**Elle** – C'était il y a longtemps...

**Lui** – Je n'aurais jamais osé te le dire, à l'époque... C'est marrant... Ça me fait du bien de pouvoir te le dire maintenant... Je veux dire maintenant que...

**Elle** – Il y a prescription...

**Lui** – Oui... (*Embarrassé*) Écoute, il va falloir que j'y aille, là... Je vais voir ma mère, justement... Tu sais, à son âge... Elle peut mourir d'un instant à l'autre...

**Elle** – Elle a quel âge ?

**Lui** – Soixante-deux... Non, mais... Elle a toujours eu une santé fragile, tu sais... Ça m'a vraiment fait plaisir de te revoir... (*Cherchant une issue*) Je suis sur Facebook... Fais-moi une demande d'amitié... On restera en contact...

**Elle** – OK...

**Lui** – Je t'ai cherchée une ou deux fois, tu sais... Sur Facebook... Mais des Chantal, euh... (*Cherchant en vain son nom de famille*) Il y en a tellement...

**Elle** – Sur la photo, j'ai un nez rouge... Je veux dire un nez de clown...

**Lui** – Alors ça ne m'étonne pas que je ne t'aie pas reconnue... Bon, il faut vraiment que je me sauve, sinon... On se fait la bise ?

*Ils se font la bise, un peu gênés. Il s'apprête à s'en aller mais, cherchant encore la phrase définitive qui arrangerait tout, il se retourne une dernière fois vers elle et improvise.*

**Lui** – Allez... (*Sentencieux*) Au royaume des cieus, les premiers amours seront les derniers...

*Elle acquiesce poliment en faisant mine de comprendre la portée profonde de cette phrase*

*sibylline. Il s'en va en esquissant un sourire mystérieux. Elle reste là pour le moins perplexe.*



## 90. Ni chaud ni froid

*Deux personnages (hommes ou femmes). Éventuellement un couple. Peut-être âgé. Ils restent un instant silencieux.*

**Un** – Il fait lourd, non ?

**Deux** – Oui.

**Un** – C'est venu tout d'un coup.

**Deux** – Mmm...

**Un** – Ce matin, ça allait, non ?

**Deux** – Ce matin... ?

**Un** – Et d'un coup, il fait une chaleur.

*Un temps*

**Deux** – Ça sent l'orage.

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – Je ne sais pas...

**Un** – Alors pourquoi tu dis ça ?

**Deux** – C'est ce qu'on dit généralement, non ?

**Un** – Généralement ?

**Deux** – Quelqu'un dit « il fait lourd » et... l'autre répond « ça sent l'orage ».

**Un** – Mmm...

**Deux** – Ce n'est pas ça qu'il fallait dire ?

**Un** – Oui... Si... (*Un temps*). Quand même en cette saison...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Qu'il fasse lourd comme ça.

**Deux** – Mmm...

*Silence.*

**Un** – Ou alors c'est moi... (*Un temps*) Tu n'as pas chaud, toi ?

**Deux** – Non, enfin... Pas vraiment...

**Un** – Mais alors pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Tu disais qu'il faisait lourd, toi aussi !

**Deux** – Je ne sais pas moi... J'ai dit ça comme ça... Pour ne pas te contrarier...

**Un** – Alors ça doit être moi...

**Deux** – Toi... ?

**Un** – J'ai peut-être de la température !

**Deux** – Tu as l'impression d'avoir de la température ?

**Un** – Je ne sais pas... Qu'est-ce que tu en penses ? Il fait lourd ou c'est moi ?

**Deux** – C'est vrai que je commence à avoir un peu chaud, maintenant que tu me le dis...

**Un** – C'est peut-être contagieux.

**Deux** – Quoi ?

**Un** – La fièvre ! Tout à l'heure ça allait, et maintenant tu commences à avoir chaud toi aussi. C'est peut-être contagieux !

**Deux** – Non, mais je n’ai pas vraiment chaud, j’ai dit ça pour…

**Deux** – Pourquoi ?

**Un** – Je ne sais pas, moi… Pour… (*Un temps*). Et si tu enlevais ton gilet…

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Tu peux toujours essayer.

**Deux** – Je ne risque pas d’attraper froid ? Si j’ai de la fièvre…

**Un** – Il ne fait pas vraiment chaud, mais… il ne fait pas si froid que ça non plus. Il ne fait ni chaud ni froid.

**Deux** – Bon…

*Le premier personnage retire son gilet.*

**Deux** – Alors ?

**Un** – Ah, oui…

**Deux** – Ça va mieux ?

**Un** – Ah, oui, oui… Maintenant ça va…

**Deux** – Tu avais ton gilet, ce matin ?

**Un** – Non…

**Deux** – Et ben tu vois, ça devait être ça…

**Un** – Oui…

**Deux** – Ça devait être le gilet…

**Un** – C’est vrai que ce matin… Il ne faisait pas si chaud que ça, non ?

## 91. Mortel

*Deux personnages.*

**Un** – Je crois que cette fois, on est vraiment les derniers...

**Deux** – Et dire qu'on a régné sur le monde pendant plus de 100 millions d'années.

**Un** – Tu verras que dans 100 millions d'années, l'espèce qui nous aura succédé en sera encore à se demander ce qui a bien pu causer notre disparition.

**Deux** – On parlera de raréfaction des spermatozoïdes, de guerre nucléaire...

**Un** – D'éruption volcanique, de collision avec un astéroïde...

**Deux** – Comme pour les dinosaures.

**Un** – Finalement, ils se sont peut-être éteints pour la même raison que nous, les dinosaures.

**Deux** – C'est vrai que 100 millions d'années, c'est long.

**Un** – Surtout dans les derniers mois.

**Deux** – Quand une histoire est devenue trop lourde à porter...

**Un** – Le poids des cartables, c'est comme ça que ça a commencé.

**Deux** – Même avec les livres électroniques, un million de siècles, ça finit par peser...

**Un** – On commençait à en avoir plein le dos, c'est sûr.

**Deux** – Et ras la casquette.

**Un** – On n'avait plus assez de mémoire pour se souvenir de tout ça.

**Deux** – C'est vrai qu'il était peut-être temps que ça s'arrête, mais bon...

**Un** – Le bug du millionième siècle, c'est ça qui nous a achevés.

**Deux** – Et puis on avait déjà tout fait. Qu'est-ce qu'on aurait pu faire de plus ?

**Un** – Sans risquer de se répéter.

**Deux** – La seule chose qu'on n'avait pas encore faite, c'était de disparaître.

**Un** – Je me demande qui pourra bien nous remplacer comme espèce dominante. Les cafards ?

**Deux** – Ça me déprime...

**Un** – Les poules ?

**Deux** – Tu crois vraiment qu'on peut rebâtir une civilisation à partir d'un cerveau de poulet ?

**Un** – Ça effacerait la mémoire, et ça remettrait les compteurs à zéro...

**Deux** – Ouais...

**Un** – À moins que les dinosaures reviennent et en reprennent pour 100 millions d'années.

*Ils se figent. Silence.*

**Un** – Putain... 100 millions d'années... Est-ce qu'on a vraiment besoin d'une raison pour disparaître quand on est là depuis 100 millions d'années ?

*Le deuxième ne répond pas. Il ferme les yeux. Il semble mort. Le premier lui lance un regard indifférent, avant de fixer à nouveau le vide devant lui.*

**Un** – Non, je comprends les dinosaures. 100 millions d'années... c'est mortel.

## 92. Apesanteur

*Deux personnages.*

**Un** – Le jour va bientôt se lever...

**Deux** – Tu crois qu'on se souviendra de nous dans cent ans ?

**Un** – Sûrement.

**Deux** – Dans mille ans ?

**Un** – Je ne sais pas.

**Deux** – On se souviendra de toi.

**Un** – Ça compte tant que ça à tes yeux ?

**Deux** (*ironique*) – Qu'on se souvienne de toi ?

**Un** – Qu'on ne se souvienne que de moi.

**Deux** – C'est pour ça qu'on l'a fait, non ?

**Un** – Pour devenir immortel ?

**Deux** – Pour être les premiers. Même si au final, on savait qu'il n'y en aurait qu'un.

**Un** – Je te cède ma place, si tu veux. Je serai le deuxième...

**Deux** – On ne peut pas faire ça, tu le sais bien.

**Un** – Qui pourrait nous en empêcher ?

**Deux** – OK. Mais pourquoi moi ?

**Un** – On tire à pile ou face !

**Deux** – L'immortalité, à pile ou face ? Chiche...

*Le premier fait mine de lancer en l'air une pièce qu'ils regardent tous deux ne pas retomber.*

**Un** – Avec le peu de gravité qu'il y a ici, elle ne sera pas retombée avant ce soir.

**Deux** – Tu le savais, non ? Sinon, tu m'aurais proposé qu'on tire ça à la courte paille.

**Un** – On le savait tous les deux.

**Deux** – Ça y est, il fait jour. Dans quelques minutes, tu vas être le premier homme à poser le pied sur cette planète.

**Un** – Ça ressemble à quoi ?

**Deux** – À rien. Ou au Texas, si tu préfères.

**Un** – Souhaite moi bonne chance.

**Deux** – Tu vas en avoir besoin. C'est long, l'immortalité...

**Un** – Tu crois que les morts célèbres savent qu'ils sont immortels ?

### 93. Espace immobilier

*Un agent (homme ou femme) derrière un bureau sur lequel trône un ordinateur. Un client (ou une cliente) arrive.*

**Client** – Bonjour.

**Agent** – Bonjour Monsieur. Bienvenue chez Espace Immobilier. Que puis-je faire pour vous ?

**Client** – Alors voilà je... Je suis actuellement locataire, et j'envisage de devenir propriétaire...

**Agent** – Très bien...

**Client** – Nous venons d'avoir un deuxième enfant et nous commençons à manquer un peu d'espace.

**Agent** – Je comprends très bien... Plus c'est petit, et plus ça prend de place, pas vrai ?

**Client** – Oui...

**Agent** – Parfait... Et... quel genre de planète cherchez-vous ?

**Client** – Pas trop grande, parce que mon budget n'est pas infini. Mais qu'on soit à l'aise quand même lorsque les enfants vont grandir.

**Agent** – Voyons voir ce que je pourrais vous proposer (*L'agent pianote sur son clavier et regarde son écran.*) Que pensez-vous de celle-ci ? Ce n'est pas immense, mais il y a deux satellites. Pour une famille, c'est idéal.

**Client** (*lisant*) – À rafraîchir... Qu'est-ce que ça veut dire, exactement ?

**Agent** – La température au sol est un peu élevée...

**Client** – Combien ?

**Agent** – Ça peut aller jusqu'à deux cents degrés en été... Mais vous pouvez toujours installer un climatiseur d'atmosphère.

**Client** – Je ne supporte pas la climatisation...

**Agent** – Et puis c'est très lumineux. C'est une planète très proche de son étoile...

**Client** – C'est sûrement pour ça que c'est une telle fournaise... Et celle-là ?

**Agent** – Ah oui, elle est très bien aussi... Le charme de l'ancien... C'est vrai que ça a beaucoup de cachet...

**Client** – Travaux à prévoir...

**Agent** – Elle est livrée sans eau et sans atmosphère, mais vous savez, maintenant, ce ne sont pas des aménagements considérables. Vous pouvez même en défiscaliser une partie. Et puis à ce prix là...

**Client** – Je préférerais quand même ne pas avoir de travaux à faire.

**Agent** – Habitable tout de suite, je vois... Moi non plus, je ne suis pas très bricoleur... Voyons voir... Ah, je crois que j'ai ce qu'il vous faut... C'est un produit que je viens de rentrer, justement... Regardez ça...

**Client** – C'est très bleu, non ?

**Agent** – C'est la piscine... Mais regardez de plus près... Le jardin est très vert... Et vous avez un frigo à chaque pôle. Bon, là ils sont légèrement dégivrés, c'est pour ça que la piscine déborde un peu, mais ça peut se régler très facilement en changeant le thermostat...

**Client** – C'est vrai que ce n'est pas mal...

**Agent** – C'est la campagne. À moins d'une centaine d'années lumière d'ici...

**Client** – C'est situé où exactement ?

**Agent** – C'est un peu excentré, c'est vrai. Mais d'un autre côté, c'est très tranquille. C'est

dans le système solaire...

**Client** – Le système solaire ?

**Agent** – La Voie Lactée, vous voyez ?

**Client** – Vaguement...

**Agent** – J'ai plus central, bien sûr, mais c'est plus cher... Une planète comme ça, avec un satellite, en plus... Je ne vous cacherais pas que le satellite, lui, est à aménager... Mais vous pouvez le faire un peu plus tard lorsque la famille se sera agrandie...

**Client** – Et vous dites que c'est habitable tout de suite ?

**Agent** – Il y a l'eau, le gaz, l'électricité solaire... Et pour la touche rustique, il reste même quelques volcans en activité... Bon, il faudra peut-être les faire ramoner...

**Client** – Comment ça s'appelle ?

**Agent** – La Terre.

**Client** – La Terre ?

**Agent** – Vous pouvez toujours changer le nom, si ça ne vous plaît pas... C'est au numéro 3211 de la Voie Lactée.

**Client** – Et elle serait libre tout de suite ?

**Agent** – Je crois qu'il reste quelques locataires qui n'ont jamais payé le loyer... Si vous êtes intéressé, je peux faire en sorte qu'ils débarrassent le plancher très rapidement... Le temps de faire l'état des lieux, et vous pouvez emménager quand vous voulez !

**Client** – Il faudrait que j'en parle à ma femme, mais... Oui, je crois que je vais la prendre... J'imagine que vous voulez un acompte tout de suite...

**Agent** – Comme ça, je vous la réserve. Vous savez, ce genre de produits, c'est assez rare. Alors ça part très vite...

**Client** – Parfait...

*Le client sort une carte de crédit que l'agent passe dans une fente de son ordinateur.*

**Agent** – Et voilà... Bienvenue chez vous !

**Client** – Très bien, je repasse avec ma femme pour les formalités...

**Agent** – Pas de problème... Nous restons à votre service.

*Le client sort. L'agent décroche son portable.*

**Agent** – Tu ne vas pas le croire... Je viens de réussir à refourguer la Terre... Depuis le temps qu'elle nous restait sur les bras... Tu pourras y faire un saut pour tout remettre en ordre avant la semaine prochaine ? L'acheteur a l'air pressé d'emménager, et cette bande de squatters nous a laissé ça dans un état... Oh ça tu fais comme tu veux, mais je pense qu'avec un bon coup d'insecticide, ça devrait régler le problème... Oui, d'homicide, si tu préfères... Très bien, alors je compte sur toi, hein ?... OK, à plus tard... *(Il raccroche et se frotte les mains)*  
Bon, ça c'est fait...

## 94. Trinité

*Trois hommes ou femmes, habillés de façon similaire, à l'exception des inscriptions sur leurs tee-shirts : Liberté, Égalité, Fraternité. Ils restent un moment immobiles.*

**Un** – Quelle heure est-il ?

**Deux** – Trois heures, comme d'habitude.

**Trois** – Pourquoi tu demandes ça ? Il est toujours trois heures, de toutes façons.

**Un** – Je ne sais pas... L'habitude, justement.

*Nouveau silence.*

**Deux** – Vous savez quoi ?

**Trois** – Quoi ?

**Deux** – Il paraît qu'avant d'être des robots, on était des animaux nous aussi.

**Un** – Des animaux ?

**Deux** – Ben vous savez... Comme des robots, mais que personne n'a fabriqué.

**Trois** – Tu veux dire des robots... sauvages ? Comme il y en avait autrefois sur certaines planètes ?

**Deux** – J'ai entendu ça dans une émission à la télé.

**Un** – C'est vrai, remarque, si on y pense... Qui a fabriqué le premier robot ?

**Trois** – Le premier robot ?

**Deux** – Celui qui a fabriqué le deuxième.

**Trois** – Pas un animal, en tout cas. Comment veux-tu qu'un animal fabrique un robot ?

**Un** – L'émission parlait d'un chaînon manquant entre l'animal et le robot. Une sorte de grand singe, mais plus intelligent.

**Trois** – Un singe qui fabrique des robots... N'importe quoi !

**Un** – Oui, tu as raison.

**Deux** – Et puis nous, personne ne nous a fabriqués, non ?

**Un** – Non ?

**Trois** – C'est nous qui avons créé tout ça !

**Deux** – Nous on a toujours été là.

**Un** – Vous croyez ?

**Deux** – Mais bien sûr ! Les animaux aussi, c'est nous qui les avons fabriqués. Comme tout le reste !

**Trois** – Et puis nous, notre problème, ce n'est pas de savoir d'où on vient. C'est de savoir où on va.

**Deux** – Et où on va, au fait ?

**Trois** – Ça je n'en sais foutre rien.

**Un** – Peut-être qu'on y est déjà arrivé.

**Deux** – Arrivé où ?

**Un** – Au bout de l'évolution.

**Deux** – Je ne pensais pas que ce serait aussi long, la fin du monde... C'est long, non ?

**Un** – C'est très très long.

**Trois** – Beaucoup plus long que le début, en tout cas.

**Un** – Je ne sais pas pourquoi, dans les vieux films à la télé, la fin du monde ça arrive toujours

d'un seul coup.

**Deux** – Alors qu'en réalité, ça dure une éternité.

*Silence.*

**Un** – Ça vient d'où, ces tee-shirts à la con ?

**Trois** – Ça je n'en sais foutre rien non plus.

*Silence.*

**Un** – Quelle heure est-il ?

**Deux** – Trois heures, comme d'habitude.

**Trois** – Pourquoi tu demandes ça ? Il est toujours trois heures, de toutes façons.

**Un** – Je ne sais pas... L'habitude, justement.

*Un temps.*

**Deux** – Et la fin du monde, c'était prévu pour quelle heure à peu près ?

**Trois** – Trois heures.

**Un** – Ah oui...

**Deux** – Ce n'est peut-être plus la peine d'attendre, alors.

**Trois** – Non.

*Ils se lèvent.*

**Deux** – On est peut-être devenus des dieux, en fait.

**Trois** – Allez savoir...

*Ils se retournent pour partir, et on peut lire sur le dos de leurs tee-shirts : Père, Fils, Saint-Esprit.*



## 95. Ce n'est pas la fin du monde

*Il est là. Elle revient.*

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Deux heures.

**Lui** – Deux heures...

**Elle** – À peu près.

**Lui** – Alors dans deux heures, tout ça aura cessé d'exister.

**Elle** – Et nous avec.

**Lui** – Je comprends ce que les dinosaures ont ressenti juste avant leur extinction.

**Elle** – Mais eux, ils n'étaient pas au courant.

**Lui** – On dit que les animaux sont les seuls à pouvoir prédire un tremblement de terre quelques heures avant. Va savoir. Les dinosaures ont peut-être eu le pressentiment de leur prochaine disparition.

**Lui** – Tu as peur ?

**Elle** – Je ne suis même pas sûre.

**Lui** – Après tout, ce n'est que la fin du monde.

**Elle** – Si j'étais la seule à devoir disparaître, je crois que je serais terrorisée. Mais de savoir que tout va s'arrêter pour tout le monde en même temps. Et que ce monde ne nous survivra pas.

**Lui** – En somme, ce n'est pas nous qui partons. C'est ce monde qui nous quitte. (*Un temps*) Est-ce qu'il n'aurait pas mieux valu ne rien savoir.

**Elle** – Savoir ou ne pas savoir...

**Lui** – Quoi qu'il en soit, maintenant, on ne peut pas faire comme si on ne savait pas.

**Lui** – Deux heures. Pour un examen de conscience, c'est un peu court, non ?

**Elle** – Pour un état des lieux individuel, avant de résilier son bail, pas forcément. Mais pour faire le bilan de l'humanité toute entière...

**Lui** – Qu'est-ce que tu dirais, toi ? Globalement positif ?

**Elle** – Il ne s'agit pas seulement de mettre le positif en balance avec le négatif. Il faut aussi voir tout ce qu'il y a entre les deux. La matière noire. L'insignifiance. L'absurdité.

**Lui** – Si on pouvait encore douter de l'absurdité de ce monde, l'insignifiance de sa fin devrait achever de décourager ceux qui croyaient encore en Dieu.

**Elle** – Ils te parleraient d'apocalypse et de châtement divin...

**Lui** – Jusqu'à présent, ma religion, c'était plutôt après moi le déluge. Je ne pensais pas que le déluge pourrait survenir de mon vivant...

**Elle** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Je ne sais pas.

**Elle** – C'est curieux. Je m'étais souvent posé cette question. Qu'est-ce que je ferais s'il ne me restait qu'un jour à vivre. Ou une heure.

**Lui** – Et ?

**Elle** – Je pensais à des trucs idiots comme... Écouter La Callas ou faire l'amour.

**Lui** – On a encore le temps de faire les deux. À condition de le faire en même temps...

**Elle** – Mais là c'est différent. Ce n'est pas à ma vie que je dois donner un sens pendant les quelques instants qui me restent. C'est à la vie tout court.

**Lui** – On pourrait faire un enfant.

**Elle** – Ce serait beau comme un défi. Mais ça resterait complètement absurde.

**Lui** – On pourrait se suicider...

**Elle** – Pour pouvoir dire quand même : Après nous le déluge ?

**Lui** – Ce serait un geste de liberté.

**Elle** – Ce serait surtout une coquetterie.

**Lui** – Alors quoi ?

**Elle** – Comment donner encore un sens au passé dans un monde qui n'a plus d'avenir ?

**Lui** – Avant quand on disait jusqu'à la fin des temps, ça voulait dire toujours. La fin des temps... Je crois que cette fois nous y sommes.

**Elle** – Et après ?

**Lui** – Est-ce qu'il peut y avoir un après, après la fin des temps ?

**Elle** – Des temps nouveaux ?

**Lui** – Un recommencement ?

**Elle** – Un recommencement, ça n'aurait aucun sens.

**Lui** – Alors un commencement.

**Elle** – Tout est fini.

**Lui** – Tout commence.

**Elle** – Et tout ce qui a eu lieu n'a plus lieu d'être.

**Lui** – Je crois qu'il est temps...

*On entend La Callas. Il se prennent dans les bras l'un l'autre.*

## 96. Rideau

**Un** – Alors ça y est, c'est fini ?

**Deux** – En tout cas, on est plus près de la fin que du début.

**Un** – Bon... Ben il va falloir y aller, alors.

**Deux** – On dirait, oui...

**Un** – C'était pas si mal... On peut revenir ?

**Deux** – Ça...

**Un** – Et on se souvient vraiment de rien ?

**Deux** – À quoi ça servirait de revenir...

*Le premier commence à partir et, voyant que l'autre ne suit pas, se retourne.*

**Un** – Vous ne venez pas ?

**Deux** – Je dois tout remettre en place, pour la prochaine représentation...

**Un** – Ah, d'accord... Vous êtes le...

**Deux** – Le spectacle continue.

**Un** – Bon courage...

*Il s'en va. L'autre semble un peu découragé.*

**Deux** – Il faut bien quelqu'un pour garder la boutique... Parfois moi aussi, j'aimerais bien passer cette porte, et tout oublier... Et puis revenir un matin et tout recommencer... Comme si c'était la première fois... (*Se ravisant*) Et si c'était vraiment la dernière ? (*À celui qui s'en va*) Attendez-moi, je viens avec vous... (*Il tente de sortir mais ne trouve pas la porte, et se résigne.*) Pour moi ça n'a jamais commencé... Alors ça ne finira jamais... (*Se tournant vers les spectateurs*) À la prochaine...

## **Brèves du temps qui passe**

Depuis la préhistoire jusqu'à la fin du monde, quelques instantanés de nos vies dérisoires.

## 97. Le feu sacré

*Elle arrive, dans le plus simple appareil, un sac de peau en bandoulière. Il arrive à son tour, dans la même tenue, et également porteur d'un sac. On pourrait d'abord croire qu'il s'agit de vacanciers à la plage. Il semble vouloir l'aborder, mais n'ose pas. Il finit par se lancer.*

**Lui** – Excusez-moi, vous avez du feu s'il vous plaît ?

**Elle** – Oui, bien sûr...

*Elle fouille dans son sac, et finit par en sortir deux gros cailloux genre silex. Elle se met à les frapper l'un contre l'autre. Sans résultat probant.*

**Elle** – Excusez-moi, je ne suis pas encore tout à fait familiarisée avec les nouvelles technologies...

**Lui** – Ce n'est pas grave, vous savez. Moi non plus, je ne suis pas très...

*Sans l'écouter, elle essaie encore, en vain. Elle s'énerve et frappe les cailloux l'un contre l'autre de plus en plus fort de façon hystérique.*

**Elle** – Putain...!

**Lui** – Non mais je vous assure, laissez tomber ! Je peux très bien faire autrement...

*Elle reprend ses esprits, cesse de frapper les cailloux et les remet dans son sac.*

**Elle** – Je suis vraiment désolée...

**Lui** – Non, c'est moi, je vous en prie... Vous auriez pu vous blesser...

*Moment d'embarras.*

**Elle** – Et le feu, c'était pour...?

*Il sort de son sac un petit animal en peluche assez bien imité.*

**Lui** – Pour faire cuire ça.

**Elle** – Ah oui...

**Lui** – Je sais, ce n'est pas très gros, mais... c'est tout ce que j'ai trouvé.

**Elle** – Je vois... Et donc...

**Lui** – Il paraît que cuit, ça se digère mieux. Enfin c'est ce qu'on dit...

**Elle** – Remarquez on dit tellement de choses... Jusqu'à maintenant on mangeait la viande crue, et personne n'est jamais mort.

**Lui** – Personne n'est mort de ça, en tout cas.

**Elle** – Et donc... vous êtes chasseur-cueilleur.

**Lui** – Oui... Enfin... plutôt tendance cueilleur, quand même.

**Elle** – Oui, je... J'imagine.

**Lui** – Je suis sûr qu'un jour on y viendra.

**Elle** – À quoi donc ?

**Lui** – On ne mangera plus de viande, vous verrez ce que je vous dis. Les fruits et légumes, c'est quand même meilleur pour la santé.

**Elle** – Personnellement, j'essaie d'en manger au moins cinq par jour.

**Lui** – En tout cas, c'est plus facile à attraper que la viande.

**Elle** – Oui...

*Ils rient tous les deux un peu bêtement.*

**Lui** – Bon, alors je... Je vais vous laisser...

**Elle** – D'accord, oui... Encore désolée pour le feu.

*Ils semblent ne pas vouloir se quitter. Il tient toujours la bestiole par la queue. Il se lance à nouveau.*

**Lui** – Et sinon, je me demandais... Vous faites quoi à midi ?

**Elle** – Rien de particulier... Je... regardais les nuages, là... pour passer le temps.

**Lui** – Ah oui, les nuages... Non, parce que je me disais... on pourrait peut-être déjeuner ensemble...

**Elle** – Vous croyez vraiment qu'il y en a assez pour deux...?

*Il regarde la bestiole, dubitatif.*

**Lui** – Ah non, mais... j'ai des légumes aussi.

*Il sort de son sac un petit poireau et lui montre.*

**Elle** – Ah oui... Super... Pour accompagner le...

**Lui** – Trop manger... ce n'est pas bon pour la santé non plus.

**Elle** – C'est vrai... Bon... alors d'accord.

**Lui** – J'habite juste à côté, si ça vous dit...

**Elle** – Et donc... vous êtes nouveau dans le quartier ? Comme on ne s'était jamais croisés auparavant...

**Lui** – Oui... J'ai trouvé une petite grotte pas très loin d'ici... Ce n'est pas très lumineux, mais il y a une très belle hauteur sous plafond.

**Elle** – Et puis c'est très central.

**Lui** – J'ai fait quelques dessins sur les parois du fond pour égayer un peu.

**Elle** – Ah, vous êtes aussi artiste ?

**Lui** – Oui, enfin, je débute... Ça vous dirait de les voir.

**Elle** – Quoi donc ?

**Lui** – Mes peintures rupestres !

**Elle** – Ah oui ! Pourquoi pas ? Qu'est-ce que ça représente ?

**Lui** – Moi, en train de me battre avec une salade.

*Ils rient à nouveau.*

**Elle** – Et... vous vous appelez comment ?

**Lui** – Je ne sais pas. Je ne m'appelle pas souvent. Et vous ?

**Elle** – Moi non plus...

**Lui** – Bon... Alors on y va ?

**Elle** – Vous avez raison, on ferait bien de se dépêcher, parce que je crois qu'on ne va pas tarder à avoir une averse.

**Lui** – Ah oui ?

**Elle** – Souvent, quand il y a beaucoup de nuages dans le ciel, après il pleut. Vous n'avez pas remarqué ?

**Lui** – Non, mais... maintenant que vous me le dites. Alors vous, vous seriez plutôt une scientifique, non ?

**Elle** – Oui, enfin... j'essaie d'observer le monde qui m'entoure. D'être à l'écoute de mon corps, aussi...

**Lui** – D'accord... Et... vous avez fait d'autres découvertes intéressantes ?

**Elle** – Vous verrez, je vais vous étonner...

*Ils sortent.*

## 98. Home cinéma

*Elle est plongée dans la lecture des programmes de cinéma. Il arrive.*

**Elle** – Ça s’est bien passé, ta journée ?

**Lui** – Ça va, mais je suis crevé. Et toi ?

**Elle** – La routine... Mais heureusement, c’est vendredi ! Qu’est-ce que tu veux faire ce soir ?

**Lui** – Je ne sais pas. Tu as envie de quoi ?

**Elle** – On pourrait se faire un ciné.

**Lui** – Ouais... Qu’est-ce qu’il y a à voir en ce moment ?

**Elle** – Il y a un film coréen au Quartier Latin. Il a de très bonnes critiques. Mais je te préviens, ça dure deux heures quarante.

**Lui** – Super... En V.O. donc...

**Elle** – Évidemment.

**Lui** – Coréen du Nord ou coréen du Sud ?

**Elle** – Pourquoi, il y a une de ces deux langues que tu maîtrises mieux que l’autre ?

**Lui** – Non, mais... tant qu’à faire, l’accent du Sud, c’est toujours un peu plus chantant.

**Elle** – De toute façon, je ne pense pas que les Coréens du Nord aient assez de pellicule pour faire un film de deux heures quarante.

**Lui** – Tant mieux...

**Elle** – Sinon, il y a un film polonais dont une copine m’a parlé. Il paraît que c’est très bien.

**Lui** – Polonais ? Ça parle de quoi ?

**Elle** – Une histoire de virus qui se répand sur la Terre entière, et qui oblige tout le monde à rester confiné chez soi. Avec toutes les conséquences que ça peut entraîner sur la vie de couple...

**Lui** – La science-fiction, je n’aime pas trop... Alors la science-fiction polonaise...

**Elle** – Je vois...

**Lui** – Et puis entre nous... se pousser à sortir de chez soi pour aller voir sur grand écran des gens qui s’emmerdent chez eux. Des Polonais, en plus.

**Elle** – Dis plutôt que tu n’aimes pas le cinéma d’auteur, ça ira plus vite.

**Lui** – Ce n’est pas vrai. Kieslowski, j’avais bien aimé. Il est bien Polonais, non ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – *Le Décalogue*, je me souviens très bien. On s’est tapé les douze.

**Elle** – Les douze, tu crois ?

**Lui** – On les a tous vus, non ?

**Elle** – Il n’y en a que dix.

**Lui** – Tu es sûre ?

**Elle** – *Le Décalogue*.

**Lui** – Ah oui, peut-être. En tout cas, on les a tous vus.

**Elle** – C’était il y a très longtemps... À l’époque où on s’est connus. On habitait encore chacun chez nos parents, et on passait la moitié de la séance à se bécoter...

**Lui** – Tu as raison. C’est sûrement de là que me vient ma passion pour le cinéma polonais.

**Elle** – Pour le reste, je ne suis pas sûre que tu te souviennes de grand-chose. Moi non plus, d’ailleurs, parce que lire des sous-titres tout en roulant une pelle à son voisin. À moins d’être contorsionniste...

**Lui** – En tout cas, ça m'avait bien plus.

**Elle** – Le film ou...

**Lui** – Les deux.

**Elle** – Alors, ce ciné ? On se le fait ou pas ?

**Lui** – Un vendredi, il risque d'y avoir du monde, non ?

**Elle** – Oui... C'est le jour où les gens qui travaillent sortent au cinéma.

**Lui** – Et puis maintenant qu'on peut se bécoter tranquillement chez soi devant la télé, à quoi bon aller au ciné.

*Il s'approche d'elle et l'enlace.*

**Elle** – Se bécoter au cinéma, ça nous rajeunirait un peu. En tout cas ça nous changerait...

**Lui** – Ben oui, mais si c'est pour ne rien voir du film... et que dans vingt ans tu me le reproches encore.

**Elle** – D'accord, tu as gagné. Alors soirée télé à la maison.

**Lui** – Qu'est-ce qu'il y a d'intéressant ?

*Elle regarde un magazine télé.*

**Elle** – Tiens, c'est marrant...

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Sur Arte, ils rediffusent l'intégrale du *Décalogue* de Kieslowski.

**Lui** – Ah ouais... Non mais comme on les a déjà vus...

**Elle** – Je te rappelle qu'on ne les a pas vraiment vus dans des conditions idéales.

**Lui** – Ouais mais... le cinéma à la télé, ça ne donne rien, non ?

**Elle** – Ah... pas de chance.

**Lui** – Pourquoi ?

**Elle** – Ces dix films de Kieslowski étaient initialement destinés à la télévision polonaise. C'est pour ça qu'ils dureraient moins d'une heure, et qu'au cinéma, on les diffusait deux par deux.

**Lui** – Deux par deux ? Ah d'accord... Alors c'est pour ça qu'à la fin de chaque séance, je ne comprenais jamais le rapport avec le début du film. En fait, c'était deux films différents...

**Elle** – Voilà... Et comme en général, après m'avoir tripotée pendant la première demi-heure, tu t'endormais avant le début du deuxième film...

**Lui** – Il fallait vraiment que tu m'aimes.

**Elle** – Toi aussi... pour que je puisse te traîner cinq fois de suite au cinéma voir dix films en polonais. Et tu m'aimes toujours ?

**Lui** – Comme au premier jour du premier film des *Dix commandements*.

**Elle** – Tu te souviens lequel c'est au moins ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Le premier commandement.

**Lui** – Non, je ne me souviens pas de ça non plus.

**Elle** – Tu n'auras d'autre Dieu que moi.

**Lui** – C'est promis, je n'aurai d'yeux que pour toi.

**Elle** – Amen.

**Lui** – Je peux embrasser la mariée, maintenant ?

**Elle** – Attends au moins que j'allume la télé...





## 99. Grand

*Deux enfants (pouvant être joués par des adultes).*

**Un** – Qu'est-ce que tu veux faire quand tu seras grand, toi ?

**Deux** – Quand je serai grand, je voudrais être très grand.

**Un** – Très grand ? Grand jusqu'à combien ?

**Deux** – Je ne sais pas... genre deux mètres quatre-vingts, tu vois ?

**Un** – Deux mètres quatre-vingts ?

**Deux** – Plus grand que mon père, quoi.

**Un** – Il mesure combien, ton père ?

**Deux** – Deux mètres soixante-dix, à peu près.

**Un** – Ah ouais, quand même... Et ta mère ?

**Deux** – Un peu moins, je crois. Dans les deux mètres soixante, peut-être. Et toi, il mesure combien, ton père ?

**Un** – Mon père ? Je ne sais pas...

**Deux** – À peu près.

**Un** – Dans les deux mètres cinquante, je pense.

**Deux** – Ah oui... Il n'est pas très grand.

**Un** – Non... (*Un temps*) Tu es sûr qu'il est si grand que ça, ton père ?

**Deux** – Sûr... (*Un temps*) En tout cas... ma mère l'appelle toujours grand couillon.

*L'autre lui lance un regard perplexe.*

**Un** – Et toi, comment elle t'appelle, ta mère ?

**Deux** – Petit couillon.

*Un temps.*

**Un** – Ne t'inquiète pas. Un jour, nous aussi on sera des grands couillons.

## 100. Pain perdu

*Ils sont là tous les deux, avec l'air de ne pas savoir quoi faire.*

**Elle** – Et si je faisais du pain perdu ?

**Lui** – Ah oui... pourquoi pas ? C'est une bonne idée... Mais... on a du pain rassis ?

**Elle** – Du pain rassis ? Ah non, je ne crois pas...

**Lui** – Bon...

**Elle** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Tu veux que j'aille en acheter ?

**Elle** – Du pain rassis ?

**Lui** – Du pain frais.

**Elle** – Tu crois qu'on peut aussi faire du pain perdu avec du pain frais ?

**Lui** – Pourquoi pas ?

**Elle** – Je ne sais pas... Je n'ai jamais essayé.

**Lui** – Si c'est bon avec du pain rassis, ça doit être encore meilleur avec du pain frais, non ?

**Elle** – Tu crois ?

**Lui** – En même temps... le pain perdu, c'est plutôt pour ne pas jeter le pain quand il est rassis.

**Elle** – C'est pour ça que ça s'appelle du pain perdu, j'imagine... Parce que c'est fait avec du pain qui aurait fini à la poubelle autrement.

**Lui** – Voilà... Pour ne pas gâcher la nourriture, alors qu'il y a plein de gens qui meurent de faim dans le monde.

**Elle** – Je vois ce que tu veux dire... J'avais perdu de vue la dimension morale du pain perdu.

**Lui** – En réalité, on en fait juste pour se goinfrer, parce qu'on aime ça, mais le prétexte, c'est de ne pas gaspiller la nourriture. C'est très jésuite, le pain perdu, en fait.

**Elle** – J'avais juste envie de manger du pain perdu.

**Lui** – Les cathos ont vraiment un problème avec le pain.

**Elle** – Ah oui ?

**Lui** – Le pain de l'eucharistie, c'est le corps du Christ, non ? Une sorte de pain perdu, quoi...

**Elle** – Je ne sais pas... On pourrait demander à la voisine.

**Lui** – Elle est catho, la voisine ?

**Elle** – Lui demander si elle a du pain rassis !

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Ouais...

**Lui** – Franchement, tu te vois demander à la voisine si elle ne pourrait pas nous donner son pain rassis ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Si on avait des lapins, encore.

**Elle** – Les lapins mangent du pain perdu ?

**Lui** – Les lapins mangent du pain rassis !

**Elle** – Je ne savais pas.

**Lui** – À la campagne, les gens gardent le pain rassis pour le donner aux lapins. Pour ne rien laisser perdre. Et après on mange le lapin...

**Elle** – Donc, ils ne font jamais de pain perdu, à la campagne ?

**Lui** – Ceux qui n'ont pas de lapins, peut-être.

**Elle** – Moi qui pensais que le pain perdu, c'était un truc de grand-mère.

**Lui** – Des grands-mères qui n’ont pas de lapin, en tout cas.

**Elle** – Bon... On oublie le pain perdu, alors ?

**Lui** – Aller acheter du pain frais pour en faire du pain perdu... ce serait complètement immoral.

**Elle** – Oui... comme de donner du pain frais aux lapins.

**Lui** – Ou de la confiture aux cochons.

**Elle** – Je vais quand même aller à la boulangerie. J’achèterai deux baguettes.

**Lui** – Ça ne fait pas un peu trop ?

**Elle** – Comme ça, demain, on aura du pain rassis !

**Lui** – Eh ben tu vois ? Il y a toujours une solution finalement. Puisque tu vas faire des courses, regarde si on a encore des œufs.

**Elle** – Des œufs... ?

**Lui** – Pour le pain perdu.

**Elle** – Des œufs frais, tu veux dire ?

*Il la regarde, un peu inquiet.*

## 101. La porte

*Elle est là un gobelet de café à la main. Il arrive, avec également un gobelet de café. Ils échangent un vague sourire en guise de salutations et sirotent leur café en silence.*

**Elle** – Toujours aussi dégoulinasse, ce café.

**Lui** – Oui... Mais aujourd'hui, pour moi, il a un goût particulier.

**Elle** – Ah oui...?

**Lui** – C'est la dernière fois que j'en bois.

**Elle** – La dernière fois...?

**Lui** – C'est ma dernière journée. Ce soir, je serai à la retraite.

**Elle** – Vous m'avez fait peur... Je pensais qu'après avoir fini votre gobelet, vous alliez sauter par la fenêtre pour protester contre la qualité du café dans cette boîte de merde. Remarquez, ça les aurait peut-être convaincus de changer la machine.

**Lui** – Désolé, je crains que cette machine ne soit encore là demain.

**Elle** – Je serai condamnée à reboire cet infâme jus de chaussettes. Et je n'aurai même plus le plaisir de votre conversation enjouée.

**Lui** – C'est la première fois qu'on se croise. Ne me dites pas que c'est votre première journée ici.

**Elle** – Je travaille dans l'autre partie du bâtiment, pour vos anciens concurrents. On a supprimé la machine à café, pour faire des économies...

**Lui** – Je vois...

**Elle** – Rassurez-vous, c'était exactement la même machine, et le café était tout aussi imbuvable.

**Lui** – Ça doit être un monopole. Comme pour les machines à sous...

**Elle** – Ça ne va pas vous manquer de vous lever tous les jours à six heures, de passer une heure dans les transports pour venir ici, de vous emmerder pendant huit heures à faire un boulot qui ne sert à rien, et de repartir le soir en vous disant que ça recommence le lendemain ?

**Lui** – Ça ne va pas être facile. J'essayerai de m'y faire... Mais dites-moi, je commence à douter de ma raison. Ça fait trente ans que je travaille ici, et je n'avais jamais remarqué qu'il y avait un couloir à cet endroit.

**Elle** – Le couloir a toujours été là, mais la porte d'accès était condamnée.

**Lui** – Ah oui, c'est vrai. Il y avait une porte... Je pensais que c'était une porte de placard.

**Elle** – On a rouvert la porte pour que les gens qui travaillent de l'autre côté puissent venir prendre le café ici. Comme on n'a plus de machine...

**Lui** – Je vois... Donc, ce couloir, il mène à...

**Elle** – Au placard dans lequel on a installé mon bureau. Entre autres... Je suis contrôleur de gestion. C'est moi qui audite la boîte d'à côté.

**Lui** – D'accord... Alors vous travaillez pour...

**Elle** – Votre nouveau patron. Enfin jusqu'à ce soir. On a racheté votre boîte il y a deux mois.

**Lui** – Alors c'est à vous que je dois ce départ en retraite anticipée ?

**Elle** – Vous ne m'en voulez pas trop, j'espère...

**Lui** – Pensez-vous... Je devrais plutôt vous dire merci.

**Elle** – Ne me remerciez pas je vous en prie... On n'a pas fait ça pour abrégé vos souffrances, vous savez. C'est juste une compression de personnel après une fusion-acquisition. On a

commencé par supprimer une machine à café sur deux. Et puis on a fait pareil avec les salariés...

**Lui** – Je vois... Et vous ? Qu'est-ce qui vous pousse à vous lever le matin ?

**Elle** – Je ne sais pas... C'est vrai que ce café est absolument dégueulasse, mais je me demande s'il n'est pas un peu addictif, finalement. Méfiez-vous, demain matin, vous pourriez être manqué. Allez, bonne retraite...

**Lui** – Merci...

*Il la regarde partir.*

## 102. Double living

*Elle est là. Il arrive, l'air préoccupé.*

**Elle** – Ça va ? Tu as l'air soucieux...

**Lui** – Rien de grave, je t'assure... J'attendais d'être sûr pour t'en parler mais...

**Elle** – Tu me fais peur, qu'est-ce qu'il y a ?

**Lui** – Est-ce que tu as déjà remarqué que notre salon est beaucoup moins profond que notre cuisine ?

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – La cuisine, elle est juste de l'autre côté, non ? Séparée de notre salon par une cloison.

**Elle** – Oui, peut-être. Et alors ?

**Lui** – Logiquement, notre salon devrait avoir la même longueur que la cuisine.

**Elle** – Et ?

**Lui** – Il manque trois mètres cinquante.

**Elle** – Trois mètres cinquante ?

**Lui** – Trois mètres cinquante-huit, exactement.

**Elle** – Tu es sûr ?

**Lui** – Absolument. J'ai vérifié trois fois les mesures.

**Elle** – C'est une vieille maison. À cette époque-là, les murs n'étaient peut-être pas très droits.

**Lui** – Trois mètres cinquante-huit ! On ne parle pas d'un mur un peu en biais ou un peu plus épais que les autres. Comme le salon fait six mètres de large, ça correspondrait à une pièce de plus de 21 mètres carrés.

**Elle** – Une pièce ?

**Lui** – Une pièce.

**Elle** – Tu me fais peur. Une pièce murée, tu veux dire ?

**Lui** – Oui. On peut dire ça comme ça.

**Elle** – Mais enfin, ça fait vingt ans qu'on a acheté cette maison. On ne se serait pas rendu compte qu'il manquait une pièce ?

**Lui** – Les chiffres sont là. J'ai vérifié trois fois.

**Elle** – C'est dingue.

**Lui** – Et dire que pendant toutes ces années, j'avais mon bureau au fond du garage, entre la chaudière et le congélateur. Vingt-et-un mètres carrés, tu te rends compte ? On aurait pu en faire un bureau !

**Elle** – Ou une chambre d'enfant...

**Lui** – Oui...

**Elle** – Mais comment c'est possible...? Comment est-ce qu'on peut en arriver à murer une pièce ? Pourquoi ?

**Lui** – Je ne sais pas...

**Elle** – Ça fout un peu les jetons, non ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – De savoir que pendant vingt ans, on a passé toutes nos soirées dans ce salon, sans savoir que juste à côté, il y en avait un autre de la même taille, complètement vide...

**Lui** – Oui, enfin, vide... on ne sait pas.

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Il n'est peut-être pas vide.

**Elle** – Pas vide ? Tu veux dire... que les anciens propriétaires auraient pu y cacher quelque chose ?

**Lui** – Pourquoi pas ? Sinon, pourquoi avoir muré cette pièce ?

**Elle** – Qu'est-ce qu'on peut bien vouloir cacher, au point de murer complètement une pièce de sa maison.

**Lui** – Un trésor ?

**Elle** – Ce serait trop beau...

**Lui** – Un cadavre...

**Elle** – Un cadavre ?

**Lui** – Pourquoi pas...

**Elle** – Vingt mètres carrés pour planquer un cadavre ?

**Lui** – Il y en avait peut-être plusieurs...

**Elle** – Ou alors, il n'était peut-être pas mort quand on l'a emmuré...?

**Lui** – Il ou elle...

**Elle** – Ou les deux.

**Lui** – Et si les anciens propriétaires étaient toujours là...?

*Silence de mort.*

**Elle** – Je ne suis pas sûre de pouvoir continuer à vivre dans cette maison, en sachant que juste derrière cette cloison, il y a peut-être un ou plusieurs cadavres...

**Lui** – C'est juste une hypothèse.

**Elle** – Oui, mais moi j'ai besoin d'en avoir le cœur net.

**Lui** – Tu as raison, il faut savoir.

**Elle** – Et tout de suite. Je ne passerai pas une nuit de plus dans cette maison sans savoir ce qu'il y a dans cette pièce.

**Lui** – Moi non plus...

**Elle** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Je m'en occupe...

*Il sort. Elle jette un regard angoissé vers la cloison, correspondant au quatrième mur. Il revient avec une masse.*

**Elle** – Tu es sûr ?

**Lui** – Il faut en avoir le cœur net.

*Noir. On entend des coups de masse. La lumière revient. Ils regardent vers la salle comme à travers un trou béant.*

**Elle** – Qu'est-ce que c'est que ça ?

**Lui** – Un salon en parfait état, presque comme le nôtre.

**Elle** – Pas une trace de poussière.

**Lui** – C'est dingue...

**Elle** – Tu crois que quelqu'un habite encore ici ?

**Lui** – Je ne sais pas... En même temps... Ça ressemble beaucoup au salon des voisins.

*Elle regarde plus attentivement.*

**Elle** – C'est le salon des voisins !

**Lui** – Je ne comprends pas... J'ai dû faire une erreur dans mes calculs.



**Elle** – Ah oui...? Eh ben il va falloir que tu leur expliques ça quand ils vont revenir...

## 103. Ici la Terre

*Elle et lui sont debout face au public, et ne semblent pas se voir entre eux.*

**Elle** – Allô Mars ?

**Lui** – Ah bonjour la Terre !

**Elle** – Tu as reconnu ma voix ? Pourtant ça fait un moment qu'on ne s'est pas parlés...

**Lui** – Pas si longtemps que ça, tu exagères...

**Elle** – Attends, c'était exactement...

**Lui** – Il y a 110.000 ans. Au début de ta dernière glaciation. Je t'avais appelée pour prendre de tes nouvelles.

**Elle** – C'est vrai. Le temps passe tellement vite.

**Lui** – Alors ça va mieux, tu te réchauffes un peu ?

**Elle** – Oui, oui, ça va, rassure toi. C'était juste un petit refroidissement.

**Lui** – Tant mieux, tant mieux...

**Elle** – Ceci dit, depuis quelque temps, je crois que j'ai attrapé une nouvelle saloperie.

**Lui** – Encore ! Ah merde... Tu chopes vraiment tout ce qui traîne, toi. Et ça dure depuis quand ?

**Elle** – Oh pas très longtemps. 10.000 ans, à peu près.

**Lui** – C'est quoi comme maladie ?

**Elle** – L'humanité. C'est un nouveau virus, à ce qu'il paraît. Il n'y a pas encore de vaccin.

**Lui** – Et c'est grave ?

**Elle** – On ne sait pas encore trop comment ça peut évoluer.

**Lui** – Ah tu n'as vraiment pas de bol... Mais ça va ?

**Elle** – Pour l'instant, ça va. J'ai juste un peu de température depuis une centaine d'années...

**Lui** – Un réchauffement climatique... Il ne faut pas laisser traîner, tu sais. Ça pourrait s'aggraver...

**Elle** – Tu as raison, si ça ne s'arrange pas d'ici cinq ou dix mille ans, il faudra que je me fasse soigner.

**Lui** – Ouais... Fais gaffe aux effets secondaires quand même. Des fois, le remède est pire que le mal. Tu te souviens quand tu avais attrapé ce truc, là...

**Elle** – Les dinosaures.

**Lui** – C'est ça. On t'avait administré un traitement de choc et...

**Elle** – Ah oui, cette météorite. Tu parles d'un suppositoire. J'avais failli y rester à l'époque.

**Lui** – Remarque, après tu en étais définitivement débarrassée.

**Elle** – Oui, mais j'ai mis pas mal de temps à m'en remettre... Alors et toi, comment ça va ?

**Lui** – Oh, moi, tu sais... Toujours pareil... Ce n'est pas maintenant que ça va s'arranger.

**Elle** – Ne dis pas ça...

**Lui** – À mon âge.

**Elle** – On a le même âge !

**Lui** – Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça.

**Elle** – Des fois, il suffit d'une petite pluie d'astéroïdes pendant quelques millions d'années, bien chargés en eau et en sels minéraux, et c'est reparti pour un tour de soleil.

**Lui** – Tu as raison, il faut garder le moral.

**Elle** – Bon, désolée, je vais devoir m'éclipser. Mais fais attention à ce nouveau virus, il paraît

que c'est très contagieux.

**Lui** – Tu crois que ça pourrait arriver jusqu'à chez moi ?

**Elle** – En tout cas, il paraît que la Lune est déjà contaminée. Allez, prends soin de toi.

**Lui** – Toi aussi. Et n'attends pas encore une éternité avant de me rappeler.

**Elle** – C'est promis.

**Lui** – Allez, je t'embrasse. Mais de loin...

*Silence marquant la fin de la conversation, puis elle tousse et éternue.*

**Elle** – Quelle saloperie, cette humanité. Il va falloir que je me soigne si je ne veux pas que ça dégénère. Je ne voudrais pas me retrouver dans le même état que ce pauvre Mars...

## 104. Contrôle technique

*Elle s'essuie les mains avec un chiffon plein de cambouis. Il arrive.*

**Lui** – Bonjour, je viens récupérer la voiture que ma femme vous a laissée il y a une heure pour le contrôle technique.

**Elle** – Elle s'appelle comment ?

**Lui** – Céline. Céline Dumortier.

**Elle** – Et la voiture ?

**Lui** – Je... Je ne lui ai pas encore donné de petit nom, mais... c'est une 107 Peugeot. Elle est prête ?

**Elle** – Ah oui, la 107 Peugeot de Madame Dumortier, je vois très bien...

**Lui** – Et... elle est prête ?

**Elle** – Prête...? Ça dépend...

**Lui** – Ça dépend... Ça dépend de quoi ?

**Elle** – Ça dépend de ce qu'on appelle prête.

**Lui** – Ben... je ne sais pas. Est-ce que vous avez fait le contrôle technique ?

**Elle** – Oui. J'ai examiné le véhicule.

**Lui** – Et... est-ce que tout va bien ?

*Un temps.*

**Elle** – Je peux vous parler franchement ?

**Lui** – Euh... oui.

**Elle** – C'est une voiture qui ne va pas bien.

**Lui** – Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ? C'est l'embrayage, c'est ça ? Je sentais qu'elle patinait un peu au démarrage...

**Elle** – Oui, l'embrayage, aussi. Mais ce n'est pas ça qui m'inquiète.

**Lui** – C'est plutôt moi qui devrais m'inquiéter, non ? Alors qu'est-ce qu'il y a au juste ?

**Elle** – C'est difficile à dire... C'est un état général, vous comprenez ?

**Lui** – Non. Vous pourriez être plus précise ?

**Elle** – C'est une voiture d'occasion, n'est-ce pas ?

**Lui** – Oui, en effet.

**Elle** – Et la précédente propriétaire était une personne âgée.

**Lui** – Oui, comment vous savez ça ?

**Elle** – Une voiture qui a presque dix ans, mais en très bon état et avec très peu de kilomètres au compteur... On sent que c'est une voiture qui a passé beaucoup de temps bien au chaud au garage. Qui n'a jamais voyagé. Qui ne roulait pas beaucoup, mais dont sa propriétaire prenait grand soin... avant qu'on vous la confie.

**Lui** – Comment savez-vous que c'était une femme ?

**Elle** – L'embrayage, justement. Les vieilles dames font beaucoup cirer l'embrayage, c'est comme ça. Ce n'est pas de leur faute. C'est pour ça que l'embrayage est un peu fatigué.

**Lui** – Là c'est moi qui commence à fatiguer un peu... Si vous me disiez exactement ce qu'il y a à faire comme réparations ?

**Elle** – Ce n'est pas si simple, j'en ai peur... Elle est morte ?

**Lui** – Je pensais que c'était à vous de me le dire. C'est si grave que ça ?

**Elle** – Non, je parlais de la vieille dame à qui vous avez racheté cette pauvre voiture. Est-ce qu'elle est décédée ?

**Lui** – Mais je n’en sais rien moi ! Je ne sais même pas qui c’est, cette bonne femme. C’est le garage à qui j’ai acheté cette voiture qui m’a dit que l’ancienne propriétaire était une vieille dame qui roulait très peu.

**Elle** – À mon avis, elle est morte.

**Lui** – Ma voiture ?

**Elle** – Cette vieille dame.

**Lui** – Mais enfin, c’est absurde. C’est quoi, cette conversation ? Je vous demande si je peux repartir avec ma voiture, vous me parlez de son ancienne propriétaire !

**Elle** – C’est que les deux problèmes sont étroitement liés.

**Lui** – Ah oui ?

**Elle** – À l’évidence, cette voiture ne s’est jamais remise de la disparition de son ancienne propriétaire.

**Lui** – On ne sait même pas si elle est morte !

**Elle** – Elle est morte croyez moi.

**Lui** – Ma voiture ?

**Elle** – D’après ce que je constate, c’est une voiture qui dort dans la rue, je me trompe ?

**Lui** – Je n’ai pas de garage. Ça pose un problème ?

**Elle** – Vous pourriez au moins lui faire un brin de toilette de temps en temps. Laisser une voiture dans un état pareil, ce n’est pas chrétien.

**Lui** – C’est pour une caméra cachée, c’est ça ? Où est la caméra ?

**Elle** – Ce n’est pas une plaisanterie, cher monsieur. Les voitures aussi ont droit à un peu d’attention. De respect. D’affection même.

**Lui** – Bon, assez rigolé... Est-ce que oui ou non je peux repartir avec ma voiture ?

**Elle** – Tenez, voilà le certificat de contrôle.

**Lui** – Merci...

**Elle** – Et voici les clefs...

**Lui** – Très bien.

**Elle** – Mais permettez-moi de vous le dire, vous ne méritez pas cette voiture.

**Lui** – C’est la voiture de ma femme !

*Il s’apprête à partir, furieux.*

**Elle** – Et n’oubliez pas de changer l’embrayage !

*Il sort.*

## 105. Attendre

*Elle est là. Il arrive.*

**Lui** – Excusez-moi, vous faites partie de...

**Elle** – Non.

**Lui** – D'accord, alors vous aussi, vous...

**Elle** – Oui.

**Lui** – Et vous attendez depuis longtemps ?

**Elle** – Longtemps ?

**Lui** – Non parce que je suis mort il y a déjà plus d'une heure et... j'attends toujours.

**Elle** – Qu'est-ce que vous attendez, exactement ?

**Lui** – Je ne sais pas... Qu'on s'occupe de moi.

**Elle** – Qu'on s'occupe de vous ?

**Lui** – J'étais allé aux urgences, parce que je ne me sentais pas bien... J'ai attendu cinq heures avant que quelqu'un s'intéresse à moi. Je me demande pourquoi on appelle ça les urgences. Si on m'avait pris tout de suite... C'est sans doute pour ça que j'en suis là d'ailleurs...

**Elle** – Sans doute.

**Lui** – J'ai l'impression d'avoir passé toute ma vie à attendre. On dit qu'on passe un tiers de sa vie à dormir, je crois que j'ai passé au moins un tiers de la mienne à attendre. Attendre le bus, attendre ma femme, attendre que ce soit l'heure, attendre que ce soit le moment, attendre qu'on veuille bien me recevoir, attendre chez le médecin, chez le dentiste, chez le coiffeur, attendre les vacances, attendre la retraite...

**Elle** – Si vous n'aimez pas attendre, ici, ça ne va pas vous aider.

**Lui** – Parce que vous pensez que ça va durer longtemps ?

**Elle** – L'éternité.

**Lui** – L'éternité ? Vous voulez dire... pour toujours ?

**Elle** – Quand on est mort, c'est pour toujours, non ?

**Lui** – Alors on va attendre comme ça jusqu'à...

**Elle** – Je vous conseille surtout d'arrêter d'attendre... et de rayer de votre vocabulaire tous les mots ayant un rapport avec le temps. Comme hier, aujourd'hui, demain... Ou depuis que et jusqu'à quand. Ou pendant combien de temps... Et surtout, surtout, d'oublier le mot urgence.

**Lui** – Je vois ce que vous voulez dire, mais... il va bien se passer quelque chose un jour ou l'autre, non ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Bon... alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Elle** – Rien. On ne fait rien. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire ? On est morts !

**Lui** – Je ne sais pas... Alors il ne va rien se passer, et on ne peut vraiment rien faire ?

**Elle** – Si. Il y a une seule chose que vous pouvez faire ici.

**Lui** – Ah oui ? Quoi donc ?

**Elle** – Faire le mort.

*Il la regarde perplexe.*

**Lui** – Bon...

**Elle** – Qu'est-ce que vous imaginiez ? La vie éternelle ?

**Lui** – J'espérais au moins échapper à la mort éternelle... Alors c'est ça l'au-delà ? Il n'y a rien

après ?

**Elle** – On ne sait pas. Quand on aura perdu toute notion du temps... Quand on aura tout oublié... jusqu'à ne plus savoir qui on a été, on sera recyclé, peut-être. Notre âme en décomposition deviendra le compost sur lequel d'autres graines un jour repousseront. Mais pour l'instant... Je veux dire pour toujours en ce qui nous concerne... il faut faire le deuil de nous-mêmes.

**Lui** – D'accord... (*Un temps*) Donc il y a quand même un petit espoir de s'en sortir ?

*Elle lui lance un regard perplexe.*

## 106. Le tableau

*Il est là. Elle arrive avec un tableau, un portrait de jeune femme, tenant apparemment plus de la croûte que du chef d'œuvre, mais doté d'un cadre doré.*

**Lui** – Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

**Elle** – Il était accroché au-dessus du lit de mon arrière-grand-mère, dans sa maison de retraite. Chaque fois que j'allais la voir, elle me répétait qu'après sa mort, ce tableau serait pour moi...

**Lui** – C'est très généreux de sa part. Surtout qu'à part cette croûte, elle n'a rien laissé d'autre à personne...

**Elle** – Ma mère y est allée hier pour débarrasser la chambre. Elle m'a donné le tableau.

**Lui** – C'est un portrait... C'est qui ?

**Elle** – Mon arrière-arrière-grand-mère, je crois...

**Lui** – Elle était plutôt pas mal... quand elle était jeune. Tu lui ressembles un peu...

**Elle** – Tu trouves ?

**Lui** – Et qu'est-ce que tu comptes en faire ?

**Elle** – Je ne sais pas... Je ne peux pas le jeter quand même...

**Lui** – Non, évidemment... De là à l'accrocher dans le salon...

**Elle** – On pourrait l'accrocher au-dessus de notre lit...

**Lui** – Tu plaisantes ?

**Elle** – Évidemment...

**Lui** – Elle avait quel âge, ton arrière-grand-mère exactement ?

**Elle** – Elle était née en 1910 à Auvers-sur-Oise.

**Lui** – À Auvers ? C'est dingue ! Tu te rends compte ? À vingt ans près elle aurait pu croiser Van Gogh.

**Elle** – Elle racontait toujours que sa mère l'avait bien connu.

**Lui** – Non...? Van Gogh ?

**Elle** – Ouais.

**Lui** – Mais quand tu dis bien connu...

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Si ça se trouve tu es l'arrière-arrière-petite-fille de Van Gogh...

**Elle** – Va savoir...

**Lui** – Et comme il n'a pas d'autre descendance connue, tu serais l'héritière de sa fortune.

**Elle** – Sa fortune ?

**Lui** – Oui, remarque, tu as raison... Les gens qui ont acheté ses tableaux sont richissimes aujourd'hui, mais lui il est mort dans la misère. Et ce tableau...?

**Elle** – Mon arrière-grand-mère me disait qu'elle tenait ce tableau de sa mère...

**Lui** – Mais d'où il venait ? Qui l'a peint, ce tableau ?

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Il n'est pas signé ?

**Elle** – Non... Ou alors la signature n'est plus visible.

**Lui** – Tu penses à ce que je pense ?



**Elle** – Oui... Mais non, ce n'est pas possible...

**Lui** – Si ton aïeule l'a bien connu... Personne n'en voulait, de ses toiles. Et il n'avait pas un sou. Je suis sûr qu'il aurait pu en donner une contre un repas chaud. Alors pour tirer un coup, tu penses bien...

**Elle** – Ne te gêne pas, traite mon arrière-arrière-grand-mère de pute !

**Lui** – Je ne dis pas ça mais... un petit cadeau.

**Elle** – Non, et puis tu l'as dit, regarde, c'est une croûte !

**Lui** – Franchement, j'ai vu certains tableaux dans des musées... Si on ne savait pas que c'était signé par de grands maîtres... Qu'est-ce qu'on y connaît en peinture, nous ?

**Elle** – Tu as raison... Il faudrait le faire expertiser...

**Lui** – Imagine un peu. Un Van Gogh. Même si ce n'est pas le meilleur, ça vaudrait des millions.

**Elle** – Il ne faut pas trop s'emballer quand même...

**Lui** – Oui... Après tout, il vaut peut-être mieux laisser planer le doute. Rêvons encore un peu, plutôt que de rompre le charme tout de suite.

**Elle** – Sans compter qu'une expertise, ça ne doit pas être donné. Tout ça pour qu'on nous dise que c'est l'œuvre... d'un peintre du dimanche.

**Lui** – Mais du coup, j'ai presque envie de l'accrocher au-dessus de notre lit, maintenant.

**Elle** – Pourquoi ça ?

**Lui** – Je ne sais pas... Penser que Van Gogh a peint ça pour niquer ton arrière-arrière-grand-mère. Et que maintenant ça vaut des millions. Ce serait le coup le plus cher du monde, non ?

*Il prend le tableau pour le regarder.*

**Elle** – Moi je ne suis pas sûre que ça me motive beaucoup.

**Lui** – Il pèse une tonne ce tableau, non ?

**Elle** – C'est vrai, j'ai remarqué aussi.

**Lui** – Finalement, je ne crois pas que ce soit une bonne idée de l'accrocher au-dessus du lit. Si on le prend sur la tronche...

**Elle** – Pourquoi il est aussi lourd, ce tableau ?

**Lui** – Ce n'est pas la toile, c'est forcément le cadre...

**Elle** – Habituellement, les cadres, c'est en bois...

**Lui** – Pour du bois, ça ferait très lourd.

**Elle** – Ou alors c'est de la fonte.

**Lui** – Un cadre en fonte ? Et puis ce n'est pas la couleur de la fonte.

**Elle** – C'est peut-être de la peinture.

*Il gratte un peu le cadre avec son ongle.*

**Lui** – On dirait que non...

**Elle** – Tu penses à ce que je pense ?

**Lui** – Oui... je ne connais qu'un métal qui soit doré.

**Elle** – Si c'est de l'or, c'est l'équivalent d'au moins un lingot.

**Lui** – Finalement, ce tableau a peut-être de la valeur.

**Elle** – En tout cas, on peut rêver...

## 107. Le bac avec mention

*Ils sont debout face au public.*

**Elle** – Alors ça y est, on a le bac.

**Lui** – Oui... Mention Coronavirus.

**Elle** – Nos grands-parents ont eu le bac Mai 68, nous on aura le bac COVID-19.

**Lui** – À l'époque on avait donné le bac à tout le monde parce qu'il y avait trop de gens dans la rue pour réclamer plus de démocratie, aujourd'hui, avec le confinement, on ne peut même plus descendre dans la rue pour protester contre l'état d'urgence.

**Elle** – Sans parler de la montée des dictatures en Europe. Avant la chute du mur, la Hongrie était considérée comme le pays le plus démocratique du bloc soviétique, aujourd'hui c'est le pays le plus fasciste du bloc européen.

**Lui** – Comme quoi Einstein avait raison : tout est relatif. Ce ne sont pas les Hongrois qui ont changé, c'est le monde qui les entoure.

**Elle** – L'histoire nous montre qu'en Europe, la Hongrie a toujours joué le rôle de thermomètre. Quand la Hongrie a la fièvre, c'est que l'Europe va mal.

**Lui** – Et si j'osais, je dirais même que cette fois, ce thermomètre, on l'a vraiment dans le cul.

**Elle** – Oui...

**Lui** – Il ne faut pas oublier les leçons de l'Histoire.

**Elle** – Oublier l'histoire, c'est être condamné à la revivre.

**Lui** – On dirait un sujet du bac philo.

**Elle** – Heureusement qu'on n'aura pas à le passer.

**Lui** – Remarque, finalement, on est quand même assez calés en histoire.

**Elle** – On a le bac, après tout.

**Lui** – Je me demande quel genre de bac auront nos petits-enfants.

**Elle** – En tout cas, il vaudra mieux avoir le bac mention Louis-le-Grand que le bac mention Noisy-le-Grand.

**Lui** – On est dans la merde, je te dis.

**Elle** – Qu'est-ce qu'on peut y faire ?

**Lui** – Je ne sais pas. La révolution, ça ne marche pas. Le réformisme non plus.

**Elle** – Après chaque crise, on nous promet que plus rien ne pourra être comme avant.

**Lui** – Dans un sens ils ont raison. C'est encore pire après.

**Elle** – Qu'est-ce qui nous reste alors ?

**Lui** – L'amour. (*Sans conviction*) Tu veux sortir avec moi ?

**Elle** – C'est la pire déclaration que je n'ai jamais entendue.

**Lui** – En plus on ne peut même pas sortir. On est toujours confinés.

## 108. Les fantômes

*Il regarde dans un télescope dirigé vers la salle. Le personnage peut être un enfant, ou un adulte jouant un enfant. Elle est sa mère ou son professeur.*

**Elle** – Tu vois cette étoile vers laquelle j’ai dirigé le télescope ?

**Lui** – Oui.

**Elle** – Autour de cette étoile tournent des planètes.

**Lui** – Oui, je les vois.

**Elle** – L’une de ces planètes est habitable, et elle est habitée.

**Lui** – Je la vois.

**Elle** – Les habitants s’appellent les hommes.

**Lui** – Je les vois.

**Elle** – Et ils ont réussi à rendre leur planète inhabitable.

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Alors ils sont tous morts.

**Lui** – Mais pourtant je les vois.

**Elle** – Parce que cette planète est située à des millions d’années-lumière de la nôtre. En réalité, ils sont déjà tous morts.

**Lui** – Alors ceux que je vois ne sont que des fantômes.

**Elle** – Oui. Le dernier est mort il y a 100.000 ans.

**Lui** – C’est marrant.

**Elle** – Oui.

**Lui** – Mais alors comment tu sais qu’ils sont morts ? Puisque l’image de leur fin du monde ne nous est pas encore parvenue...

**Elle** – La téléportation quantique est immédiate. Elle n’est pas soumise aux règles de l’espace-temps. Nous avons téléporté une sonde sur place il y a un mois. Aucune trace de vie à la surface.

**Lui** – Un suicide collectif... Mais pourquoi est-ce qu’ils ont fait ça ?

**Elle** – On ne sait pas.

**Lui** – On ne sait pas ?

**Elle** – Non. Pourtant on a fait des tas de découvertes scientifiques extraordinaires. Mais ça on n’a pas encore réussi à comprendre. Cela fait partie des mystères de l’univers qui nous restent encore à élucider.

**Lui** – Les fantômes d’une humanité disparue, sur une Terre dont ils ont fait un désert... Je vais les observer encore un peu, pour essayer de comprendre...

## **Bureaux et dépendances**

Travailler ou ne pas travailler, telle est la question. Le temps d'une pause cigarette... électronique, quelques accros au boulot échangent des propos brumeux.

## 109. Les particules

*Ce qui ressemble à une terrasse. Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils se mettent à fumer. Et rêvassent en observant les volutes qui sortent de leurs cigarettes éventuellement électroniques.*

**Yaël** – Tu savais que les particules peuvent se trouver à deux endroits différents en même temps ?

**Alex** – Les particules ?

**Yaël** – Les particules élémentaires ! Les photons, si tu préfères. D’après les lois de la physique quantique, en tout cas.

**Alex** – Tu es sûr que c’est de la nicotine, que tu es en train de fumer ?

**Yaël** – Non, je t’assure. J’ai entendu un truc là-dessus, hier, à la radio.

**Alex** – Ouais. Ben moi, ça m’arrangerait d’être une particule, tu vois. Je pourrais être à la réunion qu’on m’a collée aujourd’hui à cinq heures, et en même temps à la sortie de l’école pour récupérer ma fille.

**Yaël** – C’est vrai que ce serait pratique, le don d’ubiquité. Tu imagines ? Le samedi matin, on pourrait faire la queue à la caisse à Auchan avec sa moitié. Et en même temps traîner au lit avec son illégitime dans un petit hôtel de charme à la campagne.

**Alex** – Et en rentrant, le frigo serait plein. On serait insoupçonnable.

**Yaël** – Même plus besoin d’alibi.

**Alex** – Est-ce qu’on pourrait même encore parler d’infidélité ?

**Yaël** – L’adultère, ça suppose la concomitance. On n’est pas infidèle avec les partenaires qu’on a connus avant ou après son mariage. Or la physique quantique décrit un état de la matière où c’est la notion même de temps qui est suspendue.

**Alex** – Donc les particules ne sont jamais cocues. C’est vrai que ça fait rêver.

**Yaël** – Plus de temps, donc plus de causalité et par conséquent plus de culpabilité.

**Alex** – Ce n’est pas très catholique, tout ça.

**Yaël** – Il faut croire que Dieu ne régit pas l’infiniment petit. La physique quantique, c’est une théorie de la partouze généralisée.

**Alex** – Malheureusement, mes particules à moi, elles ne relèvent pas des lois de la physique quantique.

**Yaël** – Tu as raison... Nous on relève plutôt de la loi de l’emmerdement maximum.

*Alex range sa cigarette électronique.*

**Alex** – D’ailleurs, il faut que j’y retourne, parce que je ne suis pas sûr que mon patron soit très versé dans la physique quantique. Tu vas rire, mais il est encore persuadé que quand je suis en pause, je ne suis pas en train de bosser.

**Yaël** – Ce qui démontre toute l’étendue de son inculture. S’il savait le très haut niveau des conversations qui peuvent avoir lieu pendant une pause cigarette.

*Yaël range à son tour sa cigarette.*

**Alex** – C’est vrai qu’on est de plus en plus mal vus, nous les nicotinomanes. Bientôt on n’aura même plus droit à notre salle de shoot.

**Yaël** – C’est pour ça que lundi, j’arrête.

**Alex** – J’ai déjà entendu ça.

**Yaël** – Non, non, je t’assure. Cette fois c’est la bonne.

**Alex** – Pourquoi attendre jusqu’à lundi, alors ?

**Yaël** – Je dois aller chercher ma belle-mère ce soir. Elle passe le week-end avec nous. Et crois-moi, un week-end avec ma belle-mère, c’est pas le bon moment pour arrêter de fumer.

**Alex** – Je vois...

**Yaël** – Tu as une belle-mère, toi aussi ?

**Alex** – On peut choisir de ne pas se marier, mais on ne peut pas choisir de ne pas avoir de belle-mère.

**Yaël** – À moins de se marier avec un orphelin...

**Alex** – Abandonné sous X, de préférence. Pour ne pas avoir à se taper les chrysanthèmes au cimetière à la Toussaint...

**Yaël** – Ça nous ramène à la mécanique quantique. Il faut qu'un chat soit mort ou vivant. Et pour les belles-mères, c'est pareil...

**Alex** – Un chat ?

**Yaël** – Tu n'as jamais entendu parler non plus du Chat de Schrödinger ?

**Alex** – Non.

**Yaël** – C'est un pote d'Einstein qui a remis en question les lois de la physique quantique.

**Alex** – Et donc, il avait une belle-mère.

**Yaël** – Je t'expliquerai ça une autre fois. Tiens, il ne faut pas que j'oublie de mettre de l'essence dans la voiture, moi. Sinon, je vais tomber en panne sèche sur l'autoroute en allant chercher ma belle-doche.

*Ils sortent.*

## 110. Drague démodée

*Une terrasse. Un homme arrive. Suivi de près par une femme. Leurs regards se croisent, mais ils ne se connaissent visiblement pas et détournent rapidement la tête. L'homme sort une cigarette électronique. La femme en fait autant. L'homme fait mine de chercher quelque chose dans ses poches, puis s'approche de la femme.*

**Antoine** – Excusez-moi, vous auriez du feu, s'il vous plaît ?

*La femme semble déstabilisée.*

**Clara** – Mais, c'est une cigarette électronique, non ?

**Antoine** – C'est vrai, autant pour moi. Maintenant que j'ai arrêté de fumer, il va falloir que j'actualise un peu mes méthodes de drague.

**Clara** – Si je peux me permettre, vous auriez dû les actualiser depuis la fin des années 80, non ?

**Antoine** – Allez, soyez un peu indulgente, vous aussi. On est si fragiles. Être un homme libéré, vous savez, ce n'est pas si facile.

**Clara** – Ça me rappelle une chanson qu'écoutait ma mère.

**Antoine** – En fait, j'essayais seulement de vous faire rire. Mais visiblement c'est raté.

**Clara** – Je vois. Donc le coup du feu, c'était une blague. Dans ce cas bravo, c'est très drôle. Il me manquait juste le mode d'emploi et la posologie... Je ne sais pas, un petit avertissement, genre « Attention blague ».

**Antoine** – Il m'arrive aussi d'être drôle sans le faire exprès, vous savez. Faire rire, c'est une deuxième nature chez moi. Parfois, je comprends mes propres blagues après celles à qui elles sont destinées. Vous avez arrêté il y a longtemps ?

**Clara** – De quoi ? De faire des blagues ?

**Antoine** – De fumer.

**Clara** – Ah non, mais je n'ai jamais fumé de cigarettes. Pas encore. En fait, je vapote juste pour essayer.

**Antoine** – Pour essayer ?

**Clara** – Pour voir si ça me plaît vraiment.

**Antoine** – Ah oui...

**Clara** – Et si ça me plaît, je me mettrai à fumer de vraies cigarettes, avec du vrai tabac. Ça vous semble idiot ?

**Antoine** – Pas du tout.

**Clara** – Pourtant, c'est complètement idiot.

**Antoine** – Donc là, c'est vous qui me faites marcher ?

**Clara** – Voilà. Et dans mon cas, croyez-moi, c'est tout à fait intentionnel. Je ne suis drôle que quand j'ai décidé de l'être.

**Antoine** – Bon... Alors un partout, on est à égalité... J'apprécie aussi qu'une femme ait le sens de l'humour, vous savez. Et je vous avoue que dans un premier temps, j'ai craint que vous en soyez totalement dépourvu.

**Clara** – Me voilà rassurée, alors. Moi je craignais de vous avoir déjà déçu. Mais dites-moi, quand vous parlez de sens de l'humour chez une femme, vous voulez parler je suppose de sa capacité à rire de vos propres blagues, volontaires ou non ?

*Il reste un instant décontenancé.*

**Antoine** – Et si on faisait une pause ?

**Clara** – J’allais vous le proposer. Après tout on est là pour ça non ?

*Ils vapotent chacun de leur côté.*

**Antoine** – Ça n’aurait jamais marché entre nous de toute façon.

**Clara** – La pause est déjà finie ?

**Antoine** – On travaille dans la même boîte...

**Clara** – Il paraît qu’un Français sur trois a rencontré son conjoint sur son lieu de travail.

**Antoine** – Vous nous imaginez rentrer le soir ensemble dans notre petit appartement de banlieue et nous demander respectivement comment s’est passée notre journée. Alors qu’on travaille dans le même bureau.

**Clara** – Nous travaillons dans le même bureau ?

**Antoine** – Je ne vous ai pas tapé dans l’œil, d’accord. Mais si vous ne l’avez pas remarqué, c’est que vous avez besoin de porter des lunettes.

**Clara** – Je vous fais encore marcher. Vous voyez bien qu’on peut quand même arriver à se surprendre, même quand on travaille toute la journée dans le même bureau depuis trois mois.

**Antoine** – Vous êtes là depuis trois mois ?

**Clara** – Je préfère prendre ça pour une de vos plaisanteries involontaires, sinon ce serait vexant. Mais je suis d’accord avec vous, à la longue ce serait intenable.

**Antoine** – Bon, alors je ne vois qu’une solution.

**Clara** – Laquelle ?

**Antoine** – Je démissionne.

**Clara** – Je ne suis pas sûre de préférer sortir avec un chômeur longue durée plutôt qu’avec un collègue de bureau. Vous n’auriez même plus de quoi payer le loyer de votre petit appartement de banlieue dans lequel vous pensiez m’inviter à couler des jours heureux avec vous.

**Antoine** – C’est fou ce que les femmes peuvent être terre à terre.

*Elle lui souffle ostensiblement de la buée de sa cigarette sur le visage.*

**Clara** – Les princes charmants ont rarement une carte Navigo et ils ne pointent pas à Pôle Emploi.

*Elle range sa cigarette électronique.*

**Antoine** – On pourra toujours vapoter ensemble ?

**Clara** – Alors à une autre fois peut-être.

**Antoine** – Je vous rappelle que nous travaillons dans le même bureau. Il y a peu de chance pour qu’on ne se revoie jamais.

**Clara** – C’est une bonne raison pour ne pas prendre le risque de coucher ensemble.

*Elle s’en va. Il reste un instant perplexe. Il fume encore un peu. Puis s’en va à son tour.*



## 111. Un coup du destin

*Une terrasse. Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils allument une cigarette, éventuellement électronique. Silence un peu embarrassé.*

**Claude** – Tu le connaissais ?

**Dominique** – Oui, enfin... Comme ça... Je l'apercevais de temps en temps ici pendant sa pause cigarette... Et toi ?

**Claude** – Il travaillait dans le bureau juste à côté du mien.

**Dominique** – Hun, hun...

**Claude** – Si on avait pu se douter...

**Dominique** – Se douter de quoi ?

**Claude** – Ben de ce qui allait lui arriver !

**Dominique** – Mmm... Et qu'est-ce qu'on aurait fait ?

**Claude** – Je ne sais pas moi... On aurait pu essayer de faire quelque chose...

**Dominique** – Ah oui... Et quoi, par exemple ?

**Claude** – Tu as raison, on n'aurait rien pu faire.

**Dominique** – Voilà.

**Claude** – C'est le destin.

**Dominique** – Comme ça on n'a rien à se reprocher.

*Un temps. Ils fument.*

**Claude** – Sa femme a décidé de le faire incinérer. C'est ce qu'il voulait, il paraît.

**Dominique** – Oui, c'est sûr...

**Claude** – Pourquoi ? Il t'en avait parlé ?

**Dominique** – Il s'est immolé par le feu... On peut en déduire qu'il avait une certaine préférence pour la crémation.

**Claude** – Mmm...

**Dominique** – Et puis comme ça, pour l'incinération, le plus gros est déjà fait.

**Claude** – Ouais, enfin... Il ne s'est pas vraiment immolé. C'était un accident.

**Dominique** – Un accident... Tu avoueras qu'à ce niveau de maladresse, on peut quand même parler d'un acte manqué, non ?

**Claude** – C'est vrai que d'allumer une cigarette alors qu'on est en train de remplir le réservoir de sa voiture avec un jerrycan d'essence... C'est suicidaire.

**Dominique** – Surtout quand ça se passe sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute. (*Un temps*). C'est avant ou après que ce camion l'a percuté ?

**Claude** – Avant quoi ?

**Dominique** – Avant qu'il s'embrase comme une torche!

**Claude** – Après, je crois. Il s'est mis à courir comme s'il voulait traverser l'autoroute. Le type du camion a essayé de l'éviter, mais il n'a pas pu.

**Dominique** – Encore heureux que le camion n'ait pas pris feu lui aussi.

**Claude** – C'était un camion de pompiers. On peut dire qu'il a eu de la chance dans son malheur. Il a pu recevoir tout de suite les premiers secours.

**Dominique** – Malheureusement, il était déjà trop tard.

**Claude** – Quelle idée de traverser comme ça, sans regarder. Comme un fou.

**Dominique** – En même temps, il était déjà en flammes.

**Claude** – Va savoir ce qu’il allait chercher de l’autre côté de l’autoroute.

**Dominique** – Ça... On ne le saura jamais...

**Claude** – Mmm... Il emportera son secret dans sa tombe... Ou plutôt dans son urne...

**Dominique** – C’est sûrement pour ça qu’on parle du secret des urnes.

**Claude** – Tu crois ?

**Dominique** – Non, je blague...

**Claude** – C’est bien ce qu’il me semblait...

**Dominique** – Mais tu avais raison tout à l’heure. Si on avait pu se douter, on aurait quand même pu faire quelque chose.

**Claude** – Quoi ?

**Dominique** – On aurait pu essayer de le convaincre d’arrêter de fumer.

**Claude** – La cigarette... Ça devrait être interdit ! Tu sais combien de gens meurent chaque année à cause du tabac ?

**Dominique** – Bon, il n’est pas directement mort à cause des effets délétères du tabac sur la santé...

**Claude** – S’il n’avait pas craqué une allumette sur son jerricane après être tombé en panne sèche sur l’autoroute en allant chercher sa belle-mère, aujourd’hui, il serait en train de fumer une cigarette avec nous.

**Dominique** – C’est le destin, je te dis. Bon allez, on y retourne ?

*Ils s’apprêtent à partir.*

**Claude** – Il paraît qu’on a trouvé un chat noir sur le terre-plein central de l’autoroute. Je me demande si ce n’est pas ça qui lui a porté la poisse.

**Dominique** – Et le chat, il s’en est sorti ?

**Claude** – Le chat ? Ça on ne sait pas s’il est mort ou vivant.

**Dominique** – C’était peut-être pour sauver le chat qu’il a essayé de traverser les voies...

*Ils sortent.*

## 112. La mère Michelle

*Une terrasse. Une femme arrive pour fumer. Une autre la rejoint peu après. Elles échangent un sourire poli. Le téléphone portable de la deuxième sonne et elle répond.*

**Patricia** – Allô ? Je t'avais dit de ne pas m'appeler ici. Oui, je sais, c'est un mobile, mais à cette heure-ci, tu sais très bien que je suis au bureau. Écoute, on en rediscutera plus tard, d'accord ? Et puis entre nous, hein ? Un de perdu dix de retrouvés, non ? Bon, il faut vraiment que je te laisse. Je ne peux pas te parler là, je suis en réunion... Non, c'est moi qui te rappelle...

*Elle range son téléphone et jette un regard gêné vers l'autre qui fait mine de ne rien avoir entendu.*

**Christelle** – Vous êtes nouvelle ? Je ne vous ai jamais vue ici.

**Patricia** – Depuis une semaine. Avant je travaillais au rez-de-chaussée. J'allais fumer dehors sur le parvis. Mais la boîte a été délocalisée en Roumanie.

**Christelle** – Ça c'est un truc que je n'arrive pas à comprendre. Nos entreprises sont délocalisées en Roumanie, et c'est chez nous que les Roumains viennent pour chercher du travail.

**Patricia** – Et vous ?

**Christelle** – Ça va faire quinze ans.

**Patricia** – Ah oui, quand même. Donc vous vous plaisez...

**Christelle** – Oui, enfin... Quand je suis arrivée, je ne pensais pas rester aussi longtemps. Après, je n'ai pas eu le courage de chercher ailleurs. Et maintenant, je ne suis pas sûre que quelqu'un d'autre voudrait encore de moi.

**Patricia** – Je comprends. Un contrat de travail, c'est un peu comme un contrat de mariage. Moi-même, si il ne m'avait pas foutue dehors, je ne suis pas sûre que j'aurais eu le courage d'aller voir ailleurs. À propos, excusez-moi pour tout à l'heure...

**Christelle** – C'était votre ex ?

**Patricia** – Ma mère.

**Christelle** – Ah... C'est beaucoup plus difficile de se défaire d'une mère que d'un ex...

**Patricia** – C'est sûrement pour ça que le terme d'ex-mère n'existe pas... Elle a perdu son chat.

**Christelle** – Votre mère s'appelle Michelle ?

**Patricia** – Vous la connaissez ?

*L'autre esquisse un sourire.*

**Christelle** – La mère Michelle... qui a perdu son chat.

**Patricia** – Excusez-moi, je suis un peu lente aujourd'hui... Mais vous avez raison, ça vient peut-être de là. Je n'y avais jamais pensé. Figurez-vous que ma mère s'appelle vraiment Michelle. C'est pour ça que j'ai cru que... Elle récupère tous les chats errants du quartier. Le problème avec les chats de gouttière, c'est qu'ils ne sont pas très casaniers. Un jour ou l'autre ils finissent par se sauver par les toits.

**Christelle** – Comme les hommes.

**Patricia** – Vous avez l'air de savoir de quoi vous parlez...

**Christelle** – Moi c'est les mecs un peu perdus que je collectionne. Ceux qui n'ont pas l'air de savoir où ils habitent. C'est mon côté Mère Teresa. Je les retape un peu. Je les cajole. Ils se mettent à ronronner. Mais je vous confirme qu'eux aussi, un jour ou l'autre, après être rentrés par la porte, ils finissent par se rebarrer par la fenêtre.

**Patricia** – Oui... *(Elle regarde sa montre discrètement.)* Je ne vais pas trop tarder, je suis

encore en période d'essai...

**Christelle** – Il va falloir que j'y retourne, moi aussi. Mais on pourrait prendre un verre entre filles un de ces soirs ?

**Patricia** – Pourquoi pas ? Je suis libre comme l'air depuis quelques jours.

**Christelle** – Donc il y a bien un ex.

**Patricia** – Mais celui-là, je n'ai eu aucun mal à m'en défaire. Il semblerait que les hommes aient tendance à se consumer d'amour pour moi.

**Christelle** – Vous avez bien de la chance...

**Patricia** – Il est mort carbonisé sur l'autoroute.

**Christelle** – Je suis vraiment désolée.

**Patricia** – Oh, ça n'aurait jamais marché entre nous, de toute façon. Lui il était marié, et du genre casanier.

**Christelle** – La vie est mal faite. Les hommes du genre casanier, ce n'est pas chez nous qu'ils habitent... Alors à bientôt...

*Elle s'en va. L'autre fume encore un peu et s'en va à son tour.*

### 113. Les sandales d'Empédocle

*Une terrasse. Un personnage, homme ou une femme, arrive. Il ôte ses chaussures, mocassins ou talons aiguilles, et se rapproche du bord de la scène, comme au bord d'un gouffre dans lequel il envisagerait de sauter. Un autre personnage, homme ou femme, arrive derrière lui et reste interloqué.*

**Ange** – Monsieur Le Président ?

*L'autre se retourne.*

**PDG** – Des fois, je me demande si on ne ferait pas mieux d'arrêter. Pas vous ?

**Ange** – Arrêter de fumer, vous voulez dire ?

**PDG** – Franchement, ça sert à quoi, tout ça ?

**Ange** – Je ne sais pas Monsieur le Président...

**PDG** – C'est la crise, mon vieux. Le marché de la chaussure est en chute libre. La société est au bord du gouffre. Il n'y a plus qu'un pas à faire.

**Ange** – Je... Il ne faut pas être aussi pessimiste, Monsieur le Président. On sent quand même un frémissement.

**PDG** – Un frémissement ? Vous ressentez un frémissement, vous ? Mais c'est la fièvre, mon vieux. La fièvre ! Vous croyez en Dieu ?

**Ange** – Pas spécialement.

**PDG** – Eh bien moi, je vais vous étonner, mais je crois en Dieu.

**Ange** – Vraiment ?

**PDG** – Non mais pas depuis longtemps, hein ? Avant, je ne croyais qu'au CAC 40, comme tout le monde. C'est quand la fumée blanche est sortie des urnes que ça m'est apparu comme une évidence. Dieu existe, sinon comment expliquer le coup du Père François ?

**Ange** – Le pape François, vous voulez dire ?

**PDG** – François ! Notre président ! D'ailleurs, vous avez remarqué, maintenant un président sur trois s'appelle François. Sans parler de tous les candidats potentiels. On devrait leur donner des numéros, comme pour les papes, justement. François Premier, François Deux, Trois, Quatre...

**Ange** – Vous avez raison, ce serait plus pratique...

**PDG** – Les présidents sont élus par la grâce de Dieu, comme les rois. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé. *(Solennel)* Dieu existe, mon vieux. Et croyez-moi, il a juré notre perte !

*Il s'éloigne du bord de la scène, pieds nus.*

**PDG** – Vous avez entendu parler des sandales d'Empédocle ?

**Ange** – Les sandales de... Non, Monsieur le Président. Mais si vous le souhaitez, je peux étudier le dossier.

**PDG** – Eh bien mon cher, si un jour vous trouvez mes chaussures au bord de ce volcan, vous saurez où me trouver.

**Ange** – Où ça, Monsieur le Président ?

**PDG** – En bas, mon vieux. Dans le chaudron des enfers !

**Ange** – Bien Monsieur le Président. *(Son portable sonne.)* Excusez-moi un instant, Monsieur le Président... Oui ? Oui, oui... Écoutez... Non, je ne peux pas vous parler, là tout de suite... *(Plus bas, en s'éloignant un peu)* Je suis avec le Président... *(Pendant qu'il parle, le Président s'en va discrètement, laissant là ses chaussures.)* D'accord, je vous rappelle dans cinq minutes...

*Il range son portable et, n'apercevant plus le Président, il reste un instant perplexe. Il se penche vers le bord de scène pour regarder en bas.*

*Un autre personnage, homme ou femme, arrive et se met à fumer aussi. Le premier se retourne et sursaute en l'apercevant.*

**Camille** – Ça va ?

**Ange** – Euh... Oui, oui...

**Camille** – Tu bosses sur quoi en ce moment ?

**Ange** – Les... Les Sandales d'Empédocle, tu connais ?

**Camille** – J'en ai vaguement entendu parler, oui.

**Ange** – Et tu sais à qui ça appartient ?

**Camille** – Les sandales de... Ben à lui, non ?

**Ange** – Ah qui ?

**Camille** – À Empédocle.

**Ange** – Ah oui, évidemment.

**Camille** – Pourquoi ?

**Ange** – Je ne sais pas... Une intuition... Tu n'en parles à personne, mais j'ai l'impression que ça va remonter.

**Camille** – Remonter ? Les sandales d'Empédocle ?

*L'autre regarde à nouveau les chaussures.*

**Ange** – En revanche, ici, on pourrait bientôt avoir un problème de leadership. Si j'étais toi, je vendrais. Ça reste entre nous, évidemment...

*Le premier repart. L'autre le regarde partir, intrigué. Au bout d'un moment, il aperçoit les chaussures, s'approche et les observe avec perplexité. Puis il s'approche un peu plus du bord de la scène et regarde en bas. Il sort son portable et compose un numéro.*

**Camille** – Oui, c'est moi. Dis donc, tu pourrais vendre tout de suite toutes les actions qu'on a en portefeuille de...

*Le PDG revient en compagnie d'un autre cadre, homme ou femme. Le PDG n'a pas de chaussures.*

**Sacha** – C'est incroyable. Les actions de la société ont chuté de 20% en deux heures !

**PDG** – Oui, je sais.

**Sacha** – Ça n'a pas l'air de vous inquiéter...

**PDG** – Une baisse des cours, c'est aussi une opportunité d'achat. J'ai racheté 10% du capital de la boîte quand les cours étaient au plus bas. *(Il consulte l'écran de son téléphone.)* D'ailleurs, nos actions viennent déjà de reprendre 15%.

*L'autre regarde aussi son écran de téléphone.*

**Sacha** – Apparemment, il s'agissait d'une rumeur de décès du PDG...

**PDG** – Infondée, comme vous pouvez le constater. Vous voyez, je n'ai jamais été aussi en forme !

*L'autre lui lance un regard soupçonneux.*

**Sacha** – Je vois... *(Il remarque que le PDG est pieds nus.)* Mais qu'est-ce que vous avez fait de vos chaussures ?

**PDG** – Mes chaussures ?

*Le PDG fait mine d'apercevoir ses chaussures, qu'il a volontairement laissées auparavant sur le bord de la scène.*

**PDG** – Ah les voilà ! Je craignais de les avoir perdues pour toujours.

*Il s'approche du bord de la scène et remet ses chaussures. Puis il tape sur l'épaule de l'autre.*

**PDG** – C'est un miracle, mon vieux. Croyez-moi, Dieu existe.

## 114. Avec ou sans filtre

*Une terrasse . Un personnage arrive.*

**Alain** – Avec ou sans filtre...

*Deux femmes arrivent, l'une blonde et l'autre brune.*

**Alain** – Blonde... ou brune.

*Les deux femmes poursuivent leur conversation sans lui prêter attention.*

**Agnès** – Alors je lui ai dit, non mais tu te fous de moi ?

**Nicole** – Et qu'est-ce qu'il t'a répondu ?

**Agnès** – Qu'est-ce que tu voulais qu'il me réponde ?

**Nicole** – Il n'a rien répondu ?

**Agnès** – Et toi, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

**Nicole** – Pareil.

**Agnès** – C'est pas vrai !

**Nicole** – Je t'assure.

**Agnès** – Non mais c'est incroyable. Il t'a dit ça ?

**Nicole** – J'étais sur le cul.

**Agnès** – Ah ouais, il y a de quoi. Non mais pour qui il se prend ?

**Nicole** – Il faut le remettre à sa place de temps en temps, c'est clair, parce que sinon...

**Agnès** – Ah non, je te jure, il y a des fois.

*Le type prend une pose théâtrale pour déclamer dans un style shakespearien.*

**Alain** – Fumer... ou ne pas fumer.

*Les deux femmes l'aperçoivent enfin, et échangent un regard méfiant.*

**Alain** – That is the question... Mesdames... Bonne journée...

*Le type s'en va. Elles esquissent un vague sourire mais ne répondent pas. Il sort.*

**Nicole** – C'est qui celui-là ? Tu le connais ?

**Agnès** – Je l'ai aperçu une fois ou deux.

**Nicole** – Il se la pète, non ?

**Agnès** – Tu m'étonnes.

**Nicole** – Il se prend pour Alain Delon, ou quoi ?

**Agnès** – C'est clair que ce n'est pas Alain Delon, hein ?

**Nicole** – Tu sais où il bosse ?

**Agnès** – Au cinquième, je crois.

**Nicole** – Au cinquième ? Qu'est-ce qu'ils font au cinquième ?

**Agnès** – Je ne sais pas... La même chose qu'au sixième, il me semble.

**Nicole** – Ah ouais, d'accord. Donc, il se la pète...

*Elles fument un moment.*

**Agnès** – Remarque, c'est vrai qu'il est pas mal...

**Nicole** – Tu m'étonnes.

**Agnès** – Ce n'est pas Alain Delon, mais bon...

**Nicole** – Faut être lucide, il y a peu de chance qu'on rencontre Alain Delon ici un jour.

**Agnès** – C'est clair...



*Elles commencent à partir.*

**Nicole** – Et tu dis qu’il bosse au cinquième ?

**Agnès** – Il me semble, oui.

**Nicole** – Il n’est pas mort, Alain Delon ?

*Elles sortent.*

## 115. Pas de quoi rire

*Deux autres personnages arrivent. Le deuxième est hilare et le restera pendant toute la scène.*

**Max** – Ça a l'air d'aller, dis donc. Qu'est-ce qui te met tellement en joie ?

**Pat** – Je ne t'ai pas dit ?

**Max** – Non. Tu pars en vacances ?

**Pat** – Je quitte la boîte. Définitivement.

**Max** – Tu t'es fait virer ?

**Pat** – Mieux que ça !

**Max** – Tu as gagné au loto ?

**Pat** – Je suis atteint d'une affection génétique très rare. Les médecins ont pataugé pendant des mois, mais je viens enfin d'être diagnostiqué. Il y avait une chance sur vingt millions que ça tombe sur moi, tu te rends compte ? Je pars ce soir en longue maladie.

**Max** – Ah oui, c'est... Je comprends ton hilarité. C'est beaucoup mieux que de gagner au loto, en effet.

**Pat** – Non, mais ce n'est pas une maladie mortelle, hein ? C'est juste une maladie qui... qui me rend excessivement euphorique toute la journée.

**Max** – Ah oui...

**Pat** – Je n'arrête pas de me marrer du matin au soir.

**Max** – Évidemment dans notre métier, ça peut être gênant.

**Pat** – Tu me vois dire à un client : alors voilà, vous avez aussi ce modèle en chêne massif. C'est un peu plus cher bien sûr, mais c'est ce qu'on fait de mieux actuellement en matière de cercueil... Et éclater de rire juste après avoir dit ça !

**Max** – C'est sûr que dans les pompes funèbres, on peut considérer le fou rire permanent comme une maladie professionnelle... Et tu ne peux vraiment pas te retenir.

**Pat** – C'est génétique, je te dis. C'est une maladie orpheline très rare. Il n'y a aucun traitement.

**Max** – Et ta famille, elle prend ça comment ?

**Pat** – Très mal. Ça fait vingt ans qu'on se fait la gueule, et tout d'un coup je me marre du matin au soir. Mes amis, c'est pareil. Ils sont tous persuadés que je me fous d'eux.

**Max** – Et là tout de suite, tu es sûr que tu n'es pas en train de te foutre de ma gueule, par hasard ?

**Pat** – Mais non, je t'assure.

*L'autre range sa cigarette électronique.*

**Max** – Bon, assez rigolé. Moi il faut que je retourne bosser. Et crois-moi, ça ne me fait pas rire. Alors amuse-toi bien, hein ?

*Il se marre. L'autre se barre en faisant la gueule.*

**Pat** – Non mais attends !

*Il le suit.*

## 116. Avantage acquis

*Deux femmes arrivent. La deuxième se met à fumer ou vapoter.*

**Isabelle** – Des fois, je te jure, j’ai envie de le tuer.

**Charline** – Qui ça ?

**Isabelle** – Le boss !

**Charline** – Ah oui...

**Isabelle** – Tu sais qu’il fait la gueule quand je lui dis que je prends ma pause cigarette ?

**Charline** – Il se préoccupe peut-être de ta santé.

**Isabelle** – C’est ça, oui. Non mais il me prend pour qui ? Même les esclaves, dans les galères, ils avaient le droit de faire une pause de temps en temps.

**Charline** – Tu crois ?

**Isabelle** – Ouais, bon, on n’est pas des esclaves, non plus !

**Charline** – C’est clair. (*Elle lui tend une cigarette*) Tu en veux une ?

**Isabelle** – Non merci, j’ai arrêté.

**Charline** – Tu as arrêté de fumer ?

**Isabelle** – Ouais... C’est aussi pour ça que je suis un peu à cran, tu vois.

**Charline** – Et tu prends toujours ta pause cigarette ?

*Isabelle explose.*

**Isabelle** – Non mais tu ne vas pas t’y mettre toi aussi ?

**Charline** – Quoi, qu’est-ce que j’ai dit ?

**Isabelle** – Ce n’est pas parce que j’ai arrêté de fumer que je vais renoncer à ma pause cigarette !

**Charline** – Ouais, non, mais je n’ai pas dit ça.

**Isabelle** – La pause cigarette, c’est un avantage acquis, bordel !

**Charline** – Ouais, ouais, c’est clair. C’est sûr. Non mais ouais.

**Isabelle** – Oh et puis vous me faites tous chier, tiens !

*Elle s’en va. L’autre la suit.*

**Charline** – Non mais attends, on peut discuter quand même...

**Isabelle** – Si ça continue, je me remets à fumer. C’est ça que vous voulez ?

*Elles sortent.*

## 117. Import export

*Deux personnages, hommes ou femmes, arrivent. Ils commencent à fumer.*

**Kim** – Vous bossez à quel étage ?

**Sam** – Cinquième...

**Kim** – C'est quoi comme boîte au cinquième ?

**Sam** – La même chose qu'au quatrième.

**Kim** – Ah ouais. Import export.

**Sam** – En ce moment, c'est surtout import.

**Kim** – Eh oui. Qu'est-ce qu'on pourrait bien encore exporter ?

**Sam** – Ouais.

**Kim** – Je ne sais pas.

**Sam** – Nos sénateurs et nos conseillers généraux, peut-être.

**Kim** – C'est vrai que ça, contrairement au pétrole, on n'en manque pas.

**Sam** – Les sénateurs, c'est la seule énergie qui soit à la fois fossile et renouvelable par tiers.

**Kim** – Mais en France, les élus, c'est comme le gaz de schiste. On a de gros gisements, mais on n'a pas le droit d'y toucher. Je ne sais même pas à quoi ça sert, un conseiller général.

**Sam** – À élire un sénateur, je crois.

**Kim** – Trop d'élus tue la démocratie... Et qu'est-ce que vous importez comme produits ?

**Sam** – Un peu de tout. Mais on est spécialisé dans les produits financiers.

**Kim** – Les produits financiers ?

**Sam** – On importe des capitaux.

**Kim** – Pour quoi faire ?

**Sam** – Pour payer les autres produits qu'on importe.

**Kim** – Ah d'accord... Mais on les paie avec quoi, ces capitaux qu'on importe ?

**Sam** – Autrefois on appelait ça des Bons de la Semeuse. Maintenant, il y a des mots plus savants pour désigner ce genre de produits dans le charabia de la finance, mais en gros, on peut appeler ça des reconnaissances de dettes.

**Kim** – Donc, en fait, on importe tout ce qu'on consomme et la seule chose qu'on exporte, c'est nos dettes.

**Sam** – Voilà.

**Kim** – Mais pourquoi est-ce que tous ces pays qui nous entretiennent achètent nos dettes ?

**Sam** – Pour qu'on ait de quoi les payer. Sinon, ils ne pourraient plus exporter. Ce serait l'effondrement du système.

**Kim** – Je vois... Mais alors pourquoi tous ces pays pauvres ne consomment ce qu'ils produisent, au lieu de l'exporter vers des pays riches qui n'ont pas d'argent pour les payer.

**Sam** – Mais parce que ce sont des pays pauvres, justement. Le niveau de vie est très bas, et les inégalités très importantes. Pas de classes moyennes, donc pas de marché intérieur. Et bien sûr, les ouvriers n'ont pas les moyens d'acheter ce qu'ils produisent.

**Kim** – C'est un peu paradoxal, non ?

**Sam** – C'est comme ça... Tous les économistes vous le diront.

**Kim** – Je me demande comment on n'a pas encore eu l'idée d'en guillotiner quelques-uns...

**Sam** – Ouh la... Vous êtes un altermondialiste, vous, non ?

**Kim** – C'est mon côté Che Guevara...

**Sam** – Et vous, vous travaillez à quel étage ?

**Kim** – Treizième. Je travaille pour une ONG.

**Sam** – Je pensais que cet immeuble n'avait que douze étages.

**Kim** – Oui, oui, c'est bien le cas. Mais je travaille dans une ONG fictive.

**Sam** – Ah d'accord...

**Kim** – D'ailleurs, il faut que j'y retourne.

*Une vieille arrive qui ressemble beaucoup à la mort.*

**Sam** – C'est qui celle-là ?

**Kim** – La propriétaire. On ne la voit pas souvent rôder par là...

**Sam** – La propriétaire de cette tour ?

**Kim** – De la tour, oui. Et de toutes les sociétés qu'elle abrite.

**Sam** – Même les sociétés fictives...

**Kim** – Elle est actionnaire majoritaire dans la holding à qui appartient tout ça. Avant on était possédé par les fonds de pension, mais maintenant qu'ils ont supprimé les retraites...

**Sam** – Alors c'est pour elle qu'on bosse tous ?

**Kim** – Ouais.

**Sam** – J'espère qu'elle le vaut bien...

*Il s'en va. L'autre le suit.*

## 118. Mort pour la Finance

*Deux autres personnages arrivent.*

**Jo** – Tu as de ses nouvelles ?

**Nic** – Il est mort.

**Jo** – Merde. Alors c'était pas si bénin que ça finalement. Je ne savais pas qu'on pouvait mourir de rire.

**Nic** – En fait, il est mort d'épuisement. Il était secoué par un fou rire du matin au soir. Et même la nuit. Il ne dormait plus. C'est le cœur qui a lâché. Il n'aura pas profité longtemps de son arrêt maladie.

**Jo** – Et les médecins n'ont rien pu faire pour le sauver ?

**Nic** – Ils ont tout essayé pour lui faire passer l'envie de rire. Même de l'emmener au théâtre. Mais la maladie était déjà trop avancée...

*On entend atténué le bruit d'une sirène d'alarme. Une troisième personne arrive, affolée, et en sous-vêtements.*

**Mat** – Il y a le feu au rez-de-chaussée !

**Jo** – Le feu ?

**Mat** – Je travaille au premier mais j'étais allée au septième pour... Enfin bref, j'ai préféré monter me réfugier au dernier étage. Le temps que le feu se propage jusqu'ici, on viendra peut-être nous sauver en hélicoptère.

**Nic** – Vous regardez trop la télé, vous...

**Mat** – Oh mon Dieu, j'ai laissé tous mes dossiers dans mon bureau ! Déjà que la boîte qui m'emploie ne va pas très fort. Le cours de bourse est en chute libre...

**Jo** – En même temps, si on meurt tous carbonisés...

**Nic** – Si vous voulez, on fera graver sur votre tombe le logo de votre boîte, avec la mention « mort pour la finance ».

**Mat** – Vous avez raison... Si on s'en sort, je vous assure, je ne prendrai plus tout ça au tragique... On ne vit qu'une fois, après tout !

**Jo** – Sauf les chats, qui ont sept vies...

*Le deuxième jette un regard vers l'écran de son portable pour lire le SMS qu'il vient de recevoir.*

**Nic** – Je viens d'avoir un SMS d'un collègue qui travaille au premier

**Mat** – Les pompiers sont prévenus ?

**Nic** – C'est un exercice incendie.

**Mat** (*se signant*) – Dieu soit loué !

**Jo** – Oui... On peut presque parler d'un miracle...

**Mat** – Il faut que j'y retourne tout de suite. Mon patron va se demander où je suis passée.

*Il s'en va.*

**Nic** – On est vite rattrapé par le quotidien...

**Jo** – Oui.

**Nic** – C'est dès la crèche qu'on aurait dû se révolter.

**Jo** – Oui... Jésus-Christ aussi...

**Nic** – Il aurait dû dire merde à ses parents, buter les Rois Mages et se barrer avec l'âne.

**Jo** – Après tout, il avait des super-pouvoirs, lui.

**Nic** – Ouais. Mais pas nous.

**Jo** – C'est pour ça que dès la crèche, on n'a pas mouffé.

**Nic** – Après ça a continué avec l'école.

**Jo** – On s'est bien rendu compte qu'on s'emmerdait déjà à plein temps, mais on s'est dit que ça irait mieux quand on aurait fini nos études.

**Nic** – Et puis on a commencé à bosser et on s'est dit que ça irait mieux quand on serait à la retraite.

**Jo** – Et c'est à ce moment-là qu'ils ont supprimé les retraites.

*Ils commencent à partir.*

**Nic** – Et sinon, qu'est-ce que tu penses de la nouvelle ?

**Jo** – La nouvelle ?

**Nic** – C'est ça, dis-moi que tu ne l'as pas remarquée...

*Ils s'en vont. Un personnage arrive, seul.*

**Ben** – Ce n'était pas un exercice incendie. C'était moi. J'ai essayé de fumer discrètement un joint dans les toilettes. Comme quand j'étais au collège. Mais à l'époque, le seul détecteur de fumée qu'il y avait c'était le surgé... Maintenant, le surgé, c'est Big Brother, avec des capteurs partout. Voilà où on en est. Il faut encore se cacher pour fumer. À notre âge.

*Il allume un joint et fume.*

**Ben** – Quelle merde... Je n'espérais pas gagner au loto, hein ? Je ne joue pas. Et puis celui qui gagne au loto... C'est vraiment trop le hasard. Un truc que tu n'as rien fait pour avoir. C'est comme Dieu, je ne suis pas sûr que tu saches vraiment quoi en faire. Non mais un petit coup de pouce du destin. Juste un petit coup de chance. Assez pour que ça te facilite un peu la vie... Pas trop, pour que tu puisses te dire : OK, j'ai eu un petit coup de bol, mais je l'ai quand même mérité. Mais la chance, ça n'existe pas. Il n'y a pas de miracle. Ou alors, quand j'ai eu ma chance, et je n'ai pas su la saisir. Alors je fume. Pour voir la vie en rose. Piaf aussi, elle prenait pas mal de trucs, hein ? Mais elle, la vie en rose, elle a réussi à en faire un tube...

*Un autre personnage arrive.*

**Ben** (*lui tendant son joint*) – Vous en voulez ?

**Charlie** – Merci, j'ai arrêté. (*Il se met à vapoter*) Vous êtes dans quoi ?

**Ben** – Oh, dans divers trucs. Mais globalement, je peux dire que je suis surtout dans la merde. Et vous ?

**Charlie** – Je suis... Enfin, j'étais expert-comptable. Mon patron vient de me surprendre avec sa secrétaire dans les toilettes du bureau.

**Ben** – C'est interdit par le règlement intérieur de votre boîte de coucher avec la secrétaire du patron ?

**Charlie** – Seulement si le patron couche déjà avec sa secrétaire.

**Ben** – Je vois. Droit de préemption. Donc vous êtes viré.

**Charlie** – Sans préavis. Je dois avoir débarrassé mon bureau avant ce soir.

**Ben** – Et qu'est-ce que vous allez faire ?

**Charlie** – Vous savez quoi ? Je pense que c'est une chance pour moi, ce licenciement.

**Ben** – Ah oui ? Vous êtes du genre à positiver, alors...

**Charlie** – Je n'aurais jamais eu le courage de démissionner. Je vais monter ma propre boîte.

**Ben** – Une boîte d'expertise comptable, donc.

**Charlie** – Quand on sort de prison, on ne rêve pas de devenir maton. Non, je vais monter un restaurant. Je ne sais pas pourquoi, j'ai toujours eu envie de tenir un restaurant. Pourtant je ne sais même pas cuisiner.

**Ben** – Ah oui. Pourtant, ça peut aider quand on veut se lancer dans la restauration...

**Charlie** – Vous êtes dans la restauration ?

**Ben** – Informatique.

**Charlie** – Je comprends que vous ayez besoin de fumer ça, alors.

**Ben** – Informatique et liberté. Je travaille pour la CNIL.

**Charlie** – C'est curieux... Informatique et liberté... C'est tout le contraire de Michelle et Ma Belle. Ce sont des mots qui ne vont pas bien ensemble.

**Ben** – Parfois je me demande si je ne ferais pas mieux de choisir la liberté tout court.

**Charlie** – Je vais avoir besoin d'un chef... Vous savez faire la cuisine ?

**Ben** – Je sais faire des pâtes.

**Charline** – On peut ouvrir un restaurant italien.

**Ben** – Vous allez le monter où, ce restaurant ?

**Charlie** – Dans le Sud... Tant qu'à faire... Vous connaissez la chanson. Si je dois finir dans la misère, ce sera moins pénible au soleil.

**Ben** – Et puis quand on monte un restaurant, au moins, on est sûr de ne jamais mourir de faim.

*L'autre s'apprête à partir.*

**Charlie** – Allez, je vais mettre toutes mes affaires de bureau dans un carton, comme dans les feuillets américains, et je m'en vais.

**Ben** – Je vais descendre avec vous...

**Charlie** – Dans le Sud ?

**Ben** – Dans l'ascenseur, pour commencer.

*Ils sortent.*



## 119. Nouveaux horizons

*Une terrasse. Un homme et une femme arrivent. Ils vapotent un instant en silence.*

**Jacques** – Ça va ?

**Corinne** – Ça va.

**Jacques** – Tu veux qu'on aille voir un film ?

**Corinne** – Ce soir ?

**Jacques** – Ben oui, ce soir.

**Corinne** – Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

**Jacques** – Je ne sais pas, il faudrait regarder. Je regarderai tout à l'heure.

**Corinne** – OK. Si tu veux après, on peut se faire un resto.

**Jacques** – Ouais, je ne sais pas.

**Corinne** – Sinon, j'ai fait des courses.

**Jacques** – OK.

*Il s'approche du bord de la scène et regarde au loin.*

**Jacques** – Je n'avais jamais remarqué que d'ici, on pouvait voir la tour où on habite.

**Corinne** – Non ?

*Elle s'approche.*

**Jacques** – Mais si regarde, juste de l'autre côté du périphérique.

**Corinne** – Je ne vois pas...

*Il désigne avec le doigt.*

**Jacques** – À droite de la centrale thermique. Cette tour avec le toit couvert d'antennes relais. C'est chez nous !

**Corinne** – Ah oui, tu as raison. C'est marrant.

**Jacques** – Ouais.

*Ils regardent un instant ce spectacle en silence.*

**Jacques** – Je me demande si je ne vais pas changer de boulot.

**Corinne** – Ah oui ? Pourquoi pas...

**Jacques** – Ça casserait un peu de la routine.

**Corinne** – Mais quand tu dis changer de boulot...

**Jacques** – Ah non, mais je resterai dans la même branche, rassure-toi.

**Corinne** – Tu veux dire changer de boîte.

**Jacques** – Un collègue vient de m'avertir qu'un poste d'informaticien vient de se libérer dans la société où il travaille.

**Corinne** – Ah oui ? Et c'est où ?

**Jacques** – Au troisième étage.

**Corinne** – Ah d'accord...

**Jacques** – On pourra toujours prendre nos pauses ensemble.

**Corinne** – Ah oui... Si tu penses que c'est mieux.

**Jacques** – Bon allez, on y retourne.

**Corinne** – OK...

*Ils s'en vont.*

## 120. Retraite

*Un PDG arrive accompagné d'un autre personnage, homme ou femme.*

**PDG** – Alors mon vieux, qu'est-ce que vous allez faire maintenant que vous êtes à la retraite ?

**Dany** – Oh vous savez, je ne vais pas avoir le temps de m'ennuyer.

**PDG** – Vous croyez ?

**Dany** – Je ferai tout ce que je n'ai pas eu le temps de faire jusqu'ici.

**PDG** – Ah oui ? Quoi par exemple ?

**Dany** – Je ne sais pas...

**PDG** – Faire du vélo ? Aller à la pêche ? Jouer aux boules ?

**Dany** – Pourquoi pas, oui...

**PDG** – Moi je dis que vous allez vous emmerder, mon vieux, vous verrez.

**Dany** – Au début, peut-être un peu.

**PDG** – Le boulot, c'est pire que le tabac, question accoutumance. On ne devrait jamais commencer. Après il est trop tard. C'est l'addiction. La dépendance.

**Dany** – Alors je prendrai la retraite comme une cure de désintoxication.

**PDG** – La retraite, c'est comme les 35 heures, ça ne devrait pas exister. D'ailleurs, ça n'existe déjà presque plus. Vous serez peut-être le dernier à profiter de cette aberration.

**Dany** – Vous croyez ?

**PDG** – Aujourd'hui, les gens vivent jusqu'à plus de cent ans, et ils meurent en bonne santé. Vous vous sentez vieux, vous, mon vieux ?

**Dany** – Mon Dieu...

**PDG** – D'accord, vous n'avez pas autant la niaque qu'un type de vingt ans, et vous nous coûtez beaucoup plus cher, mais bon... On pourrait vous trouver un petit boulot subalterne payé au SMIC pour terminer votre carrière sur terre. Ou même un travail bénévole, tiens. Ça vous dirait de travailler à la cantine ? On manque de personnel à la plonge.

**Dany** – Ma foi...

**PDG** – Mais je déconne, mon vieux ! Vous croyez tout ce qu'on vous dit, vous, hein ? Ça on peut dire que vous n'êtes pas contrariant. (*Le PDG s'approche du bord de la scène*) Il y a une vue magnifique, d'ici, je n'avais jamais remarqué...

*L'autre s'avance derrière lui les bras tendus pour le pousser. Mais le PDG se retourne et interprète son geste comme une tentative pour l'embrasser.*

**PDG** – Allez mon vieux, il ne faut pas être aussi sensible.

*Il le prend dans ses bras et l'étreint un instant.*

**PDG** – On va vous regretter. Des types comme vous, on n'en fait plus, heureusement. Profitez bien de votre retraite, elle nous coûte assez cher comme ça.

**Dany** – Merci Monsieur le Président.

*Le PDG commence à s'éloigner.*

**Dany** – Monsieur le Président !

**PDG** – Oui ?

**Dany** – Merde !

**PDG** – Comme au théâtre, alors ? Merci de me souhaiter bonne chance, mon vieux.

*Le PDG s'en va.*

**Dany** – Je n'aurais même pas réussi à lui dire merde avant de partir...

*Il sort. Arrivent deux personnages, hommes ou femmes. Ils se mettent à vapoter.*

**Micky** – Ça fait longtemps que tu bosses ici ?

**Rapha** – C'est mon premier jour. Et toi ?

**Micky** – Moi aussi. Et je crois que ça va être le dernier.

**Rapha** – Tu es en intérim ?

**Micky** – Non mais je viens de dire merde à mon patron.

**Rapha** – Tu aurais dû attendre la fin de ta période d'essai.

**Micky** – Temporiser, ce n'est pas mon style. Je suis un impulsif.

**Rapha** – Et qu'est-ce que tu vas faire, alors ?

**Micky** – Je vais peut-être me barrer à l'étranger.

**Rapha** – Ah oui ? Où ça ?

**Micky** – Je ne sais pas. En Chine, peut-être.

**Rapha** – Tu parles chinois ?

**Micky** – J'apprendrai. La Chine, c'est là-bas que ça se passe, maintenant, non ?

**Rapha** – Ouais, peut-être.

**Micky** – Tu veux qu'on bouffe ensemble à midi. J'écoulerai mes derniers tickets restaurant...

**Rapha** – OK.

**Micky** – On bouffera chinois.

**Rapha** – Comme ça tu pourras commencer à apprendre la langue.

*Ils s'en vont.*

## 121. Petite déprime

*Deux autres arrivent et se mettent à fumer.*

**Fred** – Ça va ?

**Al** – Ouais... Enfin non.

**Fred** – Qu'est-ce qui se passe ? Des problèmes personnels ?

**Al** – Eh bien non, justement. Je n'ai aucun problème personnel. D'ailleurs, je n'ai aucune vie personnelle.

**Fred** – Alors qu'est-ce qui ne va pas ?

**Al** – Je ne sais pas... Une sensation de vide... Le sentiment de ne pas être à ma place... J'ai l'impression que pendant que je suis ici, ma vie se déroule ailleurs. Sans moi. Tu as déjà ressenti ça ?

**Fred** – C'est un petit coup de déprime. Tu devrais peut-être voir un médecin. Il te donnera quelque chose. Faut pas rester comme ça, tu sais. Faut pas rigoler avec ça.

**Al** – Pour ça, je peux te rassurer tout de suite. Je ne rigole plus depuis très longtemps. C'est simple, je ne me souviens même pas quand j'ai rigolé pour la dernière fois.

**Fred** – Alors qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu ne vas pas faire une bêtise au moins. Je veux dire, comme de démissionner ?

**Al** – Je ne sais pas... C'est curieux, la vie. Au début, on se dit qu'on a des problèmes, mais qu'on va tous les régler un par un, et qu'après on sera tranquille. Et puis après, on se rend compte que quand on a réglé ces problèmes, il y en a d'autres qui se présentent. Et qu'il y aura toujours d'autres problèmes à régler. Le temps passe et à partir d'un certain âge, on commence à se dire que tous ces problèmes, un jour, ce ne sera plus les nôtres. Parce qu'on ne sera plus là, tout simplement. Je crois que j'ai atteint cet âge-là. Ça n'apporte pas la sérénité, mais ça permet une certaine distance. Tu savais que Chéreau est mort ?

**Fred** – Ne me dis pas que c'est ça qui te met dans cet état-là... Tu le connaissais personnellement ?

**Al** – Non...

**Fred** – Je ne savais pas que tu t'intéressais au théâtre.

**Al** – Je n'y vais jamais.

*Ils s'en vont. Deux autres arrivent.*

**Mok** – Tu as entendu ça ? Patrick Chéreau est mort.

**Zac** – Patrice.

**Mok** – Quoi ?

**Zac** – Patrice Chéreau.

**Mok** – Cancer du poumon. Le tabac, c'est vraiment une saloperie. Gainsbourg, c'est pareil. S'il n'avait pas fumé autant, et qu'il avait fait un peu plus de sport, il serait peut-être encore vivant.

**Zac** – Et si Hendrix avait plutôt joué du violon dans un orchestre philharmonique, il serait sûrement toujours parmi nous aujourd'hui.

**Mok** – Je me demande bien ce qu'il ferait, tiens.

**Zac** – Il jouerait au scrabble dans sa maison de retraite avec Jim Morrison, James Dean et Janis Joplin.

**Mok** – Tu as raison, ce serait bizarre... Tu crois que ça ne vaut pas le coup d'arrêter de fumer ?

**Zac** – Mais tous ces gens dont on parle, ils avaient déjà atteint le sommet de leur art. Nous on

cherche encore dans quoi on pourrait bien être bon à quelque chose.

**Mok** – Je crois que si on était des génies, ça se saurait déjà.

**Zac** – Cervantès a écrit Don Quichotte à plus de cinquante ans. On a encore de l'espoir.

**Mok** – Alors il faut être un génie pour avoir le droit de se ruiner la santé, c'est ça ?

**Zac** – Qu'est-ce que tu veux ? On est de la race des baisés. C'est comme ça.

*Ils sortent.*

## 122. Ministère du Plan

*Un homme et une femme arrivent.*

**Gina** – Tu ne fumes plus ?

**Alain** – Non, j’ai arrêté.

**Gina** – C’est bien.

*L’autre se prépare une ligne de coke et la sniffe.*

**Alain** – En revanche, je me suis remis à la coke.

*Alain sort. L’autre reste là. Arrive une autre femme.*

**Brigitte** – Salut.

**Gina** – Salut.

**Brigitte** – Je n’arrive pas à décrocher.

**Gina** – Moi non plus.

**Brigitte** – C’est le boulot. Ça me stresse, alors je fume pour décompresser.

**Gina** – C’est le boulot, qu’il faudrait arrêter.

**Brigitte** – C’est sûr. Mais je me demande si n’aurais pas encore plus de mal à arrêter le boulot.

**Gina** – Le boulot, c’est une drogue dure. Ça devrait être interdit.

**Brigitte** – Oui. Vous êtes dans quoi, vous ?

**Gina** – Contentieux... (*Devant la mine perplexe de l’autre*) Recouvrement de créances, ce genre de trucs.

**Brigitte** – Cool. Ça vous plaît ?

**Gina** – Depuis que je suis toute petite, je rêvais de harceler de pauvres gens surendettés et de leur extorquer leurs dernières économies pour payer leurs crédits sur des produits dont ils n’ont pas besoin.

**Brigitte** – Je vois...

**Gina** – Et vous ? Vous travaillez aussi pour faire le bonheur de l’humanité.

**Brigitte** – Conseillère bancaire... Ça devrait être interdit par la loi d’appeler conseillers bancaires des gens qui sont des commerciaux. On n’est pas là pour dispenser des conseils, on est là pour vendre des produits.

**Gina** – Oui... Mon conseiller Veolia m’appelle tous les soirs pour savoir si je n’ai besoin de rien... C’est bien le seul, d’ailleurs...

**Brigitte** – Vous avez vu le nombre de boîtes de service à la personne qui fleurissent maintenant à côté des magasins de cigarettes électroniques.

**Gina** – C’est quoi, les services à la personne ?

**Brigitte** – Ménage, cuisine, conversation...

**Gina** – Alors maintenant, pour parler à quelqu’un, il faut payer.

**Brigitte** – Rassurez-vous, avec moi c’est gratuit. Pour l’instant.

**Gina** – Vous vous souvenez de l’époque où les banques étaient nationalisées, où Gaz de France était une entreprise d’état et Renault une régie ?

**Brigitte** – J’étais trop jeune, mais on m’a raconté.

**Gina** – Il paraît même qu’il y avait un Ministère du Plan.

**Brigitte** – C’était avant la chute du Mur de l’Atlantique, non ? Du temps où la France était un pays communiste.

**Gina** – Avec à sa tête un Général.

**Brigitte** – Même les autoroutes à péages étaient des services publics. Au moins on savait par qui on se faisait entuber.

**Gina** – On vit une drôle d'époque...

**Brigitte** – Allez, il faut que je retourne bosser. Merci, ça m'a remonté le moral de discuter un moment avec vous.

*Elles partent.*

## 123. Dernière cigarette

*Antoine revient. Clara arrive peu après.*

**Clara** – Vous êtes encore là ?

**Antoine** – Personne ne m’attend à la maison. Vous non plus, apparemment.

**Clara** – Non.

**Antoine** – Mais c’est la dernière fois que je fais des heures sup. Quelques dossiers à boucler avant de partir.

**Clara** – Partir ?

**Antoine** – J’ai donné ma démission aujourd’hui.

**Clara** – Pas à cause de moi, j’espère.

**Antoine** – Pourquoi pas ?

**Clara** – Pour éviter qu’on travaille dans la même boîte au cas improbable où nous viendrions à avoir des relations sexuelles ensemble ? Dans ce cas, c’est dommage. Ce n’était vraiment pas la peine.

**Antoine** – Vous êtes tellement sûre qu’on ne couchera jamais ensemble ?

**Clara** – Surtout parce que je travaille en intérim. Ma mission ici s’achève ce soir de toute façon...

**Antoine** – Alors comme ça on est chômeurs tous les deux.

**Clara (ironique)** – Plus rien ne s’oppose à notre amour...

*Il l’embrasse et elle se laisse faire.*

**Antoine** – J’ai actualisé un peu mes méthodes de drague. Et j’ai arrêté les blagues.

**Clara** – Je vois ça... Ça ne rigole plus.

**Antoine** – Disons que c’est un peu plus direct.

**Clara** – Ça ne me déplaît pas.

**Antoine** – Il commence à faire nuit. On va bientôt voir les étoiles.

*Clara aperçoit quelque chose contre une des parois de la terrasse, qui peut rester invisible.*

**Clara** – C’est quoi ces plaques avec ces inscriptions ?

**Antoine** – Ah vous n’êtes pas au courant ? C’est vrai que vous êtes en intérim. Ce sont des épitaphes.

**Clara** – Des épitaphes ?

**Antoine** – Il y a des sociétés qui mettent des crèches à la disposition de leurs salariés. Eh bien les propriétaires de cette tour fournissent aux employés un jardin du souvenir, pour les cendres des défunts.

**Clara** – Un jardin du souvenir...

**Antoine** – Enfin, une terrasse du souvenir, si vous préférez. Les proches du disparu peuvent disperser ses cendres du haut de la tour. Ou à défaut, c’est le patron qui s’en charge.

**Clara** – Et cette terrasse du souvenir fait aussi office d’espace fumeurs...

**Antoine** – Au prix où est l’immobilier en ville... Et puis comme ça, nos chers défunts fumeurs ont un peu l’impression d’être en pause.

**Clara** – Une pause définitive.

**Antoine** – Le tabac a largement contribué au règlement définitif du problème des retraites...

**Clara** – Et le cimetière est devenu une dépendance du bureau. Qu’est-ce qu’il y a d’écrit sur ces épitaphes ?

*Antoine s’approche pour en lire quelques-unes.*



**Antoine** – Voyons voir... (*Lisant*) « En ce moment, je suis surbooké, mais on se rappelle très vite »... « Je ne suis pas là, mais vous pouvez me laisser un message »... « Le changement, c'est maintenant »... « Demain j'arrête de fumer »...

**Clara** – Édifiant...

**Antoine** – Écoutez ça, on dirait un aphorisme : « Contrairement aux particules, les testicules ne peuvent pas se trouver à deux endroits différents en même temps »...

*Ils échangent un regard.*

**Clara** – C'est vrai que c'est très romantique, cet endroit, mais on ne va peut-être pas s'éterniser.

**Antoine** – Je peux fumer une dernière cigarette ?

**Clara** (*ferme*) – Si vous voulez me suivre, c'est maintenant.

**Antoine** – OK. (*Ils se dirigent vers la sortie*) Vous habitez où ?

**Clara** – Juste à côté. Vous voulez boire un verre à la maison ?

**Antoine** – D'accord. Mais je vous préviens, je ne couche jamais le premier soir.

**Clara** – Ça y est, vous recommencez avec vos blagues.

*Ils partent ensemble. Un personnage (homme ou une femme) arrive. Il vapote un instant avant de s'adresser au public.*

**Personnage** – C'est ma dernière cigarette. C'est fini. Je décroche. Je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. En tout cas demain, ce sera sans moi. J'ai longtemps hésité, et puis j'ai fini par me décider. Ce n'est jamais le bon moment, non ? Ce n'est pas tous les jours facile de trouver une bonne raison de continuer. Mais croyez-moi, c'est encore plus difficile de s'arrêter là, sans raison. Je ne sais pas comment ils font, tous ces gens qui laissent un petit mot derrière eux. Une lettre de démission. Qu'est-ce qu'ils espèrent encore ? Un peu de compréhension ? Je pars en silence. Sans lettre T pour la réponse. Qu'est-ce que je pourrais leur dire ? Qu'est-ce qu'ils pourraient comprendre ? Même moi je ne me comprends pas. La vie ne me comprend plus. Et s'ils me répondaient ? Qu'est-ce qu'on peut bien répondre aux abonnés absents ? Je pars sans un mot. Sans préavis. Je libère la place. Parce que je serai remplacé, bien sûr. Vous aussi. Faut pas rêver. Dans la foule, personne n'est irremplaçable. Quand tu n'es plus là, ce sera un autre. Ici ou ailleurs. Un peu plus tard ou juste après. C'est ta vie qui veut ça. La vie des autres... (*Il écrase sa cigarette ou range son vapoteur*) Non, si je pouvais leur dire quelque chose avant de partir, je leur dirais seulement : ne vous inquiétez pas, je vais me fondre dans la foule. Je ne suis plus là. Je serai la multitude (*Un temps*) Ce n'est pas la mort. C'est juste une nouvelle vie qui commence...

*Le personnage s'en va.*

## 124. La mère Noël

*Une femme arrive, en Mère Noël. Elle allume une cigarette ou se met à vapoter. Un homme arrive à son tour. Il aperçoit d'abord l'autre de dos, et est un peu surpris par son costume de Père Noël. Il est encore plus étonné lorsque la femme se retourne, et qu'il voit que c'est une Mère Noël.*

**Homme** – Bonjour...

**Mère Noël** – Salut.

**Homme** – Vous... ?

**Mère Noël** – Je viens pour l'arbre de Noël.

**Homme** – L'arbre de Noël... ?

**Mère Noël** – L'arbre de Noël de la société. Celle pour laquelle vous travaillez, j'imagine.

**Homme** – Ah oui, c'est vrai... L'arbre de Noël... Je ne savais même pas que ça existait encore... Maintenant, avec toutes ces lois sur la laïcité...

**Mère Noël** – Vous n'avez pas d'enfants...

**Homme** – Pas le temps, malheureusement. Dans vingt ou trente ans, peut-être... Si la complémentaire santé de ma boîte accepte de rembourser la congélation de mes spermatozoïdes jusqu'à l'âge de ma retraite. Et donc vous... ?

**Mère Noël** – Je travaille une année sur deux pour le Comité d'Entreprise. Je suis intermittente. Le reste de l'année, je fais du théâtre. Mais vous savez, le théâtre...

**Homme** – Oui... Il faut bien gagner sa vie... Et vous n'avez pas de barbe ?

**Mère Noël** – Vous préféreriez que j'ai une barbe ?

**Homme** – Non, non, vous... Vous êtes tout à fait charmante comme ça... Mais pourquoi une année sur deux ? Noël, c'est tous les ans. Ne me dites pas que le Comité d'Entreprise a décidé de ne fêter Noël que les années impaires, pour faire des économies ?

**Mère Noël** – C'est à cause de la parité.

**Homme** – La parité ?

**Mère Noël** – Pour lutter contre le sexisme, le Comité d'Entreprise a décidé qu'une année sur deux, le Père Noël serait une femme.

**Homme** – Ah oui...

**Mère Noël** – Si on y réfléchit bien... Il n'y a pas de raison que seuls les intermittents de sexe masculin puissent espérer trouver un job d'appoint pendant les fêtes.

**Homme** – Je vous avoue que je n'avais jamais pensé à ça.

**Mère Noël** – Pour nous, entre les arbres de Noël, les animations dans les grands magasins, les soirées privées... c'est une activité saisonnière très importante. L'année dernière, c'est ça qui m'a permis de sauver mon statut.

**Homme** – De Mère Noël...

**Mère Noël** – D'intermittente !

**Homme** – Bien sûr...

*L'homme se met à vapoter à son tour.*

**Homme** – Et vous, vous avez des enfants ?

**Mère Noël** – J'ai en des milliers...

**Homme** – Ah oui ? Une erreur de manipulation lors de la décongélation de vos ovules, peut-être ?

**Mère Noël** – Je suis la Mère Noël ! Tous les enfants sont mes enfants.

**Homme** – D'accord...

*Ils fument un moment.*

**Homme** – Et... est-ce qu'il y a un Père Noël ?

**Mère Noël** – Ne me dites pas qu'à votre âge, vous vous posez encore la question ?

**Homme** – Je voulais dire, est-ce que quand vous rentrez chez vous, il y a un Père Noël qui vous attend dans votre chaumière, avec qui vous partagez toutes les tâches ménagères selon les strictes règles de la parité homme-femme ?

**Mère Noël** – Eh bien non. Puisque vous voulez tout savoir, personne ne m'attend en bas avec un traîneau. En ce qui me concerne en tout cas, le Père Noël n'existe pas...

**Homme** – C'est curieux, mais contrairement à la première fois où j'ai entendu ça, aujourd'hui j'aurais plutôt tendance à trouver que c'est une bonne nouvelle...

*La Mère Noël écrase sa cigarette ou range son vapoteur.*

**Mère Noël** – J'y retourne... Il faut que je finisse de décorer l'arbre... Et après j'en ai pour une heure de RER avant de rentrer chez moi...

**Homme** – J'ai ma voiture en bas. Moi aussi j'ai un truc à finir et après je m'en vais. Je vous dépose, si vous voulez. C'est sur mon chemin.

**Mère Noël** – Je ne vous ai pas encore dit où j'habitais.

**Homme** – Mais je sais déjà que c'est sur mon chemin.

**Mère Noël** – La magie de Noël...

*Ils sortent.*

## **De toutes les couleurs**

Vous en verrez de toutes les couleurs...

## 125. En couleurs

*Un personnage attend. Un autre arrive avec un bébé emmaillotté.*

**Un** – Félicitations ! C'est une fille.

**Deux** – C'est merveilleux.

*Elle prend l'enfant.*

**Un** – Et vous allez l'appeler comment ?

**Deux** – J'ai hésité entre Clémentine et Prune, et puis finalement, je me suis décidée pour Violette.

**Un** – Violette... C'est... C'est très joli.

**Deux** – C'était le nom de ma grand-mère...

**Un** – Ah, oui... (*Il ouvre un dossier.*) Bon... Eh bien je crois que tout est en ordre.

**Deux** – Alors je peux la ramener à la maison ?

**Un** – Mais bien sûr, elle est à vous. (*Il sort un papier du dossier et lui tend.*) Tenez, voici le certificat de garantie.

**Deux** – Merci...

**Un** – Si vous avez le moindre souci, n'hésitez pas à nous le rapporter. Notre service après vente est réputé dans le monde entier. En cas de problème bien improbable, rassurez-vous, nous pourrions procéder à un échange standard.

**Deux** – J'espère bien que nous n'en n'arriverons pas là... Je crois que je commence déjà à m'attacher à celle-ci...

**Un** – Bien sûr, bien sûr... (*Il jette un dernier regard au dossier.*) Mais... je vois que vous n'avez pas choisi l'option « vision en couleurs »... C'est un oubli de votre part, ou bien...?

**Deux** – Vision en couleurs ?

**Un** – Eh bien oui... Pour que votre enfant puisse percevoir le monde avec toutes les merveilleuses couleurs dont Dieu l'a pourvu...

**Deux** – Je... Je suis vraiment désolée... Je ne savais pas que c'était en option...

**Un** – Ce n'est pas une cécité absolue... Je veux dire, ce n'est pas une nécessité absolue, mais évidemment, c'est un plus très appréciable. Nous vous proposons différents niveaux de qualité, en fonction du nombre de pixels. Selon le prix de l'abonnement, bien sûr...

**Deux** – Ah parce que c'est un abonnement...

**Un** – Hélas, en ce bas monde, rien n'est vraiment définitif, n'est-ce pas ? Mais je vous assure que la version premium est absolument fantastique.

**Deux** – Du temps de ma mère, la couleur n'était pas en option...

**Un** – Autrefois, en effet, le modèle de base était équipé de la vision en couleurs. Malheureusement, comme vous le savez, la crise est passée par là...

**Deux** – Oui... Aujourd'hui, tout se paie.

**Un** – Fort heureusement, la 3D fait encore partie des équipements d'origine.

**Deux** – La 3D ?

**Un** – Pour ce qui est de la couleur, il est encore temps de réparer cet oubli. Un petit retour à la maternité, un coup de bistouri électronique, deux injections transgéniques, et nos techniciens médicaux permettront à cette merveilleuse enfant de voir la vie en couleurs...

**Deux** – Malheureusement, je crains que ce ne soit impossible pour l'instant. Nous n'avions pas prévu ça dans notre budget, et...

**Un** – Je comprends... Hélas, tous les bébés qui naissent aujourd'hui n'ont pas la chance

d'avoir des parents fortunés.

**Deux** – Et avec ces complémentaires santé qui ne remboursent plus rien...

**Un** – Allons ce n'est pas si grave... Cet enfant se contentera de voir le monde en noir et blanc pour l'instant, voilà tout... Et quand vous aurez pu faire quelques économies... Sachez que cette option peut être ajoutée à n'importe quel moment de sa vie. Un Noël, un anniversaire, une bar-mitsva... Voilà un cadeau tout trouvé pour votre chère Violette !

**Deux** – Très bien, je vais y réfléchir.

*Elle s'apprête à partir avec le bébé.*

**Un** – N'oubliez pas non plus que si vous le souhaitez, notre service financier peut vous proposer un petit crédit sur quinze ou vingt ans...

## 126. Voter blanc

*Deux personnages regardent une affiche imaginaire.*

**Un** – Blanc... Drôle de nom...

**Deux** – Ça inspire confiance. Blanc... Ça fait penser à une marque de lessive...

**Un** – Mais quand on se présente aux élections... Votez Blanc... Comme slogan pour se faire élire, y a mieux...

**Deux** – En même temps, comme il n'a pas de programme très défini...

**Un** – Tu crois qu'il peut être élu...

**Deux** – Il incarne parfaitement les aspirations de la majorité silencieuse. Il mobilisera les abstentionnistes. Et puis il a la tête de Monsieur Tout-le-monde. Les gens se reconnaissent en lui. Ça les rassure.

**Un** – Mais qu'est-ce qu'il va faire, s'il arrive au pouvoir ?

**Deux** – Ah, ça, il a clairement annoncé la couleur. Rien ! Et il a juré que cette fois, les promesses électorales seront tenues.

**Un** – Mais alors pourquoi il se présente, exactement ?

**Deux** – Pour faire triompher ses idées !

**Un** – Ses idées...?

**Deux** – Il milite depuis des années pour que le vote blanc soit reconnu comme un vote à part entière... Comme il n'a pas obtenu satisfaction, il a décidé de se présenter lui-même... C'est vrai que c'est assez courageux. Au moins, il va au bout de sa démarche...

**Un** – Et toi, qu'est-ce que t'en penses ?

**Deux** – Je suis partagé...

**Un** – Tu vas t'abstenir ?

**Deux** – C'est ce que je fais depuis des années, mais là... Ce serait une façon de cautionner ses idées... Non, je suis encore indécis...

**Un** – Je suis un peu du même avis que toi... Aujourd'hui, quand on a des vraies convictions... C'est difficile de pas être récupéré...

## 127. Noir corbeau

*Deux personnages.*

**Vincent** – Tu sais pourquoi Van Gogh s’est coupé l’oreille ?

**Paul** – Qui ?

**Vincent** – Van Gogh !

**Paul** – Le peintre ?

**Vincent** – Pourquoi? Tu connais un Van Gogh qui serait coiffeur, charcutier ou coureur cycliste ?

**Paul** – Non...

**Vincent** – Bizarre, quand même...

**Paul** – Qu’il n’y ait aucun charcutier qui s’appelle Van Gogh ?

**Vincent** – De se couper l’oreille !

**Paul** – Pourquoi il a fait ça ?

**Vincent** – C’est ce que je viens de te demander...

**Paul** – Et comment je le saurais ?

**Vincent** – Il paraît qu’il l’a offerte à Gauguin, emballée dans du papier journal.

**Paul** – Il aurait mieux fait de l’offrir à Beethoven.

**Vincent** – Beethoven n’était pas peintre.

**Paul** – Non. Mais il était sourd. Tu n’as pas lu les pièces de Roland Dubillard ?

**Vincent** – Non...

**Paul** – Remarque, il n’a pas vendu une toile de son vivant.

**Vincent** – S’il écrivait des pièces de théâtre.

**Paul** – Van Gogh ! C’est peut-être pour ça qu’il s’est coupé l’oreille.

**Vincent** – Par dépit ?

**Paul** – C’est vrai que je ne connais personne qui ait tenté de se suicider en se tranchant l’oreille...

**Vincent** – Il a peut-être essayé de se trancher la gorge, il a raté son coup, et c’est l’oreille qui a tout pris. Il y a des gens maladroits.

**Paul** – Et il aurait inventé tout ça pour éviter de passer pour un manchot ? Un peu tiré par les cheveux, non ?

**Vincent** – D’ailleurs Van Gogh n’était pas encore né quand Beethoven est mort. Je ne vois pas comment il aurait pu lui donner son oreille...

**Paul** – Ou alors il s’est coupé en se rasant. Et après on en a fait tout un fromage, parce que c’était Van Gogh.

**Vincent** – Moi, quand je me coupe l’oreille, personne n’en parle...

**Paul** – C’est pas mal, ses tableaux, mais bon... Est-ce que ça vaut vraiment ce que ça coûte ?

**Vincent** – Si personne ne lui achetait de toiles de son vivant, ce n’est peut-être pas par hasard.

**Paul** – C’est sûrement eux qui avaient raison. Van Gogh, ça ne vaut pas un clou. Le clou pour accrocher le tableau...

**Vincent** – Ni la corde pour le pendre.

**Paul** – Il s’est pendu ?

**Vincent** – Qui ?

**Paul** – Van Gogh !



**Vincent** – Non, pourquoi ?

**Paul** – Laisse tomber...

**Vincent** – Et Beethoven ? Les gens lui achetaient sa musique, de son vivant ?

**Paul** – Ouais, mais bon, Beethoven... Il faisait plutôt de la musique classique...

**Vincent** – Ça se vend toujours, la musique classique.

**Paul** – C'est jamais très à la mode, mais du coup ça vieillit moins vite.

**Vincent** – C'est ce que je dis toujours à ma femme. Le classique, c'est indémodable.

**Paul** – Mais Van Gogh...

**Vincent** – Ça vieillit mal.

**Paul** – Comme Picasso.

**Vincent** – Qui adorait la corrida...

**Paul** – C'est normal, il était espagnol.

**Vincent** – On dit que finalement, c'est peut-être Gauguin qui lui aurait coupé l'oreille, à Van Gogh. D'un coup d'épée... C'est même pour ça qu'il se serait taillé, à Tahiti.

**Paul** – Gauguin aussi aimait la corrida ?

**Vincent** – Pourquoi ? Il y a des corridas, à Tahiti ?

**Paul** – À cause de l'oreille ! Et de l'épée...

**Vincent** – Tu crois que dans un moment de folie, Gauguin, se prenant pour Picasso, aurait pu confondre Van Gogh avec un taureau... ?

**Paul** – Gauguin n'était pas fou. C'est Van Gogh, qui l'était.

**Vincent** – La preuve, il s'est suicidé...

**Paul** – On peut se suicider sans être fou...

**Vincent** – Il s'est tiré une balle dans les champs.

**Paul** – Il ne s'est pas tiré une balle dans le cœur ?

**Vincent** – Si, dans les champs. Avec les corbeaux. C'est même le dernier tableau qu'il a peint.

**Paul** – Et sur le tableau, on voit Van Gogh se suicider ?

**Vincent** – On voit juste les corbeaux qui lui tournent autour.

**Paul** – Comme des vautours...

**Vincent** – Ils sentent ces choses-là... C'est l'instinct... Tu sais que ça vit très longtemps...

**Paul** – Les vautours ?

**Vincent** – Les corbeaux !

**Paul** – Plus longtemps qu'un artiste peintre, en tout cas...

**Vincent** – Ça dépend. Regarde Picasso. Il a vécu jusqu'à près de cent ans.

**Paul** – Bon, c'est pas le tout, mais j'ai du boulot. Qu'est-ce que je te fais, aujourd'hui, Vincent... ?

**Vincent** – Comme d'habitude, Paul.

**Paul** – Bien dégagé derrière les oreilles ?

**Vincent** – Pas trop quand même...

**Paul** – Disons que je te laisse les oreilles.

**Vincent** – Voilà.

**Paul** – Mais si je dois en couper une, tu préfères que je te laisse laquelle ?

**Vincent** – Quelle oreille il s'était coupée, Van Gogh ?

**Paul** – La gauche.

**Vincent** – Bon ben laisse-moi la droite, alors... Si je veux avoir une chance de passer à la postérité. Tu as le journal ?

**Paul** – Pour emballer ton oreille ?

**Vincent** – Pour le lire...

**Paul** – Si je te coupe une oreille, tu crois que ce sera dans le journal ?

**Vincent** – Non...

**Paul** – Et si je te coupe les deux.

**Vincent** – Pas forcément...

**Paul** – Et si je te coupe les deux oreilles et la queue ?

**Vincent** – En Espagne, peut-être...

## 128. La vie en rose

*Un personnage arrive et se plante devant un autre qui est déjà là.*

**Un** – Docteur, je n'en peux plus. Il faut absolument que vous m'aidez.

**Deux** – Je vous écoute...

**Un** – Eh bien voilà... Je ne sais pas comment vous dire ça... Depuis quelque temps déjà... Je vois la vie en rose.

**Deux** – Ah... Ce n'est pas banal, en effet. D'habitude, les gens viennent plutôt me consulter parce qu'ils voient tout en noir.

**Un** – Non mais dans mon cas, Docteur, ce n'est pas seulement une façon de parler, je vous assure. Je vois vraiment tout en rose.

**Deux** – Voyez-vous ça...

**Un** – Ma maison est rose, ma voiture est rose, ma femme est rose, mon chien est rose...

**Deux** – D'accord... Mais dites-moi, Monsieur...

**Un** – Moineau... Oui, je sais, c'est cocasse... Je veux dire à cause de Piaf.

**Deux** – Piaf ?

**Un** – Vous savez bien... La Vie en Rose...

**Deux** – Ah oui, bien sûr... Et... vous avez un lien de parenté avec...

**Un** – Aucun. Vous pensez que ça pourrait avoir un rapport ?

**Deux** – Mon Dieu, ça dépend... Vous pensez que ça pourrait avoir un rapport ?

**Un** – Non, mais moi, Docteur, ce n'est pas seulement quand elle me prend dans ses bras, et qu'elle me parle tout bas, que je vois la vie en rose. C'est permanent, vous comprenez ?

**Deux** – Je comprends... Et... Vous prenez des médicaments en ce moment, Monsieur Moineau ?

**Un** – Non... Aucun...

**Deux** – Pardon de vous demander ça, mais... Pas de substances hallucinogènes ?

**Un** – Rien, je vous assure... Pour plus de sécurité, j'ai même arrêté le vin. Surtout le rosé, évidemment... Mais rien n'y fait.

**Deux** – C'est curieux, en effet... Et donc... Ça vous gêne.

**Un** – Évidemment, que ça me gêne ! C'est très handicapant, vous ne vous rendez pas compte ! Ça peut même être dangereux ! Tenez, par exemple : je suis en voiture, j'arrive à un feu tricolore. Pour moi tous les feux sont roses ! Alors qu'est-ce que je fais ? Je m'arrête, et je me fais klaxonner ? Je passe, et je me fais verbaliser ?

**Deux** – Je vois...

**Un** – Vous m'imaginez en train d'expliquer aux flics : Excusez-moi, je suis passé au rose ?

**Deux** – Je comprends...

**Un** – Et puis voir la vie en rose, ça va cinq minutes... Mais au bout d'un moment, c'est très monotone...

**Deux** – Et ce qui est monotone peut vite devenir très déprimant.

**Un** – Vous, quand vous allez au cinéma, c'est pour voir un film en couleur, non ? Moi je ne vois que du rose.

**Deux** – Vous avez essayé les films en noir et blanc ?

**Un** – Oui... Pour moi, c'est du rose clair et du rose foncé.

**Deux** – Je vois... Et avec des lunettes noires ?

**Un** – Du rose à travers des lunettes noires.

**Deux** – Je vois...

**Un** – Vous pourriez arrêter de dire je vois ? Ça m'énerve, vous voyez ?

**Deux** – Pardon...

**Un** – Je vois bien que vous ne voyez rien du tout !

**Deux** – La médecine n'a pas encore réponse à tout, malheureusement. Et je dois reconnaître en effet que... Il doit s'agir d'une maladie orpheline...

**Un** – Une maladie orpheline ?

**Deux** – Une de ces maladies génétiques dont personne n'a rien à branler parce qu'elle n'affecte qu'une ou deux personnes dans le monde.

**Un** – Merci de me remonter le moral, Docteur, ça m'aide beaucoup.

**Deux** – Allez, il ne faut pas voir tout en noir... Pardon, je veux dire... Vous avez déjà pensé au suicide ?

**Un** – Vous croyez que c'est la seule solution qui me reste ?

**Deux** – Excusez-moi, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, mais... Si vous avez des idées noires... Je peux vous prescrire un antidépresseur.

**Un** – Mouais... Et un arrêt maladie ?

**Deux** – Vous pensez que...

**Un** – Un peu de repos, ça n'a jamais fait de mal à personne, pas vrai ?

**Deux** – Vous avez l'impression d'être surmené ?

**Un** – Maintenant que vous me le dites, Docteur, c'est vrai que... Je suis à la limite du burn out.

**Deux** – Je vois... Et à votre avis, il vous faudrait combien ? Je veux dire pour ne plus voir la vie en rose...

**Un** – Je ne sais pas, moi... Une semaine, vous pensez que c'est suffisant ?

**Deux** – Mon Dieu, dans votre cas...

**Un** – Bon, puisque vous insistez, disons un mois, ce sera plus prudent.

**Deux** (*rédigeant l'arrêt de travail*) – Va pour quatre semaines, alors.

**Un** – Ce n'est pas que ça m'amuse, mais... Je pense que ça va me faire du bien, vous ne croyez pas ?

**Deux** – Revenez me voir en rentrant de vacances, et on verra bien si votre état s'est amélioré.

**Un** – Je vous enverrai une carte postale, c'est promis.

**Deux** – Et pour les antidépresseurs, qu'est-ce qu'on fait ? Vous savez, on peut très bien voir la vie en rose et avoir des idées noires.

**Un** – Merci, mais je crois que je vais essayer de m'en passer. Il paraît que la France est le pays au monde qui consomme le plus d'antidépresseurs. Je ne voudrais pas contribuer à creuser un peu plus le déficit de la Sécu.

**Deux** – Ce civisme vous honore, cher Monsieur. (*Il lui tend son arrêt de travail, mais le laisse tomber par terre.*) Pardon... (*Il ramasse la feuille et se relève.*) Bon, alors... Bonnes vacances, Monsieur Moineau.

**Un** – Merci beaucoup Docteur. Rien que de vous avoir parlé, il me semble que ça va déjà mieux.

*Le médecin hésite à nouveau à lui tendre l'ordonnance, que l'autre a hâte de saisir.*

**Deux** – Vous ne voyez plus la vie en rose ?

**Un** – Si... Mais maintenant, au moins, je sais pourquoi...

**Deux** – Une dernière petite question, Monsieur Moineau... Vous partez où, en vacances ?

**Un** – Toulouse. Je suis né là-bas. J'ai été muté à Paris, mais je n'arrive pas à m'y faire. Je suis comme les oiseaux migrateurs : l'hiver, il faut que je m'envole vers le Sud.

**Deux** – Toulouse...

*Le médecin reprend l'ordonnance.*

**Un** – Il y a un problème ?

**Deux** – Toulouse, la ville rose... (*Il déchire l'ordonnance.*) Je suis vraiment désolé, Monsieur Moineau, mais franchement, dans votre cas, ça me semble tout à fait contre-indiqué...

## 129. Carte bleue

*Une femme fait les cent pas, habillée en bleu (notamment les bas). Sa tenue un peu provocante et ses allées et venues peuvent faire penser à une prostituée en train de faire le trottoir. Un homme arrive, en costume. Il hésite un peu puis s'approche d'elle.*

**Un** – Bonsoir... Excusez-moi de vous demander ça mais... Vous prenez la carte bleue ?

**Deux** – Non, je ne prends que l'American Express.

**Un** – Ah... Je suis désolé, je n'ai plus du tout de liquide... Vous ne savez pas où il y a un distributeur, dans le coin ?

**Deux** – Un distributeur de quoi ?

**Un** – Un distributeur de liquide... Enfin, je veux dire, d'argent liquide... Un distributeur de billets, quoi...

**Deux** – Au coin de la rue, là-bas. Il y a un Crédit Mutuel.

**Un** – Merci, je... Ça tombe bien, je suis au Crédit Mutuel... Je vais y aller...

**Deux** – Vous faites comme vous voulez...

**Un** – Très bien... Mais je suis pris d'un horrible doute, tout d'un coup. Vous êtes bien Emmanuelle.

**Deux** – Euh... Oui... Vous imaginez bien que ce n'est pas mon vrai nom, mais...

**Un** – Parfait. Donc, vous êtes bien celle que j'avais commandée... Je veux dire, celle que j'ai eue au téléphone... OK, ne bougez pas, je reviens tout de suite...

*Il s'éloigne. Elle continue à faire les cent pas. Son portable sonne, et elle répond.*

**Deux** – Oui ? Alors qu'est-ce que tu fous ? Tu n'as pas trouvé de place pour te garer ? OK... Non, je suis devant la maison, là. Je trouve pas mes clefs, figure-toi. J'ai dû les laisser dans la boîte à gants. Oui, oui, ça va... enfin... je viens de me faire aborder par un type. C'est vrai que je ne suis pas dans une tenue à me balader toute seule dans la rue, mais tu vas rire : il m'a pris pour une pute... Non, non, ne t'inquiète pas, pas agressif du tout. Très poli même. La bonne nouvelle, c'est qu'apparemment, j'ai plutôt l'air d'une pute de luxe. Il m'a demandé si je prenais la carte bleue... Je ne sais pas, plutôt le genre homme d'affaires... Il a dû commander une escorte pour la soirée. Une certaine Emmanuelle, à ce qui paraît... Je ne voulais pas le décevoir, je n'ai pas eu le courage de lui avouer que mon vrai nom, c'était Rolande (*Le type revient.*) Bon, excuse-moi, le voilà qui revient justement, il faut que je te laisse. Mais non, ne t'inquiète pas, il faut bien rigoler un peu... Enfin, ne tarde pas trop quand même...

*Elle range son portable.*

**Un** – Je suis vraiment désolé... Le distributeur est en panne...

**Deux** – Vous n'avez vraiment pas de chance, vous, ce soir...

**Un** – Non...

**Deux** – Malheureusement, dans mon métier, vous imaginez un peu si on se mettait à faire crédit à nos clients...

**Un** – Je comprends... Mais c'est très ennuyeux...

**Deux** – Oui... J'imagine que c'était une urgence ?

**Un** – D'habitude, je fais appel à des professionnels, ils prennent la carte bleue, mais là... Je me suis dit que j'allais essayer.

**Deux** – Donc, vous avez tout de suite vu que j'étais une occasionnelle.

**Un** – Pardon, je n'ai pas dit ça pour être désobligeant. Je ne remets pas du tout en cause vos compétences.

**Deux** – Non, non, ne vous excusez pas... Je prends plutôt ça pour un compliment, vous savez.

**Un** – Et qu'est-ce que vous faites d'autre dans la vie ? Puisque ce n'est pas votre vrai métier ?

**Deux** – Là, vous devenez indiscret...

**Un** – Excusez-moi, vous avez raison. C'est juste que d'habitude... Enfin, je veux dire... Je n'ai pas l'habitude de tomber sur des filles comme vous...

**Deux** – Vraiment ?

*Son portable sonne.*

**Un** – Excusez-moi... Oui ? Comment ça, Emmanuelle ? Mais je suis avec elle justement... Ah... Non, il doit y avoir un malentendu... OK, je vous attends...

**Deux** – Un problème ?

**Un** – Non, non, je... J'avais commandé un Uber, et... La fille m'avait dit qu'elle s'appelait Emmanuelle et qu'elle serait en bleu.

**Deux** – Elle devait parler de la carrosserie...

**Un** – La carrosserie ?

**Deux** – La carrosserie de la voiture... Du taxi...

**Un** – Bien sûr... Écoutez, je suis vraiment confus... Ça doit être un horrible quiproquo. Encore que dans ce cas, horrible n'est pas vraiment le terme le plus approprié...

**Deux** – Vous ne m'auriez pas pris pour une pute, par hasard ?

**Un** – Mais enfin pas du tout ! D'ailleurs, c'est vous qui...

**Deux** – Vous insinuez que c'est moi qui me prends pour une pute ?

**Un** – Je ne dis pas ça, mais... Avouez que...

*Elle regarde en direction d'une silhouette qui approche dans la nuit.*

**Deux** – Très bien, vous allez pouvoir en discuter avec mon mari. Le voilà, justement...

**Un** – Mais enfin... (*Il regarde en direction de la personne qui arrive.*) D'ailleurs, ce n'est pas votre mari, c'est une femme. Ça doit être mon Uber. Emmanuelle ? (*On suppose que la femme passe sans s'arrêter*) Non, apparemment elle ne s'appelle pas Emmanuelle...

**Deux** – Décidément, vous fantasmez beaucoup sur les chauffeurs de taxi... Et puis vous oubliez un détail...

**Un** – Quoi encore ?

**Deux** – Vous n'avez pas de liquide...

**Un** – Ah oui, c'est vrai...

**Deux** – La prochaine fois, faites plutôt appel à une professionnelle. Une qui prend la carte bleue...

## 130. Peau rouge

**Un** – Vous vous rendez compte ? Si ces gueux avaient réussi à prendre la Bastille en 1789...

**Deux** – Oui, Monsieur le Comte. Aujourd'hui, la Bastille ne serait plus qu'une station de métro, le drapeau français serait probablement tricolore...

**Un** – Et au lieu de ce bon Roi François III, ce serait un manant qui présiderait aux destinées de la France.

**Deux** – J'ose à peine imaginer dans quel état serait notre royaume aujourd'hui.

**Un** – Grâce à Dieu, cette révolution n'aura été qu'une révolte.

**Deux** – Une jacquerie de plus, Monsieur le Comte.

**Un** – Tous les hommes naissent et demeurent égaux en droit... Pensez à quelles folies une telle maxime aurait pu nous conduire ! En théorie, on aurait pu imaginer qu'un Noir devienne chef de l'État !

**Deux** – Pas en France, Monsieur le Comte. Il ne faut pas exagérer. Mais c'est vrai que ça fait froid dans le dos. Voulez-vous que je monte un peu le chauffage ?

**Un** – Allez plutôt me chercher mes pantoufles.

**Deux** – Bien Monsieur le Comte.

*Il lui apporte ses chaussons.*

**Un** – Merci, mon brave.

*L'autre lui tend un journal.*

**Deux** – Voulez-vous jeter un coup d'œil à la presse ?

**Un** – *Le Connard Enchaîné*... C'est un nouveau journal ?

**Deux** – Oui, semble-t-il.

**Un** – Par les temps qui courent, il ne va sans doute pas manquer de lecteurs...

**Deux** – Si Monsieur le Comte préfère, je peux lui faire la lecture à haute voix ?

**Un** – Non, merci. D'ailleurs, je ne veux même plus savoir ce qu'il y a dans les journaux. À quoi bon ? Je ne comprends rien à toutes ces guerres. Pourquoi envoyer nos armées se battre à l'autre bout du monde contre ces barbares, alors que nous avons les Anglais sous la main ?

**Deux** – L'Angleterre n'est plus un royaume, mais grâce à Dieu, c'est encore une île.

**Un** – Vous avez raison. Heureusement qu'on ne les a pas laissés creuser ce tunnel sous la Manche. Je suis sûr qu'aujourd'hui, les Anglais auraient envahi la Normandie et que chacun d'eux y posséderait une résidence secondaire.

**Deux** – Depuis que l'Angleterre est devenue une République, il n'y a plus aucun gentleman dans ce pays.

**Un** – C'est évident. Ils leur ont tous coupé la tête !

**Deux** – Comment faire confiance à des gens qui mangent leurs petits pois avec de la menthe ?

**Un** – En vérité, les choses sont très simples, cher ami. L'école catholique nous apprend que le monde est divisé en quatre races : blanche, noire, jaune et rouge. Et il est évident que si Dieu a fait une race blanche, c'est pour qu'elle domine les trois autres. Sinon, pourquoi le blanc serait-il la couleur de la royauté ?

**Deux** – C'est tout à fait limpide, Monsieur le Comte.

**Un** – Vous par exemple, vous faites partie de la race rouge. Vous n'auriez pas l'idée de contester cette évidence.

**Deux** – Bien sûr que non, Monsieur le Comte.

**Un** – C'est un de mes aïeux qui a ramené votre grand-mère d'Amérique d'un de ses voyages



chez les Peaux Rouges au siècle dernier. Évidemment, il ne savait pas qu'elle était enceinte, sinon vous pensez bien qu'il l'aurait laissée là-bas...

**Deux** – À moins que ce soit votre aïeul qui l'ait engrossée sur le bateau du retour. Les traversées sont parfois longues et ennuyeuses...

**Un** – Ce n'est malheureusement pas complètement impossible, mon brave. Ce qui expliquerait que vous ne soyez pas si rouge que ça, et un peu plus éveillé que la moyenne des gens de votre espèce.

**Deux** – Monsieur le Comte a toujours une explication pour tout. Je lui apporte ses pilules ?

**Un** – Quelle pilule ?

**Deux** – Vos pilules pour la mémoire, Monsieur le Comte.

**Un** – Des pilules pour la mémoire ? Tiens donc, c'est curieux, j'avais oublié que je devais en prendre.

**Deux** – C'est pour cela que Monsieur le Comte m'a engagé.

**Un** – Pour quoi donc, mon brave ?

**Deux** – Pour lui rappeler de prendre ses pilules.

**Un** – On ne m'ôtera pas de l'idée que vous êtes bien un peau rouge. Mais ça ne fait rien, je vous garde quand même. C'est si difficile de trouver un valet aujourd'hui.

**Deux** – Monsieur le Comte est trop bon. (*Il lui tend ses pilules.*) Un, deux, trois... Et voilà : le compte est bon.

*L'autre regarde les pilules.*

**Un** – Je dois vraiment avaler tout ça ?

**Deux** – Je le crains, Monsieur le Comte. Regardez : Bleu, blanc, rouge...

*L'autre prend ses pilules une par une.*

**Un** – Je ne sais pas pourquoi, mais c'est toujours la rouge qui a le plus de mal à passer...

## 131. Oser le jaune

**Un** – Jaune ?

**Deux** – Jaune.

**Un** – Et pourquoi jaune ?

**Deux** – Pourquoi pas jaune ?

**Un** – Je ne sais pas, mais tout de même. Jaune, c'est un peu...

**Deux** – Un peu quoi ?

**Un** – Mais quand vous dites jaune, c'est vraiment jaune ou bien...?

**Deux** – Jaune, jaune. Il n'y a qu'un jaune, non ?

**Un** – Non, jaune ça me fait penser à...

**Deux** – À quoi ?

**Un** – Je ne sais pas, à...

**Deux** – Et voilà ! Jaune, c'est jaune.

**Un** – Jaune, vous croyez...?

**Deux** – Jaune, j'en suis sûr.

**Un** – Oui, jaune, j'entends bien, mais...

**Deux** – Vous allez voir, le jaune, c'est...

**Un** – Jaune, il faut oser, quand même...

**Deux** – Eh bien justement : osons le jaune !

**Un** – Jaune, d'accord, mais... Est-ce que les gens sont prêts pour ça ?

**Deux** – Les gens ne sont jamais prêts pour le jaune.

**Un** – Jaune ou pas jaune...

**Deux** – Telle est la question.

**Un** – Et si, à la place du jaune, on essayait...

*L'autre le fusille du regard.*

**Un** – Jaune, pourquoi pas ? Mais alors un jaune...

**Deux** – Jaune.

**Un** – OK. Jaune.

## 132. Vert ciel

**Un** – Tu as vu le ciel est complètement dégagé.

**Deux** – Oui. On voit des millions d'étoiles.

**Un** – Et on vient encore d'en découvrir une nouvelle. (*Un temps*) Tu sais comment ils nous appellent ?

**Deux** – Qui ?

**Un** – Là, du côté de la Voie Lactée. Ceux qui tournent autour de cette nouvelle étoile qu'on vient de découvrir, justement. Le Soleil.

**Deux** – Ah, oui, cette peuplade primitive dont ils ont parlé hier aux infos. Les Terriens. Et alors, comment ils nous appellent ?

**Un** – Les petits hommes verts.

**Deux** – Pourquoi petit ?

**Un** – Va savoir...

**Deux** – Et ils connaissent notre existence ?

**Un** – Tu vas rire, mais ils se croient seuls dans l'univers.

**Deux** – Non ?

**Un** – Je t'assure.

**Deux** – Mais comment ils peuvent nous appeler les petits hommes verts, s'ils pensent qu'on existe pas ?

**Un** – C'est dans leurs films de science-fiction. Ce qu'ils appellent des extra-terrestres, c'est toujours des petits hommes verts. Mais sinon, dans la réalité, ils sont persuadés d'être seuls au monde.

**Deux** – C'est dingue...

**Un** – Attends... Ce n'est pas seulement qu'ils pensent être les seules créatures intelligentes dans l'univers. Ils en sont encore à se demander si un simple microbe peut avoir le droit d'exister en dehors de leur propre planète.

**Deux** – Eh ben... Je ne sais pas qui a mis ces cons en orbite autour du Soleil, mais ils n'ont pas fini de tourner...

**Un** – J'ai lu un article, là-dessus. La plupart des Terriens pensent que c'est un Dieu qui les a créés, là, tout seuls, dans cette petite planète de ce petit système solaire dans cette petite galaxie.

**Deux** – C'est quoi, un Dieu ?

**Un** – Un genre de super-héros, qui pour le coup, évidemment, n'existe pas en dehors de leurs contes pour enfants.

**Deux** – Alors ils croient en l'existence d'un Créateur dont ils n'ont aucune raison objective de penser qu'il pourrait exister, mais ils refusent de croire que d'autres créatures pourraient peupler l'univers ?

**Un** – Ce sont des primitifs, je te dis, obsédés par l'idée de trouver une causalité première. Plutôt que d'admettre une bonne fois pour toutes que l'univers a toujours été là, sous une forme ou une autre, ils en sont toujours à inventer des religions pour expliquer son origine.

**Deux** – Et comment ils expliquent l'origine de leur Dieu ?

**Un** – Ils ne l'expliquent pas. Ils appellent ça le mystère de la Foi.

**Deux** – Donc ils expliquent l'inexplicable par un autre mystère...

**Un** – C'est à peine croyable, d'être aussi cons. Tu as raison. Ils n'ont pas fini de tourner...

**Deux** – Quoique... On est sûr qu'ils existent encore, les Terriens ?

**Un** – Le signal vient quand même d’assez loin... Quelques milliers d’années lumière... Aux dernières nouvelles, ils avaient déjà réussi à faire de leur planète une poubelle. Sans parler du fait qu’ils passent leur temps à s’entretuer.

**Deux** – Pas sûr que des cons pareils aient réussi à survivre un millénaire de plus.

*Un temps.*

**Un** – En tout cas, c’est une nuit magnifique. Pas un seul nuage. Tu as vu ? Le ciel est tout vert.

**Deux** – Oui, il va faire beau demain.

### 133. Orange bien mûre

*Deux personnages. Le premier s'approche du deuxième.*

**Un** – Vous savez pourquoi je vous arrête.

**Deux** – Non...

**Un** – Vous êtes passé à l'orange.

**Deux** – À l'orange, vous êtes sûr ?

**Un** – Vous ne reconnaissez pas être passé à l'orange ?

**Deux** – À l'orange, peut-être, mais reconnaissez entre nous que les feux tricolores sont très mal faits.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – On a beau passer au vert, il y a bien un moment où le feu passe du vert à l'orange. Alors évidemment, parfois, pendant qu'on est en train de passer au vert, le feu, lui passe à l'orange.

**Un** – C'est ça... En somme, ce n'est pas vous qui êtes passé à l'orange, c'est le feu. C'est peut-être lui que je devrais verbaliser, qu'est-ce que vous en pensez ?

**Deux** – Ça c'est vous qui voyez...

**Un** – Admettons, vous passez au vert, et pendant ce temps-là, le feu passe à l'orange. Le problème, c'est que vous, lorsque vous êtes passé à l'orange, l'orange était bien mûre...

**Deux** – Écoutez, ça ne tient pas debout !

**Un** – Et pourquoi ça ?

**Deux** – Mais enfin, une orange, même bien mûre, ça reste toujours orange. Vous avez déjà vu des oranges rouges, vous ?

**Un** – Ma foi...

**Deux** – Une orange, ça passe du vert, quand elle n'est pas encore mûre, à l'orange, quand elle arrive à maturité. C'est la raison pour laquelle on appelle ça une orange.

**Un** – Vous ne seriez pas en train de vous foutre de ma poire, par hasard ?

**Deux** – Pas du tout ! Je vous ferais d'ailleurs remarquer qu'une poire, c'est jaune, pas orange. Et que cette amende, ça va être pour ma pomme.

**Un** – Vos papiers...

*L'autre lui tend ses papiers.*

**Un** – Vous êtes née à Orange...

**Deux** – Vous n'allez pas me verbaliser pour ça ?

**Un** – Vous vous appelez Clémentine...

**Deux** – Oui, je l'avoue.

**Un** – Et vous êtes grossiste en fruits et légumes.

**Deux** – C'est une circonstance aggravante, j'en ai bien conscience.

**Un** – Aggravante ? Donc vous reconnaissez les faits ?

*L'autre réfléchit une seconde.*

**Deux** – D'accord, j'avais un peu trop la pêche, je suis passée à l'orange. Laissez-moi au moins repartir avec la banane...

## 134. Violettes

*Deux personnages. L'un s'approche de l'autre avec un petit bouquet.*

**Un** – Voilà, en témoignage de mon amour, je t'offre ce modeste bouquet...

**Deux** – Ah oui... Modeste, tu peux le dire...

**Un** – Tu connais la chanson : « L'amour est un bouquet de violettes ».

**Deux** – Non, d'accord, mais... Tu l'as trouvé où, ce bouquet ?

**Un** – Eh bien... Je l'ai cueilli dans la forêt... C'est la saison des violettes.

**Deux** – La saison des violettes ? D'accord... Donc en fait, tu ne l'as pas acheté, ce bouquet. Tu l'as ramassé dans la forêt...

**Un** – Oui, enfin...

**Deux** – Donc, il ne t'a rien coûté, en fait.

**Un** – Il m'a coûté deux heures d'embouteillage pour revenir de la forêt de Rambouillet.

**Deux** – Ouais, bon, on ne va pas jouer sur les mots. Il ne t'a rien coûté.

**Un** – Ce qui ne veut pas dire qu'il n'a aucune valeur.

**Deux** – Ah oui ?

**Un** – Je pourrais le revendre.

**Deux** – Le revendre ? Ça se vend, les bouquets de violettes ?

**Un** – En tout cas, quand c'est la saison, il y a toujours des Roumains qui en vendent près des bouches de métro.

**Deux** – Et combien tu crois pouvoir en tirer, de ton bouquet de violettes ?

**Un** – Je ne sais pas... Eux ils les vendent deux euros...

**Deux** – Tu as l'air vachement au courant des prix, dis donc. Tu ne l'aurais pas acheté à des Roumains, ton bouquet de violettes ?

**Un** – Qu'est-ce que ça change ? Ça vient toujours de la forêt !

**Deux** – Deux euros ?

**Un** – En fait, c'était des bouquets tout petits. J'en ai acheté deux. Pour que la botte soit plus grosse.

**Deux** – La botte ? Non mais tu aurais dû m'offrir une botte de radis, plutôt. Au moins, j'aurais pu les bouffer !

**Un** – Certes, mais... L'amour n'est pas une botte de radis... En tout cas ce n'est pas ce que dit la chanson.

**Deux** – Putain, un bouquet de violettes. Achetés deux euros à des Roms.

**Un** – En tout, ça fait quatre euros...

**Deux** – À des Roms !

**Un** – Je me suis dit qu'en même temps, je ferais une bonne action...

**Deux** – Tu ne t'es pas dit plutôt que tu économiserais le prix d'un vrai bouquet, acheté chez un vrai fleuriste hors de prix ?

**Un** – Oui, peut-être un peu, aussi... Je me suis dit qu'avec la différence, je pourrais t'inviter dans un bon resto...

**Deux** – Un bon resto ? C'est quoi, un bon resto pour toi ? La dernière fois que tu m'as invitée au resto, c'était chez Burger King !

**Un** – Eh, oh ! Ça va bien, maintenant ! Tu sais que je pourrais aussi l'offrir à quelqu'un d'autre, ce bouquet de violettes ! Quelqu'un qui saurait davantage en apprécier le prix...

**Deux** – Deux euros.

**Un** – Quatre !

**Deux** – Le prix d'une grande portion de frites chez Burger King.

**Un** – Non mais tu ne penses qu'à bouffer, ma parole !

**Deux** – Ah ouais ? Bon, ben tu sais ce que j'en fais, de ton bouquet de violettes ?

*Il arrache le bouquet des mains de l'autre, et se met à manger les violettes en les prenant une par une comme dans un cornet de frites.*

**Deux** – Tu en veux ?

**Un** – C'est bon ?

**Deux** – C'est mangeable.

*Il lui tend le bouquet et l'autre prend quelques violettes qu'il porte à sa bouche.*

**Un** – Merci.

**Deux** – De rien.

*Ils mastiquent tous les deux.*

## 135. Noir c'est noir

*Deux personnages. Le premier essaie un vêtement noir.*

**Un** – Je ne sais plus comment je dois m'habiller...

**Deux** – C'est si important que ça ?

**Un** – C'est curieux. J'ai souvent imaginé ce moment. Quel âge j'aurais à cette époque-là. Quels sentiments ça provoquerait en moi. Quelles phrases définitives je prononcerais pour célébrer ça.

**Deux** – Je te soupçonne d'en avoir préparé quelques-unes pour ne pas être pris au dépourvu.

**Un** – Et voilà. Maintenant qu'on y est, c'est le matériel qui prend le dessus sur les questions existentielles... Qu'est-ce que je vais mettre ?

**Deux** – Est-ce qu'il va pleuvoir ?

**Un** – Est-ce qu'ils seront tous venus ?

**Deux** – Qu'est-ce que je vais bien pouvoir leur dire ?

**Un** – Je pensais que d'en être débarrassé, je serais immédiatement quelqu'un d'autre. Comme par magie. Et puis non. La vie continue...

**Deux** – Les morts, c'est comme les étoiles. Ils continuent aussi à briller par leur absence.

**Un** – Alors toi aussi tu as préparé quelques phrases inoubliables.

**Deux** – Si tu crois qu'Armstrong a improvisé en posant le pied sur la Lune. Lui aussi, il avait préparé son texte.

**Un** – Ça s'entendait un peu, d'ailleurs.

**Deux** – Il était meilleur astronaute que comédien... (*Se pinçant le nez pour imiter la voix retransmise à l'époque*) One small step for man...

**Un** – Je pensais que sa mort, ça nous permettrait de nous libérer d'une certaine forme de pesanteur.

**Deux** – On n'en est pas encore à flotter dans l'espace, mais je me sens quand même un peu plus léger.

**Un** – On devrait faire la fête, la veille des enterrements. On enterre bien sa vie de garçon. Pourquoi est-ce qu'on n'enterrerait pas sa vie d'enfant ?

**Deux** – Tu crois qu'on cesse d'être un enfant le jour où on perd ses parents ?

**Un** – Il n'y a que les enfants pour croire qu'un jour ils cesseront d'être un enfant. Tu vas y aller comme ça ?

**Deux** – Pourquoi pas ? Je suis comme d'habitude.

**Un** – Justement, l'idée c'est de ne pas s'habiller comme d'habitude. Les vêtements de deuil, c'est comme les habits du dimanche ou les costumes de scène. Il faut être un peu mal à l'aise dedans. Ça aide à tenir son rôle...

**Deux** – Je porte des chaussures un peu trop petites pour moi... Après avoir marché de l'église jusqu'au cimetière, elles me feront horriblement mal aux pieds. Méfie-toi, je pourrais même avoir l'air encore plus triste que toi.

**Un** – Et si on n'y allait pas, tout simplement ?

**Deux** – Sérieux ?

**Un** – On va voir un bon film à la place... Une comédie, de préférence...

**Deux** – Le dernier cinéma qu'il y avait dans le coin, il a fermé il y a plus de dix ans. Tu te souviens ? Le Tahiti...

**Un** – On va se taper une bonne bière au Café de la Gare. Ne me dis pas qu'il a fermé lui aussi ?



**Deux** – On ne le fera pas.

**Un** – Non. Pourquoi ?

**Deux** – Malgré tout, on aurait trop peur de rater quelque chose de fondamental.

**Un** – Ou de commettre un sacrilège impardonnable, que le Bon Dieu, s'il existe, nous ferait payer cher tôt ou tard.

**Deux** – Le cimetière buissonnier... C'est comme de passer sous une échelle. On ne croit pas vraiment que ça porte malheur, mais en même temps, qu'est-ce que ça coûte de faire un petit détour ?

**Un** – Ils seront tous là, tu verras.

**Deux** – Tous ?

**Un** – Tous ceux qu'on ne voit qu'aux funérailles.

**Deux** – On se demande ce qu'ils font entre deux décès.

**Un** – À chaque enterrement, ils ont pris dix ans de plus.

**Deux** – On se dit que la prochaine fois, c'est peut-être nous qu'ils enterreront.

**Un** (*sortant un autre vêtement*) – Et si je mettais ça ?

**Deux** – C'est noir aussi...

**Un** – Il me semblait que c'était un peu moins noir...

**Deux** – Noir, c'est noir. Bon... On y va ?

**Un** – Allons-y..

*Ils sortent.*

## 136. Matière grise

*Le premier s'approche du second, avec un balai dans une main et une radiographie dans l'autre.*

**Un** – Professeur, préparez-vous pour le Prix Nobel de physique. Notre laboratoire vient enfin d'identifier la fameuse matière noire, dont serait composée une bonne partie de notre univers.

**Deux** – Sans blague...

**Un** – Cette matière noire serait en réalité de la matière grise.

**Deux** – De la matière grise ?

**Un** – Le cerveau de Dieu, en quelque sorte. Dont nous ne serions nous-mêmes que quelques neurones. Depuis des milliers d'années, l'homme essaie de penser l'univers. Nous découvrons aujourd'hui que c'est l'univers qui nous pense.

**Deux** – Parfois, je me demande s'il ne nous a pas un peu oublié... Et cette matière grise, vous avez réussi à la visualiser ? Parce que vous savez, moi, je suis comme Saint Thomas, je ne crois que ce que je vois.

**Un** – Mais parfaitement, professeur. Tenez, regardez.

*Il lui tend une radio ressemblant à celle d'un cerveau.*

**Deux** – En effet, c'est stupéfiant. On distingue nettement les deux hémisphères...

**Un** – C'est le plus étonnant dans cette découverte, professeur. La photographie que vient de nous fournir notre appareil d'imagerie synthétique est sur ce point d'une aveuglante clarté : l'univers a la forme d'un crâne.

**Deux** – Oui... C'est tout à fait curieux... Un crâne, en effet. Je crois même reconnaître le mien...

**Un** – Ça veut dire que... Professeur, je vous ai toujours considéré comme un dieu... Depuis que vous m'avez invité à venir travailler ici dans votre laboratoire...

**Deux** – Hélas, cher ami, je crains que votre Prix Nobel ne soit remis à l'année prochaine. Ceci est la radio de mon cerveau. J'ai rendez-vous dans deux heures à l'hôpital, et je la cherche partout depuis ce matin.

**Un** – Professeur, n'oublions pas que les grandes découvertes sont parfois le fruit de ce genre d'accidents domestiques.

**Deux** – Je vous rejoins sur ce point : pensez à Newton et à sa fameuse pomme.

**Un** – Cette légère déconvenue ne doit donc pas nous détourner d'une théorie qui j'en suis sûr va révolutionner l'histoire de l'astrophysique : non seulement l'univers nous comprend, mais nous comprenons l'univers. Il nous contient, mais nous le contenons aussi. J'y retourne...

**Deux** – Pensez quand même à vous reposer un peu, cher ami. Après tout, ce n'est qu'un stage au service entretien.

**Un** (*s'apprêtant à sortir*) – Bien sûr, professeur. Mais vous savez, quand on est motivé...

**Deux** – Et merci de me laisser mes radios, je vais sans doute en avoir encore besoin...

**Un** – J'y retourne.

*Il sort. L'autre regarde à nouveau la radio.*

**Deux** – Après tout, ce n'est pas si con que ça...

## 137. La chambre mauve

*L'Inspecteur Ramirez (tenue négligée façon Columbo) arrive à la réception d'un palace. Il s'approche du réceptionniste qui le regarde arriver avec un air hautain.*

**Réceptionniste** – Si vous cherchez un endroit pour passer la nuit, mon brave, je vous conseillerais plutôt...

**Inspecteur** – Inspecteur Ramirez... Vous m'avez appelé au sujet d'un vol de bijoux.

**Réceptionniste** – Ah, oui... Pardon, Inspecteur... En effet, c'est Monsieur le Directeur qui vous a téléphoné. La chambre d'une de nos clientes a été visitée cet après-midi, et on lui a dérobé un collier estimé à plusieurs centaines de milliers d'euros.

**Inspecteur** (*dans ses pensées*) – Je vois...

**Réceptionniste** – Et... que voyez-vous, exactement ?

**Inspecteur** – À l'évidence, le voleur fait partie du personnel de l'hôtel... ou de sa clientèle.

**Réceptionniste** – Qu'est-ce qui vous permet de dire cela, Inspecteur Sanchez ?

**Inspecteur** – Ramirez.

**Réceptionniste** – Pardon ?

**Inspecteur** – Inspecteur Ramirez, c'est mon nom.

**Réceptionniste** – Et... qu'est-ce qui vous fait penser que le coupable pourrait être quelqu'un de l'hôtel ?

**Inspecteur** – Il y a un vigile à la porte. Même en lui montrant ma carte de police, j'ai eu du mal à le convaincre de me laisser entrer...

**Réceptionniste** (*ironique*) – C'est vrai. Vous êtes ici dans une zone de non droit, Inspecteur, et nous avons nos guetteurs, nous aussi. De nos jours, même pour la police, il est aussi difficile d'entrer dans le hall d'un palace, que dans celui d'un HLM de banlieue.

**Inspecteur** – Il est donc peu probable qu'un inconnu ait pu s'introduire dans cet hôtel sans être immédiatement repéré. La serrure de cette chambre a-t-elle été forcée ?

**Réceptionniste** – Non, je ne crois pas...

**Inspecteur** – Dans ce cas, cela fait de vous le principal témoin dans cette affaire, mon brave. Pour ne pas dire le suspect numéro un.

**Réceptionniste** – Mais enfin, Inspecteur...

**Inspecteur** – Vous êtes le concierge de cet hôtel. Vous avez les clés de toutes les chambres. Vous auriez parfaitement pu pénétrer dans l'une d'elles pour vous servir.

**Réceptionniste** – Moi...? Me servir...?

**Inspecteur** – Et puis... vous étiez bien placé pour connaître les allées et venues des clients. Vous auriez pu agir sans avoir peur d'être dérangé...

**Réceptionniste** – Je vous assure, Inspecteur, que jamais...

**Inspecteur** – Vous avez les clés de toutes les chambres, oui ou non ?

**Réceptionniste** – Évidemment ! Cela fait partie de mes attributions ! Lorsqu'un client quitte momentanément l'hôtel, il laisse sa clef à la réception. Je l'accroche immédiatement au tableau jusqu'à son retour, et c'est tout...

*L'inspecteur observe avec curiosité le tableau arc-en-ciel situé derrière le réceptionniste.*

**Inspecteur** – Pourquoi un arc-en-ciel ? C'est un hôtel gay friendly ?

**Réceptionniste** – Chaque chambre de cet hôtel porte le nom d'une couleur. Il y a la chambre bleue, la chambre jaune, la chambre rose, la chambre verte, la chambre...

**Inspecteur** – Oui, bon, ça va, je crois que j'ai compris le principe...

**Réceptionniste** – La clef de chaque chambre est identifiée par un porte-clefs de la couleur correspondante. Et chaque porte-clefs trouve naturellement sa place sur ce tableau multicolore. C'est dans la chambre mauve que le vol a eu lieu. Mais je vous jure, Inspecteur, que...

*L'Inspecteur hoche la tête d'un air dubitatif.*

**Inspecteur** – Dans ce cas... vous paraît-il possible que quelqu'un d'autre que vous, un client de l'hôtel par exemple, ait pu... emprunter cette clef à votre insu, et la remettre à sa place après avoir commis son forfait ?

**Réceptionniste** (*embarrassé*) – Pour la tranquillité de nos hôtes, j'aimerais vous répondre que non, Inspecteur. Mais l'honnêteté m'oblige à vous avouer que ce n'est pas totalement à exclure.

**Inspecteur** – Voyez-vous ça...

**Réceptionniste** – Il peut m'arriver de m'absenter quelques instants de la réception pour régler un problème quelconque...

**Inspecteur** – Et cet après-midi, vous avez eu beaucoup de problèmes à régler ?

**Réceptionniste** – Vers seize heures, j'ai quitté mon poste une minute ou deux pour fumer une cigarette dehors. Puis une autre fois vers dix-sept heures pour aller aux toilettes...

**Inspecteur** – Deux abandons de poste dans la même journée, donc... (*Air mortifié du réceptionniste*) Et vous avez remarqué quelque chose de particulier ?

**Réceptionniste** – Je n'ai rien vu la première fois. Mais la deuxième, lorsque je suis revenu, j'ai remarqué que la clef de la chambre mauve était accrochée à la place de celle de la chambre marron. Je n'y ai pas prêté attention sur le coup, même si je ne commets jamais ce genre d'erreur moi-même.

**Inspecteur** – Et quelle conclusion avez-vous tirée de cet incident ?

**Réceptionniste** – Aucune ! J'ai remis la clef à sa place, et c'est tout. Mais c'est vrai qu'après ce qui s'est passé... Oui, il est possible que quelqu'un ait emprunté la clef de la chambre mauve dans le laps de temps où je me suis absenté...

**Inspecteur** – Je vois... Un membre du personnel, peut-être ?

**Réceptionniste** – Le vol a eu lieu en milieu d'après-midi, cela met les femmes de ménage hors de cause, puisqu'elles n'ont accès aux chambres que jusqu'à quatorze heures.

**Inspecteur** – Bien... Reste donc à interroger les clients de l'hôtel. En commençant par la victime. La locataire de la chambre mauve...

**Réceptionniste** – Ah, vous avez de la chance, Inspecteur... Justement, la voici... C'est la veuve d'un riche armateur suisse.

**Inspecteur** – Je ne savais pas qu'il y avait des armateurs dans ce pays. En tout cas, à ma connaissance, il n'y a pas la mer en Suisse...

**Réceptionniste** – Il y a aussi plus de banques que d'habitants dans la confédération helvétique, et pourtant ces gens-là ne fabriquent à peu près rien.

**Inspecteur** – Il s'agit peut-être de cargos fictifs naviguant sous pavillon de complaisance...

**Réceptionniste** – Vous lui poserez la question vous-même, Inspecteur...

**Inspecteur** – Bonjour chère madame... Mes hommages du soir... Je suis ici pour enquêter sur le vol dont vous avez été la victime. Auriez-vous l'amabilité de répondre à quelques questions ?

**Veuve** – En tant que citoyenne helvétique, la collaboration avec la police est pour moi une seconde nature. Vous pouvez me poser toutes les questions que vous voudrez tant que cela ne touche pas au secret bancaire. Car pour cela, je serai muette comme un coffre-fort. (*Elle sort un chocolat de son sac qu'elle lui tend.*) Un chocolat, Inspecteur ? Ils sont à la liqueur...

**Inspecteur** – Jamais pendant le service, merci... Alors... À quelle heure avez-vous quitté votre chambre, cet après-midi ?

**Veuve** – Voyons... J'ai quitté l'hôtel vers quatorze heures trente pour rendre visite à une amie qui n'a pas trop le moral.

**Inspecteur** – Son mari l'a quittée, peut-être...

**Veuve** – Oui, on peut dire ça comme ça. Il vient d'être incarcéré pour abus de biens sociaux. Il comptait sur son immunité de parlementaire pour échapper à la justice, mais malheureusement, il n'a pas été réélu...

**Inspecteur** – Les électeurs sont tellement versatiles, vous savez... On ne peut plus se fier à personne. Vous en avez fait l'expérience à vos dépens, malheureusement...

**Veuve** – En tout cas, je suis certaine que mon collier se trouvait encore dans son tiroir quand je suis partie. J'avais hésité à le mettre pour sortir avant d'y renoncer.

**Inspecteur** – Il est tout de même bien imprudent de votre part de ne pas avoir placé un bijou de cette valeur dans le coffre de l'hôtel.

**Veuve** – J'en conviens, Inspecteur. Mais que voulez-vous ? (*Avec un regard accusateur vers le réceptionniste*) Je pensais que dans un établissement de cette catégorie... D'autres questions ?

**Inspecteur** – Non... Enfin si... Pouvez-vous me confirmer qu'il n'y a pas la mer en Suisse ?

**Veuve** – Monsieur l'Inspecteur, nous avons mieux que la mer... Nous avons le Lac de Genève !

**Inspecteur** – Merci, ce sera tout pour le moment. (*La veuve s'en va.*) Visiblement, la disparition de son collier ne la bouleverse pas plus que ça...

**Réceptionniste** – L'étendue de sa fortune lui permet de relativiser cette perte. Et son assureur la remboursera sans doute, en dépit de sa négligence. Quand je pense que moi, pour un simple dégât des eaux, j'ai dû me battre avec ma compagnie d'assurance pour... Mais excusez, je m'égare.

**Inspecteur** – Bon, je vais donc devoir interroger tous les autres pensionnaires de cet hôtel...

**Réceptionniste** – Pour ne pas nuire à la réputation de notre établissement, je vous serais reconnaissant d'éviter à nos clients l'humiliation d'une convocation au commissariat. À moins, bien sûr, de soupçons très fondés concernant l'un d'entre eux.

*Un homme passe devant la réception. L'inspecteur jette un regard vers ses chaussettes, de couleurs différentes.*

**Inspecteur** – Rassurez-vous, ce ne sera peut-être pas nécessaire. (*Interpellant l'homme*) Monsieur ?

**Client** – Oui...?

**Inspecteur** – Inspecteur Martinez...

**Réceptionniste** – Je croyais que c'était Ramirez...

**Inspecteur** – Vous permettez que je vous pose quelques questions ?

*L'homme s'approche, prudemment.*

**Inspecteur** – Je peux voir vos mains ?

**Réceptionniste** – Ne me dites pas que vous êtes aussi cartomancienne...

*Le client, surpris, tend ses mains. L'inspecteur lui passe immédiatement les menottes.*

**Client** – Mais enfin, Inspecteur !

**Réceptionniste** – Heureusement que je vous avais demandé d'être diplomate...

*L'Inspecteur fouille dans la poche de l'homme et en sort un collier, sous le regard stupéfait du réceptionniste.*

**Client** – Comment avez-vous deviné que c'était moi?

**Inspecteur** – Sur le tableau de la réception, le voleur avait remis la clef de la chambre mauve à la place de celle de la chambre marron. (*Au réceptionniste*) Pourquoi, à votre avis ?

**Réceptionniste** – Parce qu'il était pressé, peut-être...

**Inspecteur** – Peut-être aussi parce qu'il était daltonien!

**Client** – Mais alors, comment avez-vous su que j'étais daltonien?

**Inspecteur** – Dès que vous êtes passé devant moi, cher ami... Et que j'ai aperçu vos chaussettes.

**Client** – Mes chaussettes ?

**Inspecteur** – Elles ne sont pas de la même couleur!

**Réceptionniste** – Alors là, bravo Inspecteur. Quand je vous ai vu arriver tout à l'heure, je me suis dit que vous étiez un peu demeuré... Je dois reconnaître que j'étais loin de la vérité.

## 138. Bien doré

*Charles, assis dans un fauteuil, lit L'Humanité, une pipe éteinte à la bouche. Il porte un pull marin et une casquette. Rosalie, ébouriffée et les vêtements en désordre, arrive depuis l'extérieur, un sac à la main.*

**Rosalie** – C'était moins une... J'ai eu la dernière.

**Charles** – La dernière ?

**Rosalie** – La galette des rois, à la boulangerie ! Il n'en restait plus qu'une...

**Charles** – Ah oui... La galette... Mais dis-donc, elle a l'air énorme.

**Rosalie** – Je n'avais pas le choix. C'est une galette pour douze.

**Charles** – Pour douze ? On n'est que trois... Et encore, si Fred ne nous fait pas faux bond, comme l'année dernière...

**Rosalie** – C'était la dernière, je te dis ! J'ai dû me battre pour l'avoir !

**Charles** – Oui, bon, ne t'énerve pas...

**Rosalie** – Je ne m'énerve pas, je t'explique.

**Charles** – On pourra toujours en congeler la moitié pour l'année prochaine...

**Rosalie** – Quoi ?

**Charles** – Si personne n'a la fève cette année... Comme pour le loto. S'il n'y a pas de gagnant, on remet la somme en jeu pour le prochain tirage.

**Rosalie** – Non mais ça ne va pas, non ?

**Charles** – Bon, alors on se tapera six parts de galette chacun.

**Rosalie** – Il a téléphoné pour dire qu'il ne venait pas ?

**Charles** – Non.

**Rosalie** – Eh ben tu vois.

**Charles** – Il faudrait que je finisse de corriger mes copies avant qu'il arrive, alors...

**Rosalie** – Tu vas travailler ? On est samedi...

**Charles** – Tu me forces déjà à célébrer l'Épiphanie, tu ne vas pas en plus m'obliger à respecter le shabbat ! Je suis un hussard de la République, moi ! Un croisé de la laïcité...

**Rosalie** – N'importe quoi...

**Charles** – Tu avoueras que pour une instit' communiste, ce n'est pas très orthodoxe, cette histoire de galette.

**Rosalie** – Ah oui ? Et pourquoi ça ?

**Charles** – L'Épiphanie, les Rois Mages... C'est une tradition catholique !

**Rosalie** – Mais pas du tout ! C'est juste une tradition païenne que les catholiques ont essayé de récupérer. Comme beaucoup d'autres, d'ailleurs.

**Charles** – Une tradition païenne... ?

**Rosalie** – Évidemment ! Avant d'être une célébration de la Nativité, c'était une célébration de la fécondité, tout simplement.

**Charles** – Je vois... D'où l'expression « mettre le petit Jésus dans la crèche », j'imagine...

**Rosalie** – Là tu confonds Noël et l'Épiphanie.

**Charles** – On fourre aussi les galettes.

**Rosalie** – Celle-là est à la pâte d'amande...

**Charles** – Il n'empêche que si on appelle ça le Jour des Rois... On ne m'enlèvera pas de l'idée que ce n'est pas très républicain.

**Rosalie** – Bon... En attendant, il va ranger son journal, le Capitaine Haddock.

**Charles** – J’essayais plutôt de ressembler à Staline, mais bon...

**Rosalie** – Ça fait cinq ans que tu as arrêté de fumer, tu pourrais peut-être arrêter la pipe, maintenant. Même éteinte...

**Charles** – C’est mon vapoteur à moi. Au moins, je n’émetts aucun gaz à effet de serre.

**Rosalie** – Ça c’est toi qui le dis.

*Il plie son journal et se lève.*

**Charles** – Je te dis qu’il ne va pas venir.

**Rosalie** – Pourquoi il ne viendrait pas ?

**Charles** – Tirer les rois avec ses vieux parents, un samedi. Tu ne crois pas qu’il a mieux à tirer, à son âge ?

**Rosalie** – Tu exagères. C’est notre petit garçon, tout de même.

**Charles** – Notre petit garçon... Il a grandi, tu sais...

**Rosalie** – Pour moi, ce sera toujours un bébé...

**Charles** – Je crois quand même qu’il serait temps de retirer les peluches qu’il y a sur son lit.

**Rosalie** – Tu crois ? (*Un temps*) Parfois, je me demande si on aurait dû l’avoir aussi tard...

**Charles** – Tu trouves qu’il n’a pas l’air normal ?

**Rosalie** – Il est comédien... Et toujours pas marié... Je ne sais pas... Tu crois qu’il pourrait être un peu...

**Charles** – Un peu quoi ?

*On sonne à la porte.*

**Rosalie** – Ah... Tu vois bien qu’il est venu !

*Fred arrive. Il porte un costume ridicule et un masque (genre super-héros de série Z). Il embrasse sa mère.*

**Rosalie** – On commençait à s’inquiéter.

*Il embrasse son père.*

**Fred** – Pourquoi ça ?

**Charles** – Ta mère a acheté une galette pour douze.

**Rosalie** – Je vais la mettre au four, ce sera meilleur.

**Fred** – Ça ne sera pas trop long ? Je n’ai pas beaucoup de temps...

**Rosalie** – Tu es toujours pressé... Mais non, ça ne prendra qu’une minute.

**Fred** – Avec un micro-onde, peut-être, mais avec ton vieux four à gaz...

*Rosalie sort avec la galette.*

**Charles** – Alors comme ça, tu travailles dans le coin ?

**Fred** – J’ai un tournage à trois blocs d’ici. Je suis venu entre deux prises.

**Charles** – Et qu’est-ce que c’est ? Un film d’auteur ?

**Fred** – Un épisode de *Plus Bête la Vie*.

**Charles** – *Plus Bête la Vie* ? Tiens, je ne connaissais pas.

**Fred** – Une série. C’est le pilote.

**Charles** – Et tu joues un rôle important ?

**Fred** – Je fais la doublure du comédien principal. Pour les cascades...

**Charles** – Ce n’est pas un film de boules, au moins ?

**Fred** – Papa... Je suis cascadeur !

**Charles** – Il y a aussi des cascades au lit...

*Rosalie revient.*



**Rosalie** – Ce sera prêt dans cinq minutes. De quoi vous parlez ?

**Charles** – De cinéma...

*Le portable de Fred sonne et il répond.*

**Fred** – Oui ? Bon... Non, non... OK, j'arrive tout de suite... (*Il range son portable.*) Désolé, je dois partir...

**Rosalie** – Mais pourquoi ?

**Fred** – Le comédien dont je fais la doublure... Il est agoraphobe... Du coup ils ont besoin de moi pour la scène dans le métro...

**Rosalie** – Mais... la galette est chaude !

**Fred** – Désolé... Ce sera pour l'année prochaine... The show must go on...

*Il sort précipitamment.*

**Rosalie** – Comédien...

**Charles** – Il n'est pas comédien, il est cascadeur.

**Rosalie** – Cascadeur... C'est encore pire que comédien, non ?

**Charles** – Belmondo, il faisait ses cascades lui-même.

**Rosalie** – Et quand il prenait le métro, c'était debout sur le toit.

**Charles** – Bon... On n'a plus qu'à se taper la galette.

**Rosalie** – Une galette pour douze...

**Charles** – Et nous, on n'a pas de doublures.

**Rosalie** – On va commencer avec une part chacun. Et le premier qui a la fève, on arrête, d'accord ?

**Charles** – Si on n'est pas mort avant d'une indigestion.

**Rosalie** – Avec un peu de chance, on va tomber sur la fève tout de suite... Laissons faire le hasard.

**Charles** – J'ai l'impression qu'on va jouer à la roulette russe...

**Rosalie** – Je vais chercher les munitions.

*Elle sort.*

**Charles** – Elle a raison à propos de Fred... Je me demande s'il ne serait pas un peu... con.

*Elle arrive avec la galette.*

**Rosalie** – Un peu quoi ?

**Charles** – Non, je disais... Oui, elle a l'air bien fourrée.

**Rosalie** – On ouvre une bouteille de cidre, pour faire passer tout ça ?

**Charles** – Allez, soyons fous !

## 139. Tout est clair

*Maria fait face à l'Inspecteur Ramirez.*

**Maria** – Ça m'apprendra à être honnête ! J'aurais mieux fait de le mettre à la poubelle, ce portefeuille.

**Ramirez** – Donc, vous maintenez l'avoir trouvé par terre, derrière une banquette, sur votre lieu de travail ?

**Maria** – Évidemment, puisque c'est la vérité !

**Ramirez** – Pourtant, quand mes collègues vous ont interpellée sur la voie publique pour un contrôle de routine, c'est bien dans votre sac qu'ils ont trouvé ce portefeuille. Plus de trois jours après que son propriétaire ait signalé sa disparition...

**Maria** – J'ai préféré le garder quelque temps, au cas où quelqu'un viendrait le réclamer à la boîte. Mais j'allais justement le porter au commissariat !

**Ramirez** – Bien sûr...

**Maria** – Ce que c'est que les préjugés... Vos collègues non plus, ils n'ont rien voulu savoir. Il paraît que je suis défavorablement connue des services de police...

**Ramirez** – Reconnaissez que ça, ce n'est faux...

**Maria** – Défavorablement, peut-être... Mais pas comme pickpocket !

**Ramirez** – En ouvrant ce portefeuille, vous auriez facilement pu identifier son propriétaire et lui téléphoner. Il y avait une carte de visite à l'intérieur.

**Maria** – Eh, je ne suis pas de la police, moi ! C'est personnel, un portefeuille. C'est comme un sac à main. Et puis je vous fais remarquer que je n'ai pas non plus touché à l'argent liquide. Il ne manque pas un euro. Vous n'avez qu'à lui demander, à ce type, s'il manque de l'argent dans son portefeuille !

**Ramirez** – On lui demandera ensemble, à ce brave homme. Parce que nous, on l'a appelé, figurez-vous. Il sera là d'une minute à l'autre.

*Maria pousse un soupir de soulagement.*

**Maria** – Eh ben voilà ! Il sera tellement content d'avoir retrouvé ses papiers. Vous verrez qu'il me remerciera. Allez savoir, peut-être même qu'il me donnera une petite récompense...

**Ramirez** – Ne vous réjouissez pas trop vite quand même... Il a porté plainte...

**Maria** – Porté plainte ? Mais pourquoi ?

**Ramirez** – Pour un vol à l'arraché.

**Maria** – Il dit que c'est moi qui lui ai arraché son portefeuille ?

**Ramirez** – Vous ou une autre, on verra bien. Ça sert à ça une confrontation...

**Maria** – Dans ce cas, pas de souci. Il ne peut pas me reconnaître, puisque je ne l'ai pas volé, son portefeuille !

**Ramirez** – Si vous le dites...

**Maria** – Vous verrez... Il dira que ce n'est pas moi, et il me fera des excuses. Vous aussi, j'espère...

*L'inspecteur lui lance un regard qui en dit long. Son téléphone sonne, il répond.*

**Ramirez** – Oui Sanchez... OK, envoyez-les moi... *(Se tournant vers Maria)* L'heure de vérité...

*Entre un homme d'un certain âge, très digne, accompagné de sa femme, plus revêche. Ramirez se lève pour les accueillir.*

**Ramirez** – Entrez, je vous en prie.

**Homme** (*embarrassé*) – Merci, Inspecteur...

**Femme** (*apercevant Maria*) – Alors c'est elle...

**Maria** – Oui, c'est moi qui ai retrouvé le portefeuille de votre mari. Bonjour Monsieur...

**Homme** (*timidement*) – Madame...

**Maria** (*à Ramirez*) – Ça se voit tout de suite que ce n'est pas le genre d'homme à envoyer une innocente en prison.

**Ramirez** – Alors Monsieur Delamare... Vous reconnaissez cette femme ?

*L'homme hésite, de plus en plus embarrassé.*

**Homme** – C'est-à-dire que...

**Maria** – Moi, en tout cas, j'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part. À mon travail, peut-être. Mais je vois défiler tellement de monde...

**Femme** – Eh ben, vas-y, dis-le que c'est elle!

*Le brave homme semble très mal à l'aise.*

**Ramirez** – Monsieur, je vous écoute... C'est cette femme qui vous a volé votre portefeuille, oui ou non ?

**Homme** – Je... Je ne me souviens plus très bien... Il faisait noir...

**Ramirez** – Noir ? Vous avez déclaré que le vol avait eu lieu en plein après-midi ! À ma connaissance, on n'a signalé aucune éclipse dans la région ces jours-ci...

**Homme** – Non, non, bien sûr... J'ai dit noir... C'est plutôt moi qui... J'ai un blanc. Je veux dire que tout cela s'est passé si vite. Quoi qu'il en soit, cette personne n'est pas mon agresseur, Inspecteur...

*L'inspecteur ne semble pas convaincu par cette affirmation.*

**Ramirez** – Vous êtes sûr ?

**Homme** – Absolument.

**Maria** – Ah ! Vous voyez bien !

**Ramirez** – Je vous rappelle, Monsieur Delamare, que vous avez porté plainte contre X.

**Maria** – Contre X ?

**Ramirez** – Si cette déposition a pour seul but de permettre à cette femme d'éviter des ennuis avec la justice, il s'agirait d'un faux témoignage.

*L'homme jette un regard inquiet vers son épouse, et se décide à parler.*

**Homme** – Écoutez, c'est avant, que j'ai menti. (*Sa femme le fusille du regard, mais il poursuit malgré tout.*) On ne m'a pas volé ce portefeuille. En fait... Je l'ai perdu...

*L'inspecteur prend le temps de digérer cette information, avant de répondre d'un ton sévère.*

**Ramirez** – Dans ce cas, cela s'appelle une dénonciation frauduleuse. C'est très grave, vous savez ? Vous pourriez être poursuivi... Pourquoi ce mensonge ?

*Le respectable vieillard est un peu perdu.*

**Homme** – Quand j'ai raconté à mon épouse que j'avais perdu mon portefeuille, elle m'a conseillé de le déclarer volé. C'était plus simple, pour le remboursement par l'assurance, vous comprenez ?

**Femme** (*embarrassée*) – Je pensais que la personne qui trouverait le portefeuille le garderait pour elle...

**Ramirez** – C'est en effet ce qui arrive le plus souvent...

**Femme** (*à nouveau agressive*) – Et puis je croyais que la police avait mieux à faire que de s'occuper d'un petit vol comme ça... Avec tout ce qu'on voit en ce moment...

**Ramirez** – Malheureusement pour vous, il reste quand même des gens honnêtes. Et la police

fait parfois bien son travail... (*L'homme, penaud, regarde ses chaussures.*) Bon... Je vous épargnerai les poursuites judiciaires pour cette fois...

**Femme** – Merci Monsieur l'Inspecteur...

**Homme** – Toutes nos excuses, Inspecteur, vraiment...

**Maria** – Ça alors.. Et moi ? Personne ne me présente ses excuses ?

*L'inspecteur se penche sur la déclaration de vol.*

**Ramirez** – Mais il y a une dernière chose qui m'intrigue, Monsieur Delamare... Vous avez déclaré que ce vol imaginaire avait eu lieu dans la rue, à Vincennes.

**Homme** – C'est là où nous habitons, ma femme et moi...

**Ramirez** – Pourtant, cette dame a retrouvé votre portefeuille, absolument intact, sous une banquette de l'établissement où elle travaille, dans le neuvième arrondissement de Paris. Il n'est pas arrivé là par hasard, tout de même...

**Homme** – Je... Je ne sais pas, Inspecteur.

**Ramirez** – Aviez-vous des raisons de mentir aussi sur l'endroit où vous avez perdu ce portefeuille?

*L'épouse revêche jette un regard étonné vers son mari, attendant elle aussi une explication.*

**Maria** – Ah mais oui, ça y est... Je me souviens où je l'ai vu, ce vieux vicieux. Au boulot !

*La femme se tourne vers Maria.*

**Femme** – Au boulot ? Auriez-vous l'obligeance de me dire, chère Madame, dans quel genre d'établissement vous exercez vos talents ?

**Maria** – Ben, je suis strip-teaseuse ! Dans un cabaret à Pigalle !

*La femme jette un regard assassin à son mari.*

**Ramirez** – Je crois que maintenant, tout est clair...

## 140. En noir et blanc

*Deux personnages regardent le ciel (en fond de salle). Le deuxième devra être ou paraître plus âgé que le premier.*

**Un** – Je n'ai jamais rien vu de pareil, qu'est-ce que c'est ?

**Deux** – On appelle ça un arc-en-ciel...

**Un** – Un arc-en-ciel ?

**Deux** – C'est un phénomène assez rare, qui se produit parfois quand le soleil revient très rapidement après la pluie. De plus en plus rare aujourd'hui. On ne voit presque plus jamais le soleil...

**Un** – C'est magnifique. Toutes ces nuances de blanc, de gris, de noir.

**Deux** – Oui... Autrefois, c'était encore beaucoup plus beau.

**Un** – Plus beau ?

**Deux** – C'était en couleurs.

**Un** – En couleurs ? Tu veux dire, comme au cinéma, quand on loue des lunettes pour voir le film en couleurs et en 3D.

**Deux** – Voilà. Du temps de mon arrière-grand-mère, c'était le cinéma qui était en noir et blanc et en 2D. La vie avait du relief et elle était en couleurs. Maintenant, c'est l'inverse.

**Un** – Non ? J'ai du mal à imaginer ça... Alors à cette époque, le monde entier était colorisé ? Mais qu'est-ce qui s'est passé ?

**Deux** – Ça s'est fait petit à petit. Personne n'a rien vu venir. Ils ont commencé par nous faire payer l'eau qu'on boit. Puis ils nous ont fait payer l'air qu'on respire. Maintenant il faut aussi se payer le cinéma pour voir la vie en couleurs.

**Un** – Un arc-en-ciel en couleurs ? Dans la vraie réalité ?

**Deux** – Ça paraît incroyable.

**Un** – Et il y a encore des gens qui la voient en couleurs, la vie ?

**Deux** – Certains privilégiés, oui. Mais ce n'est pas donné à tout le monde, et c'est hors de prix...

**Un** – Alors il faudrait pouvoir revenir en arrière.

**Deux** – Oui... Il faudrait pouvoir rembobiner. Pour savoir où on a commencé à se faire embobiner... Savoir où et quand tout ça a commencé à merder...

## **Des valises sous les yeux**

Quand la vie se fait la malle...

## 141. Faute de public

*Deux personnages sont là, de part et d'autre d'une valise. Ils semblent attendre.*

**Un** – Vous croyez qu'ils vont venir ?

**Deux** – Qui ça ?

**Un** – Les gens !

**Deux** – Les gens ? Vous voulez dire le public...

**Un** – Les spectateurs, quoi !

**Deux** – Ah, oui, les spectateurs...

**Un** – On ne peut pas jouer s'il n'y a pas de spectateurs.

**Deux** – Ben non... C'est pour ça qu'on ne joue pas, d'ailleurs.

**Un** – Donc, on est bien d'accord, on ne joue pas ?

**Deux** – Vous jouez, vous ?

**Un** – Non...

**Deux** – Voilà. C'est ce que je disais. On ne va pas jouer alors qu'il n'y a personne.

**Un** – Bon... Mais qu'est-ce qu'on fait là, alors ?

**Deux** – Et qui on est ?

**Un** – Personne...

**Deux** – On est deux personnages en quête de spectateurs.

*Un temps.*

**Un** – Pourquoi ils ne viendraient pas ?

**Deux** – Oh, vous savez, les spectateurs... Ils ont toujours une bonne excuse pour ne pas venir au théâtre.

**Un** – Vous avez raison. Pour ça, ils ne manquent jamais d'imagination.

**Deux** – C'est la grève des transports...

**Un** – C'est au beau milieu d'un pont...

**Deux** – Il y a un match à la télé...

**Un** – Il vient d'y avoir un attentat...

**Deux** – Il pourrait y avoir un attentat...

**Un** – Il fait trop beau, on préfère aller se balader...

**Deux** – Il fait trop moche, on préfère rester à la maison...

**Un** – Ce n'est pas recommandé par *Télérama*, je n'y vais pas.

**Deux** – C'est recommandé par *Télérama*, ça doit être chiant.

**Un** – C'est trop cher, je préfère aller au cinéma.

**Deux** – C'est presque gratuit, ça doit être nul.

**Un** – J'aurais bien aimé venir, mais j'ai un mariage.

**Deux** – Un enterrement.

**Un** – Un baptême.

**Deux** – Une communion.

**Un** – La religion a toujours fait beaucoup de tort au théâtre.

**Deux** – Ça pour trouver un bon alibi, ils ne manquent jamais d'idées.

**Un** – Parce que pour le reste...

*Un temps.*

**Deux** – On ne demande pourtant pas grand chose.

**Un** – On n'espère pas remplir le Palais des Sports.

**Deux** – Mais une petite salle comme ça.

**Un** – Même une demi-salle.

*Le deuxième semble remarquer la présence du public.*

**Deux** – Et ceux-là, qui c'est ?

**Un** – Où ça ?

**Deux** – Là, dans le noir.

**Un** – Je ne vois rien.

**Deux** – Là-bas, tout au fond.

**Un** – Ah, vous avez raison... Je ne les avais pas vu rentrer, ceux-là...

**Deux** – Oui, moi non plus...

**Un** – On a tellement perdu l'habitude.

**Deux** – Vous vous rendez compte ? Ils sont venus quand même !

**Un** – Ils ne sont pas très nombreux, mais ils sont venus.

**Deux** – Ils ont bravé les grèves, les intempéries, les critiques...

**Un** – On devrait leur donner une médaille.

**Deux** – C'est vrai. Ce sont des héros.

**Un** – Oui... Si on avait su...

*Un temps.*

**Deux** – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

**Un** – Comment ça, qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – Maintenant que les spectateurs sont là ! Il faut bien faire quelque chose.

**Un** – C'est que moi je n'ai rien préparé. Et vous ?

**Deux** – Moi non plus.

**Un** – On ne s'y attendait pas.

**Deux** – C'est tellement soudain...

**Un** – On n'y croyait plus...

**Deux** – Depuis le temps.

**Un** – C'est de leur faute aussi...

**Deux** – Ils auraient pu nous prévenir.

**Un** – On ne va pas comme ça au théâtre à l'improviste.

**Deux** – Ça ne se fait pas.

*Un temps.*

**Un** – Il y en a peut-être qui ont réservé.

**Deux** – Vous croyez ?

**Un** – C'est possible.

**Deux** – Ben oui, mais on ne nous dit rien, aussi !

**Un** – Si on a rien à leur montrer, ils vont être déçus.

**Deux** – Ça leur fera encore une bonne excuse pour ne pas revenir la prochaine fois.

**Un** – On pourrait, je ne sais pas moi...



**Deux** – On pourrait leur chanter quelque chose.

**Un** – Vous savez chanter, vous ?

**Deux** – Oui... Mais je ne connais aucune chanson. Et vous ?

**Un** – Oui, j'en connais.

**Deux** – Alors allez-y.

**Un** – Je connais des chansons... mais je ne sais pas chanter.

*Un temps.*

**Deux** – Je commence à me demander si on a bien fait de venir...

**Un** – Vous avez raison... on aurait dû trouver une excuse pour ne pas venir, nous aussi.

**Deux** – En attendant, il vaudrait mieux se faire la malle.

*L'autre regarde autour de lui et aperçoit la valise.*

**Un** – À défaut de malle, on va se faire la valise.

*Ils commencent à partir, en catimini.*

## 142. À tempérament

*Un personnage est là. On sonne. Il va ouvrir.*

**Un** – Oui ?

**Deux** – Bonjour ! Vous auriez cinq minutes à m'accorder ?

*Le premier revient avec le deuxième, qui porte une valise.*

**Un** – Entrez deux secondes si vous voulez, mais je n'ai pas beaucoup de temps.

**Deux** – Ah oui ? Et qu'avez-vous à faire de si pressé ? Un dimanche... Le jour du Seigneur....

**Un** – Je ne sais pas... On a toujours des trucs à faire...

**Deux** – Bien sûr... Mais vous verrez, vous ne regretterez pas de m'avoir ouvert votre porte...

**Un** – Vous n'allez pas me parler de la Bible, au moins ?

**Deux** – Rassurez-vous, ce n'est pas Dieu qui m'envoie. Ce serait même plutôt le contraire... Je me présente. Je suis le diable.

**Un** – Vous m'avez peur... J'ai cru que vous étiez Témoin de Jéhovah. D'habitude, ils sont toujours deux, je ne me suis pas méfié...

**Deux** – Ce que j'ai à vous proposer est beaucoup plus intéressant... Et je travaille toujours en solo...

**Un** – Bon... Mais je vous préviens tout de suite, je n'ai besoin de rien.

**Deux** – Allez savoir... Laissez-moi au moins vous présenter nos offres.

**Un** – C'est bientôt mon feuilleton, et il faut que je reboote la box. On a une très mauvaise connexion dans l'immeuble.

**Deux** – Je ne vous retiendrai pas très longtemps, c'est promis.

**Un** – Bon... Je vous écoute...

**Deux** – Je voudrais vous proposer un pacte.

**Un** – Vous voulez dire un pack ?

**Deux** – Non, non... Je dis bien : un pacte.

**Un** – Et ça consiste en quoi ?

*Le deuxième ouvre la valise et lui montre le contenu.*

**Deux** – Je vous offre amour, gloire et beauté.

**Un** – Oh, vous savez, à mon âge...

**Deux** – C'est une option en supplément, mais bon... Si vous y tenez, je peux aussi vous rajouter la jeunesse.

**Un** – La jeunesse éternelle ?

**Deux** – Éternelle... Il ne faut pas exagérer non plus... Qu'est-ce qui est éternel en ce bas monde ?

**Un** – Oui, vous avez raison... C'est plutôt l'époque de l'adolescence programmée.

**Deux** – Vous voulez dire l'obsolescence programmée, j'imagine.

**Un** – Amour, gloire et beauté... J'imagine que ça va me coûter un bras...

**Deux** – Détrompez-vous, cher Monsieur. C'est là où mon offre est absolument diabolique.

**Un** – Combien ?

**Deux** – Ça ne vous coûtera pas un bras, en tout cas... Je vous prendrai seulement votre âme.

**Un** – Ah oui ?

**Deux** – Mais rassurez-vous, vous pouvez payer en plusieurs mensualités.

**Un** – Il faudrait que je réfléchisse.

**Deux** – Vendre son âme au diable, vous savez, c'est très courant de nos jours.

**Un** – Si vous le dites...

**Deux** – Et puis qu'est-ce que vous en feriez de toute façon ?

**Un** – De quoi ?

**Deux** – De votre âme !

**Un** – C'est vrai que ces temps-ci... je ne m'en sers pas tellement.

**Deux** – Alors autant l'échanger contre quelque chose d'utile !

**Un** – D'un autre côté... On ne sait jamais... Je pourrais encore en avoir besoin.

**Deux** – Bon, comme je vous vois hésitant, je crois que c'est le moment pour moi de vous présenter notre promotion. Mais attention, elle n'est valable que pendant vingt-quatre heures...

**Un** – Et c'est quoi, votre promo?

*Le deuxième sort de la valise un catalogue.*

**Deux** – En cadeau de bienvenue, je vous offre un abonnement au câble, haut débit, avec un bouquet de 563 chaînes, entièrement gratuites... pendant trois mois.

**Un** – Ah oui, bien sûr...

**Deux** – Au moins... vous ne risquerez plus de manquer votre feuilleton favori à cause d'une mauvaise connexion internet.

**Un** – Et vous disiez que pour le reste, on pouvait payer en plusieurs mensualités ?

**Deux** – On vous en prendra un peu chaque mois. Vous verrez, vous ne vous en rendrez même pas compte.

**Un** – Je peux voir le contrat ?

**Deux** – Tout est écrit là... Mais vous savez, c'est en tout petit, et c'est assez technique.

**Un** – En effet... Et je ne sais pas ce que j'ai fait de mes lunettes...

**Deux** – Vous me faites confiance ? Contentez-vous de signer en bas du pacte...

**Un** – Bon...

**Deux** – Et n'oubliez pas de parapher toutes les pages...

**Un** – J'espère que ce n'est pas trop long, parce que mon feuilleton va commencer...

**Deux** – Ne vous inquiétez pas. Avec votre nouvelle box, vous pourrez le regarder en replay ! Autant de fois que vous voulez. Pour l'éternité. Et ceci gratuitement. Pendant trois mois...

**Un** – D'accord... Alors je signe où ?

## 143. Sur l'herbe

*Un personnage est là. Un autre arrive avec une valise.*

**Un** – Où est-ce que tu vas avec cette valise ?

**Deux** – Nulle part... Je viens de l'acheter. Elle était en solde.

**Un** – D'accord... Tu pars en voyage ?

**Deux** – Non.

**Un** – Alors pourquoi tu as acheté une valise ?

**Deux** – Je te l'ai dit, elle était en solde.

**Un** – OK... (*Un temps*) Ça s'arrange pas, toi.

**Deux** – Une valise, ça peut toujours servir, non ?

**Un** – À quoi ? Si ce n'est pas pour partir quelque part.

**Deux** – Où veux-tu que j'aille ?

**Un** – Je ne sais pas, moi... C'est toi qui as acheté une valise. Tu es con, ou quoi ?

**Deux** – On peut parler, non ?

**Un** – De quoi ?

**Deux** – Où tu irais, toi, si tu avais une valise ?

**Un** – Si j'avais une valise ?

**Deux** – Tu as une valise ?

**Un** – Qu'est-ce que tu veux que je foute avec une valise ?

**Deux** – Tu pourrais partir quelque part...

**Un** – Où ça ?

**Deux** – Je ne sais pas moi...

**Un** – De toute façon, je n'ai pas de valise.

**Deux** – Tu veux que je te prête la mienne ?

**Un** – Pour quoi faire ?

**Deux** – Au cas où tu voudrais aller quelque part.

*L'autre le regarde avec stupéfaction.*

**Un** – Non mais où on va, là ?

**Deux** – Je ne sais pas. En tout cas, on a déjà la valise.

**Un** – On n'est pas bien ici ?

**Deux** – Si, ouais... Enfin... On ne sait pas comment c'est ailleurs, non plus.

**Un** – Ailleurs ?

**Deux** – C'est peut-être mieux.

**Un** – Ailleurs, c'est peut-être mieux ?

**Deux** – Ben ouais ! Non ? Puisqu'on n'y est jamais allé. On n'a jamais bougé d'ici.

**Un** – Ouais, enfin... Tu sais ce qu'on dit...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Ailleurs, l'herbe est plus verte.

**Deux** – On ne peut pas dire qu'ici, il y ait beaucoup d'herbe.

*L'autre regarde autour de lui.*

**Un** – Oui, remarque, ce n'est pas faux.

**Deux** – On pourrait aller là où il y a de l’herbe.

**Un** – À la campagne, tu veux dire ?

**Deux** – Là où il y a de l’herbe.

**Un** – Pour quoi faire.

**Deux** – Pour s’allonger dedans. Je ne me souviens plus depuis combien de temps je ne me suis pas allongé dans l’herbe.

**Un** – De l’herbe, on en vend ici, mais ce n’est pas pour s’allonger dedans.

**Deux** – Ça reviendrait trop cher.

**Un** – Il y a un carré de pelouse sur l’esplanade de la mairie.

**Deux** – Oui... Mais il y a plein de crottes de chiens.

**Un** – Ouais... Et on n’a même pas le droit de se rouler dedans.

**Deux** – Se rouler dans quoi ?

**Un** – Dans la pelouse !

**Deux** – Se rouler dans la pelouse ?

**Un** – Ça se dit, ça ? Se rouler dans la pelouse ?

**Deux** – Tu vois bien ! Non seulement on n’a pas le droit de le faire, mais on n’a même pas le droit de le dire. Alors on y va ?

**Un** – Où ça ?

**Deux** – À la campagne !

**Un** – La campagne, c’est vague... Ça commence où la campagne ?

**Deux** – Je ne sais pas... Là où s’arrête le RER, j’imagine.

**Un** – Bon... Pourquoi pas ? On ira jusqu’au terminus alors. On verra bien si on arrive à la campagne.

**Deux** – Et qu’est-ce qu’on met dans la valise ?

**Un** – Qu’est-ce que tu veux qu’on mette dans la valise ? Pour prendre le RER...

**Deux** – Tu as raison. Si on trouve quelque chose d’intéressant à ramener de là-bas, on pourra toujours le mettre dans la valise.

**Un** – Quelle ligne on prend ?

**Deux** – Je ne sais pas. Celle qui va dans le sud, tant qu’à faire...

**Un** – RER B.

**Deux** – Direction Saint-Rémy-lès-Chevreuse.

**Un** – Bon... Alors on se fait la valise.

**Deux** – Je dirais même plus, on se fait la malle.

*Ils sortent.*

## 144. Pas le Pérou

*Un personnage est là. Un autre arrive avec une valise.*

**Un** – Alors ça y est, cette fois c'est le départ ?

**Deux** – Et oui...

**Un** – Vous ne voulez vraiment pas rester encore un peu ?

**Deux** – J'aimerais bien, mais je ne peux vraiment pas...

**Un** – Quel dommage... C'est trop court. Mais vous reviendrez nous voir !

**Deux** – Bien sûr...

**Un** – Ça vous a plu, au moins ?

**Deux** – Mais oui, je vous assure ! Beaucoup...

**Un** – Tant mieux, tant mieux... Ce n'est pas le Pérou, mais bon...

**Deux** – Non.

**Un** – Comment ça, non ?

**Deux** – Je dis... non, ce n'est pas le Pérou.

**Un** – Vous trouvez qu'ici, ce n'est pas le Pérou ?

**Deux** – Ben... Non, puisque c'est la France...

**Un** – La France... Ah, ça oui... La France ! Vous aimez la France ?

**Deux** – Absolument, oui.

**Un** – Et le Pérou, vous connaissez ?

**Deux** – Oui... J'y suis allé l'année dernière.

**Un** – Ah oui ? Mais qu'est-ce que vous êtes allé faire là-bas ?

**Deux** – On nous rebat tellement les oreilles avec le Pérou.

**Un** – Vous trouvez ?

**Deux** – Ce n'est pas le Pérou par-ci, ce n'est pas le Pérou par-là. J'ai voulu vérifier.

**Un** – Vérifier quoi ?

**Deux** – Vérifier si le Pérou, c'était vraiment le Pérou, comme on dit.

**Un** – Ah oui, bien sûr.

**Deux** – Même vous tout à l'heure vous disiez que la France, ce n'est pas le Pérou.

**Un** – C'est un fait.

**Deux** – Oui... Mais vous aviez l'air de dire que le Pérou, c'est quand même mieux que la France.

**Un** – C'est une façon de parler.

**Deux** – Tout de même...

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Alors quoi ?

**Un** – Le Pérou, c'est comment ?

**Deux** – Eh bien... Franchement ?

**Un** – Franchement...

**Deux** – Ça ne vaut pas la France.

**Un** – Eh bien voilà, c'est ce que je disais ! Le Pérou, ce n'est pas la France.

**Deux** – Vous disiez le contraire...

**Un** – Le contraire ?

**Deux** – La France, ce n'est pas le Pérou.

**Un** – C'est pareil, non ? La France, ce n'est pas le Pérou, et le Pérou, ce n'est pas la France.

**Deux** – Vous avez raison.

**Un** – La France, c'est la France, et le Pérou, c'est le Pérou.

**Deux** – Voilà.

**Un** – Il ne faut pas mélanger les torchons et les serviettes.

**Deux** – Sauf que les torchons, ce n'est pas pareil que les serviettes.

**Un** – Évidemment. Les torchons, c'est les torchons, et les serviettes, c'est les serviettes.

**Deux** – La serviette, c'est la France, et le torchon, c'est le Pérou.

*Un temps.*

**Un** – Il va peut-être falloir y aller, maintenant, non ?

**Deux** – Vous avez raison. Sinon, je vais rater mon avion.

**Un** – Vous venez d'où, déjà ?

**Deux** – De Slovaquie.

**Un** – Ah oui... Là on peut vraiment dire que ce n'est pas le Pérou.

**Deux** – Non...

**Un** – Alors bon voyage !

**Deux** – Merci !

## 145. Excès de bagages

*Un personnage est là. Un autre arrive.*

**Un** – Bonjour, je voudrais acheter une valise, s’il vous plaît.

**Deux** – Bien Monsieur... Et c’est une valise pour partir où ?

**Un** – Pour partir où ? Qu’est-ce que ça change ?

**Deux** – Ah mais ça change tout !

**Un** – Une valise, c’est une valise, non ?

**Deux** – Détrompez-vous, cher Monsieur ! Il y a toutes sortes de valises. La valise pour partir en voyage, par exemple, n’a rien à voir avec la valise pour quitter son domicile après une séparation, ou pour quitter son pays et partir en exil ?

**Un** – En exil ?

**Deux** – Je suis bien d’accord avec vous... Il y a aussi différentes sortes d’exils. L’exil fiscal n’a évidemment que très peu de rapports avec l’exil économique ou l’exil politique.

**Un** – Bon... Disons que c’est une valise pour partir en voyage, alors.

**Deux** – Voyage d’agrément ou voyage d’affaires ?

**Un** – D’agrément.

**Deux** – Seul ou accompagné ?

**Un** – Mais enfin, ça ne vous regarde pas !

**Deux** – Je vous demande pardon, mais si c’est une valise pour deux personnes, ça change pas mal de choses quant à la taille de la valise. Surtout si vous partagez votre valise avec une femme... Dans ce cas, je vous conseillerais plutôt une malle.

**Un** – Il n’y aura que mes affaires dans cette valise. Ma femme m’a quitté. Je viens de divorcer...

**Deux** – Je suis vraiment désolé que votre épouse se soit fait la malle sans vous...

**Un** – Merci...

**Deux** – Pour combien de temps, ce voyage ?

**Un** – Une semaine.

**Deux** – La destination ?

**Un** – J’ai l’impression d’être déjà à la douane...

**Deux** – Pour voyager en Afrique, vous aurez besoin d’une valise beaucoup plus robuste et beaucoup moins salissante que pour voyager en Suisse.

**Un** – En Suisse ?

**Deux** – Vous allez en Suisse ?

**Un** – Je n’ai pas dit ça !

**Deux** – Non parce que si c’est pour transporter des liquidités, il vous faudra une valise plus sécurisée que pour de simples caleçons et quelques paires de chaussettes.

**Un** – Vous délirez ! Qui vous a dit que j’allais en Suisse pour planquer mes économies ?

**Deux** – C’est une simple supposition...

**Un** – Je vais en Corse, pour marier ma fille, si vous voulez tout savoir.

**Deux** – Mariage civil ? Religieux ?

**Un** – Religieux.

**Deux** – Quelle religion ?

**Un** – Mais enfin, quel rapport avec la valise ?

**Deux** – Aucun. Cette fois, c’était juste par curiosité. Excusez-moi.



**Un** – D'accord...

**Deux** – Donc nous disions la Corse, pour une semaine, en solo, voyage de nocces... Enfin, je veux dire, voyage en vue d'une noce... Vous ferez la traversée en avion ou en bateau ?

**Un** – Ça change quelque chose, pour la valise ?

**Deux** – Disons que pour une croisière un peu chic, je ne vous recommanderais pas le même style de valise que pour un simple voyage en avion. À moins que vous ne voyagiez en classe affaire, évidemment.

**Un** – Je pars en avion. Classe touriste.

**Deux** – Bagage accompagné ou en soute ?

**Un** – En soute. Ce sera tout ?

**Deux** – Oui... Ça me suffira pour l'instant... et je crois que j'ai ce qu'il vous faut.

*Il sort.*

**Un** – Je n'y croyais plus...

*L'autre revient avec une valise tout à fait ordinaire.*

**Deux** – C'est pour me proposer cette valise que vous m'avez posé autant de questions ?

**Un** – Nous cherchons à satisfaire au mieux les besoins de nos clients.

**Deux** – Et qu'est-ce qu'elle a de spécial, cette valise ? Je veux dire quelque chose qui convienne particulièrement à un voyage en Corse pour marier sa fille ?

**Un** – Rien de particulier. S'agissant d'un voyage aussi banal, une banale valise fera l'affaire.

**Deux** – Mais pourquoi celle-ci en particulier ?

**Un** – Parce que c'est le seul modèle qui nous reste.

**Deux** – Le seul ? C'est une blague ! Mais alors pourquoi m'avoir posé autant de questions ?

**Un** – Je voulais vérifier que vous n'étiez pas un client spécial... Mais visiblement non...

**Deux** – Spécial ? Vous voulez dire... le genre qui part en croisière sur le Titanic et qui a besoin d'une valise insubmersible ?

**Un** – Bon, vous la prenez ou pas, cette valise ? Parce que je n'ai pas toute la journée, non plus.

**Deux** – Vous avez de la chance, je n'ai pas le temps de passer dans un autre magasin. Je la prends.

**Un** – Très bien. Vous réglez par chèque ou en espèce ?

**Deux** – Par chèque.

**Un** – Quelle banque ?

## 146. Rester de glace

*Deux personnages assis l'un à côté de l'autre. Le deuxième a une valise sur les genoux.*

**Un** – Vous étiez déjà venu ?

**Deux** – Oui, mais il y a très longtemps. Et vous ?

**Un** – Non, moi c'est la première fois. Qu'est-ce que vous aviez vu ?

**Deux** – Ouh là... Je ne me souviens plus très bien... C'était avec... Comment il s'appelle déjà... C'est un acteur très connu...

**Un** – Ah oui...

**Deux** – Il est mort, je crois.

**Un** – Ah, il est mort ?

**Deux** – Je crois.

**Un** – C'est bien dommage. Et il est mort de quoi ?

**Deux** – Oh, vous savez... Il n'était déjà plus très jeune. Et puis il était très malade...

**Un** – Tout de même, c'est triste pour la famille. Il avait une famille ?

**Deux** – Oui, j'imagine. Comme tout le monde.

**Un** – Enfin... Et donc il... il était très connu...

**Deux** – Ah oui, quand même... On le voyait beaucoup au cinéma. Enfin, après c'était surtout à la télé. Finalement, c'était plutôt au théâtre. Et sur la fin, on ne le voyait plus du tout.

**Un** – Du tout ?

**Deux** – Il était un peu tombé dans l'oubli, comme on dit.

**Un** – Ça arrive, malheureusement.

**Deux** – Oui, tout le monde l'avait oublié. Même moi, vous voyez.

**Un** – C'est la vie.

**Deux** – Oui...

**Un** – À notre âge, on ne sait même plus si ce sont les gens célèbres qui tombent dans l'oubli, ou si c'est nous qui perdons la mémoire...

*Un temps.*

**Deux** – Qu'est-ce que ça veut dire « en mode avion » ?

**Un** – Quoi ?

**Deux** – L'ouvreuse, tout à l'heure, elle a dit d'éteindre son téléphone portable, complètement. « Même en mode avion ».

**Un** – Ah oui, c'est vrai.

**Deux** – Qu'est-ce que ça veut dire ?

**Un** – Je ne sais pas... Je ne prends jamais l'avion. Et vous ?

**Deux** – Moi non plus. D'ailleurs, je n'ai pas de téléphone portable.

**Un** – Moi non plus.

**Deux** – Comme ça, on ne risque pas d'oublier de l'éteindre.

*Un temps.*

**Un** – Et vous êtes venu avec votre valise ?

**Deux** – Je ne m'en sépare jamais. Depuis que...

**Un** – Depuis quoi ?

**Deux** – Je l'avais oubliée dans le train. Les démineurs sont venus. Je suis arrivé juste à temps.

Ils s'apprêtaient à la faire exploser !

**Un** – Non ?

**Deux** – La peur que j'ai eue... Vous imaginez un peu si je la laisse chez moi, que les chiens de leur brigade cinéphile viennent la renifler jusque sur mon palier, et que les démineurs enfoncent la porte pour la faire exploser ?

**Un** – Vous avez raison, il vaut mieux la garder avec vous... (*Un temps*) C'est vrai qu'elle a une drôle d'odeur, cette valise...

**Deux** – Vous trouvez ?

**Un** – Ça ne devrait pas tarder à commencer, non ?

**Deux** – Oui, c'est vrai...

**Un** – Ça fait déjà un moment qu'ils nous ont demandé d'éteindre nos téléphones portables.

**Deux** – Ou alors, ça a déjà commencé.

**Un** – Comment ça pourrait avoir déjà commencé ? Il ne se passe rien.

**Deux** – Vous savez, avec le théâtre moderne...

**Un** – Vous croyez que c'est du théâtre moderne ?

**Deux** – Je ne sais pas... Comme c'est offert par la mairie...

**Un** – C'est pour ça que je suis venu, moi aussi. Je ne savais pas que c'était du théâtre moderne.

**Deux** – Vous croyez qu'il y a un entracte ?

**Un** – Ça existe encore, les entractes ?

**Deux** – Je ne sais pas... Ça dépend de la longueur de la pièce, j'imagine.

**Un** – Vous croyez que c'est une pièce assez longue pour avoir un entracte ?

**Deux** – En tout cas, ce n'était pas marqué sur le programme.

**Un** – Ça fait déjà un moment que ça dure, non ?

**Deux** – En tout cas, ça fait déjà un moment qu'on attend que ça commence.

**Un** – On ne se serait pas endormi des fois ?

**Deux** – Tous les deux en même temps ? Je ne crois pas, quand même.

**Un** – C'est peut-être déjà l'entracte...

**Deux** – Ou alors c'est déjà fini.

**Un** – Ça ne peut pas être déjà fini alors que ça n'a pas encore commencé !

**Deux** – Avec le théâtre moderne, vous savez...

**Un** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – On va attendre encore un peu... Ce serait trop bête...

**Un** – Vous avez raison.

*Un temps.*

**Deux** – Si au moins les ouvreuses nous proposaient des esquimaux.

**Un** – Ce n'est pas plutôt au cinéma, les esquimaux ?

**Deux** – Ah, je ne sais pas...

**Un** – Moi non plus.

**Deux** – Même au cinéma, de nos jours, je ne suis pas sûr que les ouvreuses proposent encore des esquimaux.

**Un** – Alors au théâtre, vous pensez bien...

**Deux** – C'est dommage. Je suis sûr qu'il y aurait plus de monde au théâtre si les ouvreuses proposaient des esquimaux.

**Un** – Ça... Sûrement...

**Deux** – On va attendre encore un peu...

**Un** – Et puis si ça ne commence toujours pas, on ira prendre une glace.

**Deux** – On va se gêner ! On aurait mieux fait d'y aller directement...

**Un** – Vous vous rendez compte la glace qu'on aurait pu se payer pour le prix du billet.

**Deux** – Enfin, c'est offert par la mairie.

**Un** – Oui... La mairie... Elle aurait mieux fait de nous offrir des glaces...

**Deux** – Bon, allez, ça va comme ça.

*Ils se lèvent.*

**Un** – Allez, on se fait la malle.

**Deux** – On va aller se taper une paire de glaces.

**Un** – Une paire ?

**Deux** – Deux boules !

**Un** – Ah oui... N'oubliez pas votre valise...

**Deux** – Vous avez raison... Ils seraient fichus de nous envoyer les démineurs.

*Ils sortent.*

## 147. Désespéré

*Le premier personnage est là, en bord de scène, une valise à la main, un peu penché en avant et regardant en bas. Le deuxième arrive, précipitamment.*

**Deux** – Vous n’allez pas me sauter ?

**Un** – Euh... Non... Pas si je peux éviter...

**Deux** – Pardon, je voulais dire... vous n’allez pas sauter ?

**Un** – Ah... Euh... Non... Pas si je peux éviter...

**Deux** – Tant pis... Enfin, je veux dire tant mieux !

*Silence embarrassé.*

**Un** – J’ai l’air désespéré à ce point ?

**Deux** – Je ne sais pas... Et moi ?

**Un** – Oui, un peu... Vous avez l’air de sortir de...

**Deux** – Je sors de chez mon dentiste.

**Un** – Et ça s’est mal passé.

**Deux** – Si on veut... Il m’a posé un lapin.

**Un** – Vous sortez avec votre dentiste ?

**Deux** – Non, je veux dire... Il a annulé le rendez-vous.

**Un** – D’accord... Et pourquoi ça ?

**Deux** – Il avait mal aux dents.

**Un** – Ah oui ? Remarquez, c’est vrai. Je me suis toujours demandé où allaient les dentistes quand ils avaient mal aux dents.

**Deux** – Et les coiffeurs pour se faire couper les cheveux ?

**Un** – Vous savez ce qu’on dit... Ce sont toujours les cordonniers les plus mal chaussés.

**Deux** – Du coup, j’ai toujours mal aux dents... Et vous ?

**Un** – Non, moi les dents ça va... Je dirais même que pour l’instant, les dents, c’est à peu près tout ce qui va chez moi.

**Deux** – Alors c’est pour ça que vous envisagiez de...

**Un** – De... ?

**Deux** – Eh bien de... sauter.

**Un** – Mon projet n’était pas aussi abouti que ça... En fait, je voulais juste vérifier que si je sautais, c’était bien assez haut pour que j’ai une chance raisonnable d’y rester. Parce que si c’est pour finir seulement estropié...

**Deux** – Vous imaginez ? Vous êtes déprimé, vous vous suicidez, et finalement, vous en sortez paraplégique.

**Un** – De quoi être encore plus déprimé.

**Deux** – C’est sûr.

**Un** – C’est pour ça que je préférerais vérifier.

**Deux** – Vous étiez en repérage, en somme.

**Un** – Voilà.

**Deux** – Et ?

**Un** – Quoi ?

**Deux** – C’est assez haut ?

**Un** – Je ne sais pas... Qu’est-ce que vous en pensez ?

**Deux** – Je n'ai pas bien l'habitude...

*Il s'approche et regarde.*

**Un** – Faites attention quand même...

**Deux** – Vous avez raison, ce serait trop bête.

**Un** – Alors ?

**Deux** – Ce n'est pas très haut... En sautant la tête la première, peut-être...

**Un** – Et puis c'est du gazon.

**Deux** – Si c'était du ciment, au moins.

**Un** – Le gazon, c'est assez meuble. Surtout quand il a beaucoup plu.

**Deux** – C'est vrai que ces derniers temps, on n'a pas été très gâtés côté météo.

**Un** – Non. C'est vraiment déprimant.

**Deux** – En tout cas, vous avez intérêt à ne pas vous rater. Parce que sinon, vous n'aurez pas de deuxième chance.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Quand on se tire une balle, si on se rate avec la première, on peut toujours se rattraper avec la deuxième. Il suffit d'appuyer à nouveau sur la gâchette. Mais quand on saute dans le vide...

**Un** – C'est sûr.

**Deux** – Vous vous voyez remonter les escaliers avec une jambe cassée et une fracture du crâne pour vous jeter une deuxième fois dans le vide.

**Un** – Non...

**Deux** – Je sais que le ridicule ne tue pas, mais bon... Il y a des limites...

**Un** – Oui, je préférerais tout de même mourir dans la dignité.

**Deux** – Bon, je vais devoir vous laisser. Excusez-moi, mais j'ai vraiment trop mal aux dents.

**Un** – En tout cas, merci pour vos conseils.

**Deux** – Mais de rien. Vous savez où il y a une pharmacie de garde dans le coin ? C'est pour mon mal de dent...

**Un** – Oui, je crois que... Je vais venir avec vous... Je vais essayer les médicaments, plutôt...

**Deux** – Vous avez raison... L'avantage, avec les médicaments, c'est que si on se rate...

**Un** – On a toujours droit à une deuxième chance...

*Ils sortent ensemble.*

## 148. Septième ciel

*Un personnage est là. L'autre arrive avec une valise.*

**Deux** – Bonjour, je viens pour... Enfin, vous savez...

*L'autre n'a pas l'air de savoir.*

**Un** – Ah, oui, le suicide assisté ! Non, c'est parce que... Vous allez rire, mais on fait aussi le don de sperme. (*L'autre ne rit pas.*) Pardon, à voir votre tête, j'aurais dû deviner que vous ne veniez pas pour...

**Deux** – Non...

**Un** – Et puis pour un don de sperme, on ne vient pas avec une valise.

**Deux** – Non.

*L'autre lui tend un papier.*

**Un** – Voilà, il faut remplir le formulaire. Attendez, je vérifie que je n'ai pas confondu avec l'autre... Non, je ne me suis pas trompé, c'est bien celui-là... Alors nom, adresse, téléphone...

**Deux** – Téléphone ?

**Un** – Bon, vous n'êtes pas obligé de le mettre... C'est sûr qu'on ne risque pas de vous téléphoner après... Enfin bref... Numéro de sécurité sociale, personne à prévenir en cas de non décès...

**Deux** – En cas de non décès, vous êtes sûr ?

**Un** – En principe, c'est fiable à cent pour cent, mais vous savez... La perfection n'est pas de ce monde. Vous avez apporté le chèque et une photo d'identité ?

**Deux** – Voilà... (*Il lui tend les documents en question.*) La photo n'est pas très récente, mais bon...

*L'autre regarde la photo.*

**Un** – Ah oui, en effet... Mais vous aviez quel âge ?

**Deux** – Six mois.

**Un** – Après tout, ils n'ont pas précisé « photo récente ». Vous avez été parrainé ?

**Deux** – Pardon ?

**Un** – Si vous avez été parrainé par quelqu'un qui a déjà eu recours à nos services, la moitié des frais sera reversée à sa famille, vous ne le saviez pas ?

**Deux** – Non.

**Un** – Dommage, vous auriez pu vous-même en faire bénéficier vos proches. Vous n'avez personne dans votre entourage qui a des tendances suicidaires ?

**Deux** – Je ne sais pas...

**Un** – De toute façon, il est un peu tard. Ce sera pour la prochaine fois... Enfin, je veux dire... Bon, il faut aussi faire le petit test...

*L'autre lui tend un autre formulaire.*

**Deux** – Ne me dites qu'il faut avoir un QI supérieur à la moyenne pour avoir le droit à une aide au suicide ?

**Un** – Non, rassurez-vous. Tout le monde a le droit de mettre fin à ses jours. Même les imbéciles. C'est juste pour vérifier que vous êtes bien en possession de toutes vos capacités intellectuelles, et que vous savez donc exactement ce que vous êtes en train de faire.

**Deux** – Bon...

**Un** – Il suffit de cocher les bonnes cases. Vous verrez, ce n'est vraiment pas sorcier. En tout cas, on n'a encore jamais recalé personne jusqu'à maintenant.

*Il regarde le test et commence à cocher les bonnes réponses.*

**Deux** – Ah oui, en effet... Combien font 1 plus 1 ? Quelle est la couleur du cheval blanc d'Henri IV ? Y a-t-il une vie après la mort ?

**Un** – Vous avez le droit à un joker.

**Deux** – Dans ce cas, pour la dernière, je reviendrai vous donner la réponse dans quelque temps.

**Un** – Ah, je vous préviens, on n'a pas encore prévu de service après-vente !

*Il lui rend le test complété.*

**Deux** – C'est tout pour l'aspect formalité ?

**Un** – Presque... Vous avez rédigé une lettre de démotivation ?

**Deux** – Non...

**Un** – Je plaisante, rassurez-vous.

**Deux** – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

**Un** – Tout est en ordre. Je vais vous annoncer...

**Deux** – M'annoncer ? Vous voulez dire... là-haut ?

**Un** – Oui, si vous voulez... C'est au septième...

**Deux** – Le septième ciel ?

**Un** – Le septième étage ! Le service chargé de...

**Deux** – Ah oui, pardon.

*Il prend son téléphone.*

**Un** – Oui, Christelle, ton rendez-vous est arrivé... D'accord, je lui dis de patienter... (*Il repose le téléphone.*) On est un peu en retard sur notre planning. L'hiver, pour nous, c'est la haute saison... Et puis cette année, avec la météo... C'est tellement déprimant...

**Deux** – J'ai tout mon temps...

**Un** – Pas moi, malheureusement... J'ai une grosse journée... Mais je vais d'abord me traîner jusqu'à la machine à café. Je n'ai pas eu le temps d'en prendre un ce matin. Mon réveil n'a pas sonné. Je vous en ramène un ?

**Deux** – Un quoi ?

**Un** – Un café !

**Deux** – Oui, pourquoi pas...

**Un** – Ne vous inquiétez pas. Si vous n'êtes plus là quand je reviendrai, je le boirai à votre santé... Je veux dire à votre place.

**Deux** – Merci pour tout.

**Un** – Mais de rien.

**Deux** – Si, si, j'insiste. Vous êtes la dernière personne que j'aurai vue avant le grand saut. Du coup, je n'aurai rien à regretter.

**Un** – Merci. Et... n'oubliez pas votre valise.



## 149. Adieu ou à rien

*Deux personnages, face au public. Ils ne se regardent pas. Le premier porte une valise.*

**Un** – Bon... Les meilleures choses ont une fin.

**Deux** – Oui... Il n'y a de bonne compagnie qui ne se quitte.

**Un** – Donc, je vais vous laisser...

**Deux** – C'est ça.

**Un** – Alors... au revoir.

**Deux** – Oui.

**Un** – Enfin quand je dis au revoir...

**Deux** – Oui, il y a peu de chances qu'on se revoit.

**Un** – Ou alors, si on se revoit...

**Deux** – Alors adieu, plutôt.

**Un** – C'est ça... Adieu.

**Deux** – Voilà, voilà...

**Un** – Enfin adieu...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Vous y croyez, vous ?

**Deux** – À quoi ?

**Un** – À Dieu !

**Deux** – Ah ! Euh... Non, pas vraiment.

**Un** – Alors adieu... Ce n'est pas vraiment le bon mot non plus.

**Deux** – Non.

**Un** – Alors qu'est-ce qu'on dit quand on ne croit pas en Dieu ?

**Deux** – Je ne sais pas...

**Un** – Vous croyez en quoi, vous ?

**Deux** – Je ne sais pas... À rien.

**Un** – Alors on pourrait dire... Arien.

**Deux** – Arien ?

**Un** – Au lieu de adieu, on pourrait dire arien.

**Deux** – Oui, on pourrait...

**Un** – Mais dans ce cas-là, est-ce que ça vaut encore le coup de dire quelque chose ?

**Deux** – C'est vrai...

*Un temps.*

**Un** – Bon, alors je vais y aller. Sans rien dire.

**Deux** – Ça servirait à quoi, de toute façon ?

*Le premier commence à partir, mais se ravise.*

**Un** – On peut quand même s'embrasser ?

**Deux** – Si vous voulez...

*Ils s'embrassent. Le premier part avec sa valise.*

**Deux** – Arien...

## 150. Bagage suspect

*Sur la scène, une valise. Un personnage arrive. Il jette un regard sur la valise, puis se met à attendre. Un autre personnage arrive. Il salue l'autre.*

**Deux** – Bonjour...

**Un** – Bonjour.

*Le deuxième se met à attendre aussi.*

**Deux** – Vous attendez depuis longtemps ?

**Un** – Une dizaine de minutes.

**Deux** – Ils ne sont pas encore en grève, au moins ?

**Un** – Je ne crois pas.

**Deux** – Ou alors c'est un incident voyageur, comme ils disent...

**Un** – Peut-être.

**Deux** – Un incident... En fait, ça veut dire un accident. Enfin un suicide... Quelqu'un qui s'est jeté sous le...

**Un** – Ah oui...

**Deux** – C'est pour éviter de traumatiser les gens... Au lieu de dire que le type s'est fait couper en deux, on appelle ça un incident voyageur. Aujourd'hui, on n'ose même plus appeler les choses par leur nom... Un aveugle, on doit dire un non-voyant, un clochard un sans domicile fixe, un poivrot un dépendant à l'alcool... Autrefois...

**Un** – Je ne vais pas très loin, je vais y aller à pied.

*Il commence à s'éloigner.*

**Deux** – Monsieur !

**Un** – Oui ?

**Deux** – Vous oubliez votre valise.

**Un** – Ma valise ? Ah, oui. Non, mais elle n'est pas à moi, cette valise.

**Deux** – Elle n'est pas à vous ?

**Un** – Non. Je pensais qu'elle était à vous.

**Deux** – Mais pas du tout. D'ailleurs, elle était déjà là quand je suis arrivé.

**Un** – C'est vrai... Je pensais que vous vous étiez éloigné un instant. Pour aller... Donc, elle n'est pas à vous.

**Deux** – Non... Et vous êtes sûr qu'elle n'est pas à vous ?

**Un** – Mais enfin, j'en suis certain ! Pourquoi vous aurais-je dit que cette valise n'était pas à moi si elle l'était ?

**Deux** – Ça... Il y a toujours des gens qui abandonnent leur valise n'importe où. On ne sait pas pourquoi. Vous n'avez jamais pris le TGV à la Gare de Lyon ?

**Un** – Non...

**Deux** – Une fois sur deux, le départ est retardé parce que quelqu'un a abandonné sa valise dans un wagon, et qu'il faut attendre les démineurs.

**Un** – Abandonné ou oublié ?

**Deux** – Allez savoir...

**Un** – On n'abandonne pas sa valise comme on abandonne son chien, tout de même.

**Deux** – Le temps que la brigade cinéophile arrive...

**Un** – La brigade cinéophile ?

**Deux** – Les spécialistes du déminage ! Avec leurs chiens renifleurs.

**Un** – Je vois... Vous voulez dire cynophile, j'imagine... Parce que je n'ai jamais vu de chiens dans un cinéma.

**Deux** – Sauf des chiens d'aveugles, peut-être.

**Un** – Qu'est-ce qu'un aveugle ferait dans un cinéma ?

**Deux** – C'est vrai... Encore que, maintenant, avec l'audio-description.

**Un** – Je n'ai jamais vu non plus de cinéphiles renifler des explosifs. Enfin, je crois qu'on s'égare un peu, là...

**Deux** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Un** – Que voulez-vous qu'on fasse ?

**Deux** – On ne peut pas partir comme ça, en abandonnant cette valise.

**Un** – Mais puisque ce n'est pas notre valise ! On ne peut pas vraiment dire qu'on l'abandonne...

**Deux** – Maintenant qu'on sait que c'est une valise abandonnée... On a une responsabilité.

**Un** – Une responsabilité ?

**Deux** – On parle quand même d'un bagage abandonné !

**Un** – Je n'ai pas que ça à faire, moi... Et puis c'est vous qui avez remarqué qu'elle était abandonnée, cette valise...

**Deux** – Mais c'est vous qui l'avez vue le premier ! Et vous vous apprêtiez à partir, en l'abandonnant ici !

**Un** – Mais puisque je vous dis qu'elle n'est pas à moi, cette valise ! On ne peut pas abandonner une valise abandonnée ! On la laisse où elle est, et puis c'est tout.

**Deux** – Alors vous, si vous trouvez un enfant abandonné, vous le laissez où il est ! Au prétexte que cet enfant n'est pas à vous !

**Un** – Mais enfin... Une valise, ce n'est pas un enfant !

**Deux** – Peut-être, mais c'est beaucoup plus dangereux.

**Un** – Dangereux ?

**Deux** – Si la valise est bourrée d'explosifs, et qu'elle a été volontairement abandonnée là par son propriétaire.

**Un** – En même temps, d'un point de vue strictement statistique, il est très rare que les valises abandonnées dans les trains contiennent vraiment des explosifs.

**Deux** – Oui... mais ça peut arriver.

**Un** – Alors vous croyez qu'il faut prévenir la police ?

**Deux** – Il me semble que c'est notre devoir.

*Un troisième personnage arrive. Il aperçoit la valise.*

**Trois** – Ah ! Ma valise ! Je me disais bien que j'avais dû l'oublier là avant de monter dans le...

*Il prend la valise et commence à s'en aller.*

**Un** – En tout cas, nous, nous avons fait notre devoir.

**Deux** – Oui...

**Un** – Je vais y aller à pied.

**Deux** – Oui, moi aussi.

*Ils partent chacun de leur côté.*

## 151. Tout le portrait de son fils

*Un personnage est là. Un autre arrive, qui se met à le dévisager, d'abord à la dérobée, puis ostensiblement.*

**Un** – On se connaît ?

**Deux** (*lui tendant la main*) – Antoine !

**Un** – Antoine ? Mais je ne m'appelle pas Antoine...

**Deux** – Antoine ! C'est moi, Antoine ! On a fait du théâtre ensemble.

**Un** – Du théâtre ?

**Deux** – Tu ne fais pas de théâtre ?

**Un** – Si... Enfin, j'en ai fait... Mais c'était il y a très longtemps. Et pas pendant très longtemps.

**Deux** – À Clichy-sous-Bois.

**Un** – Oui...

**Deux** – À la Maison des Associations.

**Un** – Oui, c'est ça...

**Deux** – On a travaillé une scène de Molière ensemble. « Le petit chat est mort. »

**Un** – Le petit chat est mort ?

**Deux** – Je faisais le chat.

**Un** – Non ?

**Deux** – Mais non, je déconne. Je faisais Agnès.

**Un** – Agnès ?

**Deux** – Le prof était un peu spécial...

**Un** – C'est sûrement pour ça que je ne suis pas resté plus longtemps. Je ne me souviens pas avoir joué cette scène.

**Deux** – Mais si ! *L'École des femmes* !

**Un** – En tout cas, toi, ça t'a marqué.

**Deux** – Mais tu te souviens de moi, quand même ?

**Un** – Si, si, bien sûr... Mais... Eh ben...

**Deux** – Ça ne nous rajeunit pas...

**Un** – Tu n'as pas changé.

**Deux** – Moi ? Non, ça va... Mais alors toi...

**Un** – Moi ?

**Deux** – J'ai failli ne pas te reconnaître.

**Un** – C'était il y a quelques années.

**Deux** – Quand même. C'est dingue.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ce que tu as vieilli.

**Un** – Merci...

**Deux** – Non, mais on change un peu, évidemment, avec le temps. Même moi, j'ai un peu mûri. Mais alors toi...

**Un** – Moi ?

**Deux** – Oh putain... Tu as pris un sacré coup de vieux.

**Un** – Bon... Mais tu vas t'en remettre, quand même.

**Deux** – Oui, oui, pardon... C'est juste que... ça me fait bizarre de te voir comme ça.

**Un** – Je vois.

**Deux** – Et alors moi, tu trouves que je n'ai pas changé.

**Un** – Excuse-moi, mais... tu es vraiment sûr qu'on a fait du théâtre ensemble ?

**Deux** – Certain. Je suis très physionomiste. Sinon, je ne t'aurais jamais reconnu. Tu as tellement vieilli...

**Un** – À Clichy-sous-Bois, donc ?

**Deux** – Ben oui... Le petit chat est mort...

**Un** – D'accord... Ça me revient, maintenant.

**Deux** – Quoi ?

**Un** – J'étais allé à ce cours juste pour voir, parce que mon fils y était inscrit.

**Deux** – Ton fils ?

**Un** – Frédéric. C'est sûrement avec lui que tu as joué cette scène.

**Deux** – Frédéric, ce n'est pas toi ?

**Un** – C'est mon fils. Il a le même âge que toi. Moi je suis resté au cours pendant deux semaines. Le temps de me rendre compte que le théâtre, ce n'était pas fait pour moi. Et puis faire du théâtre avec son fils... Après je suis parti.

**Deux** – C'est sûrement à ce moment que je suis arrivé. J'étais sur liste d'attente... Comme une place se libérait...

**Un** – Oui... Et tu as joué cette scène avec Frédéric, mon fils. C'est vrai qu'on se ressemble beaucoup, mais bon...

**Deux** – Je me disais bien aussi. Comment il a pu vieillir à ce point en cinq ans. Mais alors tu as quel âge, en fait ?

**Un** – Je pourrais être ton père...

**Deux** – Eh ben... Franchement, tu ne les fais pas...

## 152. Le grand saut

*Le premier, qui peut être un malade ou une personne âgée, est en bord de scène, comme s'il était prêt à sauter. Il porte une valise. Le deuxième, qui peut être un curé ou un infirmier, lui tient la main, tout en le poussant doucement en avant.*

**Deux** – Alors, prêt pour le grand saut ?

**Un** – Oui, enfin...

**Deux** – Si vous n'êtes pas encore prêt, vous me le dites.

**Un** – Si, si. Je suis prêt, mais...

**Deux** – Non parce que sinon... On a le temps, quand même... On n'est pas aux pièces.

**Un** – Combien de temps ?

**Deux** – Combien ? Je ne sais pas, moi... On a bien cinq minutes...

**Un** – Cinq minutes ?

**Deux** – On a le temps, mais... on n'a pas toute la vie, non plus.

**Un** – Mettez-vous à ma place.

**Deux** – Je préfère autant pas, non. Mais vous verrez, vous ne sentirez rien. Et après vous vous sentirez beaucoup mieux...

**Un** – Je verrai ?

**Deux** – Pardon ?

**Un** – Vous avez dit « vous verrez ».

**Deux** – Ah, oui... Euh, non, c'est vrai, vous ne verrez probablement rien non plus...

**Un** – Alors pourquoi vous dites « vous verrez » ?

**Deux** – C'est juste une façon de parler ! Vous savez, ce n'est pas évident de décrire... Enfin d'expliquer...

**Un** – En fait, vous n'en savez rien.

**Deux** – Non...

*Le premier hésite toujours à sauter.*

**Un** – Vous croyez qu'il y a quelque chose au fond ? (*L'autre affiche un air dubitatif.*) Vous croyez qu'il y a un fond... ?

**Deux** – Vous pensez qu'il pourrait ne pas y avoir de fond ?

**Un** – Alors c'est vous qui me posez des questions, maintenant ? Je croyais que vous étiez là pour me rassurer... me donner toutes les explications nécessaires.

**Deux** – Oui, mais... Vous n'avez pas tort. En réalité, je n'en sais pas plus que vous. Et dans un sens, vous saurez avant moi...

**Un** – Mais je ne pourrai pas remonter pour vous le dire.

**Deux** – Je ne suis pas sûr de vouloir le savoir avant...

**Un** – Un puits sans fond...

**Deux** – C'est possible ?

**Un** – D'après Newton et sa loi de la gravitation universelle, l'univers passe son temps à se casser la gueule sur lui-même. L'existence est une chute permanente. Un effondrement perpétuel. Nous passons notre vie à tomber. Je tombe donc je suis...

**Deux** – Naître est un saut dans l'inconnu.

**Un** – Un saut dans le vide, en tout cas...

**Deux** – Les chats ont bien sept vies, paraît-il. Et ils finissent toujours par retomber sur leurs

pattes.

**Un** – Quel rapport ?

**Deux** – Aucun... Mais quand il faut y aller...

**Un** – Vous voulez sauter à ma place ?

**Deux** – Un jour ou l'autre, je devrais bien m'y résoudre moi aussi. Mais enfin... je ne suis pas pressé...

**Un** – La philosophie en général et la religion en particulier ne devraient pas être une alternative obscurantiste à la science, mais une façon de la devancer par des intuitions à vérifier ou à invalider. Les croyants devraient être des éclaireurs. Pas ceux qui éteignent les lumières en partant.

**Deux** – C'est vrai... Vous êtes prêt, maintenant ?

**Un** – D'ailleurs, à l'origine, chez les Grecs, il n'y avait pas de frontière entre science et philosophie. Les philosophes étaient aussi mathématiciens. Ou l'inverse.

**Deux** – Tiens donc... Je l'ignorais...

**Un** – « Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre. » C'était inscrit au fronton de l'Académie.

**Deux** – L'Académie Française ?

**Un** – L'école fondée par Platon !

**Deux** – Ah oui...

**Un** – C'est après que tout ça s'est cassé la gueule.

**Deux** – La loi de la gravitation, sans doute. Vous y allez tout seul, ou vous préférez que je vous pousse ?

**Un** – J'y vais, j'y vais... J'ai l'impression que je me prépare pour sauter en parachute.

**Deux** – Oui... Mais vous n'avez pas de parachute...

**Un** – Ou pour sauter à l'élastique.

**Deux** – Mais il n'y a pas d'élastique.

**Un** – Ou de sauter du tabouret pour me pendre.

**Deux** – Mais il n'y a pas de corde non plus. Vous allez juste sauter et vous écraser en bas.

**Un** – Dans ce cas, je préfère autant qu'il n'y ait pas de fond. Pourquoi je dois absolument sauter, au fait ?

**Deux** – Vous vous souvenez, quand vous étiez enfant, et que vous arriviez en haut du toboggan après avoir monté la dernière marche du petit escalier ?

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Quand on est arrivé en haut, il faut y aller. Pour laisser la place à ceux qui poussent derrière.

**Un** – D'accord... Vous croyez qu'il y a un escalier pour remonter ?

**Deux** – Ça mon vieux... C'est là où finit la science... et où commence la croyance.

*Il pousse l'autre du bord du gouffre, représenté par le bord de scène, dans le vide.*

## 153. Assurance crevaison

*Un personnage est là. Un autre arrive, avec une valise.*

**Deux** – Bonjour, j'ai réservé en ligne une voiture de location...

*Il tend à l'autre un papier, que ce dernier examine rapidement.*

**Un** – Très bien... Je peux voir votre permis de conduire ?

*L'autre lui tend son permis.*

**Deux** – Voilà...

**Un** – C'est un permis de bateau.

**Deux** – Ah oui, pardon.

*Il reprend le premier document et lui en tend un autre.*

**Un** – Alors... Donc, vous désirez louer... un corbillard, c'est bien ça ?

**Deux** – Oui, c'est ça.

**Un** – D'accord... Et c'est pour combien de temps ?

**Deux** – Une journée, ça suffira.

**Un** – C'est pour accompagner un proche jusqu'à sa dernière demeure, j'imagine ?

**Deux** – Oui, si on veut...

**Un** – Si on veut ?

**Deux** – En fait, c'est pour moi.

**Un** – D'accord... Et... c'est pour aller de...

**Deux** – De chez moi, jusqu'au cimetière. Comme j'ai choisi un cercueil en kit, je me suis dit qu'un corbillard de location, que je conduirais moi-même...

**Un** – Bien sûr...

**Deux** – J'ai hésité à prendre un Uber, et puis...

**Un** – OK. Donc j'imagine que vous n'êtes pas intéressé par l'option kilométrage illimité ?

**Deux** – Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

**Un** – Je vois que vous n'avez pas souscrit non plus l'option Assistance Sérénité...

**Deux** – Je... Non... Qu'est-ce que c'est ?

**Un** – Eh bien... En cas de panne, on prend tout en charge, et au besoin, on vous fournit gracieusement un véhicule de courtoisie. Enfin... un corbillard de courtoisie.

**Deux** – Je... Je ne sais pas... Il n'y a que cinq kilomètres... Le risque est quand même assez limité...

**Un** – Ah, vous savez, par définition, les pannes... Ça peut être un accident aussi.

**Deux** – Un accident ? En conduisant moi-même le corbillard pour aller à mon propre enterrement ?

**Un** – Ce ne serait vraiment pas de chance, je vous l'accorde...

**Deux** – À moins que ce ne soit un accident mortel, évidemment.

**Un** – Ça peut aussi être une simple crevaison...

**Deux** – Une crevaison ?

**Un** – Ce n'est pas obligatoire, mais ce serait plus prudent.

**Deux** – Ne me dites pas que la roue de secours aussi est en option ?

**Un** – Non, bien sûr... Enfin je ne pense pas... Bon, c'est vous qui voyez...

**Deux** – Je crois que je vais prendre le risque.

**Un** – Dans ce cas, voici les clefs.

*Le deuxième prend les clefs.*



**Deux** – Très bien.

**Un** – Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage.

**Deux** – Merci.

**Un** – Et... soyez prudent sur la route.

*L'autre sort avec sa valise.*

## 154. Comme une porte de prison

*Deux personnages. Le deuxième boucle une valise.*

**Un** – Alors ça y est, c'est le grand jour ?

**Deux** – Oui... L'heure de la libération a sonné.

**Un** – Quarante ans...

**Deux** – Presque perpète.

**Un** – Ce n'est pas humain. Quel que soit son crime, personne ne mérite ça.

**Deux** – Et moi, en plus, je suis innocent.

**Un** – On dit tous ça...

**Deux** – Il te reste combien de temps à tirer, toi ?

**Un** – Vingt-cinq ans, sept mois et trois jours.

**Deux** – Tu n'as pas oublié les années bissextiles ?

**Un** – Je déteste les années bissextiles...

**Deux** – Maintenant, moi, je vais les aimer un peu plus.

**Un** – Et qu'est-ce que tu vas faire de ta liberté ?

**Deux** – Je ne sais pas. Je n'ai plus l'habitude...

**Un** – Tu ne vas pas faire une connerie, au moins ?

**Deux** – Quelle connerie ?

**Un** – Le genre de conneries qui te ramènerait ici.

**Deux** – Non, rassure-toi.

**Un** – Tu ne nous oublieras pas ?

**Deux** – Mais non, bien sûr.

**Un** – Pour ce qui est de venir nous rendre visite, je ne t'en demande pas tant.

**Deux** – Tu as raison. Ça nous ferait du mal à tous les deux.

**Un** – Tu vas me manquer.

**Deux** – Moi aussi... Même si j'aurais préféré qu'on se rencontre ailleurs.

**Un** – C'est à quelle heure exactement, la levée d'écrou ?

**Deux** – À 17 heures.

**Un** – On vient te chercher, ou bien...

**Deux** – Personne ne vient me chercher. Je prends mes affaires, et je pars en métro tout seul. Comme un grand.

**Un** – Tant qu'on a la santé...

**Deux** – Oui...

**Un** – Quarante ans, et tout ça tient dans cette vieille valochette. Tu te rends compte ?

**Deux** – Oui... Je suis arrivé ici sans aucun bagage. Et je repars avec la même petite valise.

**Un** – Tu es sûr que tu n'as rien oublié ?

**Deux** – Je te laisse la machine à café...

**Un** – C'est gentil.

**Deux** – Moi, le café, maintenant, c'est au bistrot du coin que je le prendrai.

**Un** – Tu as de la chance...

**Deux** – Hélas, je le prendrai sûrement tout seul. Depuis le temps, tu penses bien. Je ne connais

plus personne.

**Un** – Tu es sûr qu’il n’a pas fermé, le bistrot du coin ?

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Ils ferment tous, les uns après les autres.

**Deux** – Quand j’étais gamin, ce café, c’était la maison des jeunes. On se retrouvait tous autour du babyfoot. Le patron n’avait pas son BAFA, mais quand on lui manquait de respect, il savait distribuer quelques baffes.

**Un** – Si on n’avait pas fait autant de conneries quand on était jeunes, on n’aurait pas fini là...

**Deux** – C’est vrai. On serait devenus banquier ou avocat.

**Un** – Enfin, il est trop tard... Les jeux sont faits.

**Deux** – Et rien ne va plus.

**Un** – Le directeur n’a pas demandé à te voir ?

**Deux** – Pour quoi faire ? Organiser un pot de départ ?

**Un** – Tu as raison. Barre-toi sans dire au revoir.

**Deux** – Pour ce qui est de le revoir, je préférerais éviter.

**Un** – Allez, je crois que cette fois, c’est l’heure.

**Deux** – Quand faut y aller, faut y aller.

*Ils s’étreignent avec émotion.*

**Un** – Bon, alors... Profite bien de ta retraite, mon vieux !

**Deux** – Je vais essayer...

*Le deuxième sort avec sa valise. Le premier reste là.*

**Un** – Putain... Encore vingt-cinq ans à tirer.

## 155. È finita la commedia

*Deux personnages arrivent. Le deuxième porte une valise.*

**Un** – Qu'est-ce que c'est que cette comédie ?

**Deux** – Ça va... On ne va pas en faire un drame, non plus...

**Un** – Mais vous plaisantez, mon vieux ! C'est une tragédie !

**Deux** – Je dirais plutôt qu'on nage en plein mélodrame.

**Un** – En tout cas, on se croirait dans une mauvaise pièce de théâtre.

**Deux** – Oui. Au début, ça ressemblait à un vaudeville.

**Un** – Et après quelques quiproquos...

**Deux** – Ça a viré au film d'horreur.

**Un** – Je peux vous dire un mot en aparté ?

**Deux** – Je vous promets de ne pas le répéter à la cantonade.

**Un** – Si ça continue, on va droit dans le décor.

**Deux** – C'est un scénario possible, hélas.

**Un** – Vous avez vu la scène de crime ?

**Deux** – Pour moi, ça ressemble beaucoup à une mise en scène.

**Un** – Arrêtez un peu votre cinéma.

**Deux** – Le suspect joue la comédie, c'est évident.

**Un** – C'est vrai qu'il nous a fait un numéro d'acteur...

**Deux** – Oui... Il nous a fait sa grande scène du deux.

**Un** – Quel comédien !

**Deux** – C'est un drôle de personnage, en effet.

**Un** – Quant à la victime, elle avait tout d'une jeune première.

**Deux** – Je dirais même d'une ingénue.

**Un** – En tout cas, elle se prenait pour une vedette.

**Deux** – Au moins, sa mort lui aura permis de connaître les feux de la rampe.

**Un** – Oui... Même si apparemment, le drame s'est joué à huis clos.

**Deux** – Aucun spectateur, donc aucun témoin.

**Un** – Le noir total.

**Deux** – Elle rêvait de brûler les planches...

**Un** – Et c'est entre quatre planches qu'elle fera sa sortie.

**Deux** – Enfin, vous devriez être content. Vous qui rêviez de vous retrouver sous les projecteurs. Avec cette affaire rocambolesque.

**Un** – Il faudra quand même qu'on répète un peu, pour la déclaration à la presse.

**Deux** – Pour une fois, essayez de ne pas être trop théâtral.

**Un** – Habituellement, c'est plutôt vous qui cabotinez.

**Deux** – Vous êtes un comique, vous.

**Un** – Et vous un Tartuffe.

**Deux** – C'est ce que vous vouliez, non ? Avoir votre nom en haut de l'affiche ?

**Un** – Rassurez-vous, je vous laisse le premier rôle.

**Deux** – Je n'en ferai rien. Je sais que vous adorez être sur le devant de la scène.

**Un** – Comment s'appelle l'auteur du crime, déjà ? J'ai un trou de mémoire.

**Deux** – Ne comptez pas sur moi pour vous souffler votre texte.

**Un** – Bien sûr... Vous avez toujours rêvé de me voler la vedette.

**Deux** – Si on mettait sur pause ? Je ferai bien un petit entracte, pas vous ?

**Un** – De toute façon, le dénouement est proche.

**Deux** – À moins d'un coup de théâtre.

**Un** – Je crois qu'il est temps pour nous de quitter la scène.

**Deux** – Oui, le rideau va bientôt tomber.

**Un** – Et je crains qu'on fasse encore un four.

**Deux** – Essayons au moins de ne pas rater notre sortie.

**Un** – Vous n'espérez pas un rappel, tout de même ?

**Deux** – On sort par la cour ou par le jardin ?

**Un** – C'est un choix cornélien...

**Deux** – Essayons la sortie des artistes, ce sera plus discret.

**Un** – Moi aussi, je déteste me donner en spectacle.

*En sortant, le deuxième jette un regard vers une spectatrice.*

**Deux** – Eh ben... Il y a du monde au balcon.

*L'autre regarde à son tour.*

**Un** – Je dirais même qu'on affiche complet.

**Deux** – Finalement, je crois qu'on va faire un tabac.

**Un** – Pour des amateurs, on se débrouille comme des professionnels.

**Deux** – Ne vous la jouez pas trop tout de même.

**Un** – Et vous arrêtez de faire le clown.

**Deux** – Quel cirque...

**Un** – Vous ne voulez vraiment pas faire un dernier tour de piste ?

**Deux** – Non, vous avez raison : mieux vaut ne pas lasser notre public...

**Un** – Concentrons-nous sur l'essentiel, mais n'oublions pas l'accessoire...

**Deux** – Car l'accessoire est l'essence même du théâtre.

*Le deuxième saisit la valise.*

**Deux** – È finita la commedia.

*Ils sortent.*

## **Drôles d'histoires**

L'inspecteur Colombo qui se présente devant Saint Pierre... Deux flics qui enquêtent sur la mort de Van Gogh... Comment s'appelle le premier être humain dont on connaît encore le nom ? Une dizaine de drôles d'histoires prêtant à rire pour donner à penser.

## 156. La mer

*Un homme est assis à une table de café, il paraît au moins la cinquantaine et porte des vêtements démodés. Une valise désuète est posée à ses pieds. Il regarde fixement devant lui, en direction de la salle. Une serveuse, la trentaine, arrive et nettoie une autre table. Elle essaie d'attirer son attention, sans oser le déranger. L'homme ne prête pas attention à elle. Elle finit par s'approcher.*

**Femme** – Excusez-moi, mais... je termine mon service dans cinq minutes. Je vais devoir vous encaisser.

*L'homme l'aperçoit enfin et revient à la réalité.*

**Homme** – Je... Je vais y aller, bien sûr.

**Femme** – Ah non, mais vous pouvez rester ! On est ouvert jusqu'à minuit. C'est juste que... Il faut que je fasse ma caisse.

**Homme** – Je comprends.

*Il sort de sa poche un billet qu'il pose sur la table. La femme regarde le billet avec curiosité.*

**Femme** – Pardon, mais... On est passé à l'euro il y a déjà plus de vingt ans, vous savez...

*L'homme regarde le billet, prenant conscience de son erreur.*

**Homme** – Je suis vraiment désolé...

*Il reprend le billet et en sort un autre qu'il pose sur la table.*

**Femme** – Vous n'avez pas plus petit...

**Homme** – C'est tout ce que j'ai sur moi.

**Femme** – Pas de problème, je vous ramène la monnaie tout de suite.

**Homme** – Ne vous dérangez pas... Gardez le tout.

**Femme** – C'est un billet de 50 euros.

**Homme** – Ah oui...

**Femme** – Et votre café, c'est deux euros.

*Il regarde à nouveau fixement devant lui.*

**Homme** – Ça fait combien de temps que je suis assis à cette table ?

**Femme** – Je dirais... sept ou huit heures. Vous étiez mon premier client quand j'ai commencé mon service à midi.

**Homme** – Et vous ne m'avez rien dit.

**Femme** – Vous dire quoi ?

**Homme** – De renouveler ma consommation, par exemple ... ou de partir.

**Femme** – Ce n'est pas le genre de la maison. Vous prenez un café, vous pouvez rester là jusqu'à la fermeture si vous voulez.

**Homme** – Gardez la monnaie, je vous en prie.

**Femme** – Bon... Merci... Il y a déjà quelque temps que je fais ce métier... C'est le plus gros pourboire qu'on m'ait jamais donné. Surtout pour un simple café.

**Homme** – Ça me fait plaisir, je vous assure.

**Femme** – Je n'ai pas osé vous déranger avant, vous aviez l'air tellement... perdu dans vos pensées. Vous êtes en vacances ?

**Homme** – J'ai l'air d'être en vacances ?

**Femme** – Je ne sais pas... Je disais ça... à cause de la valise.

**Homme** – Ah oui... La valise.

**Femme** – Vous cherchez un hôtel ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Bon, eh bien... À une autre fois, peut-être...

**Homme** – Peut-être.

*Il se replonge dans sa contemplation. Elle s'apprête à partir mais se ravise.*

**Femme** – Je ne voudrais pas être indiscreète mais... qu'est-ce que vous regardez comme ça fixement, depuis huit heures d'affilée. Je ne suis même pas sûre de vous avoir vu cligner des yeux...

**Homme** – Je regarde la mer.

**Femme** – La mer ?

**Homme** – La mer, à l'endroit précis où elle rejoint l'horizon.

**Femme** – D'accord.

**Homme** – Vous ne regardez jamais la mer ?

**Femme** – Non. Enfin... jamais aussi longtemps en tout cas. Jamais comme ça. Et puis... je n'ai pas beaucoup le temps.

**Homme** – C'est dommage... Je veux dire... que vous n'avez pas le temps.

**Femme** – La mer, ici, je la vois huit heures par jour toute l'année... Pour moi, ça me rappellerait plutôt le boulot... Le week-end, j'essaie de regarder autre chose.

**Homme** – Et qu'est-ce que vous regardez, le week-end ?

**Femme** – Je ne sais pas... La télé...

**Homme** – Bien sûr.

*Elle semble un peu gênée.*

**Femme** – Non, mais il m'arrive aussi de regarder autre chose que la télé... Pas forcément la mer mais... Je ne sais pas, moi... Quand je suis en vacances... la montagne, par exemple.

**Homme** – Ah oui... La montagne...

**Femme** – Donc, vous, c'est la mer.

**Homme** – Oui.

**Femme** – Et... pourquoi la mer ?

*Un temps.*

**Homme** – Tout vient de la mer, non ?

**Femme** – Tout ?

**Homme** – Il y a des millions d'années, c'est de la mer que sont sortis les premiers vertébrés, dont certains allaient devenir des hommes.

**Femme** – Ah oui...

**Homme** – Des hommes qui allaient coloniser toutes les terres émergées, jusqu'à conduire la planète au bord de l'apocalypse.

**Femme** – Bien sûr...

**Homme** – Tout vient de la mer. Le meilleur comme le pire.

**Femme** – Remarquez, vous n'avez pas tort. Avant de venir s'asseoir à cette terrasse, la plupart de mes clients sortent de l'eau. Et je peux vous dire que là aussi, c'est le meilleur comme le pire.

**Homme** – Je ne suis pas sûr moi-même de faire partie du meilleur.

**Femme** – Vu le pourboire que vous m'avez laissé, croyez-moi, j'ai vu pire.

**Homme** – Mais vous ne savez pas d'où vient cet argent.



**Femme** – C'est important ?

**Homme** – Pour certains, oui.

**Femme** – Pour moi, 50 euros, c'est 50 euros.

**Homme** – Vraiment ?

**Femme** – Oui... enfin je crois.

**Homme** – Et si cet argent, je ne l'avais pas gagné honnêtement ?

**Femme** – Votre argent vaut bien celui d'un autre. Si dans le commerce on n'acceptait que l'argent gagné honnêtement, on ne ferait pas un gros chiffre d'affaires...

**Homme** – Tout l'argent que je possède aujourd'hui, je l'ai volé.

**Femme** – Volé ?

**Homme** – Un braquage, qui a mal tourné malheureusement. Un homme est mort. Un policier. Il avait une femme, et deux enfants...

**Femme** – C'est vous qui l'avez tué ?

**Homme** – Non. Mais ça ne change rien. En tout cas, pour les juges, ça n'a rien changé.

**Femme** – Vous avez payé votre dette à la société, comme on dit.

**Homme** – J'ai donné trente ans de ma vie pour ce meurtre que je n'avais pas commis. Et j'ai gardé cet argent qui n'était pas à moi. J'espérais pouvoir racheter toutes ces années perdues.

**Femme** – Certains donnent quarante ans de leur vie pour s'acheter une retraite, vous savez.

*Un temps.*

**Homme** – Pendant toutes ces années, je n'ai jamais vu plus loin que les quatre murs de ma cellule... Vous avez quel âge ?

**Femme** – Trente ans...

**Homme** – On m'a libéré ce matin... Je suis allé déterrer mon butin que j'avais planqué dans un cimetière. Les billets étaient comme neufs. L'argent, ça ne vieillit pas.

**Femme** – Et après ?

**Homme** – J'ai pris un train pour aller voir la mer.

**Femme** – Je comprends mieux pourquoi vous la regardiez comme ça.

**Homme** – Comme un homme qui n'a pas vu une femme depuis des années, et quand il en revoit une enfin, il peut seulement la regarder. En ayant perdu tout désir de la posséder.

**Femme** – Mais vous êtes libre, maintenant.

**Homme** – Pour la liberté, c'est pareil. Quand on en a été privé trop longtemps, et qu'on vous la rend tout d'un coup, vous ne savez plus quoi en faire.

**Femme** – Vous ne vous êtes même pas baigné.

**Homme** – Je ne suis pas sûr de savoir encore nager.

**Femme** – Je suis vraiment désolée.

**Homme** – Croyez-moi, donner sa vie pour une valise pleine de billets, c'est trop cher payé. Je ne vaud plus rien, et cet argent n'a plus aucune valeur...

**Femme** – Vous voulez dire que... cette valise est pleine de billets ?

*Un temps.*

**Homme** – Je regarderai la mer en face jusqu'à la tombée de la nuit. Jusqu'à ce que le ciel à l'horizon se confonde avec elle.

**Femme** – Et ensuite ?

**Homme** – Nous venons tous de la mer. Ce soir j'y retourne.

*L'homme se lève pour partir. Elle le regarde s'éloigner, ne sachant pas quoi dire pour le*

*retenir. Puis elle aperçoit la valise.*

**Femme** – Monsieur ! Vous oubliez votre valise !

**Homme** – Je vous la laisse. Mais souvenez-vous. L'argent ne vaut rien quand c'est soi-même qu'on veut racheter.

*Il part. Elle regarde la valise, hésite et finit par l'ouvrir. Elle en sort une liasse de billets.*

**Femme** – Des francs...

## 157. Colombo

*Saint Pierre (ou la Vierge Marie s'il y a nécessité de féminiser le rôle) somnole dans un fauteuil. Il a une barbe blanche, il porte une toge et une énorme clef est accrochée à sa ceinture. L'inspecteur Colombo arrive, imperméable froissé, cravate de travers, et cigare à la main. Il toussote un peu pour signaler sa présence.*

**Saint Pierre** – Ah, Monsieur Peter Falk. Je vous attendais, justement.

**Colombo** – Excusez-moi, je suis peut-être un peu en retard. J'avais un doute, je me demandais si c'était la bonne porte. Comme il y en a deux sur le palier...

**Saint Pierre** – Le palier ? Ah, oui, en effet...

**Colombo** – Celle-ci était ouverte, alors je me suis permis d'entrer... J'aurais peut-être dû frapper...

**Saint Pierre** – Rassurez-vous, vous êtes bien au paradis. L'autre porte, c'est... Enfin, vous devez bien vous en douter. Vous étiez inspecteur de police, on ne peut rien vous cacher, n'est-ce pas ?

**Colombo** – Oh, rien, c'est beaucoup dire... Donc il n'y a pas d'erreur. C'est bien ici.

**Saint Pierre** – Et soyez sûr que nous sommes très heureux de vous avoir avec nous, Monsieur Falk. C'est que... vous êtes une célébrité, tout de même.

**Colombo** – Pas autant que vous ! (*Regardant vers le haut avec déférence*) Et surtout... pas autant que... Et puis moi, je n'étais qu'un personnage de fiction. Comme inspecteur, je veux dire. Dans la vraie vie, j'étais seulement comédien.

**Saint Pierre** – Évidemment.

**Colombo** – D'ailleurs, je n'ai pas très bien compris... Je suis là en tant que comédien ou en tant que personnage ?

**Saint Pierre** – Je ne vous suis pas très bien...

**Colombo** – Les héros de la télévision ne sont pas éternels non plus, vous savez. Si le scénariste décide de les faire mourir dans un épisode... Moi-même, en tant qu'inspecteur, je me suis souvent retrouvé dans des situations très délicates. J'aurais pu prendre une balle, ou mourir dans un accident de voiture. Surtout avec la vieille guimbarde que je conduisais. Vous connaissez ma voiture ?

**Saint Pierre** – Où voulez-vous en venir, Inspecteur ?

**Colombo** – Eh bien je me demandais... où vont les personnages de fiction quand ils sont morts ?

**Saint Pierre** – Nulle part, j'imagine. En tout cas pas ici. Après tout, ce ne sont pas des gens réels, comme vous et moi. Enfin, je veux dire... comme vous.

**Colombo** – Bien sûr... Encore que... Parfois, je me demande si au bout du compte, l'inspecteur Colombo n'était pas beaucoup plus réel que Peter Falk.

**Saint Pierre** – Pour la plupart des mortels, vous serez l'inspecteur Colombo. Pour l'éternité. Finalement, c'est lui qui vous fera accéder à une forme d'immortalité. Sur la Terre, en tout cas.

**Colombo** – Mais je suis bien ici en tant que comédien, nous sommes d'accord ? Pas en tant qu'inspecteur de série télévisée.

**Saint Pierre** – Un peu les deux, probablement. Comment dissocier l'un de l'autre ?

**Colombo** – Évidemment... Même si j'ai quand même tourné dans quelques autres films.

**Saint Pierre** – Vraiment ?

**Colombo** – Vous m'avez vu dans *Les Ailes du désir* ?

**Saint Pierre** – Je vais très peu au cinéma...

**Colombo** – Bien sûr, mais je pensais que celui-là... Comme c'est l'histoire d'un ange...

**Saint Pierre** – Et l'ange, c'était vous ?

**Colombo** – Non... En fait, je jouais mon propre rôle.

**Saint Pierre** – Celui de l'inspecteur Colombo ?

**Colombo** – Pas exactement... En réalité, dans ce film, j'étais Peter Falk. Ce n'est pas si facile que ça, vous savez, de jouer son propre rôle. C'est même assez troublant.

**Saint Pierre** – Je vous avoue que moi aussi, je commence à m'y perdre un peu, inspecteur. Si nous en revenions à...

**Colombo** – Pardon, j'ai une fâcheuse tendance à tout embrouiller. C'est ce que me dit toujours ma femme, d'ailleurs... On se chamaillait souvent mais au fond, on s'aimait beaucoup...

**Saint Pierre** – Ne vous inquiétez pas. Son heure viendra à elle aussi, et si comme vous elle n'a pas démérité...

**Colombo** – Oh, je n'ai pas d'inquiétude de ce côté-là. C'est une femme merveilleuse. Je suis sûr que le moment venu, sa place sera au paradis. Mais en attendant... j'ai peur qu'elle s'ennuie, vous comprenez ?

**Saint Pierre** – Je comprends... Malheureusement, ce n'est pas moi qui décide du jour et de l'heure.

**Colombo** – Quoi qu'il en soit... c'est donc aussi en tant qu'inspecteur que vous m'avez appelé...

**Saint Pierre** – Appelé ?

**Colombo** – Je voulais dire rappelé, bien sûr. Rappelé à vous. Enfin à vous ou... (*Regardant à nouveau vers le haut*) à Lui. C'est bien comme ça qu'on dit, n'est-ce pas ? Dieu l'a rappelé à lui...

**Saint Pierre** – C'est bien cela... Maintenant, si vous le voulez bien, je vais vous montrer...

**Colombo** – Vous pensez que je pourrai l'interroger ?

**Saint Pierre** – Qui ça ?

**Colombo** – Dieu.

**Saint Pierre** – Vous voulez interroger Dieu ?

**Colombo** – Le mot est très mal choisi, j'en conviens. Je voulais dire... le voir et lui parler ?

**Saint Pierre** – Dieu est partout, même au paradis. Et rien n'empêche d'espérer. Donc comme je vous le disais, je vais vous indiquer le chemin pour accéder à... l'endroit où vous reposerez en paix pour l'éternité.

**Colombo** – Bien sûr, excusez-moi. Et puis... le repos éternel, c'est vrai que c'est tentant.

**Saint Pierre** – Vous voyez l'entrée de ce tunnel ?

**Colombo** – Ah, oui... C'est curieux, j'aperçois même une petite lumière au bout.

**Saint Pierre** – C'est ça... Eh bien vous n'aurez qu'à vous diriger vers cette lumière et... Ne vous inquiétez pas du reste. On s'occupe de tout. Sinon, ce ne serait pas vraiment le paradis, n'est-ce pas ?

**Colombo** – Très bien, excusez-moi de vous avoir dérangé. J'y vais tout de suite...

**Saint Pierre** – Bienvenue au paradis, Inspecteur.

*Colombo s'apprête à partir, mais se ravise.*

**Colombo** – Pardon, mais... il y a encore un détail qui me tracasse.

**Saint Pierre** (*commençant à s'impatienter*) – Oui, Inspecteur...

**Colombo** – Vous savez de quoi je suis mort, exactement ?

**Saint Pierre** – Pourquoi cette question ? Vous savez, maintenant, ça n'a plus beaucoup d'importance.

**Colombo** – Déformation professionnelle, sans doute. J'ai passé toute ma vie à enquêter pour savoir comment les gens étaient vraiment morts. Ceux dont je pensais qu'ils avaient été assassinés, en tout cas.

**Saint Pierre** – Vous pensez que vous avez été assassiné ?

**Colombo** – Simple curiosité, je vous assure. Mais je ne voudrais surtout pas être indiscret. C'est vous qui êtes en charge du dossier, après tout.

**Saint Pierre** – Vous êtes mort d'une pneumonie, si ma mémoire est exacte.

**Colombo** – D'une pneumonie...? Ah, oui, je vois ce que vous voulez dire... Peter Falk est bien mort d'une pneumonie, en effet. Enfin, je crois... Non, je parlais de moi, enfin de l'inspecteur Colombo.

**Saint Pierre** – Il est mort ?

**Colombo** – C'est là où je voulais en venir, justement. Puisqu'on ne l'a vu mourir dans aucun épisode, pas même le dernier, c'est qu'il doit être encore vivant, non ?

**Saint Pierre** – Comment pourrait-il être encore vivant puisqu'il n'a jamais vraiment existé ? Et que vous qui avez réellement existé, vous êtes mort.

**Colombo** – Bien sûr... Vous avez raison, évidemment. Comment un personnage de fiction pourrait-il survivre au comédien qui l'incarnait à l'écran ? Ça n'a pas de sens !

**Saint Pierre** – Je ne vous le fais pas dire... Alors maintenant si vous le voulez bien...

**Colombo** – Pardon d'avoir abusé de votre temps... Je vais m'engager dans ce tunnel et...

**Saint Pierre** – S'il vous plaît, oui...

*Colombo s'apprête à partir mais se ravise encore.*

**Colombo** – Une dernière question, et après, c'est promis, je vous laisse tranquille.

**Saint Pierre** – Je vous écoute...

**Colombo** – Si l'inspecteur Colombo n'a jamais été vivant, il ne peut pas non plus être mort, n'est-ce pas ?

**Saint Pierre** – Je suppose que non. Et quelles conclusions en tirez-vous, Inspecteur ?

**Colombo** – Puisque l'inspecteur Colombo n'est pas mort, il n'a rien à faire au paradis... et du coup moi non plus. Puisque, comme vous l'avez dit vous-même si justement, nous sommes indissociables.

**Saint Pierre** – Ça si vous le permettez, c'est à... (*Désignant le ciel*) Lui d'en décider.

**Colombo** – C'est évident... Et pourtant...

**Saint Pierre** – Quoi encore ?

**Colombo** – Si l'inspecteur Colombo n'existe pas, alors que vous l'avez sous les yeux, comment peut-on vraiment affirmer avec certitude que Dieu, que l'on ne voit jamais, existe bien ?

**Saint Pierre** – Je vous rappelle que vous êtes ici à l'entrée du paradis... Vous croyez vraiment que c'est le moment de mettre en cause l'existence de Dieu ?

**Colombo** – Non, bien sûr, si j'avais gagné une semaine de vacances dans un palace au bord de la mer, je ne remettrais pas en cause l'existence du patron de l'hôtel, mais...

**Saint Pierre** – Mais ?

**Colombo** – Mais là, les vacances risquent d'être un peu longues... Pour être tout à fait sincère avec vous, j'ai un peu peur de m'ennuyer. Surtout sans ma femme...

**Saint Pierre** – Je suis sûr que vous saurez trouver comment vous occuper en attendant qu'elle vous rejoigne...

**Colombo** – Bien sûr... Je vais essayer de me trouver une occupation... D'ailleurs, j'y pense... Par définition, il n'y a que des morts, ici, n'est-ce pas ?

**Saint Pierre** – Oui... C'est un peu le principe, en effet...

**Colombo** – Et qui dit morts dit aussi... morts suspects parfois.

**Saint Pierre** – Suspectes ?

**Colombo** – Je vais pouvoir continuer à exercer mon métier !

**Saint Pierre** – De comédien ?

**Colombo** – De policier ! De là où je viens, vous savez, c'est très rare qu'un inspecteur puisse interroger la victime d'un meurtre. Ce qui bien entendu simplifierait beaucoup les enquêtes de police.

**Saint Pierre** – Oui enfin, je ne suis pas sûr que...

**Colombo** – Je sens que tout ça va être absolument passionnant. Finalement, vous m'avez convaincu. C'est vraiment le paradis, ici, pour un policier. Je ne vous retiens pas plus longtemps, j'y vais tout de suite...

*Il se dirige vers l'entrée du tunnel.*

**Saint Pierre** – Attendez une minute !

**Colombo** – Une dernière chose vous tracasse, vous aussi ?

**Saint Pierre** – Tout bien réfléchi, c'est vous qui avez raison. La place d'un personnage de fiction n'est pas au paradis.

**Colombo** – Au Moyen Âge, même les comédiens n'y avaient pas droit.

**Saint Pierre** – Je vous renvoie d'où vous venez. C'est bien ce que vous vouliez, non ?

**Colombo** – Vous me renvoyez sur Terre ?

**Saint Pierre** – Il ne faut pas rêver, tout de même. Non, je vous renvoie dans votre série préférée. Dans combien d'épisodes aviez-vous joué ?

**Colombo** – Soixante-neuf.

**Saint Pierre** – Eh bien vous pourrez continuer à mener des enquêtes pour l'éternité. Ça vous va ?

**Colombo** – Alors je vais retrouver ma femme ? Je veux dire... Madame Colombo ?

**Saint Pierre** – Il vous suffira de retourner sur vos pas. Un ange vous attendra sur le palier, comme vous dites. Il vous raccompagnera chez vous. Enfin... chez Madame Colombo.

**Colombo** – C'est vous qui décidez... Mais avant de partir, j'aurais juste une dernière question...

**Saint Pierre** – Dehors avant que je ne change d'avis ! Et que je vous fasse plutôt entrer par l'autre porte, si vous voyez ce que je veux dire...

**Colombo** – Je vous laisse tranquille, c'est promis... J'ai tellement hâte d'aller retrouver ma femme. Avoir un métier passionnant et une femme qui vous aime, c'est ça le paradis, vous ne croyez pas ?

*Tentant de garder son calme, Saint Pierre ne répond pas. Colombo rebrousse chemin et commence à repartir par où il est venu. Saint Pierre pousse un soupir de soulagement.*

## 158. Voyage de noces

*Un homme arrive à la réception d'un hôtel, et s'adresse à la réceptionniste.*

**Réceptionniste** – Bonjour Monsieur, que puis-je faire pour votre service ?

**Client** – Bonjour, je voudrais une chambre, s'il vous plaît.

**Réceptionniste** – Très bien. Une chambre double ou une chambre individuelle ?

**Client** – Individuelle, ça suffira. Malheureusement...

**Réceptionniste** – Voyage d'affaires, de tourisme...?

**Client** – Voyage de noces.

**Réceptionniste** – Pardon...?

**Client** – Je suis en voyage de noces.

**Réceptionniste** – D'accord... et donc vous souhaiteriez une chambre individuelle. Une autre pour votre épouse, peut-être... À moins qu'elle ne préfère séjourner dans un autre établissement ?

**Client** – Ma femme m'a quitté... juste après la cérémonie.

**Réceptionniste** – Vous m'en voyez sincèrement désolée...

**Client** – Pas autant que moi.

**Réceptionniste** – Un différend d'ordre domestique, sans doute ?

**Client** – Elle est partie avec mon témoin, juste au sortir de la mairie. Je perds à la fois ma femme et mon meilleur ami.

**Réceptionniste** – Ils finiront peut-être par revenir.

**Client** – À la fin du voyage de noces, peut-être. J'avais réservé un séjour d'une semaine aux Seychelles. Ils sont partis avec les billets d'avion.

*Légère hésitation de la réceptionniste.*

**Réceptionniste** – Ce n'est pas une blague, au moins ?

**Client** – J'ai la tête de quelqu'un qui plaisante ?

**Réceptionniste** – À vrai dire, vous auriez plutôt une tête de cocu.

**Client** – Merci de me remonter le moral.

**Réceptionniste** – Je prie Monsieur de bien vouloir m'excuser. Ça m'est venu comme ça.

**Client** – Non, mais vous avez raison. J'ai une tête de cocu.

**Réceptionniste** – Ce n'est sûrement pas la première fois qu'on vous le dit.

**Client** – Non. Et là, je viens d'en avoir la confirmation.

**Réceptionniste** – Je compatis, croyez le bien. Et au nom de notre établissement, je vous présente nos plus sincères condoléances.

**Client** – Merci, mais... je ne suis pas encore veuf, vous savez. Pour l'instant, je suis seulement cocu.

**Réceptionniste** – Bien sûr... Je... Je ne sais pas quoi vous dire... Si je pouvais...

**Client** – Vous êtes bien aimable.

**Réceptionniste** – Écoutez, pour adoucir un peu votre douleur, au nom de notre établissement, je peux vous proposer une petite compensation.

**Client** – Une compensation...? Vous voulez dire...

**Réceptionniste** – Ne vous emballez pas trop vite... Évidemment, pour votre nuit de noces, j'imagine que vous auriez préféré avoir une femme dans votre lit. Malheureusement, le règlement de notre établissement nous interdit formellement de...

**Client** – Bien sûr.

**Réceptionniste** – Non, je parlais seulement d'un surclassement.

**Client** – Un surclassement ?

**Réceptionniste** – Pour le prix d'une chambre individuelle classique, je vous propose une chambre supérieure avec balcon, au dernier étage. C'est beaucoup plus calme que du côté rue, vous verrez. Ça donne sur le cimetière.

**Client** – Merci...

**Réceptionniste** – En général, nos clients sont très satisfaits. En tout cas, personne ne s'est jamais plaint. Vous avez des bagages ?

**Client** – Mon témoin est parti avec ma valise. En plus de partir avec ma femme, et nos réservations pour le voyage de noces dans un hôtel de rêve...

**Réceptionniste** – Comment se fier encore à ses amis après cela... ?

**Client** – En fait... c'était plutôt un ami de ma femme.

**Réceptionniste** – Oui, je m'en doute. Mais rassurez-vous, vous trouverez tout ce qu'il vous faut dans le distributeur automatique qui se trouve à l'étage. Brosse à dents, peigne, nécessaire de rasage...

**Client** – Merci, mais... il y a une dernière petite chose qui me tracasse. Je ne sais pas trop comment vous dire ça...

**Réceptionniste** – Je vous écoute...

**Client** – Ma femme a aussi emporté avec elle ma carte de crédit.

**Réceptionniste** – Je vois...

**Client** – Et je n'ai pas pensé à retirer du liquide avant la cérémonie. Je ne pouvais pas me douter que...

*La réceptionniste, commençant visiblement à s'impatienter, hésite un instant.*

**Réceptionniste** – Écoutez, l'hôtel est presque vide de toute façon. Alors je vous fais cadeau d'une nuit. Mais demain à la première heure, vous fichez le camp, d'accord ?

**Client** – C'est très aimable à vous, vraiment. Je ne sais pas comment vous remercier...

*La réceptionniste lui tend une clef.*

**Réceptionniste** – Tenez, voici votre clef.

**Client** – Le petit-déjeuner est compris ?

*La réceptionniste, à bout, préfère ne pas répondre.*

**Réceptionniste** – Quatrième étage, chambre 69. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne soirée...

**Client** – Merci...

*Le client s'apprête à partir, très déprimé.*

**Réceptionniste** – Vous pouvez toujours regarder la télé, ça vous changera les idées.

**Client** – Je peux jeter un coup d'œil sur votre programme ?

**Réceptionniste** – Mais bien sûr.

*Le client feuillette un magazine télé.*

**Client** – Ah, « J'irai dormir chez vous »... Mon émission préférée. Vous connaissez ?

**Réceptionniste** – J'adore... C'est dans quel pays, cette fois ?

*Le client regarde à nouveau le programme.*

**Client** – Les Seychelles...

**Réceptionniste** – Quand ça ne veut pas rigoler. (*Elle ouvre un tiroir et en sort une boîte de cachets qu'elle pose sur le comptoir.*) Tenez, ce sont des somnifères. Prenez-en deux.



**Client** – Je ne sais pas si ça suffira...

**Réceptionniste** – Eh bien si ça ne suffit pas, prenez toute la boîte.

**Client** – Dieu vous le rendra. Si je n'avais pas eu la chance de tomber sur quelqu'un d'aussi gentil, je ne sais pas où j'aurais passé la nuit...

**Réceptionniste** – Sous un pont, probablement.

**Client** – C'est quelqu'un comme vous que j'aurais dû choisir comme témoin. Vous savez ce qu'on dit. C'est dans la difficulté qu'on reconnaît ses amis.

**Réceptionniste** – Bien sûr...

**Client** – Vous voulez bien être mon amie ?

**Réceptionniste** – L'ascenseur est par là. Tirez-vous maintenant avant que je change d'avis...

## 159. Insecticide

*Un homme et une femme sont assis l'un à côté de l'autre. Il fait des mots-croisés. Elle regarde quelque chose sur sa propre main. Il le remarque.*

**Homme** – Qu'est-ce que tu regardes ?

**Femme** – Une fourmi.

**Homme** – Il y en a encore plein dans la maison. Je leur ai pourtant mis du poison, mais ça n'a pas l'air de leur plaire.

**Femme** – Parce qu'en plus, ça devrait leur plaire ?

**Homme** – Le produit ! Ça n'a pas l'air de les attirer...

**Femme** – Ça ne risque pas d'attirer le chat, au moins ? Il est tellement con, ce chat.

**Homme** – C'est dans une petite boîte avec des ouvertures tout autour. Elles sont supposées rentrer là-dedans, bouffer le poison, et le ramener à la fourmilière pour empoisonner toutes les autres.

**Femme** – Génial...

**Homme** – Tu parles... Elles passent devant la boîte. Certaines s'arrêtent pour regarder, mais personne ne rentre.

**Femme** – Si elles refusent de collaborer, alors...

**Homme** – Surtout que ce n'est pas donné, ce piège à la con.

**Femme** – Peut-être que ce n'est pas si con que ça, une fourmi, finalement. Je me demande si ce n'est pas toi qui t'es fait piéger.

**Homme** – Ouais...

**Femme** – Et qu'est-ce qu'elles t'ont fait exactement, ces fourmis. Je veux dire... personnellement.

**Homme** – Je ne sais pas... Des fourmis, dans une maison... Ça ne fait pas très propre, non ?

*Elle continue à regarder la fourmi.*

**Femme** – Celle-là a l'air bien en forme, en tout cas.

**Homme** – Tant mieux pour elle.

**Femme** – On dirait qu'elle a conscience d'avoir échappé de peu à un génocide.

**Homme** – Je crois que dans ce cas, on dirait plutôt un insecticide.

**Femme** – Ou un fourmicide. (*Elle observe la fourmi.*) Je me demande si les fourmis ont une vie privée...

**Homme** – Une vie privée ? Tu veux dire... comme nous ? Après leur journée de boulot, est-ce qu'elles rentrent chez elles pour regarder un peu la télé avant d'aller se coucher ? Histoire d'être en forme pour retourner bosser le lendemain...

**Femme** – Est-ce qu'elles ont la moindre existence individuelle, ou est-ce que chaque fourmi n'est qu'un simple rouage de la fourmilière ? Une pièce détachée, en quelque sorte...

**Homme** – Je crois que c'est Descartes qui parlait des animaux machines.

**Femme** – Comme quoi les philosophes disent beaucoup de conneries. Je pense, donc je suis... Tu parles d'une trouvaille...

**Homme** – Tu as raison, ce n'est pas parce qu'une fourmi ne pense pas qu'elle n'existe pas....

*Elle regarde la fourmi sur sa main.*

**Femme** – Et puis comment être vraiment sûre que cette fourmi ne pense pas ? On n'est pas dans sa tête...

**Homme** – Je veux bien que ce con de chat pense à quelque chose, de temps en temps. À

bouffer, par exemple. Mais un insecte...

**Femme** – Tu crois qu'un insecte, ça ne pense pas ?

**Homme** – C'est pour ça qu'on n'a aucun scrupule à les exterminer, non ? Tu imagines aller chez le droguiste et lui demander un produit pour empoisonner les oiseaux, parce qu'ils font des crottes partout sur la terrasse ?

**Femme** – Non.

**Homme** – Les fourmis, on n'a même pas besoin de fournir un mobile pour acheter de quoi les exterminer. Le poison est en vente libre. On en fait même la pub à la télé. En l'occurrence, le produit n'est pas très efficace, mais bon...

**Femme** – Alors on a plus d'empathie pour les oiseaux, qui sont les descendants des dinosaures, que pour les fourmis, qui sont pourtant des animaux sociaux, comme nous...

**Homme** – En tout cas, pour reprendre ta question, les oiseaux ont certainement une vie privée. Au printemps, ils essaient de se trouver un partenaire, ils vivent en couple dans un nid, ils élèvent les gosses ensemble...

**Femme** – Et ce serait cette vision anthropomorphique des oiseaux qui expliquerait qu'on les protège, alors qu'on massacre les fourmis sans se poser de questions ?

**Homme** – Pas seulement les fourmis. Les mouches ou les moustiques aussi, on les écrase en toute impunité et avec un plaisir sadique.

**Femme** – D'autant qu'eux, ce ne sont même pas des animaux sociaux.

**Homme** – Non, les insectes... À part les abeilles parce qu'elles font du miel...

**Femme** – On considère que les insectes sont totalement dénués de sensibilité.

**Homme** – C'est vrai que ce n'est pas très affectueux une blatte, et on n'a jamais vu personne prendre un hanneton comme animal domestique. Un serpent ou un reptile, à la rigueur. Un insecte, jamais.

*Elle regarde à nouveau sa main.*

**Femme** – La saloperie, elle m'a piquée, dis-donc... Quelle ingratitude. Moi qui essayais d'être un peu indulgente avec son espèce.

*Elle écrase la fourmi en se donnant une tape sur la main.*

**Homme** – Ah... Ton premier fourmicide... Tu verras, il n'y a que le premier pas qui coûte.

**Femme** – Ça devait être une fourmi rouge.

**Homme** – Et voilà... Même avec les fourmis, on ne peut pas s'empêcher de faire de la discrimination..

## 160. Relativité

*Saint Pierre, en toge et une grosse clef à la ceinture, fait face à un homme (ou une femme) en robe d'avocat.*

**Saint Pierre** – Alors, nous sommes là pour statuer sur l'admission au paradis d'un certain...  
Albert Einstein.

**Avocat** – Tout à fait.

**Saint Pierre** – Pour que notre débat soit contradictoire, je me ferai l'avocat du diable...

**Avocat** – Je plaiderai donc la cause de Monsieur Einstein.

**Saint Pierre** – Très bien, alors voyons cela... (*Il jette un coup d'œil à un épais dossier.*) Ah oui, c'est un dossier assez complexe, dites-moi...

**Avocat** – J'ai joint en annexe l'ensemble de ses publications scientifiques. Vous conviendrez qu'en l'occurrence, on ne peut guère dissocier l'homme de son œuvre.

**Saint Pierre** – Certes. Mais ni vous ni moi n'avons la compétence nécessaire pour statuer sur la valeur de ces travaux de recherche. Nous nous en tiendrons donc à l'essentiel : Monsieur Einstein au cours de sa vie a-t-il fait plus de bien que de mal ?

**Avocat** – La théorie de la relativité, c'est lui.

**Saint Pierre** – La question est de savoir s'il mérite le paradis, pas s'il méritait bien son Prix Nobel de physique.

**Avocat** – Sans entrer dans des détails scientifiques qui nous échapperaient, reconnaissons que ses découvertes ont permis à l'Humanité de faire un grand bond en avant.

**Saint Pierre** – Nous reviendrons là-dessus, car ce point mérite pour le moins d'être discuté. Mais dites-moi... Einstein, c'est un nom juif.

**Avocat** – En effet... mais Monsieur Einstein n'était pas pratiquant.

**Saint Pierre** – Ce serait tout de même plus logique qu'il aille frapper à la porte du paradis des Juifs.

**Avocat** – Et c'est ce qu'il a fait... dès le moment où il est mort.

**Saint Pierre** – Et ?

**Avocat** – Il est depuis plus de cinquante ans en grande discussion avec le rabbin qui l'a accueilli.

**Saint Pierre** – Pour savoir s'il est digne d'aller au paradis ?

**Avocat** – Apparemment, ils n'en sont pas encore arrivés à ce stade du débat... Pour l'instant, le rabbin questionne la Torah pour savoir si le paradis existe vraiment pour les Juifs, et si oui quelle pourrait bien en être la nature.

**Saint Pierre** – Je vois...

**Avocat** – Mon client commence à s'impatienter un peu, et il a décidé de tenter sa chance auprès de vous.

**Saint Pierre** – Un plan B, en quelque sorte...

**Avocat** – Disons que... en tant que scientifique, Monsieur Einstein étudie toutes les options. Et il en est arrivé à la conclusion que le paradis des Catholiques est beaucoup plus tangible que celui des Juifs.

**Saint Pierre** – Vous êtes juif aussi, j'imagine.

**Avocat** – Non pratiquant, je vous rassure. Comme mon client, en somme...

**Saint Pierre** – Vous me mettez un peu dans l'embarras.

**Avocat** – Votre paradis n'est pas explicitement réservé aux Catholiques, n'est-ce pas ? Tous

les hommes de bonne volonté y sont les bienvenus...

**Saint Pierre** – En effet... Mais pour accéder au paradis, encore faut-il y croire. Or on peut dire que Monsieur Einstein était un athée convaincu. Toutes religions confondues...

**Avocat** – Athée... c'est un bien grand mot. Pour ma part, je dirais plutôt agnostique.

**Saint Pierre** – Laissez-moi vous lire ce qu'il a écrit dans une de ses lettres : « Le mot Dieu n'est pour moi rien de plus que l'expression et le produit des faiblesses humaines, la Bible un recueil de légendes, certes honorables mais primitives, qui sont néanmoins assez puérides. Aucune interprétation, aussi subtile soit-elle, ne peut selon moi changer cela. » Ne pensez-vous pas qu'un homme qui tient de tels propos peut être qualifié d'athée ?

**Avocat** – Pourtant, Einstein se définissait lui-même comme « un non-croyant profondément religieux ».

**Saint Pierre** – En 1929, lorsqu'un rabbin lui demande s'il croit en Dieu, Einstein répond : « Je crois au Dieu de Spinoza qui se révèle lui-même dans l'ordre harmonieux de ce qui existe, et non en un Dieu qui se soucie du destin et des actions des êtres humains. »

**Avocat** – C'est un fait que Dieu, depuis qu'il a chassé ses créatures du jardin d'Eden en leur accordant par là-même la liberté, et la responsabilité de leurs actes, intervient très peu dans les affaires humaines.

**Saint Pierre** – Vous oubliez Jésus-Christ...

**Avocat** – Einstein ne remettait pas en cause son existence, et il avait la plus grande admiration pour lui. Mais avouez que depuis la mort de Jésus, à part quelques miracles de temps en temps, Dieu reste très discret.

**Saint Pierre** – Accordons à Einstein le bénéfice du doute en matière de foi... et examinons les retombées concrètes de ses découvertes scientifiques.

**Avocat** – On ne peut nier qu'elles sont immenses. Einstein est considéré comme le plus grand génie du XXème siècle. Il a littéralement révolutionné notre conception de l'univers.

**Saint Pierre** – Il a aussi ses détracteurs... Certains prétendent qu'il n'a fait que populariser les travaux de ses moins illustres prédécesseurs, d'autres disent que c'est sa femme qui lui a soufflé sa célèbre théorie...

**Avocat** – On dit aussi que c'est Corneille qui a écrit les pièces de Molière, et Marlowe celle de Shakespeare...

**Saint Pierre** – Ce ne serait pas la première fois dans l'histoire qu'un homme s'attribuerait le génie de sa femme... Mais je ne suis pas apte à en juger. C'est pourquoi je parlais des conséquences de ses découvertes, et non de ses découvertes elles-mêmes.

**Avocat** – Là, il n'y a pas photo, si j'ose dire. Sans lui, pas de télévision haute définition et pas de GPS.

**Saint Pierre** – La télévision et le GPS ont-ils rendu les hommes meilleurs ? C'est ça la question.

**Avocat** – C'est aussi l'inventeur d'un des premiers prototypes de réfrigérateur.

**Saint Pierre** – D'aucuns disent surtout qu'il est à l'origine de la bombe atomique.

**Avocat** – Il n'a pas activement participé au Projet Manhattan, qui devait aboutir à la création de la première bombe nucléaire.

**Saint Pierre** – Mais c'est lui qui, dans une lettre au Président Roosevelt, lui conseillait de lancer sans tarder ce projet.

**Avocat** – Seulement pour devancer les nazis dans leur quête de l'arme absolue.

**Saint Pierre** – Admettons...

**Avocat** – Un scientifique ne saurait être tenu responsable des utilisations malveillantes de ses découvertes. Pas plus que Dieu, qui a créé l'Homme, n'est responsable de ses mauvaises

actions.

*Un temps.*

**Saint Pierre** – Sa vie privée, en tout cas, ne plaide guère en sa faveur... C'était un coureur de jupons...

**Avocat** – Personne n'est parfait...

**Saint Pierre** – Divorcé.

**Avocat** – Je pense pas que l'Église interdise encore aux divorcés l'entrée du paradis.

**Saint Pierre** – Remarié avec sa propre cousine.

**Avocat** – L'Église ne l'interdit pas formellement non plus.

**Saint Pierre** – Mauvais père...

**Avocat** – C'était un homme très occupé... entièrement dédié à ses travaux.

**Saint Pierre** – On ne sait même pas ce qu'il est advenu de sa première fille.

**Avocat** – Tout homme a ses faiblesses... Mais on ne peut contester ses engagements : pour le pacifisme, contre le racisme...

**Saint Pierre** – Socialiste, sioniste... N'entrons pas dans ces considérations, cela risquerait de nous entraîner très loin.

**Avocat** – Il faut pourtant bien prendre une décision...

**Saint Pierre** – Vous avez raison... Alors posons-nous cette simple question : le monde aurait-il été meilleur ou pire sans Albert Einstein ?

**Avocat** – Sachant que tout cela est très relatif...

*Moment de perplexité. Ils feuilletent tous les deux leurs dossiers, sans grande conviction.*

**Saint Pierre** – Il fait une chaleur, ici...

**Avocat** – On n'est pourtant qu'au mois d'avril...

**Saint Pierre** – L'enfer est juste à côté, et c'est très mal isolé. Mais je peux vous proposer quelque chose à boire, si vous voulez...

**Avocat** – Volontiers.

*Saint Pierre sort un instant et revient avec deux bouteilles de Corona..*

**Saint Pierre** – Tenez.

**Avocat** – De la bière ? Au paradis...

**Saint Pierre** – C'est chez les musulmans que l'alcool est interdit...

**Avocat** – Avec ou sans alcool, l'important c'est que ce soit bien frais.

*Ils boivent avec une évidente satisfaction.*

**Saint Pierre** – Alors qu'est-ce qu'on en fait, de votre Albert Einstein ? Juif, athée, apprenti sorcier, misogyne, possiblement plagiaire et assurément polisson... Reconnaissez que pour postuler au paradis, son CV ne plaide pas beaucoup en sa faveur.

**Avocat** – Ce n'était pas un saint, c'est certain, mais bon... Ce n'était pas le diable non plus.

*Ils boivent une autre gorgée.*

**Saint Pierre** – Vous disiez qu'il avait inventé le réfrigérateur ?

**Avocat** – En tout cas, on peut dire que ce fut un précurseur dans ce domaine. Il a même déposé un brevet.

**Saint Pierre** – En somme, c'est un peu grâce à lui qu'aujourd'hui, on peut déguster une bonne bière bien fraîche...

**Avocat** – C'est moins glorieux que d'être l'auteur de la célèbre formule  $E = MC^2$ , mais ça a le mérite d'être plus concret.

**Saint Pierre** – C'est donc en tant qu'inventeur du frigo que nous lui ferons une place au paradis.

**Avocat** – C'est une sage décision.

*Saint Pierre paraphe un document et le tend à l'autre.*

**Saint Pierre** – Ça veut dire quoi, exactement,  $E=MC^2$  ? Je n'ai jamais trop compris.

**Avocat** – En gros, c'est le principe d'équivalence entre la masse et l'énergie. Dans certaines circonstances, la masse se transforme en énergie, et vice versa. Finalement, remplacez E par énergie divine, et c'est pour ainsi dire la preuve de l'existence de Dieu.

**Saint Pierre** – N'en rajoutez pas trop quand même...

**Avocat** – Vous avez raison... Une bonne bière bien fraîche, ça c'est la preuve de l'existence de Dieu.

**Saint Pierre** – Puisque notre décision est prise, faites-le donc entrer. Nous allons trinquer avec lui...

**Avocat** – Vous verrez, c'est un type qui gagne à être connu.

## 161. Kushim

*Un homme préhistorique arrive. Il est sommairement vêtu d'une peau de bête et tient une hache en silex à la main. Il s'assied sur un rocher pour se reposer jusqu'à somnoler un peu. Dans un flash de lumière, une femme apparaît, portant une combinaison futuriste, et un pistolet laser à la ceinture. L'homme préhistorique, évidemment surpris et sur la défensive, se lève en brandissant sa hache.*

**Femme** – Ne vous inquiétez pas mon brave, je ne vous veux aucun mal.

**Homme** – Qui es-tu, étrangère ? Que viens-tu faire ici ?

**Femme** – Je suis une voyageuse du temps. Oui, je sais, vous ne comprenez pas trop ce que ça veut dire, c'est normal.

**Homme** – Une voyageuse ?

**Femme** – Du temps, oui. Comment vous expliquer ça... ? Je viens du futur, si vous préférez.

**Homme** – Le futur ? Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est loin ? Au-delà des montagnes ?

**Femme** – Évidemment... Comment un homme préhistorique pourrait bien appréhender la notion de futur ? Ce qui vous caractérise justement, c'est que vous n'êtes pas encore entré dans l'Histoire.

**Homme** – L'histoire ? Quelle histoire ?

**Femme** (*pour elle-même*) – Eh ben... Ce n'est pas gagné... (*À l'autre*) Le futur, mon brave ! Demain, par exemple, c'est le futur, vous comprenez ? Je vis dans le futur et... je suis venue vous faire une petite visite. Pour voir un peu comment ça se passait pour vous à l'âge de pierre.

**Homme** – Je ne connais aucun Pierre. Comment voulez-vous que je sache quel âge il a ?

**Femme** – Non, l'Âge de Pierre... Je voulais dire la préhistoire. Parce que justement, vous ne nous avez laissé aucun récit de ce que vous avez vécu. Puisque vous ne connaissez pas encore l'écriture.

**Homme** – C'est quoi l'écriture ?

**Femme** – L'écriture, c'est... C'est un peu comme les dessins que vous faites sur les murs de vos cavernes. Sauf que ça ne représente rien. Mais ça veut quand même dire quelque chose.

**Homme** – Des dessins qui ne représentent rien ? Qu'est-ce que ça pourrait bien vouloir dire ?

**Femme** – Eh bien ça veut dire... la même chose que quand on parle.

**Homme** – Si c'est la même chose que quand on parle, à quoi ça sert ?

**Femme** – Pour qu'on se souvienne de vous ! Quand vous ne pourrez plus parler. Je veux dire quand vous serez mort...

**Homme** – Je me souviens très bien des gens qui sont morts... Ceux que j'ai connus en tout cas. Les autres...

**Femme** – Vous savez quoi ? On va laisser tomber l'écriture, parce que là, on ne va jamais s'en sortir. Donc, avant de me matérialiser devant vous, je vivais dans le futur. Et le futur, c'est... demain, si vous préférez.

**Homme** – Demain ?

**Femme** – Oui, enfin, demain... Plusieurs demains, quand même, hein ? Disons, quelques millions, vous voyez ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Bon... Prenons le problème autrement. Avant de vous servir de cette hache en pierre, vous faisiez comment, pour chasser ?

**Homme** – Je ne sais pas.



**Femme** – Eh bien vous chassiez à mains nues, j’imagine. Et avant de maîtriser le feu, vous la mangiez comment, votre viande ?

**Homme** – Je ne sais pas.

**Femme** – Vous la mangiez crue ! Ça c’est le passé. Quand vous étiez un singe. Le présent, c’est maintenant. Vous vous servez d’armes en pierre et vous faites cuire la viande. Demain, vous remplacerez la hache en pierre par un fusil de chasse, et le feu par un four électrique. Ça c’est le futur. Vous voyez ce que je veux dire ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Le futur, c’est le progrès. Et quand vous aurez beaucoup, mais alors beaucoup progressé (*Se désignant elle-même*) vous ressemblerez à ça.

**Homme** – Et ça, c’est le progrès ?

**Femme** – Bah... Oui, quand même ! Ça ne vous saute pas aux yeux ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Donc, comme je vous disais, nous ne savons pas grand chose de vous, ni d’aucun de vos contemporains de la préhistoire, d’ailleurs. Le nom d’aucun d’entre vous n’est passé à la postérité. Vous vous appelez comment ?

**Homme** – Kevin.

**Femme** – Ah oui... En tout cas, le nom d’aucun Kevin n’est resté gravé dans les mémoires pendant la préhistoire. Et vous savez pourquoi ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Parce qu’aucun de ces noms n’a jamais été écrit pendant cette très longue période. Vous savez quel est le premier nom d’homme à avoir été gravé au sens propre dans la mémoire de l’humanité ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Kushim. En fait, on ne sait même pas si c’était un homme ou une femme. En revanche, on sait quel était son métier.

**Homme** – C’était quoi ?

**Femme** – Comptable. Kushim a laissé son nom sur une tablette en terre cuite retrouvée en Mésopotamie. Une tablette datant du quatrième millénaire avant Jésus-Christ.

**Homme** – Jésus-Christ ?

**Femme** – Bon, je vous raconterai ça un autre jour... Mais vous voyez, la première célébrité de l’histoire n’était ni un roi, ni un guerrier, ni un poète, mais un comptable. Il n’a pas signé une grande saga ou un livre saint mais une facture pour une livraison de céréales.

**Homme** – C’est quoi une facture ?

**Femme** – Eh oui... (*Pour elle-même ou pour le public*) Pas évident d’avoir une conversation avec quelqu’un qui n’a pas du tout les mêmes références que vous... Qu’est-ce que vous faites dans la vie, mon brave ?

**Homme** – Je suis chasseur-cueilleur.

**Femme** – Bien sûr.

**Homme** – Et toi ?

**Femme** – Moi ? Je suis chercheuse. Spécialisée dans la préhistoire. Maintenant que nous pouvons voyager dans le temps, je peux enquêter directement sur le terrain. Alors si vous le permettez, je vais vous poser quelques questions. C’est pour ma thèse.

**Homme** – D’accord.

**Femme** – Tout d’abord quelques questions concernant votre état civil. Alors... Nom, Kevin. Date de naissance, je vais laisser en blanc. Profession, chasseur-cueilleur. Marié ?

**Homme** – Marié ?

**Femme** – Est-ce qu'il y a... une Madame Kevin ? (*L'autre n'a pas l'air de comprendre.*) Est-ce que vous avez une femme ?

**Homme** – J'en avais deux, mais un ours m'en a bouffé une la semaine dernière, et l'autre est partie avec un chasseur qui ramenait plus de gibier que moi à la caverne. J'en ai assommé deux autres que j'ai trouvé perdues dans la forêt et je les ai ramenées à la maison. Elles ont l'air de se plaire...

**Femme** – Je vais cocher veuf, séparé... et en union libre. Alors, venons-en à votre mode de vie. Comment ça se passe, vos journées, mon brave ?

**Homme** – Le matin, je me lève avec le soleil, et je vais me baigner dans la rivière. Après je pars à la chasse avec les copains. En rentrant on fait des grillades. Une petite sieste après manger avec mes deux femmes. L'après-midi on retourne un peu à la pêche. Et le soir on se raconte des histoires autour du feu...

**Femme** – Eh ben... Ça ressemble aux vacances idéales, dites-moi. Ça me donnerait presque envie de rester. (*On entend comme une petite alerte sonore, et elle consulte l'écran de son portable avant de revenir à son interlocuteur.*) Malheureusement, ma vie à moi est un peu plus compliquée. Il va falloir que je vous quitte, mais je reviendrai, c'est promis.

**Homme** – D'accord... Et si vous voulez être ma troisième femme...

**Femme** – Je vais y réfléchir... Mais maintenant, pour ne pas risquer de modifier le cours de l'histoire, je vais vous exposer avec ce pistolet à un rayonnement qui vous fera complètement oublier cette conversation. Rassurez-vous, ce n'est pas dangereux et c'est absolument indolore.

*Elle sort son pistolet, et l'autre le regarde avec curiosité. D'un geste brusque, il parvient à s'en emparer et le braque sur sa propriétaire.*

**Homme** – C'est une nouvelle arme pour la chasse ?

**Femme** – Non, pas exactement. Mais attention, il faut savoir s'en servir quand même. Donnez-moi ça...

*L'homme préhistorique appuie sur la gâchette et un flash lumineux sort du canon, paralysant la femme un moment, avant qu'elle ne se remette à nouveau en mouvement. Elle semble complètement désorientée.*

**Femme** – Bonjour... Mais qu'est-ce que je fais là ? Et d'abord, qui êtes-vous ?

**Homme** – Je m'appelle Kevin. Et vous ?

**Femme** – Je ne me souviens de rien... Même pas de mon nom... Vous savez comment je m'appelle ?

**Homme** – On va t'appeler Kushim.

**Femme** – Kushim ?

**Homme** – Bienvenue dans la préhistoire, Kushim.

**Femme** – C'est quoi la préhistoire ?

**Homme** – Ben... la préhistoire, c'est maintenant.

**Femme** – Bon... Et vous faites quoi dans la vie, Kevin ?

**Homme** – Je suis chasseur-cueilleur. Je pêche un peu, aussi. Et toi, qu'est-ce que tu sais faire, exactement ?

**Femme** – Rien... Ah si, je sais compter, je crois. Et écrire aussi.

**Homme** – Qu'est-ce que tu veux compter ?

**Femme** – Je ne sais pas... Je pourrais compter les animaux que vous ramenez de la chasse, et les poissons que vous rapportez de la pêche.

**Homme** – À quoi ça sert ?

**Femme** – Je ne sais pas. En tout cas, c'est tout ce que je sais faire.

**Homme** – Bon, je vais en parler aux autres. Viens avec moi.

**Femme** – Je vous suis...

**Homme** – Si tu ne sers à rien, au pire on pourra toujours te bouffer.

**Femme** – On a toujours besoin d'un bon comptable, vous savez. Vous allez voir, ça va vous changer la vie.

**Homme** – Tu crois ?

**Femme** – J'en suis sûre. Vous verrez, je vais vous faire entrer dans l'Histoire.

**Homme** – L'Histoire ? J'espère que ce n'est pas une arnaque...

## 162. Contrechamp

*La scène est vide à l'exception d'un tableau dont on ne voit que le dos, appuyé contre le mur du fond. Le premier gendarme est là, examinant ses notes. Le deuxième gendarme arrive. Les deux gendarmes peuvent indifféremment être des hommes ou des femmes.*

**Gendarme 2** – Drôle de temps, pour un mois de juillet, non ?

**Gendarme 1** (*la tête ailleurs*) – Oui... Un temps à se suicider...

*L'autre lui lance un regard étonné.*

**Gendarme 2** – On est en plein jour et on a l'impression qu'il fait nuit...

**Gendarme 1** – Un peu comme dans cette ténébreuse affaire. Tout a l'air simple, mais rien n'est clair.

**Gendarme 2** – Bon, alors, qu'est-ce qui s'est passé, ici ?

**Gendarme 1** – Un suicide, apparemment. Un malheureux qui se serait tiré une balle dans le cœur.

**Gendarme 2** – Et donc il est mort.

**Gendarme 1** – Oui... mais pas sur le coup.

**Gendarme 2** – Tiens donc...

**Gendarme 1** – Il n'était que blessé. Il a eu le temps de regagner la mansarde qu'il louait dans cette auberge, et il n'est mort que le lendemain. C'est-à-dire aujourd'hui.

**Gendarme 2** – Vous avez pu recueillir son témoignage ?

**Gendarme 1** – Je lui ai posé quelques questions, mais il était déjà plus ou moins inconscient. Ou alors il n'avait pas envie de se confier à un gendarme.

**Gendarme 2** – Vous auriez dû vous faire passer pour un prêtre, et le recevoir en confession avant de lui accorder l'extrême-onction. Je plaisante... Vous avez quand même réussi à en tirer quelque chose ?

**Gendarme 1** – Je lui ai demandé s'il avait essayé de se suicider. Il m'a répondu... « je le crois ».

**Gendarme 2** – Je le crois ?

**Gendarme 1** – Je le crois.

**Gendarme 2** – C'est tout ?

**Gendarme 1** – Non, il a ajouté : « n'accusez personne d'autre ».

**Gendarme 2** – C'est étrange, en effet. Mais bon. Il a confirmé qu'il s'agissait d'un suicide.

**Gendarme 1** – Oui.

**Gendarme 2** – Dans ce cas... on n'a plus rien à faire ici.

**Gendarme 1** – Je suppose que non.

**Gendarme 2** – Vous n'avez pas l'air convaincu. Si ce pauvre type a dit qu'il s'était suicidé, nous n'avons pas de raison de mettre sa parole en doute.

**Gendarme 1** – Non, bien sûr.

**Gendarme 2** – Pourquoi aurait-il dit qu'il s'était suicidé si ce n'était pas le cas.

**Gendarme 1** – Pour protéger quelqu'un, peut-être...

**Gendarme 2** – Vous voulez dire... son assassin ?

**Gendarme 1** – Je ne sais pas. Mais je me méfie des apparences.

**Gendarme 2** – Là il ne s'agit pas de simples apparences, mais d'un aveu... L'aveu de la victime. Ou du coupable, si vous préférez. Il est tout de même très rare qu'un suicidé soit en

mesure de confirmer qu'il est bien l'auteur de son propre meurtre.

**Gendarme 1** – Oui, vous avez sans doute raison.

**Gendarme 2** – On a retrouvé l'arme du crime ? Enfin, je veux dire l'arme qui aurait servi à...

**Gendarme 1** – Non. Il s'agirait d'un revolver, qu'il aurait volé à quelqu'un. Une arme assez rudimentaire.

**Gendarme 2** – Pas étonnant qu'il se soit raté.

**Gendarme 1** – C'est curieux... Vous savez quelles ont été ses dernières paroles ?

**Gendarme 2** – Décidément, il était plutôt bavard, pour un suicidé... Et donc, qu'est-ce qu'il a dit ?

**Gendarme 1** – « Encore raté ».

**Gendarme 2** – Encore raté ?

**Gendarme 1** – C'est ce qu'il a dit à son frère, venu de Paris pour l'accompagner dans ses derniers instants. J'imagine qu'il voulait dire que dans sa vie, il avait vraiment tout raté. Même son suicide.

**Gendarme 2** – Et vous dites qu'il est rentré à sa chambre après ce coup de feu. Alors où est-ce qu'il a eu lieu, ce présumé suicide ?

**Gendarme 1** – Dans un champ.

**Gendarme 2** – Un champ ?

**Gendarme 1** – Un champ de blé, oui.

**Gendarme 2** – Et vous pensez que ce détail pourrait avoir son importance ?

**Gendarme 1** – Quel détail ?

**Gendarme 2** – Vous avez d'abord dit un champ. Puis vous avez précisé un champ de blé.

**Gendarme 1** – Ah oui... Euh, non... J'ai dit ça comme ça.

**Gendarme 2** – D'ailleurs, comment savez-vous qu'il s'agit d'un champ de blé, et pas d'un champ de patates, par exemple.

**Gendarme 1** – Vous allez voir...

*Il retourne la toile, dont on ne voyait jusque là que le dos. Il s'agit du Champ de blé aux corbeaux, dernier tableau de Vincent Van Gogh. Au choix du metteur en scène, le premier gendarme peut se contenter de montrer le tableau au deuxième, sans que le public puisse voir le côté peint de la toile.*

**Gendarme 2** – Qu'est-ce que c'est que cette horreur ?

**Gendarme 1** – Son dernier tableau.

**Gendarme 2** – Alors ce vagabond peignait des tableaux ?

**Gendarme 1** – Oui... Il était connu comme peintre.

**Gendarme 2** – C'était pas un peintre connu ?

**Gendarme 1** – Non. Je veux dire qu'il était connu pour être peintre. C'était son métier. Mais je ne pense pas que c'était un peintre connu. Sinon il n'aurait pas fini ses jours dans une telle misère.

*L'autre examine le tableau.*

**Gendarme 2** – Vous avez raison, il s'agit bien d'un champ de blé. Vous avez noté d'autres indices sur ce tableau qui pourraient nous aider dans notre enquête ?

**Gendarme 1** – Quel genre d'indices pourrait-on voir sur un tableau ?

**Gendarme 2** – Je ne sais pas... Il aurait pu peindre son meurtrier. Tandis qu'il arrivait vers lui depuis l'autre bout du champ.

**Gendarme 1** – Visiblement, il n'a pas eu le temps.

**Gendarme 2** – Pourtant, il a eu le temps de peindre les corbeaux.

**Gendarme 1** – Il faudrait pouvoir interroger les corbeaux, alors. Ils ont sûrement tout vu.

**Gendarme 2** – Il y a eu une autopsie ?

**Gendarme 1** – C'est son médecin qui a examiné le corps.

**Gendarme 2** – Son médecin ? Je vois... Une autopsie à la bonne franquette, en quelque sorte. Et que dit ce légiste amateur ?

**Gendarme 1** – D'après lui, c'est bien le cœur qui a été visé, mais la balle a été déviée par une côte, et elle a terminé sa course dans l'abdomen.

**Gendarme 2** – Un tir à bout portant ?

**Gendarme 1** – C'est un médecin homéopathe, vous savez. Pas un expert en balistique. On ne peut rien conclure de définitif à partir de ses déclarations...

**Gendarme 2** – Une affaire assez ténébreuse, en effet. Aussi ténébreuse que le ciel qu'il a représenté sur ce tableau juste avant de recevoir cette balle.

**Gendarme 1** – À vrai dire, on n'est même pas sûr que ce soit vraiment dans ce champ de blé que le drame a eu lieu.

**Gendarme 2** – Aucun témoin direct, donc.

**Gendarme 1** – À part les corbeaux ? Non, pas de témoins. Seulement des rumeurs.

**Gendarme 2** – Quel genre de rumeurs ?

**Gendarme 1** – Au sujet de deux garnements. Deux frères. Des fils de bonne famille qui passent leurs vacances ici. Ils auraient pris ce type comme souffre-douleur, et ils auraient pu le tuer accidentellement, en voulant récupérer l'arme qu'il leur avait volée.

**Gendarme 2** – Mais lui, il a affirmé s'être suicidé. Pourquoi aurait-il cherché à innocenter ses bourreaux ?

**Gendarme 1** – Je ne sais pas... Par charité chrétienne, peut-être.

**Gendarme 2** – Ouais...

**Gendarme 1** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Gendarme 2** – Si je résume, on a un clochard qui meurt d'une balle dans la poitrine deux jours après l'avoir reçue, on ne sait pas exactement où et quand. Et on ne sait pas non plus par qui et avec quelle arme cette balle a été tirée. Il pourrait donc s'agir d'un suicide, mais aussi d'un meurtre ou d'un accident.

**Gendarme 1** – Oui, c'est à peu près ça.

*L'autre réfléchit une seconde en examinant le tableau.*

**Gendarme 2** – Le type qui a peint ça était quand même sacrément dépressif, non ?

**Gendarme 1** – C'est sûr.

**Gendarme 2** – Pourquoi ne pas valider l'hypothèse du suicide, qui semble arranger tout le monde ?

**Gendarme 1** – Et puis un artiste maudit qui se suicide, c'est romantique. Ça aidera peut-être à construire sa légende.

**Gendarme 2** – Croyez-moi, dans une semaine, tout le monde aura oublié jusqu'au nom de ce vagabond. Il s'appelait comment, d'ailleurs.

*L'autre regarde sur un papier.*

**Gendarme 1** – Van Gogh.

**Gendarme 2** – Van Gogh ?

**Gendarme 1** – Vincent Van Gogh. Il était hollandais.

**Gendarme 2** – Ce qui est sûr, c'est qu'on ne verra jamais ses tableaux dans un musée.

**Gendarme 1** – Allez savoir...

**Gendarme 2** – Vous accrochiez ça au dessus du buffet dans votre salle à manger, vous ?

**Gendarme 1** – Non.

**Gendarme 2** – Alors allons-y. On a assez perdu de temps comme ça.

## 163. L'effondré

*Une femme est là. Un homme arrive.*

**Femme** – Bonjour, comment ça va ?

**Homme** – Vous voulez vraiment savoir comment ça va ?

**Femme** – Oui, bien sûr... Enfin, non, je disais ça par politesse, mais... Pourquoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

**Homme** – Qu'est-ce qui ne va pas ? Les jeux sont faits, chère Madame. Rien ne va plus. Le processus de l'effondrement global est déjà enclenché.

**Femme** – L'effondrement ? L'effondrement de quoi ?

**Homme** – Notre propre effondrement ! L'effondrement de notre civilisation ! Si on peut appeler ça une civilisation...

**Femme** – Ah oui... Notre civilisation... Vous m'avez fait peur. J'ai cru que vous parliez de votre toit. Ou du mien.

**Homme** – Mais c'est exactement ça ! La maison brûle, et le toit va nous tomber sur la tête.

**Femme** – D'accord... Mais à part ça, ça va ?

**Homme** – Vous trouvez que tout va bien, vous ?

**Femme** – J'ai toujours mes problèmes d'allergie, mais bon... Ce n'est pas la fin du monde.

**Homme** – Eh bien si, justement. C'est la fin du monde !

**Femme** – Vous avez des problèmes d'allergie, vous aussi ?

**Homme** – Oui. Je suis allergique à cette société, qui creuse sa tombe avec ses propres dents, en engloutissant jour après jour toutes les ressources de la planète.

**Femme** – Bien sûr...

**Homme** – Vous avez entendu parler de la déforestation ?

**Femme** – La déflorestation ? Qu'est-ce que vous voulez...? Il faut bien se faire déflorer un jour. Moi, quand ça m'est arrivé, j'avais quinze ans. C'était avec un ami de ma mère et... Mais enfin pourquoi vous me parlez de ça ?

**Homme** – Les forêts ! Je vous parle des forêts. Ou ce qu'il en reste. La déforestation ! Vous êtes au courant, tout de même ?

**Femme** – Oui, enfin... Vite fait...

**Homme** – Chaque seconde qui passe, la forêt amazonienne perd en surface l'équivalent d'un terrain de football.

**Femme** – Ah oui... Ça fait beaucoup de terrains de foot.

**Homme** – Soixante par minute. Trois mille six cents par heure. 31 536 000 par an.

**Femme** – Eh ben... On n'a pas fini de voir du foot à la télé. Moi, c'est pour ça que j'ai résilié mon abonnement à Canal Plus. Il n'y a que du foot. Vous aimez le foot, vous ?

**Homme** – Je déteste le foot.

**Femme** – Enfin, l'Amazonie, c'est loin. Et puis les Brésiliens, le foot, c'est leur grande passion, non ?

**Homme** – L'Amazonie, chère Madame, c'est le poumon de notre planète. Quand la forêt amazonienne tousse, c'est le monde entier qui s'enrhume.

**Femme** – Mes poumons, à moi, ils sont allergiques aux pollens d'arbres. Alors s'il pouvait y en avoir un peu moins sur Terre, des arbres, je respirerais sûrement déjà mieux. J'ai demandé à ma voisine d'élaguer un peu ses platanes, mais elle ne veut rien savoir. Que voulez vous que je fasse ? Si c'était une chienne qui aboyait trop fort, je pourrais toujours lui lancer une



boulette de viande à l'arsenic. Mais un arbre... Qu'est-ce qu'on peut bien faire contre un arbre ? Je ne peux pas l'empoisonner. Je veux dire l'arbre, pas ma voisine. Encore que... Je pourrais lui offrir une pomme empoisonnée... J'ai un pommier, dans mon jardin.

**Homme** – Et le réchauffement climatique, vous en avez entendu parler ?

**Femme** – C'est vrai que depuis quelques années, on a de très belles arrière-saisons. L'an passé, je n'ai remis le chauffage en marche qu'au mois d'octobre. Au prix où est le fioul, ça fait quand même des économies...

**Homme** – Et le travail des enfants ?

**Femme** – Ah oui, alors ça, le travail des enfants, c'est un vrai problème. Moi, ça me révolte. J'ai sept petits-enfants, et malheureusement, je ne suis pas sûre qu'ils en trouvent, du travail, quand ils auront fini leurs études.

**Homme** – Et le bien-être animal ?

**Femme** – Les gens qui abandonnent leur chat sur une aire d'autoroute au moment des vacances, on devrait les castrer. Bon, moi j'ai fait castrer le mien, mais ça s'est fait à la clinique vétérinaire. Vous n'avez pas idée de ce que ça coûte, ces petites bêtes-là. D'ailleurs, j'ai pris une mutuelle...

**Homme** – Je vous parle des abattoirs, Madame !

**Femme** – Les abattoirs... Vous avez raison... J'ai vu un reportage là-dessus à la télé la semaine dernière. Quand on voit ces pauvres gens qui travaillent à la chaîne là-dedans toute la journée. Couverts de sang. Pour un salaire de misère. Franchement, je les plains. Enfin, si on veut manger un bon steak de temps en temps... Moi je dis que les abattoirs, c'est comme les hôpitaux. On devrait considérer ça comme un service public. Ces gens-là ne sont pas assez payés. On ne trouve plus personne pour travailler dans les abattoirs... Avec le chômage qu'il y a en France. Vous travailleriez dans un abattoir, vous, même si c'était bien payé ?

**Homme** – Ce que je suis en train de vous expliquer, chère Madame, c'est que nous allons tous mourir...

**Femme** – Et je suis bien d'accord avec vous ! C'est ce que je dis toujours à ma mère, d'ailleurs. Elle a quatre-vingt-douze ans, ma mère. On va tous mourir, alors bon. Que ça soit de ça ou d'autre chose. Ce n'est pas la peine de se priver. Non parce que ma mère, si on lui interdit son paquet de cigarillos tous les jours, et son petit verre de rhum après chaque repas. Je crois que ça, ça l'achèverait. Vous fumez vous ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Vous avez bien raison. Vous ne buvez pas non plus, je suppose.

**Homme** – Non plus.

**Femme** – Dans sa maison de retraite, on l'appelle Fidel.

**Homme** – Fidèle ?

**Femme** – Comme Fidel Castro ! À cause des cigares et du rhum. Peut-être un peu à cause de la barbe, aussi... Vous avez une mère, vous ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Tout le monde a une mère, non ?

**Homme** – La mienne est morte la semaine dernière, d'un virus informatique.

**Femme** – Un virus informatique ?

**Homme** – Un virus qui a muté depuis un ordinateur australien pour s'adapter à l'autruche, et puis qui s'est transmis à l'homme. Surtout ceux qui avaient déjà tendance à faire l'autruche.

**Femme** – Je vois. Alors c'est pour ça que... Je voyais bien que ça n'avait pas l'air d'aller.

**Homme** – Je suis effondré.

**Femme** – Désolée, vraiment. Si je peux faire quelque chose pour vous... Mais pour l'instant,

je vais devoir vous abandonner. Il faut que j'aie nourrir mon chat. Parce que lui aussi, s'il n'a pas son petit steak haché tous les jours. Alors bonne journée !

**Homme** – Bonne journée à vous, chère Madame.

## 164. Uchronie

*Un homme et une femme sont assis côte à côte. Il regarde distraitement son portable. Elle lit un livre avec un air très concentré. Elle tourne la dernière page, et met le livre de côté, songeuse. Elle reste un instant perdue dans ses pensées.*

**Femme** – Tu savais ? Christophe Colomb n’a jamais su qu’il avait découvert l’Amérique ?

**Homme** – Comment ça... ?

**Femme** – Jusqu’à la date de sa mort, quatorze ans après avoir posé le pied en Amérique, et après quatre voyages là-bas, il n’avait toujours pas compris qu’il s’agissait d’un nouveau continent. Il croyait avoir seulement découvert une nouvelle route maritime pour aller aux Indes...

**Homme** – Ah oui...

*Silence.*

**Femme** – C’est dingue, si on y pense...

**Homme** – Penser à quoi ?

**Femme** – À quoi ressemblerait le monde aujourd’hui si Christophe Colomb n’avait pas découvert l’Amérique...

**Homme** – Quoi ?

**Femme** – Imagine... La reine d’Espagne refuse de financer cette expédition hasardeuse, comme ont refusé avant elle le roi du Portugal et celui d’Angleterre.

**Homme** – Oui...

**Femme** – Ou alors il fait naufrage, tout simplement.

**Homme** – Et donc... ?

**Femme** – Donc il ne découvre pas l’Amérique ! Et on continue à s’ignorer comme ça jusqu’à aujourd’hui, les Amérindiens d’un côté de l’Atlantique et les Européens de l’autre.

**Homme** – Euh... ouais.

**Femme** – Non mais tu vois un peu les conséquences ?

**Homme** – Quelles conséquences ?

**Femme** – Je ne sais pas moi... Pas de Coca dans le frigo, pas de séries américaines à la télé, pas de Mac Do au coin de la rue...

**Homme** – Ah oui...

**Femme** – Et de l’autre côté, pareil. Les civilisations précolombiennes continuent de prospérer. L’île de Manhattan est couverte de pyramides à la place de gratte-ciels.

**Homme** – Les pyramides, ce n’est pas plutôt au Mexique ?

**Femme** – Oui, bon... de tipis, si tu préfères.

**Homme** – Non, mais si Colomb n’avait pas découvert l’Amérique en 1492, quelqu’un d’autre l’aurait fait un peu plus tard, non ?

**Femme** – Beaucoup plus tard, peut-être. En attendant, les Indiens d’Amérique accèdent à la modernité. Ils se mettent à construire des bateaux, eux aussi et... ce n’est pas fini...

**Homme** – Quoi ?

**Femme** – C’est eux qui traversent l’Atlantique et qui découvrent l’Europe. C’est eux qui nous colonisent. Ils déciment une bonne partie de la population et ils parquent les autres dans des réserves...

**Homme** – Ah ouais...

**Femme** – Le Président de la République est aztèque, le premier ministre est inca et ses ministres mayas. La langue officielle de la France est le Quechua.

**Homme** – Dis donc, tu en connais un rayon.

**Femme** – Je viens de lire un bouquin là-dessus... Tu imagines la situation dans laquelle on serait ?

**Homme** – J’essaie...

*Moment de réflexion intense.*

**Femme** – Et c’est la même chose pour les Africains...

**Homme** – Les Africains ?

**Femme** – Imagine qu’ils se soient développés un peu plus vite que nous. Pas d’esclavage. Ou alors c’est nous les esclaves. C’est eux qui viennent nous coloniser. Le Président est black. La moitié de ses ministres maghrébins. Pareil pour les flics. C’est nous qui habitons dans des HLM en banlieue, et c’est eux qui nous demandent nos papiers à tous les coins de rue sous prétexte qu’on a le teint blafard.

*Elle a l’air passablement exaltée. Il la regarde un peu inquiet.*

**Homme** – Tu es sûre que ça va...

*Elle semble revenir à la réalité, et désireuse de se reprendre.*

**Femme** – Tu as raison, je ne sais pas ce qui m’a pris.

**Homme** – On va plutôt remettre la télé...

**Femme** – Oui, ce sera mieux.

*Il la rassure d’un sourire. Il prend une télécommande, la pointe vers la salle et appuie sur un bouton.*

## 165. Fantasme

*Un homme et femme somnolent côte à côte dans ce qui s'avérera être des fauteuils d'avion. L'homme sort progressivement de son sommeil. Il s'étire un peu, bâille, et regarde machinalement autour de lui, avant de marquer sa surprise. Il regarde avec plus d'attention, et son étonnement se transforme en désarroi. Il regarde par le hublot, ce qui ne le rassure pas du tout. Il fixe son regard sur la passagère assoupie à côté de lui, et qui ronfle. Il ne sait visiblement pas quoi faire. Il pousse discrètement du coude la femme, qui sort elle aussi peu à peu de son sommeil. En ouvrant les yeux, elle s'aperçoit que son voisin la fixe avec insistance, ce qui bien sûr la met mal à l'aise.*

**Homme** – Ça va ?

**Femme** – Euh... oui.

**Homme** – Vous dormez ?

**Femme** – Oui... Enfin, j'essaye...

**Homme** – Donc vous ne dormez plus, on est bien d'accord.

**Femme** – Mais pourquoi vous me demandez ça ?

**Homme** – Parce que moi, je me demande si je suis en train de rêver. Enfin ce serait plutôt un cauchemar. Donc si vous vous ne dormez pas, c'est que moi non plus...

**Femme** – Qu'est-ce qui vous arrive ?

**Homme** – Ce qui m'arrive ? Regardez autour de vous...

*L'autre, pas très réveillée, regarde autour d'elle.*

**Femme** – Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

**Homme** – Ce qui se passe ? Quand je me suis assoupi, cet avion était plein. Pas un seul siège de vide. Je me réveille, et il n'y a plus que nous...

*Elle regarde à nouveau.*

**Femme** – Vous avez raison.

**Homme** – Je ne comprends pas...

**Femme** – On a dû dormir plus longtemps qu'on ne pensait... On est peut-être arrivé à destination. Comme on dormait, on a oublié de descendre. Et les hôtesses n'ont pas osé nous réveiller.

**Homme** – Oui, c'est ce que j'ai d'abord pensé, mais regardez un peu par le hublot.

*Elle regarde.*

**Femme (incrédule)** – Non...

**Homme** – On est toujours en vol !

**Femme** – Vous croyez que l'avion aurait pu repartir vers une autre destination, sans que personne ne pense à nous réveiller ?

**Homme** – Repartir ? À vide ?

**Femme** – C'est vrai, ça ne tient pas debout...

**Homme** – Non, c'est bien ça qui m'inquiète.

**Femme** – Remarquez, ça arrive que des avions volent sans passager. Quand un avion tombe en panne, par exemple, on en envoie un autre pour aller chercher les passagers en rade.

**Homme** – On ne parle pas d'une rame de métro, avec deux passagers qui oublient de descendre au terminus. On est dans un avion, tout de même. Pour le moins, ils passent un coup de balai avant de repartir, non ? Ils nous auraient vus.

**Femme** – C'est vrai... Tout ça est très bizarre... Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Homme** – Je vais aller voir.

**Femme** – Où ça ?

**Homme** – Si je trouve une hôtesse ! Pour lui demander...

*Il se lève. L'autre est de plus en plus inquiète.*

**Femme** – Vous allez me laisser toute seule ?

**Homme** – Il faut bien que j'aie vu s'il y a quelqu'un derrière le rideau...

**Femme** – Le rideau ?

**Homme** – Le rideau qui sépare la cabine, des toilettes et du cockpit !

**Femme** – Ah, oui... Bon, je vous attends...

**Homme** – Oui, ça je ne suis pas trop inquiet là-dessus... Encore que...

**Femme** – Quoi ?

**Homme** – Plus de trois cents passagers ont déjà disparu.

**Femme** – Merci ça me rassure beaucoup...

**Homme** – J'y vais.

*Il s'éloigne vers le rideau du fond, le soulève, et disparaît derrière. L'autre est de plus en plus angoissée. Elle regarde autour d'elle, paniquée. Elle sort un cachet de son sac et l'avale. Puis elle en reprend un deuxième. L'homme revient.*

**Femme** – Alors, qu'est-ce qu'elle a dit ?

**Homme** – Qui ça ?

**Femme** – L'hôtesse.

**Homme** – Il n'y a personne.

**Femme** – Personne ? Comment ça personne ? Il y a forcément une hôtesse.

**Homme** – Il n'y a pas d'hôtesse et pas de steward non plus. Personne.

*Moment de stupeur.*

**Femme** – Si l'avion voyage à vide, ils n'ont pas besoin de l'équipage complet. Il n'y a peut-être à bord que le pilote et le copilote.

**Homme** – Oui, c'est ce que je me suis dit aussi...

**Femme** – Et... ?

**Homme** – La porte de la cabine de pilotage était entrouverte. J'ai frappé et comme personne ne répondait, je suis entré...

**Femme** – Et alors... ?

**Homme** – Vous voulez vraiment savoir ?

**Femme** – Si c'est ce à quoi je pense, je finirai tôt ou tard par m'en apercevoir.

**Homme** – Il n'y a personne dans la cabine de pilotage non plus.

*Autre moment de stupeur.*

**Femme** – Vous avez raison, ça doit être un cauchemar... On va se réveiller et...

**Homme** – Je me suis déjà pincé trois fois...

**Femme** – Ce n'est pas une blague au moins ?

**Homme** – Une blague ?

**Femme** – Une caméra cachée, quelque chose dans le genre...

**Homme** – Si c'est une caméra cachée, elle est vraiment très bien cachée. Et l'équipage aussi. Vous savez, il n'y a pas beaucoup d'endroit où se planquer dans un avion.

**Femme** – Oh mon Dieu, mais alors... on est entrés dans la quatrième dimension ?

**Homme** – J’aimerais pouvoir vous rassurer, mais malheureusement... je n’ai vraiment aucune idée de ce qui nous arrive... Ou alors on est morts.

**Femme** – Pardon ?

**Homme** – L’avion s’est crashé pendant qu’on dormait, et on est déjà dans l’au-delà.

**Femme** – D’accord... Donc vous n’avez rien trouvé d’autre pour me rassurer que de me dire qu’on est peut-être déjà morts...

**Homme** – Je suis tout aussi inquiet que vous, vous savez.

**Femme** – D’un autre côté, c’est vrai. Si on est déjà morts, on ne risque plus de mourir.

**Homme** – Vous croyez que quand on est mort, on se retrouve seul dans un avion sans pilote et sans destination connue ? Et la seule chose dont on soit sûr c’est qu’on va se crasher quand on aura brûlé tout le kérosène...

**Femme** – Dans ce cas, ça ressemblerait beaucoup à la vie, non ?

**Homme** – Et puis on n’est pas complètement seuls, puisqu’on est deux.

**Femme** – Mais qu’est-ce qui a bien pu se passer ? Ils n’ont pas pu tous sauter en parachute.

**Homme** – Et pourquoi ils auraient fait ça ?

**Femme** – Vous êtes vraiment sûr qu’il n’y a personne.

**Homme** – Allez voir si vous voulez, mais on n’escamote pas trois cents passagers et tout un équipage comme ça.

**Femme** – Alors qu’est-ce qu’on fait ?

**Homme** – Que voulez-vous qu’on fasse ? Vous savez piloter un Airbus, vous ?

**Femme** – J’ai déjà du mal avec ma Twingo.

**Homme** – À part attendre qu’on soit à court de kérosène...

**Femme** – Combien de temps on peut tenir, à votre avis ?

**Homme** – On est déjà partis depuis pas mal de temps. Et ce n’est pas un long courrier. Je dirais une heure maximum.

*Silence pesant.*

**Femme** – Je ne sais pas comment vous dire ça mais...

**Homme** – Oui ?

**Femme** – Non, vraiment, c’est un peu embarrassant...

**Homme** – Allez-y toujours, si vous pensez à la même chose que moi...

**Femme** – Ça me donne envie de...

**Homme** – Moi aussi... (*Moment d’embarras*) Mais quand vous dites... Vous voulez dire avec moi, éventuellement ?

**Femme** – Je n’ai pas tellement le choix, non...? Et puis j’ai toujours rêvé de faire ça avec un inconnu dans les toilettes d’un avion.

**Homme** – Remarquez, les toilettes... ça ne s’impose pas forcément. On est les seuls dans cet avion.

**Femme** – Oui, mais moi, dans mon rêve, ça se passe dans les toilettes d’un avion.

**Homme** – Votre rêve ? Parce que vous pensez qu’on est en train de rêver ?

**Femme** – Vous je ne sais pas, mais moi... C’est vrai que je fais ce rêve très souvent.

**Homme** – Dans le doute... C’est le moment ou jamais de le réaliser, non ?

**Femme** – Alors on y va ?

**Homme** – Allons-y.

*Ils se lève tous les deux.*

**Femme** – Vous allez voir qu'on va se réveiller...

**Homme** – Pourquoi vous dites ça ?

**Femme** – Dans mon rêve, quand j'arrive devant la porte des toilettes, elle est fermée... Et c'est à ce moment-là que je me réveille.

**Homme** – Il n'y a plus qu'à espérer que cette fois, elle soit ouverte.

**Femme** – Vous avez vérifié ?

**Homme** – Quoi ?

**Femme** – Tout à l'heure, vous êtes allé voir s'il y avait quelqu'un de l'autre côté du rideau. Vous avez vérifié les toilettes ?

**Homme** – Non... Vous pensez que c'est là où pourraient se cacher les trois cents passagers et l'ensemble de l'équipage ?

**Femme** – Je ne sais plus quoi penser... Mais avouez que si les toilettes étaient fermées de l'intérieur... ce ne serait pas très rassurant.

**Homme** – Sauf si c'est le pilote...

**Femme** – Et peut-être une hôtesse avec lui...

**Homme** – On n'a pas le choix, il faut aller voir...

*Ils disparaissent derrière le rideau du fond.*

*Lumière.*

*Même situation qu'au début. L'homme se réveille, il est un peu déboussolé, mais ne cède pas à la panique. Elle se réveille à son tour.*

**Femme** – Ça va ?

**Homme** – Oui.

**Femme** – Je crois qu'on s'est endormis devant la télé. Qu'est-ce qu'on regardait, déjà ?

**Homme** – Je ne sais plus... Un film. Ça se passait dans un avion.

**Femme** – J'ai fait un drôle de rêve.

**Homme** – Oui, moi aussi.

**Femme** – C'était à la fois très angoissant et...

**Homme** – Et... ?

**Femme** – On ferait mieux d'aller se coucher, non ?

**Homme** – Tu me raconteras ton rêve ?

**Femme** – Oui...

*Ils sortent.*



## 166. Pour finir

*Un homme et une femme sont assis sur ce qui s'avérera être des fauteuils de théâtre. Au choix du metteur en scène, les deux comédiens pourront aussi être assis dans la salle. La femme somnole. L'homme la secoue un peu pour la réveiller.*

**Homme** – Réveille-toi, le spectacle est fini. Les gens commencent à partir. Si on ne veut pas se faire remarquer...

*La femme reprend peu à peu ses esprits.*

**Femme** – Je suis vraiment désolée. Alors je me suis endormie ?

**Homme** – Je te poussais du coude de temps en temps quand tu commençais à ronfler, mais tu dormais tellement profondément... Je n'ai pas osé te réveiller.

**Femme** – Alors je n'ai rien vu de la pièce ?

**Homme** – Je ne sais pas si tu as raté grand chose. Je crois que moi aussi, j'ai piqué du nez à certains moments...

**Femme** – C'est curieux, j'ai fait des rêves bizarres.

**Homme** – Quels rêves ?

**Femme** – Je ne sais plus... De drôles d'histoires... Je ne pensais pas qu'on pouvait rêver autant en si peu de temps. Ça durait quoi, cette pièce ? Une heure ?

**Homme** – Une heure, en temps réel. Mais ça m'a paru durer une éternité...

**Femme** – Moi, mes rêves, c'était du délire... Il y avait l'inspecteur Colombo et Einstein qui arrivaient au paradis. Deux flics qui enquêtaient sur la mort de Van Gogh...

**Homme** – Dommage que tu ne t'en souviennes plus. Tu aurais pu en faire une comédie à sketches.

**Femme** – Ça me reviendra peut-être...

**Homme** – Mais pour l'instant, il faut y aller... Les gens commencent à nous regarder avec un drôle d'air...

**Femme** – En tout cas, merci, j'ai passé un très bon moment.

**Homme** – Je suis content que ça t'ait plu.

**Femme** – Oui, on devrait aller plus souvent au théâtre...

*Ils se lèvent pour sortir.*

## **Elle et lui, monologue interactif**

Un homme et une femme en leur jardin. Sont-ils les premiers ou les derniers ? Sont-ils même un couple ? Dieu seul le saurait s'il n'était pas déjà mort...

## 167. Entrée des artistes

*Le noir (et donc le silence) se fait, comme si le spectacle allait commencer. Mais il ne se passe rien pendant un temps assez long pour que le malaise s'installe. La lumière se rallume dans un coin de la salle où un spectateur et une spectatrice qui ne se connaissent pas sont assis l'un à côté de l'autre. L'homme compulse nerveusement L'Officiel des spectacles. Il regarde sa montre. La femme puise dans un grand pot de pop-corn. Elle grignote de façon compulsive et peu discrète.*

**Lui** – Excusez-moi, vous savez ce qui se passe...?

**Elle** (avec un geste d'ignorance) – On attend les comédiens...

**Lui** – Jusqu'à maintenant, il n'y avait que les spectateurs qui arrivaient en retard au théâtre. Si les acteurs s'y mettent aussi...

*Silence.*

**Elle** (inquiète) – Je peux voir votre *Officiel*. Au cas où la représentation serait annulée...

*Il lui tend son Officiel. Elle ne sait pas comment le saisir avec son pot géant de pop-corn entre les mains.*

**Elle** (lui tendant son pot de pop-corn) – Vous en voulez ?

*Il hésite, puis accepte, pour la débarrasser. Elle feuillette L'Officiel mais semble s'y perdre. Il mange un pop-corn et fait la moue.*

**Elle** (renonçant) – Excusez-moi, j'ai l'habitude de *Pariscope*...

**Lui** (avec un air dégoûté) – Je n'aime pas trop le pop-corn non plus...

*Elle lui rend son Officiel et récupère son pop-corn.*

**Elle** – De toute façon, c'est foutu pour une séance de cinoche... Tant pis, je préfère attendre.

**Lui** – J'espère que ça vaut le coup...

**Elle** (inquiète) – Les critiques sont mauvaises ?

**Lui** (regardant derrière lui) – Il n'y a pas grand monde dans la salle...

**Elle** – Remarquez, les critiques, ça ne veut rien dire, hein... Des fois au théâtre, on voit de ces trucs... Encensés par *Télérama*. Ça dure des heures. Personne n'ose dire qu'il s'emmerde de peur de passer pour un con. Après, on vous dira: la preuve que c'est une pièce profonde, vous n'avez rien compris.

**Lui** – Avec la comédie, au moins, les gens simples ont parfois de bonnes surprises. Même quand les critiques ont trouvé ça sinistre... C'est très dur de faire rire un critique.

**Elle** – Vous êtes critique ?

**Lui** – Pas vous ?

**Elle** – Comédienne...

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – À part les comédiens et les critiques, plus personne ne va au théâtre. Un spectateur sur deux est un acteur. On finira par ne plus savoir où est la scène...

**Lui** – Vous connaissez la pièce ?

**Elle** – Non... Mais j'ai une amie qui joue dedans. Je viens la voir... pour lui faire plaisir.

**Lui** – C'est une actrice connue ?

**Elle** – Elle fait surtout du théâtre...

**Lui** – Dans ce cas... (*Un temps, soupçonneux*) Vous êtes vraiment comédienne ?

**Elle** (inquiète) – Vous trouvez que je joue mal ?

**Lui** – Non, non... Vous jouez très bien.

**Elle** – Comédienne le soir et... gardienne de musée pendant la journée.

**Lui** – Vu la modernité du répertoire, c'est un peu le même métier...

*Silence.*

**Elle** – Je n'ai plus de pop-corn.

**Lui** (*soupirant*) – On sera peut-être morts de faim avant le début de la pièce.

**Elle** – Oui, on dirait qu'ils nous ont oubliés...

**Lui** – Dans quelques années, une femme de ménage retrouvera nos deux squelettes l'un à côté de l'autre, la main dans la main.

**Elle** – La main dans la main... ?

**Lui** – En voyant venir la fin, on s'abandonnera peut-être à un élan de tendresse. On est un peu comme deux naufragés sur une île déserte, hein ? On n'a pas tellement le choix...

**Elle** – Vous croyez qu'ils vont nous rembourser ?

**Lui** (*étonné*) – Vous avez payé ?

**Elle** – Non...

**Lui** – Dans ce cas...

*Ils se lèvent pour partir.*

**Lui** – On pourra toujours revenir un autre jour...

**Elle** – La pièce ne sera sans doute plus à l'affiche. Vu son immense succès...

**Lui** – On ira en voir une autre.

**Elle** – C'est une invitation... ?

**Lui** (*sortant un carton*) – Pour deux personnes.

**Elle** – J'espère que cette fois, ça commencera à l'heure... C'est quoi, cette pièce... ?

**Lui** (*lisant le carton*) – *Elle et lui...*

*Ils échangent un regard dubitatif.*

**Elle** – Ça n'a pas l'air très gai...

**Lui** – N'oubliez pas de rallumer votre portable...

**Elle** – Ah tiens, c'est vrai, j'avais encore oublié de l'éteindre.

*Ils s'en vont.*

## 168. Nuit de noces

*Elle et lui s'affalent sur le canapé, visiblement exténués.*

**Elle** – J'ai cru qu'ils ne partiraient jamais...

**Lui** – Il paraît que sept couples sur dix ne baisent pas pendant leur nuit de noces. Je comprends pourquoi...

**Elle** – On pourrait essayer de faire mentir les statistiques...

**Lui** – Tu oublies qu'on décolle à 6 h 45... De Beauvais...

**Elle** – De Beauvais ?

**Lui** – Je te l'ai dit! J'ai eu les billets avec une enchère sur eBay...

**Elle** – Pourquoi les compagnies low cost décollent de la ville la plus déprimante de France ? D'un autre côté, c'est vrai que quand tu pars de Beauvais, ça fait rêver d'atterrir n'importe où. Même à Bratislava...

**Lui** – Il paraît que c'est très beau, Bratislava... Au printemps...

**Elle** – Tu ne confonds pas avec Prague... ?

**Lui** – C'est à côté, non ?

**Elle** – Les Seychelles, c'est beau toute l'année... Et je te rappelle que le printemps, c'est que dans deux mois...

**Lui** – Oh, les Seychelles... Tout le monde y va...

**Elle** – C'est sûr qu'un voyage de noces à Bratislava, c'est beaucoup plus original... On ne risque pas de croiser beaucoup de jeunes mariés dans l'avion... Le seul couple qui avait confondu Bratislava avec Brasília a revendu ses billets sur eBay...

**Lui** – On se paiera les Seychelles dans quelques années... Pour notre anniversaire de mariage...

**Elle** – C'est ça, pour nos noces d'argent... Quand je ne pourrai plus rentrer dans mon maillot de bain... (*Soupir*) La vie est mal faite. On devrait hériter à 20 ans, commencer à travailler à 50 à la fin de sa retraite, et faire des gosses à 70, histoire de pas vieillir tout seul... Et le mariage ferait office de dernier sacrement...

**Lui** – D'un autre côté, une vie sans belle-mère... est-ce que ça vaut vraiment la peine d'être vécu... ?

**Elle** – Tu crois que je t'aimerai encore, dans 20 ans ?

**Lui** – Est-ce que tu auras encore le choix... ? Quand tu ne rentreras plus dans aucun maillot de bain...

**Elle** – Je connais une fille qui a dit non le jour de son mariage. Pour déconner. Elle voulait dire oui tout de suite après... Mais ça n'a pas du tout fait rire le maire. Elle a dû attendre six mois avant de pouvoir se représenter à la mairie... Il y a un délai de prescription, il paraît. C'est comme pour le permis de conduire. Tu peux pas le repasser tout de suite après l'avoir raté. Tu savais ?

**Lui** – Non...

**Elle** – C'était chiant, ce mariage, non ?

**Lui** – On ne se marie pas pour s'amuser...

**Elle** – Ne me dis pas que c'est pour partir à Bratislava depuis Beauvais au milieu de la nuit, parce que là, je commencerais vraiment à me demander si j'ai bien fait de dire oui... C'est dans quel pays, au fait, Bratislava ?

**Lui** – Je ne sais pas trop... Prague, c'était la capitale de la Tchécoslovaquie...

**Elle** – Alors tu ne sais même pas dans quel pays tu m’emmènes en voyage de nocces! Ma mère a raison, je ne sais vraiment pas où je vais, avec toi...

**Lui** – Attends... Prague, c’est la capitale de la Tchéquie... Bratislava, ça doit être la capitale de la Slovaquie. Ou de la Slovénie... En tout cas, c’est dans la zone euro ! On n’aura même pas à changer d’argent...

**Elle** – Et toi, tu m’aimeras encore, dans 20 ans... ?

**Lui** – Comment ne pas aimer toute la vie une fille qui accepte de me suivre dans un pays inconnu de la zone euro... ?

**Elle** – Si c’est une épreuve, alors...

*Séquence émotion, interrompue par lui.*

**Lui** – Je ne voudrais pas te presser, mais notre avion décolle dans deux heures. Et Beauvais, ce n’est pas la porte à côté...

## 169. Le temps des cerises

*Un couple, assis sur un canapé.*

**Elle** – Tu as vu ? Le cerisier est en fleurs.

**Lui** – Encore une année de passée...

*Silence.*

**Elle** – On est heureux... ?

**Lui** – Oui... (*Un temps*) On s'emmerde, non ?

**Elle** – Ensemble ?

**Lui** – En général.

*Elle réfléchit.*

**Elle** – On pourrait changer de canapé...

**Lui** – Qu'est-ce qu'on ferait de l'ancien ?

**Elle** – Partir en vacances...

**Lui** – Ce n'est pas la saison.

**Elle** – Faire une fête...

**Lui** – Pour fêter quoi ?

**Elle** (*réfléchissant*) – La floraison du cerisier !

**Lui** – Il paraît que les Japonais font ça, au printemps. Ils invitent des amis à admirer leur cerisier, en sirotant du thé, sans rien dire...

**Elle** – Il faudrait se dépêcher. Les premières pétales tombent déjà.

**Lui** – C'est masculin.

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Pétale. C'est masculin. Les premiers pétales. (*Un temps*) Et qui est-ce qu'on inviterait ?

**Elle** – Des amis.

**Lui** – Les gens ne sont jamais libres...

**Elle** – Il suffit de les prévenir à l'avance !

**Lui** – Tu leur proposes de prendre l'apéritif, ils sortent leur agenda. Au lieu de boire l'apéro, on discute d'une date éventuelle. La semaine d'après, ils te rappellent pour annuler et fixer une nouvelle date... (*Un temps*) Moi, quand j'ai envie de boire un coup, c'est tout de suite. Dans trois semaines, je n'aurai peut-être plus soif. Il n'y a plus aucune improvisation !

**Elle** – C'est peut-être parce que les gens ont peur de s'ennuyer, justement...

**Lui** – Tu verras! Ils ne seront pas libres. Ils te proposeront une date. En attendant, les pétales du cerisier seront par terre.

**Elle** – Un tapis de pétales, c'est joli aussi.

**Lui** – Aujourd'hui il fait beau. Quel temps il fera dans un mois ? En plus de faire coïncider les agendas, il faudrait consulter Météo France. Inviter des amis, ça devient encore plus compliqué que de prévoir une éclipse. (*Un temps*) Non... Plutôt que de risquer de m'amuser avec des tas de gens dans un mois, je préfère encore être sûr de m'ennuyer tout de suite avec toi.

**Elle** – C'est gentil...

**Lui** – La dernière fois, mon meilleur ami me laisse un message. Ça faisait six mois que je n'avais pas eu de ses nouvelles. Je le rappelle aussitôt et je lui propose de prendre un café. Il me répond qu'il n'est pas libre, qu'il m'appellera pour fixer une date. J'attends toujours. Je

n'ai jamais su pourquoi il m'avait téléphoné...

**Elle** – Il avait peut-être un coup de cafard... ?

**Lui** – Je ne sais pas si après son coup de fil, il s'est senti beaucoup moins seul. Dans six mois il me rappellera, et ce sera la même chose. Alors c'est ça qu'on appelle des amis, maintenant ? (*Un temps*) Internet, c'est pareil, hein ? On nous dit que c'est « convivial ». Tu n'adresses pas la parole à ton voisin, mais avec ça, tu vas pouvoir bavarder avec les Chinois en espéranto. Tu en connais beaucoup, toi, des Chinois ?

**Elle** – Quand j'étais petite, avec mon voisin d'en face, on essayait de communiquer en morse, la nuit, avec des lampes électriques. Ça ne marchait déjà pas très bien...

**Lui** – Les gens sont surbookés en permanence. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir à faire de tellement intéressant, au point de ne jamais avoir le temps de prendre un verre avec leur meilleur ami à l'improviste ? Moi, j'essaie de rester disponible. Mais personne n'est jamais libre. Alors je m'emmerde... Tu ne t'ennuies pas, toi ?

**Elle** – Avec toi, jamais...

*Silence.*

**Lui** – Et si on se le prenait quand même, cet apéro ?

**Elle** – Tous les deux ?

**Lui** – Tu serais libre ?

**Elle** – Quand ?

**Lui** – Tout de suite.

**Elle** – Pas de problème.

**Lui** – Je vais chercher les verres.

**Elle** – Je m'occupe des cacahuètes.

*On sonne.*

**Lui** – On attend quelqu'un ?

**Elle** – Non. Qui ça peut bien être à cette heure-ci ? On va bientôt passer à table.

*Il fait signe qu'il ne sait pas.*

**Lui** – Les gens sont d'un sans-gêne. On ne peut pas être tranquille cinq minutes, même le week-end.

**Elle** – Je vais aller ouvrir...

**Lui** – Je ne suis là pour personne.

*Elle se retourne vers lui.*

**Elle** – Et si c'est un ami ?

*Il réfléchit.*

**Lui** – Tu lui dis que notre cerisier du Japon est encore en fleurs... Et qu'il repasse quand il aura des cerises.



## 170. Panne de télé

*Un couple assis sur un canapé. La pièce est vide de tout autre meuble. Ils ne font rien, ne disent rien, et regardent fixement droit devant eux.*

**Elle** – Qu'est-ce qu'il y a, ce soir, à la télé ?

**Lui** – Je ne sais pas. Pourquoi ?

**Elle** – Pour savoir... (*Un temps*) Tu ne veux vraiment pas qu'on en rachète une ?

**Lui** – Quand on avait la télé, on ne pouvait pas s'empêcher de la regarder !

**Elle** – C'est fait pour ça, non ?

**Lui** – On était complètement abrutis ! On ne faisait rien d'autre !

*Ils regardent toujours fixement droit devant eux.*

**Elle** (*ironique*) – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ?

**Elle** – Rien...

**Lui** – C'est déjà mieux que de regarder la télé... (*Un temps*) Quand il n'y avait qu'une chaîne, encore, ça allait. Maintenant avec le câble...

**Elle** (*nostalgique*) – Quand j'étais petite, on n'avait pas la télé. J'allais la regarder chez mon voisin...

**Lui** – Tu veux que je demande au voisin si tu peux aller regarder la télé chez lui ?

*Silence.*

**Elle** – On pourrait discuter.

*Il lui lance un regard inquiet.*

**Elle** – Puisqu'on n'a plus de télé, on pourrait en profiter pour discuter.

**Lui** – Vas-y, commence.

*Elle réfléchit.*

**Elle** – Tu m'aimes ?

**Lui** (*interloqué*) – On pourrait peut-être commencer plus progressivement...

*Il réfléchit.*

**Lui** – Qu'est-ce qu'on mange, ce soir ?

**Elle** – Mercredi, c'est le jour du poisson.

**Lui** – Normalement, c'est le vendredi...

**Elle** – Le vendredi, c'est poulet.

**Lui** – C'est pas très catholique, tout ça...

*Silence.*

**Lui** – Qu'est-ce que je prends comme poisson ?

**Elle** – J'irai. Il faut que j'achète des lentilles.

**Lui** – Chez Picard ?

**Elle** – Chez l'opticien... Je ne suis pas trop surgelés, en ce moment...

**Lui** – À propos de surgelé, tu as entendu parler de ce type qui s'est fait congeler ?

**Elle** – Il devait déjà être un peu givré. Si je prenais des maquereaux au poivre ?

**Lui** – C'est pas trop épicé ?

**Elle** – C'est poivré.

*Silence.*

**Lui** – Si un jour tu me trompais, tu me le dirais ?

*Elle le regarde, surprise.*

**Elle** – Tu veux dire: si *tu* me trompais, est-ce que je voudrais que tu me le dises ?

**Lui** – Aussi, oui...

**Elle** – Pourquoi tu me demandes ça ?

**Lui** – Comme ça, pour parler... Comme on n'a plus la télé...

*Elle réfléchit.*

**Elle** – Comment veux-tu que je réponde à cette question ?

**Lui** – Par oui ou par non.

**Elle** – Tu crois vraiment que c'est aussi simple que ça ?

**Lui** – Non ?

**Elle** – Répondre, c'est accepter déjà la possibilité que tu me trompes.

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – C'est comme si tu me demandais: si je t'assassinais, tu préférerais que j'aille me livrer à la police après ou que j'essaie d'échapper à la justice ?

*Il n'a pas l'air de comprendre le rapport.*

**Elle** – Ça suppose que j'envisage tranquillement la possibilité que tu m'assassines. C'est ça, la vraie question. La deuxième est annexe.

**Lui** – Un adultère, ce n'est pas un crime, tout de même.

**Elle** – L'adultère conduit parfois au crime...

*Il réfléchit, un peu inquiet.*

**Lui** – Si je te trompais, tu pourrais me tuer ?

**Elle** – En tout cas, si je le faisais, j'irais certainement me livrer à la police après. La justice a toujours été très clémentine pour les crimes passionnels...

*Silence.*

**Elle** – Donc, tu envisages tranquillement la possibilité de me tromper.

**Lui** – 95 % des animaux sont polygames. Le reste ne vit en couple que le temps d'élever les gosses. Ça prouve bien que la fidélité, ce n'est pas un truc naturel...

**Elle** – On n'est pas des animaux.

**Lui** – Il y a quand même 5 % d'animaux monogames. Ça ne fait pas d'eux des humains pour autant. Pourquoi la fidélité serait un critère d'humanité ?

**Elle** – C'est le fondement de la famille, qui est le fondement de la société.

**Lui** – Alors tu m'es fidèle par civisme ?

*Silence.*

**Elle** – Ça te pèse tant que ça, la fidélité ?

**Lui** – Non... Je me demande seulement si la fidélité a le même sens pour les hommes et pour les femmes.

**Elle** – Et alors ? Pourquoi les hommes sont fidèles, à ton avis ? Quand ils le sont, bien sûr...

*Il réfléchit.*

**Lui** – Pour éviter les complications... ?

*Silence.*

**Lui** – Je me demande si on ne ferait pas mieux de racheter une télé.

## 171. Quarantaine

*Elle est assise sur le canapé. Il arrive.*

**Lui** – C'est dingue, je viens encore d'avoir un coup de fil d'un ami d'enfance qui m'invite pour ses 40 ans. C'est incroyable, non ?

**Elle** – Si vous aviez 20 ans à la même époque, ce n'est pas très étonnant que 20 ans après, vous en ayez 40 à peu près en même temps.

**Lui** – Non, ce qui est dingue, c'est que je n'avais plus aucune nouvelle de tous ces gens depuis des années... Et là, le téléphone n'arrête pas de sonner !

*Silence.*

**Elle** – Tu vas y aller ?

**Lui** – Ça me fait un peu peur. Ils ont dû changer, depuis tout ce temps.

**Elle** – Physiquement, tu veux dire ?

**Lui** – Physiquement, moralement... J'espère qu'ils ne sont pas trop décrépés.

**Elle** (*minaudant*) – Et moi ? Tu es sûr que je suis pas trop décrépée ?

**Lui** – Toi, j'ai eu le temps de m'habituer petit à petit. Mais eux, comme ça, tout d'un coup... C'est carrément *Le Retour des morts-vivants*... C'est bizarre, ce besoin subit de se rassembler à l'approche de la quarantaine.

**Elle** – Ça s'appelle un anniversaire, non ?

**Lui** – On dit que les animaux se rapprochent des hommes en sentant venir la fin. Ça doit être quelque chose comme ça. Une sorte d'instinct grégaire. (*Un temps*) Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui offrir à celui-là, encore ?

**Elle** – Une convention obsèques... ?

**Lui** – C'est cher, non ?

**Elle** – Je plaisante... Et toi ?

**Lui** – Moi aussi.

**Elle** – Non, je veux dire: et toi, tu comptes faire quelque chose pour tes 40 ans ?

**Lui** – Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Tu as une idée pour empêcher ça ? En tout cas, je t'en prie, tu ne me prépares pas de fête surprise, hein... ? Si je ne vois plus tous ces gens depuis 20 ans, il y a sûrement une bonne raison.

*Silence.*

**Lui** – Tu as quel âge, toi, exactement ?

*Elle le regarde, offusquée, mais ne répond pas.*

**Elle** – Il faudrait peut-être qu'on invite les voisins à dîner, un de ces soirs.

**Lui** – Pourquoi ?

**Elle** – Pour rien !

**Lui** – Eux, ils ne nous ont jamais invités.

**Elle** – Avec des raisonnements comme ça...

*Silence.*

**Lui** – Ce n'est pas parce qu'on est voisins qu'on est obligés d'être amis.

**Elle** – Tous nos amis habitent à cinq cents kilomètres! C'est sympa d'avoir des amis à côté de chez soi...

**Lui** – Oui, c'est pratique... Ça limite les frais de déplacement. Donc la pollution. On pourrait presque dire que c'est écologique, de sympathiser avec ses voisins.

*Silence.*

**Lui** – Qu'est-ce qu'il fait, lui, au juste ?

**Elle** – Je ne sais pas exactement. Je le vois partir tous les matins avec une mallette. Je ne sais pas où il va. La prochaine fois, je lui demanderai, si tu veux...

**Lui** – Et elle ?

**Elle** – Ils sont très discrets...

**Lui** – Ça risque d'être joyeux, ce dîner. Si on ne veut pas paraître intrusifs...

**Elle** – Tu pourras toujours parler de toi.

**Lui** – Ils ont des enfants, non ?

**Elle** – Tous les jours, il y en a trois qui sortent de chez eux pour aller à l'école. Je suppose que ce sont les leurs.

**Lui** – Ah oui... Un petit, un moyen et un grand... (*Inquiet*) Il faudra les inviter aussi ?

**Elle** – Non ! On leur précisera que c'est une soirée entre adultes. Ça les mettra à l'aise.

**Lui** (*pris d'un doute*) – Tu me parlais bien des voisins d'en face ?

**Elle** – Des voisins d'à côté! Les voisins d'en face, ils ont déménagé il y a six mois, après leur divorce. Tu n'as pas vu le panneau *À vendre* ?

**Lui** – Non.

**Elle** – D'ailleurs, ils n'avaient pas d'enfants.

**Lui** – Ah ouais... ?

*Silence.*

**Elle** – Ce ne serait pas la semaine ménage, par hasard ?

**Lui** – Ce n'est pas impossible. (*Soupirant*) Le ménage, c'est le ciment du couple... La preuve, un couple, on appelle ça un ménage. Quand on est trois, un ménage à trois.

**Elle** – Trois, ça peut aussi être un couple avec un enfant...

**Lui** – Chacun ses fantasmes.

*Silence.*

**Elle** – Alors ?

**Lui** – Tu crois vraiment qu'on a les moyens d'avoir un enfant en ce moment ?

**Elle** – Ce n'est pas une question d'argent, tu le sais bien... Et puis on n'est pas si pauvres que ça...

**Lui** – On le sera avec une ribambelle de gosses...! Regarde ce qui se passe en Afrique, avec la natalité galopante... J'ai lu un bouquin, il y a des années : *L'Afrique noire est mal partie*. Eh ben ça ne s'est pas arrangé depuis... Aujourd'hui, plus personne ne pense sérieusement que l'Afrique pourrait aller quelque part... Sauf avec la dérive des continents... Plus les gens ont d'enfants, plus ils sont pauvres...

**Elle** – Tu es sûr que ce n'est pas l'inverse ?

**Lui** – En tout cas, si les pauvres ne faisaient pas d'enfants, au bout d'une génération, tout le monde serait riche... Prends les Chinois. Ils n'ont plus droit qu'à un enfant. Eh bien ça va déjà mieux...

**Elle** – Alors commençons par en faire un...

**Lui** – Quand est-ce qu'on s'en occuperait, de cet enfant ? On n'a déjà pas le temps de passer un coup de balai !

**Elle** – On prendrait une femme de ménage.

**Lui** – Où est-ce qu'on le mettrait, ce bébé ?

**Elle** – Tu pourrais installer ton bureau en bas.

**Lui** – Ça commence bien... Et toi ? Tu comptes arrêter de travailler ?

**Elle** – On prendra une nourrice.

**Lui** – En plus de la femme de ménage ? Ce n'est plus un ménage à trois, là, c'est une PME! Je ne suis pas sûr d'avoir l'esprit d'entreprise...

*Silence.*

**Lui** – On ne pourra plus sortir le soir.

**Elle** – On prendra une baby-sitter.

**Lui** – Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point la natalité avait un effet direct sur l'emploi.

**Elle** – Et sur la consommation...

**Lui** – Couches, petits pots, jouets, soins médicaux...

**Elle** – Nouvelle voiture...

**Lui** – Finalement, tu as raison, je crois que cet enfant est capable de sortir le pays de la crise...

## 172. Définition de l'amour (par défaut)

**Lui** (à une interlocutrice imaginaire) – Ça fait combien de temps qu'on se connaît ? Vingt ans, au moins, non ? (*Silence*) Pourquoi on n'a jamais couché ensemble, au fait ? C'est vrai, on s'entend bien... On aurait même pu se marier ! C'est marrant, je te vois un peu comme une ex. Alors qu'on n'est jamais sortis ensemble... On a failli, une fois, tu te souviens ? Tu m'avais fait boire. À moins que ce ne soit le contraire. On a fini chez toi, complètement bourrés. On a rigolé comme des bossus pendant toute la nuit, mais on a oublié de coucher ensemble. C'est peut-être parce qu'on s'entend trop bien, justement. Ça manquerait un peu de piment. On s'ennuierait, à la longue. C'est vrai, on se marre bien tous les deux, mais... Je ne m'imagine pas en train de faire l'amour avec une fille qui se marre. Bon, il y a rire et rire. Je peux faire rire une fille pour coucher avec elle. Mais alors coucher avec une fille qui me fait marrer...! Non, si je couchais avec toi, j'aurais l'impression de coucher avec un copain. Avec une copine, si tu préfères. Et puis je n'aime pas les blondes. Je sais, tu n'es pas blonde. Mais tu l'étais quand je t'ai rencontrée... J'ignorais que ce n'était pas ta couleur naturelle, moi ! À quoi ça tient, hein ? Ce n'est pas que je n'aime pas les blondes, mais... Ça dépend. Ça devait être la couleur. Tu étais un peu trop blonde pour moi. Les filles trop blondes, je ne sais pas, ça me dégoûte un peu. Physiquement. Je ne sais pas pourquoi... Ça doit être une question de peau. Maintenant, c'est trop tard. Je t'imaginerai toujours dans la peau d'une blonde qui s'est fait teindre en brune. Et puis tu n'es pas vraiment brune... C'est pas châtain, non plus. Je ne sais pas comment appeler ça... C'est ni blond ni brun. Ce n'est pas que tu ne me plais pas, hein ? D'ailleurs, tu plais à tous les mecs. D'habitude, c'est plutôt motivant... Mais là, non. Non, je n'arrive pas à définir exactement pourquoi je n'ai jamais eu envie de coucher avec toi... Ça doit être ça, l'amour... Je veux dire, le « je ne sais quoi » qui fait qu'on a envie de baiser ensemble, ou plus si affinités. On a réussi à cerner ce que c'était, dis donc ! Par défaut... Maintenant, pourquoi je me suis marié avec ma femme plutôt qu'avec toi ou une autre, alors là... Bon, déjà, à elle, je lui plaisais. C'était moins compliqué. Si je ne lui avais pas plu, est-ce que je me serais accroché... ? Et si je m'étais accroché, est-ce que ça lui aurait plu... ? On ne le saura jamais. L'amour partagé, c'est plus simple, mais c'est moins... Comment dire... ? À vaincre sans péril, on a le triomphe modeste. D'ailleurs, je me demande ce qu'elle a bien pu me trouver. Tu as une idée, toi... ? Je pourrais lui demander, tu me diras, mais... Si elle me retourne la question... Des fois, il y a des sujets qu'il vaut mieux ne pas aborder. Un peu de mystère, dans le couple, ça ne peut pas nuire. Enfin, il ne faut pas exagérer, non plus. Une fois je suis sorti avec une fille. Au bout d'un an, elle m'a plaqué. Je lui ai demandé pourquoi. Elle m'a répondu qu'elle s'emmerdait au lit avec moi. Un an ! Il y a des limites à la discrétion... Alors maintenant, pourquoi elle est sortie avec moi pendant un an ? Je n'ai même pas pensé à lui demander... Il devait quand même bien y avoir une raison ! Ou alors elle m'a menti. Sur mes performances sexuelles, je veux dire... Pour se venger... Je ne dis pas ça parce que ça m'a vexé dans mon orgueil de mâle, hein ? Ça m'a un peu surpris, c'est tout. C'est vrai, j'ai plutôt la réputation d'être un bon coup. Et toi ? Non, je veux dire, et toi, tu ne veux vraiment pas me dire pourquoi tu n'as jamais eu envie de sortir avec moi ? (*Inquiet*) Tu n'es pas obligée de me répondre, hein ?

## 173. Retrouvailles

*Elle arrive, avec un grand sourire.*

**Elle** (*ravie*) – Tu me reconnais ?

**Lui** (*se retournant embarrassé*) – Non.

**Elle** (*avec un air entendu*) – C'était il y a quelques années, mais bon...

**Lui** – Ah oui, peut-être...

**Elle** (*un peu offusquée*) – Peut-être ?

**Lui** – Si, si, ça me revient, oui... Comment ça va ?

**Elle** – Ça va. Qu'est-ce que tu fous là ?

**Lui** – Ben, rien. Et toi ?

**Elle** (*inquiète*) – J'ai changé à ce point-là ?

**Lui** – Non, pourquoi ?

**Elle** – Tu n'avais pas tellement l'air de me reconnaître, tout à l'heure.

**Lui** – Excuse-moi, je ne m'attendais pas à te revoir, c'est tout.

**Elle** – En tout cas, toi, tu n'as pas changé, hein ?

**Lui** – Merci...

**Elle** – Alors, qu'est-ce que tu deviens ?

**Lui** – Bof, toujours pareil...

**Elle** – Toujours aussi bavard, hein ?

*Il ne sait pas quoi dire.*

**Elle** – Tu es revenu il y a longtemps ?

**Lui** – D'où ?

**Elle** – Ben, de là-bas !

**Lui** – Ah, euh... Oui. Enfin, non.

*Ils se sourient bêtement, gênés.*

**Elle** (*émue*) – Ça m'a fait plaisir de te revoir.

**Lui** (*gêné*) – Moi aussi...

**Elle** (*sur un ton entendu*) – Il faut que j'y aille, là, on m'attend.

*Après une hésitation.*

**Elle** – On s'embrasse ?

**Lui** – OK...

*Le prenant par surprise, elle lui roule un patin.*

**Elle** (*pathétique*) – À une autre fois, peut-être.

**Lui** (*perturbé*) – Peut-être, ouais...

**Elle** – Bon ben, salut Paul !

*Elle se détache de lui, les larmes aux yeux.*

**Lui** – Ouais, salut.

*Elle s'en va. Ils se font des petits signes. Il reste seul.*

**Lui** (*interloqué*) – Paul ?

## 174. Tiens, voilà du Boudin !

*Un couple, admirant contre un mur invisible quelque chose qu'on ne voit pas.*

**Lui** – C'est Bonnard, hein ?

**Elle** – Non, c'est...

*Elle s'approche et, se penchant, lit le nom du peintre sous le tableau.*

**Elle** – Picasso.

**Lui** – Ah oui...

*Ils admirent longuement le tableau, puis passent à un autre.*

**Elle** (*joueuse*) – Tu essaies de deviner ?

**Lui** – Si tu veux...

*Il regarde le tableau attentivement.*

**Lui** – Miró ?

**Elle** – C'est toi qui deviens miro. Faudrait penser au double foyer...

**Lui** – Milo ?

**Elle** – Milo ! Tu veux dire Millet ?

**Lui** – Ah, oui ! Je confonds toujours. *L'Angélu*s de Millet, et la Vénus de Milo.

*Ils passent à un autre tableau.*

**Lui** – À toi !

*Elle regarde avec attention.*

**Elle** – Manet... ?

*Il regarde le nom sous le tableau.*

**Lui** (*corrigeant*) – Monet !

**Elle** – Oh...! C'est un peu pareil, non ?

*Ils passent à un autre tableau.*

**Elle** (*très sérieusement*) – Tiens, voilà du Boudin...

*Il la regarde, interloqué, puis ils regardent tous les deux le tableau.*

**Elle** – C'est bien, hein ?

**Lui** – Oui, c'est...

**Elle** – C'est du Boudin.

**Lui** – Oui...

*Silence.*

**Elle** (*pensive*) – Je me demande toujours...

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Si je ne savais pas que c'était du Boudin, est-ce que je trouverais ça aussi bon.

*Il la regarde sans comprendre.*

**Elle** – Si j'ignorais que ces tableaux valent des milliards ! Franchement, imagine que tu n'aies jamais entendu parler de *La Joconde*. Tu tombes dessus dans une brocante. À vendre. Cinq cents balles. Est-ce que tu peux affirmer, sincèrement, que tu l'accrocherais au-dessus de ta cheminée ? Cette gourde avec son sourire idiot ?

*Il réfléchit.*

**Lui** – On n'a pas de cheminée, de toute façon...

**Elle** – Non, il faut être honnête, on a beau avoir visité des dizaines de musées et des centaines



d'expositions, est-ce qu'on ferait vraiment la différence entre une croûte et un chef-d'œuvre... ?

**Lui** – On ne saura jamais. On ne voit que des chefs-d'œuvre, dans les musées. C'est un tort, d'ailleurs. Dans chaque musée, ils devraient réserver une salle pour exposer exclusivement des croûtes. Le principe du test placebo, tu vois ? Histoire de vérifier si les autres tableaux sont vraiment beaux, ou si on les trouve beaux seulement parce qu'on nous a dit qu'ils l'étaient.

**Elle** – Oh... De toute façon, les musées, c'est comme les églises, hein ? On y va surtout pour l'ambiance.

**Lui** – On n'a pas besoin d'être croyant pour être pratiquant, heureusement... C'est comme pour l'amour...

*Elle le regarde, pas sûre de bien comprendre.*

**Lui** – Non, je veux dire, c'est comme pour le mariage... Regarde-nous... On s'est bien mariés à l'église... Et pourtant on ne croit pas vraiment en Dieu...

*Silence.*

**Elle** – Tu te souviens de notre premier rendez-vous ? Tu m'avais emmenée au musée Picasso...

**Lui** (*nostalgique*) – Ah oui...

**Elle** – On était tellement émus... Ce n'est qu'à mi-parcours qu'on s'est rendu compte que c'était le musée Carnavalet...

**Lui** – Eh oui... Ils sont tous les deux dans le Marais...

**Elle** (*amusée*) – Je commençais à me demander pourquoi les préliminaires duraient si longtemps...

**Lui** – Les préliminaires... ?

**Elle** – Enfin, je veux dire, euh... Picasso... Sa première période...

**Lui** – Ah oui...

*Silence. Ils commencent à s'éloigner.*

**Elle** – Tu as entendu parler de cet artiste qui peint sous la mer ?

*Il ne comprend pas bien.*

**Elle** – Il a une combinaison d'homme-grenouille, il plante son chevalet sur les fonds marins et il peint des coraux.

**Lui** – Des Corot ?

## 175. Disparition

*Un couple, assis sur un canapé. Ils ne parlent pas et ne se regardent pas. Ils semblent s'emmerder. Il se met à chercher quelque chose, mais ne le trouve pas.*

**Lui** – Tu n'aurais pas vu la télécommande ? Elle a disparu...

*Elle le regarde, étonnée.*

**Elle** – Mais... on n'a plus de télé!

**Lui** – Ah oui, c'est vrai...

*Silence.*

**Lui** – Qu'est-ce que tu ferais si je disparaissais ?

*Elle le regarde, interloquée.*

**Elle** – Comme la télécommande ?

**Lui** – Mais non, pas comme la télécommande ! Si je disparaissais, tu vois ce que je veux dire...

**Elle** – Tu ne te sens pas bien ?

**Lui** – Si, si, ça va. C'est juste une hypothèse.

**Elle** – Tu n'as pas une hypothèse plus gaie ?

**Lui** – Je suis plus vieux que toi. Je partirai sûrement avant.

**Elle** – On n'a que trois ans de différence...

**Lui** – Les femmes vivent plus longtemps que les hommes ! Et puis je peux avoir un accident. Une crise cardiaque. Un cancer.

**Elle** – Moi aussi !

**Lui** – Oui, mais c'est moi qui ai posé la question le premier.

**Elle** – Je ne sais pas. Il sera toujours temps d'y penser.

**Lui** – Il vaut mieux prévenir...

*Elle le regarde, ne comprenant pas.*

**Lui** – Je veux dire, il vaut mieux prévoir.

*Silence.*

**Lui** – En tout cas, je te préviens, je préfère être incinéré.

**Elle** – Pourquoi tu me dis ça maintenant ?

**Lui** – Ben, je ne vais pas te le dire après, hein ? (*Un temps*) C'est ma hantise, ça. D'être enterré vivant. Pas toi ?

**Elle** – Ça ne doit pas arriver très souvent.

**Lui** – Il suffit d'une fois.

**Elle** – Et d'être brûlé vif, ça ne t'angoisse pas ?

*Il la regarde, inquiet.*

**Lui** – Je n'avais jamais pensé à ça... (*Un temps*) Tu crois qu'il y a une vie après la mort ?

**Elle** – Est-ce que c'est vraiment à souhaiter... ?

**Lui** – Tu n'aurais aucun souci à te faire du point de vue financier, tu sais...

**Elle** (*surprise*) – S'il y avait une vie après la mort, tu veux dire ?

**Lui** – Si je venais à disparaître !

**Elle** – Ah oui... Je n'étais pas inquiète.

*Silence.*

**Lui** – Je ne t'en voudrais pas si tu te remariais.

**Elle** – Merci.

**Lui** – Enfin, vous n'êtes pas obligés de vous marier, non plus.

**Elle** – Qui ça, nous ?

**Lui** – Toi et lui. Le type avec qui tu te recaserais. Autant garder ton indépendance.

**Elle** – Quelle indépendance ?

**Lui** – C'est marrant, j'ai du mal à t'imaginer avec un autre mec, quand même...

**Elle** (*vexée*) – Tu crois que personne ne voudrait de moi ?

**Lui** – Si, si, justement. En fait, je pense que je serais jaloux.

**Elle** – Quand tu seras mort, tu seras jaloux ?

**Lui** – Oui...

**Elle** – Et si je disparaissais avant toi ?

**Lui** (*de mauvaise foi*) – Là, tu me prends de court. (*Un temps*) Si je me recasais, tu m'en voudrais ?

**Elle** – Je ne serais pas là pour le voir.

**Lui** – Mais tu serais jalouse... ?

*Elle le regarde, méfiante, mais ne répond pas.*

**Lui** – Avec qui tu me verrais ?

**Elle** – Tu veux que je te présente une copine, au cas où, c'est ça ?

**Lui** – Ben, pour les enfants, il y a les parrains et les marraines... Pour les députés, c'est pareil. Il y a les suppléantes. S'il y en a un qui meurt ou qui démissionne, on a immédiatement une remplaçante. C'est prévu...

**Elle** – Oui... Pour les voitures, il y a les roues de secours. En cas de crevaison... (*Inquiète*) Tu n'es pas en train de me dire que tu m'as déjà trouvé une suppléante... ?

**Lui** – Ben, ce n'est pas si évident, que ça, hein ?

*Silence.*

**Lui** – L'avantage avec la bigamie, c'est qu'en cas de décès, on n'est qu'à moitié veuf.

*Elle le regarde, sidérée.*

**Elle** – Oui...

## 176. L'Équipe

*Elle lit Elle. Il s'emmerde, hésite et ouvre L'Équipe. Elle le remarque et paraît surprise.*

**Elle** – Tu achètes *L'Équipe*, maintenant ?

**Lui** (*comme pris en faute*) – Pourquoi je n'achèterais pas *L'Équipe* ?

**Elle** (*incrédule*) – Et... tu comptes le lire ?

**Lui** – Je le feuillette... Pour voir...

**Elle** – Pour voir quoi ?

**Lui** – Je ne sais pas. Tous les mecs lisent ça, dans le métro. J'étais curieux de savoir ce qu'il y avait de si passionnant là-dedans...

**Elle** – Et tu as trouvé ?

**Lui** – Non...

*Elle a l'air consternée.*

**Elle** – Tu t'intéresses au sport ?

**Lui** – Très peu...

**Elle** – Alors ce n'est pas étonnant que tu ne voies pas l'intérêt de lire *L'Équipe*...

*Il pose son journal.*

**Lui** – Oui, enfin... S'intéresser au sport, c'est une chose. De là à éprouver tous les matins le besoin impérieux de savoir si Bordeaux a battu Bègles 3-2 ou s'ils ont fait match nul... (*Un temps*) Je ne sais même pas où c'est, Bègles...

**Elle** – C'est à côté de Bordeaux...

**Lui** (*surpris*) – Comment tu sais ça, toi... ?

**Elle** (*comme une évidence*) – Ben, à cause de Mamère!

**Lui** – Ta mère habite à côté de chez nous !

**Elle** – Mamère, le maire... Le maire de Bègles, tu sais bien...

**Lui** – Ah oui...

*Silence. Elle se replonge dans son magazine.*

**Lui** – Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

**Elle** – Oh, moi, tu sais, le foot...

**Lui** – Du mariage homosexuel!

**Elle** – Ah... Oh, je me demande si c'est vraiment la solution...

**Lui** – Pour qui ?

**Elle** (*surprise*) – Ben pour les homosexuels!

*Il se replonge dans L'Équipe. Elle commence à être sérieusement inquiète.*

**Elle** – Mais pourquoi ça te travaille tellement, tout d'un coup, de comprendre pourquoi les hommes lisent *L'Équipe* ?

**Lui** – Il faut croire que j'ai besoin d'être rassuré sur ma virilité...

**Elle** – Eh ben c'est raté!

**Lui** – Merci...

**Elle** (*pour le reconforter*) – Écoute, on peut être un homme sans lire *L'Équipe* !

**Lui** – Tu crois... ?

*Elle réfléchit.*

**Elle** – Je ne sais pas... Tu veux que je t'abonne à *Auto-Magazine* ?

*Il la regarde, se demandant si elle se fout de lui. Elle reprend la lecture de Elle.*

**Lui** – Et toi ?

**Elle** – Quoi, moi ?

**Lui** – Quel intérêt tu trouves à lire *Elle* ?

*Elle le regarde.*

**Elle** – Tu le lis aussi...

**Lui** – Oui, oh... C'est juste pour rigoler un peu...

**Elle** – Moi je ne lis pas *L'Équipe*... Même pour rigoler un peu...

**Lui** (*perturbé*) – Tu me trouves efféminé, c'est ça ?

**Elle** – Mais non... Presque tous les hommes lisent les magazines féminins de leur femme. C'est connu. Pourquoi tu crois qu'il y a des pubs de bagnoles, dans *Elle* ?

**Lui** (*songeur*) – C'est sûr qu'il n'y a pas beaucoup de pubs de machines à laver dans *L'Équipe*.

**Elle** – Et pourtant, le foot, c'est très salissant... Il n'y a qu'à voir le nombre de footballeurs dans les pubs de machines à laver.

*Elle reprend sa lecture de Elle. Il a toujours l'air préoccupé. Elle le remarque.*

**Elle** – Il y a encore quelque chose qui te tracasse ?

**Lui** – Non, je repensais à la différence entre les hommes et les femmes...

**Elle** – Oui...

**Lui** – Prends les vêtements, par exemple... Le pantalon n'est plus l'apanage des hommes, mais la jupe continue à être réservée aux femmes.

*Elle le regarde, incrédule.*

**Lui** – Pour les couleurs, c'est la même chose. Vous pouvez porter du gris comme du rose. Nous, on n'a droit qu'au gris. Ou au marron... (*Un temps*) Vous nous reprochez de ne pas aimer le shopping... Mais est-ce que vous vous rendez compte de la tristesse d'un magasin de chaussures pour hommes ?

*Elle a l'air inquiète.*

**Elle** – Tu voudrais pouvoir mettre une minijupe rose avec des talons aiguilles ?

**Lui** – Mais non! C'est juste une constatation... Vous nous avez piqué le meilleur de nos attributs masculins, et on n'a rien reçu en échange. (*Il rouvre L'Équipe, rageur.*) Heureusement qu'il nous reste *L'Équipe*.

## 177. Où est-ce qu'on va quand on est mort ?

*Ils sont assis sur le canapé.*

**Lui** – Le courrier est passé ?

**Elle** – Tu attends une lettre ?

**Lui** – Pas spécialement... Mais j'espère toujours un miracle en ouvrant la boîte. On m'annoncerait que j'ai remporté un concours auquel je n'ai pas participé. Qu'une vieille tante richissime dont j'ignorais l'existence est morte sans héritier. Que le prix Nobel m'a été attribué par anticipation pour mon œuvre à venir... Tous les jours, en ouvrant la boîte, je suis comme un gamin au pied du sapin, le matin de Noël.

**Elle** – C'est vrai... En grandissant, on ne croit plus au Père Noël, mais on croit toujours au facteur. D'ailleurs, il y a des similitudes... Ils ont tous les deux un uniforme. Ils passent avec une hotte. Ils déposent des pochettes-surprises, et on ne les voit ni l'un ni l'autre...

**Lui** – Enfin, le facteur, c'est justement à Noël qu'on le voit, quand il vient chercher ses étrennes... J'ai horreur de Noël. Tous les ans, ça sent un peu plus le sapin... Et dans la boîte, il y a de plus en plus de faire-part... Mais pourquoi j'attends le facteur comme le messie, alors là... Remarque, le père du messie, c'était peut-être le facteur, hein ? Parce que le coup de l'immaculée conception... Il ne faut pas croire au Père Noël, quand même...!

**Elle** – Pour avoir des lettres, il faut en écrire. La plupart des gens ne reçoivent que des réponses. Si tu n'envoies jamais de lettres, ne t'étonne pas de ne pas en recevoir. Je crois que je n'ai jamais reçu une seule lettre de toi...

**Lui** (*ironique*) – Tu veux qu'on s'écrive, de temps en temps ?

*Elle le regarde, indécise.*

**Lui** – Qu'est-ce qu'on pourrait bien avoir à se dire ? J'aurais l'impression de m'écrire à moi-même. D'ailleurs, on s'écrit toujours un peu à soi-même, non ? Il y a des gens à qui on écrit des lettres interminables... Quand on les voit, on se rend compte qu'on n'a rien à leur dire. Non, il y a un côté onaniste, dans l'écriture...

*Elle se sert un verre et allume une cigarette.*

**Lui** – Tu fumes maintenant ?

**Elle** (*surprise*) – Oui... Ça fait bien vingt ans. Tu n'avais jamais remarqué ?

*Un temps.*

**Lui** – Tu savais que chaque cigarette raccourcissait la vie de dix minutes ? (*Elle ne répond pas.*) Tu fumes combien de cigarettes par jour, toi ?

**Elle** (*ironique*) – D'après mes calculs, je devrais déjà être morte depuis six mois. Je ne comprends pas...

*Silence.*

**Lui** – C'est comme le téléphone portable, hein ? Ce n'est pas très bon pour la santé. Il paraît qu'au-dessus d'un quart d'heure par jour, c'est la tumeur assurée. Tu as intérêt à ne pas dépasser le forfait... (*Un temps*) À propos, tu sais ce que m'a demandé ta fille ce matin, pendant que je me brossais les dents ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Où est-ce qu'on va quand on est mort... ?

**Elle** – Qu'est-ce que tu lui as répondu ?

**Lui** – À ton avis ?

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Oui. C'est exactement ce que je lui ai répondu.

**Elle** – Et alors ?

**Lui** – Elle m’a dit : « Mais papa, quand on est mort, on va au cimetière ! »

**Elle** – Et après ?

**Lui** – Après, elle est repartie bouffer ses corn-flakes. Apparemment, elle était très contente de m’avoir appris quelque chose. Et un peu surprise qu’à mon âge, je ne sois pas encore au courant... (*Un temps*) C’est incroyable, non ?

**Elle** – Qu’elle ait posé cette question ?

**Lui** – Non, que les enfants aient cette capacité d’accepter des réponses simples à des questions simples. Un prof de philo aurait parlé de métaphysique, d’immanence, de transcendance, tout le bordel... De Dieu, dans le pire des cas. Les enfants sont beaucoup plus pragmatiques. D’ailleurs, ils sont naturellement athées.

**Elle** – Ils croient au Père Noël.

**Lui** – Oui... Parce que leurs parents leur disent qu’il existe et qu’il va leur apporter des cadeaux. Sinon, ils n’auraient pas été l’inventer tout seuls. Si on te disait qu’un bienfaiteur anonyme va te verser une prime de Noël tous les ans, tu ne serais pas pressée de remettre en cause son existence. (*Un temps*) Mais Dieu, il ne nous a jamais rien apporté à Noël, pourtant certains adultes y croient encore... Tu y crois, toi ?

**Elle** – Au Père Noël ?

*Silence.*

**Lui** – Ce qui est incroyable, aussi, c’est que ça ne lui fasse pas peur du tout, la perspective de finir enterrée. Nous, ça nous fout un peu les boules... Pourquoi ça ne lui fait pas peur, à elle ? (*Un temps*) Il faudra que je lui demande, ce soir, ce qu’elle entend exactement par « quand on est mort, on va au cimetière »... (*Un temps*) Qu’est-ce que tu entends par là, toi ?

*Elle le regarde, étonnée.*

**Lui** – Non, je veux dire, qu’est-ce que tu crois qu’elle entend par là ?

**Elle** – Ben... Ça.

**Lui** – Quoi, ça ?

**Elle** – Quand on est mort, on va au cimetière.

*Il la regarde, interloquée.*

**Lui** – Alors toi aussi, tu crois ça ?

**Elle** – Pourquoi, tu n’y crois pas, toi ?

**Lui** – Si... Je veux dire...

*Il se marre.*

**Lui** – Attends, ne me dis pas que pour toi aussi, c’est aussi simple !

**Elle** – Ben... d’une certaine façon, si.

*Il la regarde, goguenard.*

**Elle** – Je ne sais pas, tout à l’heure, tu trouvais ça merveilleux de ne pas se prendre la tête. De se contenter de réponses simples à des questions simples.

**Lui** – Oui, mais... tu n’as pas cinq ans !

**Elle** – Bon, ben vas-y, toi. Je te pose la question : où est-ce qu’on va quand on est mort ?

*Il est pris de court.*

**Lui** – Ben... Ce n’est pas aussi simple que ça, hein ?

**Elle** – Mais encore... ?

**Lui** – Je ne sais pas, c’est... c’est la question du sujet...

*Elle le regarde, attendant des précisions.*

**Elle** – La question du sujet...? Tu veux dire le sujet de la question ?

*Il est désespéré.*

**Lui** (*pensif*) – Où est-ce qu'on va quand on est mort ? (*Il fait un geste d'ignorance.*) On va nulle part.

**Elle** – Ben, si...

**Lui** – Oui, si tu veux.

**Elle** – Même si je ne veux pas...

**Lui** – Non, mais... On va au cimetière, on va au cimetière... ! Ça ne veut rien dire ! On peut aussi aller au cimetière de son vivant, faire un petit tour, repartir et aller se taper un couscous. Qu'est-ce que ça veut dire, aller au cimetière ? Et puis on peut très bien mourir et ne pas aller au cimetière. Hein ? Quand on ne retrouve pas le corps ! Alors là, on ne peut pas dire : quand on est mort, on va au cimetière. Tu vois bien que ce n'est pas aussi simple que ça.

**Elle** – Bon... Alors si ta fille te repose la question, qu'est-ce que tu répondras ?

**Lui** – Je ne sais pas... (*Il réfléchit.*) Je répondrai... Quand on est mort, on va au cimetière... en général. Si on retrouve le corps... Quand on est vivant, on peut aussi aller au cimetière... Mais quand on est mort, c'est définitif.

**Elle** (*hoquet*) – Hips...



## 178. La saison des pluies

*Il est là, pas très réveillé. Elle arrive, pleine d'entrain.*

**Elle** (*vers la salle*) – Tu as vu ? Ils sont revenus !

**Lui** – Qui ? Les spectateurs ?

**Elle** – Ben oui, pas les Envahisseurs!

*Il la regarde avec un air las.*

**Elle** – J'ai une de ces pêches, moi, ce matin... J'ai super bien dormi !

**Lui** – Tant mieux...

**Elle** – Il y a des jours, comme ça... J'ai dû me lever du bon pied.

**Lui** – Mmm...

**Elle** – J'ai une de ces faims ! Pas toi ?

**Lui** – Non...

**Elle** – J'ai l'impression d'avoir bouffé des amphétamines. Ça doit être le printemps. Ça ne te fait pas cet effet-là, toi ?

**Lui** – Je ne sais pas... Je n'ai jamais bouffé d'amphétamines...

**Elle** – Moi, un rayon de soleil, et hop ! Je vois la vie en rose.

**Lui** – T'as de la chance.

**Elle** – J'aurais dû naître dans un pays où il fait beau toute l'année.

**Lui** – Ça existe ?

**Elle** – Sous les tropiques !

**Lui** – Il y a la saison des pluies.

**Elle** – Ah ouais...

**Lui** – Ça dure six mois.

**Elle** – Tant que ça !

**Lui** (*désignant les spectateurs*) – Pourquoi tu crois qu'ils vont tous sur la Costa Brava au mois d'août ? Sous les tropiques, c'est l'hiver, qu'il fait beau. L'été, il fait un temps pourri.

**Elle** – Au moins, il fait beau la moitié de l'année, et tu sais quand. C'est mieux organisé qu'ici. Là-bas, tu ne te demandes pas tous les matins si tu dois prendre ton parapluie ou pas. Et quand tu le prends, tu sais que c'est pour six mois.

**Lui** – En Antarctique, c'est pareil. L'année est divisée en deux. Il fait jour en été, et il fait nuit en hiver.

**Elle** – Tu as toujours la solution d'hiberner, comme les ours blancs.

**Lui** – Ouais... Mais maintenant, avec la fonte des glaces... Tu te couches fin octobre, et tu te réveilles le premier avril en train de dériver sur un iceberg au large des Canaries...

*Elle soupire.*

**Elle** – Et un pays où il y a 365 jours d'été, avec l'hiver réparti sur les 365 nuits, ça n'existe pas ? On s'en fout qu'il fasse beau la nuit. On dort.

**Lui** – Existe pas.

**Elle** – J'aurais dû naître sur une autre planète.

**Lui** – Parfois, je me demande si ce n'est pas le cas...

*Un temps. Ils observent l'horizon.*

**Elle** – On dirait que ça se couvre, non ?

**Lui** – Tu crois... ?

**Elle** – Regarde ces gros nuages, là-bas. Le vent les ramène vers nous.

**Lui** – On vit dans un climat tempéré... En langage météo, ça veut dire que le pire est toujours possible. Et même probable, à court terme.

**Elle** – La météo... Tu as entendu leur dernière trouvaille ? Ils ne parlent plus en degrés Celsius ou Fahrenheit, mais en température ressentie... Ressentie par qui ? Par les frileuses comme moi ou par ceux qui n'ont jamais froid ? Par celles qui ont oublié de mettre un pull ou par ceux qui ont mis leur Damart... ? Je voudrais bien savoir quel thermomètre mesure ça, la température ressentie...

**Lui** – C'est comme le moral des Français... Il paraît qu'on a encore perdu deux points cette semaine.

**Elle** – Ça me déprime.

**Lui** – Ça y est, il flotte.

**Elle** – Je préfère ne pas voir ça... Tiens, je vais téléphoner à ma mère, pour savoir s'il fait beau à Toulouse.

**Lui** – Qu'est-ce que je disais ?

**Elle** – Quoi ?

*Il mime le geste de E.T. le doigt pointé vers le ciel.*

**Lui** – Téléphoner maison...

## 179. Petit commerce

*Elle lit. Il regarde fixement devant lui dans le vide. Elle le remarque.*

**Elle** (*surprise*) – Qu'est-ce que tu regardes, comme ça ?

**Lui** – La télé...

**Elle** – On n'en a plus !

**Lui** (*soupirant*) – Je sais, mais... C'est comme si on m'avait amputé des deux jambes et que j'avais encore des fourmis dans les pieds....

*Elle écarquille les yeux, puis se replonge dans son bouquin, avant de se raviser.*

**Elle** – Tiens, c'est bizarre, aujourd'hui, j'ai reçu un appel pour toi sur mon portable...

**Lui** – Ah oui, excuse-moi, j'ai complètement oublié de te prévenir. J'ai laissé ton numéro sur mon répondeur professionnel, pour qu'on puisse me joindre pendant les vacances...

**Elle** – Les vacances ? Mais on ne part que dans une semaine !

**Lui** – Ben... Comme ça, ils l'auront.

**Elle** (*sidérée*) – Mon numéro de portable ! Et en attendant, pendant une semaine, je vais recevoir des appels de tes clients ?

**Lui** – Je ne sais pas, moi... Tu leur dis qu'ils me rappellent pendant les vacances...

**Elle** – Ça ne serait pas plus simple que tu t'en achètes un ?

**Lui** – Un portable ? Pfff... Quand je sors, c'est que je veux être un peu tranquille. Je n'ai pas envie qu'on me harcèle...

**Elle** – Tu préfères que ce soit moi qui reçoive tes coups de fil professionnels ? J'étais en plein conseil de classe, un type m'appelle pour me demander quand je comptais... Enfin quand tu comptais lui livrer ton article intitulé « Faut-il légiférer contre le port du string à l'école » ? Tu crois que ça ne me dérange pas, moi ?

**Lui** – Tu ne coupes pas ton portable, pendant les conseils de classe ?

**Elle** (*ironiquement*) – Excuse-moi, j'avais oublié... Écoute, un portable, c'est quelque chose de très personnel. Ça ne se prête pas. Même entre mari et femme. Je ne sais pas, moi... C'est comme une brosse à dents !

**Lui** – Une brosse à dents ? Alors là... Si tu veux te servir de ma brosse à dents pendant les vacances, il n'y a pas de problème...

**Elle** – Un ordinateur, si tu préfères ! Tu me prêteras ton ordinateur, toi, si je n'en avais pas ?

*Son silence est éloquent.*

**Elle** – Et après les vacances ?

*Il fait mine de ne pas comprendre.*

**Elle** – Je continuerai à recevoir des appels pour toi ! Heureusement que tu n'as rien à cacher...

**Lui** – Après les vacances, je dirai que je l'ai perdu, ce foutu téléphone. Ou qu'on me l'a volé, tiens ! C'est très courant, les vols de portable.

**Elle** – Parfait ! Comme ça, si on m'appelle quand même, je me ferai traiter de voleuse... Je te rappelle qu'il est à moi, ce téléphone !

**Lui** – Si tu y tiens tellement, tu n'as qu'à me le laisser, ton portable. Tu t'en rachèteras un...

**Elle** – C'est ça ! Et ensuite, les gens qui voudront me téléphoner tomberont sur toi...

**Lui** – Je leur donnerai ton nouveau numéro, et puis voilà...

**Elle** – Tu as raison, c'est beaucoup plus simple que d'acheter directement un portable pour toi. (*Un temps, soupçonneuse*) Ça ne serait pas pour t'éviter cette peine que tu aurais décidé de coloniser le mien, par hasard... ?

*Il hausse les épaules, avec une certaine mauvaise foi. Silence.*

**Lui** – Tu sais comment m’a appelé le boucher, ce matin ?

*Elle n’en a visiblement aucune idée.*

**Lui** – « Le p’tit monsieur »... *(Imitant le boucher)* « Qu’est-ce qu’y veut, le p’tit monsieur ? » C’est la première fois qu’il m’appelle comme ça...

**Elle** – Mmmm... Oui, c’est l’équivalent masculin de : « Qu’est-ce que je lui sers à la p’tite dame ? »

**Lui** – Ça fait peur, non ? Que le boucher puisse nous voir comme « le p’tit monsieur et la p’tite dame » ? Heureusement qu’on ne fait pas les courses ensemble. Il serait foutu de nous appeler « le p’tit couple ». *(Imitant à nouveau le boucher)* « Qu’est-ce qu’y veut, le p’tit couple ? » Là, je crois que je deviens tout de suite végétarien.

*Un temps.*

**Lui** – La viande, ça m’a toujours un peu dégoûté, de toute façon. Pas toi ?

*Replongée dans son bouquin, elle ne répond pas. Il poursuit malgré tout.*

**Lui** – Le poulet, à la rigueur... *(Un temps)* C’est vrai, c’est effrayant, une boucherie, si on y pense. Cette chair sanguinolente étalée partout. Ces carcasses d’animaux entiers dans la chambre froide. Toutes ces vaches innocentes qu’on enferme dans des camps à la campagne, entourés de fil de fer barbelé, parfois même électrifié. En attendant de les conduire à l’abattoir et de les démembrer... Pauvres bêtes. Heureusement, elles, elles ne sont pas au courant de ce qui les attend. Quand je les vois, avec cette espèce de suaire blanc sur la tête, sortir les cadavres de leurs victimes du camion frigorifique en les portant sur leur dos...

*Elle ne réagit toujours pas. Il se tourne à nouveau vers elle.*

**Lui** – Tu savais que les sikhs étaient strictement végétariens ?

*Elle lève enfin le nez de son bouquin.*

**Elle** – Ah, au fait, ce n’est pas la peine de passer au bazar, pour le néon de la salle de bain. J’y suis allée cet après-midi. *(Un temps)* J’ai croisé la voisine. Elle était en train d’acheter une valise...

*Il la regarde sans comprendre. Le portable de la femme sonne.*

**Elle** – Oui... ?

*Son visage se fige.*

**Elle** *(avec une amabilité affectée)* – Non, c’est sa secrétaire, mais ne quittez pas, je vous le passe tout de suite. Qui dois-je annoncer ? *(Lui tendant son portable, excédée)* C’est pour toi. Ton copain Marc...

*Il prend le téléphone comme si de rien n’était.*

**Lui** – Allô !

*Il ne sait pas très bien se servir de l’engin.*

**Lui** – Comment ça marche, ce truc... ?

## 180. Coup de vieux

*Elle est à jardin, prenant congé de sa fille, qu'on ne voit pas. Il est un peu en retrait, observant la scène d'adieu avec un sourire sur les lèvres.*

**Elle** – Allez, amusez-vous bien. Mais ne faites pas de bêtises. Et vous ne me la ramenez pas trop tard, hein, je vous fais confiance ?

*La fille s'en va, et le couple revient au centre de la scène, en échangeant un sourire plein de sous-entendus, à la fois amusé et ému.*

**Elle** – Sa première sortie avec un garçon...

**Lui** – Ça nous rajeunit pas.

**Elle** – Ouais... Ça me file un coup au moral.

*Un temps.*

**Lui** – Comment il s'appelle, déjà ?

**Elle** – Jean-Marie.

*Un temps.*

**Elle** – C'est bizarre, non ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Qu'il s'appelle Jean-Marie!

**Lui** – Je m'appelle bien Jean-Sébastien.

**Elle** – Justement ! C'est un nom de vieux...

**Lui** – C'est peut-être un vieux pervers déguisé en ado boutonneux. Comme on voit à la télé dans les pubs sur les dangers d'Internet. À l'heure qu'il est, il doit être en train d'enlever son masque.

**Elle (retournée)** – Plaisante pas avec ça...

**Lui** – Ou alors ses parents sont au Front national. C'est pour ça qu'ils l'ont appelé Jean-Marie.

**Elle** – Tes parents t'ont appelé Jean-Sébastien, et ils ne jouaient pas du piano.

*Il fait un geste pour la reconforter.*

**Lui** – Allez, il va bien falloir que tu t'y fasses. Ce n'est que le début. Dans un an ou deux, on va se retrouver seuls à la maison, comme un couple de vieux cons.

**Elle** – Merci. C'est tout à fait ce que j'avais envie d'entendre pour me remonter le moral...

**Lui (espiègle)** – Je t'ai préparé une surprise pour t'aider à passer ce cap difficile.

**Elle** – Tu m'invites au restaurant?

**Lui** – Mieux que ça.

*Il sort un joint de sa poche et le lui montre.*

**Elle (tentée mais partagée)** – Non... Tu crois ? Ça fait au moins quinze ans que j'ai pas fumé, même une cigarette. La dernière fois que j'ai essayé de tirer sur une Marlboro light, j'ai cru que j'allais mourir d'une overdose...

**Lui** – Ça nous rappellera notre jeunesse. Et puis souviens-toi que notre premier joint, on l'a fumé ensemble. Est-ce qu'on serait mariés aujourd'hui si on n'avait pas été complètement défoncés quand on s'est rencontrés ?

**Elle** – Sûrement pas...

*Il allume le joint, tire dessus avec avidité, et le lui passe.*

**Lui** – Wouah... Ça fait du bien...

*Elle tire sur le joint à son tour, et semble également aux anges. Mais son sourire béat se fige*

*soudain.*

**Elle** – Et s’il lui proposait de la drogue...?

**Lui** – S’il s’appelait Djamel encore... Mais pas Jean-Marie...

**Elle** – Tu t’appelais Jean-Sébastien, et c’est toi qui m’as fait fumer mon premier joint.

**Lui** – Ça se terminera peut-être par un mariage... Allez, détends-toi un peu...

**Elle** – Tu as raison... On n’y peut rien, de toute façon... Il va bien falloir vivre avec...

**Lui** – Tu veux dire sans...

*Le téléphone sonne. Elle tire une autre bouffée du joint, le passe à son mari, et répond avec nonchalance. Pendant qu’il tire à nouveau sur le joint.*

**Elle** (*barrée*) – Ouais... (*Se reprenant soudain*) Oui, ma chérie, qu’est-ce qui se passe ? Oh, tu m’as fait peur. J’ai cru que vous aviez eu un accident... Mais si, je me rends compte. Mais bon, c’est quand même moins grave qu’un accident de voiture. Tu ne veux pas aller voir le film quand même ? Ça te changera les idées... Je ne sais pas, moi, tu ne veux pas proposer à une copine de t’accompagner...? Mais si, bien sûr, viens. On va en parler. OK, on t’attend...

*Elle raccroche.*

**Lui** – Qu’est-ce qui se passe?

**Elle** – Elle s’est fait larguer par Jean-Marie...

**Lui** – Je ne le sentais pas, ce mec... C’est toi qui avais raison. Jean-Marie, c’est vraiment un prénom à la con...

**Elle** – Évidemment, elle est bouleversée... Son premier chagrin d’amour...

**Lui** – Bon, c’est pas si grave... Ce sera pas le dernier... (*Lui tendant le joint*) Tiens, tire plutôt là-dessus. C’est de la bonne, moi je te le dis...

**Elle** (*ignorant le joint*) – Elle arrive... Je suis sa mère... Il faut bien que je la console... Oh, putain, j’ai la tête qui tourne... J’ai envie de vomir... Pourquoi tu m’as fait fumer cette merde... ?

*Il semble complètement barré et sourit comme un idiot.*

**Lui** – Moi ça me fait un bien fou. Tu peux pas savoir...

**Elle** – Oh, là là... Et puis ça sent l’herbe dans toute la maison...

*Elle essaie de dissiper la fumée avec un magazine. On sonne.*

**Elle** – Oh non... C’est déjà elle !

**Lui** – Putain... Il ne pouvait pas attendre après le ciné pour la larguer, le Jean-Marie ? Moi qui pensais passer enfin une soirée tranquille, pour une fois...

**Elle** – Ouais, ben tu vois, c’est pas encore pour tout de suite...

*On sonne à nouveau.*

**Elle** – Ouvre les fenêtres pour aérer un peu. Je vais essayer de la retenir un moment sur le palier... (*On sonne encore.*) Oui, oui, j’arrive tout de suite, ma chérie... (*Elle se retourne une dernière fois vers lui, qui a encore son joint au coin de la bouche.*) Et éteins-moi cette saloperie, bon sang !

## 181. Cauchemar

*Il entre avec une perruque blonde et un ballon de foot. Elle arrive après lui par derrière avec une veste d'homme et des moustaches façon Hitler ou Charlot.*

**Elle** – Guten Tag...

*Il sursaute en la voyant.*

**Lui** – Mais... Vous êtes qui, vous ?

**Elle** – Je suis... la baby-sitter.

*Il a l'air terrifié. Elle sort un paquet de cigarettes.*

**Elle** (lui tendant le paquet) – Vous fumez ?

**Lui** (il s'apprête à en prendre une mais se ravise) – Non, merci.

**Elle** – Natürlich. C'est interdit ! Il y a un cendrier, mais ça ne veut rien dire ! C'est seulement pour que les contrevenants ne brûlent pas la moquette... C'est très français, ça. On fait des lois, mais on prévoit toujours un plan B au cas probable où... (Elle sort un paquet de chewing-gums.) Vous voulez un chewing-gum ?

**Lui** – Ça me ballonne un peu...

**Elle** – Vous savez pourquoi les grillons du métro sont en voie de disparition ?

**Lui** – Il y a des grillons dans le métro ?

**Elle** – Ou des criquets, je ne sais plus. C'est parce que ces animaux se nourrissaient de mégots. Alors depuis que c'est interdit de fumer dans le métro, ils dépérissent. Vous vous rendez compte ? C'est tout un écosystème qui a été bouleversé... Remarquez, ils pourraient se mettre à mâcher des vieux chewing-gums...

**Lui** – J'ai vu une expo sur la vie animale en milieu urbain, au Parc floral. On ne le sait pas, mais il y a une faune incroyable, dans Paris. Il paraît même qu'il y a des loups. Mais des centaines, hein ?

**Elle** – Des loups ?

**Lui** – Non, mais ils ne sortent que la nuit, dans les parcs...

**Elle** – Vous voulez dire... des renards... ?

**Lui** – Ah oui, peut-être... En tout cas, je n'en ai jamais vu...

**Elle** – C'est parce que les parcs sont fermés, la nuit...

*Bruit d'une porte qui se ferme.*

*Il a l'air très inquiet.*

**Elle** – La femme de ménage a fermé en partant... et elle a emporté la clef.

**Lui** – Il n'y a aucune fenêtre... On ne peut même pas appeler au secours...

**Elle** – Vous n'avez pas de téléphone portable... ?

*Il fouille dans ses poches. Son visage s'illumine quand il en extirpe quelque chose.*

**Lui** – Ah si ! (Sa mine s'obscurcit en constatant que ce n'est pas un portable.) Mince, c'est la télécommande que je cherchais partout...

**Elle** – Mais... il n'y a pas la télé !

**Lui** – Bon ben... Le facteur nous délivrera demain matin...

**Elle** – Demain... c'est Noël !

**Lui** – Ah oui, c'est vrai, merde... !

**Elle** – Vous voulez peut-être vous allonger... ?

*Il la regarde, terrorisé. Elle sort un drap blanc.*

**Elle** – Si on doit réveillonner ensemble, autant s’installer confortablement... Vous préférez quel côté ?

**Lui** – Je n’ai pas de préférence.

**Elle** – Alors, je vais prendre celui-là...

*Elle se glisse sous le drap. Il s’installe aussi. Ils s’apprêtent à dormir.*

**Elle** – Eh ben... joyeux Noël, alors !

**Lui** – C’est ça, joyeux Noël...

*Un temps. Il pousse un cri, et se réveille en sursaut. Elle se réveille aussi. Il n’a plus sa perruque et elle n’a plus sa moustache.*

**Elle** – Ça va, chéri ?

**Lui** – Oui, oui, ça va... J’ai dû faire un cauchemar. J’ai rêvé que c’était Noël...

**Elle** (*le regardant, interloquée*) – Mais chéri..., c’est Noël !



## 182. Les meubles

*Un couple. Pas de décor. Il est là, elle arrive.*

**Elle** (*regardant autour d'elle, sidérée*) – Mais... où sont passés les meubles ?

**Lui** (*fier de lui*) – Tu ne devineras jamais.

*Elle le regarde, attendant une explication.*

**Lui** – Un type a sonné à la porte ce matin. Un antiquaire !

**Elle** (*inquiète*) – Et alors ?

**Lui** – Je lui ai d'abord dit qu'on n'avait rien à vendre...

**Elle** – Et après... ?

**Lui** – Je me suis dit que ça ne coûtait rien de faire évaluer tout ça. L'estimation était gratuite. Tu ne devineras jamais combien il m'a proposé pour toutes ces vieilleries.

**Elle** – Combien... ?

**Lui** – Largement de quoi en racheter d'autres.

**Elle** – Alors pourquoi tu les as vendues ?

**Lui** – Pour changer un peu ! Tu m'as dit que tu voulais acheter un autre canapé.

**Elle** – Et alors... ?

**Lui** – Tu sais très bien que si on avait changé le canapé, on aurait dû racheter une table qui aille avec. Après, il aurait fallu changer les chaises, et ainsi de suite...

**Elle** – Oui, peut-être...

**Lui** – Ça nous aurait coûté une fortune ! Et qu'est-ce qu'on aurait fait de nos vieux meubles ?

*Elle ne dit rien.*

**Lui** – Là, c'est beaucoup plus simple.

**Elle** – Et en attendant ?

**Lui** – En attendant quoi ?

**Elle** – Qu'on en achète d'autres...

*Il regarde autour de lui la pièce vide.*

**Lui** – Personnellement, je n'ai jamais aimé les pièces surchargées.

**Elle** – C'est sûr que, là, ce n'est plus surchargé du tout...

**Lui** – Tu n'es pas contente ?

**Elle** – De ne plus avoir de meubles... ?

**Lui** – Mais c'est toi qui m'as dit que tu n'aimais pas notre vieux canapé !

**Elle** – Je ne t'ai pas dit que je ne voulais plus de meubles du tout. On n'a même plus de lit !

**Lui** – Mais je viens de t'expliquer que... Moi, je croyais te faire plaisir !

**Elle** (*conciliante*) – Écoute, on va aller au restaurant ce soir. On dormira à l'hôtel, et demain on va racheter des meubles. D'accord ?

**Lui** – D'accord...

*Silence.*

**Lui** – Reste à choisir le style.

**Elle** – Tant qu'à changer, on ferait mieux de mettre du moderne, non ?

**Lui** – Oui... Mais alors là, il faudrait refaire les peintures...

**Elle** – Tu ne crois pas que tu es un peu trop perfectionniste ?

**Lui** – Du mobilier moderne avec ces peintures crasseuses, ça va jurer...

**Elle** (*ironique*) – On ferait peut-être mieux carrément de changer d'appartement.

**Lui** – Tu crois ? (*Un temps*) Remarque, le déménagement serait vite fait... On coupe l'eau et l'électricité en partant, on n'a même pas besoin de revenir.

*Elle est soudain prise d'un doute.*

**Elle** – Tu as bien vidé les tiroirs ?

**Lui** – Évidemment.

**Elle** – Et ton alliance ?

**Lui** – Mon alliance ?

**Elle** – Celle que tu gardais dans le tiroir de la table de nuit !

**Lui** – Merde...

*Elle ne dit rien, mais on voit qu'elle est anéantie. Il est très mal aussi.*

**Lui** – Elle était là depuis tellement longtemps. Je ne m'en souvenais même plus...

*Silence.*

**Elle** – Tu as l'adresse de cet antiquaire ?

**Lui** – Non... Il m'a payé en liquide, il a tout mis dans son camion et il est parti. (*Un temps, n'y croyant pas*) S'il la retrouve, il nous téléphonera sûrement...

**Elle** (*amère*) – Oui... Et puis si tu ne la retrouves pas, tu pourras toujours changer de femme... Tu en prendras une plus moderne, qui se marie bien avec les nouvelles peintures et le nouveau mobilier.

**Lui** – Je suis désolé...

**Elle** – Pourquoi tu ne l'as jamais mise, cette alliance ?

**Lui** – Je l'ai mise! (*Un temps*) Avant qu'on se marie... Tu te souviens ? Je les avais achetées dans un bazar au Yémen. Pour faire croire qu'on était déjà mariés. Sinon, ils ne voulaient pas nous louer de chambre, dans les hôtels.

**Elle** – Maintenant que tu as revendu tous nos meubles, y compris le lit conjugal, on va bien être obligés d'y aller, à l'hôtel, cette nuit...

**Lui** – Ne t'inquiète pas, on est en France. Ils ne demanderont pas à voir notre livret de famille...

**Elle** – Et après le mariage ? Pourquoi tu la laissais dans cette table de nuit, ton alliance ?

**Lui** – Ben... J'avais peur de la perdre.

**Elle** – C'est réussi...

*Silence.*

**Lui** – Tu m'en veux... ?

*Elle ne répond pas.*

**Lui** – Allez viens, on y va !

**Elle** – Où ?

**Lui** – À l'hôtel ! Ce sera un peu comme un deuxième voyage de nocces... Plus d'alliance, plus de meubles, bientôt plus d'appartement. On repart à zéro !

**Elle** – Moi, j'ai toujours mon alliance...

**Lui** – Tu ferais mieux de la retirer.

**Elle** – Pourquoi ?

**Lui** – Tu as l'air mariée, moi pas. À l'hôtel ils vont croire à un adultère...

**Elle** – J'ai le choix entre le retour au célibat et une liaison illégitime, c'est ça ?

*Ils s'en vont.*

**Elle** – Tu as une drôle de conception du mariage...

## 183. Sortie de secours

*Lumière sur un couple dans la salle. Il remet son manteau. Elle sort une cigarette.*

**Elle** (*enthousiaste*) – Alors... ?

**Lui** – Nul.

**Elle** (*outrée*) – Nul ?

**Lui** – Complètement nul.

**Elle** – T'as rien compris, alors ?

**Lui** – Parce qu'il y avait quelque chose à comprendre ?

**Elle** – Ah ouais, d'accord... (*Un temps*) Tu te venges...

**Lui** – Je me venge... ?

**Elle** – Là j'ai aimé, alors toi tu n'aimes pas... C'est petit, hein ?

**Lui** – Attends, je n'ai pas aimé, je n'ai pas aimé. Je ne vais pas te dire que j'ai aimé simplement pour te faire plaisir !

**Elle** – Tu n'as pas dit que tu n'avais pas aimé, tu as dit que c'était nul. Ce n'est pas pareil !

**Lui** – Je ne vois pas trop la différence...

**Elle** – C'était nul, j'ai aimé, donc je suis nulle.

**Lui** – C'est toi qui le dis...

**Elle** – Ce n'est pas moi, c'est Platon.

**Lui** – Platon a dit que tu étais nulle ?

**Elle** – Ça s'appelle un syllogisme. Toutes les femmes sont mortelles, je suis une femme, donc je suis mortelle.

**Lui** – Si c'est Platon qui le dit, alors... Moi, c'est ce truc que j'ai trouvé mortel. (*Un temps*) D'ailleurs, je ne suis même pas sûr qu'il tienne debout, ton syllogisme.

**Elle** – C'est ça, vas-y, continue...

**Lui** – Mais qu'est-ce qui t'a plu ?

**Elle** – Tout !

**Lui** – C'est vague.

**Elle** – Et toi, qu'est-ce que tu n'as pas aimé ?

**Lui** – Écoute, je préfère ne pas rentrer dans les détails. Tu vas encore te vexer...

**Elle** – Moi, me vexer ? Attends, je m'en fous que tu n'aies pas aimé ! Moi, ça m'a plu, c'est tout. Tant pis pour toi si tu t'es ennuyé...

*Silence.*

**Lui** – Allez, on ne va pas s'engueuler pour ça...

**Elle** – Des fois, je me demande ce qu'on fait ensemble.

*Il fait un geste vers elle.*

**Elle** – J'espère que la prochaine fois, on aimera tous les deux...

**Lui** – Ou en tout cas qu'on sera du même avis...

*Elle lui lance un regard interrogateur.*

**Lui** – Peut-être qu'on s'emmerdera tous les deux.

**Elle** – Oui... C'est minimaliste, comme vision de l'harmonie du couple...

## **Le Comptoir**

*Sur le zinc d'un comptoir, à l'heure des bilans, une femme qui se dit auteur raconte à la patronne des séquences marquantes de son existence. Ces récits fantasmatiques prennent vie sur la scène dans la salle du bistrot.*

## 184. Soirée poésie

*Deux femmes arrivent dans un bistrot. Elles jettent un regard en direction de la salle et s'approchent avec quelques hésitations d'un comptoir derrière lequel la patronne se tient debout, impassible, en train d'essuyer des verres à pied.*

**Une** – Qu'est-ce que tu prends ?

**Deux** – Je ne sais pas... Un petit ballon ?

**Une** – Rouge ? Blanc ?

**Deux** – Rouge...

**Une** – Deux ballons de rouge, s'il vous plaît.

**Patronne** – Bordeaux ? Côtes du Rhône ?

**Une** – Côtes du Rhône...

**Patronne** – Et deux côtelettes.

*La patronne leur sert les deux ballons.*

**Une** – On va peut-être aller s'asseoir, pendant qu'il y a encore des tables de libre...

**Deux** – OK.

*Les deux femmes vont s'asseoir à une table. La première boit une gorgée, et fait la grimace.*

**Une** – Je ne sais pas si on a fait le bon choix...

**Deux** – Pour le spectacle ?

**Une** – Pas pour le vin, en tout cas...

*La deuxième trempe à son tour les lèvres dans son verre.*

**Deux** – Ah, oui... Ce n'est pas du Château Margaux...

**Une** – C'est quoi, cette soirée, au juste ?

**Deux** – Je n'ai pas très bien compris... *(Elle sort un flyer de sa poche.)* Petits Vers sur le Zinc... C'était à zéro euro sur BilletReduc. Ça doit être une soirée cabaret...

**Une** – Cabaret ?

**Deux** – One man show, j'imagine.

**Une** – En bon français, on devrait dire des seuls en scène.

**Deux** – Apparemment on est aussi les seules dans la salle.

**Une** – *Petits Verres sur le Zinc...* Fais voir... *(Elle regarde le flyer.)* Attends, mais c'est vers, V-E-R-S !

**Deux** – Ouais, tu as vu ? C'est marqué : le premier vers est offert. C'est dingue, non ? Maintenant, tu vas au spectacle, c'est gratuit, et en plus on te paye un verre. Bientôt, on te donnera un peu d'argent en repartant si tu restes jusqu'au bout...

**Une** – V-E-R-S ! Pas V-E-R-R-E-S ! Oh, putain ! C'est une soirée poésie !

**Deux** – Tu déconnes ! *(Elle lui reprend le flyer et y jette un nouveau regard.)* Merde, tu as raison !

**Une** – Jusqu'à quelles tragiques méprises peut conduire la dyslexie...

**Deux** – Tu m'étonnes que c'était gratuit...

*Transition musicale. Une cliente, arrive. Avant d'entrer, elle tire une dernière bouffée de sa cigarette.*

**Une** – Malheureusement, il est trop tard pour se barrer.

*La cliente écrase sa cigarette, et jette un regard sur la salle avant de déclamer.*

**La cliente** –

Au comptoir des fumeurs dissipés,  
auprès d'un Parisien froissé,  
Une blonde, une brune sur le zinc écrasées  
du tabac froid racontent encore l'odeur.  
Les volutes ne sont plus que vapeurs.  
Aux sifflements d'un italien percolateur,  
de la main du serveur dans une tasse allongé,  
Un grand noir remplace un petit blanc.  
Au bar il ne faut plus mégoter. Reste le goût amer du café.

*Les deux femmes assises à la table restent déconcertées.*

**Deux** – Bravo, c'est... Ah, oui, hein ? C'est très original.

**Une** – Ça change, c'est sûr...

**Cliente** – Merci...

**Deux** – Et... vous en connaissez beaucoup, comme ça ?

**Cliente** – Pas mal.

**Une** – Ah, merde... Je veux dire super...

**Cliente** – Vous en voulez un autre ?

**Une** – Ah ben oui, tiens, pourquoi pas... Mais cette fois, je vais plutôt essayer le Bordeaux, moi.

**Cliente** – Je voulais dire... un autre poème.

**Deux** – Ah, oui, bien sûr...

**Une** – Et comment ! (*En aparté*) De la poésie... Putain, c'est un traquenard.

**Deux** – Je crois que c'est le moment de se barrer...

*Pendant que les deux femmes s'éclipsent discrètement, la cliente déclame :*

**Cliente** –

Sur le zinc du comptoir quelques verres oubliés.  
Quelques vers à douze pieds m'accompagnent ce soir.  
J'ai laissé le brouillard aux dehors endeuillés,  
la pipe du condamné à fumer dans le noir.

## 185. Deux demis

*La cliente se plante devant le comptoir.*

**Patronne** – Qu'est-ce que je lui sers à la petite dame ?

**Cliente** – Je ne sais pas... Je n'ai envie de rien...

**Patronne** – Rien ? Désolée, on n'a pas ça ici...

**Cliente** – J'ai juste envie de me jeter sous un train.

**Patronne** – Ah oui, mais là, vous êtes pas au bon endroit. Vous voyez, je n'ai pas de casquette de chef de gare. Alors si vous voulez rester, il va falloir consommer.

**Cliente** – Bon ben je vais prendre... une bière. Quand on a des idées suicidaires, une bière, ça me paraît tout à fait approprié, non ?

**Patronne** – Quoi comme bière ?

**Cliente** – Une Mort Subite.

**Patronne** – Je n'ai pas de bière belge.

**Cliente** – Qu'est-ce que vous avez ?

**Patronne** – De la pression.

**Cliente** – Qu'est-ce que vous avez comme pression ?

**Patronne** – De la pression ordinaire...

**Cliente** – C'est tout ?

**Patronne** – Tout à l'heure, vous ne saviez pas quoi prendre, et maintenant vous trouvez qu'il n'y a pas assez de choix ?

**Cliente** – Une pression ordinaire, ça ira très bien.

**Patronne** – Ce que les gens viennent chercher ici, ce n'est pas de la bière, vous savez. De la bière, ils en ont chez eux au frigo.

**Cliente** – Vous avez raison. Ils viennent sûrement chez vous pour trouver un peu de chaleur humaine...

**Patronne** – Qu'importe le flocon, pourvu qu'on ait l'Everest.

**Cliente** – Un demi, alors. Non, deux...

*La patronne lui sert ses deux demis.*

**Patronne** – Et voilà... Deux demis...

**Cliente** – Deux demis. Ça fait un entier... Enfin c'est ce que j'ai appris à l'école...

**Patronne** – Vous êtes une marrante, vous... Vous attendez quelqu'un ?

**Cliente** – Si j'attendais ma moitié, j'irais m'asseoir à une de ces tables, et je me referais une beauté. Je ne serais pas là, debout, ébouriffée, à parler toute seule.

**Patronne** – Merci.

*La cliente pousse le deuxième demi vers la patronne.*

**Cliente** – Vous ce n'est pas pareil... (*Elles trinquent.*) Un patron de bistrot, c'est un peu comme un psychanalyste ou un curé. On peut tout lui raconter, mais on ne peut rien lui demander. Surtout pas s'il a un problème avec sa mère ou si ça lui arrive aussi d'avoir des mauvaises pensées...

**Patronne** – Vous avez un problème avec votre mère ?

**Cliente** – Ça vous arrive d'avoir des mauvaises pensées ?

**Patronne** – Ça ne vous regarde pas !

**Cliente** – Ah, vous voyez bien...

**Patronne** – Vous êtes venue ici pour chercher les ennuis ?



**Cliente** – Je suis venue pour chercher l’inspiration.

**Patronne** – Ah, ouais...?

**Cliente** – Les poètes vont souvent au bistrot pour chercher l’inspiration. Vous ne saviez pas ?

**Patronne** (*ironique*) – Si, si. Tous mes clients sont des poètes.

**Cliente** – Il paraît que chaque jour, en France, deux bistrots mettent la clef sous la porte. C’était dans le journal de ce matin.

**Patronne** – Je ne lis pas les journaux.

**Cliente** – Pourtant, vous en vendez !

**Patronne** – Je vends aussi des pipes. Et je ne fume pas.

**Cliente** – Où iront les poètes pour chercher l’inspiration quand tous les bistrots auront été remplacés par des Mac Donald ?

**Patronne** – Qu’ils aillent au diable.

**Cliente** – Quand le petit bruit de l’œuf dur cassé sur un comptoir d’étain se sera définitivement tu, les derniers Prévert auront disparu.

**Patronne** – Des prés verts ? Dans le coin, à part quelques mauvaises herbes sur le bitume des trottoirs...

**Cliente** – Non, croyez-moi, quand il n’y aura que des fast-foods au coin des rues, les poètes n’écriront plus que de la littérature de gare.

**Patronne** – C’est pour ça que vous voulez vous jeter sous un train ?

**Cliente** – Ou peut-être parce que j’ai peur de ne pas trouver l’inspiration.

**Patronne** – Vous croyez vraiment que c’est ici que vous allez trouver quelque chose à raconter ?

**Cliente** – Si les comptoirs pouvaient parler, ils auraient des tas de choses à dire, non ?

**Patronne** – Sûr... Mais je ne sais pas qui ça pourrait intéresser.

**Cliente** – Tenez, c’est dans un café comme celui-là que j’ai appris mes résultats du bac.

**Patronne** – Sans blague...

**Cliente** – Le bac, le permis de conduire... Ce sont des étapes, dans la vie, non ? Des rites de passage...

**Patronne** – Le seul bac que j’ai passé, c’était pour traverser la Loire, et monter à Paris... Et je crois que le seul permis que j’aurai jamais, c’est le permis d’inhumer...

**Cliente** – Je pourrais toujours raconter ma vie... Ou la vôtre...?

**Patronne** – On peut être payée pour raconter sa vie ? Tous mes clients font ça gratuitement...

**Cliente** – Pas très cher...

**Patronne** – Des cacahuètes?

**Cliente** – Oui, à peu près.

**Patronne** – Non, je veux dire... Vous voulez des cacahuètes ? Avec vos deux demis...

## 186. Les pigeons

*Un bistrot. Une table à laquelle sont assises deux jeunes filles. Les deux filles regardent à travers la vitrine située côté spectateurs.*

**Une** – Qu'est-ce qu'ils foutent là, tous ces pigeons...?

**Deux** (*ailleurs*) – Quoi ?

**Une** – Les pigeons ! Pourquoi il n'y en a qu'en ville ? (*L'autre a l'air préoccupée par tout autre chose.*) C'est pas vraiment des animaux domestiques. Je veux dire comme des chiens ou des chats. C'est des oiseaux. Ils sont libres, eux, ils ne sont pas en cage, et ils peuvent voler. Ils pourraient se barrer.

**Deux** – Où veux-tu qu'ils aillent ?

**Une** – Je ne sais pas, moi. À la campagne. Pourquoi ils ne se barrent pas à la campagne, tous ces pigeons ?

**Deux** – À la campagne...? Ils n'auraient rien à becqueter...

**Une** – Ça me donne envie de vomir, de les regarder.

**Deux** (*ailleurs*) – Ouais...

**Une** – Regarde, ils sont coprophiles.

**Deux** – Hein ?

**Une** – T'as pas vu ce qu'ils bouffent...?

**Deux** – Quoi ?

**Une** – Des crottes de chiens.

**Deux** (*regardant pas très intéressée*) – Ah, ouais...

**Une** – Ce n'est pas ça qu'on appelle un écosystème...?

**Deux** – Pourquoi ils restent ici à bouffer de la merde, alors qu'à la campagne, ils pourraient bouffer des cerises.

**Une** – Le temps des cerises, c'est pas toute l'année. (*Son portable sonne, elle répond*) Ouais... Ouais... Ouais... OK.

*Elle raccroche.*

**Deux** – Alors ?

**Une** – C'est pas encore affiché...

**Deux** – Et si on l'avait raté ?

**Une** – Je préfère pas y penser... Pourquoi on l'aurait raté ?

**Deux** – Je ne sais pas. La peur de gagner. Le cheval de concours qui refuse l'obstacle au dernier moment. Ça arrive aux plus grands champions.

**Une** – Attends, on n'est pas des bourrins. Et puis le bac, c'est pas un concours. C'est comme le permis de conduire. C'est pas parce qu'il y en a beaucoup qui l'ont que t'as moins de chance de l'avoir.

**Deux** – Ouais ben justement. Le permis, je l'ai déjà raté deux fois... Pourquoi ça s'appelle comme ça, au fait ?

**Une** – Le permis ?

**Deux** – Le bac !

**Une** – Parce que si on rate le bac, on reste sur le quai, j'imagine...

**Deux** – Moi, ça me rappelle mes cours de latin. Tu sais, ce fleuve que les morts doivent traverser pour aller aux Champs Élysées. En barque...

**Une** – Quel rapport ?

**Deux** – La barque... Le bac... Pour traverser un fleuve...

**Une** – Ouais, ben moi, c'est si je rate le bac, que je suis morte. Mes parents me tueraient... Ils m'ont foutue dans cette boîte de curés parce qu'il y avait 100% de réussite. Ça leur coûte un SMIC par mois. Si je ne leur en donne pas pour leur fric... Et puis qu'est-ce qu'on irait foutre en barque aux Champs-Élysées ? Le Quartier Latin, c'est sur la rive gauche...

**Deux** – Il y a quand même eu des années où c'était 99%. Ça veut bien dire qu'il y en a un qui le rate de temps en temps. C'est rare, mais ça peut arriver.

**Une** – Je ne sais pas moi... Le type avait peut-être raté son train... Ou son bac, tiens, si il habitait sur une île.

**Deux** – Arrête, tu vas nous porter la poisse.

**Une** – Pourquoi ?

**Deux** – Nous aussi, on habite sur une île...

**Une** – Notre-Dame, c'est sur une île ?

**Deux** – En tout cas, si tu comptais sur la géo pour l'avoir, ton bac, tu ferais bien d'y aller faire brûler un cierge, à Notre-Dame.

*Le portable sonne. La première prend l'appel aussitôt.*

**Une** – Ouais... Ouais... Ouais... OK...

*Elle raccroche, avec un visage impassible.*

**Deux** – Alors ?

**Une** – Ça y est, ils viennent d'afficher les résultats.

**Deux** (*tétanisée*) – Et alors ?

*Cessant de feindre, la deuxième laisse éclater sa joie.*

**Une** – Et alors, on l'a ! Putain, on l'a, je te dis !

*Les deux se tombent dans les bras l'un de l'autre.*

**Deux** – T'aurais pas dû me mener en bateau. J'ai le cœur qui bat à cent à l'heure.

**Une** – Tu veux dire à la minute, parce que cent pulsations à l'heure, tu serais déjà morte.

**Deux** – Quelle mention ?

**Une** – Attends, c'est déjà une bonne nouvelle... Faut pas demander un miracle, non plus. Oh, putain... Il va falloir fêter ça...

**Deux** – Ouais... En même temps, le bac, tout le monde l'a, maintenant...

**Une** – Mmm... C'est le début des emmerdes.

**Deux** – C'est pour ça que ça me rappelle mes cours de latin.

**Une** – Le latin ?

**Deux** – Le bac... pour traverser le fleuve et aller en enfer.

**Une** – Allez, tu peux oublier le prof de latin, maintenant. T'es sûre de ne plus jamais le revoir ! Ouah...! J'ai une bouffée de chaleur, tout d'un coup... Ça me donne envie de piquer une tête dans la Seine.

**Deux** – Moi aussi. Ça me donne envie de me jeter dans la Seine...

**Une** – La vie est belle ! C'est l'été !

**Deux** – T'as raison. Allons nous plonger dans le fleuve de l'oubli...

*Elles s'en vont.*

## 187. Mention passable

*Un bistrot. Au bar la patronne et une cliente.*

**Patronne** – Et vous l’avez eu ?

**Cliente** – Mention passable.

**Patronne** – Vos parents devaient être contents.

**Cliente** – En tout cas, ils ne m’ont rien dit.

**Patronne** – Il y a des gens pas bavards.

**Cliente** – J’aurais aimé au moins une fois dans ma vie que mes parents me disent qu’ils étaient fiers de moi. Même si ce n’était pas vrai. Pas vous ?

**Patronne** – Ce que j’aurais aimé, c’est pouvoir dire à mes parents que j’étais fière d’eux...

**Cliente** – Vous avez des enfants ?

**Patronne** – Non. Et je ne suis pas sûre qu’ils auraient été fiers de moi...

**Cliente** – Pourquoi ?

**Patronne** – Donc, vous ne vous êtes pas jetée dans la Seine...

**Cliente** – J’aurais dû. Parce que c’est après que les ennuis ont commencé.

**Patronne** – Vous n’avez pas trouvé de boulot ?

**Cliente** – Si. Un petit boulot, comme on dit.

**Patronne** – C’est toujours mieux que de faire le trottoir.

**Cliente** – Encore que... Le bac c’est la fin de l’innocence, mais le premier job, c’est comme un dépucelage. On se rend compte que là, on est vraiment baisé. On sait qu’il n’y a que la première fois où ça fait un peu mal, et qu’on va s’habituer. Mais on se doute qu’il va falloir pas mal d’imagination pour y prendre un peu de plaisir... Ça s’est passé comment, pour vous ?

**Patronne** – Mon dépucelage ?

**Cliente** – Votre premier job ! Qu’est-ce que vous faisiez avant de vous mettre à votre compte ?

**Patronne** – Je faisais le tapin rue Saint-Denis.

**Cliente** – Ah... Alors vous savez de quoi je parle...

## 188. Entretien d'embauche

*Un bistrot. Une table à laquelle est assise une femme genre cadre commercial. Une jeune fille blonde style étudiante arrive. La femme se lève et lui sert la main.*

**Femme** – Asseyez-vous, je vous en prie... (*Un peu étonnée*) Vous êtes bien Mademoiselle...?

**Jeune fille** – Ben Salah. Aïcha Ben Salah...

**Femme** – C'est ça... Et... vous êtes blonde...

**Jeune fille** – Oui je sais, on me le dit souvent... En fait, c'est mon arrière-grand-père qui... Mais d'habitude, ça rassure plutôt mes employeurs. Quand je parviens jusqu'à l'entretien d'embauche, bien sûr... Ça pose un problème ?

**Femme** – Pas du tout...

**Jeune fille** – L'annonce disait que vous cherchiez un chasseur de primes...?

**Femme** – De primes d'assurance, oui... Nous vendons des conventions-obsèques. Un marché déjà très saturé... Nous recrutons quelqu'un pour démarcher en banlieue...

**Jeune fille** – Pourquoi pas une blonde ?

**Femme** – Pour du porte à porte dans les cités... Nous nous disions qu'une blonde... Enfin, ça susciterait moins d'empathie...

**Jeune fille** (*lui tendant une feuille*) – J'ai un casier, vous savez ! Euh, je veux dire un CV...

**Femme** – Il faut être très habile, pour placer ce genre de produits. Quand on ne sait pas comment on va payer son loyer à la fin du mois, évidemment, on ne pense pas tous les matins en prenant son café à prendre un crédit sur 50 ans pour financer sa dernière demeure...

**Jeune fille** – C'est sûr...

**Femme** – Au début, nous étions dans l'édition. Ce n'était pas facile non plus. Vendre une encyclopédie en 28 volumes à des gens qui pour beaucoup ne savent pas lire.

**Jeune fille** – Il y a quand même des illustrations, dans les encyclopédies...

**Femme** – Après, on a tâté un peu de la complémentaire-santé. Mais avec la concurrence... Non, la convention-obsèques, aujourd'hui, c'est encore ce qu'il y a de plus porteur... C'est l'avenir...

**Jeune fille** – On n'est pas sûr de tomber malade, mais on est sûr de mourir un jour... Tous... Même les analphabètes...

**Femme** – Ce n'est pas une opération de testing, au moins ?

**Jeune fille** – Pardon...?

**Femme** – Vous ne vous êtes pas fait teindre en blonde pour nous accuser ensuite de discrimination ?

**Jeune fille** – Rassurez-vous, je suis une vraie blonde...

**Femme** – Nous ne sommes pas racistes, vous savez. C'est juste qu'en l'occurrence... Nous comptons vous confier le développement d'un nouveau marché : ce que nous appelons dans notre jargon la convention-obsèques halal. Un secteur en très forte expansion. La conséquence logique du grand flux d'immigration des années 50.

**Jeune fille** – Je peux prendre l'accent arabe...

**Femme** – Vous sauriez faire ça...?

**Jeune fille** – Avec un petit stage de remise à niveau...

**Femme** – Vous croyez que ça marcherait ?

**Jeune fille** – Si je mets une djellaba...

*La femme réfléchit.*

**Femme** – Bon... Vous m'avez convaincue... Quand on postule comme vendeuse, il faut commencer par savoir se vendre... Et croyez-moi, me vendre une blonde, ce n'était pas gagné.  
*(Se levant)* Bravo ! Je vous prends à l'essai.

**Jeune fille** – Merci.

**Femme** – Et si vous faites l'affaire, dans trois mois, vous passez en concession perpétuelle...

**Jeune fille** – Vous voulez dire en contrat à durée indéterminée ?

**Femme** *(se levant avec un sourire satisfait)* – Ça fait plaisir de voir des jeunes qui ont encore envie de travailler !

*Elles sortent.*

## 189. Friday wear

*Un bistrot. Une femme, genre cadre en tenue soignée mais en jean, est assise à la table. Elle ouvre son attaché-case et en sort un catalogue qu'elle feuillette en buvant son café. Son portable sonne. Elle répond.*

**Cadre** – Oui...? Ah, oui... Oui, oui, je vous attends. Non, non, je crois que c'est moi qui suis un peu en avance. On a rendez-vous à quelle heure exactement ?

*Une femme arrive, sa directrice, en tailleur, genre executive woman, le portable vissé à l'oreille. Elle a l'air très speedée, comme si elle avait pris de la coke. Elle s'installe à la même table.*

**Directrice** – Dix heures quarante-cinq. Vous avez les visuels de la nouvelle campagne ?

*Elles continuent à se parler à travers leurs portables, comme si elles n'étaient pas assises l'une en face de l'autre.*

**Cadre** – Oui, oui, bien sûr. Vous verrez, elle est superbe...

*La femme tourne une nouvelle page du catalogue. Sa directrice lui prend le catalogue des mains et l'examine à son tour.*

**Directrice** – Ah, oui, c'est...

**Cadre** – Ça change...

**Directrice** – Oui...

**Cadre** – Les créatifs ont vraiment fait du bon boulot.

**Directrice** – Pour une fois, ils ont fait preuve de créativité.

*La femme cadre se rend compte la première du ridicule de la situation en semblant apercevoir enfin sa directrice en face d'elle.*

**Cadre** – Vous voulez un café ?

*En levant les yeux du catalogue, la directrice aperçoit à son tour son interlocutrice.*

**Directrice** – Euh, non, merci. J'ai arrêté le café. Ça me noircit les dents et ça me donne envie de pisser.

*La directrice examine l'autre femme, comme si quelque chose dans sa tenue la surprenait, sans qu'elle parvienne tout de suite à savoir quoi.*

**Directrice** – Vous n'avez pas de soutien-gorge... ?

**Cadre** – Euh... Non. Ça pose un problème ?

**Directrice** – Non, non... Enfin... D'habitude, vous en mettez un, non ?

**Cadre** – Comme on est vendredi, je me suis dit que... Ce serait plus cool...

**Directrice** – Plus cool ?

**Cadre** – Le... Le Friday wear, vous voyez...?

**Directrice** – Le Friday wear...?

**Cadre** – Aux States, le vendredi, tous les cadres s'habillent comme ça. De façon un peu moins formelle. Propre, mais décontractée...

**Directrice** – Aux States...?

**Cadre** – Sans soutien-gorge.

**Directrice** (*chiffonnée*) – Bon...

*Silence un peu embarrassé.*

**Cadre** – Je peux vous parler franchement ?

**Directrice** (*un peu inquiète*) – Je me demande si je ne préférerais pas quand vous mettiez un soutien-gorge, finalement...

**Cadre** – Notre société a une image un peu guindée auprès de ses clients, vous le savez.

Toutes les études le montrent. Un peu ringard, quoi. En plus du nouveau catalogue, je me suis dit qu'en adoptant le Friday wear... On serait plus... dans le move.

*La directrice semble totalement prise au dépourvu. Elle hésite un instant avant de se décider.*

**Directrice** – Oh, et puis après tout, vous avez raison. Allez...

*Elle se tourne dos au public, et se contorsionne un instant, puis fait face à nouveau en brandissant son soutien-gorge.*

**Directrice** – Si c'est assez bon pour les Américains...

*L'autre a l'air un peu surprise.*

**Directrice** (*soulagée*) – Ah... C'est vrai qu'on respire mieux... Vous trouvez que j'ai l'air plus cool, comme ça ?

**Cadre** – Beaucoup plus cool.

**Directrice** – La prochaine fois, j'enlève le bas...

*Mais la directrice paraît encore un peu préoccupée.*

**Directrice** – Mais... ce n'est pas un peu gênant...? Par rapport à notre client, je veux dire...

**Cadre** – Non, pourquoi...?

**Directrice** – Ben... Des soutiens-gorge... C'est ce qu'ils vendent, non ?

**Cadre** – Ah...! Oh, non ! Pourquoi ? Et puis ce n'est que le vendredi.

*La directrice semble se faire une raison.*

**Directrice** (*se décontractant un peu*) – Bon, eh ben il va quand même falloir que je vous emmène au client... (*Contente de son bon mot*) Comme la fermière emmène la vache au taureau...

*Air un peu décontenancé de la cadre. Elles se lèvent toutes les deux pour aller à leur rendez-vous.*

**Directrice** – On a rendez-vous avec qui déjà ?

**Cadre** – Avec la nouvelle PDG.

**Directrice** – La nouvelle ?

**Cadre** – L'ancienne s'est suicidée vendredi dernier. Vous n'étiez pas au courant ?

**Directrice** – Mon Dieu non... Quelle drôle d'idée.

**Cadre** – Elle s'est pendue au porte-manteau de son bureau. Avec la bretelle de son soutien-gorge, justement...

**Directrice** – Comme quoi, c'est du solide... Pour supporter un pareil poids... Faites-moi penser de fournir un kit anti-suicide à la patronne de notre agence avec ses stock-options.

*La cadre a l'air un peu surprise et inquiète de voir sa directrice aussi décontractée.*

**Directrice** – Je plaisante. On a dit qu'on était cool, non ?

*Elles sortent.*



## 190. La peur de gagner

*Un bistrot. Deux femmes sont assises à une table. La première regarde droit devant elle.*

**Femme 1** – Qu'est-ce que tu regardes ?

**Femme 2** – J'attends les résultats du loto. Ils vont bientôt les afficher, sur l'écran, là...

**Femme 1** – Tu joues au loto ?

**Femme 2** – J'ai eu envie d'essayer.

**Femme 1** – Pourquoi pas... (*Silence*) Combien, la super cagnotte ?

**Femme 2** – 115 millions.

**Femme 1** – 115 millions...

**Femme 2** – T'es en train de calculer combien ça fait en anciens francs...?

**Femme 1** – À partir d'une certaine somme, on n'a plus de référence, de toute façon. Quand on te dit qu'une étoile est à 115 millions d'années lumière, tu ne te demandes pas combien ça fait en kilomètres ou en miles.

**Femme 2** – Ni combien ça te coûterait en gasoil pour y aller avec ta Twingo...

**Femme 1** – Qu'est-ce que t'as joué, comme numéro ?

**Femme 2** – Mon numéro de sécu. Avec mon dernier versement Pôle Emploi.

**Femme 1** – La chance sourit aux audacieux... Tu te rends compte, si on gagnait...

**Femme 2** – J'ai un peu de mal à imaginer.

**Femme 1** – Plus besoin de se lever le lundi pour aller bosser. 365 jours de RTT par an...

**Femme 2** – Ouais... Tout plaquer...

**Femme 1** – Tout ? (*La deuxième reste polarisée sur la télé.*) Qu'est-ce que tu ferais, si tu avais 115 millions, là, tout de suite ? Enfin 57 millions et demi... (*La deuxième le regarde.*) Attends, on est pacées non ? Pour le meilleur et pour le pire...

**Femme 2** – Je ne sais pas... Tu gagnes 10.000 euros, tu es contente. Tu te payes un petit extra. Je veux dire, ça ne te change pas la vie. Mais 115 millions... Il y a un avant, et un après. Là tu deviens carrément quelqu'un d'autre. C'est comme une deuxième naissance. Ça fait presque peur, non ?

**Femme 1** – Moi, je commencerais par dire à mon patron tout le bien que je pense de lui... et après je foncerais chez le concessionnaire Mercedes pour m'acheter une voiture plus grosse que la sienne. Gagner au loto, c'est une autre façon d'instaurer la dictature du prolétariat... À titre individuel...

**Femme 2** – Ça doit secouer, quand même. Ne plus avoir aucune limite à ses désirs, du jour au lendemain. Plus aucune contrainte. Pouvoir faire ce qu'on veut. Tout ce qu'on veut...

**Femme 1** – Je pense que je pourrais gérer.

**Femme 2** – Pas sûr... Il n'y a qu'à lire les journaux. Le nombre de gagnants du loto qui finissent complètement ruinés...

**Femme 1** – Si tout ce qu'on risque en gagnant au loto, c'est de finir ruiné... On n'a pas grand chose à perdre...

**Femme 2** – Sans parler des divorces... Tu crois que notre couple y résisterait ?

*Silence.*

**Femme 1** – En même temps, je ne sais pas trop... Comment donner un sens à une vie de milliardaire qui vous tombe dessus comme ça, par hasard ?

**Femme 2** – Tu crois que les filles de milliardaires se posent ce genre de questions métaphysiques ?

**Femme 1** – Ouais, mais elles, elles sont nées comme ça. Elles ont eu le temps de s’habituer. Elles ne connaissent rien d’autre. Quand tu gagnes au loto, ça te tombe dessus d’un seul coup. Une chance sur 20 millions, tu te rends compte...

**Femme 2** – Le nombre moyen de spermatozoïdes lors d’une éjaculation est de 300 millions.

**Femme 1** – Et alors ?

**Femme 2** – Alors si on est là toutes les deux, c’est qu’on est déjà sacrément veinardes. Notre vie de prolos aussi, elle nous est tombée dessus par hasard. Disons que là, on donne une deuxième chance au tirage. Histoire de rectifier le destin, qui nous a pas fait naître avec une cuillère en argent dans la bouche.

**Femme 1** – Je ne sais pas... Ça me fait un peu peur quand même... Et puis ça voudrait dire que notre vie d’aujourd’hui ne vaut rien... Qu’elle ne valait pas la peine d’être vécue... C’est ce que tu penses ? C’est pour ça que tu joues au loto ? Parce que tu crois que notre vie ne vaut rien ?

**Femme 2** – Mais qu’est-ce que tu racontes... Et puis c’est la première fois que je joue. C’est juste pour rigoler.

**Femme 1** – La plupart des gagnants sont des gens qui jouaient pour la première fois. La chance du débutant, c’est connu...

*Soudain, elles semblent toutes les deux presque inquiètes.*

**Femme 2 (tendue)** – Ça y est, ils vont donner les résultats...

*Elles regardent, scotchées, le tirage.*

**Femme 1** – Alors ?

**Femme 2 (vérifiant sur son ticket)** – On n’a aucun bon numéro. C’est très rare, tu sais. J’ai un peu oublié mes cours de statistiques au lycée, mais je me demande si la probabilité de n’avoir aucun numéro n’est pas presque aussi élevée que celle de les avoir tous.

**Femme 1** – Alors dans en sens, on peut dire qu’on a eu de la chance...

*Elles se regardent avec complicité et ont un geste de tendresse.*

**Femme 2** – Et dire que tout ce bonheur aurait pu nous échapper d’un coup...

**Femme 1** – Ça fait froid dans le dos...

## 191. Le coccyx

*Un bistrot. Au comptoir, deux femmes regardent au loin droit devant elles. La deuxième a sur la tête un bonnet dont ne dépasse aucune chevelure.*

**Une** – Tu as vu, cet arbre, comme il est beau ?

**Deux** (*avec l'air de s'en foutre*) – Ouais.

**Une** – Il fait tellement partie du paysage... On finit par ne plus le voir.

**Deux** – Mmm...

**Une** – C'est un chêne. On n'était pas encore nées, il était déjà là.

**Deux** – Comment tu le sais ? Puisqu'on n'était pas nées...

**Une** – On avait accroché une balançoire à une de ses branches, quand on était petites. Il était déjà aussi grand. Tu ne te souviens pas ?

**Deux** – Non.

**Une** – Moi, oui. Je m'étais cassé le bras en tombant de cette putain de balançoire.

**Deux** – Tu t'es cassé tellement de trucs. Comment veux-tu que je me souvienn...? Une fois, tu t'es même cassé le cul.

**Une** – Le coccyx.

**Deux** – En tombant d'une chaise. C'est dingue. Je me demande quel os tu ne t'es pas fracturé. (*Un temps*) Le coccyx... Je ne savais même pas que ça existait, à l'époque. Et même maintenant, je ne suis pas sûre de savoir comment ça s'écrit.

**Une** – Tout ce que je peux te dire, c'est que ça rapporte un paquet de points au Scrabble...

**Deux** – C'est simple, quand je t'imagine petite, je te revois avec un plâtre... Même sur les photos de classe, tu as toujours un bras en écharpe, une paire de béquilles ou un gros pansement. C'est à se demander comment tu as fait pour arriver entière jusqu'ici.

**Une** – Toi, tu ne t'es jamais rien cassé. Comme cet arbre, là...

**Deux** – Pourtant j'ai fait les mêmes bêtises que toi... Moi aussi j'ai vécu dangereusement. Ça m'est même arrivé d'ouvrir des huîtres à Noël. Et je ne me suis jamais transpercé la main avec le couteau...

**Une** – Tu as toujours eu plus de chance que moi. Je t'en ai souvent voulu, pour ça...

**Deux** – Tu crois vraiment que c'est moi qui ai eu de la chance...?

**Une** – C'est ça, traite moi d'empotée.

**Deux** – Où est-ce que tu veux en venir, avec ton arbre ?

**Une** – Il a résisté à toutes les tempêtes. Pas une branche de cassée. Comme toi. Dans une centaine d'années, il sera encore là.

**Deux** – Même si il est encore debout, il est peut-être déjà rongé de l'intérieur. Regarde, il n'a plus une feuille sur le caillou. Comme moi, justement.

**Une** – C'est normal. On est en automne...

**Deux** – Ah, oui, c'est vrai. Je n'ai pas vu passer l'été... De ma fenêtre, à l'hôpital, j'avais la vue sur le parking d'Auchan.

**Une** – Ça va repousser au printemps, tu verras.

*Un temps.*

**Deux** – Et mes cheveux, tu crois qu'ils vont repousser, au printemps ?

**Une** (*lui tendant la main*) – Tiens. J'en mets ma main à couper...

## 192. Comme un vieux film

*Deux femmes (une jeune et une vieille) sont assises chacune à une table. La jeune fait mine de travailler en tapotant sur une calculette et en notant des chiffres sur une feuille. La vieille semble désœuvrée.*

**Jeune** (avec une convivialité un peu forcée) – Alors, ça y est ? C'est la dernière...

**Vieille** – Oui...

**Jeune** – Quel effet ça fait ?

**Vieille** – C'est comme un vieux film qu'on s'est repassé trop souvent. À la fin, on n'y comprend plus rien...

**Jeune** – On vous regrettera... Vous allez faire un pot ?

**Vieille** – Un pot ?

**Jeune** – Un pot de départ !

**Vieille** – Ah... Je ne sais pas... Je devrais...? (*La jeune ne répond pas et continue à travailler.*) Vous savez ce qui me manquera le plus ? Le petit goût amer du café, le matin. La journée qui commence... À midi, c'est déjà foutu...

**Jeune** – Qu'est-ce que vous allez faire... après ?

**Vieille** – Me reposer...? C'est ce qu'on fait, j'imagine...

**Jeune** – Et vous restez dans le coin, ou...?

**Vieille** – Où voulez-vous que j'aille...?

*Air perplexe de la jeune, interrompue par la sonnerie de son portable.*

**Jeune** – Oui... Non... Oui, oui... Non, non...

*La jeune raccroche et griffonne quelque chose sur un papier.*

**Vieille** – Elle arrive bientôt ?

**Jeune** – Qui ?

**Vieille** – Ma remplaçante !

**Jeune** – Ah... Lundi, je crois...

**Vieille** – Je ne la verrai pas, alors... Vous la connaissez ?

**Jeune** – Non... (*Un peu embarrassée*) En fait, c'est moi qui vous remplace...

**Vieille** (*sans hostilité*) – Ah, d'accord... Félicitations...! Et la petite nouvelle vous remplacera... C'est logique...

*Le portable sonne à nouveau. La jeune prend l'appel.*

**Jeune** – Oui... Non... Oui, oui... Non, non...

**Vieille** – Vous voulez un café ?

**Jeune** – Pourquoi pas.

*La vieille lui apporte une tasse.*

**Vieille** – Je vous laisserai la cafetière, si vous voulez... Au bureau, je veux dire...

**Jeune** – Ça fait combien de temps que vous étiez ici ?

**Vieille** – Trop longtemps... (*Un temps*) Et vous ?

**Jeune** – J'arrive à peine...

**Vieille** – Vous comptez rester ?

**Jeune** (*satisfaite*) – Je termine ma période d'essai aujourd'hui... Demain, je passe en contrat à durée indéterminée... C'est automatique...

**Vieille** – Dans ce cas... Vous êtes contente, alors?

**Jeune** – Ça va...

*Elles sirotent leur café.*

**Vieille** – Il est bon, non ? Il n'est pas trop fort ?

**Jeune** – Il est parfait...

**Vieille** – On se connaît à peine, en fait. Vous êtes mariée ?

**Jeune** – Pas encore... Et vous ?

**Vieille** – Non...

**Jeune** – Bon... Faut que je m'y remette...

**Vieille** – Oui, pardon. Moi, c'est ma dernière journée, alors je ne risque plus grand chose. Mais vous. Si votre période d'essai ne s'achève que ce soir. Vous aurez tout le temps de ne rien faire quand vous serez là pour de bon...

*La jeune regarde l'autre, se demandant si elle plaisante. Puis elle se remet au travail. La vieille à siffloter ou à chantonner. La jeune, visiblement dérangée par ce bruit, lui lance à la dérobée un regard réprobateur.*

**Vieille** – Excusez-moi... (*La jeune se remet au travail.*) Vous pourrez vous installer à ma place, si vous voulez. Quand je serai partie. La table est un peu plus grande, non...

**Jeune** – Oui... C'est ce qui est prévu...

**Vieille** – C'est vrai, je suis bête... Et la nouvelle prendra la petite table. (*La présence oisive de la vieille déconcentre visiblement la jeune.*) Excusez-moi, je vais essayer de m'occuper quand même. D'ailleurs, il faudrait que je songe à faire mes cartons... (*Elle farfouille dans un grand sac.*) Enfin, quand je dis mes cartons... Je crois que tout tiendra dans un sac en plastique... C'est fou... Toute une vie, et qu'est-ce qui reste...? Quelques chemises vides dans un placard... On ne peut pas dire qu'on laisse quelque chose derrière nous, hein ? Vous n'auriez pas un sac en plastique, par hasard ? (*La jeune lui lance un regard pour lui faire comprendre que non.*) Et dire que c'est moi qui occupais votre bureau quand je suis entrée ici... Vous savez à quoi je rêvais, à l'époque ? (*Tête de la jeune pour dire non.*) Écrire... Non... Pas noircir des pages de comptes-rendus, comme je l'ai fait toute ma vie... Ecrire... Pour ne pas avoir de comptes à rendre justement... Je me disais qu'en prenant un petit boulot tranquille, j'aurais le temps de m'y mettre... Et puis voilà, les années ont passé, et je ne m'y suis jamais mise...

**Jeune** – Vous allez avoir le temps, maintenant...

**Vieille** – Oui. L'éternité... Mais pour raconter quoi ? Ma vie ? Je vous l'ai dit, elle tiendrait dans un petit sac en plastique...

*Sonnerie du téléphone.*

**Jeune** – Oui... Non...

**Vieille** – Peut-être même dans un préservatif...

**Jeune** – Oui, oui... Non, non... (*La jeune raccroche.*) Vous disiez...?

**Vieille** – Rien...

**Jeune** – Vous savez ce que je me disais ?

**Vieille** (*pleine d'espoir*) – Non...

**Jeune** – Et si j'en profitais pour demander qu'on nous pose de la moquette ?

**Vieille** (*interloquée*) – De la moquette ?

**Jeune** – Pour pas déranger ceux d'en dessous ! Le parquet, c'est joli, mais... Ça grince...

**Vieille** – Ils se sont déjà plaints... ceux d'en dessous ?

**Jeune** – Non... Mais il y a quand même pas mal d'allées et venues, ici...

**Vielle** – C'est moi qui vais habiter en dessous.

**Jeune** – Ah oui...?

**Vielle** – Faut bien habiter quelque part... C'est un peu sombre, mais... Je connais bien le quartier... Je ne serai pas dépaysée...

**Jeune** – Et de nous entendre marcher, comme ça, au-dessus de vous... Toute la journée... Vous êtes sûre que ça ne va pas vous déranger ?

**Vielle** – Ça me fera une distraction... Je me dirai... Ils sont en train de bosser, là-haut, pendant que moi... Je peux rester couchée toute la journée...

**Jeune** – Bon... Pas de moquette, alors...

*La jeune se remet au travail.*

**Vielle** – C'est quoi, vos rêves, à vous ?

**Jeune** – Mes rêves?

**Vielle** – Vous êtes jeune. Vous devez bien avoir encore des rêves... Si vous touchiez le gros lot, qu'est-ce que vous feriez ?

**Jeune** – Je prendrais un peu de vacances, j'imagine...

**Vielle** – Et après...?

**Jeune** – Après...? Peut-être que j'ouvrirais ma boîte...

**Vielle** – Pour...?

**Jeune** – Pour ne pas avoir de patron !

**Vielle** – Ouvrir sa boîte pour ne pas avoir de patron... Autant ne pas travailler du tout... C'est plus simple, non ?

**Jeune** – Oui, peut-être... (*Elle est interrompue par la sonnerie du téléphone*). Non... Oui, oui... Non, non... (*Elle raccroche*). Bon, j'en étais où, moi...

**Vielle** – Tirez-vous...

**Jeune** – Pardon ?

**Vielle** – Tirez-vous ! Pendant qu'il est encore temps !

**Jeune** – Pour aller où ?

**Vielle** – Vous avez quel âge, vingt ans ? Vous tenez vraiment à finir comme moi ?

**Jeune** – Faut bien vivre... Qu'est-ce que vous proposez...?

**Vielle** (*prise de court*) – Rien... Vous avez raison...

*La jeune se remet à travailler.*

**Jeune** – Vous savez ce que je crois ?

**Vielle** – Non...

**Jeune** – Ils vont fermer la boîte.

**Vielle** – Comment ça, fermer la boîte ?

**Jeune** – Vous savez ce qu'on fabrique...

**Vielle** – Non...

**Jeune** – Toute votre vie, vous avez travaillé ici, et vous ne savez pas ce qu'on fabrique ?

**Vielle** – Au début, je crois que je le savais... Mais ça a tellement changé... On a été racheté au moins dix fois. Je ne savais même pas qu'on fabriquait encore quelque chose... Qu'est-ce qu'on fabrique ?

**Jeune** – Des urnes !

**Vielle** – Des urnes ?

**Jeune** – Le marché est en train de s'effondrer.

**Vieille** – L'abstention...?

**Jeune** – Des urnes funéraires !

**Vieille** – Ah...

**Jeune** – Le papy-boom est derrière nous...

**Vieille** – C'est si grave que ça ?

**Jeune** – Ils vont fermer la boîte... et ils vont en ouvrir une autre...

**Vieille** – Délocalisation ?

**Jeune** – Même pas. En fait, on gardera probablement les mêmes locaux...

**Vieille** – Et le personnel ?

**Jeune** – À part les départs naturels, comme vous, on finira sûrement par reclasser tout le monde... Il se pourrait même qu'on réembauche... Il suffira de changer le nom de la société, pour fabriquer autre chose... On n'a que l'embaras du choix... Avec la reprise de la natalité...

**Vieille** – Alors qu'est-ce que ça change ?

**Jeune** – En fait, pas grand chose.

*La jeune se remet au travail. La vieille reste pensive.*

**Vieille** – Il n'y a vraiment aucun moyen d'arrêter tout ça...

**Jeune** – Quoi ?

**Vieille** – Je ne sais pas... D'ailleurs, je suis sûre que si on se mettait en grève, personne ne s'en apercevrait, là-haut...

**Jeune** – Vous êtes une originale, vous...

**Vieille** – Oui... Une vieille originale... Vous avez remarqué ? On ne dit jamais une jeune originale... C'est normal d'être originale, quand on est jeune... C'est toléré... C'est même recommandé... Presque hygiénique. Mais en vieillissant... C'est supposé vous passer... Les cheveux rouges... ou les anneaux dans le nez. Passé trente ans, c'est ringard. Alors à plus de cinquante, c'est carrément louche... Vous savez ce que c'est, vieillir ? C'est de ne plus savoir comment inventer sa vie tous les matins, passée l'heure du café... En fait, on meurt par manque d'imagination. Vous n'êtes pas très... anneaux dans le nez, vous...?

**Jeune** – Vous avez des enfants ?

**Vieille** – Non...

**Jeune** – Vous auriez aimé en avoir ?

**Vieille** – Pourquoi faire ?

**Jeune** – Pour ne pas vieillir toute seule, par exemple.

**Vieille** – J'ai des voisins. Ils vieillissent avec moi.

**Jeune** – C'est assez déprimant, de parler avec vous...

**Vieille** (*amusée*) – Vous trouvez...?

**Jeune** – C'est pas si grave que ça.

**Vieille** – Que je sois déprimante ?

**Jeune** – Peut-être que vous demandez trop.

**Vieille** – Oui... C'est ce qu'on m'a dit là-haut, la dernière fois que j'ai osé demander une augmentation...

**Jeune** – C'était il y a combien de temps...?

**Vieille** – Je ne sais plus...

**Jeune** – Il n'y a plus personne, là haut... Vous n'étiez pas au courant non plus ?

**Vieille** – Comment ça, plus personne ?

**Jeune** – On a été racheté par les fonds de pension.

**Vieille** – Vous voulez dire... les retraités ?

**Jeune** – Leurs veuves, en tout cas.

**Vieille** – Alors après mon départ, je serai le patron de ma boîte ?

**Jeune** – Eh, oui... Vous voyez, il n'y a même pas besoin de jouer au loto. Il suffit d'attendre...

*La vieille, anéantie, reste silencieuse.*

**Vieille** – Si je fais un pot de départ, vous viendrez ?

**Jeune** – Pourquoi pas ? Envoyez-moi un faire-part...

*On entend au loin le mugissement d'une sirène.*

**Vieille** – C'est l'heure... Il va falloir que j'y aille... (*Elle commence à s'en aller.*) Pendant des années, en entendant la sirène, à midi, j'avais le réflexe de me précipiter aux abris... Pourtant je n'ai même pas connu la guerre... Mais le bombardement ne venait pas. Alors je me contentais d'aller déjeuner... (*Elle se retourne une dernière fois vers la jeune.*) Je vous laisserai mes tickets-restaurant...

*Elle s'en va. La jeune la suit peu après.*



## 193. Une belle mort

*Un bistrot. Une table à laquelle une femme est assise. Aucune consommation devant elle. Une autre arrive.*

**Une** (*se levant*) – Ah, tu es venue...

**Deux** – J'avais le choix ?

*Mal à l'aise, elles hésitent à s'embrasser, mais y renoncent. Elles s'asseyent.*

**Une** – Tu prends quelque chose ?

**Deux** – J'ai commandé un café en passant.

**Une** – On a beau savoir qu'on n'est pas là pour toujours... Ça fiche un coup...

**Deux** – À son âge... On savait qu'il était en période de préavis, non ?

**Une** – Apparemment, c'est arrivé pendant son sommeil.

**Deux** – Ah, oui... ?

**Une** – Au moins, il n'a pas souffert... Il ne s'est même vu partir.

**Deux** – Une belle mort, comme on dit... Ça ne remplace pas une belle vie, mais c'est toujours mieux que rien...

**Une** – Il a toujours fait ce qu'il a voulu...

**Deux** – Est-ce que ça suffit à faire une belle vie... ?

**Une** – C'était une autre époque.

**Deux** – Ouais...

*Silence embarrassé. La deuxième se lève.*

**Deux** – Je vais voir ce qu'ils foutent avec mon café... On dirait qu'ils m'ont oubliée... Tu reprends quelque chose ?

**Une** – Ils ne m'ont toujours pas apporté ce que j'avais commandé non plus...

*La deuxième s'approche du comptoir dans le noir. La première se fait un raccord de maquillage. L'autre revient avec deux tasses de café et se rassied.*

**Deux** – Ils les avaient préparés, mais ils avaient oublié de nous les apporter...

**Une** – J'espère qu'il est encore chaud...

**Deux** (*prenant une gorgée*) – En tout cas, il est fort... Ça réveillerait un mort...

*L'autre lui lance un regard étonné, se demandant s'il s'agit d'une plaisanterie ou pas.*

**Une** – On n'aura même pas pu lui dire au revoir.

**Deux** – Au revoir ?

**Une** – Adieu, si tu préfères...

**Deux** – Je ne sais pas ce que je préfère, mais bon...

**Une** – Quand même... Si on avait su...

**Deux** – Même si on avait su la date et l'heure... Entre nous, qu'est-ce que ça aurait changé

**Une** – On aurait pu lui dire un dernier mot...

**Deux** – Un dernier mot ? Comme quoi, par exemple ?

**Une** – Je ne sais pas...

**Deux** – En ce qui me concerne, je ne suis pas sûr que le dernier mot que j'aurais pu lui dire lui aurait été d'un grand réconfort...

**Une** – Ça ne sert plus à rien de ruminer le passé... Maintenant qu'il n'est plus là...

**Deux** – Tu as raison... Tournons-nous résolument vers l'avenir... Alors qu'est-ce qu'on fait

du corps ?

**Une** – Tu parles comme si c’était nous qui l’avions assassiné...

**Deux** – Je me disais que l’incinération...

**Une** – Tu crois que c’est ça qu’il aurait voulu ?

**Deux** – Alors là... Je ne me souviens pas d’avoir eu ce genre de conversation avec lui... D’ailleurs, je ne me souviens pas d’avoir jamais eu une véritable conversation avec lui... Et toi ?

**Une** – Non, moi non plus...

**Deux** – Dans ce cas, c’est à nous de décider. Personnellement, je n’ai jamais été très fan du côté mausolée. Sauf pour les grands hommes, évidemment. On ne va pas le faire embaumer comme Staline... Et comme je n’ai pas l’intention d’aller lui porter des fleurs tous les ans à La Toussaint.

**Une** – Je ne sais pas...

**Deux** – Je parle pour moi... Mais je ne voudrais surtout pas te priver du plaisir d’aller fleurir sa tombe une fois par an... Si tu crois qu’il vaut mieux investir dans la pierre... On fera comme tu voudras.

*Un temps.*

**Une** – Et qu’est-ce qu’on ferait des cendres ?

**Deux** – On partage. Comme c’est tout ce qu’il nous a laissé.

**Une** – On ne peut pas faire ça...

**Deux** – Si tu préfères le répandre en entier sur ta pelouse entre le barbecue et la piscine, je suis prête à te laisser ma part, rassure-toi...

*Silence.*

**Une** – Comment tu peux être aussi dure... ?

*L’émotion prend le dessus.*

**Deux** – Comment on a pu en arriver là ? C’est ça la question...

**Une** – C’est comme ça... Ce n’est la faute de personne...

**Deux** – C’est forcément la faute de quelqu’un !

**Une** – Il est trop tard, de toute façon.

*Silence.*

**Une** – Et toi, comment ça va ?

**Deux** – Ça va.

**Une** – C’est tout ?

**Deux** – Ce serait trop long...

*Son portable sonne, elle répond.*

**Deux** – Oui ? Ah, c’est toi... Non, non... Si, si, mais... Écoute, je suis en réunion là. Enfin... une réunion de famille, plutôt. Non, ce n’est pas vraiment une fête de famille non plus, je te raconterai. Je peux te rappeler ? OK, à tout à l’heure... Moi aussi...

*Elle range son portable.*

**Deux** – Excuse-moi... Et toi, comment ça va ?

**Une** – Ça fait tellement longtemps... Je ne sais pas par où commencer...

*Le portable de l’autre sonne à nouveau.*

**Deux** – Pardon... (*Elle prend l’appel.*) Oui ? Ah, d’accord. Non, non, ce n’est pas grave. Non ? Mais je vous avais dit de... OK, je serai là-bas d’ici une heure.

*Elle range son portable.*

**Deux** – Je suis vraiment désolée... Qu'est-ce qu'on disait ?

**Une** – Rien d'important.

**Deux** – Écoute, franchement, si tu peux t'en occuper pour... Moi, c'est au-dessus de mes forces... Fais comme tu le sens, pour moi, il n'y a pas de problème... Et bien sûr, on partage les frais...

*Elle se lève.*

**Deux** – Il faut vraiment que j'y aille, là... Je n'avais pas prévu de... Mais on peut déjeuner ensemble un de ces jours...

**Une** – Pourquoi pas.

*Elle commence à sortir un billet de son sac pour payer.*

**Deux** – Laisse, je paierai en partant. Tu as mon numéro, tu me tiens au courant ?

**Une** – D'accord...

*Cette fois elles s'embrassent, maladroitement. La deuxième s'en va. La première se rassied, et termine son café.*

**Deux** – Et voilà, maintenant il est froid...

## **Les Rebelles**

À l'âge adulte, nos vies ne sont pas toujours telles qu'on les avait rêvées à vingt ans. À l'inverse, le souvenir idéalisé de nos vingt ans est souvent assez éloigné de la réalité de notre jeunesse. Entre nos vies rêvées et notre vie tout court vient se nicher la nostalgie de tous les possibles. Reste l'éternelle question : aurait-on vraiment pu vivre une autre vie, ou bien tout cela était-il écrit à l'avance ? Cette comédie douce amère brosse par petites touches le portrait tragi-comique de quelques personnages aux destins contrariés.

## 194. Entrée de secours

*Il est debout, les bras croisés, devant une porte imaginaire. Elle arrive.*

**Cécile** – Excusez-moi, c'est bien ici, l'entrée des artistes ?

**Tom** – Affirmatif.

**Cécile** – Donc c'est bien par là qu'ils vont sortir.

**Tom** – Qui ça ?

**Cécile** – Les membres du groupe ! Les Rebelles !

**Tom** – Ah, je ne crois pas, non.

**Cécile** – Vous venez de me dire que c'était là.

**Tom** – Je vous ai dit que c'était l'entrée des artistes.

**Cécile** – Et alors ?

**Tom** – Je ne vous ai pas dit que c'était la sortie des artistes.

**Cécile** – Parce qu'il y a aussi une sortie des artistes ?

**Tom** – Ça je n'en sais rien, mademoiselle. Moi on m'a dit de surveiller cette porte, je la surveille, c'est tout...

**Cécile** – Mais regardez, à côté du panneau « entrée des artistes », c'est aussi marqué « sortie de secours ».

**Tom** – Ah oui...

**Cécile** – Ça veut dire qu'ils peuvent aussi sortir par là.

**Tom** – S'il y a un incendie, oui.

**Cécile** – Vous pensez qu'ils ne sortiront par là que s'il y a un incendie ?

**Tom** – Un incendie ou...

**Cécile** – S'il y a une sortie de secours... il y a peut-être aussi une entrée de secours.

**Tom** – Pour quoi faire ?

**Cécile** – Je ne sais pas... Au cas où il y aurait un incendie dehors.

**Tom** – Peut-être.

**Cécile** – Donc vous ne savez pas par où ils vont sortir ?

**Tom** – Non.

**Cécile** – Vous n'êtes pas au courant de grand chose. Pour un vigile...

**Tom** – Je ne fais que mon boulot.

**Cécile** – Et c'est quoi votre boulot ?

**Tom** – De surveiller l'entrée des artistes.

**Cécile** – Pour ?

**Tom** – Pour que personne ne rentre.

**Cécile** – Sauf les artistes, donc.

**Tom** – Sauf les artistes.

**Cécile** – Bon, mais moi, je ne veux pas entrer. Je veux juste leur demander un autographe quand ils vont sortir.

**Tom** – Pour sortir, il faudrait déjà qu'ils soient rentrés.

**Cécile** – Ah parce qu'ils ne sont pas encore entrés ?

**Tom** – Non.

**Cécile** – Vous auriez pu me le dire avant.

**Tom** - Vous ne me l'avez pas demandé.

**Cécile** - D'accord...

**Tom** - Du coup, vous pourrez toujours leur demander quand ils vont rentrer.

**Cécile** - Leur demander quoi ?

**Tom** - Leur demander par où ils vont sortir.

**Cécile** - Ce serait plus simple que je leur demande un autographe directement quand ils vont entrer, non ?

**Tom** - Ça c'est vous qui voyez.

**Cécile** - Et si vous me laissez entrer ?

**Tom** - Pour quoi faire ?

**Cécile** - Pour les attendre à l'intérieur. J'ai l'impression qu'il va pleuvoir...

**Tom** - Ah, ça, ça ne va pas être possible, mademoiselle. À moins que...

**Cécile** - À moins que...?

**Tom** - À moins que vous ne me laissiez votre numéro de téléphone.

**Cécile** - Vous ne manquez pas de culot, vous...

**Tom** - Non, mais je vous fais marcher.

**Cécile** - Quoi ?

**Tom** - Évidemment qu'ils sont déjà là, le concert commence dans un quart d'heure.

**Cécile** - D'accord... Vous êtes un comique, vous. Pour un vigile...

**Tom** - C'est sûrement parce que je ne suis pas vigile.

**Cécile** - Vous êtes qui, alors ?

**Tom** - Je viens pour le concert, comme vous. J'étais sorti fumer un pétard en attendant que ça commence. C'est un groupe du quartier, vous savez. Ce n'est pas les Rolling Stones. Vous croyez vraiment qu'ils ont les moyens de se payer un vigile ?

**Cécile** - Je ne sais pas...

**Tom** - En tout cas, ils ont déjà une fan. D'ailleurs, vous êtes la seule. Ça va leur faire plaisir.

**Cécile** - Je vous faisais marcher moi aussi. En fait, si je cherchais l'entrée des artistes, c'était pour pouvoir entrer sans payer. Comme je vous ai pris pour un vigile...

**Tom** - Je vois...

**Cécile** - Vous croyez que c'est possible de rentrer par là ?

**Tom** - Sûrement. J'ai bien réussi à sortir.

**Cécile** - Bon, ben j'y vais alors...

**Tom** - Mais je ne comprends toujours pas pourquoi vous tenez absolument à entrer par la sortie de secours.

**Cécile** - Je vous l'ai dit. Pour ne pas payer.

**Tom** - Payer ? Le concert est gratuit. Vous croyez vraiment que quelqu'un accepterait de payer pour écouter Les Rebelles ?

*Elle semble interloquée.*

**Cécile** - Vous avez raison, j'ai dû confondre avec un autre groupe...

**Tom** - Laissez-moi votre numéro. Quand il y aura un groupe qui vaut vraiment le coup, je vous appellerai...

**Cécile** - Bien sûr...

*Il allume un joint et lui tend.*

**Tom** - Vous en voulez ? C'est du Libanais.

*Elle prend le joint, tire une bouffée, et fait la grimace.*

**Cécile** – Ça vient du Liban, ça ?

**Tom** – En tout cas, le type qui me l'a vendu était libanais. Enfin c'est ce qu'il m'a dit...

## 195. Désaccord

*Max est là avec une guitare basse qu'il est en train d'accorder. Vincent arrive avec une guitare.*

**Max** – Tu as jeté un coup d'œil dans la salle ?

**Fred** – Ouais...

**Max** – C'est plein à craquer, tu te rends compte ! Il y en a même qui essaient d'entrer par la sortie de secours, il paraît.

**Fred** – Ah ouais ?

**Max** – Tu ne vas pas le croire, il y a une nana qui m'a demandé un autographe...

**Fred** – Tu lui as laissé ton numéro ?

**Max** – Même pas...

**Fred** – Elle n'était pas terrible...?

**Max** – Elle avait quatorze ans...

**Fred** – D'accord...

**Max** – Non mais tu entends ça ?

**Fred** (*la tête ailleurs*) – Quoi ?

**Max** – Ils s'impatientent. Ils sont déjà en train d'applaudir. Notre public nous réclame !

**Fred** – Ah ouais...

**Max** – Fred ? Je sens qu'il se passe quelque chose, là. Tu verras, mon vieux. Dans quelques années, quand on sortira notre troisième album, et qu'on fera notre premier Olympia, on se souviendra de ce concert, et on se dira que c'est là où tout a commencé.

*Vincent a l'air de chercher quelque chose.*

**Fred** (*préoccupé*) – Ouais...

**Max** – Ça va ? Tu n'es pas trop défoncé, au moins ?

**Fred** – Non, non... Enfin si, mais...

**Max** – Qu'est-ce qui se passe ?

**Fred** – J'ai cassé une corde.

**Max** – Tu as largement le temps de la changer. Et puis si on se fait attendre un peu... Ça fera monter la pression.

**Fred** – Le problème c'est que... je n'ai pas la corde de rechange.

**Max** – Tu n'as pas de cordes de rechange ?

**Fred** – J'en ai, mais... pas celle-là.

**Max** – Comment ça pas celle-là ?

**Fred** – La corde de si. Je n'ai pas la corde de si.

**Max** – C'est une blague ?

**Fred** – Non...

**Max** – Putain Vincent...

**Fred** – Tu n'en aurais pas une, toi ?

**Max** – Si. J'ai deux jeux de cordes de rechange pour ma basse. Pourtant les cordes de basse, ça ne casse pas souvent, tu vois.

**Fred** – Désolé...

**Max** – Il n'y a pas un magasin de musique, dans le coin ?

**Fred** – On est dimanche.



**Max** – Putain... Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Fred** – Ben... je ne jouerai pas avec cette corde-là, voilà.

**Max** – Super...

**Fred** – Il m'en reste quand même cinq.

**Max** – Si tu n'en casses pas une autre d'ici là...

**Fred** – Qu'est-ce que tu veux ? C'est mon côté destroy. Jimi Hendrix cassait bien sa guitare sur scène...

**Max** – Ouais, mais lui il attendait la fin du concert. Et je suis sûr que lui, il avait toujours un jeu de cordes de rechange. Pourquoi tu n'as pas de cordes de rechange ?

**Fred** – Je n'avais pas de thune.

**Max** – C'est ça... Mais pour acheter de la beuh, là tu as toujours des thunes.

*Fred avance vers lui, menaçant.*

**Fred** – Eh, oh, tu te prends pour ma mère, ou quoi ?

**Max** – C'est toi qui me prends pour ta mère, Fred. Alors c'est moi qui devrais avoir des cordes de rechange pour ta gratte de merde, c'est ça ? J'en ai ras le bol de jouer avec une bande de losers.

**Fred** – Personne ne te retient, Max. Tu fais chier tout le monde. Nous on est là pour s'éclater, pas pour entendre tes leçons de morale...

*Fred s'en va. Vincent arrive.*

**Vincent** – Tu as vu le monde qu'il y a dans la salle ?

**Max** – Ouais.

**Vincent** – Depuis qu'on a une chanteuse, on a beaucoup plus de succès, tu as remarqué ?

**Max** – Elle chante faux.

**Vincent** – Apparemment, les mecs ne viennent pas seulement pour l'écouter... Il faut dire que... Il y a un problème ?

**Max** – Fred a pété une corde.

**Vincent** – Et alors... ?

**Max** – Il n'a pas de corde de rechange.

**Vincent** – Ah merde... (*Il sort un joint, l'allume, tire une bouffée et le tend à Max.*) Tu en veux ? C'est du Libanais...

**Max** – Non merci, je préfère rester lucide...

**Vincent** (*hilare*) – Lucide ?

**Max** – Alors toi aussi, tu es défoncé.

**Vincent** – Complètement. Bon, on y va ? Je crois que notre public nous réclame...

**Max** – Putain, Vincent, tu ne comprends pas ! Fred joue déjà comme un manche avec six cordes, alors avec cinq. Le public va nous massacrer...

**Vincent** – Le public ? Ne t'inquiète pas. C'est nos potes ! Et ils sont encore plus défoncés que nous...

## 196. Départ

*Vincent et Fred sont assis à une table et prennent un café.*

**Vincent** – Génial... Et donc tu pars dans trois semaines ?

**Fred** – Le premier mai, oui. Le jour de la fête du travail, moi je me barre en vacances pour an. Ou plus, on verra bien...

**Vincent** – Ce ne sera pas tout à fait des vacances, si ?

**Fred** – Quand j’aurai besoin de fric, je travaillerai un peu comme cuisinier ou comme serveur. C’est très facile, là-bas. Il y a du boulot pour tout le monde. Et les Français sont très appréciés. Surtout dans la restauration. Sans parler des gonzesses, évidemment...

**Vincent** – Le mythe du French lover... Petit veinard... Tu vas t’éclater.

**Fred** – Tu n’as qu’à venir avec moi.

**Vincent** – Je ne peux pas, malheureusement. Je commence mon année de stage en septembre dans une banque à Paris. Et si je ne veux pas me taper trois heures de transport par jour, il faut que je bosse cet été pour me payer une chambre de bonne.

**Fred** – Ah ouais.

**Vincent** – C’est nettement moins glamour.

**Fred** – C’est sûr...

**Vincent** – Tu en as parlé à Max ?

**Fred** – Ouais. Je l’ai vu hier.

**Vincent** – Ça va ?

**Fred** – Tu le connais... Avec Max, ça ne va jamais vraiment.

**Vincent** – Il passe son CAPES dans deux mois, il est un peu sur les nerfs.

**Fred** – On ne se voit presque plus.

**Vincent** – Il bosse beaucoup, je crois.

**Fred** – Ou alors il m’en veut. Je ne sais pas pourquoi.

**Vincent** – Je crois qu’il nous en veut à tous les deux d’avoir arrêté le groupe. Et maintenant, toi tu t’en vas. Alors Les Rebelles, c’est fini ?

**Fred** – C’était déjà fini, non ?

**Vincent** – Il faut se rendre à l’évidence, on ne serait jamais devenus des stars.

**Fred** – Pas des stars du rock, en tout cas...

**Vincent** – De toute façon, j’ai revendu ma batterie pour payer la caution de ma chambre de bonne.

**Fred** – Et moi ma guitare pour acheter mon billet d’avion.

*Un temps.*

**Vincent** – Les Rebelles, quel nom à la con. Je ne sais plus qui avait trouvé ça à l’époque.

**Fred** – C’est moi.

**Vincent** – Ah oui, c’est vrai...

**Fred** – Quand j’étais interne au lycée, dans ma boîte de curés, c’était une vraie prison. On ne pouvait franchir les grilles de l’école que le week-end. Et encore, si on n’était pas collés. Et évidemment, ce n’était pas mixte.

**Max** – Oh putain...

**Fred** – Tu imagines un peu ? À l’âge où on ne pensait qu’à se débarrasser de notre pucelage, toute la semaine entre mecs, de jour comme de nuit. Je ne sais pas comment j’ai fait pour ne pas devenir homo.

**Max** – Et tu n’as pas essayé de t’évader ?

**Fred** – Un jour, j’ai organisé une grève pour protester contre nos conditions de détention. Tout le monde avait l’air partant. Mais au final, sur quatre cents élèves, on n’était que trois à refuser de rentrer en classe.

**Vincent** – Les Rebelles...

**Fred** – Il y avait un type dans ma classe qui se disait communiste. Le genre très bon élève, tu vois, mais très engagé politiquement. Je lui ai demandé pourquoi il refusait de participer à notre mouvement de protestation. Tu sais ce qu’il m’a répondu ?

**Vincent** – Non.

**Fred** – Il m’a dit : C’est une rébellion, pas une révolution...

**Vincent** – Ah ouais...

**Fred** – Je ne sais pas où il en est aujourd’hui avec sa révolution. Moi j’essaie de rester un rebelle.

**Vincent** – Et comment ça s’est terminé votre rébellion ?

**Fred** – J’espérais me faire virer, mais non. Même pas. On s’est fait coller pendant quatre week-ends de suite.

**Vincent** – Ah oui, je m’en souviens. On ne t’avait pas vu pendant un bon bout de temps.

**Fred** – Je me suis juré qu’après le bac, je ne laisserai plus personne m’enfermer quelque part. Et surtout pas dans un bureau...

**Vincent** – Ouais.

**Fred** – Ça ne te fait pas flipper, toi, la perspective de finir ta vie dans une banque ?

**Vincent** – Qu’est-ce que tu veux... Je ne suis pas aussi beau que toi, moi. Si je veux trouver des gonzesses, je ne peux pas compter que sur mon physique. Alors il faut que je me fasse un max de fric...

**Fred** – Je vais en profiter pendant que je suis encore jeune et beau, alors... Après... je miserai tout sur l’humour.

*Silence.*

**Vincent** – Tu viendras quand même en Normandie pour mon anniversaire ? C’est dans quinze jours.

**Fred** – Évidemment.

*Silence.*

**Vincent** – Tu es sûr que ça va ?

**Fred** – Nickel.

**Vincent** – C’est ce que tu voulais, non ? Partir d’ici. Découvrir le monde.

**Fred** – Ouais... Dans trois semaines, à moi l’Amérique ! Je vous enverrai des cartes postales, c’est promis.

**Vincent** – Et puis on se reverra.

**Fred** – Bien sûr...

*Ils échangent un regard qui en dit long.*

## 197. Avenir

*Cécile et Alice sont assises et prennent un café.*

**Alice** – Tu vas en Normandie pour l’anniversaire de Vincent ?

**Cécile** – Oui. Je peux t’emmener, si tu veux. Ma mère me prête sa voiture.

**Alice** – Super. (*Un temps*) Max m’a dit qu’il y serait, je crois.

**Cécile** – OK... (*Un temps*) Mais pourquoi tu me dis ça ?

**Alice** – Quoi ?

**Cécile** – Pour Max.

**Alice** – J’ai dit ça comme ça...

**Cécile** – Allez... J’ai entendu...comme un petit sous-entendu dans ta voix.

**Alice** – Pas du tout.

**Cécile** – On sera une centaine à cette fête. Pourquoi tu me parles de Max ?

**Alice** – Je ne sais pas... Max et toi...

**Cécile** – N’importe quoi. Qui est-ce qui t’a dit ça ?

**Alice** – Personne. Mais tout le monde sait qu’il est amoureux de toi, non ?

**Cécile** – Tout le monde ?

**Alice** – Sauf toi, apparemment. Il ne te plaît pas ?

**Cécile** – C’est lui qui t’a demandé de m’en parler ?

**Alice** – Pas du tout, je t’assure... (*Un temps*) Enfin, si, un peu...

**Cécile** – D’accord... Je pensais qu’on avait passé l’âge.

**Alice** – Eh ben pas lui, tu vois. (*Un temps*) Alors ?

**Cécile** – Je l’aime bien mais... c’est juste un copain.

**Alice** – Je vois.

**Cécile** – Oui, évidemment, j’ai bien remarqué que...

**Alice** – Quoi ?

**Cécile** – Qu’il me regardait bizarrement.

**Alice** – Il est plutôt mignon, non ?

**Cécile** – Mais il est tellement sérieux. Si je couche avec lui un soir, j’ai l’impression que le lendemain matin, il va m’apporter mon petit déjeuner au lit et me demander en mariage. Et qu’un mois après on sera en train de commander des meubles à la CAMIF.

**Alice** – Et...

**Cécile** – Je n’arrive à me projeter là-dedans.

**Alice** – Je comprends.

**Cécile** – Et puis franchement, un type qui n’a même pas le courage de te demander en face si tu veux sortir avec lui.

**Alice** – Il avait peur de prendre une veste, j’imagine.

*Un temps.*

**Cécile** – Et toi ?

**Alice** – Moi ?

**Cécile** – Il te plaît, Max ?

**Alice** – Je ne sais pas... Pourquoi pas...

**Cécile** – D’accord...

**Alice** – Non mais j’ai juste dit... pourquoi pas.

**Cécile** – Et lui il t’envoie me parler à sa place...

**Alice** – Il faut croire que tu l’impressionnes.

**Cécile** – Malheureusement, ce n’est pas réciproque. Vous vous voyez souvent ?

**Alice** – On révise le CAPES ensemble, parfois.

**Cécile** – Je vois... Je lui dis que tu as envie de sortir avec lui ?

**Alice** – Ce serait assez drôle...

**Cécile** – Oui.

**Alice** – Mais un peu cruel.

**Cécile** – Il l’a un peu cherché, non ?

*Elles rient.*

**Alice** – Et toi, qu’est-ce que tu fais l’année prochaine ?

**Cécile** – Je ne sais pas... Je ne sais déjà pas ce que je vais faire cet été.

**Alice** – Tu ne vas pas arrêter la fac, quand même ? Comme Fred...

**Cécile** – Fred ?

**Alice** – Il part aux États-Unis à la fin du mois.

**Cécile** – Ah oui... Il part pour longtemps ?

**Alice** – Je ne sais pas.

**Cécile** – C’est un drôle de type, Fred.

**Alice** – Plus drôle que Max, en tout cas.

**Cécile** – Non, je veux dire... il est toujours en train de déconner, mais...

**Alice** – Quoi ?

**Cécile** – Je ne sais s’il est aussi gai qu’il veut le faire croire.

**Alice** – Tu crois qu’il est gay ?

**Cécile** – Mais non... Enfin, je n’en sais rien. Tu crois qu’il est gay ?

**Alice** – Je ne sais pas... Tu n’as qu’à essayer, tu verras bien...

**Cécile** – En tout cas, il a bien raison de se barrer d’ici.

**Alice** – Ouais... Tu es déjà allée aux États-Unis, toi ?

**Cécile** – Je crois que le plus loin où je suis allée, dans ma vie, c’est l’Ardèche.

**Alice** – Non ? Tu n’as jamais pris l’avion ?

**Cécile** – Si... pour aller en Ardèche.

**Alice** – Tu déconnes ?

**Cécile** – Non, je t’assure. Et toi ? Tu as beaucoup voyagé ?

**Alice** – En tout cas, j’ai beaucoup déménagé. Jusqu’à l’âge de dix ans. Mon père était militaire. Mais déménager, ce n’est pas vraiment voyager, tu sais. J’ai vécu en Allemagne, et dans plusieurs pays d’Afrique. Je ne sais même plus lesquels. Pour moi, déménager, c’était surtout quitter mes copines. Quand j’arrivais quelque part, je savais qu’il ne fallait pas que je m’attache. Parce que six mois après, ou deux ans maxi, je partirais. Et je ne les reverrais plus jamais.

**Cécile** – Et après ?

**Alice** – Après mon père est mort, et on n’a plus déménagé. C’est terrible à dire, mais je crois que la mort de mon père, ça a été pour moi un soulagement... La possibilité, enfin, de pouvoir me fixer quelque part (*Elle a l’air au bord des larmes.*) Tu ne vas pas déménager, toi ?

**Cécile** – Mais non, rassure-toi... Je reste là.

*Cécile pose sa main sur celle d'Alice pour la rassurer.*

## 198. Taxi

*Alice est là, semblant attendre quelque chose. Tom arrive. Il se met à attendre aussi. Il la regarde à la dérobée. Elle évite son regard.*

**Tom** – Excusez-moi, vous attendez un taxi ?

**Alice** – Oui...

**Tom** – Non mais rassurez-vous, ce n'est pas... juste pour engager la conversation.

**Alice** – La conversation ?

**Tom** – Je veux dire, ce n'est pas pour vous draguer. Je vous demandais vraiment si vous attendiez un taxi.

**Alice** – D'accord...

**Tom** – Vous auriez très bien pu attendre autre chose.

**Alice** – Qu'est-ce qu'on peut bien attendre à une station de taxis ? Un bus ?

**Tom** – Donc vous attendez un taxi...

**Alice** – Et... ?

**Tom** – Et comme vous étiez la première, le prochain taxi sera pour vous, voilà. D'où le sens de ma question. Je sais maintenant que je devrai attendre le suivant.

**Alice** – Désolée pour vous.

**Tom** – Non, non, ne vous excusez pas... Ce n'est pas grave.

**Alice** – Je n'étais pas en train de m'excuser.

*Un temps.*

**Tom** – Je suis pris d'un doute, tout d'un coup...

**Alice** – Encore ?

**Tom** – Vous êtes sûre que c'est bien une station de taxis ?

**Alice** – Il y a un panneau. C'est marqué taxi.

**Tom** – Ouais, mais ça ne veut rien dire.

**Alice** – Ah non ?

**Tom** – Dans un trou pareil... Ce n'est pas certain qu'il y ait une station de taxis.

**Alice** – Pourquoi ce serait marqué taxi, alors ?

**Tom** – C'est peut-être juste un lieu de rendez-vous.

**Alice** – Un lieu de rendez-vous ?

**Tom** – Non, je veux dire, un point de rencontre. Dans les petites gares de campagne, c'est souvent comme ça.

**Alice** – Ce n'est pas vraiment une petite gare de campagne...

**Tom** – Les petites villes de province, si vous préférez. Les gens commandent un taxi, la veille, pour aller à l'hôpital, ou je ne sais où, et le lendemain, le taxi les attend à cet endroit. À une heure précise. Devant le panneau marqué taxi.

**Alice** – Ah oui... ?

**Tom** – Vous avez commandé un taxi, vous ?

**Alice** – Non.

**Tom** – Il n'y a plus qu'à espérer que ce soit une vraie station de taxis...

*Silence un peu plus long, le temps que le doute s'installe*

**Alice** – Alors vous croyez qu'on attend pour rien ?

**Tom** – Je ne sais pas...

*Un temps.*

**Alice** – Et si on appelait une compagnie de taxis ?

**Tom** – Ça, c'est seulement à Paris. Dans quelques grandes villes de province, peut-être. Certainement pas ici...

**Alice** – Bon... alors on va attendre.

*Un temps.*

**Tom** – Vous avez l'heure, s'il vous plaît. (*Alice lui lance un regard étonné.*) Non, mais je ne dis pas ça pour...

**Alice** – Engager la conversation...?

**Tom** – Je n'ai pas de montre... (*Alice remarque la montre à son poignet.*) Enfin si, j'en ai une mais... la pile est morte.

**Alice** – Pourquoi vous continuez à la mettre, alors ?

**Tom** – Je ne sais pas... Il faut croire que je m'étais attaché...

**Alice** – D'accord...

**Tom** – Non, je déconne. La pile vient de me lâcher. Là, tout à l'heure.

**Alice** – Pas de bol.

**Tom** – Et donc ?

**Alice** – Donc ?

**Tom** – Vous avez l'heure ?

**Alice** – Ah pardon... (*Elle regarde sa montre.*) Il est presque minuit...

**Tom** – Minuit...

**Alice** – Oui... Il y a peu de chances que quelqu'un ait commandé un taxi pour aller à l'hôpital à cette heure-ci.

**Tom** – À moins d'une urgence... Mais en cas d'infarctus ou d'AVC, on ne commande pas le taxi la veille au soir, si ?

**Alice** – Non... probablement pas.

**Tom** – Après, je ne sais pas... C'est peut-être vraiment une station de taxis...

**Alice** – On va attendre encore un peu.

**Tom** – Enfin, même si c'est une station de taxis, ça ne veut pas forcément dire qu'un taxi va vraiment venir. Un dimanche soir, à minuit, dans cette ville de merde...

**Alice** – Vous n'êtes pas du genre optimiste, vous, hein ? Je ne sais pas si j'ai bien fait d'accepter d'engager la conversation, finalement.

**Tom** – Désolé... Non, mais je peux être très drôle parfois, vous savez ?

**Alice** – Plutôt sans le faire exprès, j'imagine.

**Tom** – Je peux vous demander où vous allez ?

**Alice** – Pourquoi faire ?

**Tom** – Ah non, mais je ne dis pas ça pour...

**Alice** – Pour me draguer.

**Tom** – C'est juste que... ce serait déjà miraculeux qu'un seul taxi arrive dans moins d'une heure, alors un deuxième... Je me disais que si on va plus ou moins dans la même direction, on pourrait partager. Je veux dire, prendre le même taxi.

**Alice** – Oui, je ne sais pas...

**Tom** – Vous allez par où ?

**Alice** (*montrant une direction*) – Je vais par là...

**Tom** (*un peu décontenancé*) – Ah oui...

**Alice** – Et vous ?

**Tom** – Moi aussi... Plus ou moins...



**Alice** – Il faudrait déjà qu'un taxi arrive.

**Tom** – Je vous assure que je ne dis pas ça pour vous draguer, mais...

**Alice** – Si vous arrêtez de commencer toutes vos phrases par « je ne dis pas ça pour vous draguer », je vous assure que ce serait un peu plus crédible.

**Tom** – Excusez-moi...

*Un temps.*

**Alice** – Bon ben allez-y, maintenant.

**Tom** – Non, non, c'est juste que... j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

*Alice reste un instant décontenancée.*

**Alice** – Attendez... « Vous avez l'heure ? » « J'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part ? » « Vous habitez chez vos parents », c'est presque déjà fait aussi. C'est quoi la prochaine question ? « Vous n'auriez pas du feu s'il vous plaît ? » C'est bon là, on a déjà engagé la conversation.

**Tom** – OK.

**Alice** – Si vous avez des choses intéressantes à me dire, vous pouvez y aller, je vous écoute. Ne vous fatiguez pas avec les préliminaires, parce que je vous assure, les préliminaires, ce n'est pas votre truc...

**Tom** – Excusez-moi, c'est juste que... j'avais vraiment l'impression de vous avoir déjà vue quelque part.

**Alice** – Pardon, je suis un peu sur les nerfs...

*Un temps. Il sort une cigarette, et cherche dans ses poches quelque chose pour l'allumer. En vain.*

**Tom** – Du coup, je n'ose pas vous demander si vous avez du feu...

**Alice** – Je n'en ai pas. Je ne fume pas.

*Il range sa cigarette.*

**Tom** – Tant pis... Enfin, je veux dire tant pis pour moi... Tant mieux pour vous si vous ne fumez pas.

**Alice** – Oui.

*Un temps.*

**Tom** – J'attends le taxi...

**Alice** – Oui, j'avais compris.

**Tom** – Non, c'est... C'est le titre d'une chanson que j'avais écrite il y a très longtemps.

**Alice** – Vous écrivez des chansons ?

**Tom** – Oui... Enfin non, plus maintenant, mais... Pourquoi, je n'ai pas la tête de quelqu'un qui écrit des chansons ?

**Alice** – Je ne sais pas. Je ne connais personne qui écrit des chansons. Enfin pas personnellement. Et ça parlait de quoi, cette chanson ?

**Tom** – C'est l'histoire d'un type qui... qui attend le taxi.

**Alice** – Oui, d'après le titre, je m'en doutais un peu. C'est tout ?

**Tom** – C'était il y a longtemps. Je ne me souviens plus très bien. La première phrase c'était... il est près de minuit sous les néons blafards, et depuis plus d'une heure seul devant cette gare... Et le refrain, c'était j'attends le taxi, taxi, taxi...

**Alice** – J'attends le taxi, taxi, taxi... ?

**Tom** – Oui. C'est ce dont je me souviens...

**Alice** – D'accord... Et il a fini par arriver, votre taxi ?

**Tom** – Non... Vous voyez... je l'attends toujours...

**Alice** – Ce n'est pas très encourageant.

**Tom** – Enfin, cette histoire de taxi, c'était symbolique, évidemment. Le type qui attend le taxi... qui l'emmènera quelque part. C'était un peu moi quand j'étais plus jeune, vous voyez. Moi ou quelqu'un d'autre. À dix-huit ans, on attend tous que quelque chose se passe, non ? Que la vie nous prenne dans ses bras. Que quelqu'un vienne...

**Alice** – Je vois. Et dans votre cas, donc, personne n'est venu.

**Tom** – Non... Enfin si... Depuis, j'ai pris pas mal de taxis évidemment. Mais pas celui qui m'aurait emmené là où je voulais vraiment aller.

**Alice** – Et vous vouliez aller où, exactement ?

**Tom** – Je ne sais pas...

**Alice** – Oui, ben moi pour l'instant, j'aimerais bien rentrer chez moi.

**Tom** – Donc, vous n'habitez pas chez vos parents.

**Alice** – Non. Pourquoi ? Vous habitez chez vos parents, vous ?

**Tom** – Non... Enfin ça dépend.

**Alice** – Ça dépend ?

**Tom** – Ça dépend des jours.

**Alice** – D'accord...

*Un temps.*

**Tom** – Ça y est, ça me revient maintenant !

**Alice** – Quoi ?

**Tom** – Où on s'est déjà vus.

**Alice** – Et alors ?

**Tom** – Vous aussi, vous étiez à cette fête, chez Vincent, ce soir.

**Alice** – Oui, en effet... Désolée, je ne me souviens pas de vous.

**Tom** – Je vous ai invitée à danser. Vous avez refusé d'ailleurs...

**Alice** – Ça ne vous a pas beaucoup marqué, vous ne vous souveniez plus de moi, tout à l'heure...

**Tom** – Là-bas, il y avait une lumière d'ambiance, vous aviez l'air plus... Là avec les néons...

**Alice** – Merci.

**Tom** – Non mais vous êtes très jolie aussi.

**Alice** – Et là, vous êtes sûr que vous n'êtes pas en train de me draguer ?

**Tom** – Là, peut-être un peu, oui.

**Alice** – J'avais prévu de rentrer avec une copine qui a une voiture, mais elle s'est trouvé un mec là-bas, alors du coup...

**Tom** – Ah oui, pas de bol. Enfin, je veux dire, pour vous.

**Alice** – Je pensais que je pourrais trouver un taxi. Et vous ?

**Tom** – En fait... je n'étais pas vraiment invité à cette fête. Enfin, si mais... J'étais invité par une copine qui au dernier moment n'a pas pu venir, et donc...

**Alice** – Donc, vous ne connaissiez personne.

**Tom** – Du coup, je me voyais mal rester dormir là-bas.

**Alice** – Cette délicatesse vous honore.

**Tom** – J'étais venu en train. Mais j'ai raté le dernier. Le prochain est à 7h32 demain matin, j'ai vérifié.

**Alice** – Et en attendant, la gare est fermée.

**Tom** – Je ne sais pas si ça vaut le coup d'attendre.

**Alice** – Pour le taxi, vous voulez dire ?

**Tom** – Il faut se rendre à l'évidence, aucun taxi ne viendra ici ce soir.

**Alice** – J'habite à trente kilomètres, je ne peux pas rentrer à pied.

**Tom** – À part le train de 7h32, je ne vois pas.

**Alice** (*regardant sa montre*) – Il n'est même pas encore minuit et demie. On ne va pas attendre ici pendant sept heures !

**Tom** – Surtout qu'il ne fait pas très chaud.

**Alice** – On pourrait retourner là-bas, évidemment, mais...

**Tom** – À cette fête, vous voulez dire ?

**Alice** – Chez Vincent, oui.

**Tom** – Honnêtement, je ne suis pas sûr de vouloir y retourner.

**Alice** – Ah oui ?

**Tom** – En fait, c'est Vincent qui m'a viré.

**Alice** – Viré ? Pourquoi ça ?

**Tom** – Une sombre histoire d'argent qui aurait disparu dans un sac. Comme j'étais le seul que personne ne connaissait, évidemment, j'étais le coupable idéal. Je vous jure que ce n'est pas moi.

**Alice** – Je sais.

**Tom** – Merci. Donc, je n'ai pas une tête à voler dans les sacs des invitées à des soirées où je ne suis pas invité ?

**Alice** – Si. En fait, vous auriez un peu cette tête-là.

**Tom** – Alors comment vous savez que ce n'est pas moi qui ait volé cet argent ?

**Alice** – Parce que cet argent, c'est le mien. Je croyais qu'il avait disparu. J'en ai parlé à ma copine, Cécile, qui en a parlé à Vincent. Mais je viens de retrouver mon fric dans la doublure de mon sac.

**Tom** – D'accord. Alors en somme, c'est grâce à vous si on m'a jeté dehors comme un voleur.

**Alice** – Je ne savais pas que ma copine en parlerait à Vincent. Et que ça ferait toute une histoire. C'est un peu pour ça que je suis partie, d'ailleurs. J'étais très mal à l'aise...

**Tom** – Et moi donc.

**Alice** – Je suis vraiment désolée.

**Tom** – Ouais.

**Alice** – Tenez, si un taxi finit par arriver, je vous invite à le prendre avec moi. Je vous déposerai, et c'est moi qui paierai la course.

**Tom** – Vous ne prenez pas beaucoup de risques. Jamais aucun taxi ne viendra ici ce soir.

**Alice** – Alors qu'est-ce que je peux faire pour que vous me pardonniez ? Même si tout ça, ce n'est pas vraiment de ma faute...

**Tom** – Crier au voleur parce que vous ne retrouvez pas votre argent... et laisser accuser un innocent.

**Alice** – Bon, ce n'est pas l'affaire Dreyfus, non plus. Je n'ai accusé personne, c'est ma copine qui...

**Tom** – J'ai vu la haine dans leurs regards, je vous assure. Ils auraient pu me lyncher...

**Alice** – Vous êtes sûr que vous n'en faites pas un peu trop, là ?

**Tom** – OK, il y a une chose que vous pourriez faire pour que je vous pardonne.

**Alice** – Dites toujours...

**Tom** – Accordez-moi cette danse.

**Alice** – Pardon ?

**Tom** – Tout à l’heure, je vous ai invitée à danser, et vous avez refusé. Accordez-moi cette danse.

**Alice** – Ici ? À une station de taxis ?

**Tom** – On n’a rien de très urgent à faire, non ?

**Alice** – Il n’y a même pas de musique !

**Tom** – J’en ai, sur mon téléphone portable. Vous me devez bien ça, non ?

*Alice hésite.*

**Alice** – OK, mais on ne parle que de danser, on est bien d’accord.

**Tom** – D’accord.

*Il sort son portable, met un slow très classique, pose le téléphone par terre et il ouvre les bras.*

**Alice** – Vous êtes toujours prêt à dégainer un slow, comme ça, dès que vous rencontrez une fille à une station de taxis ?

**Tom** – Si vous préférez un autre morceau...

**Alice** – Allons-y. Après tout qu’est-ce que je risque, puisque vous n’essayez absolument pas de me draguer...

*Elle accepte qu’il l’enlace et ils se mettent à danser.*

## 199. Demande

*Alice prend un café. Max arrive.*

**Alice** – Ça va ?

**Max** – J'ai un peu mal aux cheveux, mais ça va. Je crois que j'ai un peu forcé sur le champagne...

**Alice** – Ce n'est pas tous les jours qu'on marie son meilleur copain.

**Max** – Non...

**Alice** – C'était sympa.

**Max** – Oui.

**Alice** – Ça fait longtemps qu'on ne s'était pas retrouvé comme ça, tous ensemble.

**Max** – Oui... Enfin... presque tous...

**Alice** – Il faudrait faire ça plus souvent.

**Max** – Oui. Il faudra trouver une autre occasion.

*Un temps.*

**Alice** – J'ai bien une idée, mais...

**Max** – Ah oui ?

**Alice** – Pas toi ?

**Max** – Je ne sais pas...

*Un temps.*

**Alice** – Ça fait déjà un moment qu'on est ensemble. Je suis enceinte...

**Max** (*feignant la surprise*) – Tu es enceinte ? (*Elle n'a pas l'air de trouver ça drôle.*) Je plaisante...

**Alice** – Je sais, traditionnellement... ce serait plutôt à toi de me faire ta demande, mais... comme ça ne vient pas.

**Max** – Je suis désolé, je ne pensais pas que... c'était important pour toi.

**Alice** – Je n'ai pas dit que c'était important, mais... ce serait logique, non ?

**Max** – Logique ?

**Alice** – Je veux dire, ce serait dans l'ordre des choses. On habite ensemble, on va avoir un enfant...

**Max** – Bien sûr.

**Alice** – Cache ta joie.

**Max** – Excuse-moi, c'est juste que... Je ne pensais pas qu'on aurait cette conversation ce matin. Je te l'ai dit, j'ai la gueule de bois...

*Elle se lève.*

**Alice** – Ce n'était déjà pas évidemment pour moi de t'en parler, mais là, tu vois, je me sens... vraiment mal.

*Il se lève et la prend dans ses bras.*

**Max** – Excuse-moi, je suis vraiment désolé. Bien sûr, on va se marier... On s'aime, non ?

**Alice** – C'est moi qui suis désolée. Pardon. Je n'ai pas été très... C'est ma première demande en mariage, tu comprends.

**Max** – Oui... Ça se voit un peu.

**Alice** – Mais il ne faut pas que ce soit une obligation, non plus... Si tu n'as pas envie...

**Max** – Alice, est-ce que tu veux être ma femme ?

**Alice** – Oui, je le veux

**Max** – Alors je nous déclare unis par les liens du mariage.

**Alice** – Vous pouvez embrasser la mariée...

*Ils s'embrassent.*

## 200. Urgence

*Vincent est là. Il n'a pas l'air bien. Cécile arrive, un peu affolée.*

**Cécile** – Ça y est, j'ai réussi à les avoir.

**Vincent** – Alors ?

**Cécile** – Ils envoient une ambulance. Ça va ?

**Vincent** – Je ne sens plus mon bras...

**Cécile** – Ça va aller. Ils seront là dans quelques minutes. Enfin j'espère...

**Vincent** – Un infarctus, à mon âge... Décidément... Il n'y a que pour ça que j'aurais été précoce...

**Cécile** – Ne dis pas de bêtise. Et puis ce n'est peut-être pas une crise cardiaque. Mais bon, il vaut mieux ne pas prendre de risque.

**Vincent** – Je suis vraiment désolé pour toi... Devenir veuve le jour de son anniversaire de mariage, ce serait vraiment un comble...

**Cécile** – Ne plaisante pas avec ça. On va tout faire pour que tu t'en sortes.

**Vincent** – Bien sûr... (*Un temps*) Mais si par malheur je ne m'en sortais pas, il faut que je te dise quelque chose.

**Cécile** – Je t'en prie. Je sais mieux que toi où sont tous les papiers, c'est moi qui les range. Si tu te reposais, plutôt.

**Vincent** – Je ne parlais pas des papiers, mais... le temps que l'ambulance arrive, on peut parler, non ?

**Cécile** – Bien sûr... Mais si c'est pour m'avouer que tu m'as trompé avec ma meilleure amie, réfléchis bien. Si tu sors de l'hôpital dans deux heures, demain tu pourrais regretter de m'avoir fait ce genre de confidences...

**Vincent** – Je ne t'ai jamais trompée, Cécile.

**Cécile** – Alors je t'écoute...

**Vincent** – D'abord, il faut que tu saches que je t'aime.

**Cécile** – Je le sais, Vincent. Tu me le dis tous les jours.

**Vincent** – Et tu me réponds que tu m'aimes aussi.

**Cécile** – Parce que c'est vrai.

**Vincent** – Mais tu ne fais que me répondre... Tu ne me le dis jamais en premier.

**Cécile** – Je t'aime, Vincent. Comment tu peux en douter ?

**Vincent** – Je sais, mais...

**Cécile** – Quoi ?

**Vincent** – Je me suis toujours demandé si j'étais vraiment l'homme de ta vie.

**Cécile** – L'homme de ma vie ?

**Vincent** – C'est un peu ridicule, mais... j'ai toujours pensé qu'au fond... tu étais encore amoureuse de Fred.

**Cécile** – Fred ?

**Vincent** – Le week-end où j'avais fêté mon anniversaire, en Normandie, tu étais sortie avec lui.

**Cécile** – C'était il y a très longtemps, Vincent. Toi et moi, on ne sortait pas encore ensemble.

**Vincent** – Bien sûr. Je ne te reproche pas de m'avoir trompé. D'ailleurs, je ne te reproche rien.

**Cécile** – Je ne l’ai jamais revu après ce fameux week-end. Il n’est même pas venu à notre mariage. Comment tu peux dire ça ?

**Vincent** – Justement. Peut-être que si tu l’avais revu...

**Cécile** – Tu te fais du mal inutilement, Vincent... Tu crois vraiment que c’est le moment ?

**Vincent** – Je n’ai jamais osé te parler de ça. Et je n’en aurai peut-être plus l’occasion.

**Cécile** – Mon histoire avec Fred, ça n’a duré qu’une soirée. J’avais un peu bu. C’est une histoire sans importance. J’ai connu quelques hommes avant toi, tu sais ?

**Vincent** – Mais Fred, c’était mon meilleur ami.

**Cécile** – Dis-moi plutôt comment tu te sens ?

**Vincent** – Mal.

**Cécile** – Il me semble entendre l’ambulance.

**Vincent** – C’est une sirène de police. Les ambulances ne font pas ce bruit-là.

**Cécile** – Ils ne vont plus tarder, maintenant...

**Vincent** – Alors ?

**Cécile** – Alors quoi ?

**Vincent** – J’étais là aussi, ce soir-là. Je t’ai fait la cour. Mais c’est avec Fred que tu es sortie.

**Cécile** – Oui.

**Vincent** – Pourquoi ?

**Cécile** – Fred partait le lendemain aux États-Unis. Il quittait la France pour longtemps. Pour toujours peut-être.

**Vincent** – Et c’est pour ça que tu es sortie avec lui.

**Cécile** – Je savais que je ne le reverrai pas. Avant longtemps en tout cas. Oui, j’étais peut-être amoureuse de lui. Mais je ne l’aimais pas. C’est toi que j’aime. Et c’est toi que j’ai épousé.

**Vincent** – J’aurais aimé que tu sois amoureuse de moi à l’époque.

**Cécile** – Je le suis aujourd’hui. Et je ne te laisserai pas partir.

**Vincent** – Je ne partirai pas, je te le promets.

**Cécile** – Je t’ai choisi Vincent. Est-ce qu’on aurait pu vivre une autre vie, toi ou moi ? Je ne crois pas. Tous les rêves d’adolescents ne sont pas faits pour devenir des réalités.

**Vincent** – Mon rêve, c’était toi. Et tu l’as réalisé.

*Moment d’émotion.*

**Cécile** – À mon tour de te poser une question. J’ai besoin de savoir.

**Vincent** – Oui...

**Cécile** – Tu savais que tu étais malade du cœur ?

*Un temps.*

**Vincent** – Oui.

**Cécile** – Mais tu ne m’en as pas parlé...

**Vincent** – Tu m’aurais épousé si tu l’avais su ?

**Cécile** – C’est une drôle de question.

**Vincent** – Pardon... J’avais peur que... Je ne voulais pas que tu me vois comme ça.

**Cécile** – Comme ça ?

**Vincent** – Je ne voulais pas que tu aies pitié de moi.

*Elle lui serre la main.*

**Cécile** – J’entends encore une sirène.



**Vincent** – Cette fois c'est bien une ambulance.

**Cécile** – Je vais leur ouvrir. Ça va aller, je te le promets...

**Vincent** – Bien sûr... Ça va aller...

## 201. Les amis

*Ils sont assis à une table, et prennent un café. Silence embarrassé.*

**Fred** – Je ne savais pas qu’il était malade... Enfin... malade du cœur, je veux dire.

**Max** – Moi non plus.

**Fred** – Bien sûr. Sinon tu me l’aurais dit...

*Un temps.*

**Max** – Il n’en avait parlé à personne. Pas même à sa femme, apparemment.

**Fred** – Ça ne m’étonne pas. Vincent... il avait un tempérament de vainqueur. Tout lui réussissait.

**Max** – Le plus gros salaire, la plus grosse voiture... La plus belle femme...

**Fred** – Ce qu’il aimait, c’était qu’on l’admire. Il n’aurait pas supporté qu’on le plaigne.

**Max** – Mais il est mort quand même.

**Fred** – On ne peut pas gagner à tous les coups.

**Max** – Non... Je dirais même qu’à la fin, on est sûr de perdre. Tous. Même ceux qui ont... un tempérament de vainqueur.

*Un temps.*

**Fred** – Et toi, ça va ?

**Max** – Ça va.

**Fred** – Alors tu n’as pas quitté la région.

**Max** – Non. Je n’ai même pas quitté le lycée, tu vois. Puisque j’y suis devenu prof. J’y resterai sans doute jusqu’à l’âge de la retraite. Je ne dois pas avoir un tempérament de vainqueur, comme tu dis.

**Fred** – Je parlais de Vincent. Toujours aussi susceptible...

*Un temps.*

**Max** – Et toi ?

**Fred** – Ça va.

**Max** – Toujours dans l’immobilier ?

**Fred** – Toujours. Mais j’ai pas mal voyagé.

**Max** – Aux États-Unis ?

**Fred** – Aux États-Unis. En Asie. Maintenant j’habite dans le Sud.

**Max** – Le Sud de la France... ?

**Fred** – Lyon.

**Max** – Marié ?

**Fred** – Marié. Et divorcé. Et toi ?

**Max** – Divorcé. Et remarié.

*Un temps.*

**Fred** – Ça fait combien de temps qu’on ne s’est pas vus ?

**Max** – Je ne sais pas... Longtemps.

**Fred** – C’est dommage.

**Max** – Mmm...

**Fred** – On était très proches, pourtant. On était amis.

**Max** – Oui.

**Fred** – On l’est encore, non ?

**Max** – Bien sûr...

**Fred** – Mais on ne se voit plus.

**Max** – Tu l’as dit, tu habites dans le Sud.

**Fred** – Lyon, ce n’est pas le bout du monde.

**Max** – Non. Ce n’est même pas vraiment le Sud.

**Fred** – Je ne sais pas. Ça commence où, le Sud ?

**Max** – Exactement, je ne sais pas. Je dirais Montélimar.

**Fred** – Pourtant Lyon, ce n’est pas le Nord. Ce n’est pas le Centre, non plus. L’Est ?

**Max** – Pas vraiment.

**Fred** – Pas l’Ouest, en tout cas.

**Max** – Lyon est un défi lancé à tous les géographes dont je suis. Ce n’est pas une localisation, c’est une destination. La preuve, la Gare de Lyon est à Paris.

**Fred** – Tu as raison. Lyon est au milieu de nulle part. On y arrive par l’autoroute, et on la traverse par un tunnel. C’est sûrement pour ça que j’y habite. J’ai toujours eu du mal à me fixer quelque part...

**Max** – Moi je n’ai jamais réussi à bouger, tu vois. C’est sûrement pour ça que je suis devenu prof de géo. Pour voyager sans bouger de chez moi.

*Un temps.*

**Fred** – Le 13 avril 2010.

**Max** – Pardon ?

**Fred** – La dernière fois qu’on s’est vus, c’était le 13 avril 2010.

**Max** – Quelle mémoire...

**Fred** – C’était l’anniversaire de Vincent. Il avait organisé une grosse fête dans sa maison de campagne en Normandie.

**Max** – Ah oui, peut-être. En tout cas, ce n’était pas à son mariage. Tu n’étais pas là.

**Fred** – J’étais loin... À San Francisco, je crois. Je n’ai pas pu faire le voyage... C’est un reproche ?

**Max** – Non. Une constatation.

**Fred** – Je n’ai jamais trop aimé les cérémonies.

**Max** – Tu es quand même venu à son enterrement.

**Fred** – Oui... (*Un temps*) Qu’est-ce qui s’est passé ce soir-là, pour qu’on ne se soit jamais revu après ?

**Max** – On se revoit aujourd’hui.

**Fred** – Oui... Plus de dix ans après. Et il a fallu que Vincent meurt...

**Max** – On ne se voyait déjà plus beaucoup avant cette fête en Normandie, non ? C’est la vie. On a pris des directions différentes. Et nos chemins ne se sont plus croisés...

*Un temps.*

**Fred** – Alors tu ne m’as jamais pardonné ?

**Max** – Pardonné quoi ?

**Fred** – Tu le sais très bien.

**Max** – Je t’assure que non.

**Fred** – Et tu ne me pardonneras jamais.

**Max** – Mais quoi ?

**Fred** – D’être sorti avec Cécile ! Le jour de l’anniversaire de Vincent.

**Max** – Pourquoi je t’en voudrais ?

**Fred** – Parce que tu étais amoureux d’elle, j’imagine.

**Max** – N’importe quoi.

**Fred** – Tu n'étais pas amoureux d'elle ?

**Max** – Si peut-être un peu...

**Fred** – Tu avais toujours été amoureux d'elle. Moi j'arrive ce soir-là, je ne l'avais pas vue depuis... et elle me tombe dans les bras.

**Max** – Je ne sortais pas avec elle. Ce n'est pas comme si elle m'avait trompé avec mon meilleur ami.

**Fred** – Donc tu t'en souviens. Et tu m'en as voulu.

**Max** – Oui.

**Fred** – C'est elle qui est venue vers moi.

**Max** – Bien sûr. Et tu t'es laissé faire, comme d'habitude.

**Fred** – Je ne l'ai jamais revue après. Et elle n'a pas cherché à me revoir

**Max** – Pourquoi tu me racontes ça ? C'est moins grave si c'est un coup d'un soir, c'est ça ?

**Fred** – Finalement, quelques mois après, c'est avec Vincent qu'elle sortait. Et tu ne lui en as jamais voulu, à lui.

**Max** – Lui, il s'est marié avec elle.

*Un temps.*

**Fred** – Tu continuais à les voir ?

**Max** – Oui. De temps en temps. La ville n'est pas bien grande, tu sais.

**Fred** – Mais nous, on ne se voit plus.

**Max** – C'est compliqué de rester ami avec quelqu'un qui habite à cinq cents bornes de chez toi, mais c'est encore plus compliqué de rester fâché avec un pote qui habite juste en face.

*Un temps.*

**Fred** – Alors c'est moi le méchant, c'est ça ?

**Max** – Je n'ai pas dit ça.

**Fred** – Tu viendras à mon enterrement, au moins ?

**Max** – Tu dis n'importe quoi. Et puis je mourrai peut-être avant toi.

**Fred** – J'étais bourré, ce soir-là. Comme tout le monde. C'est elle qui est venue me chercher. Je me suis laissé faire, comme tu dis. Elle avait envie de se faire un mec. Je ne sais pas pourquoi, c'est moi qu'elle a choisi.

**Max** – Parce qu'elle savait que pour toi, ça n'avait pas d'importance, probablement. Que tu ne chercherais même pas à la revoir après.

**Fred** – Sûrement, oui.

**Max** – C'est sans doute pour ça que toutes les filles te tombent dans les bras.

**Fred** – Oui. Et que je ne peux en garder aucune.

**Max** – C'est vrai, j'étais jaloux. Jaloux de ton succès. Moi je suis celui avec qui on pourrait se marier. Du coup je leur fais peur. J'enviais ta légèreté...

**Fred** – Et moi j'enviais ta rigueur.

**Max** – Tu veux dire ma rigidité, j'imagine.

**Fred** – Je pensais que toi, tu ferais quelque chose de ta vie. Je veux dire quelque chose qui a du sens.

**Max** – Mais finalement, on n'aura rien fait d'important, tu vois. Ni les uns ni les autres.

**Fred** – En tout cas, aucun de nous trois ne sera devenu une star du rock, comme on en rêvait tous à l'époque, quand on écumait ensemble les salles des fêtes de la région avec ce groupe...

**Max** – Les Rebelles...

*Un temps.*

**Fred** – Alors c'est ça... C'est à cause de Cécile...

**Max** – Non.

**Fred** – Ne me dis pas que c'est à cause de ce dernier concert qu'on a fait ensemble ? Et que j'ai complètement foiré parce qu'il manquait une corde à ma guitare...

**Max** – Tu crois vraiment que c'est à cause d'une fille, Fred ? Ou d'une histoire de corde cassée ? Qu'il suffirait que je te pardonne pour qu'on soit de nouveau amis, comme on l'était il y a des années ?

**Fred** – Je ne sais pas.

**Max** – C'est vrai, si tu avais assuré un peu plus pendant ce concert, on en aurait peut-être faits quelques-uns de plus. Mais je ne suis pas con. Je sais bien que ce groupe, ce n'était pas fait pour durer. On ne serait jamais devenus des musiciens professionnels. Alors quant à devenir célèbres...

**Fred** – Alors pourquoi ?

**Max** – Tu ne comprends pas, Fred. On n'est pas fâchés. On s'est perdu de vue, c'est tout. Et dans un sens c'est bien plus grave. Loin des yeux loin du cœur, tu connais la formule ? On ne fait plus rien ensemble. On n'a plus rien à partager. C'est pour ça qu'on n'est plus vraiment amis. L'amitié, ça ne meurt pas un jour précis. Comme Vincent. On s'éloigne peu à peu. Et on ne se revoit pas, parce que quand on se revoit, ça nous rappelle notre jeunesse. Toutes les promesses qu'on s'était faites entre nous, toutes les promesses qu'on s'était faites à nous-mêmes, et qu'on n'a pas tenues.

**Fred** – Alors c'est quoi, l'amitié, à ton avis ?

**Max** – Je ne sais pas... C'est quand l'opinion de quelqu'un compte pour toi. Quand on se marre ensemble. Quand on a des projets en commun. C'est quoi, nos projets ? De prendre un autre café ensemble dans un an ou dans dix ans, à l'occasion d'un autre enterrement ? On n'a plus de rêves en commun, Fred. Et je ne suis pas sûr d'en avoir encore, des rêves. Quand on se voit, on ne parle que du bon vieux temps. C'est pour ça qu'on ne se voit plus. Parce que ça me déprime. Pas toi ?

**Fred** – Excuse-moi...

**Max** – De quoi ?

**Fred** – De ne pas avoir été là. D'avoir déserté. Déserté notre amitié.

**Max** – Tu n'y es pour rien. Moi non plus. C'est la vie. Quels projets on pourrait bien avoir encore ensemble ?

**Fred** – Je ne sais pas.

**Max** – À l'époque on rêvait d'aller enregistrer un disque en Angleterre. De faire un concert au Golf Drouot.

**Fred** – Dans ce cas, moi j'ai réalisé mon rêve. J'y joue tous les samedis, au golf. Avec mes collègues de travail.

**Max** – Désolé, je ne sais pas jouer au golf, et je ne suis pas sûr d'avoir envie de m'y mettre.

*Un temps.*

**Fred** – De toute façon, le Golf Drouot, même à notre époque, ça n'existait déjà plus.

**Max** – Eh ben tu vois, même à l'époque, on était déjà has been.

**Fred** – On pourrait se mettre à la randonnée... Avec des bâtons de ski, tu sais ? C'est plus de notre âge que le rock, non ?

**Max** – Tu habites à Lyon, moi en banlieue parisienne.

**Fred** – On pourrait randonner du côté de Dijon. Faire chacun la moitié du chemin. Maintenant, avec le TGV...

**Max** – Même quand on habitait encore à deux rues l'un de l'autre, on s'était déjà éloignés. Et quand tu es parti... Je ne te le reproche pas, évidemment. Tu avais de nouvelles choses à vivre. Moi aussi, d'ailleurs. Ce n'était pas les mêmes...

**Fred** – Et puis il fallait bien trouver un vrai métier pour gagner sa vie. On ne peut pas rester éternellement bloqués sur des rêves impossibles à réaliser. Tu as raison. On se doutait bien, même à l'époque, qu'on ne deviendrait jamais des stars...

**Max** – En tout cas, maintenant, on en est sûrs.

**Fred** – Et c'est pour ça, à ton avis, qu'on n'est plus amis ? Parce qu'on n'a pas pu réaliser nos rêves d'ados.

**Max** – Non. Pas seulement pour ça. Des rêves, on aurait pu en trouver d'autres. On aurait même pu rire ensemble de nos échecs.

**Fred** – Alors pourquoi ?

**Max** – Quand on était vraiment amis, on se voyait tous les jours, on a même habité ensemble pendant quelque temps, on partait en vacances ensemble.

**Fred** – On dirait que tu parles d'un vieux couple.

**Max** – C'était un peu ça, non ? Le sexe en moins. Rassure-toi, ça ne m'a jamais tenté. Mais oui. L'amour, l'amitié... C'est un peu pareil. Et ça supporte mal le réchauffé.

**Fred** – Et puis tu t'es marié. Moi aussi...

**Max** – Nos femmes sont devenues nos meilleures amies. Le sexe en plus. Et même après nous avoir quittés, nos femmes restent souvent nos amies les plus fidèles. On était amis parce qu'on n'avait pas de femme, Fred. L'amitié, c'est un truc de célibataires.

**Fred** – Donc on ne se reverra plus.

**Max** – Je ne sais pas. Parfois c'est encore plus triste de se voir que de ne pas se voir.

**Fred** – Et tu n'as plus d'amis ?

**Max** – Partager un barbecue une fois par mois, et une location de vacances une fois par an, est-ce que c'est vraiment être amis.

**Fred** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Max** – Je n'ai pas dit que c'était de ta faute. Je voudrais seulement arriver à faire la paix avec moi-même, tu comprends ? Le moi-même avec qui autrefois tu étais ami.

**Fred** – Et si on remontait un groupe de rock ?

**Max** – Ce serait pathétique...

*Un temps.*

**Fred** – Tu es sûr que tout ça a vraiment existé ?

**Max** – Quoi ?

**Fred** – Ce que tu décris, là. Notre amitié, telle que tu en parlais tout à l'heure.

**Max** – Je ne sais pas. Non ?

**Fred** – On était sans arrêt jaloux l'un de l'autre. On était prêts à toutes les trahisons juste pour être sur le devant de la scène, juste pour avoir une fille, quitte à la piquer à son meilleur copain. En fait, on se détestait.

**Max** – Oui... Mais on se marrait bien. Et au moins on était vivants. Depuis combien de temps tu ne t'es pas vraiment marré ?

**Fred** – Depuis longtemps, je crois. Aussi longtemps que toi, j'imagine.

**Max** – Voilà. On ne se marre plus ensemble. Et je ne suis pas sûr qu'on se marre beaucoup en général. Ce qui s'appelle se marrer, tu vois ? À en attraper mal au ventre. Tu te souviens de nos rigolades ? Finalement, c'est peut-être ça, l'amitié. C'est ça notre paradis perdu. Le rire...

*Un temps.*

**Fred** – Je vais revenir vivre à Paris.

**Max** – Pas à cause de notre discussion, quand même ?

**Fred** – J'y pensais depuis quelque temps déjà. Parce que Lyon, entre nous...

**Max** – C'est toi qui vois...

**Fred** – On pourra toujours faire de la rando dans le Bois de Vincennes...

**Max** – C'est vrai que c'est tentant. Je vais y réfléchir.

**Fred** – Il va falloir que j'y aille. Mon train est dans un quart d'heure.

**Max** – OK. Tu as mon numéro.

*Ils se lèvent, hésitent, et se font une chaleureuse accolade. Fred s'apprête à partir.*

**Fred** – Sinon, pour mon déménagement... je pourrai compter sur toi ?

**Max** – Les amis, c'est fait pour ça, non ?

## 202. Retour

*Fred arrive d'un côté, Cécile de l'autre.*

**Cécile** – Fred ? Qu'est-ce que tu fais ici ?

**Fred** – Eh bien tu vois, je... Je suis revenu.

**Cécile** – Revenu ?

**Fred** – J'habite à Paris, maintenant.

**Cécile** – Super... Ça me fait plaisir de te voir.

**Fred** – Moi aussi... Comment ça va ?

**Cécile** – Ça va... Ça va mieux.

**Fred** – Je suis vraiment désolé.

**Cécile** – C'est la vie. Mais c'est dur...

**Fred** – Je comprends.

**Cécile** – Pour vous aussi, j'imagine. C'était votre ami.

**Fred** – Oui.

**Cécile** – Et toi, comment ça va ?

**Fred** – Ça va.

**Cécile** – Tu vas rester longtemps à Paris ?

**Fred** – J'ai acheté une maison.

**Cécile** – Tu as réussi à trouver une maison à Paris ?

**Fred** – Je travaille dans l'immobilier, tu sais.

**Cécile** – Ah oui, c'est vrai.

**Fred** – Parc Montsouris.

**Cécile** – Parc Montsouris... C'est le Sud, non ?

**Fred** – Le Sud de Paris, oui. C'est la première fois que j'achète une maison. Jusque là... j'étais plutôt du genre nomade.

**Cécile** – Et Max, tu l'as revu ?

**Fred** – Je le quitte à l'instant, là. Il m'a filé un coup de main pour mon déménagement.

**Cécile** – Les copains, c'est fait pour ça, non ?

**Fred** – Oui... Et toi, tu les vois toujours ? Je veux dire... depuis qu'ils sont divorcés.

**Cécile** – Bien sûr. Alice est une amie...

**Fred** – Ah oui, c'est vrai... Je crois même que sans toi...

**Cécile** – Quoi ?

**Fred** – Non, rien... Et donc toi... tu vas rester dans le coin.

**Cécile** – Pour l'instant, oui. Après on verra. Je ne sais pas très bien où j'en suis.

**Fred** – Je comprends... Alors on se reverra ?

**Cécile** – Peut-être. Mais là, je vais devoir y aller...

**Fred** – Bien sûr. D'ailleurs moi aussi.

**Cécile** – À bientôt, peut-être...

*Ils s'apprêtent à partir chacun de leur côté. Il la rappelle.*

**Fred** – Cécile ?

**Cécile** – Oui ?

**Fred** – Si je t'avais demandé de partir avec moi aux États-Unis, ce soir-là, tu m'aurais suivi ?

**Cécile** – Tu ne me l'as pas demandé.



*Elle sourit et s'en va. Il reste là un instant, et part à son tour.*

## 203. Épilogue – Le labyrinthe

*Deux personnages portant des masques ou des bandeaux sur les yeux. L'un arrive d'un côté, l'autre du côté opposé. Ils semblent contrariés de se rencontrer.*

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Rien...

*Un temps.*

**Lui** – Et si on essayait par là ?

**Elle** – J'en viens.

**Lui** – Et par là, on a déjà essayé ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – Tu es sûre ?

**Elle** – Absolument. Et même plusieurs fois.

**Lui** – Alors là, je ne vois plus...

*Un temps.*

**Elle** – Ça fait combien de temps qu'on est perdus dans ce labyrinthe ?

**Lui** – Je ne sais plus. Longtemps...

**Elle** – Tout ce temps perdu à chercher la sortie, et on ne l'a toujours pas trouvée.

**Lui** – Et s'il n'y en avait pas..

**Elle** – Par où on serait entrés, alors ?

**Lui** – Je ne sais pas. Tu te souviens du moment où on est entrés, toi ?

**Elle** – Non... mais il y a bien un moment où on est entrés. Sinon, comment on serait arrivés là ?

**Lui** – Tu as raison. On est forcément entrés par quelque part.

**Elle** – Oui. Par la sortie.

**Lui** – On est entrés par la sortie ?

**Elle** – Je ne sais pas... Tu crois qu'il pourrait y avoir une entrée et une sortie ?

**Lui** – Ça ferait deux issues possibles...

**Elle** – Et on n'en aurait encore trouvé aucune ?

**Lui** – Ou alors il n'y avait qu'une entrée, et ils l'ont condamnée une fois qu'on était dedans.

**Elle** – Ils ? Qui ça ils ?

**Lui** – Je ne sais pas... Il y a bien quelqu'un qui l'a conçu ce labyrinthe, non ? Et puisque ce n'est pas nous...

**Elle** – Tu es sûr que ce n'est pas nous ?

**Lui** – Si c'était nous, on saurait où est la sortie, non ?

**Elle** – Oui, j'imagine...

**Lui** – Ou alors, on a oublié.

**Elle** – Oublié quoi ?

**Lui** – Oublié où était la sortie.

*Un temps.*

**Elle** – Tu crois qu'on est les seuls, dans ce labyrinthe ?

**Lui** – En tout cas, on n'a jamais rencontré personne.

**Elle** – Peut-être que nos chemins ne se sont jamais croisés.

**Lui** – Ça m'étonnerait...

**Elle** – Pourquoi pas ?

**Lui** – Nous, à chaque fois qu'on part chacun de notre côté pour chercher la sortie, on finit toujours par se retrouver ici.

**Elle** – C'est vrai... On ne trouve jamais la sortie, mais on ne se perd jamais. En tout cas, on se retrouve toujours...

**Lui** – Oui... On est condamnés à rester ensemble.

**Elle** – Condamnés ?

**Lui** – J'ai dit « condamnés » ?

**Elle** – Tu as dit « condamnés à rester ensemble ».

**Lui** – Non, je voulais dire... Apparemment... c'est notre destin. On est fait pour vivre ensemble.

**Elle** – Oui... mais alors pourquoi passer tout notre temps à chercher la sortie ?

**Lui** – Je ne sais pas.

**Elle** – Tu crois que si on trouvait la sortie, on ne resterait pas ensemble ?

**Lui** – Ensemble ? Dehors, tu veux dire ?

**Elle** – Dehors, oui... Tu crois que la première chose qu'on ferait en sortant, c'est de partir chacun de notre côté ?

**Lui** – Ça... on ne saura jamais.

**Elle** – À moins de trouver la sortie...

**Lui** – Oui.

**Elle** – Et si on arrêtait de chercher ?

**Lui** – Arrêter de chercher la sortie ?

**Elle** – Pourquoi pas ?

**Lui** – Et qu'est-ce qu'on ferait à la place ?

**Elle** – Je ne sais pas. On pourrait... Je ne sais pas...

*Un temps.*

**Lui** – Il vaut peut-être mieux qu'on continue à chercher, non ?

*Ils se remettent en mouvement.*

**Elle** – Je vais voir si ce ne serait pas par là.

**Lui** – Et moi par là.

**Elle** – On se retrouve ici ?

**Lui** – D'accord...

*Ils sortent chacun du côté opposé à celui par lequel ils sont entrés.*

## **Mélimélodrames**

Si le monde est un théâtre, la pièce n'est souvent qu'un navet. Son auteur reste anonyme et les seconds rôles sont les plus vite oubliés. Entre absurde et boulevard se joue la tragi-comédie de la vie. L'important est de ne pas rater sa sortie... Saynètes d'un humour amer, sur le mélimélodrame de nos vies ordinaires.

## 204. Fatal comique

*Sur une table basse, une cafetière, deux tasses et un journal. Pierre entre en robe de chambre. Il se sert une tasse de café et prend le journal pour le lire. Marie, sa femme, arrive.*

**Marie** – Ça va ?

**Pierre** – Ça va.

*Marie se sert une tasse et observe Pierre.*

**Marie** – Tu as l'air soucieux... Un problème ?

**Pierre** – Non... Enfin... Toujours pas d'idée pour ma nouvelle pièce.

**Marie** – Ne t'inquiète pas, ça va venir... Ça finit toujours par venir, non ?

**Pierre** – Oui... Jusqu'à maintenant...

**Marie** – Il n'y a pas une bonne histoire, dans le journal, dont tu pourrais t'inspirer ?

*Il repose le journal.*

**Pierre** – Les nouvelles sont de plus en plus déprimantes... Je crois que je vais arrêter de lire la presse. J'ai déjà arrêté de regarder la télé et d'écouter la radio...

**Marie** – C'est vrai que tout ça n'est pas très gai, mais bon. D'un autre côté... c'est pour ça qu'on aura toujours besoin d'auteurs comme toi.

**Pierre** – Ah oui ? Et c'est quoi, un auteur comme moi ?

**Marie** – Tu sais bien... Quelqu'un pour nous faire rire... Un comique !

**Pierre** – Un comique ? Alors c'est comme ça que tu me vois ? Comme un comique !

**Marie** – Il faut bien des auteurs pour nous écrire de bonnes comédies ! Oublier un peu nos soucis... Nous faire passer un bon moment en ne pensant à rien...

**Pierre** – En ne pensant à rien ?

**Marie** – Excuse-moi... Je veux dire... en pensant à autre chose.

**Pierre** – Je vois... Donc pour toi, je suis seulement un amuseur... Un type qui fait diversion... Qui détourne l'attention du peuple des vrais problèmes de la société...

**Marie** – Le peuple ! Tout de suite, les grands mots... Divertir le public, il n'y a pas de honte à ça, si ?

**Pierre** – Je ne sais pas... On peut aussi avoir envie d'autre chose...

**Marie** – Quoi, par exemple ?

**Pierre** – D'être utile...

**Marie** – Pour moi, distraire les gens, leur faire retrouver le sourire, c'est très utile. Et ce n'est pas donné à tout le monde d'avoir ce talent.

**Pierre** – Ouais...

**Marie** – Quoi ?

**Pierre** – Des comédies, j'en ai déjà écrit près d'une centaine.

**Marie** – Et ça a toujours été de gros succès.

**Pierre** – Oui, mais je commence à être à court d'idées. Je me demande si je n'en ai pas fait le tour.

**Marie** – Tu veux arrêter d'écrire ?

**Pierre** – Ça je ne suis pas sûr d'y arriver non plus... Non, je me demandais si...

**Marie** – Quoi ?

**Pierre** – Et si j'essayais un autre genre ?

**Marie** – Un roman, tu veux dire ? Depuis des années, je te répète que tu devrais essayer. Il y a des romans très drôles, aussi...

**Pierre** – Malheureusement, je ne suis pas romancier, je le sais bien. Le théâtre, je ne sais rien faire d'autre.

**Marie** – Bon, alors il ne te reste plus qu'à trouver un bon sujet de comédie.

**Pierre** – Et si j'écrivais... un autre genre de pièces.

**Marie** – Un autre genre de pièce ?

**Pierre** – Un truc qui ne soit pas forcément drôle, tu vois ?

**Marie** – Une comédie pas drôle ?

**Pierre** – Non, pas une comédie, justement !

**Marie** – Tu veux dire... une comédie dramatique ?

**Pierre** – Je veux dire pas une comédie du tout !

**Marie** – Tu veux écrire un drame ?

**Pierre** – Un drame, une tragédie... Appelle ça comme tu veux.

**Marie** – Bon...

**Pierre** – Quoi ?

**Marie** – Je ne sais pas... (*Silence*) Tu es sûr que ça va ?

**Pierre** – Je n'ai plus d'idée de comédie. Je voudrais essayer d'écrire autre chose. C'est pas un drame, non plus !

**Marie** – OK... (*Un temps*) Tu veux encore du café ?

**Pierre** – Non, merci.

**Marie** – Bon, alors je te laisse réfléchir... à ta nouvelle pièce.

*Elle sort. Il soupire et ouvre à nouveau son journal. Le téléphone sonne. Il répond.*

**Pierre** – Oui ? Ah oui... Non, non, je voulais t'appeler justement... Écoute, je ne sais pas encore... Non, pour l'instant, je suis en panne d'inspiration. Oui, je sais, j'ai toujours dit que ça n'existait pas. Mais tu sais l'inspiration, c'est comme Dieu. On dit que ça n'existe pas jusqu'au moment où on en a vraiment besoin... Et toi, ça va ? Bon... Je vois... D'accord... Écoute, il va falloir que je te laisse, là... On s'appelle et on essaie de déjeuner ensemble la semaine prochaine ? OK, on fait comme ça... Salut, t'embrasse.

*Marie revient, l'air un peu embarrassé.*

**Marie** – Je dois faire quelques courses, je n'en ai pas pour longtemps. Ça va ?

**Pierre** – Euh... oui. Depuis tout à l'heure, la situation n'a pas beaucoup évolué, mais oui. Ça va.

**Marie** – Bon, alors j'y vais.

**Pierre** – C'est ça. À tout à l'heure.

*Elle sort. Il reprend la lecture de son journal, mais à peine a-t-il commencé que la sonnette de la porte d'entrée retentit. Il sort un instant pour aller ouvrir et revient accompagné d'une femme.*

**Alex** – Je ne te dérange pas, j'espère ?

**Pierre** – Non, non, pas du tout, j'étais en train de... Tu veux un café ?

**Alex** – Merci, ça ira.

**Pierre** – C'est sympa de passer comme ça à l'improviste.

**Alex** – Quand on habite le même immeuble que son agent, c'est toujours un risque de le voir débarquer sans avoir été invité...

**Pierre** – Il va peut-être falloir que je déménage, alors...

*Sourires, suivi d'un silence embarrassé.*

**Alex** – Tu es sur quoi, en ce moment ?

**Pierre** – Rien... J'étais au téléphone avec... Comment elle s'appelle, déjà... Tu sais, cette comédienne qui jouait dans... Elle est devenue éditrice.

**Alex** – Éditrice ?

**Pierre** – Tu sais ce que c'est. La vie est cruelle pour les comédiennes. Surtout pour les jeunes premières. Passée la trentaine...

**Alex** – Tu cherches un nouvel éditeur ?

**Pierre** – Pas spécialement... C'est elle qui m'a appelé. Elle voulait juste prendre de mes nouvelles... Ça commence à m'inquiéter. Tout le monde me demande si ça va aujourd'hui...

**Alex** – Et... ça va ?

**Pierre** – Ça va, je te remercie... C'est dingue...

**Alex** – Quoi ?

**Pierre** – Je termine la conversation en lui disant : « on se rappelle et on déjeune...? » Ça m'est sorti comme ça. L'habitude. Finalement, on aurait aussi bien pu déjeuner ensemble à midi.

**Alex** – Qu'est-ce que tu veux... C'est Paris... On est tous débordés...

**Pierre** – Ou alors on a rien à foutre et on fait semblant...

**Alex** – Ouais...

**Pierre** – Toi, par exemple. Tu es particulièrement débordée, aujourd'hui ? (*Silence*) Non, évidemment, sinon, tu ne serais pas là. Tu imagines ? Tu acceptes de déjeuner comme ça à l'improviste... Le lendemain, tout Paris va savoir que tu n'as rien à foutre de tes journées. Que plus personne ne veut travailler avec toi. Que tu es au chômage. Ou pire que tu es sur liste noire... Du coup, plus personne ne t'appellerait, et tu serais vraiment total has been.

**Alex** – Ouais... (*Silence*) Et sinon, elle, ça va ?

**Pierre** – Qui ça ?

**Alex** – Ton éditrice !

**Pierre** – Je ne sais pas... Tu as raison... Finalement, c'est peut-être elle qui ne va pas bien. Elle m'a appelé parce qu'elle avait besoin de parler à quelqu'un. Et moi, je lui ai presque raccroché au nez... J'aurais dû lui proposer de déjeuner avec elle à midi... Et toi, ça va ?

**Alex** – Ça va...

**Pierre** – Tu es sûre que tu ne veux pas du café ?

**Alex** – Sûre... (*Silence*) Tu écris un peu, en ce moment ?

**Pierre** – Non, pas vraiment. Je crois que je suis arrivé au bout de quelque chose là. Il faudrait que je change un peu de style.

**Alex** – Oui, je sais, j'ai croisé Marie dans l'escalier.

**Pierre** – Ne me dis pas que c'est pour ça que tu es passée me voir.

**Alex** – Alors comme ça, tu veux écrire un drame.

**Pierre** – Oui, enfin... Pourquoi pas ?

**Alex** – C'est une blague, c'est ça ?

**Pierre** – Tu vois, Alex, c'est ça mon problème. La simple idée que j'envisage d'écrire autre chose qu'une comédie, les gens prennent ça pour une blague.

**Alex** – Disons que... ce n'est pas sur ce terrain-là qu'on t'attend habituellement.

**Pierre** – Et ?

**Alex** – Ça risque de surprendre ton public... De le décevoir, peut-être...

**Pierre** – Le décevoir ? Je n'ai encore pas écrit une ligne, et tu me dis déjà que ce sera décevant. Merci de tes encouragements. Au moins, je sais pourquoi j'ai un agent.

**Alex** – Et... tu as déjà un sujet ?

**Pierre** – Non... C'est juste une idée...

**Alex** – Bon, donc c’est juste une idée.

**Pierre** – C’est ça...

**Alex** – Excuse-moi, je me suis peut-être emballée un peu vite.

**Pierre** – Je ne sais pas... Je pensais écrire quelque chose sur ces migrants qui viennent s’échouer sur nos côtes. Quand ils ne sont pas morts noyés pendant la traversée, évidemment...

**Alex** – Une comédie, tu veux dire ? (*L’autre lui lance un regard navré.*) Excuse-moi, je ne sais pas pourquoi j’ai dit ça... Alors c’est sérieux, tu veux vraiment écrire quelque chose de...

**Pierre** – Je n’ai plus vingt ans... Toi non plus... Il serait peut-être temps qu’on commence à s’interroger sur le monde qui nous entoure, non ?

**Alex** – Le monde qui nous entoure ?

**Pierre** – Imagine qu’après notre mort, on soit réincarnés. Comme ça. Au hasard. Le monde est principalement peuplé de gens qui ont une vie de merde. Si on peut appeler ça une vie. Si on y réfléchit bien, à part une minorité de privilégiés, dont les plus chanceux vivent dans des paradis fiscaux, la Terre est un enfer.

**Alex** – Et alors ?

**Pierre** – Et alors ? Statistiquement, la réincarnation, c’est l’enfer assuré... Si on ne change pas le monde de notre vivant, on est à peu près certain de vivre un enfer quand on sera réincarnés !

*Alex le regarde, estomaquée.*

**Alex** – OK...

**Pierre** – Je te laisse réfléchir à ça. Je vais m’habiller...

*Il sort. Marie revient.*

**Marie** – Alors ?

**Alex** – Il va très mal.

**Marie** – Je te l’avais dit.

**Alex** – Il est en plein délire. Il parle de la mort. Du paradis. De l’enfer.

**Marie** – Non ?

**Alex** – Il veut écrire une pièce sur les exilés.

**Marie** – Les exilés fiscaux ?

**Alex** – Les exilés économiques !

**Marie** – Tu veux dire... les retraités qui vont s’installer au Portugal ou au Maroc, parce que la vie est moins chère là-bas ?

**Alex** – Les migrants ! En Méditerranée ! La jungle de Calais.

**Marie** – Ce n’est pas vrai... Il te l’a dit ?

**Alex** – J’ai essayé de lui parler, mais il ne veut rien savoir.

**Marie** – Il est où ?

**Alex** – Il est parti s’habiller.

**Marie** – Je ne comprends pas... Jusqu’à ce matin, il était tout à fait normal. Enfin... il était comme d’habitude, quoi...

**Alex** – Ce n’est peut-être que passager. Il doit être un peu déprimé. Mais il ne faut pas prendre ça à la légère.

**Marie** – C’est sûr... J’ai du mal à le dire mais... j’ai l’impression qu’il a des tendances suicidaires.

**Alex** – Il faudrait lui suggérer de voir un médecin.

**Marie** – Un psychiatre, tu veux dire ?



**Alex** – Je ne sais pas.

**Marie** – Parfois avec une simple cure de vitamines... Un homéopathe ?

*Pierre revient.*

**Pierre** – Ah, tu es revenue ?

**Alex** – Je vais vous laisser.

**Pierre** – Non, mais je ne te chasse pas.

**Alex** – J'allais partir, de toute façon. J'ai... Il faut que j'y aille. J'ai une grosse journée. On s'appelle et on déjeune ensemble ?

*Il sort. Marie lance à Pierre un regard embarrassé.*

**Marie** – Je lui ai simplement dit que tu étais là, et que si elle voulait monter prendre un café...

**Pierre** – Elle n'en a pas voulu.

**Marie** – Quoi ?

**Pierre** – Du café. Je lui en ai proposé, elle n'en a pas voulu.

*Silence.*

**Marie** – Mais qu'est-ce que tu cherches, Pierre, au juste ?

**Pierre** – Je ne sais pas...

**Marie** – On n'est pas bien, ensemble ?

**Pierre** – Mais si, ce n'est pas la question.

**Marie** – Tu as une maîtresse, c'est ça ?

**Pierre** – Mais non, pas du tout !

**Marie** – On a la vie qu'on voulait, non ? Tu fais le métier que tu aimes. Tu n'as pas de patron. Tu gagnes bien ta vie.

**Pierre** – Je sais.

**Marie** – Mais alors qu'est-ce qui se passe ?

**Pierre** – Tout ça n'a plus de sens pour moi. J'ai besoin... d'essayer autre chose.

**Marie** – Mais pourquoi ?

**Pierre** – Je ne sais pas... Pour qu'à mon enterrement, les gens ne se contentent pas de dire : celui-là, c'était un comique...

*Silence.*

**Marie** – Tu veux qu'on déménage ?

**Pierre** – Ailleurs, ce serait pareil.

**Marie** – Tu ne vas pas faire une bêtise, au moins ?

**Pierre** – Une bêtise ? Comme quoi ?

*Marie tente de cacher son trouble.*

**Marie** – Je te laisse travailler...

*Elle sort. Il reste un instant perplexe. Il prend un cahier et un crayon et essaie d'écrire, mais visiblement, l'inspiration n'est pas au rendez-vous. Il décroche le téléphone et compose un numéro.*

**Pierre** – Oui, pardon, c'est encore moi... Écoute, finalement, j'ai réussi à me libérer pour ce soir. Tu pourrais venir dîner à la maison ? Je voudrais te parler d'un nouveau projet... Oui, bien sûr, viens avec ton mari. OK, vingt heures, c'est parfait. Bon, alors à ce soir...

*Il raccroche. Il reprend le cahier et le crayon, et il commence à écrire avec fébrilité. Il s'interrompt et s'adresse au public.*

**Pierre** – Vous allez voir. Cette fois, vous n'allez pas rigoler.

*Il se remet à écrire.*

## 205. Ce n'est pas un drame

*Il est là, semblant embarrassé. Elle arrive, prête à partir.*

**Elle** – D'habitude, c'est toujours toi qui m'attends... Tu n'es pas encore prêt ?

**Lui** – Si, si, je... Je mets mon blouson.

**Elle** – Ton blouson en cuir...

**Lui** – Je l'avais déjà avant de te connaître... Un cadeau de ma grand-mère... Ça ne sert à rien que je le jeter maintenant, non ? Je veux dire... Elle est morte, de toute façon.

**Elle** – Ta grand-mère est morte ?

**Lui** – Pas ma grand-mère ! La vache ! C'est de la vache...

**Elle** – Ouais... Celle qu'on a écorchée dans un abattoir pour que tu puisses te couvrir avec sa peau...

**Lui** – Mon prochain blouson sera en cuir végétal, je te le promets. Il paraît qu'on fait de très belles imitations, maintenant, à base d'ananas ou de champignons.

*Il met son manteau, sans entrain.*

**Elle** – Alors ça y est, c'est le grand jour ?

**Lui** – Oui, on dirait...

**Elle** – Je vais enfin rencontrer tes parents... Je commençais à me demander si tu n'avais pas honte de moi.

**Lui** – Qu'est-ce que tu vas chercher ! Ce serait plutôt le contraire...

**Elle** – Le contraire ? Pourquoi ? Tu as honte de tes parents ?

**Lui** – Non, non, mais...

**Elle** – Tu as peur de quoi, alors ?

**Lui** – Mais de rien, je t'assure !

**Elle** – C'est plutôt moi qui devrais avoir peur. Tu me présentes à tes parents... Ça devient officiel. C'est presque des fiançailles, non ?

**Lui** – Oui...

**Elle** – Cache ta joie !

**Lui** – Écoute, j'ai quelque chose à te dire.

**Elle** – Tu me fais peur...

**Lui** – C'est au sujet de mes parents, justement.

**Elle** – Tes parents ? Quoi, tes parents ?

**Lui** – Ce n'est pas facile à dire...

**Elle** – Vas-y, je peux tout entendre... En tout cas, si c'est important, je préfère le savoir maintenant. J'aurais l'air moins conne...

**Lui** – Disons que ce repas, ça ne va pas être exactement ce que tu imaginais. Mes parents sont... Comment dire...

**Elle** – Ils sont sourds-muets. Ils s'expriment en langage des signes.

**Lui** – Non...

**Elle** – Aveugles ?

**Lui** – Non plus.

**Elle** – Ce sont des personnes de petite taille...

**Lui** – Pire que ça... Enfin pour toi, en tout cas.

**Elle** – Je vois... Ils votent à droite, et tu n’as pas osé me le dire ? C’est pour ça que tu ne voulais pas que je les rencontre avant...

**Lui** – Non, ce n’est pas ça.

**Elle** – Évidemment, je suis bête. Tu m’as dit qu’ils étaient libraires. On ne peut pas vendre des livres et voter à droite !

**Lui** – Rassure-toi, mes parents ne votent pas du tout.

**Elle** – Alors quoi ?

**Lui** – C’est au sujet de... Du repas... Enfin, de la nourriture, en général.

**Elle** – La nourriture...?

**Lui** – Je ne t’ai pas dit toute la vérité.

**Elle** – D’accord... Tes parents sont juifs, et ils mangent casher. Quel est le problème ? On peut être végans et manger casher ! C’est même beaucoup plus simple, en fait. C’est surtout la viande, qui doit être casher, non ?

**Lui** – Si... Enfin, je n’en sais rien...

**Elle** – Les fruits et légumes, c’est très œcuménique. Je suis sûr que le véganisme pourrait mettre fin à toutes les guerres de religion. À table, en tout cas, mais c’est déjà un début... En attendant de résoudre le conflit au Moyen-Orient.

**Lui** – C’est un peu plus compliqué que ça...

**Elle** – Quoi ? Le conflit au Moyen-Orient ?

**Lui** – Non, pour mes parents.

**Elle** – J’ai compris... Ils sont pratiquants. Pour leur faire plaisir, tu leur as laissé croire que leur future belle-fille était juive. Et maintenant, tu ne sais plus comment leur avouer que tu sors avec une goy...

**Lui** – Rassure-toi, personne n’est juif dans la famille.

**Elle** – Qu’est-ce qui te fait croire que ça pourrait m’inquiéter ? Tu me prends pour qui ?

**Lui** – Non, le problème c’est que...

**Elle** – Vas-y maintenant, ça devient flippant.

**Lui** – Mes parents ne sont pas vraiment libraires.

**Elle** – Comment ça, pas vraiment ? On est libraire ou pas. Comment peut-on ne pas être vraiment libraire ?

**Lui** – Ils ne sont pas libraires du tout... et ils ne sont pas aussi végans que je te l’avais dit.

**Elle** – Comment ça, pas aussi ?

**Lui** – Ils mangent des légumes, bien sûr, mais...

**Elle** – Ils sont seulement végétariens ? Bon, ce n’est pas un drame, non plus. Tu me crois sectaire à ce point ? Mais pourquoi tu m’as raconté qu’ils étaient végans ?

**Lui** – J’ai dit ça comme ça... Comme je savais que c’était important pour toi.

**Elle** – C’est avec toi que je vais vivre ! Tu partages les mêmes valeurs que moi, ça me suffit. On ne choisit pas sa famille, c’est bien connu. Alors sa belle-famille...

**Lui** – Je ne sais pas comment te dire ça...

**Elle** – Donc, tes parents ne sont pas libraires. Et alors ? Qu’est-ce qu’ils font, dans la vie ?

**Lui** – Ils tiennent la boucherie, juste au coin de la rue...

**Elle** (*sidérée*) – La boucherie...

**Lui** – La boucherie chevaline... Entre le cordonnier et bureau de tabac, tu vois ?

**Elle** – C’est une blague, c’est ça ?

**Lui** – Non.

**Elle** – Tu m’as dit que vous étiez tous végétariens dans la famille, à part ta grand-mère, et maintenant, tu m’annonces que je vais me marier avec un garçon boucher ?

**Lui** – Je ne suis pas garçon boucher ! Je ne suis que le fils du boucher...

**Elle** – Et tu comptes me l’annoncer quand ? Le jour du mariage, pendant le repas de noces ! Entre le saucisson d’âne et le steak de cheval ?

**Lui** – Mais non ! Puisque je te le dis maintenant...

**Elle** – Je te rappelle que mes parents, eux, ils sont végétariens. Et ils sont très à cheval là-dessus.

**Lui** – À cheval ?

**Elle** – Si ça te fait rire, pas moi... Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ?

**Lui** – Moi, je suis vraiment végétarien ! Enfin, je le suis devenu après t’avoir rencontrée... Ça ne change rien pour nous, si ?

**Elle** – Tu connais la chanson de France Gall... Ça ne veut peut-être rien dire pour vous, mais pour moi ça veut dire beaucoup...

**Lui** – Tu m’en veux ?

**Elle** – Je vais avoir besoin de réfléchir à tout ça, en effet. (*Elle hésite.*) Mais je ne vais faire ça maintenant. Ils nous ont invités, non ? Alors je vais y aller... Je ne suis pas du genre à me défilier, figure-toi. On reparlera de tout ça après. On y va ?

**Lui** – Le problème, c’est que...

**Elle** – Ah parce qu’il y a encore un problème ?

**Lui** – Je n’ai pas osé leur dire que tu ne mangeais pas de viande.

**Elle** – Non, dis-moi que ce n’est pas vrai...

**Lui** – Je ne suis pas sûr qu’ils auraient compris... Ils ne sont plus très jeunes... À l’âge qu’ils ont, ça ne sert à rien de les brusquer... Ça pourrait même les tuer, tu sais. Mon père a le cœur fragile...

**Elle** – Tu aurais très bien pu leur parler de ça, tout en les ménageant...

**Lui** – Disons que je n’ai pas su trouver le bon moment...

**Elle** – Bien sûr...

**Lui** – Tu pourras toujours manger les légumes... Tu n’auras qu’à dire que tu n’as pas très faim... Que tu es malade...

**Elle** – Tu sais quoi ? Je crois que c’est toi qui es un grand malade.

*Elle retire son manteau.*

**Lui** – Donc, tu ne viens pas...

**Elle** (*horriifiée*) – Une boucherie chevaline ?

**Lui** – Alors tu préfères abandonner à son triste sort un fils de boucher récemment converti au végétarisme... Sans toi, je risque de replonger, tu sais...

**Elle** – Tu te fous de moi, en plus ?

**Lui** – Ne me regarde pas comme ça, j’ai l’impression que tu vas me tuer.

**Elle** – C’est vrai que là... Je t’avoue qu’il me prend des envies de meurtre..

**Lui** – Calme toi, je t’en prie ! Souviens-toi que tu es végétarienne... et que pour toi le sixième commandement est le plus sacré des dix.

**Elle** – Le sixième... ?

**Lui** – Tu ne tueras point !

**Elle** – Je vais t’étrangler, et j’irai me confesser après.

*Elle s'approche de lui, menaçante.*

**Lui** – Ne fais pas ça, je t'en prie.

**Elle** – Je ne sais pas ce qui me retient...

**Lui** – Alors tu as vraiment cru à cette histoire ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Mais enfin... les boucheries chevalines, ça n'existe plus depuis longtemps ! Au coin de la rue, entre le tabac et le cordonnier, c'est un Biocoop ! Si tu allais faire les courses plus souvent, tu le saurais...

**Elle** – Tes parents ne sont pas bouchers ?

**Lui** – Mes parents sont libraires, ils votent à gauche, et ils sont végétariens. Comme je te l'ai toujours dit.

**Elle** – Mais tu es dingue ! Pourquoi m'avoir raconté une histoire pareille ?

**Lui** – Pour voir jusqu'à quel point tu m'aimais... Maintenant, je suis fixé. Alors tu aurais refusé d'épouser le fils d'un boucher ?

**Elle** – Je ne sais pas... Non, probablement pas. Mais j'aurais fini par te tuer, ça sûrement.

**Lui** – Ça aurait pu être une tragédie, alors ? Les Capulet bouchers et les Montaigu végétariens...

**Elle** – Mais finalement, c'est encore une comédie de boulevard.

**Lui** – On ne se refait pas...

**Elle** – Ce n'est pas un drame.

**Lui** – Bon, on y va ? On va finir par être en retard.

**Elle** – Allons-y. Tu n'as pas oublié le gâteau à la carotte...

**Lui** – Rassure-toi, mon lapin, il est déjà dans la voiture.

**Elle** – Au fait, c'était une demande en mariage ?

**Lui** – Oui...

**Elle** – C'est sans doute la plus surprenante qu'une femme ait jamais entendue.

**Lui** – Je suis auteur de théâtre, après tout. Ça fait une semaine que je la travaille. Alors, quelle est ta réponse ?

**Elle** – Je vais quand même attendre d'avoir vu tes parents pour me prononcer.

*Ils sortent.*

## 206. Huis clos

*Un couple. Quatre chaises. Ils sont assis.*

**Elle** – Ça va ?

**Lui** – Ça va... Et toi ?

**Elle** – Ça va... (*Un temps*) Tu veux boire quelque chose ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Un apéro ? Des cacahuètes ?

**Lui** – Merci, ça ira.

*Un temps.*

**Elle** – On est bien, ici, non ?

**Lui** – Ici ?

**Elle** – Dans cette maison.

**Lui** – Oui... (*Un temps*) Mais on n'est pas chez nous.

**Elle** – Ah, non ?

**Lui** – Non.

**Elle** – C'est vrai.

**Lui** – C'est une maison, ou un appartement ?

**Elle** – Un appartement, je crois. Je ne sais pas.

*Un temps.*

**Lui** – Tu te souviens où c'est, notre maison ?

**Elle** – Notre maison ?

**Lui** – Notre vraie maison. Chez nous !

**Elle** – Non... Et toi ?

**Lui** – Moi non plus. Je ne sais même plus à quoi ça ressemblait.

**Elle** – On a tellement déménagé.

**Lui** – C'est vrai. On déménage beaucoup.

**Elle** – Oui. De plus en plus.

**Lui** – Il faudrait qu'on arrive à se souvenir.

**Elle** – De quoi ?

**Lui** – Où on habite.

**Elle** – Toutes les maisons se ressemblent un peu.

**Lui** – Même quand c'est un appartement.

**Elle** – Il y a des chambres. Une salle à manger. Une cuisine.

**Lui** – Dans la cuisine, il y a un frigo, une cuisinière, une table, des tiroirs...

**Elle** – Dans les tiroirs, il y a des fourchettes, des couteaux, des petites cuillères.

**Lui** – Dans les chambres, il y a des enfants. Parfois...

**Elle** – Quand il n'y en a pas, c'est qu'ils sont déjà partis. Dans une autre maison.

*Un temps.*

**Lui** – Tu crois qu'ils reviendront un jour ?

**Elle** – Les enfants ?

**Lui** – Les propriétaires !

**Elle** – Va savoir... Ça fait combien de temps qu'on est là ?

**Lui** – Je ne sais pas... Pas mal de temps, non ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – J'ai toujours peur qu'on sonne à la porte, et que ce soit eux.

**Elle** – Les enfants ?

**Lui** – Ceux qui habitent ici ! Les vrais propriétaires...

**Elle** – Ah oui...

**Lui** – Pas toi ?

**Elle** – Si. D'ailleurs, je me demande si elle marche.

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – La sonnette ! On ne l'a jamais entendue.

**Lui** – De toute façon, quand les gens qui habitent ici reviendront, ils ne sonneront pas.

**Elle** – Pourquoi ça ?

**Lui** – C'est chez eux ! Ils auront la clef.

**Elle** – Bien sûr.

**Lui** – Quand les gens rentrent chez eux, ils ne sonnent pas. Ils n'ont aucune raison de penser qu'il y a quelqu'un à l'intérieur quand ils ne sont pas là.

**Elle** – C'est vrai... On a la clef, nous ?

**Lui** – Je ne sais pas. Tu as la clef, toi ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Moi non plus.

**Elle** – Alors comment on est rentrés ici ?

**Lui** – Je ne me souviens plus.

**Elle** – On nous a peut-être ouvert.

**Lui** – Qui est-ce qui aurait bien pu nous ouvrir ?

**Elle** – Les propriétaires ?

**Lui** – Mais puisqu'on est seuls dans cet appartement.

**Elle** – Depuis combien de temps ?

**Lui** – Je ne sais pas...

*Un temps.*

**Elle** – C'est sûrement pour ça qu'on ne sort jamais. On ne pourrait plus rentrer.

**Lui** – Non. Puisqu'on n'a pas la clef.

*On sonne. Ils échangent un regard inquiet.*

**Elle** – Tu crois que c'est eux ?

**Lui** – On a dit que si c'était eux, ils ne sonneraient pas.

**Elle** – Alors qui ça peut bien être ?

**Lui** – Va savoir...

**Elle** – Qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Il faut aller ouvrir, non ?

**Elle** – Tu crois ?

**Lui** – Ils ont vu la lumière. Ils savent qu'on est là.

**Elle** – Cette fois, ça y est... On est foutus...

**Lui** – On va encore devoir déménager.

**Elle** – Mais où est-ce qu'on va aller ?

**Lui** – Je vais faire notre valise.

**Elle** – On a une valise ?

**Lui** – Tout le monde a une valise chez lui, non ?

**Elle** – Je vais leur ouvrir...

**Lui** – Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

**Elle** – Je ne sais pas...

**Lui** – Il va bien falloir leur dire quelque chose, pour expliquer le fait qu'on est là. Chez eux.

**Elle** – Ils rentrent peut-être de vacances.

**Lui** – Je vais voir si on a une valise.

*Elle sort. Il sort aussi. Elle revient avec un autre couple. Jean-Marc a une bouteille à la main, et Christelle un bouquet de fleurs. Il revient avec une valise.*

**Elle** – C'est Jean-Marc et Christelle.

**Lui** – Ah, bonjour...

**Jean-Marc** – Salut. Ça va ?

**Lui** – Ça va, et vous ?

**Christelle** – Super. Vous partez en vacances ?

**Lui** – Non, pourquoi ?

**Jean-Marc** – Comme tu as une valise à la main...

**Lui** – Ah, oui, non, c'est... Je m'apprêtais à la ranger. Vous savez ce que c'est, les valises, on ne sait jamais où les mettre.

**Elle** – Et une valise vide, ça prend autant de place qu'une valise pleine.

**Christelle** – Oui. Mais c'est moins lourd.

**Jean-Marc** – C'est vrai. On devrait partir en vacances avec des valises vides. On voyagerait plus léger.

*Ils rient tous les quatre d'un rire un peu forcé.*

**Christelle** – Alors comment ça va ?

**Lui** – Ça va.

**Jean-Marc** – Tenez, j'ai apporté du champagne, pour fêter ça.

**Lui** – Fêter quoi ?

*Jean-Marc éclate de rire.*

**Jean-Marc** – Fêter quoi ? Toujours le mot pour rire, hein ?

**Christelle** – Il est drôle ! Tenez, moi j'ai apporté des fleurs.

**Elle** – Ah oui, c'est bien aussi.

**Lui** – Je vais aller chercher des flûtes.

**Elle** – Tu veux qu'on leur joue de la flûte ?

**Jean-Marc** – Des flûtes ! Pour le champagne !

**Elle** – Ah oui !

*Ils rient à nouveau.*

**Christelle** – Elle est drôle !

**Elle** – Et moi je vais chercher un vase. Pour les fleurs.

**Christelle** – Vous ne voulez pas qu'on vous aide ?

**Lui** – Pensez-vous !

**Elle** – Mais asseyez-vous donc !

**Lui** – Faites comme chez vous.

**Elle** – Vous connaissez la maison.

*Ils sortent tous les deux.*

**Jean-Marc (souriant)** – Qu'est-ce qu'ils sont drôles...



**Christelle** – Oui...

**Jean-Marc** – Ils n'ont pas changé. Toujours aussi...

**Christelle** – Tu trouves ?

**Jean-Marc** – Quoi ?

**Christelle** – Qu'ils n'ont pas changé.

**Jean-Marc** – Maintenant que tu le dis, c'est vrai que...

**Christelle** – Non, mais ils ne ressemblent pas du tout à...

**Jean-Marc** – Si, un peu quand même...

**Christelle** – Mouais...

**Jean-Marc** – Et puis tu sais, les gens... Ils changent...

**Christelle** – Pas à ce point là... Pas en une semaine...

**Jean-Marc** – C'était il y a une semaine ?

**Christelle** – C'était la semaine dernière. La dernière fois qu'on les a vus.

**Jean-Marc** – C'est vrai qu'ils ont beaucoup changé.

*Un temps.*

**Christelle** – Ou alors, ce n'est pas eux.

**Jean-Marc** – Pas eux ? Mais qu'est-ce qu'ils feraient ici ? Si ce n'est pas chez eux...

*Un temps.*

**Christelle** – Tu crois qu'on aurait pu se tromper de porte ?

**Jean-Marc** – Je ne pense pas... Et puis eux, ils ont l'air de nous connaître, non ? Si ils nous connaissent, c'est qu'on les connaît aussi.

**Christelle** – Oui, évidemment...

*L'homme revient.*

**Lui** – Je suis vraiment désolé, je n'ai pas trouvé les flûtes.

**Christelle** – Ah, les hommes...

**Jean-Marc** – Tu n'as qu'à demander à ta femme.

*La femme revient aussi.*

**Lui** – Tu sais où sont les flûtes, chérie ?

**Elle** – Non... Il n'y en a peut-être pas...

**Christelle** – Comment ça ? Vous n'avez pas de flûtes ? Tout le monde a des flûtes à champagne, non ?

**Jean-Marc** – Ce n'est pas grave. On va le boire dans des verres, ce champagne.

**Christelle** – Vous avez bien des verres à pied ? (*Ils n'ont pas l'air sûrs.*) Des verres à moutarde ?

**Lui** – Je n'ai rien vu...

**Elle** – Je n'ai pas trouvé de vase non plus.

**Christelle** – Des verres, tout de même. Dans une cuisine...

**Elle** – Je n'ai pas trouvé la cuisine.

*Moment d'embarras.*

**Jean-Marc** – Bon... Vous savez quoi ? On le boira à la bouteille, ce champagne. Comme les Russes !

**Christelle** – Les Russes boivent le champagne à la bouteille ?

**Jean-Marc** – Les Cosaques, sûrement. Sans même descendre de leur cheval. En sabrant la bouteille avec...

**Christelle** – Avec leur sabre.

**Elle** – En attendant, asseyez-vous, je vous en prie.

*Ils s'asseyent tous les quatre. Sourires. Silence embarrassé.*

**Lui** – Et les enfants, ça va ? (*Jean-Marc et Christelle, qui n'ont visiblement pas d'enfants, échangent un regard perplexe.*) Non, je voulais dire, les enfants en général. Pas spécialement les vôtres. Si vous n'en avez pas...

**Elle** – Ou plus... Je veux dire... Vous pourriez en avoir, et qu'ils soient morts.

**Lui** – On n'a pas dit que c'était le cas.

*Malaise.*

**Elle** – Je vais voir si je trouve des cacahuètes...

*Elle sort.*

**Lui** – En tout cas, c'est sympa d'être passés nous voir.

**Christelle** – On est amis, non ?

**Lui** – Bien sûr.

*Jean-Marc et Christelle échangent un regard embarrassé. Christelle fait signe à Jean-Marc de se lancer.*

**Jean-Marc** – Ma question va te paraître idiote, mais... vous habitez vraiment ici ?

**Lui** – Pourquoi vous me demandez ça ?

**Christelle** – Ben... Nos amis qui habitent ici ne vous ressemblent pas du tout.

**Jean-Marc** – En tout cas, la dernière fois qu'on est venus, ils ne ressemblaient pas du tout à ça...

*Elle revient.*

**Elle** – Ça y est, j'ai trouvé les cacahuètes !

**Christelle** – Vous avez trouvé la cuisine... ?

**Elle** – J'ai même trouvé des verres.

**Jean-Marc** – Alors on peut boire l'apéro !

**Christelle** – Allez...

*Jean-Marc débouche la bouteille, et remplit les verres. Ils trinquent.*

**Jean-Marc** – À votre santé !

**Lui** – À l'amitié !

*Ils boivent.*

**Elle** – Prenez des cacahuètes.

*Ils mangent des cacahuètes.*

**Christelle** – Je n'ai jamais osé vous poser la question, mais...

**Lui** – Oui... ?

**Christelle** – Vous vous êtes rencontrés où, tous les deux ? (*Silence embarrassé*) Excusez-moi d'avoir été aussi indiscreète. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

**Elle** – Non, non, pas du tout, c'est juste que...

**Lui** – On ne sait plus très bien.

**Christelle** – Vous ne savez plus ?

**Jean-Marc** – Vous ne savez plus où vous vous êtes rencontrés ?

*Un temps.*

**Elle** – Je dirais ici, non ?

**Christelle** – Ici ?

**Elle** – Un jour, on s'est rendu compte qu'on habitait le même appartement.

**Lui** – Oui, c'est curieux... Je crois que ça s'est passé comme ça.

**Elle** – C’était il y a un certain temps, évidemment.

**Lui** – Oui... Une semaine, peut-être.

**Elle** – Oui, c’est ça, une bonne semaine.

**Christelle** – Ah oui, quand même...

**Lui** – Et vous ?

**Jean-Marc** – Nous ?

**Elle** – Vous vous connaissez depuis longtemps ?

**Christelle** – Non, pas très...

**Jean-Marc** – Je dirais... Oui, pas très longtemps.

**Christelle** – On s’est rencontrés dans le hall de l’immeuble, en bas.

**Jean-Marc** – J’avais une bouteille de champagne à la main.

**Christelle** – Et moi un bouquet de fleurs.

**Jean-Marc** – On s’est dit qu’on allait sûrement au même endroit.

**Christelle** – Comme je n’avais pas le code...

**Jean-Marc** – Moi non plus. J’ai sonné sur plusieurs boutons, au hasard. Vous êtes les premiers à nous avoir ouvert la porte.

**Christelle** – Comme il avait l’air de savoir où il allait, je l’ai suivi.

**Lui** – Ah, oui...

**Elle** – Oui, c’est... une belle histoire.

**Lui** – Très romantique.

**Elle** – Vous verrez que ça finira par un mariage.

*Jean-Marc et Christelle échangent un regard gêné.*

**Jean-Marc** – Donc, si je comprends bien, personne ici ne se connaît vraiment.

**Elle** – Apparemment non...

**Christelle** – Et personne n’a rien à faire dans cette maison.

**Lui** – Visiblement pas...

**Jean-Marc** – Mais alors on est chez qui ?

*Silence.*

**Christelle** – Vous reprendrez bien un peu de champagne ?

**Elle** – Merci, mais il est tard. On va peut-être vous laisser.

**Lui** – En tout cas, merci de votre hospitalité.

**Jean-Marc** – Mais de rien, je vous en prie.

*Il prend la valise, et se dirige avec elle vers la sortie.*

**Christelle** – Je vous raccompagne ?

**Elle** – Ne vous dérangez pas, on connaît le chemin.

**Jean-Marc** – Vous voulez que je vous aide avec la valise.

**Lui** – Non... Ça ne pèse rien... Elle est vide.

**Christelle** – Eh bien... À une autre fois, alors !

**Jean-Marc** – Et merci de votre visite !

*Ils sortent. Jean-Marc et Christelle se rasseyent. Silence.*

**Christelle** – Ça va ?

**Jean-Marc** – Ça va... Et toi ?

**Christelle** – Ça va... (*Un temps*) Tu veux reboire quelque chose ?

**Jean-Marc** – Merci, ça ira.

**Christelle** – Des cacahuètes ?

*Il prend une poignée de cacahuète et commence à les mastiquer.*

**Christelle** – On est bien, ici, non ?

**Lui** – Oui... (*Un temps*) Mais on n'est pas chez nous.

**Elle** – C'est vrai.

**Lui** – C'est une maison, ou un appartement ?

**Elle** – Un appartement, je crois.

## 207. Auteur anonyme

*Elle est là, debout au milieu de la scène vide, et jette un regard autour d'elle. Il arrive.*

**Lui** – Ah, tu es là ! Je te cherchais partout...

**Elle** – Ça y est, le dernier camion vient de partir avec les derniers cartons.

**Lui** – Tu as regardé partout ? Il ne reste plus rien dans la maison ?

**Elle** – Plus rien. À part nos souvenirs...

*Il pose une main sur son épaule.*

**Lui** – Allez... On va s'en fabriquer d'autres !

**Elle** – Bien sûr... Mais les projets, ça n'empêche pas la nostalgie.

**Lui** – Tu regrettes ?

**Elle** – Non...

**Lui** – Tu te souviens la première fois où on est entrés dans cette maison, pour la visiter ?

**Elle** – Elle était vide aussi.

**Lui** – Et entre ces deux vides, on a vécu. On a rempli cette maison. De meubles. De tableaux. D'enfants...

**Elle** – Et elle nous a remplis. De joie. De bonheur. De souvenirs.

**Lui** – On les emporte avec nous.

**Elle** – Et on laisse cet endroit presque aussi propre qu'on l'a trouvé en entrant.

**Lui** – Beaucoup plus propre, si tu veux mon avis.

**Elle** – Qui seront les suivants ? On ne sait rien d'eux.

**Lui** – Et ils ne sauront rien de nous.

**Elle** – Comme nous ne savons rien de ceux qui nous ont précédés ici.

**Lui** – Les gens passent, les maisons restent.

**Elle** – Jusqu'à ce que les maisons s'écroulent elles aussi. Ou qu'on les démolisse. Pour construire des immeubles à la place.

**Lui** – Il y a aussi des maisons hantées par de mauvais souvenirs.

**Elle** – Oui... Toutes les maisons ont une histoire. Des histoires.

**Lui** – Comme l'histoire d'un crime, par exemple.

**Elle** – Un crime ?

**Lui** – Tous les crimes n'ont pas lieu en plein air, tu sais. La plupart sont perpétrés à domicile. En famille, souvent... Et quand ce crime fait la une des faits divers, la maison devient invendable. J'imagine que parfois, on doit même finir par la démolir, pour en reconstruire une autre à la place. Une maison sans histoire...

**Elle** – Merci, ça me remonte le moral, ce que tu dis.

**Lui** – On ne sait pas... Peut-être que cette maison, avant nous, n'a pas abrité que des moments heureux.

**Elle** – En tout cas, on n'a jamais trouvé de cadavres dans les placards.

**Lui** – Peut-être que si on avait creusé dans la cave...

**Elle** – Bon... Ben du coup, je préfère autant qu'on y aille, maintenant.

**Lui** – Tu vois ? Il suffisait de demander...

**Elle** – Merci... Je sais que je peux toujours compter sur toi dans les moments difficiles.

*Ils se dirigent vers la sortie. Elle se baisse et ramasse quelque chose par terre.*

**Lui** – Qu'est-ce que c'est ?

**Elle** – Un manuscrit, apparemment.

**Lui** – Un manuscrit ?

**Elle** – On dirait une pièce de théâtre.

**Lui** – À quoi tu vois ça ?

*Elle feuillette le manuscrit.*

**Elle** – Avec des gens qui parlent, si tu préfères. Pas comme un roman.

**Lui** – Je vois... Des dialogues...

**Elle** – Ou alors, c'est le scénario d'un film.

**Lui** – Ça parle d'un crime ?

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Il avait dû rester coincé derrière un radiateur, et avec le déménagement, il est tombé par terre. Le papier est complètement jauni.

**Elle** – Mais ça reste lisible. Après toutes ces années. Tu te rends compte ?

**Lui** – C'est quoi ? Une comédie ? Un drame ?

**Elle** – Il faudrait le lire.

**Lui** – Qui a bien pu écrire ça ?

**Elle** – Quelqu'un qui habitait ici avant nous, j'imagine.

**Lui** – C'est dingue... Et si c'était un chef d'œuvre...

**Elle** – Ça peut aussi être un navet.

**Lui** – C'est signé ?

**Elle** – Non... Je ne vois pas le nom de l'auteur.

**Lui** – C'est peut-être inédit. Un manuscrit anonyme, tu te rends compte ? Tu pourrais le signer et le publier... Tu es éditrice. Pour toi, ce serait facile.

**Elle** – Ce serait un plagiat.

**Lui** – Si l'auteur est mort. Et que personne ne sait qu'il a écrit ça...

**Elle** – Je vais commencer par le lire...

**Lui** – C'est bizarre, non ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – On quitte cette maison, et c'est l'histoire de quelqu'un d'autre qu'on emporte avec nous.

**Elle** – J'espère que ce n'est pas un drame...

**Lui** – Au moins, on n'a pas trouvé de cadavre.

**Elle** – Ça me donnerait presque envie de chercher...

**Lui** – Tu crois ?

**Elle** – L'auteur est peut-être enterré dans la cave...

*Ils s'en vont.*

## 208. Changement de décor

*Le faisceau d'une lampe torche dans l'obscurité. Puis un deuxième. Le premier éclaire le visage de la deuxième.*

**Lui** – Ah, c'est toi ! Tu m'as fait peur...

**Elle** – Alors ?

**Lui** – Ça y est, tout est dans le camion.

**Elle** – Ça s'est bien passé ?

**Lui** – La routine.

*Elle dirige le faisceau vers le public.*

**Elle** – Donc, il n'y avait personne...

**Lui** – Avec le vacarme qu'a fait le clébard quand je suis arrivé... S'il y avait quelqu'un dans la maison, il se serait déjà réveillé.

**Elle** – Ou alors, c'est qu'il est mort.

**Lui** – Ne parle pas de malheur. Tu imagines un peu ? Tu rentres dans une baraque la nuit pour la cambrioler, et tu tombes sur un macchabée...

**Elle** – Avec la poisse que j'ai en ce moment, ça ne m'étonnerait qu'à moitié.

**Lui** – Ouais... J'ai vu ça dans un film, une fois. Je ne sais plus comment ça s'appelait...

**Elle** – Tu me raconteras ça une autre fois. Et, le clébard... Ça va ?

**Lui** – Merci de t'inquiéter de savoir si je ne me suis pas fait mordre...

**Elle** – Tu t'es fait mordre ?

**Lui** – Il a déchiré mon pantalon. J'ai dû l'assommer...

**Elle** – S'il n'y a personne, on peut allumer, non ?

**Lui** – Vas-y, les maisons tout autour sont inoccupées. C'est surtout des résidences secondaires. Sans parler de ceux qui ont déjà déménagé.

**Elle** – À cause des cambriolages, sûrement.

**Lui** – Si ça continue, il n'y aura plus que des maisons vides à cambrioler dans la région.

*Elle actionne un interrupteur et la lumière se fait. Les vêtements de l'homme sont en lambeaux.*

**Elle** – Ah oui, il t'a bien arrangé. Pauvre bête... Tu ne lui as pas fait trop mal, au moins ?

**Lui** – Pourquoi ? Tu veux faire un signalement à la SPA ?

*Ils jettent un regard circulaire sur les lieux.*

**Elle** – Tu as fait le grand nettoyage, dis donc. Il n'y a plus rien.

**Lui** – Tout est rentré dans le camion.

**Elle** – Des choses intéressantes ?

**Lui** – Des meubles surtout. Des bibelots. Plutôt de mauvais goût.

**Elle** – Je vois...

**Lui** – Genre nouveau riche.

**Elle** – Il vaut mieux être un nouveau riche qu'un nouveau pauvre.

**Lui** – En revanche, il y avait un coffre-fort.

**Elle** – Non ?

**Lui** – J'en suis venu à bout.

**Elle** – Combien ?

**Lui** – Tout est dans le camion. Je n'ai pas compté.

**Elle** – On verra ça tout à l'heure. On ne va pas traîner ici. Tu as regardé dans les autres pièces ?

**Lui** – J'ai tout vidé. Tu es venue avec Momo ?

**Elle** – J'ai piqué un roupillon dans la voiture en venant, je ne sais même pas où on est. (*Elle regarde à nouveau autour d'elle.*) C'est fou ce qu'une maison vide peut ressembler à une autre.

**Lui** – Oui...

**Elle** – Tu es sûr que c'est la bonne maison ?

**Lui** – Tu as vu la croix, en bas, sur la façade. Momo a fait le repérage dans le coin la semaine dernière.

**Elle** – Ouais... Le genre de croix qui veut dire objets de valeurs, pas d'alarme, effraction facile...

**Lui** – Il ne s'était pas trompé. Sauf pour le chien. Il devait dormir quand il est passé.

**Elle** – C'est bizarre. Cette maison me dit vaguement quelque chose...

**Lui** – Des gens que tu connais, peut-être...

**Elle** – Peut-être...

*Elle ramasse quelque chose par terre.*

**Lui** – Qu'est-ce que c'est ?

**Elle** – Une quittance EDF.

**Lui** – Ça a dû tomber d'un tiroir.

**Elle** – Elle est à mon nom...

**Lui** – Non... ?

**Elle** – Je me disais bien aussi...

**Lui** – Tu veux dire que...

**Elle** – On est chez moi ! Je rêve... Vous avez cambriolé chez moi !

**Lui** – Comment je pouvais savoir, moi ! Il y avait la croix sur le mur. Tu n'as pas dit à Momo où tu habitais ?

**Elle** – Non... Et toi ?

**Lui** – Ça ne m'est pas venu à l'idée...

**Elle** – Oh putain... Il y avait une chance sur mille...

*Silence.*

**Lui** – Bon... Ben le déménagement sera plus vite fait...

**Elle** – Je n'avais pas l'intention de déménager.

**Lui** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Elle** – Que veux-tu qu'on fasse ? On n'a plus qu'à remettre les meubles en place. Tu sais, les meubles et les bibelots de mauvais goût. Genre nouveau riche...

**Lui** – OK...

**Elle** – Et puis tu vas me rendre mon fric. J'aurai peut-être assez pour me payer un nouveau coffre-fort avec. Maintenant que t'as percé le mien...

**Lui** – Tu n'as rien à regretter de ce côté-là. C'était de la camelote. J'en suis venu à bout en cinq minutes...

**Elle** – C'est dingue. J'espère que le chien s'en sortira, au moins...

**Lui** – Tu te préoccupes encore de ce putain de clébard ?



**Elle** – C'est le mien ! C'est mon chien que tu as assommé !

**Lui** – Ah oui, c'est vrai, excuse-moi... Bon, ça va, il s'en remettra.

**Elle** – Oui... Il était allongé devant sa niche quand je suis passée. Je me demandais pourquoi il n'avait pas aboyé quand il m'a vue.

**Lui** – Il a reconnu sa maîtresse, forcément.

**Elle** – Ouais... Et moi, je n'ai même pas reconnu ma propre baraque...

**Lui** – Et après on va dire que les bêtes sont moins intelligentes que nous.

**Elle** – Bon, alors au boulot. Parce qu'on n'a pas fini, hein...

**Lui** – Sinon, on déclare le cambriolage, et tu te fais rembourser par l'assurance.

**Elle** – Tu crois ?

**Lui** – On se débarrasse de tout ce bazar, si on arrive à le refourguer à quelqu'un. Et tu en profites pour changer la déco...

**Elle** – Ouais... Et puis ça évitera un changement de décor au metteur en scène.

**Lui** – On sort par la cour ou par le jardin ?

*Ils sortent.*

## 209. Scène de crime

*Ramirez, inspecteur de police, arrive, suivi par son adjoint Sanchez. Ils jettent un regard autour d'eux.*

**Ramirez** – Vous n'avez touché à rien ?

**Sanchez** – Non... À quoi j'aurais bien pu toucher ?

**Ramirez** – C'est vrai que... je n'ai jamais vu une scène de crime aussi... désespérément vide.

**Sanchez** – Oui...

**Ramirez** – Pour trouver des indices, ça va être compliqué.

**Sanchez** – Je ne vois pas ce qu'on pourrait envoyer au labo... à part l'air qu'on respire.

**Ramirez** – Remarquez, c'est une idée...

**Sanchez** – Vous voulez que j'envoie un échantillon d'air au labo ?

**Ramirez** – On ne voit pas l'arme du crime... C'est peut-être une intoxication au gaz.

**Sanchez** – Seule une autopsie pourrait nous le dire...

*Ramirez regarde à nouveau autour de lui.*

**Ramirez** – Une autopsie, d'accord, mais... où sont les cadavres ?

*Sanchez cherche aussi du regard.*

**Sanchez** – Apparemment, il n'y a pas de cadavres non plus.

**Ramirez** – Comment ça, pas de cadavres ? S'il n'y a pas de cadavres, il n'y a pas de crime ! Et s'il n'y a pas de crime, il n'y a pas de scène de crime...

**Sanchez** – Il doit quand même bien y avoir des victimes. Sinon, on ne serait pas là.

**Ramirez** – Il y a des victimes, mais il n'y a pas de cadavres ?

**Sanchez** – Je n'en vois pas...

**Ramirez** – L'auteur de ce crime aurait fait disparaître les corps... Mais comment ?

**Sanchez** – J'imagine que nous sommes là pour le découvrir...

*Ils jettent à nouveau un regard autour d'eux, puis par terre.*

**Ramirez** – Je ne vois rien.

**Sanchez** – Ah, je crois que je tiens quelque chose.

**Ramirez** – Qu'est-ce que c'est ?

**Sanchez** – Un livre.

**Ramirez** – Un livre ?

**Sanchez** (*feuilletant le bouquin*) – Un livre de théâtre.

**Ramirez** – À quoi vous voyez que c'est un livre de théâtre.

**Sanchez** – C'est publié aux Éditions La Comédiathèque.

**Ramirez** – Vous croyez que ça peut faire avancer notre enquête ?

**Sanchez** – Allez savoir... (*Il continue à lire.*) C'est troublant... Les personnages là-dedans portent les mêmes noms que nous...

**Ramirez** – Non ?

**Sanchez** – L'inspecteur Ramirez et son adjoint Sanchez...

**Ramirez** – Faites voir... (*Il prend le livre et lit quelques pages.*) Et leur description correspond exactement à celles des victimes sur lesquelles on nous a chargés d'enquêter.

**Sanchez** – Mais alors... Si on retient cette hypothèse... Nous serions des personnages de théâtre ?

**Ramirez** – Plus grave que ça : nous serions morts...

**Sanchez** – Et on nous aurait chargé d'enquêter sur notre propre disparition...?

**Ramirez** – C'est l'affaire la plus étrange que j'ai eue à traiter au cours de ma longue carrière.

**Sanchez** – C'est quel genre de pièces ? Comique ? Dramatique ?

**Ramirez** – Vous savez, moi, le théâtre...

**Sanchez** – C'est quoi, le titre ?

**Ramirez** – « C'est pas un drame. »

**Sanchez** – Non, je ne dis pas ça, mais... c'est quoi le titre de la pièce ?

**Ramirez** – « C'est pas un drame. » C'est le titre de la pièce.

*Ils échangent un regard interloqué.*

**Sanchez** – Comment des personnages de théâtre pourraient-ils mourir. Puisqu'ils n'existent pas vraiment.

**Ramirez** – Tout ça n'est pas banal.

**Sanchez** – Mourir sur scène, en plus...

**Ramirez** – Ah parce qu'à votre avis... nous sommes sur une scène de théâtre ?

*Sanchez se tourne vers le public.*

**Sanchez** – Regardez tous ces gens, dans le noir... On dirait qu'ils sont venus pour nous voir...

**Ramirez** – Merde, c'est vrai... C'est qui à votre avis... Des témoins ?

**Sanchez** – Ils sont peut-être là pour assister à la reconstitution.

**Ramirez** – C'est dingue... Ne me dites pas qu'en plus, ils ont payé leur place.

**Sanchez** – Vous n'avez qu'à leur demander.

**Ramirez** – Vous croyez qu'on peut leur parler ?

**Sanchez** – Je ne sais pas...

**Ramirez** – Ça pourrait nous aider pour notre enquête...

**Sanchez** – Ils ont peut-être vu quelque chose...

*Ramirez s'approche d'un spectateur.*

**Ramirez** – Vous avez payé votre place, vous ?

*Petite improvisation en fonction de la réponse ou de la non réponse du spectateur.*

**Sanchez** – Et sinon... Vous avez vu quelque chose ?

**Ramirez** – On va devoir se débrouiller tout seuls, comme d'habitude.

**Sanchez** – Oui, parce que visiblement, nos personnages n'ont pas laissé un grand souvenir...

**Ramirez** – C'est hélas le lot du commun des mortels. Ne laisser aucun souvenir après son passage sur terre.

**Sanchez** – Tout de même... Nous, des personnages de théâtre...

**Ramirez** – C'est vrai... On aurait pu espérer que ça nous apporte une certaine notoriété...

**Sanchez** – La pièce était peut-être un navet. Quand c'est un chef d'œuvre, les gens se souviennent des personnages, non ?

**Ramirez** – Surtout des premiers rôles... Certains personnages deviennent même plus célèbres que leurs auteurs.

**Sanchez** – Prenez Sherlock Holmes, tout le monde se souvient de lui. Mais qui se souvient du nom de l'auteur de Sherlock Holmes ?

**Ramirez** – Élémentaire, mon cher Watson. C'est Conan Doyle.

**Sanchez** – Hélas, vous n'êtes pas Sherlock Holmes.

**Ramirez** – Ni vous le Docteur Watson.

**Sanchez** – Sinon, nous aurions déjà résolu cette énigme depuis longtemps.

**Ramirez** – Que voulez-vous... Nous ne sommes que des personnages secondaires.

**Sanchez** – Ceux dont personne ne se souvient une fois le rideau baissé... Qui disait que la vie est un songe ?

**Ramirez** – La vie... Ça paraît long, surtout au début. On commence à dire son texte au premier acte.

**Sanchez** – On ne se rend pas tout de suite compte que la pièce est écrite d'avance.

**Ramirez** – Et puis petit à petit, on se souvient des mots en les disant.

**Sanchez** – Jusqu'à ce qu'on s'en souvienne avant de les avoir dits.

**Ramirez** – Et quand l'histoire touche à sa fin... On espère seulement ne pas rater sa sortie...

**Sanchez** – Ça sent un peu le renfermé, ici, non ?

**Ramirez** – C'est l'odeur du théâtre.

**Sanchez** – La bonne nouvelle, c'est qu'on a réussi à retrouver les corps.

**Ramirez** – Oui... Et on dirait qu'ils commencent à sentir.

**Sanchez** – L'odeur des personnages en décomposition... Ceux de tous les navets qui n'ont pas tenu l'affiche.

**Sanchez** – Les pièces qui n'ont pas su rencontrer leur public, comme on dit...

**Ramirez** – Celle dans laquelle on a joué ne devait pas être dans l'air du temps... Prélevez un échantillon de l'air ambiant. On l'enverra au labo pour vérification.

*Sanchez sort une petite bouteille de sa poche, ouvre le bouchon, attend un instant, puis referme le bouchon et remet la bouteille dans sa poche.*

**Sanchez** – Et voilà. La pièce est finie.

**Ramirez** – C'est le moment de quitter la scène. Définitivement. Pour nous, c'était la dernière séance...

**Sanchez** – On n'a qu'à sortir par là.

**Ramirez** – Dire que tous ces pauvres gens ont payé leur place...

**Sanchez** – C'est pas un drame.

**Ramirez** – On aurait dû appeler ça *Autopsie d'un four*.

**Sanchez** – J'aurais préféré jouer dans un chef d'œuvre... Pour passer à la postérité.

**Ramirez** – La prochaine fois, peut-être...

*Ils sortent.*

## **Même pas mort**

Sur un lit d'hôpital, un homme qui a perdu la mémoire à la suite d'une opération de la dernière chance, voit défiler toutes les femmes qu'il a oubliées. L'une d'elles serait-elle la femme de sa vie ?

## 210. Lève-toi et marche

*Un homme est couché dans le lit, en pyjama rayé. Il dort. Entre une femme qui pourrait être sa mère (vêtements vieillots, absence de maquillage, démarche peu dynamique). Elle s'approche du lit.*

**Femme** – C'est l'heure... (Comme il ne répond pas, elle hausse le ton en le secouant énergiquement.) C'est l'heure !

*L'homme se réveille en sursaut et la regarde, un peu perdu.*

**Homme** – Maman ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

**Femme** – C'est l'heure, mon grand.

**Homme** – L'heure ? Quelle heure ?

**Femme** – Je ne sais pas. Mais c'est l'heure.

**Homme** – Mais enfin... L'heure de quoi ?

*Il fait un effort pour se relever, avant de s'interrompre pour reprendre des forces.*

**Femme** – Allez, fainéant ! Fais un effort, bon sang ! Lève-toi et marche !

*Il reprend un peu ses esprits.*

**Homme** – J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part.

**Femme** – Malheureusement, il faut que je te le répète tous les matins. (L'homme regarde sa mère avec un air étonné.) Ça va ? Tu as l'air bizarre...

**Homme** – C'est toi qui me dis ça ? Écoute maman, ne le prends pas mal, mais...

**Femme** – Quoi ?

**Homme** – Je te croyais morte...

**Femme** – Mais... je le suis.

*Un temps.*

**Homme** – Je me disais bien aussi que tu avais quelque chose de changé.

**Femme** (avec un air pincé) – Ah oui ?

**Homme** – Non mais... en mieux, je t'assure ! Et papa ?

**Femme** – Il est mort aussi. Et toi, tu es sûr que tu n'es pas mort ?

**Homme** – Je ne crois pas...

**Femme** – Donc tu n'es pas sûr.

**Homme** – J'imagine que quand on est mort, on le sait, non ?

**Femme** – Oh, ça... Tu manges bien, au moins ?

**Homme** – Je ne sais pas... Pourquoi ?

**Femme** – Si tu manges, c'est que tu n'es pas mort.

*Elle fouille dans la poche de son manteau, et en sort une pomme, qu'elle lui tend.*

**Femme** – Tiens, je t'ai apporté ça.

*Il prend la pomme avec une certaine méfiance.*

**Homme** – Une pomme... Comme la sorcière dans Blanche-Neige...

**Femme** – Tu te prends pour Blanche-Neige ?

**Homme** – Je me méfie, c'est tout.

**Femme** – Tu te méfies de ta propre mère ?

**Homme** – Je te rappelle que tu es censée être morte.

**Femme** – Tu me prends pour une sorcière, c'est ça ?

**Homme** – Je me méfie de l'eau qui dort. Alors de la mère morte...

*La femme regarde autour d'elle.*

**Femme** – Ce n'est pas très gai, cet endroit...

*Il semble découvrir à son tour les lieux.*

**Homme** – Non... Où est-ce qu'on est ?

**Femme** – Ça ressemble à un asile d'aliénés.

**Homme** – J'imagine que si j'étais fou, on m'aurait mis une camisole.

**Femme** – Et ta femme ? Elle vient te voir, de temps en temps ?

**Homme** – Non... Enfin, je ne me souviens pas bien... Je suis marié ?

**Femme** – Et tes amis ? Tu as des amis, au moins ?

**Homme** – Je ne sais pas. Je n'ai vu personne.

**Femme** – Qu'est-ce que tu veux, c'est comme ça... Depuis que tu es tout petit... Tu n'as jamais été très populaire...

**Homme** – Merci... Ça me remonte le moral...

**Femme** – Même moi, je me demande pourquoi je suis venue. Tu n'es même pas mort !

**Homme** – Désolé de te décevoir encore une fois.

**Femme** – Décidément, tu auras tout raté, dans ta vie. *(Elle se lève, commence à partir mais se retourne une dernière fois.)* Même ton décès.

*Elle sort. Il regarde la pomme. Il croque dedans et repose le reste sur la table de nuit. Il mastique un moment avant d'avaler le morceau.*

**Homme** – Donc, je ne suis pas mort...

## 211. Immaculée conception

*Un homme en pyjama rayé est couché dans un lit. Il se réveille peu à peu. Il se redresse, s'assied et regarde autour de lui, semblant ne pas savoir ce qu'il fait là. Une femme arrive. Elle paraît vingt ans de moins (vêtements plus jeunes, rouge à lèvres, allure décidée). Elle apporte sur un plateau un petit déjeuner sommaire.*

**Femme** – Bonjour !

*L'homme a visiblement un peu de mal à émerger.*

**Homme** – Bonjour...

**Femme** – Comment ça va ?

**Homme** – Ça va... Je crois.

**Femme** – Tiens, voilà ton petit déjeuner.

**Homme** – Un petit déjeuner au lit ? Merci, mais... c'est en quel honneur ?

*Elle ne répond pas, sourit avec indulgence, et s'assied à son chevet.*

**Femme** – Je ne sais pas ce que vaut le café. Ce n'est sûrement pas un expresso.

**Homme** – Ça ne fait rien, je le boirai quand même... J'ai l'impression d'avoir la gueule de bois.

*Il commence à boire son café et à manger une biscotte.*

**Femme** – Désolée, je crois que ce sont des biscottes sans sel...

*Il sourit et continue à mastiquer sa biscotte.*

**Homme** – Tu sais ce que je me disais ?

**Femme** – Non...

**Homme** – Je ne pense pas qu'on puisse vraiment changer les choses.

**Femme** – Les choses ? Tu veux dire...

**Homme** – Ou les gens.

**Femme** – Ah oui...

**Homme** – Moi, par exemple, avec ma famille... J'ai tout de suite compris que ça ne pourrait pas marcher.

**Femme** – Ta famille ? Je te rappelle que je suis ta femme...

**Homme** – Non mais je ne parle pas de ça, bien sûr. Toi, c'est autre chose... *(Un temps)* Et tu es sûre qu'on est mariés ?

**Femme** – Pourquoi tu me demandes ça ?

**Homme** – Je ne sais pas... Je dors dans un lit à une place...

**Femme** – Ah oui...

**Homme** – Je ne me souviens même pas que je suis marié, tu te rends compte ? Le médecin m'a dit que c'était normal. Je n'ai pas encore recouvré la mémoire immédiate.

**Femme** – On est mariés depuis vingt ans...

**Homme** *(ailleurs)* – Oui, c'est bizarre, hein ? Vous n'avez pas encore recouvré la mémoire immédiate. C'est la dernière chose que j'ai entendu, et je ne me souviens que de ça... *(Un temps)*. Je ne sais pas... Ça me vient peut-être de là...

**Femme** – Quoi ?

**Homme** – Ce besoin que j'ai toujours eu de tout gâcher... Pour ne pas risquer d'être déçu... *(Il prend la pomme et la regarde.)* Quand le ver est dans la pomme, ça ne peut se terminer bien pour personne.

**Femme** – Sauf pour le ver... *(Il la regarde étonné, et elle se reprend aussitôt.)* Excuse-moi, je



ne sais pas pourquoi j'ai dit ça...

**Homme** – Non, tu as raison, c'est vrai... On ne pense jamais au ver.

**Femme** – Et puis tu n'es pas une pomme.

**Homme** – Je ne sais pas. Je ne sais plus.

**Femme** – Tu as bien pris tes médicaments ?

**Homme** – Quels médicaments ?

**Femme** – Je vais te chercher un verre d'eau.

*Elle sort. Il croque à nouveau dans la pomme. Elle revient avec quelque chose de changé, dans le vêtement (un accessoire) ou la coiffure (une perruque). Rien d'extravagant, mais quelque chose de très voyant et d'un peu étrange. Il semble ne rien remarquer. Elle lui tend un verre d'eau, comme si de rien n'était.*

**Homme** – Merci.

*Il prend les cachets qu'elle lui tend et les avale. Elle le regarde fixement.*

**Homme** – Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que j'ai ?

**Femme** – Il faut que je te dise quelque chose.

**Homme** – OK.

**Femme** – Ce n'est pas facile.

**Homme** – Tu me fais peur...

**Femme** – Non mais, ce n'est pas à propos de toi. Enfin si, mais...

**Homme** – Bon...

**Femme** – Eh bien voilà, je... Je ne suis pas exactement... celle que tu crois.

**Homme** – Comment ça ? Mais je ne crois rien, moi.

**Femme** – Quand même, je suis ta femme.

**Homme** – Tu veux dire que... tu me trompes ?

**Femme** – Non, ce n'est pas du tout ça. Enfin...

**Homme** – Enfin quoi ?

**Femme** – Je ne te trompe pas, au sens où... Mais je t'ai trompé.

**Homme** – Quand ? Avec qui ?

**Femme** – Pas avec un autre homme, en tout cas, rassure-toi.

**Homme** – Je n'étais pas inquiet.

**Femme** – Non, par... je t'ai trompé, je veux dire que je ne t'ai pas dit la vérité. Je t'ai menti.

**Homme** – À propos de quoi ?

**Femme** – À propos de tout. Depuis toujours. En fait, je ne suis pas tout à fait une femme...

**Homme** – Je suis marié avec un homme et je ne m'en suis jamais rendu compte ?

**Femme** – Je ne suis pas un homme non plus.

**Homme** – D'accord... Entre les deux, donc.

**Femme** – Je dirais plutôt ni l'un ni l'autre.

**Homme** – Bon... alors c'est pour ça qu'on n'a jamais eu d'enfant, j'imagine.

**Femme** – Oui... Entre autre...

**Homme** – Parce qu'il y a autre chose ?

**Femme** – Je ne suis pas d'ici.

**Homme** – Ici ? Mais où est-ce qu'on est, au juste ?

**Femme** – Je viens d'un autre monde que le tien.

**Homme** – Tu es une sorcière... Tu t'appelles Samantha et je m'appelle Jean-Pierre.

**Femme** – Les sorcières, ça n'existe pas. Tout le monde le sait.

**Homme** – Donc tu n'es pas une sorcière non plus.

**Femme** – Tu te souviens de ma mère ?

**Homme** – Non.

**Femme** – Elle a accouché de moi après avoir reçu la visite d'un extraterrestre.

*Silence. Il la regarde, semblant chercher quoi répondre.*

**Homme** – J'ai l'impression d'avoir déjà entendu une histoire comme ça quelque part.

**Femme** – Dans une église, peut-être. À propos de la grossesse de la Vierge Marie.

**Homme** – Oui... Ou alors c'est à cause des médicaments...

## 212. Dieu le Père

*Une chambre d'hôpital. Un graphique médical au pied du lit. Un homme se réveille. Il a une perfusion. Une femme arrive, en blouse blanche de médecin.*

**Femme** – Alors cher Monsieur ? Comment ça va aujourd'hui ?

**Homme** – Ça va... Enfin... Mais qu'est-ce que vous faites dans ma chambre ?

**Femme** – Ah... Cette simple question semble indiquer que vous n'avez pas encore tout à fait recouvré votre mémoire immédiate.

**Homme** – Je ne me souviens de rien... sauf que vous m'avez déjà dit ça.

**Femme** – Ne vous inquiétez pas, c'est très fréquent après ce genre d'intervention. Dès qu'on touche au cerveau...

**Homme** – Le cerveau ? Je vois...

**Femme** – Si vous voyez encore, c'est déjà ça... Écoutez, on ne va pas se mentir, votre état... est très préoccupant.

**Homme** – Vous voulez dire préoccupant pour moi, j'imagine ?

**Femme** – J'aurais aimé pouvoir vous annoncer de bonnes nouvelles, mais que voulez-vous ? Je ne suis pas Dieu le Père.

**Homme** – Ce qui pour moi serait plutôt en soi une bonne nouvelle.

**Femme** – Vous trouvez ?

**Homme** – Se réveiller d'une opération au cerveau et voir Dieu le Père...

**Femme** – Bien sûr... Donc, les résultats de nos premières analyses ne sont pas très encourageants... pour vous.

**Homme** – J'entends bien.

**Femme** – Si vous entendez encore, c'est déjà ça...

**Homme** – Et donc vous dites que... c'est grave.

**Femme** – Mon Dieu... Pas forcément...

**Homme** – Comment ça ?

**Femme** – Ce qui est grave, c'est que... nous ne savons pas du tout ce que vous avez.

**Homme** – Ah... Et j'imagine que ça... c'est grave pour vous.

**Femme** – Si on ne sait pas ce que vous avez, on ne sait pas non plus comment vous soigner. Bref, on ne sait pas quoi faire... Et quand on ne sait pas quoi faire, on ne sait pas quoi dire. Franchement, cher Monsieur, je ne sais pas quoi vous dire...

**Homme** – Écoutez, Docteur... Je peux vous appeler Docteur ?

**Femme** – J'ai obtenu mon diplôme de médecine en Roumanie... (*Aux anges*) Mais oui, je vous en prie. Appelez-moi Docteur.

**Homme** – Je sais que vous vous faites beaucoup de souci pour moi, mais pour ma part... c'est plutôt l'état mental de ma femme qui m'inquiète.

**Femme** – Votre femme ? Allons bon...

**Homme** – C'est difficile à croire, mais... Figurez-vous que ma femme se prend pour une martienne.

**Femme** – Voyez-vous ça...

**Homme** – Ça n'a pas l'air de vous étonner.

**Femme** – Si bien sûr, mais... Pour tout vous dire... (*Elle consulte un dossier.*) J'ignorais que vous étiez marié... En tout cas, ce n'est pas indiqué dans votre dossier médical.

**Homme** – Ils ont peut-être considéré que ce n'était pas une maladie assez grave pour être

signalé.

*Elle rit d'une façon un peu forcée.*

**Femme** – En tout cas, vous avez retrouvé votre sens de l'humour. Et ça c'est bon signe, n'est-ce pas ? Vous connaissez Ionesco ?

**Homme** – Pas personnellement.

**Femme** – Il était roumain, comme moi. Et j'ai l'honneur de porter le même patronyme que lui. D'après ma mère, nous sommes vaguement apparentés.

**Homme** – Vraiment ?

**Femme** (*sur le ton de la confidence*) – Entre nous, j'ai toujours pensé que les Roumains étaient davantage faits pour le théâtre de l'absurde que pour la chirurgie du cerveau.

**Homme** – Merci Docteur Ionesco. C'est tout à fait le genre de propos rassurants qu'un patient a envie d'entendre de la bouche de son chirurgien en salle de réveil...

**Femme** – Mais je vous en prie. Je suis là pour ça. Si vous avez d'autres questions à me poser, n'hésitez pas.

**Homme** – Et... pour ma femme, vous pouvez faire quelque chose ?

**Femme** – Votre femme ? Mon Dieu... Il faudrait d'abord être sûr que vous avez bien une femme...

**Homme** – Ah oui, évidemment.

**Femme** – Et ensuite que votre femme n'est pas vraiment une extraterrestre.

**Homme** – Comment ça ?

**Femme** – Vous conviendrez que si votre épouse présumée est vraiment martienne, on ne peut pas la tenir pour folle si elle affirme venir de la planète Mars.

**Homme** – C'est vrai que vu comme ça...

**Femme** – En tout cas, c'est ce qu'on nous apprend dans les facultés de médecine en Roumanie.

*Il la regarde comme s'il la découvrait seulement.*

**Homme** – C'est fou, Docteur Ionesco...

**Femme** – Quoi donc ?

**Homme** – Ce que vous ressemblez à ma femme. Enfin, ce que vous ressembleriez à ma femme si j'étais marié.

**Femme** – Et pourtant... je vous assure que moi, je ne viens pas de la planète Mars.

**Homme** – Non, vous venez de Roumanie. Et... c'est bien vous qui m'avez opéré, n'est-ce pas ?

**Femme** – Malheureusement pour vous... J'imagine qu'un médecin venu d'un autre endroit de la galaxie aurait pu vous sauver.

**Homme** – Vous croyez... ?

**Femme** – À ce qu'on dit, ces gens là sont beaucoup plus évolués que nous. En tout cas, on peut raisonnablement supposer que leurs médecins sont mieux formés que de simples internes ayant fait leurs études à Bucarest...

**Homme** – Oui, enfin...

**Femme** – Vous avez raison... À ce niveau-là de supputation, je me demande si on peut encore parler de suppositions raisonnables, n'est-ce pas ? Je vais vous laisser vous reposer... Je repasserai un peu plus tard...

**Homme** – Je peux vous demander encore un service ?

**Femme** – Tant que ce n'est pas de vous sauver la vie...

**Homme** – Si vous croisez ma femme, dites-lui que je ne suis pas marié.

**Femme** – Je n’y manquerai pas.

**Homme** – Merci.

*Elle s’apprête à partir mais se retourne une dernière fois vers lui.*

**Femme** – Je peux vous demander quelque chose, moi aussi ?

**Homme** – Tant que ce n’est pas comment je m’appelle.

**Femme** – Vous pourriez m’appeler encore une fois Docteur ?

**Homme** – Merci Docteur Ionesco. Au revoir Docteur.

### 313. Extrême-onction

*Un homme est assis dans son lit. Il regarde dans le vide. Arrive une femme, habillée en prêtre.*

**Femme** – Bonjour mon fils.

**Homme** (*à peine surpris*) – Bonjour papa...

**Femme** – Je suis l'aumônier de cet hôpital.

**Homme** – Bonjour mon père.

**Femme** – Je suis venue dès que vous m'avez appelée.

**Homme** – Vous êtes vraiment sûr que c'est moi qui vous ai appelé ?

**Femme** – Quelqu'un m'a dit de venir vous voir. Il avait un léger accent roumain.

**Homme** – Ah oui... C'est mon chirurgien...

**Femme** – J'ai cru comprendre que c'était assez urgent... Mais si vous pensez que vous n'êtes pas prêt, je peux repasser un peu plus tard.

**Homme** – Non, non, je vous en prie. Et puis comme ça, ce sera fait. Au cas où. Enfin, je ne sais pas combien de temps c'est valable...

**Femme** – Valable ?

**Homme** – Je veux dire une extrême-onction. Si on ne meurt pas tout de suite, c'est valable combien de temps, après ? Dans les trois mois, j'imagine. Comme un certificat médical.

**Femme** – J'avoue que... On ne m'avait encore jamais posé la question. Et comme le cas ne s'est encore jamais présenté pour moi...

**Homme** – Vous voulez dire qu'aucune de vos ouailles n'a jamais survécu après avoir reçu votre viatique ?

**Femme** – C'est-à-dire que... En effet...

**Homme** – Et vous êtes vraiment sûr que je suis catholique ?

**Femme** – Ma foi... Je vous avoue que je n'ai jamais pensé à exiger un certificat de baptême dans ce genre de circonstances. Je vois mal un mourant mentir sur sa religion pour obtenir une extrême-onction in extremis. Vous n'êtes pas sûr d'être catholique, mon fils ?

**Homme** – Je ne me souviens pas non plus d'être juif ou musulman. Et comme je ne suis pas circoncis. Vous êtes sûr que je ne suis pas circoncis ?

**Femme** – Mon Dieu...

**Homme** – Excusez-moi, je vous embarrasse avec toutes mes questions. Mais vous savez, je n'ai pas trop l'habitude. C'est ma première extrême-onction...

**Femme** – Oui, je m'en doute... Souhaitez-vous au moins vous confesser, mon fils ?

**Homme** – Je ne sais pas, c'est... C'est obligatoire ?

**Femme** – Disons que c'est vivement conseillé. Pour le salut de votre âme.

**Homme** – Bon... Après tout, qu'est-ce que je risque ?

**Femme** – Je vous écoute, mon fils.

*L'homme réfléchit, puis la regarde comme s'il la découvrait.*

**Homme** – Je dois vous avouer que...

**Femme** – Oui ?

**Homme** – C'est un peu embarrassant.

**Femme** – Et pourquoi cela, mon fils ?

**Homme** – Vous ressemblez tellement à ma femme.

**Femme** – Je vois...

**Homme** – Vous comprendrez que pour un homme marié, avoir l'impression que son confesseur ressemble à sa femme...

**Femme** – Rassurez-vous, mon fils. Même si j'étais votre femme, je serais liée par le secret de la confession...

**Homme** – Bon... Mais, je ne sais pas très bien par où commencer...

**Femme** – Vous n'avez qu'à commencer par la fin.

**Homme** – C'est très difficile de se confesser quand on a perdu la mémoire, vous savez...

**Femme** – Est-ce qu'au moins vous vous sentez coupable, mon fils ? Ce serait un début...

**Homme** – Je ne sais pas... Est-ce qu'on est encore coupable quand on a perdu jusqu'au souvenir de ses fautes ?

**Femme** – Vous ne vous souvenez vraiment de rien ?

**Homme** – Je ne me souviens même pas où j'ai garé ma voiture.

**Femme** – Puisque vous n'êtes pas en mesure de confesser vos péchés, je vous donne malgré tout l'absolution. Au bénéfice du doute...

**Homme** – Merci de me faire confiance, mon père. J'essaierai de ne pas vous décevoir.

**Femme** – Mais n'oubliez pas de régulariser votre situation dès que vous le pourrez.

**Homme** – C'est promis. Juré craché sur vos tombes.

*Elle le bénit d'un signe de croix.*

**Femme** – Au nom du père, de la mère et du fils.

**Homme** – Amen.

## 214. La bonne nouvelle

*Un homme, dans un lit, reprend peu à peu connaissance. Une femme arrive, façon executive-woman, avec à la main un ordinateur portable dans une serviette.*

**Femme** – Cher Monsieur bonjour !

**Homme** – Bonjour...

**Femme** – Excusez-moi un instant, ce ne sera pas long.

**Homme** – Je vous en prie...

*Elle sort le portable de la serviette, l'allume et le place sur la table de nuit de façon à ce qu'il voie l'écran.*

**Femme** – Vous vous souvenez du code, pour le wifi ?

**Homme** – Je ne me souviens même pas de mon nom.

**Femme** – Ça ne fait rien, on s'en passera. (*Après s'être éclairci la gorge*) Cher Monsieur, j'ai souhaité vous rencontrer sans tarder, parce que j'ai de bonnes nouvelles à vous annoncer.

**Homme** – Un nouveau produit, peut-être ? Un remède miracle ? Quelque chose qui pourrait me sauver la vie.

**Femme** – Vous m'ôtez les mots de la bouche, cher Monsieur. En effet, les nouveaux produits financiers que j'ai à vous proposer pourraient changer votre vie.

**Homme** – J'en conclus que vous n'êtes pas médecin.

**Femme** – Je suis votre conseiller financier. Vous êtes bien titulaire d'un compte au Crédit Général, n'est-ce pas ?

**Homme** – Oui, peut-être.

**Femme** – Et je peux vous assurer que vous faites partie de nos meilleurs clients.

**Homme** – Tant mieux. Parce que je ne suis même pas sûr d'être un bon catholique...

**Femme** – Rassurez-vous, ce n'est pas obligatoire pour spéculer en bourse. Et en tant que client privilégié de notre banque, j'ai tenu à vous proposer en priorité nos nouvelles opportunités de placement, d'un rendement absolument exceptionnel.

**Homme** – Ah oui...

**Femme** – Regardez ce graphique. (*Elle lui montre une courbe.*) Notre nouveau fonds d'investissement, Le Phoenix en Actions, a gagné 27% en six mois.

**Homme** – Le Phoenix ? Ah oui, ça fait rêver. Mais pourquoi ce nom ?

**Femme** – L'année d'avant, hélas, Le Phoenix avait perdu 73% de sa valeur boursière. C'est un placement risqué, réservé aux investisseurs les plus audacieux, mais qui renaît toujours de ses cendres !

**Homme** – Je ne suis pas sûr de pouvoir en dire autant.

**Femme** – Allons, je suis sûre de reconnaître en vous un battant. La bourse, c'est un placement toujours gagnant sur le long terme.

**Homme** – Vous savez, le long terme, pour moi... Je vous ai dit que je venais de recevoir l'extrême-onction ?

**Femme** – J'allais y venir, cher Monsieur. Je ne vous cache pas qu'il faut vous décider rapidement. Il s'agit d'une opportunité exceptionnelle. Mais il n'y en aura pas pour tout le monde. Nous ne pourrions servir que nos clients les plus réactifs.

**Homme** – Je ne suis pas sûr d'être encore très réactif, même aux traitements médicaux. À vrai dire, j'en suis à me demander si je ne suis pas déjà mort...

*Elle ouvre sa housse et en sort une brochure qu'elle lui tend avec un sourire commercial.*

**Femme** – Rassurez-vous... Nous avons aussi toute une gamme de produits en matière



d'assurance-vie et d'assurance-décès.

**Homme** (*prenant le document*) – Merci...

**Femme** – Je vous laisse réfléchir, cher Monsieur. Nous n'allons pas non plus vous harceler, n'est-ce pas ? Nous sommes là avant tout pour vous conseiller...

**Homme** – C'est ça, je vais réfléchir.

**Femme** – Je vous laisse, j'ai d'autres investisseurs potentiels à voir dans cet établissement. D'ailleurs qu'est-ce que c'est ? Une sorte de maison de retraite ?

**Homme** – Une Unité de Soins Palliatifs.

**Femme** – Tout à fait. Alors à très bientôt. Mais réfléchissez vite, cher Monsieur. Dans votre cas, surtout, vous n'avez pas de temps à perdre... et ce serait dommage de passer à côté d'une telle opportunité.

## 215. Divine enfant

*Une femme est allongée dans le lit, sans qu'on puisse voir son visage. Un homme arrive, en tenue de ville d'une autre époque, et un bouquet de fleurs à la main. Constatant que la femme dort, l'homme pose le bouquet sur la table de nuit, et ressort. La femme s'éveille et s'assied dans le lit. Elle regarde le bouquet. L'homme revient avec un vase plein d'eau.*

**Homme** – Je n'ai pas voulu te réveiller...

**Femme** (*un peu perdue*) – Merci pour les fleurs.

*L'homme met les fleurs dans le vase et le pose sur la table de nuit.*

**Homme** – Comment tu te sens ?

**Femme** – J'ai mal dormi... Dans mon cauchemar, c'est toi qui étais malade et c'est moi qui venais te rendre visite.

**Homme** – Mais tu n'es pas malade.

*Elle a l'air étonnée.*

**Femme** – Qu'est-ce que je fais dans un lit d'hôpital, alors ?

**Homme** – Mais enfin, chérie ! C'est la maternité. Tu viens d'accoucher...

**Femme** – Ah oui...

**Homme** – Tu dois encore être sous l'effet de l'anesthésie.

**Femme** – L'anesthésie ?

**Homme** – Ça a été un peu compliqué, je t'expliquerai. Mais ne t'inquiète pas, ça va aller, maintenant.

**Femme** – Et le bébé ?

**Homme** – C'est une fille.

**Femme** – Une fille ? Mais c'est merveilleux...

**Homme** – Enfin, quand je dis une fille...

**Femme** – Je peux la voir ?

**Homme** – Ça a été un peu compliqué. Je t'expliquerai...

**Femme** – Elle n'a pas survécu à l'accouchement, c'est ça ?

**Homme** – Non, elle n'est pas morte, rassure-toi. Enfin, quand je dis rassure-toi...

**Femme** – Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? Elle a souffert pendant l'accouchement ? Elle va garder des séquelles ?

**Homme** – Non... Elle... Apparemment, elle ne gardera pas de séquelles. C'est juste que...

**Femme** – Elle est mongolienne !

**Homme** – Non plus, non. Encore que maintenant, tu sais, on dit plutôt trisomique.

**Femme** – Mais je m'en fous, de ce qu'on dit ou pas ! Elle est normale, oui ou non ?

**Homme** – Oui... et non.

**Femme** – Comment ça, oui et non. On est normal ou on ne l'est pas, non ?

**Homme** – Disons qu'elle est normale... pour une extraterrestre.

*Un temps.*

**Femme** – Je vois...

**Homme** – Comment ça, tu vois. Ça n'a pas l'air de t'étonner...

**Femme** – Si, si, bien sûr, mais... Ça me revient, maintenant.

**Homme** – Ça te revient ? Qu'est-ce qui te revient ? (*Semblant comprendre quelque chose*) Tu es en train de me dire que tu m'as trompé avec un extraterrestre, et que ça ne te revient que maintenant ?

**Femme** – Ce n'est pas du tout ce que tu crois, je t'assure.

**Homme** – Ah oui ?

**Femme** – Un enfant... ce n'est pas forcément un papa et une maman. Tiens, pense au Petit Jésus et à la Vierge Marie, par exemple !

**Homme** – La Vierge Marie ? Tu te fous de moi ? Je ne m'appelle pas Joseph, et je sais reconnaître une femme adultère quand j'en vois une.

**Femme** – C'est un peu plus compliqué que ça...

**Homme** – Ma femme m'a trompé avec un extraterrestre. Elle vient d'accoucher d'un alien, alors que j'étais censé être le père ! J'ai du mal à imaginer quelque chose de plus compliqué que ça !

**Femme** – Et tu es sûr qu'elle est normale...

**Homme** – Comment ça, normale ? Elle ressemble à ET, je te dis !

**Femme** – Je me demande juste... comment un gynécologue peut savoir si un bébé extraterrestre est normal ou non. Alors qu'il ne sait même pas de quelle planète vient le père.

**Homme** (*abattu*) – Tu as raison... Surtout quand le gynécologue, lui, vient de Roumanie. Parce que ça au moins on en est sûr...

## 216. Nouveau testament

*Un homme dans le lit, le regard dans le vague. Une femme arrive, dans une tenue assez stricte, un cartable à la main.*

**Femme** – Bonjour Monsieur. Désolée, je suis un peu en retard. Un petit contretemps.

**Homme** – On se connaît ?

**Femme** – Pardon, j’oubliais. Nous ne nous sommes jamais rencontrés. Je suis Maître Colombin, votre notaire.

**Homme** – Maître Colombin ?

**Femme** – Ce nom vous évoque quelque chose ?

**Homme** – Laissez-moi réfléchir... Colombin, colombien, Colombine, columbarium... Colombin... Non, décidément, la première l’idée qui me vient à l’esprit, c’est que je suis vraiment dans la merde.

*La femme ouvre son cartable et en sort quelques papiers.*

**Femme** – À ce propos, justement. Comme convenu, j’ai préparé les documents que vous m’avez demandés.

**Homme** – Ah oui... ?

**Femme** – Je parle de votre testament, vous vous souvenez ?

**Homme** – Non.

**Femme** – De toute façon, c’est toujours une bonne chose de mettre ses affaires en règle. Au cas où...

**Homme** – Oui, un curé m’a dit ça aussi il n’y a pas très longtemps.

**Femme** – Personne n’est éternel, n’est-ce pas ? Moi-même, en venant ici, j’ai eu un petit accrochage avec ma voiture. Un chauffard. Ç’aurait pu être beaucoup plus grave. C’est d’ailleurs la raison de mon retard.

**Homme** – C’est donc pour ça que le notaire arrive après le curé. Ça m’étonnait aussi...

**Femme** – Le temps de signer le constat... Cet imbécile ne voulait pas reconnaître qu’il était en tort. C’était un curé, justement... Comme quoi un curé peut aussi être de mauvaise foi...

**Homme** – Un curé qui bizarrement, ressemblait aussi beaucoup à ma femme, j’imagine.

**Femme** – Mais je ne voudrais pas vous retenir trop longtemps. Et quant à moi, tout ça m’a mis très en retard... (*Elle lui tend une liasse de feuilles et un stylo.*) Voilà, si vous voulez bien parapher et signer. Bien entendu, vous n’êtes pas obligé de tout lire.

*L’homme hésite un peu avant de prendre le document et le stylo.*

**Homme** – Bon, j’imagine que je n’ai pas le choix. J’ai l’impression de signer mon arrêt de mort...

*Il essaie de signer mais s’interrompt après quelques essais infructueux.*

**Femme** – Un problème.

**Homme** – Votre stylo ne marche pas.

**Femme** – Faites-voir... (*Elle se penche sur le document.*) Ah, non... C’est juste que... j’avais oublié de vous prévenir. C’est de l’encre invisible.

**Homme** – De l’encre invisible ?

**Femme** – Du jus de citron, si vous préférez.

**Homme** – D’accord...

**Femme** – Allez-y, signez. (*Pendant qu’il paraphe et qu’il signe*) Vous comprenez, les notaires ne sont pas toujours les bienvenus dans les Unités de Soins Palliatifs.

**Homme** – Comme c’est étrange.

**Femme** – Pourtant, on y fait même venir des clowns, m'a-t-on dit. Dans l'espoir d'abrèger les souffrances de certains patients en les faisant mourir de rire. Personnellement, je trouve qu'il n'y a rien de plus triste qu'un clown, pas vous ?

**Homme** – Un notaire, peut-être...

**Femme** – Le cirque en général. C'est d'un sinistre. J'ai toujours trouvé que ça puait la mort. Sans oublier les fêtes foraines, évidemment.

**Homme** – Vous me parliez de jus de citron, je crois...

**Femme** – Que voulez-vous ? Il y a toujours des gens plus méfiants que les autres. Certains proches se demandent si on ne va pas faire signer n'importe quoi à leur parent sur son lit de mort, pour le délester de ses économies et les priver de leur héritage.

**Homme** – Donc si vous en croisez un en sortant, vous pourrez lui montrer ce testament et lui dire : vous voyez, il n'a rien signé.

**Femme** – Exactement.

**Homme** – Et une fois rentré à votre étude, vous passez le document sous une bougie pour caraméliser le citron. Je faisais ça, moi aussi, quand j'étais gosse.

**Femme** – On a tous été gosses, pas vrai ?

**Homme** – Mais il n'y a que les notaires pour avoir gardé leur âme d'enfant...

**Femme** – Il va falloir que je vous laisse. J'ai d'autres mourants à voir avant ce soir.

**Homme** – Simple curiosité... Il dit quoi, ce testament, en gros ?

**Femme** – Vous léguiez tous vos biens à une fondation, dont le but est d'établir un contact avec les civilisations extraterrestres.

**Homme** – Si ça peut au moins me permettre de renouer le contact avec ma femme.

## 217. Jugement dernier

*Dans un lit, un homme s'éveille. Une femme arrive en blouse blanche.*

**Femme** – Bonjour Monsieur.

**Homme** – Bonjour Docteur.

**Femme** – Cette fois, je ne vous demande pas si ça va. C'est le genre de question qu'on pose machinalement, avant de se rendre compte qu'on n'aurait pas dû.

**Homme** – Vous n'auriez pas vu un notaire sortir de cette chambre avec un testament signé à l'encre invisible ?

**Femme** – Mon cher Monsieur, je crois qu'au stade où nous en sommes... Je veux dire, au stade terminal où vous en êtes... Il est inutile de se voiler la face, n'est-ce pas ?

**Homme** – Dois-je comprendre que vous n'avez toujours pas de bonnes nouvelles à m'annoncer ?

**Femme** – Vous nous devez encore pas mal d'argent. Je vous dois au moins la vérité. C'était, comme on dit, l'opération de la dernière chance. Hélas l'opération n'a pas marché. J'en suis vraiment désolée.

**Homme** – Ça ne m'étonne pas. Je n'ai jamais eu de chance...

**Femme** – N'ayez aucun regret. Dans notre jargon, quand on parle d'opération de la dernière chance, on veut dire une opération qui n'a aucune chance de réussir.

**Homme** – Je comprends.

**Femme** – Le coup de l'opération de la dernière chance, c'est juste un truc de médecin pour faire patienter la famille, et le patient lui-même, en attendant l'issue fatale.

**Homme** – Oui, je crois avoir compris l'idée générale...

**Femme** – Vous en connaissez beaucoup, vous, des malades qui s'en sont sortis après l'opération de la dernière chance ?

**Homme** – Non, je l'avoue...

**Femme** – Et voilà... Et comme on ne peut pas croire que tous les malades soient malchanceux à ce point...

**Homme** – Donc, je suis condamné.

**Femme** – Je n'emploierais pas des termes aussi brutaux, mais... Oui, cher Monsieur, l'heure est venue de faire le bilan de votre vie... et de régler vos comptes avec la société. À commencer par celle qui est actionnaire majoritaire dans cet hôpital...

**Homme** – Je vous remercie pour votre franchise, Docteur Ionesco.

**Femme** – Malheureusement, je vais devoir vous demander de cesser de m'appeler Docteur.

**Homme** – Ah oui ?

**Femme** – Après avoir réexaminé mes diplômes, et le taux de mortalité dans mon service de chirurgie, la direction de cet hôpital a jugé préférable de me réaffecter à la comptabilité.

**Homme** – Je comprends, mais alors... que venez vous faire ici, au juste.

**Femme** – Eh bien... Quand je parlais de solde de tout compte, ce n'était pas une métaphore... Je viens pour la petite note, cher Monsieur... Vous allez nous quitter, certes, mais vous ne pensez tout de même pas qu'on va vous laisser partir sans payer ? Et ce n'est pas avec votre mutuelle... On ne vous a jamais conseillé de prendre une sur-complémentaire ?

**Homme** – Et si je n'ai pas les moyens de payer ?

**Femme** – Cela pourrait nuire gravement au salut de votre âme. Vous savez, maintenant... notre Service de Recouvrement est d'une redoutable efficacité.

**Homme** – Plus que votre Service de Chirurgie, en tout cas.

**Femme** – Disons que... les Roumains que nous employons dans cet hôpital sont beaucoup

plus efficaces dans le domaine du recouvrement de créance que dans celui la chirurgie du cerveau... Et nos actionnaires ont désormais des connexions très haut placées.

**Homme** – Vous voulez dire... là-haut ?

**Femme** – Que voulez-vous ? Les fonds souverains qui nous gouvernent étaient déjà gérés par des morts-vivants. Ils ont commencé à racheter les maisons de retraite, les hôpitaux, les églises, les cimetières... Assez logiquement, ils ont fini par prendre des participations au paradis et en enfer.

**Homme** – Et donc ?

**Femme** – Donc c'est à vous de choisir... Mais sachez que les mauvais payeurs sont très mal vus au paradis.

## 218. Dernier voyage

*Un homme dans le lit. Arrive une femme. Elle est en noir. Et elle porte une faux.*

**Femme** – Alors, cher Monsieur ? C'est l'heure du grand départ ? Je ne vois pas votre petite valise. Entre nous, vous n'en aurez nul besoin là où vous allez, mais il paraît que ça rassure...

**Homme** – C'est une vraie faux ?

**Femme** – Ah ça ? Non, pensez-vous... C'est une fausse. C'est en plastique. Regardez !

*Elle prend la lame et la tord.*

**Homme** – D'accord.

**Femme** – Non, vous pensez bien... Une vraie faux... Quelqu'un pourrait se blesser.

**Homme** – Surtout dans un hôpital.

**Femme** – La faux, c'est juste un symbole. Comme un balai pour une sorcière ou une crosse pour un évêque. Pour qu'on nous reconnaisse au premier coup d'œil dès qu'on nous voit.

**Homme** – C'est vrai que je vous ai tout de suite reconnue.

**Femme** – Ça nous évite au moins d'avoir à nous présenter. Vous imaginez un peu la scène... Bonjour, je suis la Mort. Je viens pour couper le peu de souffle qui vous reste, après que le comptable de cet hôpital vous ait fauché le peu de blé que vous aviez encore.

**Homme** – Au moins, vous ne manquez pas d'humour...

**Femme** – Avec nous, vous n'allez pas vous ennuyer, vous verrez. Alors vous êtes prêt ?

**Homme** – Mon Dieu... Aussi prêt qu'on peut l'être. Et qu'est-ce que je dois faire, au juste ?

**Femme** – Vous rien. Moi j'ai juste à éteindre la lumière...

**Homme** – C'est vous qui m'accompagnez pour ce dernier voyage ?

**Femme** – Non, rassurez-vous. Je ne suis que le messager, si on peut dire. Ou le facteur, si vous préférez. Je viens pour le recommandé avec avis de réception. Après...

**Homme** – D'accord... Vous me donnez encore une minute ?

**Femme** – Si vous vous voulez aller pisser une dernière fois avant de partir, c'est maintenant. Après, vous n'aurez plus ce qu'il faut pour le faire. Croyez-moi, il arrive un âge où ça n'a pas que des inconvénients.



## 219. Opération du Saint-Esprit

*Un homme, assis sur un lit. Il se lève, une valise à la main. Une femme arrive en combinaison façon extraterrestre.*

**Femme** – Bonjour mon chéri.

**Homme** – Mais, je ne comprends pas... Où est passé la...

**Femme** – La Faucheuse ? Je l'ai envoyée nous chercher deux cafés au distributeur. Je ne pensais pas que ce serait aussi facile de s'en débarrasser. Mais nous n'avons pas de temps à perdre...

**Homme** – Alors c'était vrai ? Je suis vraiment marié ?

**Femme** – Aussi vrai que je suis une extraterrestre.

**Homme** – Mais enfin... comment est-ce possible ?

**Femme** – C'est une histoire un peu compliquée... En fait c'est ma mère qui... Mais je te raconterai ça pendant le voyage.

**Homme** – Quel voyage ?

**Femme** – Je vais t'emmener sur la planète d'où je viens.

**Homme** – Et alors, qu'est-ce qui va se passer ?

**Femme** – Crois-moi, nos hôpitaux sont beaucoup plus performants que celui-ci.

**Homme** – Et j'imagine qu'il n'y a aucun risque d'y croiser un interne roumain.

**Femme** – Aucune.

*Il jette un regard autour de lui.*

**Homme** – Et on ne reviendra jamais ici ?

**Femme** – Ne me dis pas que tu regretteras cet endroit.

**Homme** – Je commençais à m'habituer.

**Femme** – Si tu préfères attendre que la Faucheuse revienne du Service de Psychiatrie avec son thermos et sa faux en plastique. Après tout, tu as déjà reçu l'extrême-onction. Tu peux tenter le coup avec le curé...

**Homme** – Je n'ai pas trop confiance... Le pari de Pascal... Je n'ai jamais eu de chance avec les paris. D'ailleurs je n'ai jamais eu de chance en général. Même l'opération de la dernière chance, je l'ai ratée, alors l'opération du Saint-Esprit.

**Femme** – Tu préfères t'en remettre à une extraterrestre ?

**Homme** – Si elle ressemble à ma femme, pourquoi pas ? Donc on ne reviendra jamais...

**Femme** – Si, un jour peut-être. Mais pas tout de suite.

**Homme** – Dans très longtemps, tu veux dire ?

**Femme** – Le temps... C'est ça qu'il va falloir oublier... Maintenant, il faut y aller, je vois l'autre qui s'impatiente, là-bas, avec sa vraie faux en plastique...

**Homme** – Elle va être déçue, c'est sûr. Je lui avais juste dit que j'allais pisser...

**Femme** – Elle s'imagine qu'après leur mort, les gens montent directement au Ciel, accompagné par leur ange gardien. On n'a pas voulu la contrarier.

**Homme** – Et finalement, dans mon cas, elle n'a pas tout à fait tort. Sauf que l'ange gardien, c'est une martienne.

**Femme** – C'est pour ça que je préfère qu'on soit partis avant qu'elle revienne. Dieu, c'est comme le Père Noël, c'est le jour où on le voit qu'on n'y croit plus. *(Elle lui tend la main.)* On y va ?

**Homme** (*hésitant*) – Il y aura ma mère aussi, là-bas ?

**Femme** – Je t’ai dit... Ce n’est pas le paradis... Il y aura même la Vierge Marie.

**Homme** – Je ne pensais pas entendre ça un jour. Je me demande quand même si je ne suis pas devenu fou.

**Femme** – La vie est une longue thérapie dont on ne sort pas toujours guéri.

**Homme** – C’est aussi une longue maladie dont on sort toujours mort. Ça consiste en quoi, cette opération ?

**Femme** – Une transplantation de cerveau.

**Homme** – Ah... Il vaudrait mieux faire une sauvegarde, alors...

**Femme** – On va te transplanter un cerveau martien. Malheureusement, on ne pourra pas récupérer les données que tu as actuellement en mémoire.

**Homme** – Bon... Remarque, je ne me souvenais déjà de presque rien. Et puis je n’avais pas que de bons souvenirs, non plus. Après tout, ce n’est pas si grave. Non, je ne regrette rien. Je repars à zéro...

**Femme** – Ça me rappelle une chanson...

**Homme** – Avec toi... J’irais jusqu’au bout du monde... Si tu me le demandais...

*Elle lui prend la main.*

**Femme** – Alors allons-y...

*Ils sortent.*

## **Minute, papillon !**

L'espérance de vie d'un papillon n'est parfois que d'une journée. Pendant ces 24 heures, il papillonne de fleur en fleur, pour vivre pleinement son existence et assurer sa descendance. Si nous finissons centenaires, nous aurons vécu 36 000 vies de papillons. Qu'aurons-nous fait de chaque jour ?

## 220. Amériques

*Deux personnages. Le premier est en train de pêcher. Un autre arrive.*

**Un** – Ça mord ?

**Deux** – J'en ai déjà pris un, regarde.

**Un** – Ah oui, il est énorme.

**Deux** – On le fera griller pour midi.

*Le premier regarde autour de lui, l'autre garde le regard rivé sur son bouchon.*

**Un** – Regarde ce papillon, comme il est beau. Je n'en avais jamais vu de pareil, et toi ?

**Deux** – Non.

**Un** – Demain, il sera mort.

**Deux** – Comment tu le sais ?

**Un** – Les papillons ne vivent que quelques jours. Une seule journée, parfois. Certains ont une vie tellement brève qu'ils ne sont même pas pourvus d'une bouche pour se nourrir.

**Deux** – Eh ben moi, j'ai déjà les crocs...

**Un** – C'est une belle journée pour vivre. Et pour mourir. C'est un beau papillon...

**Deux** – Et c'est un beau poisson.

**Un** – Notre repas de midi est assuré.

**Deux** – On fera des patates avec.

**Un** – La mer est calme.

**Deux** – C'est bon les patates.

**Un** – Le soleil brille.

**Deux** – Et puis c'est vite fait.

**Un** – Alors on a bien une heure devant nous...

**Deux** – Une heure ? On a toute la vie, devant nous !

**Un** – On pourrait se baigner ?

**Deux** – J'en pêche encore un autre, pour ce soir, et on y va, d'accord ?

**Un** – Tu as toujours peur de manquer, toi. Les poissons ne vont pas s'en aller !

**Deux** – Je préfère en profiter, pendant que ça mord.

**Un** – D'accord.

**Deux** – Rien de neuf ?

**Un** – Non.

**Deux** – Une journée ordinaire, en somme.

**Un** – Oui.

*Un temps. Le premier regarde vers l'horizon, tandis que l'autre surveille son bouchon.*

**Deux** – Je crois que j'ai une touche... Ah non, c'est le vent...

**Un** – Le ciel est complètement dégagé. On voit jusqu'au bout du monde.

**Deux** – Oui.

**Un** – Tu crois vraiment que c'est la fin du monde ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Là-bas, derrière l'horizon.

**Deux** – Je ne sais pas... C'est ce qu'on dit. Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ?

**Un** – Je ne sais pas... Le début d'un autre monde...

**Deux** – Tu réfléchis trop...

**Un** – Tu as raison.

**Deux** – Regarde ce lever de soleil !

*L'autre regarde vers l'horizon.*

**Un** – Ça au moins, ça ne changera jamais... (*Il continue de regarder et son sourire se fige.*)  
C'est quoi, ce bateau, au loin ?

**Deux** – Où ça ?

**Un** – Là-bas, là où un nouveau jour se lève.

**Deux** – Je ne vois rien. Ça m'éblouit.

**Un** – Mets la main devant tes yeux.

**Deux** – Ah oui... Je le vois maintenant... Il est très loin, non ?

**Un** – Nos pêcheurs ne vont pas si loin.

**Deux** – On dirait qu'il se rapproche.

**Un** – Oui... On le voit un peu mieux que tout à l'heure.

**Deux** – Il est vraiment très grand...

**Un** – Nos bateaux de pêche ne sont pas aussi gros.

**Deux** – Qu'est-ce qu'on fait ? On va prévenir le chef ?

**Un** – Attends un peu... Il y en a un autre.

**Deux** – On dirait qu'il y en a trois.

**Un** – Un grand, un moyen et un petit.

**Deux** – Le plus grand a trois mâts.

**Un** – Les nôtres n'en ont qu'un seul.

**Deux** – C'est un bateau énorme.

**Un** – Il se rapproche.

**Deux** – Il faut donner l'alerte.

**Un** – Attends, j'essaie de voir ce qu'il y a de dessiné sur la coque.

**Deux** – Oui... On dirait que quelque chose est écrit.

**Un** – Dans une langue inconnue.

**Deux** – Je vais reproduire ça sur une ardoise pour le montrer au chef. Il saura peut-être ce que ça veut dire.

*Il trace quelque chose sur une ardoise.*

**Un** – Fais voir.

*L'autre lui montre l'ardoise.*

**Deux** – Ça ne veut rien dire.

*Il montre l'ardoise à la salle. C'est inscrit « Santa Maria ».*

**Un** – On va aller prévenir les autres.

**Deux** – Oui, j'ai l'impression qu'on a de la visite... Ça doit être une tribu voisine...

**Un** – On leur donnera quelques patates, et ils repartiront chez eux.

**Deux** – Et s'ils veulent pêcher. La mer est à tout le monde... et ce n'est pas le poisson qui manque.

**Un** – On ira se baigner après.

**Deux** – Le monde ne va pas s'arrêter de tourner.

**Un** – Et d'après notre calendrier, la fin du monde n'est pas pour tout de suite.

*Ils sortent.*

## 221. Événement

*Deux personnages debout l'un à côté de l'autre face au public, dans une attitude de recueillement un peu forcée.*

**Un** – Tu as vu, c'est marrant ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Il y a un papillon posé sur le cercueil.

**Deux** – Ah oui...

**Un** – C'est sûrement les fleurs qui l'attirent.

**Deux** – Le malheur des uns...

*Un temps.*

**Un** – Je me demande un peu ce que je fous là.

**Deux** – Oui, moi aussi.

**Un** – Ça fait tellement longtemps qu'on ne l'avait pas vu.

**Deux** – C'était quand, déjà ?

**Un** – Pour son mariage, non ?

**Deux** – Et maintenant on le revoit pour son enterrement.

**Un** – Enfin... revoir, c'est une façon de parler.

**Deux** – Oui...

**Un** – Tu l'as vu ?

**Deux** – Oui... Comme je n'avais jamais vu un mort, c'était l'occasion.

**Un** – L'occasion ?

**Deux** – On n'était pas vraiment proches... Je me suis dit que ce serait moins traumatisant. Pour une première fois...

**Un** – Comment ça, une première fois ?

**Deux** – Imagine que tu meurs demain, et que je veuille te rendre un dernier hommage... Ça me ferait un drôle d'effet, de voir ton cadavre. Je veux dire, nous on se connaît. Je t'aurais vu la veille, bien vivant... Alors forcément...

**Un** – Ouais...

**Deux** – Tandis que lui, depuis le temps qu'on ne l'avait pas vu...

**Un** – Mmm...

**Deux** – Tu as déjà vu un mort, toi ?

**Un** – Non... (*Un temps*) Et alors ?

**Deux** – C'est curieux... C'est comme si... il ne restait plus que l'emballage.

**Un** – L'emballage ?

**Deux** – L'enveloppe est là, mais... il n'y a plus rien à l'intérieur, tu vois ?

**Un** – Ouais...

**Deux** – Et son visage... Comme un masque, mais plus personne derrière.

**Un** – Oui, j'ai pigé l'idée générale.

**Deux** – En tout cas, moi, si je meurs le premier, je te dispense de rendre un dernier hommage à ma dépouille. Parce que là... je t'assure que j'ai bien compris ce que ça voulait dire.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Dépouille !

**Un** – Ah, oui...

**Deux** – C'est le nom qu'on donne à la peau d'un animal après avoir enlevé ce qui était à

l'intérieur. Eh ben nous, c'est pareil. Quand on est mort, il ne reste plus que l'emballage.

**Un** – Je ne sais pas si l'emballage est consigné.

**Deux** – Non, franchement, ne t'emmerde pas à venir à mon enterrement, parce que moi, je n'y serai pas...

**Un** – Je me demande surtout ce qu'on est venu foutre au sien. Si tu ne m'avais pas prévenu... Je déménage au moins une fois par an, alors tu penses bien. Ils ne devaient plus avoir mon adresse.

**Deux** – C'est notre cousin, non ?

**Un** – Petit-cousin, il me semble.

**Deux** – C'est quoi, exactement, un petit-cousin ?

**Un** – Le fils d'un cousin, je crois... Comment ils t'ont retrouvé, toi ?

**Deux** – Par Facebook.

**Un** – D'accord...

**Deux** – C'est la première fois que je suis invité à un enterrement par Facebook.

**Un** – Ils n'ont pas créé un événement, quand même ?

**Deux** – Je ne crois pas.

**Un** – Il y a énormément de monde... Il était si populaire que ça, notre petit-cousin ?

**Deux** – Il avait quand même près de 5000 amis Facebook.

**Un** – Ah, ouais...

**Deux** – Ils ont peut-être créé un événement, finalement.

**Un** – Ses amis ont dû croire que c'était un spectacle. Et comme c'était gratuit.

**Un** – Tu es sûr que ce n'en est pas un ?

**Deux** – Un quoi ?

**Un** – Un spectacle !

**Deux** – Va savoir...

**Un** – En tout cas, il faut que je pense à le retirer de ma liste.

**Deux** – Ta liste ?

**Un** – Ma liste d'amis Facebook !

**Deux** – Attends au moins la fin de la cérémonie...

## 222. Dimanche

*Deux personnages, désœuvrés, et qui ont l'air de s'ennuyer.*

**Un** – Tu as vu ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Les deux papillons, là, sur le bord de la fenêtre.

**Deux** – Oui...

**Un** – Ils sont en train de niquer.

**Deux** – Bon... Et alors ?

**Un** – Tu sais combien de temps ça vit un papillon ?

**Deux** – Non.

**Un** – Une journée.

**Deux** – Ah oui... ?

**Un** – La seule raison d'être du papillon, c'est la reproduction. Un papillon, ça ne pense qu'à niquer. Et il n'a qu'une journée pour ça.

**Deux** – Mmm...

*Un temps. Ils s'ennuient de plus en plus.*

**Un** – Quelle heure il est ?

**Deux** – Dix-huit heures cinquante neuf...

*Un temps.*

**Un** – Comment est-ce qu'on a pu en arriver là ?

**Deux** – Comment ça, là ?

**Un** – À cet instant, là ! À dix-huit heures cinquante-neuf. À ce moment précis. À ce... dimanche après-midi de merde qu'on est en train de passer ensemble.

**Deux** – Merci.

**Un** – Non mais ce n'est pas de ta faute. Enfin pas seulement... Je veux dire... tout ça n'a aucun sens, tu ne trouves pas ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – On se fait chier ! Tu ne te fais pas chier, toi ?

**Deux** – Si...

**Un** – D'où ma question... Comment est-ce qu'on a pu en arriver là ?

**Deux** – Tu veux me quitter, c'est ça ?

**Un** – Ce n'est pas le problème... Mais ça vaut le coup d'y réfléchir, non ?

**Deux** – À quoi ?

**Un** – L'univers a 14 milliards d'années. La Terre environ 4 milliards. La vie est apparue il y a 3 milliards d'années à peu près. Il y a eu les dinosaures, la disparition des dinosaures, l'apparition de l'homme, l'âge de pierre, l'âge de fer, la révolution industrielle, la Révolution tout court, trois guerres mondiales, le premier homme à marcher sur la Lune... Et tout ça pour quoi ? Tu te rends compte ? 3 milliards d'années d'évolution pour en arriver là... Au néant absolu de ce dimanche après-midi à dix-huit heures cinquante neuf en banlieue parisienne... À ce trou noir de toutes les grandes espérances de l'humanité qu'est le Jour du Seigneur pour les serfs que nous sommes.

**Deux** – Les serfs ?

**Un** – Les serfs ! Les ser-FES, si tu préfères... Les serfs, le seigneur... C'est un jeu de mots !



Les prolos, quoi !

*Un temps. Il semble se calmer.*

**Deux** – Tu veux qu'on allume la télé ?

**Un** – Et tout ce que tu me proposes, c'est de regarder Michel Drucker ?

*L'autre actionne une télécommande.*

**Deux** – Je crois que même ça, ça ne va pas être possible.

**Un** – Pourquoi ça ?

**Deux** – La télécommande ne marche pas.

**Un** – Ce n'est pas vrai... Fais voir.

**Deux** – Ça doit être les piles.

**Un** – Et on en a pas ?

**Deux** – Pas de ce modèle-là, en tout cas.

**Un** – Tu veux que j'aille en acheter ?

**Deux** – Un dimanche après-midi ?

*Moment d'abattement.*

**Un** – Comment est-ce qu'on a pu en arriver là ?

**Deux** – Tu as raison, c'est vraiment un dimanche de merde.

**Un** – Allez, plus qu'une heure à tirer.

**Deux** – Pourquoi une heure ?

**Un** – Il est dix-neuf heures, maintenant... Après Michel Drucker, on peut dire que le plus gros est fait.

**Deux** – Tu as raison. Dans une heure on sera sauvés.

**Un** – Jusqu'à dimanche prochain, en tout cas.

## 223. Corbeau

*Un bureau. Deux employés. On ne sait pas très bien ce qu'ils font, mais ils le font avec une application routinière. L'un d'eux ouvre le courrier.*

**Un** – Tiens, une lettre anonyme...

**Deux** – Une lettre anonyme ?

**Un** – Je ne comprends pas... C'est la première fois que ça arrive...

**Deux** – Vous êtes sûr que c'est une lettre anonyme ?

**Un** – Elle n'est pas signée, et elle est écrite avec des lettres découpées dans un journal.

*Il montre la lettre.*

**Deux** – Ah oui, dites donc... Comme dans les films. Et qu'est-ce que ça dit ?

**Un** – Il y a un corbeau parmi vous...

**Deux** (*regardant autour de lui*) – Un corbeau ?

**Un** – Non mais ce n'est pas un vrai corbeau.

**Deux** – Ah non ?

**Un** – Un corbeau, c'est quelqu'un qui envoie des lettres anonymes.

**Deux** – Pour dire quoi ?

*L'autre jette un nouveau regard à la lettre.*

**Un** – Pour dire... qu'il y a un corbeau parmi nous.

**Deux** – Parmi nous, ou parmi vous ?

**Un** – Qu'est-ce que ça change ?

**Deux** – Parmi nous, ça veut dire que celui qui a écrit cette lettre se trouve parmi nous.

**Un** – Vous voulez dire... vous... ou moi ?

**Deux** – On n'est que deux, non ?

**Un** – Pourquoi l'un d'entre nous aurait-il écrit cette lettre ?

**Deux** – Je ne sais pas, moi. Pour se dénoncer...

**Un** – Se dénoncer ?

**Deux** – Vous avez raison, écrire une lettre anonyme pour se dénoncer...

**Un** – Ça ne tient pas debout.

**Deux** – Non...

**Un** – D'ailleurs, c'est écrit parmi vous.

**Deux** – Dans ce cas, ça veut dire que le corbeau qui a écrit cette lettre n'est pas le corbeau dont il parle. Mais qu'il écrit pour le dénoncer.

**Un** – Sans le nommer ?

**Deux** – C'est vrai que c'est bizarre...

**Un** – Un corbeau qui dénonce un autre corbeau.

**Deux** – Comme quoi il peut aussi y avoir des corbeaux parmi les corbeaux.

**Un** – Attendez, on dirait qu'il y a autre chose, dans l'enveloppe.

**Deux** – Qu'est-ce que c'est ?

**Un** – Un papillon...

**Deux** – Mort ?

**Un** – Évidemment, mort ! Dans une enveloppe... C'est un papillon mort. Desséché...

*Un temps. Ils échangent un regard suspicieux.*

**Un** – C'est vous, le corbeau ?

**Deux** – Lequel ?

**Un** – Celui qui a écrit cette lettre !

**Deux** – Comment le savez-vous ?

**Un** – J'ai ramené le journal du bureau chez moi, hier soir, pour le lire, et il y avait des lettres découpées à l'intérieur.

**Deux** – Vous ramenez le journal du bureau chez vous ?

**Un** – Et vous, vous le découpez !

**Deux** – D'accord...

**Un** – De toute façon, on le met au recyclage le lendemain, qu'est-ce que ça change ?

**Deux** – Rien...

**Un** – Mais enfin... pourquoi ?

**Deux** – Pourquoi quoi ?

**Un** – Cette lettre anonyme !

**Deux** – Je ne sais pas... On s'emmerde tellement, dans ce bureau...

**Un** – Oui, ce n'est pas faux...

**Deux** – En tout cas, il y a bien un corbeau parmi nous.

**Un** – Alors pourquoi avoir écrit « Il y a un corbeau parmi vous ».

**Deux** – Pour pas attirer l'attention. Comme on n'est que deux.

**Un** – Et pour le papillon ?

**Deux** – Je vous assure que je n'y suis pour rien... Je veux dire... Il est mort de mort naturelle...

**Un** – Si vous le dites...

**Deux** – Un papillon, ça ne vit qu'un jour ou deux, alors évidemment... Ce n'est pas difficile d'en trouver un qui soit mort de vieillesse.

**Un** – Personnellement, je n'ai jamais vu de cadavre de papillon...

**Deux** – Et quand bien même... Assassiner quelqu'un dont l'espérance de vie n'est de toute façon que d'un ou deux jours... Ce n'est pas vraiment un crime...

**Un** – Vous trouvez ?

*L'autre le regarde avec un air perplexe. Ils reprennent leur tâche routinière.*

## 224. Homophone

*Deux personnages, totalement désœuvrés.*

**Un** – Je suis las.

**Deux** – Oui, je vois bien que tu es là.

**Un** – Non, je veux dire... je suis las, l, a, s.

**Deux** – Ah oui...

**Un** – C'est un homophone.

**Deux** – Un homophone ?

**Un** – Un mot qui se prononce pareil, mais qui a un sens différent.

**Deux** – D'accord... Donc, tu es las.

**Un** – Oui. Je suis las, l, a, s.

**Deux** – J'avais compris.

**Un** – Et toi ?

**Deux** – Quoi, moi ?

**Un** – Tu n'es pas las ?

**Deux** – Ah, si... Si, si... Je suis las. Je suis même très las.

**Un** – Tu veux dire... ?

**Deux** – L, a, s, oui. Absolument. On peut même dire que je m'ennuie à mourir.

**Un** – Ah, oui...

**Deux** – C'est une hyperbole.

**Un** – Une quoi... ?

**Deux** – Une exagération, si tu préfères.

**Un** – D'accord.

**Deux** – Encore que dans mon cas, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse vraiment d'une exagération.

**Un** – Je vois...

**Deux** – J'en viens même à me demander si ce ne serait pas une litote.

**Un** – Une litote ?

**Deux** – Dire moins, pour suggérer plus.

**Un** – OK... Donc, pour résumer, on s'ennuie. Et le reste, c'est de la rhétorique.

**Deux** – Absolument.

**Un** – On se fait chier, et puis c'est tout.

**Deux** – Ça c'est une métaphore.

*Un temps.*

**Un** – Tu sais combien de temps ça vit, un papillon ?

**Deux** – Non, et je m'en bats l'aile.

**Un** – Je crois qu'on dit plutôt « je m'en bats l'œil »... Non ?

**Deux** – Je te dirais bien autre chose, mais je ne suis pas sûr que tu apprécies la métaphore...

## 225. Bibliothèque

*Deux personnages debout, les yeux rivés sur leur smartphone.*

**Un** – En Afrique, un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.

**Deux** – Quoi...?

**Un** – Je cherche une citation pour ma disserte de philo. Qu'est-ce que t'en penses ? Ça le fait, non ?

**Deux** – Ça dépend... C'est quoi, le sujet de ta disserte ?

**Un** – Peut-on vraiment dire que l'histoire commence avec l'écriture ?

**Deux** – Qu'est-ce que ça veut dire ?

**Un** – Je n'en ai aucune idée... Et pour ma citation, alors ?

**Deux** – Quelle citation ?

**Un** – Un vieillard qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.

**Deux** – Parfois, c'est l'inverse.

**Un** – L'inverse ?

**Deux** – La semaine dernière, ils ont brûlé la bibliothèque municipale. C'est des jeunes du quartier qui ont mis le feu, il paraît. Le gardien a failli mourir carbonisé dans l'incendie. Il allait prendre sa retraite.

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Ben dans ce cas-là, ce serait plutôt... « Une bibliothèque qui brûle, c'est un vieillard qui meurt ».

**Un** – Donc, je laisse tomber ma citation...

**Deux** – Ou alors, il faudrait moderniser un peu...

**Un** – Moderniser ?

**Deux** – Et si tu mettais... « Un jeune qui meurt, c'est un compte Twitter qui se ferme » ?

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – Il te reste combien de temps pour faire ta disserte ?

**Un** – La durée de vie d'un papillon...

**Deux** – Laisse tomber, tu la feras demain.

*L'autre le regarde avec perplexité.*

## 226. Livres

*Deux personnages qui se font face.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Salut.

**Un** – Ça fait longtemps que vous fréquentez cette bibliothèque ?

**Deux** – Trois ans, à peu près.

**Un** – D'accord... Vous êtes un petit nouveau, alors...

**Deux** – On peut dire ça... Et vous ?

**Un** – Ouuh, là, moi... Une cinquantaine d'années, je pense.

**Deux** – Ah oui, quand même...

**Un** – C'est curieux qu'on ne se soit pas croisés avant.

**Deux** – Oui...

**Un** – On ne doit pas fréquenter les mêmes rayons.

**Deux** – Ça doit être ça...

**Un** – Je suis plutôt... classique.

**Deux** – Théâtre du répertoire, d'accord.

**Un** – Et vous ?

**Deux** – Plutôt contemporain.

**Un** – Je vois... Enfin quand je dis je vois... Excusez-moi de vous demander ça, mais... Comme vous portez une... Enfin, comme vous êtes recouvert d'un... Je n'arrive pas à lire le...

**Deux** – Le titre et le nom de l'auteur.

**Un** – C'est ça...

**Deux** – *Minute, papillon !* de Jean-Pierre Martinez.

**Un** – Minute, papillon ? Et... qu'est-ce que ça veut dire ?

**Deux** – Vous savez le théâtre contemporain... Tous les bons titres sont déjà pris...

**Un** – Évidemment.

**Deux** – Mais on peut imaginer que... c'est une allusion à la brièveté de la vie.

**Un** – Vita brevis...

**Deux** – Comme un papillon ne vit qu'une journée, chaque minute compte.

**Un** – Carpe diem... quam minimum credula postero.

**Deux** – Voilà...

**Un** – C'est une citation d'Horace.

**Un** – Je m'en doutais... Et vous ?

**Un** – Moi ?

**Deux** – Quel titre ? Quel auteur ?

**Un** – *Le Misanthrope*, de Molière.

**Deux** – Oui, c'est ce que j'avais cru lire sur... votre couverture. C'est d'ailleurs ce qui m'a retenu de vous adresser la parole en premier...

**Un** – J'avoue que la solitude, dans mon désert, commence à me peser un peu.

**Deux** – *Le Misanthrope*... Un classique... Et vous avez une mine superbe ! Pour votre âge...

**Un** – In quarto, en vélin, couverture cuir, doré sur tranche, édition de l'époque. Ça ne vieillit pas.

**Deux** – La couverture ou le texte ?

**Un** – Les deux !

**Deux** – Je plaisante... Mais c'est quoi, le vélin, au juste ? Je n'ai jamais su.

**Un** – Cuir de veau mort né.

**Deux** – D'accord...

**Un** – Et vous ?

**Deux** – Papier recyclé.

**Un** – Une autre époque.

**Deux** – C'est plus végan mais ça vieillit moins bien.

**Un** – La couverture ou le texte ? Je plaisante...

**Deux** – C'est vrai que la mienne était un peu déchirée. C'est pour ça qu'ils m'ont recouvert avec cet affreux plastique transparent... Le veau mort-né, ça a quand même une autre allure.

**Un** – Allez... Vous serez peut-être réédité un jour... Molière aussi était un auteur contemporain, vous savez. À ses débuts...

**Deux** – Je me demande qui a bien pu emprunter en même temps une pièce de Molière et une comédie de Jean-Pierre Martinez ?

**Un** – Alors on va passer une quinzaine de jours ensemble...

**Deux** – Eh oui... Quinze jours avec *Le Misanthrope*... (*Pour lui-même*) C'est bien ma veine... (*Plus fort*) J'espère au moins que c'est au bord de la mer.

**Un** – Elle a emprunté aussi le Routard sur les Îles Grecques. Ça me changera un peu. D'habitude, je suis plutôt abonné au scolaire et aux cours de récré. Vous connaissez la Grèce ?

**Deux** – Non, c'est ma première sortie.

**Un** – En trois ans ?

**Deux** – Comme vous disiez, il y a un début à tout.

**Un** – Pour la Grèce, on pourra toujours demander au Routard... Vous le connaissez ?

**Deux** – Pas du tout.

**Un** – Il n'a pas l'air très propre sur lui, mais bon... Puisqu'on va passer quinze jours ensemble...

**Deux** – Ça fait combien de temps qu'on est là, sur cette table.

**Un** – Je ne sais pas... Au moins une heure...

**Deux** – Je me demande si on ne nous a pas oubliés...

## 227. Malentendus

*Deux personnages qui finissent de dîner.*

**Un** – Il n'est pas si mal, ce resto, finalement, non ?

**Deux** (*ailleurs*) – Oui...

*Un temps.*

**Un** – Je me demande ce qu'il y a après...

**Deux** – Après ? Tu veux dire après la mort ? Enfin après la vie...

**Un** – Euh... Non... Je pensais plutôt... Après la blanquette de veau...

**Deux** – La blanquette ?

**Un** – Oui... Qu'est-ce qu'il y a après... comme dessert.

**Deux** – D'accord... Excuse-moi, j'avais mal compris.

**Un** – Non mais ce n'est pas grave. Ça arrive...

**Deux** – Oui...

*Un temps.*

**Un** – Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

**Un** – Oui. Enfin, maintenant... Après.

**Deux** – Tu veux qu'on fasse le point, c'est ça ? Sur notre vie de couple ? C'est vrai qu'il serait peut-être temps de faire un premier bilan... Pour savoir si...

**Un** – En fait, je voulais dire maintenant... Après le repas. Qu'est-ce qu'on fait maintenant. Un ciné ? Une balade ? Ou alors on rentre...

**Deux** – Ah d'accord... Maintenant, c'est-à-dire cet après-midi.

**Un** – Voilà. Cet après-midi, ce soir...

**Deux** – J'avais compris... qu'est-ce qu'on fait maintenant, de ce qui nous reste à vivre. Ensemble ou...

**Un** – Je vois...

**Deux** – Décidément...

**Un** – Oui... Il y a quelque chose que tu ne digères pas ?

**Deux** – Non, non, si j'avais quelque chose sur le cœur, je te le dirais, je t'assure.

**Un** – Je parlais seulement de ce repas.

**Deux** – Excuse-moi.

**Un** – C'est vrai que la blanquette, c'est toujours un peu...

**Deux** – Oui. Surtout la blanquette de veau.

*Un temps.*

**Un** – Tu vois quelqu'un ?

**Deux** – Mais pas du tout ! Je ne t'ai jamais trompé, je te le jure.

**Un** – Je parlais du serveur... Pour lui demander l'addition. Je n'ai mis que deux heures dans le parcmètre. J'espère qu'on ne va pas avoir un papillon...

**Deux** – Bien sûr.

*Un temps.*

**Un** – Tu crois qu'on va y arriver ?

**Deux** – À avoir l'addition, tu veux dire ?



**Un** – Non, là je parlais de nous deux.

**Deux** – Nous deux ?

**Un** – J'ai l'impression qu'on a un peu de mal à se comprendre, en ce moment.

**Deux** – Mais enfin... Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

**Un** – Je ne sais pas...

**Deux** – Ou alors on se fait une petite pâtisserie à la maison... Je veux dire, pour le dessert... Comme le serveur n'arrive pas...

**Un** – D'accord... C'était une proposition ?

**Deux** – Oui, enfin... Je crois...

**Un** – Ah, voilà le serveur... Garçon !

**Deux** – C'est une femme, non ?

**Un** – Tu es sûr ?

**Deux** – Non...

## 228. Pauvres de nous

*Deux personnages, un riche et un pauvre.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Euh... Bonjour.

**Un** – Vous avez l'air surpris.

**Deux** – Non, c'est-à-dire que...

**Un** – C'est la première fois qu'un clochard vous dit bonjour ?

**Deux** – En tout cas, c'est la première fois que je réponds. Ce n'est pas vraiment l'habitude, ici, de dire bonjour aux gens dans la rue. Surtout aux clochards...

**Un** – Pourquoi ça ?

**Deux** – Je ne sais pas... Les gens se méfient.

**Un** – Pourtant, il n'y a que des milliardaires, ici, non ?

**Deux** – Il ne faut pas exagérer... Il y a quelques multimillionnaires, aussi.

**Un** – Les pauvres...

**Deux** – On est toujours le pauvre de quelqu'un.

**Un** – Moi je suis le pauvre de tout le monde.

**Deux** – Justement, à ce propos...

**Un** – Qu'est-ce que je suis venu faire ici, à Monaco ?

**Deux** – Parce que je vous préviens, ce n'est pas parce qu'on est riche qu'on est plus généreux avec les pauvres.

**Un** – Oui, j'ai remarqué. Le café est à cinq euros au Yacht Club. Je pensais que les aumônes seraient à proportion. Mais pas du tout.

**Deux** – Plus les gens sont riches, plus la pauvreté leur fait peur. Ils vous considèrent comme une sorte de pestiféré. Ils ont peur que ce soit contagieux.

**Un** – Et pourtant, vous êtes riche, vous ?

**Deux** – Immensément riche.

**Un** – Et vous m'avez dit bonjour.

**Deux** – Mais je ne vous ai encore rien donné.

**Un** – On a échangé, c'est déjà un début.

**Deux** – Échangé ?

**Un** – On a échangé quelques mots.

**Deux** – Un petit commerce, en somme.

**Un** – Il y a quelque chose qui ne va pas ?

**Deux** – On peut dire ça...

**Un** – Je peux vous aider ?

**Deux** – Malheureusement, non.

**Un** – Si c'est une question d'argent, en effet.

**Deux** – J'ai un cancer. En phase terminale. Je n'en ai plus pour très très longtemps. Je peux mourir demain. Ou après demain.

**Un** – Je suis vraiment désolé.

**Deux** – Vous avez l'air sincère.

**Un** – Et vous n'avez pas de famille ?

**Deux** – J'étais fils unique. Mes parents sont morts. Quelques cousins très éloignés se sont manifestés, de temps en temps, mais j'ai vite compris que leur préoccupation n'était pas principalement généalogique.

**Un** – Pas d'amis ?

**Deux** – Les amis, vous savez, dans ma position... Quand on est milliardaire, le genre humain se divise en trois catégories : les concurrents, les employés et les clients.

**Un** – Alors vous êtes un homme seul, comme moi. Parce que vous savez, la pauvreté, ce n'est pas terrible non plus pour se faire des relations.

**Deux** – Les extrêmes se rejoignent... Nous étions faits pour nous rencontrer.

**Un** – Qu'allez-vous faire de votre immense fortune ? Si vous n'avez ni famille, ni ami...

**Deux** – Je pourrais tout vous léguer ?

**Un** – Votre solitude, aussi ?

**Deux** – Vous resterez seul, mais vous aurez beaucoup de compagnie...

**Un** – Hélas, je ne pourrais pas en profiter très longtemps.

**Deux** – Pourquoi ça ?

**Un** – J'ai un cancer, moi aussi.

**Deux** – Je suis vraiment désolé.

**Un** – Vous avez l'air sincère.

**Deux** – Je le suis.

**Un** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – On n'est que des papillons, tous les deux, on n'a que quelques jours à vivre.

**Un** – Et on ne peut même pas se reproduire.

**Deux** – Laissez-moi au moins vous offrir un café.

**Un** – Ce sera le café le plus cher de ma vie.

*Ils sortent.*

## 229. Porte-à-porte

*Deux personnages. Le premier, qui porte un nœud papillon, sonne à la porte de l'autre, qui lui ouvre.*

**Un** – Bonjour, c'est les Témoins de Jehovah.

**Deux** – C'est une blague ?

**Un** – Non, pourquoi ?

**Deux** – Vous êtes seul !

**Un** – Ah, oui... Non, c'est parce que... ma collègue est en arrêt maladie.

**Deux** – Tiens donc.

**Un** – Il y a une épidémie de grippe en ce moment.

**Deux** – Sans doute une épreuve que Dieu nous envoie.

**Un** – Je vois que vous êtes déjà sensibilisé à...

**Deux** – Non, mais je déconnais... Moi, la religion, vous savez... Donc, je ne vais pas vous faire perdre votre temps...

**Un** – Attendez un instant !

**Deux** – Quoi encore ?

**Un** – J'installe aussi les nouveaux compteurs Linky.

**Deux** – Avec un nœud papillon ? C'est pour la caméra cachée, c'est ça ?

**Un** – Mais pas du tout ! Vous savez, depuis la privatisation, tout est sous-traité. Alors ils ont eu l'idée de nous proposer ça, à nous, les Témoins de Jehovah. Comme on passe notre temps à sonner chez les gens, et que ça ne marche pas à tous les coups.

**Deux** – Parce qu'avec le compteur Linky, ça marche mieux qu'avec Dieu ?

**Un** – Je ne sais pas... C'est ma première journée... Vous êtes mon premier client...

**Deux** – C'est bien ma veine...

**Un** – Alors ?

**Deux** – Alors quoi ?

**Un** – Ce compteur Linky ?

**Deux** – C'est-à-dire que... avec tout ce qu'on raconte.

**Un** – Vous ne croyez pas en Dieu, vous ne craignez pas le châtement divin pour votre impiété, mais vous croyez à toutes les conneries qu'on colporte sur les pouvoirs maléfiques du compteur Linky ? Alors que ces craintes ne reposent sur aucune preuve scientifique...

*L'autre hésite un instant.*

**Deux** – D'accord, vous avez gagné. Installez-moi ce foutu compteur, et barrez-vous.

**Un** – Il y en aura pour une petite heure...

**Deux** – Ôtez-moi d'un doute... Vous êtes vraiment Témoin de Jehovah ?

## 230. Sans avenir

*Deux personnages, regardant droit devant eux.*

**Un** – Je me suis toujours demandé ce que je ferais s’il ne me restait qu’un jour à vivre.

**Deux** – Un jour ?

**Un** – Ou une heure. Ou un quart d’heure.

**Deux** – Qu’est-ce que tu ferais ?

**Un** – Rien.

**Deux** – Ah ouais...

**Un** – Tu ne me demandes pas pourquoi ?

**Deux** – Pourquoi quoi ?

**Un** – Pourquoi je ne ferais rien !

**Deux** – Pourquoi tu ne ferais rien ?

**Un** – Parce que je pense qu’on ne peut rien faire si on n’a pas la possibilité de se projeter un minimum dans l’avenir.

**Deux** – Ah ouais.

**Un** – Je crois qu’on ne peut rien faire en sachant par avance qu’on le fait pour la dernière fois.

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Et toi ?

**Deux** – Moi ?

**Un** – Qu’est-ce que tu ferais ?

**Deux** – S’il me restait un quart d’heure à vivre ?

**Un** – Ouais.

**Deux** – Je ne sais pas... Je ferais l’amour.

**Un** – L’amour ?

**Deux** – Ouais.

**Un** – En un quart d’heure ?

**Deux** – Je parle de tirer un coup, là, pas de me projeter dans l’avenir. Genre faire des enfants et fonder une famille.

**Un** – Ouais... Faire l’amour en sachant que c’est la dernière fois.

**Deux** – À chaque fois que je fais l’amour, je me demande si ce n’est pas la dernière fois. D’ailleurs, je ne me souviens même plus quand c’était.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – La dernière fois !

**Un** – Et tu baiserais avec qui ?

**Deux** – C’est là où ça se complique.

**Un** – Ouais.

**Deux** – Pas avec toi, en tout cas...

## 231. Message in a bottle

*Deux personnages, qui restent un instant silencieux.*

**Un** – Tu te souviens de cette sonde qu'on a lancée il y a une cinquantaine d'années, pour franchir les limites du système scolaire...

**Deux** – Tu veux dire solaire. Du système solaire.

**Un** – C'est ça... Avec un message destiné aux extra-terrestres ?

**Deux** – Et alors ?

**Un** – Je me demande toujours si c'était une bonne idée.

**Deux** – Ah oui ?

**Un** – Imagine que quelqu'un tombe dessus.

**Deux** – Quelqu'un ?

**Un** – Des extra-terrestres !

**Deux** – Il y a quand même peu de chances...

**Un** – Peut-être, mais si on l'a lancée, c'est qu'il existe une infime possibilité, non ? Les bouteilles à la mer, il arrive que quelqu'un les trouve.

**Deux** – Ouais... Et ?

**Un** – Tu lancerais une bouteille à la mer, toi, avec à l'intérieur ton nom, ton adresse, et ton numéro de carte bleue ?

**Deux** – Pourquoi je lancerais une bouteille à la mer ?

**Un** – Voilà ! C'est justement la question : pourquoi ?

**Deux** – Et alors ? Pourquoi ?

**Un** – Parce qu'on a la naïveté de penser que les extra-terrestres nous veulent du bien ! Et nous feront généreusement profiter sans aucune contrepartie des pouvoirs immenses liés à une civilisation plus avancée que la nôtre.

**Deux** – Pourquoi pas ?

**Un** – Je ne sais pas... Quand on a découvert l'Amérique, c'est ça qu'on a fait, nous, avec les Indiens ? Oui ou non ?

**Deux** – Non...

**Un** – On a commencé par les massacrer avec des armes qu'ils ne connaissaient pas, à baptiser de force les derniers survivants, à leur refiler des tas de maladies et du whisky à gogo. Et les quelques alcooliques qui restaient on les a parqués dans des réserves.

**Deux** – Vu comme ça, évidemment...

**Un** – Imagine que ces extra-terrestres tombent sur notre message, et qu'ils nous répondent.

**Deux** – Qu'est-ce qu'ils pourraient bien nous répondre ?

**Un** – Imagine qu'ils nous répondent : On arrive.

**Deux** – Ah oui... Ça fout les jetons...

**Un** – C'était une grosse connerie de leur refiler notre adresse, en leur disant que s'ils n'avaient rien de mieux à faire, qu'ils passent donc boire un verre à la maison.

**Deux** – Et il n'y a pas moyen de rattraper ça ?

**Un** – Aucun.

**Deux** – Et on ne peut pas déménager non plus.

**Un** – Pas encore.

**Deux** – Tu as raison... On est vraiment dans la merde.

**Un** – Bon, mais avec un peu de chance, ils ne trouveront jamais notre message.

**Deux** – Ou alors, ils n'existent pas.

**Un** – En attendant, on ferait mieux de ne pas trop se faire remarquer.

**Deux** – C'est sûr.

**Un** – Pour vivre heureux, vivons cachés.

**Deux** – J'éteins la lumière...

**Un** – Bonne nuit.

**Deux** – Fais de beaux rêves. (*Un temps*) Tu n'as pas prononcé le mot papillon.

**Un** – Non... Cette fois, je n'ai vraiment pas réussi à le placer...

## 232. Minute, papillon !

*Deux personnages, regardant droit devant eux.*

**Un** – C'est passé trop vite.

**Deux** – Oui.

**Un** – Tu as vu ce papillon ?

**Deux** – Oui.

**Un** – Il va de fleur en fleur. Il est tellement pressé.

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Il n'a qu'une seule journée à vivre.

**Deux** – Et tant de fleurs à découvrir.

**Un** – Si on finit centenaires, on aura vécu comme 36 000 papillons.

**Deux** – 36 500, plus exactement.

**Un** – Ah oui.

**Deux** – 365 jours, multipliés par 100.

**Un** – Sans compter les années bissextiles.

*Un temps.*

**Deux** – Combien de fleurs est-ce que tu as butinées ces jours-ci ?

**Un** – Aucune. Et toi ?

**Deux** – Moi non plus.

**Un** – On pense qu'on a tout le temps, et finalement, jour après jour, on oublie de faire ce qui nous tient le plus à cœur.

**Deux** – Comme de butiner dans le jardin du voisin.

**Un** – On a un jardin, nous aussi.

**Deux** – Tu commences à me brouter le pistil.

**Un** – C'est un bon début.

**Deux** – Et ce sera le mot de la fin.

**Un** – Il est déjà minuit ?

**Deux** – Il est minuit moins une.

**Un** – Je n'ai pas vu le temps passer.

**Deux** – Demain il fera jour.

**Un** – Mais on ne sera plus là.

**Deux** – C'est la vie. Les meilleures choses ont une fin.

**Un** – Minute, papillon ! Il nous reste une minute !

**Deux** – C'est vrai... Et à l'échelle d'une vie de papillon ça fait un mois.

**Un** – Qu'allons nous faire de tout ce temps qui reste ?

*Ils se regardent et sourient.*



# **Morts de rire**

Humour noir sur le thème de la mort.

### 233. Les trois coups...

*Deux personnages entrouvrent le rideau pour observer les spectateurs attendant le début du spectacle.*

**Un** – C'est qui, cette vieille dame, au premier rang, avec son appareil auditif ?

**Deux** – Ben c'est l'ayant droit...

**Un** – L'ayant droit...?

**Deux** – L'arrière-petite-nièce de l'auteur ! C'est à elle qu'on a dû demander l'autorisation de jouer. Et crois-moi, les héritiers, c'est encore plus casse-couilles que les auteurs vivants...

**Un** – À quoi bon monter des auteurs morts s'il faut payer les ayants droit...

**Deux** – Enfin, celui-là, plus que dix ans et il tombe dans le domaine public...

**Un** – Espérons au moins que le spectacle va lui plaire.

**Deux** – Ça, ce n'est pas vendu. Elle a assisté à la création de la pièce en 1927. Alors évidemment, elle a des a priori...

**Un** – Pourquoi elle est venue, alors ?

**Deux** – Pour compter les spectateurs, j'imagine, et vérifier qu'on ne l'arnaquerait pas sur ses dix pour cent. Et dire qu'on a été obligé de l'inviter, pour l'amadouer...

**Un** – Pour l'instant, elle a les yeux fermés. Elle se concentre, ou elle dort ?

**Deux** – Ou alors elle est morte...

**Un** – Ah, non, elle ronfle...

**Deux** – Il faudrait peut-être la réveiller. On va frapper les trois coups...

**Un** – Je vais demander à ce qu'on les frappe un peu plus fort...

*Noir. On frappe les trois coups...*

## 234. Condoléances

*Un homme se recueille devant une tombe. Un autre arrive.*

**Deux** – Excusez-moi, je cherche la tombe de Polnareff...

**Un** – Il est mort ?

**Deux** – Pardon... Je voulais dire Gainsbourg, bien sûr.

**Un** – Au fond de l'allée, à gauche... Vous ne pouvez pas vous tromper... Il y a plein de mégots autour...

*Le deuxième s'apprête à y aller, puis se ravise et regarde à son tour la tombe devant laquelle est planté le premier.*

**Deux** – C'est un drôle de truc, les cimetières, quand on y pense... Est-ce que les morts sont radioactifs, pour qu'on les enterre dans des enceintes confinées pendant des siècles, comme des déchets nucléaires ? Moi, je suis pour l'incinération, pas vous ?

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Vous la connaissiez ?

**Un** – C'était ma maîtresse...

**Deux** – Ah, je suis désolé.

**Un** – Oh, c'est vraiment pas la peine... C'était une salope...

**Deux** – Allez, dites pas ça... Alors c'est pour ça que vous venez seulement maintenant, après la cérémonie. Pour ne pas croiser le mari.

**Un** – Oui...

**Deux** – Ce n'est pas vous qui l'avez tuée, au moins ?

**Un** – Ah, non...! Elle est morte écrasée par un tramway... Elle sortait de chez moi pour aller me chercher mon briquet que j'avais oublié dans mon quatre-quatre... C'est en retraversant la rue que... Ils avaient inauguré la ligne la veille. Elle ne s'est plus souvenue...

**Deux** – C'est le problème, avec les tramways. Comme c'est électrique, on ne les entend pas arriver...

*Le premier sort une cigarette et la met à sa bouche.*

**Un** – Vous avez du feu...? Du coup, je n'ai plus de briquet...

**Deux** – Bien sûr.

**Un** – Ce n'est pas interdit, au moins ?

**Deux** (*lui donnant du feu*) – Les cimetières, c'est le dernier endroit où on a encore le droit de fumer. Et puis si c'était un cimetière non fumeur, ils n'y auraient pas enterré Gainsbourg...

*Le premier tire avec avidité sur sa cigarette.*

**Un** – C'est comme ça que son mari a appris notre liaison... Elle lui racontait qu'elle allait voir sa grand-mère à la maison de retraite. La grand-mère ne se souvient jamais de rien, c'était pratique. Mais comme le tramway lui est passé dessus en face de chez moi... Son mari a dû se douter de quelque chose...

**Deux** – Évidemment... Apprendre en même temps qu'on est veuf et qu'on est cocu...

**Un** – Depuis, je suis à pied...

**Deux** – Pardon...?

**Un** – Il a fait enterrer sa femme avec mes clefs ! Pour se venger, sûrement...

**Deux** – Vos clefs ?

**Un** – Les clefs de mon quatre-quatre ! Je les lui avais données... Pour qu'elle aille me

chercher le briquet...

**Deux** – Ah, oui, bien sûr...

**Un** – Je suis allé à la présentation du corps, je les ai vues qui dépassaient de sa poche... Mais il y avait plein de monde... J'ai rien pu faire... Maintenant, je ne sais plus comment les récupérer...

**Deux** – Mais vous n'avez pas un double...?

**Un** – Si... C'est ma femme qui l'a...

**Deux** – Vous n'avez qu'à lui dire que vous avez perdu les vôtres...

**Un** – On est séparés... Cette salope venait de lui apprendre que je la trompais avec elle... Alors il y a peu de chance que mon ex-femme me rende le double des clefs...

**Deux** – Je vois...

**Un** – Il va bientôt faire nuit... Vous n'auriez pas une pelle ?

**Deux** – Vous plaisantez ?

**Un** – Vous n'avez pas de pelle... Vous êtes en voiture ?

**Deux** – Je vous ramène ?

**Un** – Volontiers. Vous allez de quel côté ?

**Deux** – La Butte aux Cailles.

**Un** – Tiens, c'est marrant, c'est là qu'habitait ma maîtresse.

**Deux** – Je sais... Je suis son mari...

**Un** – Ah, d'accord... J'ai eu un doute, aussi, quand j'ai vu le briquet...

*Le premier ressort le briquet de sa poche.*

**Deux** – Ah, oui, excusez-moi... Je vous le rends, bien sûr... Je ne savais pas qu'il était à vous... J'étais étonné, aussi, de trouver ça dans sa main, quand ils me l'ont ramenée. Comme ma femme ne fume pas... Enfin, ne fumait pas...

*L'autre prend le briquet.*

**Un** – Merci. (*Jetant un regard au briquet*) Pas une égratignure... C'est un miracle...

**Deux** – Ma femme, en revanche...

**Un** (*rangeant le briquet*) – J'y tiens beaucoup... C'est elle qui me l'avait offert...

**Deux** – Mais pour vos clefs... Je suis vraiment désolé... Je vous jure que je n'étais pas au courant... Je n'ai pas eu l'idée de lui faire les poches...

**Un** – Je vous crois... Vous avez l'air d'un brave type...

*Ils s'apprêtent à partir.*

**Un** – Mais je croyais que vous cherchiez la tombe de Gainsbourg ? C'est pour ça que je ne me suis pas méfié... C'était pour me piéger...?

**Deux** – Pas du tout... Pendant la cérémonie, évidemment, je n'ai pas eu trop le temps de flâner... Je me suis dit que je reviendrai plus tard pour faire un peu de tourisme... Ça fait rien, ce sera pour une autre fois... (*Un temps*) Je me suis toujours demandé ce qu'on faisait des morts quand les cimetières étaient pleins...

**Un** – On les oublie... À part quelques célébrités... Ça doit être ça l'immortalité. Une concession perpétuelle...

*Ils s'éloignent.*

**Un** – C'est vrai que c'est un bel endroit...

**Deux** – C'est elle qui a tenu à être enterrée ici...

**Un** – Ça doit coûter bonbon, non ? C'est très people...

**Deux** – Ça vous pouvez le dire... C'était son côté show-biz...

*Ils s'en vont.*

**Deux** – Vous avez raison, c'était vraiment une salope...

**Un** – Allez, dites pas ça...

## 235. Dead line

*Un personnage est assis face à un autre installé devant un ordinateur.*

**Un** (*consultant son écran*) – Alors, d'après tous les renseignements que vous nous avez fournis, ce serait pour le... 27 décembre 2041 dans la soirée.

**Deux** – Ah...

**Un** – Ça vous pose un problème ? Si je ne me trompe, vous aurez 76 ans et 3 mois... C'est un peu jeune, bien sûr, mais... Compte tenu de votre hygiène de vie, et de votre logement plutôt insalubre... Croyez-moi... Vous ne pouviez guère espérer mieux...

**Deux** – Oui, bien sûr, mais... Le 27 décembre, c'est en plein dans les fêtes... Ça ne m'arrange pas. Ma femme et moi, on tient un magasin de chocolat. On fait la moitié de notre chiffre d'affaires de l'année à cette époque là... (*L'autre lui signifie qu'il n'y peut rien.*) Et si j'arrêtais de fumer...?

**Un** – Ah, là, évidemment... Voyons voir... (*Il pianote sur son ordinateur.*) Non-fumeur... Vous n'envisagez toujours pas de déménager...?

**Deux** – C'est à côté du magasin... et avec la flambée des prix de l'immobilier...

**Un** – Bien... Ça nous ferait donc... le 29 février 2044... C'est une année bissextile... Vous gagnez presque trois ans.

**Deux** – Est-ce que ça vaut vraiment le coup...

**Un** – Ah, ça, c'est vous qui voyez.

**Deux** – Et si j'arrêtais aussi les apéritifs...?

**Un** – Il faut bien vivre...

**Deux** – Vous avez raison... On ne peut pas se priver de tout... (*Un temps*) Et ma femme...?

**Un** – Oh, ça, vous savez, ça n'a guère d'incidence. Ce serait même plutôt bon pour le coeur... et pour la prostate.

**Deux** – Non, je veux dire ma femme, euh... C'est prévu pour quand...?

**Un** – Ah... Désolé... Mais... C'est strictement confidentiel...

**Deux** – Mais... Avant, ou après moi...?

**Un** – Même si je le savais, je ne pourrais rien vous dire... Vraiment...

**Deux** – Mmmm... Elle ne fume pas...

**Un** – Oh, vous savez, des fois, ça ne veut rien dire. Et puis il faut aussi prendre en compte le tabagisme passif...

**Deux** – Elle m'oblige à fumer sur le balcon...

**Un** – Elle peut avoir un accident... Elle fait beaucoup de kilomètres par an en voiture ?

**Deux** – Elle ne conduit pas...

**Un** – Les piétons aussi peuvent se faire écraser en traversant la rue, vous savez... Et puis il y a aussi les accidents domestiques... Une fuite de gaz... Une chute dans l'escalier...

**Deux** – Un sèche-cheveux qui tombe dans la baignoire...

**Un** – Ça vous tient tant à coeur que votre femme parte avant vous ? Vous voulez lui épargner la peine de vous survivre, c'est ça...?

**Deux** – C'est pas ça... C'est pour le caveau de famille... Depuis que ma mère est morte, il ne reste plus qu'une place...

**Un** – Et...?

**Deux** – Eh bien... Je m'entendais très mal avec ma mère... Je ne tiens pas à... Vous comprenez...? Alors si ma femme part la première, ça résoudrait le problème... Elle prend la

dernière place, et moi je peux aller m'installer ailleurs... Sans que ça fasse d'histoires...

**Un** – Je comprends...

**Deux** – Et si je me mettais à faire un peu de sport...?

**Un** – Si ce n'est pas un sport trop dangereux... Vous pensiez à quoi ?

**Deux** – Je ne sais pas, moi... La pétanque...

**Un** – Vous ne pouvez pas imaginer le nombre de fractures du crâne qu'on dénombre chaque année chez les amateurs de boules...

**Deux** – Bon... Tant pis... Va pour le 27 décembre 41...

*Il se lève pour partir, puis se ravise et se retourne une dernière fois vers son interlocuteur.*

**Deux** – Au fait, j'ai oublié de vous demander... Je meurs de quoi, au juste...? Cancer du poumon ?

**Un** (*pris au dépourvu*) – Ah, oui, c'est vrai, je suis désolé, j'ai complètement oublié de vérifier... Vous faites bien de me le demander...

*Il vérifie sur son ordinateur avant de lever la tête avec un air embarrassé.*

**Un** – Je vous avais prévenu que votre logement était insalubre...

*Tête de l'autre qui ne comprend pas bien.*

**Un** – Le balcon... Un effondrement... Finalement, je crois que vous feriez mieux d'arrêter de fumer...

## 236. Faux départ

*Une femme en deuil arrive. Elle sort un mouchoir de son sac et sèche une larme. Son portable sonne.*

**Femme 1** (*d'une voix très affectée*) – Oui...? Ah, c'est toi... Oui, oui, je suis à la chambre funéraire, là. C'est vrai que je ne le voyais plus depuis des années, mais bon. Ça fait quand même un choc. Je voulais le revoir une dernière fois...

*Une deuxième femme arrive côté jardin, en deuil elle aussi.*

**Femme 1** – Excuse-moi, il va falloir que je te laisse. Ma sœur vient d'arriver. Je te rappelle plus tard, d'accord ? Merci d'avoir appelé...

*Les deux femmes s'embrassent, sans chaleur.*

**Femme 2** (*désignant le côté cour*) – Heureusement que tu m'as prévenue. Moi je n'ai pas reçu de faire-part. Il est là ?

**Femme 1** – Oui.

**Femme 2** – Tu l'as vu ?

**Femme 1** – Oui.

**Femme 2** – Ça fait au moins dix ans... Il a dû changer, non ?

**Femme 1** – Il est mort.

**Femme 2** – Oui... Je ne suis pas vraiment sûre d'avoir envie de le voir, en fait. Je n'ai jamais vu un mort. Il vaut peut-être mieux que je garde de lui l'image qu'il avait la dernière fois que je l'ai rencontré. Plein de vie...

**Femme 1** – Allez. Fais ça pour lui. Je suis sûre que ça lui aurait fait plaisir de te voir une dernière fois

**Femme 2** – Bon.

*Elle se dirige sans enthousiasme vers le côté cour et disparaît. Sa sœur écrase à nouveau une larme. L'autre revient au bout d'un instant, un peu perturbée.*

**Femme 1** – Ça va...?

**Femme 2** – Tu m'as bien dit que c'était là, la porte à droite ?

**Femme 1** – Oui, pourquoi ?

**Femme 2** – C'est pas lui.

**Femme 1** – Tu ne l'as pas vu depuis dix ans. Il a changé, forcément.

**Femme 2** – Il n'a pas changé de sexe, quand même... C'est une femme, là, dans le cercueil.

**Femme 1** – T'es sûre...?

**Femme 2** – Une femme qui ne lui ressemble pas du tout, hein.... Tu ne t'en es pas rendu compte ?

**Femme 1** – J'étais tellement bouleversée, ce matin. J'ai laissé tomber mes lentilles dans le lavabo. Ça doit être la porte de gauche. Il y a deux chambres funéraires... Je vais aller voir.

**Femme 2** – Je crois qu'il vaut mieux que ce soit moi...

*Elle repart, et revient au bout d'un instant.*

**Femme 1** – Alors ?

**Femme 2** – C'est pas lui non plus.

**Femme 1** – T'es sûre ?

**Femme 2** – À moins qu'il nous ait caché toute sa vie qu'il était noir... Fais voir le faire-part.. Tu t'es peut-être trompée d'adresse. Des chambres funéraires, il y en a un peu partout...

**Femme 1** – Oh, mon Dieu... Ça m'a tellement retournée, d'apprendre qu'il était mort. Et maintenant, on ne va même pas pouvoir assister à son enterrement...



*Elle sort le faire-part de son sac et le tend à sa sœur.*

**Femme 2** (*regardant le faire-part*) – Non, pourtant, c'est bien là, je ne comprends pas... (*Lisant*) Ont la douleur de vous faire part du décès de Monsieur... C'est pas son nom !

**Femme 1** – C'est pas possible ! Fais voir...

*Elle prend le faire-part et plisse les yeux pour le déchiffrer.*

**Femme 1** – Merde ! C'est le nom des voisins... Ça arrive au moins une fois par mois que le facteur se trompe de boîte. Il faut dire qu'entre Martinez et Ramirez... J'ai pas fait attention.

**Femme 2** – Donc, il n'est pas mort...

**Femme 1** – Je suis vraiment désolée... (*Silence embarrassé*) Qu'est-ce qu'on va faire de la couronne ?

**Femme 2** – Je ne pense pas qu'ils vont nous la reprendre, hein...? T'imagines un peu, si les fleuristes se mettaient à rembourser les fleurs après les enterrements... On n'a qu'à la laisser pour fleurir la tombe du défunt de tes voisins.

**Femme 1** – Surtout qu'ils n'avaient pas l'air de beaucoup y tenir. Ils ne sont même pas venus...

**Femme 2** – C'est normal, c'est toi qui as le faire-part...

**Femme 1** – Merde, c'est vrai. Comment je vais leur annoncer ça, moi...

**Femme 2** – Ah, oui... Je crois que là, tu vas avoir besoin de tout le tact dont tu es capable...

**Femme 1** – Enfin... La bonne nouvelle, c'est qu'il n'est pas mort... Moi qui avais déjà presque fait mon deuil...

**Femme 2** – Comme ça ce sera fait, hein ?

*Elles s'en vont.*

**Femme 1** – Oh, mon Dieu...

**Femme 2** – Tu vas aller le voir ?

**Femme 1** – Qui ?

**Femme 2** – Ben lui !

**Femme 1** – Pourquoi j'irais le voir ?

**Femme 2** – Je ne sais pas, moi. Tu tenais absolument à lui dire un dernier adieu. Ben comme ça tu pourrais le faire de son vivant...

## 237. Interrogatoire

*Un personnage fait les cent pas derrière le deuxième, assis sur une chaise.*

**Un** – Tu vas parler, crois-moi. J'en ai maté des plus coriaces que toi, je te garantis.

**Deux** (*avec un air las*) – Je suis innocent, je vous dis.

**Un** – C'est ça, ouais. Ils disent tous ça. Allez, on reprend tout à zéro. Nom, prénom, âge, profession...

**Deux** – Sanchez Pedro, 33 ans, infirmier...

**Un** – Et t'étais où, mercredi soir vers minuit ?

**Deux** – Dans mon lit. Je dormais.

**Un** – Seul ?

**Deux** – Non, avec ma femme.

**Un** – Et bien sûr, tu vas me raconter qu'elle dormait aussi...

**Deux** – Ben oui. À minuit. On bosse tous les deux le lendemain.

**Un** – Tu pourrais au moins avoir un peu plus d'imagination.

**Deux** – J'ai rien à vous dire, je vous dis.

**Un** – C'est ça, oui... Eh ben crois-moi, tu vas me le dire quand même.

**Deux** – Quoi ? Que j'ai rien à vous dire ? Je viens de vous le dire.

**Un** – Joue pas au plus con avec moi, hein ! T'es pas sûr de gagner.

**Deux** – C'est sûr...

*Il se lève, pour se dégourdir les jambes.*

**Un** – Assieds-toi, Sanchez ! (*L'autre se marre.*) Et méfie-toi ou je te colle un outrage, en plus. *L'autre se rassied, résigné.*

**Deux** – Si on ne peut même plus rigoler...

**Un** – Alors ? T'étais où, mardi soir ?

**Deux** – On n'avait pas dit mercredi ?

**Un** – Ouais, bon, mardi, mercredi, on s'en branle. T'étais où ?

**Deux** – Je ne m'en souviens plus.

**Un** – Comment ça, tu t'en souviens plus ? Tu viens de me dire que t'étais au pieu, avec ta femme.

**Deux** – Non, ça, c'était mercredi, mais mardi, je ne m'en souviens plus.

**Un** – Putain, mais tu vas parler, oui ! (*Il frappe de la main sur la table, avant de se tordre de douleur*) Oh, putain...

**Deux** – Ça va pas... ?

**Un** – T'occupe, toi !

**Deux** – Ça fait mal... ?

**Un** – Je me suis explosé la main...

**Deux** – Fais voir.

**Un** – Qu'est-ce que t'y connais, toi ?

**Deux** – Je suis infirmier... Tu me l'as fait répéter au moins dix fois. (*Le premier se laisse faire et l'autre examine sa main.*) C'est bon, il n'y a rien de cassé.

**Un** – Pourquoi ça me fait un mal de chien, alors ?

**Deux** – T'étais pas obligé de taper aussi fort, non plus. C'est dingue, t'as même pété la table. Tu sais que tu m'as fait presque peur ? J'ai cru que t'allais vraiment me balancer une mandale.

**Un** – Excuse-moi, je me suis un peu pris au jeu.

**Deux** – Quelle connerie, ces entraînements à l'interrogatoire aussi. On n'a pas signé pour se faire tabasser en garde à vue, bordel.

**Un** – Ouais, ben la prochaine fois, c'est toi qui fais le flic. Tu vas voir si c'est plus marrant que de faire le suspect...

**Deux** – Bon, on fait une petite pause ? On n'est pas aux pièces, non plus.

**Un** – OK.

*Il sort un paquet de cigarettes, et en propose une à l'autre.*

**Deux** – Merci, j'ai arrêté la semaine dernière. (*L'autre s'apprête à allumer sa cigarette.*) Dis donc, je ne voudrais pas être trop jugulaire-jugulaire, mais tu sais que c'est interdit, maintenant...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ben, euh... On est dans un endroit public, non ?

**Un** – Oh, putain... Non, mais pourquoi j'ai choisi ce boulot de merde... Alors maintenant, un flic n'a même plus le droit de proposer une cigarette à un suspect pendant un interrogatoire ?

**Deux** – Il pourrait te faire un procès... Tu regardes trop la télé, toi...

*L'autre range son paquet de cigarettes à contrecœur.*

**Un** – Bon, ben autant qu'on s'y remette, alors.

**Deux** – OK. Tu fais le suspect ?

**Un** – OK.

*Il s'assied sur la chaise et l'autre commence à faire les cent pas derrière lui pendant un certain temps. Le premier commence à s'impatienter.*

**Un** – Bon, ça vient. Je commence à m'endormir, moi...

**Deux** – Attends, putain ! Je me concentre...

*Il continue de faire les cent pas, puis se lance.*

**Deux** – Alors, mon con, t'étais où mercredi soir à minuit ? Tu vas finir par me le dire, alors autant me le dire tout de suite, on gagnera du temps.

**Un** – OK. J'étais en train de braquer la supérette en bas de chez moi.

*Il se marre.*

**Deux** – Oh, non, arrête de déconner !

**Un** – Tu viens de me dire qu'on gagnerait du temps. Tu m'as convaincu, et voilà. T'es un trop bon flic, mon vieux (*Regardant sa montre*) Et puis c'est vrai, merde, regarde l'heure qu'il est ! On ne va pas faire du rab, non plus. Pour le prix qu'on est payé...

**Deux** – Oh, putain, t'as raison, c'est l'heure de plier les gaules. Et puis c'est pas le jour que j'arrive en retard. Ma femme a décidé de me traîner au théâtre, ce soir.

**Un** – Non... ?

**Deux** – J'espère que ce sera moins chiant que la dernière fois. J'ai failli m'endormir...

*Ils mettent tous les deux leurs vestes et s'apprêtent à s'en aller.*

**Un** – Et mercredi dernier à minuit, qu'est-ce que tu foutais ? C'est que j'ai presque envie de le savoir, maintenant. Allez, tu peux me le dire...

**Deux** – Eh ben j'étais au lit, figure-toi.

**Un** – Avec ta femme ?

**Deux** – Non, avec la tienne, ducon.

*Ils s'en vont, en se marrant.*

**Un** – Va savoir...

## 238. The end

*Le premier regarde fixement en direction de la salle. Le deuxième arrive, semblant chercher son chemin.*

**Deux** – Excusez-moi. La tombe de Jim Morrison, vous savez où c'est...?

**Un** (*sortant de sa méditation*) – Aucune idée.

**Deux** – La dernière fois que je suis venu, c'était pour l'enterrement, mais j'étais tellement défoncé. Je ne me souviens de rien... Vous le connaissiez ?

**Un** – Morrison ?

**Deux** – Non... Le... Le type qu'ils enterrent, là... Il y a beaucoup de monde. C'était quelqu'un d'important ?

**Un** – Un philosophe... qui écrivait aussi des pièces de théâtre.

**Deux** – C'était un penseur éclairé, un professeur généreux, un ami fidèle... Blabla... Si ça se trouve, il n'écrivait que des trucs imbitables, il tripotait ses étudiantes, et il devait de l'argent à tout le monde... Les salauds meurent aussi, non ? Souvent plus tard que les autres, d'ailleurs. Mais ils finissent bien par crever quand même. Alors où on les enterre, hein ? Regardez les épitaphes autour de vous. À mon cher époux... À notre père adoré... À notre patron bien-aimé... Et les types qui trompaient leurs femmes, qui battaient leurs enfants et qui exploitaient leurs ouvriers, on les enterre où ? Je ne sais pas d'où ça vient, ce besoin de sanctifier les cons une fois qu'ils sont morts.

**Un** – La gratitude des vivants d'en être enfin débarrassés, j'imagine...

**Deux** – En tout cas, rien que pour ça, ça vaudrait le coup d'assister à son propre enterrement. Histoire d'entendre tous ces gens qui ne pouvaient pas vous blairer dire à quel point vous étiez un type formidable...

*L'autre le regarde, intrigué.*

**Deux** – Oh, putain. La minute de silence, maintenant... Ils nous auront tout fait. (*Silence*) Ça doit être chiant des pièces de théâtre écrites par un philosophe, non ?

*Air un peu offusqué du premier. Le deuxième se demande s'il n'a pas gaffé.*

**Deux** – Vous le connaissiez, ce... dramaturge ?

**Un** – Moi non plus je ne voulais pas rater mon enterrement... (*Tendant la main à l'autre pour se présenter*) Jean-Paul...

**Deux** (*lui serrant la main*) – Jim...

**Un** – Je ne vous aurais pas reconnu. Vous aviez les cheveux longs, à l'époque, non...?

**Deux** – Et vous, vous ne louchiez pas un peu ?

**Un** – D'un œil, seulement. (*Amusé*) Mais maintenant, je ne suis plus qu'essence...

**Deux** (*sortant une cigarette*) – Come on, baby, light my fire.

*Le premier, qui n'a pas l'air de comprendre la blague, allume la cigarette du deuxième.*

**Un** – Désolé, je n'ai jamais écouté vos disques...

**Deux** – J'ai pas lu vos livres non plus... L'existentialisme, c'est ça ?

**Un** – Ouais...

**Deux** (*ironique*) – Être ou ne pas être...

*L'autre ne sait pas trop si Jim se fout de sa gueule ou pas.*

**Un** – Non, ça ce n'est pas de moi, hélas... Vous êtes sûr que c'est au Cimetière Montparnasse qu'il est enterré, Morrison ?

**Deux** – Non ?

**Un** – Moi, je dirais plutôt le Père Lachaise....

**Deux** – Oh, putain, je ne me souviens plus de rien. Je devais vraiment être défoncé... Je m'en voudrai toute ma mort d'avoir raté mon enterrement...

## 239. Justice express

*Deux chaises de chaque côté d'une table. Entre un homme en combinaison orange. Une femme en robe d'avocate arrive, survoltée, portable à l'oreille. Elle fait un petit bonjour à l'homme et commence à s'installer. Elle pose sa serviette sur la table et en sort un dossier.*

**Avocate** (au téléphone) – Écoutez, vingt ans, c'est pas si mal. Vous savez qu'avec un autre juge, et une autre avocate, vous auriez pu prendre beaucoup plus ? Enfin, un peu plus. Et puis vingt ans, avec les remises de peine... Dans dix ans, on peut espérer une liberté conditionnelle. C'est vite passé, dix ans, non ? Bon, excusez-moi, il faut que je vous laisse, je suis avec un client, là. Ben oui, je sais, vous êtes vraiment innocent, mais bon. Qu'est-ce que vous voulez ? On ne peut pas gagner à tous les coups. Je vous rappelle, hein ? Tchao, tchao... (*Elle range son téléphone.*) Quel emmerdeur...

*L'avocate se tourne enfin vers l'homme, resté debout.*

**Avocate** (sourire commercial) – À nous, Monsieur... (*Vérifiant le nom dans le dossier*) Martinez.

**Homme** – Sanchez...

**Avocate** – Ça commence bien... Asseyez-vous, Monsieur Sanchez, je vous en prie. Si vous saviez... C'est bourré de fautes de frappe, ces dossiers d'instruction. Sans parler des fautes d'orthographe... C'est à croire que tous ces juges sont des analphabètes. (*Soupirant*) Et après on s'étonne qu'il y ait autant d'erreurs judiciaires... (*Souriant à nouveau*) Mais ne vous inquiétez pas, on va vous sortir de là, hein ? Alors, qu'est-ce qu'on vous reproche exactement...? (*Feuilletant l'épais dossier*) Voyons voir... Ouh là... Mais c'est l'affaire Dreyfus, dites-moi. Un vrai roman-feuilleton. Je me demandais pourquoi mon cartable était aussi lourd. Non, mais ils ne se rendent pas compte, hein ? Si je devais lire, tout ça, moi... Bon, alors je résume : en gros, vous avez coupé votre femme en deux avec une hache, c'est bien ça ?

**Homme** – Non...

**Avocate** – Bravo ! C'est exactement la réponse que j'attendais de vous. Vous êtes innocent, c'est encore plus simple. On plaide non coupable, et on ne perd pas de temps avec les détails. Je sens qu'on va faire du bon travail ensemble, Monsieur Ramirez. D'ailleurs c'est toujours la stratégie de défense que je propose à mes clients : nier tout en bloc. Même l'évidence. Instiller le doute dans l'esprit des jurés, en espérant obtenir l'acquiescement au bénéfice du doute. Bon, ça ne marche pas à tous les coups, mais croyez-moi, c'est beaucoup plus simple que d'entrer dans les détails. Les circonstances atténuantes, l'enfance malheureuse, le moment de folie... Tout ça, c'est d'un compliqué. Pour un résultat très aléatoire, vous savez. Alors voilà ce qu'on va faire. Vous connaissez le jeu « ni oui ni non » ?

**Homme** – Oui...

**Avocate** – Ah, mauvais point pour vous ! Je vous ai déjà piégé... Mais je vous propose une variante. Vous répondez non à tout à toutes les questions qu'on vous pose, d'accord ? Jamais oui. Toujours non. Attention, vous êtes prêt ?

**Homme** (*sur la défensive*) – Mmmm...

**Avocate** – Est-ce que vous aviez des raisons d'en vouloir à votre chère épouse...?

**Homme** – Non...

**Avocate** – Est-ce que vous possédez une hache...?

**Homme** – Non...

**Avocate** – Est-ce que vous vous êtes déjà habillé en femme ? (*Son portable sonne.*) Excusez-moi, je suis à vous tout de suite... Oui...? Ah, oui, mon chéri ! Ça va ? Non, j'ai rendez-vous chez le coiffeur à 17 heures, et j'ai une douzaine de clients à voir avant. Tu peux passer chez

le traiteur en rentrant pour notre petite soirée entre amis ? Je ne vais pas avoir le temps... Oh, j'ai invité le juge avec sa femme, le procureur avec sa maîtresse... Ça fait déjà trois. Non trois, la maîtresse du procureur, c'est la femme du juge. Oh, écoute, compte pour six, d'accord ? Merci, tu es un amour. Bisous, bisous. Moi aussi... Allez, à ce soir...

*Elle range son téléphone portable.*

**Avocate** – Alors, où en étions nous, Monsieur Hernandez ?

**Homme** – Sanchez...

**Avocate** – Excusez-moi, Hernandez, c'est le nom de ma femme de ménage. Ou Fernandez, je ne sais plus. Bon, donc, vous n'avez pas tué votre femme, et point barre, d'accord ? Croyez-moi, comme ça, on s'évite beaucoup de complications... Et en répondant toujours non quelle que soit la question, on est sûr de ne jamais se contredire. Vous avez autre chose à me dire, Monsieur Gomez ?

**Homme** – Euh... Oui...

**Avocate** – Ah, je vous ai encore piégé. La bonne réponse était non. Bon, il faut que je vous laisse, Monsieur Gonzalez. Le devoir m'appelle. J'ai encore beaucoup d'innocents comme vous à sauver aujourd'hui... On se revoit demain au procès ? Et encore une fois, ne vous en faites pas. Je suis convaincue de votre innocence, et je me fais fort de faire partager cette conviction à tous les membres du jury. *(Avec un air entendu)* D'ailleurs, je reçois le juge à dîner ce soir, et j'essaierai de lui glisser un petit mot en votre faveur entre la poire et le fromage. *(Pour elle-même)* Avant que la soirée ne commence vraiment à dérapier, comme la dernière fois... Allez, à bientôt Monsieur Marquez...

*L'avocate sort, aussi survoltée qu'elle était entrée. Le type reste là, perplexe. Puis il se retourne. On lit dans son dos sur sa combinaison orange une inscription « Service Entretien ».*

**Homme** – Bon, Djamel, qu'est-ce que tu fous avec l'échelle ? On ne va pas y passer la journée pour changer une ampoule, non plus !

## 240. Chrysanthème

*Deux personnages (hommes ou femmes), debout côte à côte sur scène face au public, regardent devant eux deux tombes qu'on imagine. Le premier lorgne du côté du second.*

**Un** – Bravo ! Voilà une tombe bien fleurie... C'est vraiment magnifique.

**Deux** – Merci... Mais c'est du travail, vous savez. Enfin, quand on voit le résultat, on oublie tout le reste...

**Un** – C'est sûr.

**Deux** – Et vos chrysanthèmes, ils viennent de chez le fleuriste d'à côté ?

**Un** – Pensez vous, je les cultive moi-même. Et attention, sans engrais, hein ?

**Deux** – Les chrysanthèmes bio, il n'y a que ça de vrai. (*Un temps*) Et... il est mort il y a combien de temps, le vôtre, si ce n'est pas indiscret ?

**Un** – Ça fera vingt ans exactement le 31 décembre.

**Deux** – Le 31 décembre ?

**Un** – Eh, oui... Un soir de réveillon. Vous imaginez comme j'avais le cœur à la fête...

**Deux** – Un os de dinde qui ne sera pas bien passé... ?

**Un** – Non, il s'est fait renversé par une voiture... Un chauffard en état d'ivresse, qui n'avait même pas son permis.

**Deux** – C'est eux qu'on devrait tuer... Enfin, il est mort sur le coup. Il n'a pas souffert.

**Un** – Et le vôtre ?

**Deux** – Il y a cinq ans aujourd'hui. C'est son anniversaire...

**Un** – Alors c'est tout frais... Ça fait un vide, hein ?

**Deux** – Ça, vous pouvez le dire... J'en ai pris un autre, mais on a beau dire. C'est pas pareil. Ça remplace pas.

**Un** – C'est sûr.

**Deux** – Et vous, vous en avez repris un ?

**Un** – Non. Je n'ai même pas eu envie. Je sais que ça n'aurait pas remplacé...

**Deux** – Enfin... La vie continue, malgré tout. Vous avez des enfants ?

**Un** – Trois. Mais ça non plus, ça remplace pas, hein ?

**Deux** – C'est pas pareil. Surtout quand ça grandit. Et que ça vous quitte.

**Un** – Eux, si ils n'étaient pas morts prématurément, ils nous auraient jamais quittés.

**Deux** – Et oui... Mais bon... Ils vivent moins longtemps que nous, on le sait. On devrait être préparés...

**Un** – Malgré tout, quand ça arrive, ça fait un choc. Vous l'aviez trouvé comment, le vôtre ?

**Deux** – Par internet.

**Un** – Ah, oui... Moi, à mon époque, ça n'existait pas encore... J'ai récupéré celui de la voisine. Elle n'en voulait plus.

**Deux** – Il y a des femmes comme ça... Elles en prennent un, et après elles se rendent compte que c'est pas ce qu'elles avaient imaginé... Alors elles préfèrent l'abandonner... C'est triste, mais bon. Heureusement que vous étiez là pour le récupérer... Je suis sûre qu'il a été très heureux avec vous, tout le temps qu'il a vécu...

**Un** – Vous avez une photo ?

**Deux** – Regardez, il y en a une, là, sur sa tombe.

**Un** – Ah, oui, c'est vrai, j'avais pas fait attention... Mon Dieu, comme il était beau... Avec ses



grandes oreilles...

**Deux** – Et encore, si vous l’aviez vu avec quelques années de moins. Avec le poil bien dru. Et le vôtre ?

**Un** (*lui montrant la tombe*) – Regardez...

**Deux** – Ah, oui... Tout frisé... Il avait une bonne tête...

**Un** – C’était un amour...

*Ils soupirent.*

**Un** – Bon, il va falloir qu’on y aille. Je crois qu’ils n’attendent plus que nous pour fermer.

**Deux** – Vous venez souvent ?

**Un** – Le plus souvent possible. Mais ça fait loin quand même... Et vous ?

**Deux** – Moi, j’habite à côté, heureusement. Je peux venir tous les jours...

**Un** – Alors on se reverra sûrement.

**Deux** – Si Dieu le veut.

*Ils commencent à partir.*

**Un** – Et le vôtre, il est mort de quoi ?

**Deux** – Oh... Une longue maladie, comme ils disent quand ils ne savent pas. À la fin, il souffrait tellement... J’ai dû le faire piquer.

**Un** – Allez, pensez que là où ils sont, ils ne souffrent plus.

**Deux** – Vous croyez qu’il y a un paradis pour eux aussi ?

**Un** – Allez savoir... Il y a bien des cimetières...

## 241. Champagne

*Une femme boit une coupe de champagne. On frappe à la porte.*

**Deux** (*off*) – C'est la police !

*La femme va ouvrir.*

**Une** – Entrez, je vous en prie. Je vous attendais.

*La deuxième femme entre.*

**Une** – Vous êtes toute seule ?

**Deux** – C'est-à-dire que... Mon collègue avait un truc à régler. On est en sous-effectif, vous savez...

**Une** – Rien de grave, j'espère ?

**Deux** – Non... Un dealer qui s'est fait bouffer par son pitbull.

**Une** – Il est mort ?

**Deux** – Qui ? Le pitbull ? Je plaisante, ne vous inquiétez pas... Mais le clébard lui a quand même sectionné un bras. Et il ne voulait pas lâcher le morceau. On a été obligé de l'endormir...

**Une** – Qui ? Le dealer ? Je plaisante...

*Elles se marrent.*

**Deux** – D'ailleurs, il est en bas, dans le panier à salade... J'espère qu'il ne va pas se réveiller trop vite...

*Un temps.*

**Deux** – Alors... c'est où ?

**Une** (*avec un geste du menton*) – À côté, dans la chambre.

**Deux** – Bon, ben je vais aller jeter un coup d'oeil, si vous permettez...?

*La policière disparaît un instant du côté opposé où elle est entrée.*

**Deux** – Ah, oui...

*Elle revient aussitôt après.*

**Deux** – Et... sans indiscretion, vous avez fait ça comment ? Parce qu'à vous voir, comme ça... Mais vous n'êtes pas obligée de me répondre, hein ?

**Une** – Avec un couteau-scie.

**Deux** – Un couteau-scie...?

**Une** – Un couteau électrique. À piles...

**Deux** (*impressionnée*) – Et vous comptiez... transporter les pièces détachées. Les mettre dans un sac poubelle, peut-être ?

**Une** – Je ne vous aurais pas appelée...

**Deux** – C'est vrai.

**Une** – Une coupe de champagne ?

**Deux** – C'est-à-dire que... Oh, et puis pourquoi pas après tout !

*Elle lui sert une coupe.*

**Une** – Merci. Bon, et bien... À la vôtre, alors.

*Elles boivent en silence.*

**Une** – Vous ne me passez pas les menottes ?

**Deux** – Vous n'aviez qu'un mari ?

**Une** – Oui.

**Deux** – Alors vous n'allez pas recommencer tout de suite.

*Echange de sourires.*

**Deux** – Il est bien frais... Excusez-moi, mais... pourquoi deux morceaux seulement ? Les piles étaient à plat...?

**Une** – Mon mari n'arrivait pas à choisir entre moi et sa maîtresse. J'ai opté pour un partage équitable.

**Deux** – Les hommes, ils sont tous pareils...

**Une** – Vous êtes mariée ?

**Deux** – Veuve.

**Une** – Je suis désolée...

**Deux** – Non, mais ce n'est pas grave, hein...

**Une** – Ne me dites pas que vous aussi...

**Deux** – Pensez donc... Je n'aurais jamais pu entrer dans la police... Ils sont un peu moins stricts sur le recrutement, maintenant, mais bon, un casier, c'est jamais un bon point... Non, mon mari est mort bêtement. D'une grippe...

**Une** (*compatissante*) – La grippe A...

**Deux** – Même pas ! Bêtement, je vous dis... Un jour, il est rentré avec un peu de fièvre. Je lui ai porté un grog, au lit. Le lendemain, il était mort.

**Une** (*plaisantant*) – Si j'attrape un rhume, je ne viendrai pas me faire soigner chez vous...

*Elles rient de bon cœur.*

**Une** – Encore un peu de champagne ?

**Deux** – Vous comprenez pourquoi je ne vous passe pas les menottes...

*Elle la ressert en souriant.*

**Deux** – Et vous la connaissez ?

**Une** – Qui ?

**Deux** – Sa maîtresse !

**Une** – Pas personnellement. Je sais seulement qu'elle travaille dans la police.

**Deux** – C'est pas vrai ! Une collègue ! Oh, vous savez, il y a des salopes partout. Même dans la police...

**Une** – Je peux vous poser une question ?

**Deux** – Allez-y...

**Une** – Vous croyez au hasard ?

**Deux** – Vous savez, dans mon métier...

**Une** – Alors croyez-moi, ce n'est pas par hasard que vous êtes ici.

**Deux** – Alexandre ?

**Une** – C'est mon mari.

**Deux** – Il m'avait dit qu'il était veuf lui aussi !

**Une** – Comme quoi, tout le monde peut se tromper.

**Deux** – Ça alors... Ça m'en fiche un coup. Je ne l'avais même pas reconnu, dites donc. Il faut dire que vous l'avez bien arrangé... Alors vous devez m'en vouloir, évidemment ?

**Une** – Il vous a menti, à vous aussi...

**Deux** – Quel salaud... Alors qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

**Une** – Je vous l'ai dit, on partage. Vous préférez le haut... ou les bas morceaux ?

**Deux** – C'est-à-dire que... C'est pas si simple... Il faut que j'écrive un rapport. Je vais avoir du mal à faire passer ça pour un accident domestique...

**Une** – Un suicide ?

**Deux** – Un type qui se fait hara-kiri avec un couteau à piles...?

**Une** – Dans ce cas, il faut faire disparaître le corps. Vous avez une idée ?

**Deux** – Le pitbull ?

**Une** – Ça fait quand même de sacrés morceaux...

**Deux** – C'est un gros pitbull.

**Une** – Je vais aller racheter des piles...

## 242. Oraison funeste

*Un personnage se recueille devant un cercueil ouvert, à côté duquel trône un vase sur un guéridon. Un autre arrive.*

**Deux** – Bonjour... (*Hésitant*) Tu me reconnais ? Dominique.

**Un** – Ah, oui, bien sûr... Ça fait tellement longtemps...

**Deux** – Dès que j'ai su, je suis venu.

**Un** – Oui. Moi aussi...

**Deux** – Je ne l'avais jamais revu depuis le collège. Je ne suis pas sûr que je l'aurais reconnu. Il a changé...

**Un** – Il est mort...

**Deux** – C'était un professeur inoubliable.

**Un** – La preuve. Trente après, on s'en souvient encore.

**Deux** – Il y a des enseignants, comme ça, qui vous marquent pour la vie.

**Un** – C'est sûr...

**Deux** – Je ne suis pas sûr que, sans lui, je me souviendrais encore par cœur de mes déclinaisons allemandes.

**Un** – C'était un excellent pédagogue...

**Deux** – Mmm... Un peu sévère peut-être...

**Un** – Ouais... Monsieur Furère...

**Deux** – On l'appelait Adolf.

**Un** – Ce n'était pas méchant...

**Deux** – Les enfants sont parfois cruels. C'était pour rire.

**Un** – C'est sûr qu'avec lui, on ne rigolait pas beaucoup...

**Deux** – Tu te souviens quand il t'avait cassé un doigt avec sa règle parce qu'il t'avait surpris à te le fourrer dans le nez ?

**Un** – Tu parles... Tiens regarde, j'en porte encore la marque. Et toi, quand il t'a suspendu au portemanteau pendant toute l'heure parce que tu avais confondu le datif et le génitif ?

**Deux** – J'en ai gardé une trace rouge autour du cou...

**Un** – Comme tu disais, il y a des enseignants qui vous marquent pour la vie.

**Deux** – Le voir étendu là, comme ça, avec sa petite moustache... Trente ans après...

**Un** – Ouais... Moi non plus, pour rien au monde, j'aurais manqué ça... Je vis à Madrid, maintenant... Et toi ?

**Deux** – À Los Angeles.

**Un** – Ce n'est pas tes déclinaisons allemandes qui doivent beaucoup te servir, à toi non plus... Enfin, c'est loin, tout ça.

**Deux** – Oui. C'était une autre époque...

**Un** – On ne va pas l'accabler, maintenant qu'il n'est plus là pour se défendre.

**Deux** – Tu as raison... Dieu ait son âme.

*Silence recueilli.*

**Un** – Il n'avait pas les yeux fermés, tout à l'heure... ?

**Deux** – Je ne sais pas. Oui, peut-être... Il me semble bien, si...

**Un** – J'ai l'impression qu'il nous regarde...

**Deux** – Avec le même regard mauvais qu’autrefois...

**Un** – Et s’il n’était pas vraiment mort...

*Prenant le vase l’autre assène un coup sur le crâne du mort.*

**Deux** – Voilà. Maintenant, on est sûr qu’il est mort.

**Un** – On pourrait avoir des ennuis, non ?

**Deux** – On ne pouvait pas le laisser risquer de se faire incinérer vivant.

**Un** – Tu as raison. C’est le dernier service qu’on pouvait lui rendre...

**Deux** – Il n’aimait pas trop les Juifs, non ?

*Ils s’apprêtent à s’en aller.*

**Un** – Et sinon, tu en as revu d’autres, du collègue ?

## 243. Consultation

*Un homme entre dans un cabinet de médecin. Le médecin est assis à sa table, occupé à remplir un papier.*

**Médecin** – Asseyez-vous, je vous en prie...

**Patient** – Merci.

**Médecin** – Alors... Qu'est-ce qui vous amène ?

**Patient** – Eh, bien... Je ne sais pas comment vous dire ça... Je... Je crois que j'ai attrapé La Mort...

**Médecin** – Oh, vous savez, en ce moment, on ne voit que ça... Il y a un virus qui traîne... Croyez-moi, ça défile... Alors ? Le nez qui coule... Un picotement dans la gorge... Un peu de fatigue...

**Patient** – Non, non, tout va très bien, Docteur... Je ne suis pas malade... Ce que je veux dire, c'est que... j'ai vraiment attrapé La Mort.

*Le médecin semble un peu déstabilisé.*

**Médecin** – Oui... (*Tenant de reprendre une contenance*) Bon, on va quand même vous prescrire un petit traitement préventif, au cas où... (*Il sort une ordonnance qu'il commence à rédiger comme un automate.*) Alors... Un petit cocktail de vitamines pour réveiller ce système immunitaire un peu endormi par le froid... Un sirop pour la gorge, une cuillerée à soupe matin, midi et soir... Du paracétamol à prendre uniquement en cas de maux de tête... (*Il tend l'ordonnance au patient.*) Voilà, avec tout ça, vous ne devriez plus être trop embêté cet hiver... (*Mais le patient ne prend pas l'ordonnance.*)

**Patient** – Je savais que ça n'allait pas être évident...

**Médecin** (*étonné*) – C'est un traitement tout à fait classique, vous savez. Comme j'en prescris au moins trente fois par jour actuellement...

**Patient** – Docteur, j'ai attrapé La Mort, elle est enfermée dans la Fiat Uno qui est garée dans mon garage à la Garenne-Colombes.

**Médecin** (*sortant de sa torpeur*) – Racontez-moi ça...

**Patient** – Eh, bien... Hier soir, j'ai décidé de mettre fin à mes jours...

**Médecin** – Mmm...

**Patient** – Les armes à feu, ce n'est pas trop mon truc. Et le gaz, ça peut-être dangereux pour les voisins. Il faut penser à ceux qui restent, quand même...

**Médecin** – Certainement...

**Patient** – Alors je suis allé dans mon garage. J'ai bien calfeutré la porte avec des serviettes mouillées, comme j'ai souvent vu faire dans les téléfilms du mercredi soir sur France 2. Et puis j'ai démarré ma Fiat Uno. Avec bien du mal, d'ailleurs. Elle fume comme un tracteur, et elle fait à peu près autant de bruit. C'est le pot catalytique. Il faudrait que je le change, mais bon... Bref en l'occurrence, c'était plutôt un avantage. Alors je me suis assis au volant. J'ai allumé la radio. Et j'ai laissé tourner le moteur. C'était France Inter. Enfin, ça n'a aucune importance, mais bon... Ils venaient d'annoncer la mort de Macha Béranger. Quand même, ça m'en a foutu un coup. Bref, je commençais à m'assoupir tranquillement pour ce qui devait être mon dernier sommeil, quand je l'ai vue dans le rétroviseur, assise derrière moi...

**Médecin** – Qui ?

**Patient** – La Mort !

**Médecin** – Ah, oui, bien sûr...

**Patient** – Je n'aurais pas dû être surpris à ce point là, La Mort, j'étais justement en train de

faire tout ce qu'il fallait pour la trouver. Mais vous savez ce qui m'a étonné ?

**Médecin** – Non...

**Patient** – C'est qu'elle ressemblait exactement à l'image qu'on se fait d'elle, justement.

**Médecin** – C'est-à-dire...

**Patient** – La grande cape noire, la faux, la panoplie complète, quoi ! C'est dingue. On se dit bon, tout ça, ce n'est qu'une image, et puis... Parce que personne ne l'a jamais vue, La Mort. Peut-être qu'elle existe, d'accord. Mais c'est comme Dieu. Peut-être qu'on le rencontrera un jour là-haut, mais personne n'en est jamais revenu avec des photos pour qu'on sache exactement à quoi il ressemble. Alors on se doute bien que même s'il existe, ce n'est certainement pas un vénérable vieillard avec les cheveux longs et une barbe blanche, qui ressemblerait vaguement au Père Noël ou à Georges Moustaki...

**Médecin** – Non, évidemment...

**Patient** – Eh ben c'est ça qui m'a foutu les jetons, tout d'un coup. De la voir là, comme ça. Exactement comme je l'avais imaginée...

**Médecin** – Oui, ça... Ça a dû vous faire un choc...

**Patient** – En tout cas, croyez-moi, ça m'a réveillé ! Je ne sais pas ce qui m'a pris, j'ai coupé le moteur, et je suis sorti de la voiture comme un fou en claquant la portière derrière moi. Et là, heureusement, j'ai eu le bon réflexe...

**Médecin** – Ah, oui... ?

**Patient** – J'avais encore la clef de ma Fiat Uno à la main. J'ai aussitôt appuyé dessus pour verrouiller les portes. Il n'y a plus grand chose qui marche, dans cette voiture, mais ça, ça marche encore. C'était un des premiers modèles à en être équipé à l'époque. J'ai même hésité à prendre cette option, je ne suis pas trop gadget, mais vous savez ce que c'est. C'était le seul modèle immédiatement disponible au garage. C'était ça ou attendre la livraison de la commande pendant des mois...

**Médecin** – Oui, je sais ce que c'est... Je viens de changer ma Mercedes, et j'ai dû prendre l'allume-cigare, alors que j'ai arrêté de fumer depuis cinq ans... Et croyez-moi, rien que l'option allume-cigare, sur une voiture comme ça... C'est presque le prix d'une Fiat Uno d'occasion... Oui, bon, et après ?

**Patient** – Après, j'étais sauvé ! Elle était enfermée là, dans la voiture. Sous mes yeux, je vous dis. Je la voyais très distinctement plaquer son espèce de burqa toute noire contre la vitre pour essayer de sortir. Mais, non ! Elle était prise au piège ! Vous vous rendez compte ? Dans ma Fiat Uno !

**Médecin** – Bon... Donc, vous ne voulez vraiment pas le sirop... ?

**Patient** – Mais vous ne comprenez pas ce que je vous dis ? J'ai attrapé La Mort !

**Médecin** – Si, si... Je... Je peux vous diriger vers un confrère, si vous voulez... ? Attendez, je dois avoir l'adresse là, dans mon répertoire...

*Il cherche sans trouver, puis décroche son téléphone.*

**Médecin** – Oui, Christelle. Vous pouvez me donner le numéro de téléphone du Docteur Müller ? À Sainte-Anne, oui... *(Il griffonne quelque chose sur un morceau de papier.)* Merci... *(Il raccroche et tend le morceau de papier au patient.)* Voilà, vous allez le voir de ma part, et vous lui expliquez ce qui vous arrive, d'accord ? Je suis sûr que cela va beaucoup l'intéresser...

**Patient** *(prenant le papier)* – Merci... Et pour ma Fiat Uno, comment je fais ?

**Médecin** – C'est-à-dire...

**Patient** – Ben, je vais en avoir besoin, maintenant... Je veux dire maintenant que j'ai décidé de ne pas me suicider au monoxyde de carbone... Comment je fais ? Si j'ouvre la portière, elle



va en profiter pour se barrer, La Mort. Et elle va se remettre à faucher aussi sec.

**Médecin** – On vous a volé quelque chose...?

**Patient** – La Mort, avec sa faux !

**Médecin** – Ah, oui, bien sûr...

**Patient** – C'est une responsabilité, quand même... D'ailleurs, vous avez vu ? Hier, aux informations : aucune annonce de décès de célébrité en fin de carrière. Aucun tremblement de terre dans un pays sous-développé. Aucun accident d'autocar scolaire... Évidemment, puisque la mort est enfermée dans ma voiture...

**Médecin** (*sans qu'on sache s'il plaisante ou pas*) – D'un autre côté, si elle y restait trop longtemps, vous vous rendez compte des implications. Ce serait une catastrophe pour les médias, les ONG, les pompes funèbres, le système de retraite par répartition, les acheteurs en viager...

**Patient** (*contrarié*) – Je sens que vous ne prenez pas au sérieux...

**Médecin** – Ne prenez pas mal ce que je vous dis, je ne mets absolument pas en cause la véracité de ce que vous venez de me raconter, mais vous êtes vraiment sûr que ce n'était pas quelqu'un d'autre, sur la banquette arrière ? Je ne sais pas moi... Votre femme, par exemple...

**Patient** – Ma femme ne porte pas la burqa ! Et d'ailleurs, on a divorcé l'année dernière. Ça m'en a foutu un coup, d'ailleurs. C'est une des raisons qui m'a poussé au bord du suicide...

**Médecin** – Eh bien, vous voyez ! Après tout, vous l'avez dit vous-même, vous commencez à être sérieusement dans le cirage... Le manque d'oxygène, ça peut provoquer des hallucinations... Regardez le jeu du foulard... Au moment de mourir, vous avez peut-être repensé à votre femme, à tous les bons moments que vous avez passés ensemble, et elle vous est apparue comme ça...

**Patient** – Avec une burqa et une faux...?

*Le médecin semble perplexe. Le patient réfléchit.*

**Patient** – C'est vrai que pour la burqa... C'était plutôt une sorte de foulard noir qu'elle avait noué autour du cou... Et pour la faux, je ne suis pas complètement sûr... Ça aurait aussi bien pu être un balai... Mais les sorcières aussi, ont des balais, et portent un foulard noir !

**Médecin** – Mouais...

**Patient** – Et puis comment expliquez-vous que ce matin, en retournant dans mon garage après une bonne nuit de sommeil, elle était toujours là, derrière la vitre arrière de ma Fiat Uno ? Elle a même essayé de me dire quelque chose...

**Médecin** – Ah, oui ?

**Patient** – Comme je n'entendais rien, elle a griffonné un truc sur un papier dans un langage cabalistique, qui ressemblait vaguement à du portugais et elle me l'a plaqué contre le pare-brise.

**Médecin** – Du portugais ?

**Patient** – Ça m'a un peu surpris aussi...

**Médecin** – Et qu'est-ce qui était marqué, sur ce papier ?

**Patient** – Ben je n'en sais rien, moi... Je ne comprends pas le portugais... Il faudrait que je demande à ma femme de ménage. Elle est portugaise, justement... Mais c'est bizarre, elle n'est pas venue ce matin, comme d'habitude... Non, je vous assure, Docteur. J'ai attrapé La Mort...

**Médecin** – Mmm... Je vais quand même vous prescrire un petit relaxant en attendant... Ça vous détendra...

**Patient** – Vous croyez...?

*Le médecin fait un signe d'acquiescement, et se met à griffonner quelque chose sur une*

*ordonnance.*

## 244. Double inconnu

*Un personnage, debout face au public, regarde une tombe. Un autre approche.*

**Deux** – Pardon, c'est bien la tombe de l'auteur inconnu ?

**Un** – Ah, non, celle-ci, c'est la tombe du soldat inconnu.

**Deux** – Vous êtes sûr ?

**Un** – Des fois c'est difficile de s'y retrouver... Comme il n'y a rien de marqué dessus... *(Sortant un papier)* Ils m'ont donné un plan, à l'entrée, mais bon... *(Chaussant ses lunettes)* Attendez voir. W28... Oui, c'est bien ça. Le soldat inconnu. Entre le génie méconnu et l'alcoolique anonyme. L'auteur inconnu, c'est juste derrière : X29...

**Deux** – Je me demande si c'était une si bonne idée que ça de les mettre tous dans le même cimetière...

**Un** – Oui, c'est ça. L'agent secret, c'est X27. *(Silence recueilli, chacun devant sa tombe)* C'était un parent à vous ?

**Deux** – Celui-là ou un autre. Allez savoir ! Je suis né de père inconnu...

**Un** – Ah, oui... *(Il regarde à nouveau son plan)* Le père inconnu... Non, décidément, je n'y comprends rien. Ils auraient au moins pu mettre un index alphabétique. Et puis ce tableau à double entrée avec ces chiffres et ces lettres, c'est d'un ridicule... On dirait une bataille navale ! A5, raté... C10, touché... B12, coulé...

**Deux** – Et vous ?

**Un** – Le soldat inconnu ? C'était mon père...

**Deux** – Vraiment ? Et... vous avez repris le flambeau ?

**Un** – Que voulez-vous ? La carrière des armes, chez nous, c'est une vieille tradition. On est soldat de père en fils. D'ailleurs, j'ai déjà ma place réservée dans le caveau familial.

**Deux** – Ah, parce qu'il y a des caveaux, aussi ?

**Un** – Vous ne le saviez pas ? Si, si, bien sûr ! Toute ma famille est enterrée là. Une longue lignée de militaires très discrets. Vous savez bien : la Grande Muette...

**Deux** – La grande mouette...?

**Un** – Muette ! La Grande Muette !

**Deux** – Ah, oui... J'avais compris mouette. Je pensais que vous étiez dans la marine. À cause de la bataille navale...

**Un** – Alors, comme ça, vous êtes en recherche de paternité ?

**Deux** – Oui.

**Un** – Et qu'est-ce que vous lui demanderiez, à votre père, si vous pouviez le rencontrer un jour ? Ici ou dans un autre monde ?

**Deux** – Ses papiers...?

**Un** – Oui...

**Deux** – Et vous ?

**Un** – L'autorisation de le fouiller ? Pour vérifier qu'il n'a pas d'arme sur lui...

**Deux** – Ce n'est pas facile tous les jours, vous savez, de ne pas savoir d'où on vient.

**Un** – C'est ce que je dis toujours à mes hommes, à la caserne. Quand on ne sait pas d'où on vient, on ne peut pas savoir où on va. Pour faire la guerre, il faut d'abord un bon plan. Et savoir le lire. Pourquoi pensez-vous que pendant des siècles, on a refusé les femmes dans l'armée ? Parce qu'elles sont infoutues de lire un plan ! Déjà qu'elles ont du mal avec une carte routière ou même une liste de courses, alors vous imaginez. Un plan de bataille... Et vous ? Vous faites quoi, dans la vie ?

**Deux** – Du théâtre.

**Un** – Ah, oui, le... Le théâtre.

**Deux** – Acteur.

**Un** – Oui.

**Deux** – Vous connaissez ?

**Un** – Non. Le spectacle vivant, comme on dit ? Moi c'est la grande muette, vous le spectacle vivant... Les étiquettes, ça permet quand même de s'y retrouver un peu, non ? Et... vous êtes un acteur célèbre ?

**Un** – Non... Je suis un acteur inconnu.

**Deux** – Bon. Eh, bien... Enchanté de ne pas avoir fait votre connaissance...

**Un** – Je ne vous dis pas au revoir...

**Deux** – Moi non plus.

*Le premier jette un regard sur une dernière tombe.*

**Un** – Tiens, celle-là, elle n'est même pas sur mon plan...

**Deux** – Attendez voir... (*Lisant*) C'est la tombe de... l'homme inconnu.

**Un** – L'homme inconnu...?

**Deux** – Un SDF, sûrement...

**Un** – Même les SDF ont droit à une dernière demeure...

*Le premier s'en va. Le deuxième reste seul.*

**Un** – Bon... Où j'en étais, moi...?

## 245. Mort de rire

*Un commissaire observe un légiste en train d'examiner un cadavre.*

**Policier** – À combien de temps remonte le décès, docteur ?

**Légiste** – Il est encore tiède. Je dirais deux ou trois heures.

**Policier** – C'est une femme de ménage qui a découvert le corps, affalé sur son siège.

**Légiste** – Mmm...

**Policier** – Vous savez de quoi il est mort ?

**Légiste** – Les analyses le confirmeront, mais je ne crois pas me tromper, commissaire, en affirmant que cet homme est mort de rire...

**Policier** – C'est assez inhabituel, en effet.

**Légiste** – Un rire profond. Un rire de gorge. Les zygomatiques ont lâché. Je ne vous fais pas un dessin.

**Policier** – Vous savez ce qui a pu provoquer cet éclat de rire fatal ?

**Légiste** – On l'a retrouvé dans son fauteuil, vous disiez. C'était chez lui, devant la télé... ?

**Policier** – Non.

**Légiste** – Au cinéma ?

**Policier** – Au théâtre.

**Légiste** – Encore plus surprenant. Habituellement, quand on retrouve un spectateur affalé sur son fauteuil à l'issue d'une représentation, c'est plutôt qu'il est en train de roupiller...

**Policier** – Vous êtes sûr que cet homme n'est pas simplement endormi ? Très profondément...

**Légiste** – Confondre un coma profond avec une mort clinique ? Allons, commissaire, vous me prenez pour un débutant. Si vous me disiez plutôt quel genre de pièce la victime était allée voir...

**Policier** – Mes hommes interrogent le directeur du théâtre et épiluchent *Pariscopes* pour confirmer ses déclarations... Mais on a déjà lancé un avis de recherche contre l'auteur présumé de la pièce pour homicide involontaire.

**Légiste** – Involontaire ?

**Policier** – D'après le directeur du théâtre, l'auteur croyait avoir écrit une tragédie... C'est du moins ce qu'il prétendra. Mais vous savez, je ne suis pas un débutant moi non plus. Je sais comment faire parler un suspect...

**Légiste** – Vous avez raison, commissaire. On ne peut pas laisser en liberté de pareils individus. Si on ne peut plus aller au théâtre sans craindre de pouvoir y mourir de rire...

**Policier** – On dirait qu'il est encore agité de quelques soubresauts. Vous êtes vraiment sûr qu'il est mort ?

**Légiste** – Ce sont les nerfs. Croyez-moi, commissaire. Cet homme est aussi mort qu'on peut l'être.

**Policier** – Vous croyez qu'il s'est vu mourir ?

**Légiste** – Pourquoi ? Vous pensez que son témoignage aurait pu faire avancer votre enquête ? Je plaisante... Vous savez, dans mon métier, avec tout ce qu'on voit... On a plutôt intérêt à dédramatiser... La semaine dernière, j'ai autopsié un type qui était mort d'ennui...

**Commissaire** – Au théâtre également ? Nous avons peut-être affaire à un tueur en série, qui changerait de mode opératoire à chaque fois pour brouiller les pistes...

**Légiste** – C'est vrai que de nos jours, il est plus courant de mourir d'ennui au théâtre que d'y mourir de rire. Non, c'était tout simplement à un dîner chez sa belle-mère...

**Commissaire** – Je vois... Vous pensez que l'autopsie pourra nous apprendre d'autres

éléments intéressants ?

**Légiste** – L'examen du bol alimentaire révèle qu'avant cette tragédie, la victime avait mangé dans un restaurant chinois. Des nems, plus précisément...

**Commissaire** – Des nems ?

**Légiste** – Je suis absolument formel sur ce point. Et ensuite du poulet au gingembre avec un riz cantonnais.

**Commissaire** – Pas de dessert ?

**Légiste** – Non. Mais vous savez, ce n'est pas très surprenant. Les desserts, dans les restaurants chinois...

**Commissaire** – Vous pensez que ça pourrait avoir un rapport quelconque avec le décès ?

**Légiste** – Aucun.

**Commissaire** – Bon...

*Le commissaire s'apprête à partir.*

**Commissaire** – Mort de rire... Et dire que je vais devoir annoncer ça à sa famille...

**Légiste** – Je comprends. Vous ne faites pas un métier facile, vous non plus... Venez donc dîner à la maison, un de ces soirs...? Il faut bien décompresser un peu de temps en temps...

**Commissaire** – Très bien... Je vais en parler à ma femme. (*Déstabilisé*) Je vous assure, on dirait qu'il est encore secoué de rire...

**Légiste** – C'est les nerfs, je vous dis...

## 246. Dehors

*Ils sont assis. Il lit et elle tricote. Ou l'inverse.*

**Elle** – Ça fait du bien d'être un peu tranquille.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Avec toute cette agitation qu'il y a dehors.

**Lui** – Oui.

**Elle** – On est bien mieux chez soi.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Je ne me souviens même plus quand c'était...

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – La dernière fois que je suis allée dehors !

**Lui** – Ah, oui. Dehors...

**Elle** – Et toi ?

**Lui** – Moi ?

**Elle** – C'était quand ?

**Lui** – La dernière fois que tu es allée dehors ?

**Elle** – La dernière fois que tu es allé dehors !

**Lui** – Ah, moi ! Dehors... Je ne sais pas... Ça devait être... Pour sortir le chien...

**Elle** – Le chien ? Il est mort.

**Lui** – Non ?

**Elle** – Il y a des années de ça.

**Lui** – Ah, oui... Je me disais, aussi... Ce chien ne pisse pas souvent...

**Elle** – Alors ?

**Lui** – Alors quoi ?

**Elle** – Quand es-tu sorti dehors pour la dernière fois ? Tu te souviens ?

**Lui** – Ah, moi ! Dehors... Je ne sais pas... Ça devait être... Pour sortir la poubelle...

**Elle** – La poubelle ?

**Lui** – Pourquoi pas la poubelle ?

**Elle** – On a un vide-ordures.

**Lui** – Ah, oui... Je me disais aussi... Cette poubelle ne se remplit pas très vite. Et le chien, il est enterré où ?

**Elle** – Dans le jardin.

**Lui** – Il a bien fallu que je sorte pour enterrer le chien. Le jardin, c'est dehors ?

**Elle** – Bah, non...

**Lui** – Ah...

**Elle** – Tu sais quoi ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Ça va te paraître étrange, mais... Je ne suis pas sûre d'être jamais vraiment sortie dehors... Le chien, il pissait sur la pelouse. Avant qu'on l'enterre en dessous...

**Lui** – Mmmm... Moi non plus... En tout cas, je ne m'en souviens pas. Je m'en souviendrais, non ?

**Elle** – Probablement.

**Lui** – En même temps, qu'est-ce qu'on pourrait bien aller faire dehors.

**Elle** – On est tellement tranquille ici. (*Bruit de sonnette*). Qu'est-ce que c'est ?

**Lui** – La sonnette...

**Elle** – Qu'est-ce que ça peut bien être...

**Lui** – Je vais voir...

*Il s'absente et revient un instant après.*

**Elle** – Alors.

**Lui** – C'était le facteur.

**Elle** – Ah... Qu'est-ce qu'il a dit ?

**Lui** – Rien. Il avait déjà disparu. Mais il a laissé une lettre.

**Elle** – Les facteurs font souvent ça. Je n'aime pas les lettres. J'ai toujours peur que ce soit une mauvaise nouvelle. C'est une mauvaise nouvelle ?

**Lui** (*regardant la lettre*) – C'est un faire-part.

**Elle** – De... ?

**Lui** – De décès.

**Elle** – Ah... Qui ?

*Il ouvre la lettre.*

**Lui** – Monsieur et Madame Dumortier.

**Elle** – Tous les deux ?

**Lui** – Apparemment.

**Elle** – On les connaissait ?

**Lui** – Ça me dit quelque chose. (*Il sort son portefeuille et en extrait une carte d'identité*) Tu vas rire, mais Monsieur Dumortier, c'est moi.

**Elle** – Alors je suis Madame Dumortier ?

**Lui** – Probablement.

**Elle** – On est mariés ?

**Lui** – En tout cas, on est morts.

**Elle** – Il faudrait leur écrire pour leur signaler que c'est une erreur.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Mais pour ça, il faudrait sortir dehors.

**Lui** – Je ne sais pas si j'aurais le courage.

**Elle** – On est tellement bien chez soi.

**Lui** – Tu crois que c'est une erreur... ?

*Elle fait un signe d'ignorance.*



## 247. Faire-part

*Une femme est en scène, désœuvrée. Éventuellement, en musique de fond, La Lettre à Élise. On sonne trois fois. Elle va ouvrir. Un facteur entre.*

**Denise** – Je savais que c'était vous.

**Facteur** – Le facteur sonne toujours trois fois !

**Denise** – Je n'ouvre pas la porte à tout le monde, vous savez. Avec tout ce qu'on voit maintenant...

**Facteur** – J'ai une petite lettre pour vous, Denise. *(Il fouille dans sa besace et en extirpe une missive qu'il lui tend)* Et voilà ! La lettre à Denise...

**Denise** *(prenant la lettre)* – Pour une fois que ce n'est pas une facture... Un petit ballon, comme d'habitude ?

**Facteur** – Allez ! Les ballons, je préfère les siffler que d'avoir à souffler dedans...

*Elle place une bouteille et un verre devant lui.*

**Denise** – Servez-vous. Vous connaissez la maison.

*Pendant qu'il se sert, elle jette un regard à l'adresse, et se décompose.*

**Denise** – C'est l'écriture de ma mère...

**Facteur** – En même temps, si elle vous écrit... C'est qu'elle n'est pas morte, pas vrai ?

*Denise ouvre la lettre fébrilement et la parcourt.*

**Denise** – Oh, mon Dieu... !

**Facteur** – Elle est morte ?

**Denise** – C'est plus grave que ça...

**Facteur** – Plus grave ?

**Denise** – Elle m'interdit de venir à son enterrement !

**Facteur** – Mais... elle n'est pas morte ?

**Denise** – Il faut croire qu'elle préfère me le dire avant...

**Facteur** – Ah oui, remarquez, c'est plus sûr. Ce n'est pas elle qui rédigera le faire-part. C'est vrai que ça ne serait pas banal.

**Denise** *(ailleurs)* – Pas banal ?

**Facteur** *(hilaré et déjà un peu bourré)* – Vous imaginez ? Mon enterrement aura lieu au cimetière du village, à dix heures précises. Ni fleurs, ni couronnes. Et merci de ne pas venir non plus.

*Denise lui lance un regard incendiaire.*

**Denise** – Vous trouvez ça drôle ?

**Facteur** *(se reprenant)* – Mais... vous êtes en mauvais termes avec votre mère, sinon ?

**Denise** – Pourquoi elle m'interdit de venir à son enterrement, à votre avis ?

**Facteur** – Je ne sais pas, moi... Elle veut peut-être vous éviter cette corvée... C'est vrai que les enterrements, en général...

**Denise** – Non, c'est la dernière chose qu'elle a trouvé pour me contrarier... Quand j'étais petite, déjà, elle m'interdisait tout... Fais pas ci... Fais pas ça... Ne mets pas les doigts dans ton nez... Ne dis pas de gros mots... Ne mets pas le chat dans la machine à laver... Je n'avais le droit de rien faire...

**Facteur** – Ah, oui...

**Denise** – Alors à dix-huit ans, j'ai quitté la maison... Je ne l'ai jamais revue depuis...

**Facteur** – La maison... ?

**Denise** – Ma mère !

**Facteur** – Eh ben, ce n'est pas très gai tout ça... Tiens, je m'en ressers un... Alors qu'est-ce que vous allez faire ?

**Denise** – Je m'étais bien jurée de ne pas aller à son enterrement, de toute façon.

**Facteur** – Alors comme ça, tout est bien qui finit bien. Enfin, je veux dire... Du coup vous n'y allez pas, et en même temps, vous respectez ses dernières volontés...

**Denise** – Vous plaisantez ! Ma mère m'interdit d'aller à son enterrement, et je lui obéirais ? Vous vous rendez compte ? Même morte, elle me donnerait encore des ordres ?

**Facteur** – Alors vous allez y aller ?

**Denise** – Je ne sais pas... D'un autre côté, est-ce que ce n'est pas un peu ça qu'elle a en tête...

**Facteur** – Ça... ?

**Denise** – Elle sait bien que le meilleur moyen pour que j'assiste à son enterrement, c'est de me l'interdire...

**Facteur** – Ah, oui, évidemment.

**Denise** – Qu'est-ce que vous feriez, vous, à ma place ?

**Facteur** – Alors là... Moi je m'entends plutôt bien avec ma mère... Surtout depuis qu'elle est morte... Mais la vôtre elle est toujours en vie. Ça vous laisse le temps d'y penser...

**Denise** – Oui...

**Facteur** – Elle a quel âge, votre mère ?

**Denise** – 48 ans.

**Facteur** – Ah ben alors... Vous avez toute la vie pour y réfléchir...

**Denise** – Oui... D'ailleurs, je me demande si ce n'est pas un peu ça qu'elle avait en tête...

**Facteur** – Bon, il va falloir que j'y aille, moi. C'est que j'ai d'autres lettres à porter. J'espère que ce sera des factures, c'est moins compliqué...

**Denise** – Un petit dernier pour la route ?

**Facteur** – Allez, mais le dernier alors...

## 248. Travelling

*Une femme est assise à un bureau. Un homme entre. Il feuillette quelques brochures. Le téléphone sonne.*

**Elle** – Agence Travelling, j'écoute ? Ah, Madame Sept mille huit cent vingt-quatre, justement, je pensais à vous. Vous allez bien ? Parfait... Et comment va Monsieur Sept mille huit cent vingt-quatre... Ah, très bien... Pour votre anniversaire de mariage...? Eh bien vous n'avez qu'à lui demander la lune ! Oh oui, pour une deuxième lune de miel, ça me paraît tout à fait approprié. Passez donc nous voir à l'agence, je vous donnerai la brochure... Parfait Madame Sept mille huit cents... Très bien, Madame Sept mille... Oui, Madame Sept... Bon, il faut que je vous laisse, maintenant, j'ai du monde. Moi aussi, Madame Sept mille huit cent vingt-quatre... Je peux vous aider, cher Monsieur ?

**Lui** – Je ne suis encore pas encore complètement décidé...

**Elle** – Je comprends. Il y a tellement de destinations possibles. Pas facile de faire son choix, n'est-ce pas ?

**Lui** – J'aimais beaucoup voyager... autrefois.

**Elle** – Je peux essayer de vous conseiller quand même... Vous pensiez plutôt à un voyage dans l'espace ? Dans le temps ? Les deux ?

**Lui** – Je vais vous paraître idiot, mais... je n'ai encore jamais voyagé dans le temps.

**Elle** – Vraiment ? La préhistoire est très à la mode, en ce moment, vous savez. Le Jurassique, surtout. Les safaris, depuis quelque temps, c'est de la folie. Une véritable tuerie ! Tout le monde veut revenir avec sa tête de tyrannosaure à accrocher au dessus de sa cheminée. Entre nous, même si une météorite n'avait pas causé l'extinction des dinosaures à la fin du crétacé, je crois que les touristes d'aujourd'hui auraient réussi à en venir à bout.

**Lui** – Je préférerais quelque chose d'un peu plus tranquille.

**Elle** – Je comprends. Je suis comme vous. Moi, la foule, en vacances... Le seul avantage, avec le Jurassique, c'est que c'est très peu réglementé.

**Lui** – Ah oui...?

**Elle** – Il n'y avait pas encore d'hommes sur terre à cette époque-là, et presque tous les animaux ont disparu dans cette partie de billard spatial au début du Tertiaire. À part les quelques rats dont nous sommes issus, bien sûr. L'impact du tourisme sur le présent est donc forcément très limité. Alors au Jurassique, on peut faire à peu près ce qu'on veut en toute impunité. Et croyez-moi, les gens ne s'en privent pas...

**Lui** – Et les douaniers du temps, ils ne font rien ?

**Elle** – Pensez-vous... Il n'y a même pas besoin de passeport temporel pour le Jurassique !

**Lui** – Je vous avoue j'ai une petite préférence pour les voyages à l'ancienne, tout de même. Je veux dire les voyages au sens géographique. Ça va vous paraître idiot, encore une fois, mais je ne suis encore jamais allé aux États-Unis d'Asie.

**Elle** – Écoutez, je ne voudrais pas être rabat-joie mais vous savez, maintenant, avec la mondialisation, c'est un peu partout pareil...

**Lui** – À ce point là...?

**Elle** – Les voyages autour de la planète, à part pour les hommes d'affaires... Ou alors une petite croisière dans le système solaire... Mais bon... Il faut avouer qu'il n'y a pas grand chose à faire à part prendre des photos depuis les hublots. On ne quitte pratiquement pas le vaisseau. Oh, bien sûr, c'est très confortable, je ne dis pas. Piscine, restaurant, casino, duty free... Mais c'est plutôt pour les personnes âgées, quand même... Justement, je viens de proposer une croisière sur la lune à une de nos meilleures clientes pour ses 5000 ans de mariage.

**Lui** – Je vois. Que me conseilleriez-vous, alors ?

**Elle** – Moi, je suis très fan des années 2000... Ce n'est pas très loin... Il y a très peu de touristes... Bien sûr, il faut se plier à quelques règles simples. Les douaniers du temps veillent au grain, c'est quand même assez strict. Mais ce n'est pas si contraignant que ça. C'est un peu comme le Jurassique, finalement...

**Lui** – Je ne suis pas sûr de vous suivre...

**Elle** – Pour des raisons inverses, évidemment. Comme c'est assez proche de nous, au fond, il suffit d'adopter la mode de l'époque, très élégante d'ailleurs, surtout pour les dames, et de renoncer pendant quelques temps à tout ce que nous a apporté le progrès, et vous passez tout à fait inaperçu. On se fond très facilement dans la population ! Non, je vous assure, c'est très marrant, les années 2000.

**Lui** – Vraiment ? C'est curieux, je n'en avais pas du tout cette image. Mais pourquoi pas, en effet...

**Elle** – Bon, pas pour s'y installer définitivement, bien sûr. Mais pour une semaine ou deux, c'est très dépaysant. Sans être trop fatigant, justement. Et puis on mangeait très bien dans les années 2000, croyez-moi. Pour ceux qui avaient la chance d'avoir quelque chose dans leur assiette, évidemment. Non, parce que le steak de brontosaure, je ne sais pas si vous avez déjà goûté, mais... Il faut aimer le gibier au départ, quand même, hein ? Non, un barbecue au Crétacé, c'est peut-être très folklorique, mais pour moi, ça ne vaut pas un Menu Big Mac dans un de ces premiers fastfoods traditionnels à l'ancienne... Je vous assure que dans les années 2000, ça avait un autre goût que les hamburgers lyophilisés qu'on nous fait avaler aujourd'hui...

**Lui** – C'est tentant, c'est vrai... Je n'aurais pas pensé à ça... Mais...

**Elle** – Oui... ?

**Lui** – Je pensais peut-être aussi à un voyage plus... définitif.

**Elle** – Je vois. Ce que nous appelons ici le dernier voyage.

**Lui** – Voilà...

**Elle** – Pourquoi pas... Si vous avez bien réfléchi...

**Lui** – J'y pense depuis quelque temps déjà.

**Elle** – Ah, c'est sûr que là, il vaut mieux ne pas se tromper. Parce que c'est un aller simple...

**Lui** – Je n'ai pas envie de revenir, je vous assure.

**Elle** – Il me faudra un certificat médical, n'est-ce pas.

**Lui** – Je l'avais apporté avec moi, au cas où...

**Elle** – Quand souhaiteriez-vous partir ?

**Lui** – Eh bien... Maintenant, si possible. Quand on est décidé, n'est-ce pas, à quoi bon attendre ?

**Elle** – Très bien, alors je regarde... (*Elle pianote sur son ordinateur*) Oui, ce matin, ça ne pose pas de problème. Je peux voir ce certificat médical ? Il faudra que vous me laissiez votre passeport, aussi. Vous n'en n'aurez plus besoin de toute façon...

*Il lui tend les documents qu'elle examine un par un.*

**Elle** – Parfait. Tout ça m'a l'air parfaitement en ordre Monsieur... Dumortier. Je vois que n'êtes pas encore passé au numérique, vous non plus. Je devrais vous gronder...

**Lui** – Maintenant, ça ne vaut plus la peine, pas vrai.

**Elle** – Vous avez raison... Vous n'avez pas de bagages ? Je plaisante... Pour détendre un peu l'atmosphère... Parce que c'est une décision importante, Monsieur Dumortier...

**Lui** – J'en ai parfaitement conscience.

**Elle** – Maintenant, c'est vrai que c'est un voyage qui fait rêver... et qui ménage sans doute encore bien des mystères. Un voyage qui nous est de plus en plus demandé, d'ailleurs, je vous l'avoue. Depuis qu'on a obtenu l'autorisation de proposer ce genre de prestations. Qu'est-ce

que vous voulez ? Les gens sont déjà allés partout. Ils sont revenus de tout.

**Lui** – Ce voyage-là, au moins, on n'en revient pas.

**Elle** – Vous commencez à vous sentir un peu à l'étroit avec nous, c'est ça ?

**Lui** – Disons que... je me sens un peu las, surtout.

**Elle** – Je comprends... L'immortalité, ça a du bon, bien sûr. Mais c'est vrai qu'on finit par s'en lasser...

**Lui** – Surtout quand ça dure trop longtemps.

**Elle** – Très bien... Alors... il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bon voyage, Monsieur Dumortier...

*Elle sort un pistolet d'un tiroir et le pointe sur lui. On entend deux coups de feu assourdis par un silencieux, façon Tontons Flingueurs.*

**Elle** – Je ne devrais pas, mais ça me fait toujours rire, ce bruit. Je ne sais pas pourquoi...

## 249. Double vie

*Un bureau notarial. Une femme arrive, en tenue deuil. Elle hésite, puis s'assied. Au bout d'un moment, elle se penche vers le bureau pour voir les documents qui sont posés dessus, avant de se raviser. La curiosité étant trop forte, elle se penche à nouveau et avance une main hésitante pour saisir une enveloppe. Arrive alors une autre femme, également en tenue de deuil. Elle semble surprise en voyant l'autre, qui ne s'est pas aperçue de son arrivée. La nouvelle venue tousse pour signaler sa présence, et l'autre sursaute.*

**Femme 1** – Vous m'avez fait peur...

**Femme 2** – Je suis vraiment désolée. Mais je ne savais pas que... (*Lui tendant la main et se présentant*) Agnès...

**Femme 1** – Vous connaissez mon nom ?

**Femme 2** (*étonnée*) – Euh... Non, Agnès, c'est moi. La veuve du défunt.

**Femme 1** – Quoi ?

**Femme 2** – Vous vous appelez aussi Agnès ?

**Femme 1** – Mais c'est moi, la veuve !

**Femme 2** – Pardon ?

**Femme 1** – Pour qui elle se prend, cette morue ?

**Femme 2** – Tu peux répéter ça pouffiasse ?

*Elles s'appêtent à se sauter à la gorge quand le notaire arrive un gobelet de café à la main.*

**Notaire** – On vous a proposé un café ?

*Les deux femmes reprennent une contenance plus digne.*

**Femme 1** – Merci, ça ira.

**Femme 2** – On est déjà assez énervées comme ça.

**Notaire** – Je vous en prie, asseyez-vous... (*Les deux femmes se rasseyent.*) Et tout d'abord, permettez-moi de vous présenter toutes mes condoléances.

*La première femme verse une larme. Le notaire lui tend une boîte de mouchoirs en papier et elle en prend un.*

**Femme 1** – Merci.

*L'autre femme lève les yeux au ciel avec un air excédé.*

**Notaire** – Très bien, alors puisque nous sommes au complet, je crois que nous allons pouvoir procéder à l'ouverture du testament.

**Femme 1** – Au complet ?

**Notaire** – À moins que nous n'attendions une troisième Agnès...

**Femme 2** – Excusez-moi, mais je crois qu'il y a un petit malentendu...

**Notaire** – J'y viens tout de suite, chère Madame, rassurez-vous... (*Il saisit l'enveloppe posée sur son bureau et tousote pour s'éclaircir la voix.*) J'irai droit au but. Comme votre présence conjointe dans ce bureau vous l'aura déjà fait subodorer, Monsieur Barbarin, avant sa mort, avait une double vie.

**Femme 1** – Une double vie ?

**Femme 2** – Je vous assure que nous n'avions rien subodoré du tout jusque là...

**Notaire** – Quoi qu'il en soit, suite à sa disparition brutale dans des circonstances aussi obscures que douloureuses, Monsieur Barbarin laisse derrière lui deux veuves et deux orphelins... prénommés tous deux Baptiste.

**Femme 1** – Votre fils s'appelle aussi Baptiste ?

**Notaire** – C’est vrai que pour un homme qui mène une double vie, choisir deux femmes qui portent le même prénom et baptiser tous ses enfants Baptiste, cela peut éviter de commettre pas mal d’impairs...

**Femme 2** (*anéantie*) – C’est clair...

**Notaire** – Donc, il apparaît que le patrimoine de votre époux commun était principalement constitué d’une maison à Tarascon-sur-Rhône et d’une autre à Tarascon-sur-Ariège. C’est d’ailleurs au cours d’un de ses nombreux déplacements entre ces deux villes que Monsieur Barbarin aurait été emporté avec sa voiture par une rivière en crue lors d’un violent orage.

*Les deux femmes échangent un regard hostile.*

**Notaire** – Sans attendre, je vais vous lire les dernières volontés du défunt. (*Il ouvre l’enveloppe*) Tout d’abord, en ce qui concerne ses obsèques, Monsieur Barbarin a émis le souhait d’être incinéré. Pour cela au moins, vous n’avez aucun souci à vous faire. Monsieur Barbarin était apparemment un homme très organisé, et il a tout prévu. Je vous communiquerai tout à l’heure les détails de...

*Faisant un faux mouvement, le notaire renverse son café sur le testament.*

**Notaire** – Et merde... (*Il prend un mouchoir en papier et éponge le café renversé sur le testament.*) Pardon... Je vais arranger cela tout de suite, ne vous inquiétez pas, et je poursuis la lecture du testament... En espérant que ce torchon soit encore à peu près lisible... (*Il jette un regard sur le document.*) Bon, donc, en gros... Je vous résume... Monsieur Barbarin lègue sa maison de Tarascon à...

**Femme 1** – Tarascon-sur-Rhône ou Tarascon-sur-Ariège ?

**Notaire** – Je vous avoue qu’avec le marc de café, je n’arrive pas à lire ce qu’il y a d’écrit exactement derrière Tarascon... Quoi qu’il en soit, Monsieur Barbarin lègue cette maison à sa femme Agnès et à son fils Baptiste.

**Femme 2** – Quelle Agnès ?

**Femme 1** – Quel Baptiste ?

**Notaire** – Là, je vous assure qu’il n’a pas précisé...

**Femme 2** – C’est incroyable !

**Femme 1** – Mais alors comment vous voulez-vous que...

*Le téléphone du notaire sonne et il répond.*

**Notaire** – Excusez-moi un instant... Oui ? Non ? Ah oui ? Ah non ! Bon... Bon... Bon... Merci... (*Il raccroche.*) Alors j’ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

**Femme 2** – Je vous avoue que je serais assez curieuse de savoir quelle pourrait bien être la bonne...

**Notaire** – Votre mari n’est pas mort noyé dans l’Ariège, comme on avait pu le croire dans un premier temps...

*Les deux femmes échangent un regard, consternées.*

**Notaire** – Selon les derniers rebondissements de l’enquête, Monsieur Barbarin aurait pu remonter sur la rive après avoir été malencontreusement précipité dans la rivière par une bourrasque en promenant son chien nommé Toby. Un chien dont apparemment, il ne se séparait jamais.

**Femme 1** – Notre chien aussi s’appelle Toby !

**Femme 2** – C’est le même...

**Notaire** – Pour ce qui est des chiens, en tout cas, il semblerait en effet que votre mari n’était pas polygame...

**Femme 1** – Alors ce salaud est encore vivant ?

**Notaire** – C’est là où j’en arrive à la mauvaise nouvelle... Il a pu reprendre place à bord de sa

voiture et continuer sa route. En revanche le véhicule a été projeté dans le Rhône par un nouveau coup de mistral en arrivant à Tarascon. La gendarmerie vient de repêcher sa Twingo dans le fleuve il y a quelques minutes.

**Femme 2** – Le Rhône, donc.

**Femme 1** – Évidemment, le Rhône ! À Tarascon-sur-Rhône ! Il faut la mettre sous tension, celle-là, elle n'a pas l'électricité à tous les étages !

*L'autre femme lui lance un regard meurtrier.*

**Notaire** – Monsieur Barbarin n'a vraiment pas eu de chance. Il est évident qu'il aurait mieux fait de ne pas prendre sa voiture ce jour là.

**Femme 1** – C'était l'anniversaire de mon Baptiste...

**Femme 2** – Du mien aussi...

**Notaire** – La loi des séries sans doute. Je parle de cette double noyade, bien sûr...

**Femme 2** – Il faut croire que lorsqu'on a une double vie, on est aussi destiné à mourir deux fois.

**Notaire** – Même si, selon la célèbre maxime d'Héraclite : on ne se noie jamais deux fois dans le même fleuve. (*Un temps*) Je plaisante...

**Femme 1** – Mais alors c'était quoi la bonne nouvelle ?

**Notaire** – La bonne nouvelle, c'est qu'on a retrouvé le chien Toby, et qu'il est bien vivant. Nous pourrions toujours envisager une garde partagée...

**Femme 1** – Et c'est tout ce qu'il y a dans le testament ?

*Silence embarrassé.*

**Notaire** – Oui... Ah, non, pardon... Attendez une minute... Voici la musique que votre mari a choisi pour accompagner sa crémation.

*Il appuie sur une télécommande et on entend les premières paroles de la chanson « Allumer le Feu ». Plus quelques aboiements.*



## 250. Tunnel

*Deux hommes (ou deux femmes), debout côte à côte, regardent droit devant eux.*

**Un** – Alors ça y est, c'est la fin.

**Deux** – On dirait...

**Un** – Tu crois qu'il y a quelque chose, après ?

**Deux** – Va savoir...

**Un** – Franchement, je n'y crois pas trop.

**Deux** – On verra bien...

**Un** – On n'était pas si mal, ici. Ce n'était pas le paradis, mais bon... Ce n'était pas l'enfer non plus.

**Deux** – Comme on dit. On sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on trouve.

**Un** – Ça y est, je crois que j'aperçois quelque chose.

**Deux** – Moi aussi...

**Un** – On dirait un tunnel.

**Deux** – Avec une lumière aveuglante au bout.

**Un** – Jusque là, ça ressemble à ce qu'on nous avait dit...

**Deux** – Je ne sais pas si c'est bon signe.

**Un** – C'est plutôt étroit. On ne va jamais pouvoir passer à deux...

**Deux** – Vas-y le premier, je te couvre.

**Un** – Courageux, mais pas téméraire...

**Deux** – De toute façon, on ne peut pas rester ici, alors...

**Un** – Oui, je crois qu'on ne va pas tarder à être expulsés...

**Deux** – OK, j'y vais...

**Un** – Tu me racontes ?

**Deux** – Attends, je suis coincé... Ça y est, je vois la sortie !

**Un** – Alors ?

**Deux** – Tu ne vas jamais me croire...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ça ressemble à une chambre d'hôpital...

**Un** – On ne serait pas vraiment mort alors ?

**Deux** – C'est pire que ça...

**Un** – Comment, pire ?

**Deux** – Ce n'est pas vraiment un hôpital...

**Un** – C'est quoi alors ?

**Deux** – Il y a un abruti qui me regarde sortir. Avec un sourire idiot... Putain, on est dans une maternité !

**Un** – Oh, non... Ça ne va pas recommencer...

**Deux** – Ça me donne envie de pleurer...

*Bruit d'un bébé qui pleure.*

## 251. Fin de séries

*Deux femmes (ou deux hommes) sont assises de chaque côté d'une table, avec chacune un texte relié à la main.*

**Une** (avec un air affligé) – On a bien fait de ne pas faire venir l'auteur, hein ? Parce qu'il y a encore pas mal de boulot.

**Deux** (avec un air entendu) – Ouh là...

**Une** – Sa première pièce était très bien, pourtant. Très drôle. Je ne comprends pas...

**Deux** – La deuxième est toujours plus difficile à écrire. C'est connu...

**Une** – Mmm...

*La première commence à feuilleter le texte, et lit en silence avec un air sinistre. La deuxième lit également en diagonale, tout en observant la première par en dessous de façon à tourner les pages en même temps qu'elle. La première s'interrompt pour prendre l'autre à témoin*

**Une** – Regardez, on en est déjà à la page trois, et on n'a pas encore ri une seule fois.

*La deuxième opine avec un air navré.*

**Deux** (avec un sourire commercial) – Vous voulez un café ?

*L'autre ne prend même pas la peine de lui répondre non, et continue à lire et à tourner les pages. Elle s'arrête soudain sur une réplique et se met à se marrer.*

**Une** – Alors ça, en revanche, c'est très marrant...

*Elle continue à rire sous le regard de la deuxième, qui ne sait plus à quelle page en est l'autre, et qui essaie de le vérifier en lorgnant sur le texte d'en face.*

**Une** (voyant que l'autre ne se marre pas) – Vous ne trouvez pas ça drôle, vous ?

*L'autre vient enfin de retrouver la réplique en question.*

**Deux** – Si, si... (Se forçant à se marrer, avec un peu de retard à l'allumage) C'est vraiment excellent. Là, on retrouve tout à fait la veine de sa première pièce...

*La première reprend son sérieux, et recommence à tourner les pages au fur et à mesure de sa lecture.*

**Deux** (s'enhardissant) – Ah, ça aussi, c'est mal non plus...

*Elle se marre avec sincérité d'une manière très démonstrative, sans pouvoir s'arrêter. Jusqu'à ce qu'elle s'aperçoive que l'autre l'observe avec un air consterné.*

**Une** – Vous trouvez ça drôle, vous ?

**Deux** – Non, enfin. C'est vrai que ce n'est pas très fin, mais...

**Une** – Ah, bon, parce que là, vous commenciez à m'inquiéter un peu... Personnellement, je ne supporte pas ce genre d'humour.

**Deux** – Il faut reconnaître que c'est assez lourd, il nous avait habituées à mieux, c'est sûr...

*Les deux femmes continuent de tourner les pages en cadence au rythme de leur lecture. Elles s'arrêtent spontanément toutes les deux à la même page, et commencent à être prises d'un rire profond allant croissant en intensité. Elles rient ensemble aux larmes pendant un bon moment. La première commence à se calmer peu à peu, imitée par l'autre.*

**Une** – Non, il faut avouer que ça, c'est vraiment très drôle... (Elle reprend son air sinistre.) Bon, nous ça nous fait rire parce que... (Avec un air préoccupé) Mais est-ce que ça va vraiment faire rire le public ?

**Deux** – Ce n'est pas sûr...

**Une** – Voilà !

**Deux** – Un peu trop décalé, peut-être.

**Une** – Non, il faudrait quelque chose d’impertinent, mais d’un peu plus...

**Deux** – Consensuel.

**Une** – Mmm...

*La première semble réfléchir, et l’autre l’observe avec prudence, hésitant à intervenir.*

**Une** – Je pensais à un truc...

**Deux** – Oui...

**Une** – Est-ce que ce ne serait pas plus drôle pour les gens si le héros était Martiniquais ?

**Deux** (*prise de court*) – Martiniquais...

**Une** – Vous voyez comment sont les Antillais ?

**Deux** – Euh... Oui, très bien. Mon conjoint est de la Guadeloupe...

**Une** – Cette nonchalance, cette animalité... (*Se marrant*) Cet accent à mourir de rire... C’est drôle, l’accent antillais, non ? Ça, c’est un truc qui peut faire rire le grand public. C’est la crise, les gens ont envie de se marrer, bon sang !

**Deux** – De passer une bonne soirée, et de ne pas se prendre la tête.

**Une** – Moi je dis, un Martiniquais, sinon rien. Vous voyez ça avec l’auteur ?

**Deux** – Pas de souci, je m’en occupe.

**Une** – On lui a déjà versé un à-valoir. Il peut bien avaler ça aussi, non ?

**Deux** – Vous ne voulez toujours pas de café ?

**Une** – Là, je crois qu’on tient vraiment quelque chose.

**Deux** – Ça change complètement l’angle de la pièce.

**Une** – Je suis sûre qu’on va faire un tabac. Comme quoi, parfois, il suffit de pas grand-chose. Encore faut-il le trouver...

**Deux** – C’est un métier, comme dirait l’autre.

**Une** – Vous vous souvenez de sa première pièce ?

**Deux** – Celle où il raconte la mort de son père.

**Une** – Si je n’avais pas insisté pour que ça se passe à l’âge des cavernes...

**Deux** – Et que le héros soit belge.

**Une** – Ah, oui, je ne me souvenais plus de ça... C’est vrai que l’accent belge...

**Deux** – C’est toujours d’un effet garanti...

**Une** – Bon, je crois qu’on ne fera pas mieux avec ça...

*Elle referme enfin le document relié, et regarde sa montre.*

**Deux** – Ouh là... Il faut que je me sauve, moi. J’ai rendez-vous avec un emmerdeur dont je n’arrive pas à me défaire... Ah, et il a appelé ça comment, au fait ?

*Elle regarde le titre en couverture.*

**Une** (*lisant, incrédule*) – *Chronique d’une vie laborieuse...*

**Deux** – J’étais sûre que ça ne vous plairait pas, mais j’ai préféré ne rien dire, pour ne pas vous influencer.... Moi aussi, je trouve que c’est un très mauvais titre...

**Une** – *Chroniques d’une vie laborieuse...* Et pourquoi pas *Chroniques laborieuses*, tant qu’on y est ?

**Deux** – Ah, oui, c’est... C’est plus court.

**Une** – Je plaisantais...

**Deux** – Évidemment.

**Une** – Non, il faut quelque chose de plus accrocheur.

**Deux** – Un titre qui donne aux gens l’envie de venir voir la pièce.

*La première semble réfléchir.*

**Une** – Pourquoi pas *Strip Poker* ? C’est un titre accrocheur, ça. On a envie de venir voir la pièce. Enfin, après, ça dépend de la distribution, bien sûr...

**Deux** – Ah, oui, c’est... C’est accrocheur...

**Une** – Mais...?

**Deux** – C’est déjà le titre que vous avez donné à sa première pièce...

**Une** – Quelle pièce ?

**Deux** – Celle où il raconte la mort de son père.

**Une** – Ah...

*Elle réfléchit à nouveau.*

**Une** – *Strip Poker* deux...?

*L’autre a du mal à feindre l’enthousiasme.*

**Une** – Non... Il faudrait un truc plus... Un prénom, peut-être... Comme le héros est Martiniquais... Aimé, par exemple ?

**Deux** – Pourquoi pas...?

**Un** – C’est le nom d’un comédien avec qui j’ai eu le malheur de coucher après lui avoir promis d’en faire une vedette... Si je lui donne le rôle titre... Ce serait un moyen de m’en débarrasser. C’est un très mauvais coup, en plus...

**Deux** – Ah...

**Une** – Maintenant, Aimé... Il faut reconnaître que c’est vraiment un prénom à la con... Comment s’appelle votre mari ?

**Deux** – Aimé.

**Une** – Ah... Remarquez, *Chroniques d’une vie laborieuse*, c’est pas si mal, finalement, hein ?

**Deux** – C’est vrai qu’on s’y fait.

**Une** – Quand on l’a répété une douzaine de fois. *Chroniques d’une vie laborieuse*... Allez, c’est vendu. Cette fois, on ne pourra pas dire que je n’ai pas respecté les volontés de l’auteur.

**Deux** – Vous pouvez même dire les dernières volontés.

**Une** – Ah, oui ? Pourquoi ça ?

**Deux** – Ah, vous n’êtes pas au courant ? L’auteur s’est suicidé hier soir.

**Une** – Non...?

**Deux** – Je crois qu’il ne s’était jamais vraiment remis de la mort de son père.

**Une** – Alors c’est sa dernière pièce...

**Deux** – Selon toute probabilité...

**Une** – Je pense qu’on va faire un tabac. Un auteur mort, ça se vend toujours beaucoup mieux qu’un auteur qui vivote.

**Deux** – Le malheur des uns...

*Elles commencent à s’en aller.*

**Une** – J’espère que les ayants droit ne seront pas trop casse-couilles...?

**Deux** – Une vieille tante, je crois.

**Une** – Il paraît que les cheveux continuent à pousser, quand on est mort. Vous le saviez ?

**Un** – Non...

## **Pour de vrai et pour de rire**

S'il est parfois difficile de démêler le vrai du faux, on peut prendre un malin plaisir à les entremêler. Pour de rire.

## 252. La fête des morts

*Une tombe, avec un portrait du défunt et une plaque « À la mémoire de Jacky ». Par terre un vieux journal. Deux personnages arrivent l'un après l'autre, chacun avec un pot de fleurs, qu'ils déposent maladroitement devant la tombe. Ils semblent ne pas se connaître, et ils ont l'air embarrassés. Silence.*

**Un** – Toutes mes condoléances.

**Deux** – Merci...

**Un** – Vous êtes de la famille, sans doute...?

**Deux** – Euh... non, pas vraiment. Et vous ?

**Un** – Moi non plus.

*Ils regardent autour d'eux pour vérifier qu'ils sont bien seuls.*

**Deux** – On est peut-être en avance.

**Un** – Oui...

**Deux** – Ou en retard.

**Un** – C'est étonnant qu'on soit si peu nombreux.

**Deux** – Pourtant... c'était quelqu'un de très apprécié.

**Un** – Oui.

**Deux** – Vous le connaissiez ? Enfin, je veux dire... vous le connaissiez bien ?

**Un** – Pas plus que ça, en fait... Et vous ?

**Deux** – Moi non plus. D'ailleurs, je vous avoue que je ne sais pas très bien ce que je fais là.

**Un** – C'est toujours un peu ce qu'on se dit quand on assiste à un enterrement, non ?

**Deux** – Oui... On vient pour faire plaisir et puis... on finit par se demander ce qu'on fait là.

**Un** – Pourtant, je m'étais bien juré de ne plus assister à aucun enterrement.

**Deux** – Oui, moi aussi... Sauf le mien, évidemment.

**Un** – On a quand même bien fait de venir... sinon il n'y aurait eu personne.

*Un temps.*

**Deux** – C'est bien triste...

**Un** – Ce n'est pas un âge pour mourir, c'est sûr.

**Deux** – Il avait quel âge, exactement ?

**Un** – Exactement... je ne sais pas. Mais il n'était pas si vieux que ça, non ? D'après sa photo, en tout cas...

**Deux** – C'est peut-être une vieille photo.

**Un** – Peut-être... Vous avez remarqué ? Quand on met une photo sur une tombe, en général, on choisit une photo du défunt quand il était encore jeune et en bonne santé.

**Deux** – C'est vrai. Une photo de lui avant sa maladie ou... son accident.

**Un** – Ou... sa décrépitude.

*Un temps.*

**Deux** – D'ailleurs, il est mort de quoi, au juste ?

**Un** – Ah, je ne sais pas...

**Deux** – Ce qu'on sait, c'est qu'il est mort.

**Un** – C'est même la seule chose qu'on sait de lui avec certitude.

*Silence.*

**Deux** – Elles sont très belles, vos fleurs.

**Un** – Les vôtres aussi.

**Deux** – Ce sont les mêmes, non ?

**Un** – On a dû les trouver au même endroit.

**Deux** – Oui...

**Un** – J'ai trouvé les miennes sur une tombe, pas très loin d'ici. Je n'avais pas pensé à acheter des fleurs alors... j'ai pris celles-ci en passant.

**Deux** – Ah, oui...

**Un** – Et vous ?

**Deux** – Pareil. Je n'avais pas d'argent sur moi... Je les ai ramassées sur une tombe, un peu plus loin, là-bas.

**Un** – Les fleurs, c'est devenu tellement cher, de nos jours.

**Deux** – Et puis bon, celui à qui on les a volées n'ira pas se plaindre à la police.

*Le regard de l'autre tombe sur le journal, par terre.*

**Un** – Je ne sais pas ce qu'il fait là, ce journal... Ils auraient pu le ramasser...

*Il ramasse le journal et regarde la une.*

**Deux** – Il n'est pas très bien entretenu, ce cimetière. Je ne sais pas s'il y a un gardien. N'importe qui peut voler des fleurs sur la tombe d'un inconnu.

**Un** – Tiens c'est curieux, il y a sa photo en première page...

**Deux** – Sa photo ?

**Un** – C'est au sujet de sa disparition...

**Deux** – Et alors ? Il est mort comment ?

*L'autre parcourt l'article.*

**Un** – Un carambolage, apparemment.

**Deux** – Ah oui... ?

**Un** – Il avait trois grammes d'alcool dans le sang, il roulait trop vite, il a franchi une ligne jaune, et il a pris de plein fouet la voiture qui venait en face.

**Deux** – Ah merde.

**Un** – Celle qui venait juste derrière n'a pas eu le temps de freiner non plus.

**Deux** – Plusieurs victimes, donc...

**Un** – Avec lui, ça fait trois.

**Deux** – Tout ça à cause d'un chauffard...

**Un** – Si j'avais su... je ne suis pas sûr que je serais venu.

**Deux** – Non, moi non plus...

**Un** – Mais est-ce qu'on avait le choix ?

*Ils échangent un regard énigmatique. Nouveau silence. Un troisième personnage apparaît.*

**Deux** – Ah... voilà quelqu'un d'autre.

**Un** – La famille, sans doute.

*Le troisième personnage s'approche. C'est celui dont on voit le portrait sur la tombe.*

**Deux** – Ça doit être son frère, il lui ressemble un peu.

**Trois** – Bonjour... Merci d'être là... Enfin, je veux dire...

**Deux** – Non, non... C'est normal.

*Ils se recueillent un instant en silence.*

**Trois** – Vous ne m'en voulez pas trop, j'espère...

*Les deux autres échangent un regard étonné.*

**Un** – Pourquoi est-ce qu'on vous en voudrait? Ce n'est pas vous qui l'avez tué, j'imagine...

**Trois** – Non bien sûr... Encore que, d'une certaine façon...

**Un** – Ah oui...?

**Trois** – En tout cas, merci pour les fleurs.

**Deux** – Il n'y a pas de quoi, je vous assure...

**Un** – C'est la moindre des choses... (*Un temps*) Vous êtes... Enfin vous étiez...

**Deux** – Vous le connaissiez bien...?

*Le troisième personnage semble un peu surpris.*

**Trois** – Oui, on peut dire ça.

**Deux** – C'est vraiment trop bête de partir comme ça... Aussi jeune...

**Trois** – Oui...

**Un** – Sans parler des deux autres victimes, qui n'avaient rien demandé à personne.

**Deux** – L'alcool au volant, quel fléau... On ne le dira jamais assez...

*Malaise.*

**Trois** – Enfin, maintenant, on ne peut rien y changer, alors à quoi bon se lamenter ? (*Un temps*) Je vous sers quelque chose ?

**Un** – Pardon ?

**Trois** – Un rafraîchissement ? Une coupette...

*Moment de flottement.*

**Deux** – Va pour une coupette. Après tout, ça nous remontera un peu le moral...

**Trois** – Et puis maintenant, qu'est-ce qu'on risque ?

*Le troisième personnage repart.*

**Un** – Pourquoi pas...? Ça se fait de boire un verre à la santé du défunt, non ?

**Deux** – Vous voulez dire à sa mémoire, sans doute. Parce que boire à la santé d'un mort...

**Un** – Oui, bien sûr...

**Deux** – Et puis généralement, on ne trinque pas directement sur sa tombe, si ?

**Un** – Je crois qu'ils font ça, au Mexique, le jour de la Fête des Morts.

**Deux** – C'est vrai... mais on n'est pas au Mexique.

**Un** – Et puis ce n'est pas la Fête des Morts.

**Deux** – Vous êtes sûr ?

**Un** – De quoi ?

**Deux** – Que ce n'est pas la Fête des Morts.

**Un** – Je ne sais pas...

**Deux** – En tout cas, on n'est pas au Mexique... Si...?

*Silence. Le troisième revient avec trois coupes de champagne sur un plateau, qu'il tend aux autres avec un large sourire. Il tient dans l'autre main une bouteille de champagne, qu'il pose sur la tombe.*

**Trois** – Allez-y, je vous en prie...

*Chacun prend une coupe.*

**Deux** – Merci.

*Ils semblent tous un peu embarrassés.*



**Un** – Bon, alors à la mémoire de... (*Vérifiant sur la plaque*) Jacky.

**Trois** – C'est ça.

*Ils lèvent leurs verres, avant de les vider.*

**Deux** – Il est bien frais.

**Un** – Oui, c'est du bon.

*Le deuxième saisit la bouteille et regarde l'étiquette, intrigué.*

**Deux** – Madame Clicquot...?

**Trois** – Ici, les veuves, ça n'existe plus... Au cimetière, tous les couples finissent par se retrouver un jour ou l'autre.

**Un** – Bien sûr...

*Moment de flottement. Ils boivent à nouveau.*

**Trois** – Ce serait encore meilleur avec des canapés, non ?

**Deux** – Ne vous dérangez pas, on va rester debout.

*Un instant déconcerté, le troisième affiche ensuite un large sourire.*

**Trois** – Ah oui ! Non, je voulais dire, des canapés...

**Deux** – Oui, j'avais compris... Je plaisantais...

**Trois** – Je vais les chercher...

*Le troisième sort à nouveau, en emportant le plateau.*

**Un** – Des canapés... C'est dingue, non ?

**Deux** – Oui...

**Un** – Qu'est-ce qu'il a voulu dire avec son histoire de veuve ?

**Deux** – Je ne sais pas...

**Un** – Remarquez, c'est sympa, cet enterrement, non ?

**Deux** – Oui, ça ressemble un peu à un barbecue entre amis.

**Un** – Sauf que personne ne se connaît.

**Deux** – Je n'ai pas bien compris qui c'était... Je veux dire, par rapport au défunt.

*Nouveau silence. Il regarde la tombe, et donc le portrait.*

**Un** – Il lui ressemble un peu, non ?

**Deux** – Je dirais même qu'il lui ressemble beaucoup...

**Un** – Vous croyez que c'est lui ?

**Deux** – Comment ça pourrait être lui ? Il est mort...

**Un** – Je ne sais pas.

*Le troisième revient avec cette fois des canapés sur son plateau.*

**Trois** – Et voilà ! Je vous en prie, servez-vous...

**Un** – Merci.

*Ils se servent chacun leur tour.*

**Deux** – Je crois que je vais goûter celui-là.

**Un** – Oui, ils sont très bons.

**Deux** – Et puis c'est original, ces canapés, en forme de...

**Un** – En forme de cercueils.

**Trois** – Je me suis dit que pour cette occasion...

**Deux** – Oui...

*Ils mâchent leurs canapés.*

**Un** – Ça donne soif...

**Trois** – Je vais chercher sa petite sœur...

**Deux** – Sa petite sœur ?

**Trois** – Une autre bouteille !

**Un** – Ah, oui...

*Il sort à nouveau. Les autres regardent le portrait.*

**Deux** – C'est vraiment lui, non ?

**Un** – On dirait bien.

**Deux** – Alors il ne serait pas mort ?

*Un temps.*

**Un** – Ou alors, c'est qu'on est morts aussi.

**Deux** – Oui...

*Ils échangent un regard embarrassé.*

**Un** – Excusez-moi un instant... (*Il s'éloigne un moment et revient*) C'est dingue...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Il y a la mienne aussi...

**Deux** – La vôtre ?

**Un** – Ma tombe.

**Deux** – Vous êtes sûr ?

**Un** – Il y a mon nom gravé sur la pierre tombale.

**Deux** – Ah, oui...

**Un** – Et puis il y a mon portrait. Quand j'étais plus jeune...

**Deux** – C'est laquelle ?

*L'autre lui désigne une tombe du doigt.*

**Un** – C'est la tombe sur laquelle j'ai pris ce pot de fleurs. Je n'avais pas fait attention...

*Silence.*

**Deux** – Dans ce cas... il y a sûrement la mienne aussi.

**Un** – Possible... (*Un temps*) Donc, ce n'est pas... un pot de départ.

**Deux** – Ce serait plutôt un pot de bienvenue.

**Un** – Pour ne pas dire une pendaison de crémaillère.

*Silence.*

**Deux** – Vous vous en souvenez, vous ?

**Un** – De quoi ?

**Deux** – Ben... Comment on est morts...

**Un** – Je ne suis pas sûr, mais...

*Il reprend le journal et regarde à nouveau l'article.*

**Deux** – Qu'est-ce qu'il y a ?

**Un** – Il y a une photo de l'accident.

**Deux** – Et alors ?

**Un** – Les bagnoles ne sont plus que des tas de ferraille mais... je me demande si je ne reconnais pas ma Twingo rouge, là...

**Deux** – Faites voir... (*Il prend le journal et regarde.*) Ah oui... je n'aurais pas reconnu la mienne, mais... c'est bien ma plaque d'immatriculation.

**Un** – Alors dans les voitures d'en face, c'était nous...

**Deux** – Apparemment...

*Un temps.*

**Un** – Et il espère se faire pardonner avec son champagne Madame Clicquot...

**Deux** – Et ses petits fours en forme de cercueils.

**Un** – Il ne manque pas de culot...

**Deux** – Je vais le tuer.

**Un** – Il est déjà mort.

**Deux** – Et nous aussi...

*Le troisième revient, un large sourire sur les lèvres, et une autre bouteille de champagne à la main.*

**Trois** – Je vous ressers ?

*Les deux autres lui lancent un regard assassin.*

## 253. Le piège

*Deux personnages se font face.*

**Un** – Alors c'est décidé, tu veux te débarrasser d'elle ?

**Deux** – Je ne vois pas d'autres solutions. J'ai tout essayé, je t'assure.

**Un** – On parle de tuer, là. Il n'y a pas de retour en arrière. C'est définitif.

**Deux** – Je sais.

**Un** – Tu te sens de vivre avec ça sur la conscience pendant le restant de tes jours ?

**Deux** – J'en assume la responsabilité, mais je ne suis pas capable de le faire. Tu serais d'accord pour t'en occuper ?

**Un** – Ce ne sera pas gratuit, évidemment.

**Deux** – Évidemment.

**Un** – Quand on ne veut pas se salir les mains, il y a un prix à payer.

**Deux** – Combien ?

**Un** – Je te ferai un prix d'ami, rassure-toi.

**Deux** – OK. Et comment est-ce que tu comptes t'y prendre ?

**Un** – Tu es sûr de vouloir le savoir ?

**Deux** – Je préférerais qu'elle ne souffre pas.

**Un** – Je vais lui tendre un piège.

**Deux** – Bon... Si tu crois que c'est le plus efficace...

**Un** – Tu pensais à quoi ? Une arme à feu ?

**Deux** – Je ne sais pas...

**Un** – J'ai mes principes, moi aussi. Avec une arme, ce serait vraiment un crime. Le piège, c'est une sorte de compromis entre l'accident et le meurtre. Entre le suicide involontaire et l'homicide hasardeux.

**Deux** – Pourtant le piège implique bien une intention de tuer...

**Un** – Oui, mais il requiert aussi le concours de la victime. Si ce n'est son approbation tacite, du moins sa participation fortuite.

**Deux** – Vraiment ?

**Un** – Quand on tire sur quelqu'un avec un revolver, on ne lui laisse aucune chance. Avec un piège, la victime a toujours la possibilité de l'éviter. Le meurtrier fait la moitié du chemin, et la victime l'autre moitié.

**Deux** – À son insu.

**Un** – En tout cas inconsciemment.

**Deux** – Bon... Et c'est quoi, ton piège, exactement ?

*L'autre sort de sa poche une tapette à souris et lui montre.*

**Un** – Ça.

**Deux** – Une tapette à souris ?

**Un** – En plus grand, évidemment.

**Deux** – Et c'est toi qui vas la construire ?

**Un** – Ce n'est pas une technologie très sophistiquée, non plus. Si tu respectes les proportions.

**Deux** – Bon...

**Un** – Évidemment, il y aura quelques frais en plus...

**Deux** – Et tu comptes l'attirer avec quoi ? Pas avec du fromage, j'imagine...

**Un** – Ça dépend... C'est quel genre de souris ?

**Deux** – Le genre souris de luxe.

**Un** – Dans ce cas, il y aura aussi un petit supplément pour l'appât.

**Deux** – Bon... Du moment que tu m'en débarrasses.

## 254. Une tapette

*Deux personnages, qui ressemblent à des clochards mais qui pourront avoir des masques de souris, regardent fixement devant eux.*

**Un** – Tu vois ce fromage, là-bas.

**Deux** – Je ne vois que ça depuis tout à l'heure.

*Silence.*

**Un** – Pourquoi on ne s'est pas encore précipités dessus ?

**Deux** – Je ne sais pas. Je me méfie.

**Un** – Moi aussi.

**Deux** – C'est trop beau pour être vrai.

**Un** – Il est un peu trop frais, ce fromage.

**Deux** – Il a l'air de sortir directement du frigo.

**Un** – Il ne ressemble pas aux morceaux de fromage qu'on trouve par terre ou dans les poubelles.

**Deux** – Dans les poubelles, c'est seulement des croûtes.

*Silence.*

**Un** – Et puis c'est quoi ce truc ?

**Deux** – Quel truc ?

**Un** – Ce bout de fromage, il est posé sur une petite planche.

**Deux** – Ah oui... J'étais tellement fasciné par le fromage que je n'avais pas remarqué la planchette.

**Un** – Une petite planche, avec une petite barre en métal jaune.

**Deux** – Jaune comme de l'or.

**Un** – Oui.

**Deux** – Ça brille, c'est joli.

**Un** – Qu'est-ce que ça peut bien être ?

**Deux** – Un plateau à fromage ?

**Un** – D'habitude on doit se contenter des miettes sous la table, et là on nous sert ça sur un plateau.

**Deux** – Qu'est-ce qu'on attend pour y aller ?

**Un** – En même temps, il n'est pas bien gros ce morceau de fromage. Il n'y en aura pas pour deux.

**Deux** – Ouais...

**Un** – Vas-y, je te le laisse.

**Deux** – Je ne sais pas... Et si c'était un piège ?

**Un** – On ne va quand même pas le laisser perdre, ce serait dommage.

**Deux** – Je crois que je vais me laisser tenter.

**Un** – Après tout... on ne vit qu'une fois.

**Deux** – J'y vais...

*Noir. Bruit sec du piège qui se déclenche. Lumière. Il n'y a plus sur scène que le deuxième personnage.*

**Un** – Ouais, on ne vit qu'une fois... Et encore, pas toujours très longtemps. Enfin... maintenant je vais pouvoir le récupérer, ce morceau de fromage...

## 255. Le chat et la souris

*Deux personnages.*

**Un** – Tu te souviens ? Je t'ai dit que j'avais une souris chez moi.

**Deux** – Ouais.

**Un** – Tu m'as conseillé de prendre un chat pour m'en débarrasser.

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Ça a marché. Je n'ai plus de souris.

**Un** – Super.

**Deux** – Ouais. (*Silence*) Mais comment je fais pour me débarrasser du chat, maintenant ?

## 256. L'or et l'argent

*Deux personnages, visiblement désœuvrés.*

**Un** – Qu'est-ce qu'on disait, déjà ?

**Deux** – Rien...

**Un** – Ah oui... (*Nouveau silence*) Sinon, toi, ça ?

**Deux** – Ça va... Et toi ? Tu as l'air soucieux...

**Un** – Non, non, c'est juste que...

**Deux** – Quoi ?

**Un** – Je ne sais plus quoi faire de mon fric.

**Deux** – Tu en as tant que ça ?

**Un** – Je ne sais pas...

**Deux** – En tout cas, tu es riche.

**Un** – À partir de combien on est riche ?

**Deux** – À partir du moment où on ne sait plus quoi faire de son fric, j'imagine.

**Un** – Alors il faut croire que je suis riche.

**Deux** – Tu n'as vraiment plus besoin de rien ?

**Un** – J'ai déjà tout ce qu'il me faut. Je suis à l'abri du besoin, comme on dit.

**Deux** – Et il n'y a plus rien qui te fasse envie ?

**Un** – Malheureusement, avec l'âge, on a de plus en plus d'argent et de moins en moins d'envies.

**Deux** – Achète quelque chose de beau.

**Un** – Quelque chose de beau ?

**Deux** – Des œuvres d'art. En plus, c'est défiscalisé.

**Un** – Quoi par exemple ?

**Deux** – Les tableaux, c'est ce qui prend le moins de place...

**Un** – C'est fragile, les tableaux, non ?

**Deux** – C'est sûr. Tu n'as qu'à acheter des sculptures, alors. Le marbre, ça ne vieillit pas.

**Un** – Je me demande si je ne vais pas acheter des lingots, plutôt.

**Deux** – Des lingots ?

**Un** – Des lingots d'or.

**Deux** – Tu ne sais plus quoi faire de ton argent, alors avec ton argent, tu vas acheter de l'or ?

**Un** – C'est plus solide que les tableaux, non ? Ou même que le marbre. L'or, c'est indestructible.

**Deux** – Oui, mais les tableaux ou les sculptures, tu peux les regarder.

**Un** – Les lingots aussi, tu peux les regarder.

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Je n'en ai jamais vu en vrai, des lingots d'or. Si j'en avais, je suis sûr que j'aimerais bien les regarder.

**Deux** – Ouais...

**Un** – Si tu avais des lingots, tu n'aimerais pas les regarder, toi ?

**Deux** – Si, sûrement...

**Un** – Ouais... Des lingots, pourquoi pas...



**Deux** – Sinon... tu pourrais en donner un peu, de ton argent.

**Un** – En donner ? À qui ?

**Deux** – Je ne sais pas, moi... À ceux qui en ont moins que toi.

*Un temps.*

**Un** – Tu as moins d'argent que moi, toi ?

**Deux** – Je ne sais pas.

**Un** – Je crois que je vais acheter des lingots.

**Deux** – OK.

**Un** – Si tu veux, tu pourras les regarder avec moi.

**Deux** – Merci.

## 257. Rayon surgelés

*Un personnage arrive. Il regarde autour de lui, un peu perdu. Puis il se met à pleurer. Un autre personnage arrive.*

**Un** – Eh ben alors ? Qu'est-ce qui vous arrive ?

**Deux** – J'ai perdu ma femme...

**Un** – Je suis vraiment désolé. Toutes mes condoléances.

*L'autre cesse immédiatement de pleurer.*

**Deux** – Non, mais elle n'est pas morte.

**Un** – Ah non...?

**Deux** – C'est juste que... j'étais en train d'essayer des chaussures, elle était là à côté de moi et... l'instant d'après, elle avait disparu.

**Un** – D'accord, donc... vous avez perdu votre femme.

**Deux** – Oui, c'est ce que je vous disais.

**Un** – Mais elle est encore vivante.

**Deux** – Oui, enfin je crois...

**Un** – Raison de plus pour ne pas pleurer.

**Deux** – Oui, mais... elle était là à côté de moi et... l'instant d'après, elle avait disparu.

**Un** – Elle ne s'est pas volatilisée, tout de même ! Les gens ne disparaissent pas comme ça.

**Deux** – Je vous l'ai dit ! Elle était là à côté de moi et...

**Un** – L'instant d'après, elle avait disparu... Oui, j'ai compris.

*L'autre regarde autour de lui, complètement déboussolé.*

**Deux** – Disparu... Elle a disparu...

**Un** – On va la retrouver, ne vous inquiétez pas... Vous voulez que je vous accompagne jusqu'à l'accueil ? Ils accepteront sûrement de passer un message.

**Deux** – Quel genre de message ?

**Un** – Vous vous appelez comment ?

**Deux** – Antoine.

**Un** – Genre... le petit Antoine attend sa femme à l'accueil.

**Deux** – Ou alors, elle a décidé de me quitter.

**Un** – Vous êtes mariés depuis combien de temps.

**Deux** – Trente ans.

**Un** – Et au bout de trente, ça lui prendrait subitement, comme ça, de vous quitter ? Au beau milieu d'un supermarché, elle vous plante là, et elle part avec le caddy.

**Deux** – Mon Dieu, le caddy, c'est vrai ! Il a disparu aussi...

**Un** – Il était vide ou il était plein ?

**Deux** – Vide, je crois.

**Un** – Dans ce cas, elle n'est sûrement pas partie bien loin... Quels sont les derniers mots que votre femme vous a dit ?

**Deux** – Attendez que je réfléchisse... Ah oui, ça y est, ça me revient. Elle m'a dit très exactement : on se retrouve au rayon surgelés.

**Un** – Dans ce cas, vous devriez aussi envisager une autre possibilité.

**Deux** – Laquelle ?

**Un** – Qu'elle vous attende au rayon surgelés.

**Deux** – Vous croyez ?

**Un** – Je vois mal une femme quitter son mari après trente ans de mariage et lui dire en guise d'adieu : on se retrouve au rayon surgelés. Sans avoir l'intention de s'y rendre...

**Deux** – Vous avez raison, je vais aller voir là-bas. Merci ! Merci, vraiment...

*Il s'apprête à partir. On entend alors un message off.*

**Voix off** – La petite Josiane attend son mari au rayon bricolage.

**Deux** – Vous croyez que ça pourrait être elle ?

**Un** – Comment s'appelle votre femme ?

**Deux** – Josiane.

**Un** – Vous devriez aller voir...

*L'autre s'en va, mais revient aussitôt.*

**Deux** – C'est où, le rayon bricolage ?

**Un** – Je vais vous accompagner...

## 258. Évasion

*Deux personnages dans une cellule de prison.*

**Un** – Ça fait combien de temps que tu es en prison, toi ?

**Deux** – Ça fera dix ans le 25 décembre.

**Un** – Le 25 décembre ? T'avais buté le Père Noël pour lui braquer sa hotte ?

**Deux** – Presque... J'ai buté le Père Fouettard pour qu'il arrête de me filer des gnons...

**Un** – Et tu as pris perpète pour ça ?

**Deux** – Les juges aussi ont des enfants. Ça leur file les jetons, les gosses qui butent leur paternel pour des raisons aussi futiles.

**Un** – Celui qui t'a condamné devait battre ses gosses aussi. Ou pire...

**Deux** – J'aurais dû le faire deux ans plus tôt. J'étais encore mineur, la peine aurait été moins lourde.

**Un** – Réfléchir trop longtemps, ce n'est jamais bon.

**Deux** – Et toi ?

**Un** – Moi ? Je ne sais plus...

**Deux** – Tu ne sais plus pourquoi tu es là ou tu sais plus depuis quand ?

**Un** – Pourquoi, je préfère oublier. Et depuis quand... Au bout de vingt ans, j'ai arrêté de compter.

**Deux** – Je commence à me demander si on nous libérera un jour.

**Un** – Je ne suis pas sûr d'avoir encore envie de sortir.

**Deux** – Pourquoi tu dis ça ?

**Un** – Après toutes ces années au placard... Dehors, on ne reconnaîtra plus rien. Ni personne.

**Deux** – Et personne ne nous reconnaîtra plus.

**Un** – Le dernier café que j'ai pris à un comptoir de bistrot, je l'ai payé en francs, tu te rends compte ?

**Deux** – C'est comme si on était morts depuis tout ce temps. Enterrés vivants. Un jour, on nous replongera brusquement dans la vie. Ce sera comme une deuxième naissance.

**Un** – Mais au lieu d'être des nouveaux-nés, avec des parents pour s'occuper de nous, on sera des vieillards, sans personne pour nous tenir la main.

**Deux** – Comme des poissons qu'on replonge dans la mer et qui ne savent plus nager. Parce qu'ils sont restés trop longtemps hors de l'eau.

**Un** – C'est con, ce que tu dis... Hors de l'eau, de toute façon, ils meurent asphyxiés, les poissons.

**Deux** – Ouais... Je me sens comme un poisson dans l'air.

**Un** – On a fini en taule parce qu'on était inadaptés à la vie en société. Est-ce qu'après trente ans de placard on sera plus adaptés qu'avant ?

**Deux** – On n'a pas fait les bons choix, c'est tout. Qu'est-ce que tu voulais faire, toi, quand tu étais gosse ?

**Un** – Quand on jouait aux gendarmes et aux voleurs, je voulais toujours être gendarme. Je ne sais pas où ça a merdé. Et toi ?

**Deux** – Moi je voulais être astrophysicien. Mais j'étais trop bête.

**Un** – C'est quoi astrophysicien ?

**Deux** – Les étoiles, les planètes, tout ça.

**Un** – Ah ouais... L'astrologie, quoi. Tu es de quel signe toi ?

**Deux** – Poisson.

**Un** – Ah ouais...

**Deux** – Qu'est-ce que tu en penses, toi ? Tu crois qu'on est seuls dans l'univers ?

**Un** – En tout cas, on est seuls au monde. Alors qu'est-ce que ça peut nous foutre, s'il y a des martiens ou pas ?

**Deux** – On a pris perpète. Une invasion extraterrestre, il n'y a plus que ça qui pourrait nous sauver, non ?

**Un** – Ouais.

**Deux** – À la Révolution, on a pris la Bastille, et on a libéré les prisonniers.

**Un** – Alors c'est ça, ton plan d'évasion ?

**Deux** – Tu en as un autre ?

**Un** – Tu as raison, les Martiens, c'est le seul espoir qui nous reste.

**Deux** – Malheureusement, je n'ai pas encore trouvé le moyen d'entrer en contact avec eux.

*Un temps.*

**Un** – Et à supposer qu'ils existent, les Martiens, et que t'arrives à leur envoyer un message. Qu'est-ce que tu vas leur dire pour les convaincre de venir nous libérer ?

**Deux** – Je ne sais pas... Tu as une idée toi ?

**Un** – Ça dépend... À ton avis, les extraterrestres, ils sont du côté des gendarmes ou des voleurs ?

## 259. Ça va

*Deux personnages sont là, le deuxième semble perdu dans ses pensées.*

**Un** – Ça va ?

**Deux** – Ça va.

**Un** – Ça n'a pas l'air d'aller.

**Deux** – Si, si, ça va... C'est juste que...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Tu vas me prendre pour un fou...

**Un** – Dis toujours.

**Deux** – Tu connais cette phrase : il ne lui manque plus que la parole.

**Un** – Oui.

**Deux** – Eh bien ce matin, mon chien m'a parlé.

**Un** – Et qu'est-ce qu'il t'a dit ?

*L'autre lui lance un regard surpris.*

**Deux** – Qu'est-ce qu'il m'a dit ?

**Un** – Oui.

**Deux** – Je te dis que mon chien parle, et toi tu me demandes ce qu'il dit ?

**Un** – Ben oui.

**Deux** – Euh... Le scoop, c'est que j'ai un chien qui parle, ce n'est pas ce qu'il dit, non ?

**Un** – Qu'est-ce que tu voulais que je te réponde, alors ?

**Deux** – Je ne sais pas, moi. Tu aurais pu de me dire... non mais c'est une blague, un chien ça ne parle pas.

**Un** – Excuse-moi.

**Deux** – Tu es vraiment prêt à croire n'importe quoi, toi.

**Un** – Donc ce n'est pas vrai.

**Deux** – Si ! C'est absolument vrai !

**Un** – Bon... Donc je répète ma question: qu'est-ce qu'il a dit ? Je serais curieux de savoir ce que les chiens pourraient bien avoir à nous dire.

**Deux** – Ce n'était pas une déclaration officielle, non plus. C'était juste une... banale conversation entre mon chien et moi.

**Un** – Une banale conversation ? À propos de quoi ?

**Deux** – Eh bien, j'avais commencé à lui dire que...

**Un** – Parce que tu parles à ton chien ?

**Deux** – Évidemment ! Tout le monde parle à son chien. Tu ne parles pas à ton chien, toi ?

**Un** – Je n'ai pas de chien. Il m'arrive de me parler à moi-même, comme tout le monde, mais... Donc tu parlais à ton chien. Et qu'est-ce que tu lui disais, au juste ?

**Deux** – Je lui disais... Je ne me souviens plus des mots exacts, mais... c'était à propos de sa pâtée.

**Un** – Sa pâtée ?

**Deux** – Oui, je lui donnais sa pâtée, comme tous les jours, et à un moment donné, j'ai dû lui dire quelque chose comme... alors elle est bonne la pâtée du chienchien ?

**Un** – Alors elle est bonne la pâtée du chienchien ?

**Deux** – Oui...

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Alors il a répondu... « ça va ».

**Un** – « Ça va ? »

**Deux** – « Ça va ». Ça voulait dire j'imagine, ça va, elle n'est pas trop mauvaise.

**Un** – Et après ?

**Deux** – Après... il a mangé sa pâtée.

**Un** – C'est tout ce qu'il a dit ?

**Deux** – C'est déjà pas mal, non ?

**Un** – Tout de même. C'est un chien qui n'a pas beaucoup de conversation, non ?

**Deux** – Ouais.

**Un** – Et tu es sûr d'avoir bien entendu.

**Deux** – Je t'assure, il a dit « ça va ».

**Un** – Et depuis il n'a plus rien dit ?

**Deux** – Rien.

**Un** – D'un autre côté... si il a dit que ça allait.

**Deux** – Ouais.

**Un** – Tu devrais peut-être essayer de lui poser une question moins con, pour voir.

**Deux** – Comme quoi ?

**Un** – Je ne sais pas moi...

**Deux** – Je pourrais lui dire... il fait beau, aujourd'hui, non ?

**Un** – J'avais dit une question moins con...

**Deux** – Je ne vais quand même pas lui demander ce qu'il pense des élections américaines ! Ce n'est qu'un clebs, après tout.

**Un** – Je me demande si le plus simple, ce ne serait pas d'arrêter de lui parler.

**Deux** – Ouais, peut-être. Mais ça va me manquer de ne plus parler à mon chien. Jusque là je lui parlais, il ne répondait pas. Ça m'allait très bien comme ça.

**Un** – L'interlocuteur idéal, quoi.

**Deux** – Et puis j'avoue que j'ai un peu peur.

**Un** – Peur ? De quoi ?

**Deux** – De ce qu'il pourrait me dire.

**Un** – Comment ça ?

**Deux** – C'est un clébard ! Il y a peut-être des choses que les clébards savent et que nous on ne sait pas.

**Un** – Des choses ? Quoi, par exemple ?

**Deux** – Je ne sais pas ! Si je le savais, ça ne me foutrait pas les jetons...

**Un** – Bon ben... oui. Tu n'as qu'à arrêter de lui parler.

**Deux** – Ouais... mais il va penser que je lui fais la gueule. Non, franchement, je ne sais plus comment m'en sortir, avec ce chien. Je ferais peut-être mieux de m'en débarrasser.

**Un** – T'en débarrasser ? Tu veux dire...

**Deux** – Tu as raison, je ne peux pas faire ça. Abandonner un chien sur une aire d'autoroute, c'est déjà une très mauvaise action, mais alors un chien qui parle...

**Un** – Ouais...

**Deux** – Enfin, ça m’a fait du bien de t’en parler.

**Un** – Tant mieux...

**Deux** – À plus tard, alors.

**Un** – C’est ça.

*Il sort. L’autre reste un instant pensif, avant de s’adresser au public.*

**Un** – Ouaf ! Ouaf, ouaf ! Ouaf, ouaf, ouaf !



## 260. Authentification

*Un personnage est assis à un bureau. Un autre arrive.*

**Un** – Bonjour, c'est pour authentifier une signature.

**Deux** – Oui...

**Un** – C'est une procuration pour la vente de notre maison de campagne.

**Deux** – Très bien.

**Un** – On n'y allait presque plus de toute façon et... Enfin, je ne vais pas vous raconter ma vie.

**Deux** – Non.

**Un** – Je ne pourrai pas être présent pour la signature du compromis parce que... Bref, je dois faire une procuration, et le notaire m'a dit que la signature devait être authentifiée en mairie.

**Deux** – D'accord...

**Un** – Voici le document, et ma carte d'identité.

*L'autre regarde la carte d'identité.*

**Deux** – Monsieur Ramirez.

**Un** – C'est cela.

**Deux** – Bon... (*Il jette aussi un coup d'œil à la procuration.*) Jean-Claude Ramirez.

**Un** – Oui, vous voyez, c'est bien le même nom.

**Deux** – En effet...

**Un** – Alors je signe ?

**Deux** – Si vous voulez.

**Un** – Vous regardez bien, hein ? Parce que je n'ai pas de double. Il ne faut pas me dire après : excusez-moi, je regardais ailleurs, est-ce que vous pouvez recommencer ?

**Deux** – Je regarde.

*L'autre signe le document.*

**Un** – Et voilà, je paraphe chaque page... et je signe.

**Deux** – Parfait... Je peux faire autre chose pour votre service Monsieur... Ramirez ?

**Un** – Ben... oui, il me semble !

**Deux** – Et quoi donc ?

**Un** – Le tampon ! Vous aussi, vous devez signer. Et mettre le tampon de la mairie.

**Deux** – Bien sûr ! Où avais-je la tête ? Alors, où est-ce que je l'ai encore mis ce tampon de la mairie...

**Un** – Il est là, juste à côté de vous.

**Deux** – Ah oui, c'est vrai... Alors, l'encreur... (*Il encre le tampon.*) Et voilà... J'espère que j'ai mis assez d'encre... Vous savez ce que c'est, avec les tampons. Soit on ne met pas assez d'encre et c'est illisible, soit on en met trop et ça bave. Qu'est-ce que vous préférez ?

**Un** – Qu'est-ce que je préfère ?

**Deux** – Vous préférez que ce soit illisible ou que ça bave ?

**Un** – S'il faut vraiment choisir... je préfère que ça bave un peu.

**Deux** – Je vais faire de mon mieux... (*Il encre à nouveau le tampon et s'apprête à tamponner le document avec un air concentré, mais au dernier moment il arrête son geste.*) Mais attendez un peu...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Après tout... qu'est-ce qui me prouve que c'est vraiment vous ?

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Je suis là pour authentifier cette signature, n'est-ce pas ?

**Un** – Oui.

**Deux** – Qu'est-ce qui me prouve que la personne que j'ai devant moi est bien celle qui est mentionnée sur cette procuration.

**Un** – Je viens de vous donner ma carte d'identité...

**Deux** – Bien sûr... Vous avez raison...

**Un** – OK.

*L'autre s'apprête à mettre le tampon.*

**Deux** – Attendez une minute...

**Un** – Quoi encore ?

**Deux** – Qu'est-ce qui me prouve que la personne que j'ai devant moi est bien celle qui est mentionnée sur cette carte d'identité ?

**Un** – Eh bien parce que... c'est moi qui viens de vous la donner.

**Deux** – Vous pourriez l'avoir volée.

**Un** – Parce que la signature que je viens d'apposer sur cette procuration est la même que celle qui figure sur ma carte d'identité.

**Deux** – Vous pourriez l'avoir imitée, cette signature. Surtout qu'entre nous, elle n'a pas l'air bien compliquée à imiter.

*L'autre se met à douter.*

**Un** – Vous avez raison... En fait, ça ne prouve rien...

**Deux** – Ben non.

**Un** – Mais alors... qu'est-ce que je peux faire pour vous prouver que... je suis bien Jean-Claude Ramirez ?

**Deux** – Même ça, ça ne prouverait rien.

**Un** – Comment ça ?

**Deux** – Vous pourriez être un homonyme.

**Un** – Un homonyme ?

**Deux** – Reconnaissez que des Jean-Claude Ramirez... il ne doit pas y en avoir qu'un. Malheureusement...

**Un** – Bien sûr...

**Deux** – Comment savoir si vous êtes le bon ?

**Un** – Moi-même je commencerais presque à en douter...

**Deux** – Alors comment on fait ?

**Un** – Les empreintes digitales ?

**Deux** – Il peut arriver que deux personnes aient exactement les même empreintes digitales.

**Un** – Vous croyez ?

**Deux** – C'est rare, mais c'est possible.

**Un** – Quelle est la probabilité ?

**Deux** – Une chance sur 64 milliards.

**Un** – Nous ne sommes pas 64 milliards sur cette terre.

**Deux** – Sur cette terre, non, mais s'il y avait d'autres hommes, ailleurs, sur d'autres planètes.

**Un** – Je vois... Alors pour ma procuration, c'est foutu... ?

**Deux** – Vous savez quoi ?

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Votre tête m'est sympathique.

**Un** – Vraiment.

**Deux** – Oui... Une bonne tête de Jean-Claude.

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Je vais vous accorder le bénéfice du doute. (*Il tamponne le document, le signe, et le tend à l'autre.*) Et voilà, Monsieur Ramirez !

**Un** – Merci de votre confiance ! Je ne sais pas comment vous remercier.

*Il prend le document et y jette un coup d'œil.*

**Deux** – Un problème ?

**Un** – Euh... vous êtes sûr que c'est bien le tampon de la mairie ?

**Deux** – Vous voulez insinuer que je pourrais... ne pas être celui que je prétends être ?

**Un** – Non, mais...

**Deux** – Alors c'est vous qui doutez de mon identité, maintenant ?

**Un** – Vous auriez pu vous tromper de tampon.

**Deux** – De tampon ?

**Un** – Ce n'est pas le tampon de la mairie.

**Deux** – Faites voir... (*Il reprend le document et y jette un coup d'œil.*) Vous avez raison, ce n'est pas le tampon de la mairie.

**Un** – Vous êtes sûr que vous êtes bien un employé de mairie ?

**Deux** – Sûr...? Non. À vrai dire... je serais même plutôt sûr du contraire.

**Un** – Vous n'êtes pas un employé de la mairie ?

**Deux** – Non.

**Un** – Mais alors... si je ne suis pas qui je prétend être, et vous non plus, qui sommes-nous ?

**Deux** – Être ou ne pas être, telle est la question... Mais pour y répondre, je vous conseille de vous adresser juste en face.

**Un** – En face ? Et pourquoi ça ?

**Deux** – Parce que c'est là que se trouve l'Annexe de la Mairie.

**Un** – Et ici, c'est quoi, alors ?

**Deux** – Ici, c'est une auto-école.

**Un** – Je vois ce que vous voulez dire...

*Il hésite à partir.*

**Deux** – Encore un problème, Monsieur Ramirez ?

**Un** – Je vous l'ai dit... (*Montrant le document*) Je n'avais pas de double...

## 261. Abrutis

*Un personnage est là, un autre arrive.*

**Un** – Alors ça y est ? Vous avez pu décoder leur message ?

**Deux** – Nos meilleurs spécialistes sont sur le coup. Ça ne devrait plus tarder. J'ai demandé à ce qu'on m'envoie la transcription directement sur mon portable.

**Un** – Et leur vaisseau spatial ?

**Deux** – Il est déjà en orbite autour de la Terre.

**Un** – Vous vous rendez compte ? C'est un moment unique dans l'histoire de l'Humanité ! Pour la première fois, nous allons entrer en contact avec une civilisation extraterrestre.

**Deux** – Oui. J'ai hâte de savoir ce qu'ils ont à nous dire.

**Un** – S'ils ont réussi à venir jusqu'à nous, c'est qu'ils maîtrisent des techniques dont nous ignorons tout. Ils ont sûrement des tas de choses à nous apprendre.

**Deux** – Et ils seront curieux de nous connaître aussi.

**Un** – Même s'ils sont plus avancés que nous d'un point de vue technologique, nous pouvons sans doute leur apporter des tas de choses qu'ils n'ont pas.

**Deux** – Bien sûr. Dans le domaine artistique, par exemple.

**Un** – Oui. Ou... je ne sais pas moi. De la politique...

**Deux** – De la politique, vous croyez ?

**Un** – Non, de la politique, peut-être pas.

**Deux** – C'est vrai qu'on n'est pas forcément des exemples à suivre dans tous les domaines mais... on n'est pas obligés de tout leur dire tout de suite, non plus.

**Un** – Vous avez raison, dans un premier temps, autant leur montrer notre meilleur profil.

*Le portable de l'autre émet un signal pour indiquer qu'un message vient d'arriver. Ils restent tous les deux un instant tétanisés. Le deuxième jette un regard à l'écran de son téléphone.*

**Deux** – Ça y est, on a réussi à décoder leur message.

**Un** – On va enfin savoir.

**Deux** – Qu'est-ce que je fais ?

**Un** – Eh ben lisez !

*L'autre regarde l'écran de son portable, et semble très étonné.*

**Deux** – C'est assez bref...

**Un** – C'est un premier contact. Mais qu'est-ce que ça dit ?

**Deux** (*lisant*) – À court de carburant. Demandons autorisation de faire le plein d'hydrogène sur votre planète... afin de pouvoir poursuivre notre voyage.

**Un** – À court de carburant ?

**Deux** – En panne sèche, quoi.

**Un** – Afin de poursuivre notre voyage... En gros, ils nous voient comme une station-service ?

**Deux** – Ça y ressemble.

**Un** – Et donc... ils n'ont pas l'intention d'en profiter pour faire connaissance avec nous ?

*L'autre vérifie sur son écran.*

**Deux** – Apparemment... ils veulent seulement faire le plein.

*Consternation.*

**Un** – Maintenant qu'on a déchiffré le code, on peut communiquer avec eux, non ?

**Deux** – Oui, je suppose.

**Un** – Dans ce cas... demandez à nos visiteurs venus de l'espace quel est le but de leur voyage, exactement.

*L'autre tapote quelque chose sur son clavier.*

**Deux** – C'est parti.

*Silence. Ils échangent des regards anxieux. Nouveau signal sonore annonçant l'arrivée d'une réponse. Le deuxième regarde son écran.*

**Un** – Alors ? C'est quoi l'objectif de ce voyage d'exploration ? Si ce n'est pas pour nous rencontrer...

**Deux** (*lisant*) – Il s'agit de savoir si, à part eux, il existe ailleurs dans l'univers une forme de vie intelligente.

**Un** – Une forme de vie intelligente ?

**Deux** – Une forme de vie intelligente...

**Un** – Et nous alors ?

**Deux** – Hélas, je ne vois qu'une seule réponse possible à cette question.

**Un** – Je crois deviner laquelle...

**Deux** – Ils nous considèrent comme des abrutis complets.

*Ils échangent un regard consterné.*

## 262. La carte

*Un personnage est là, regardant avec perplexité la carte qu'il tient à la main. Un autre personnage arrive. Le premier l'interpelle.*

**Un** – Excusez-moi... Vous êtes du coin ?

**Deux** – Ça dépend. De quel coin ?

**Un** – Non je voulais dire... je ne sais pas si vous êtes d'ici.

**Deux** – Oui... ?

**Un** – Non parce que moi, je ne suis pas du coin et... je suis un peu désorienté.

**Deux** – Désorienté...

**Un** – Un peu perdu, si vous préférez.

**Deux** – Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

**Un** – Eh bien... je voudrais savoir où je me trouve, tout simplement. Vous savez où on est ?

**Deux** – Oui.

**Un** – Et vous pouvez me dire où je suis ?

**Deux** – D'accord... (*Il jette un regard autour de lui.*) Alors vous êtes à peu de choses près... entre cet arbre, là, et moi.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Ou si vous préférez, vous êtes... sous le soleil, exactement, puisqu'il est midi, et puisqu'on est au printemps, sur ces primevères, que vous êtes en train de piétiner.

**Un** – Oui, je vois bien mais... ce que j'aimerais savoir c'est où je suis... sur cette carte.

**Deux** – Ah pardon, excusez-moi. Votre carte, bien sûr... Faites voir...

*L'autre lui tend la carte, un peu méfiant. Le deuxième examine la carte attentivement.*

**Un** – Alors ?

**Deux** – Je ne vois rien... Non, vous n'êtes pas sur cette carte...

**Un** – Non ?

*L'autre jette un nouveau regard sur la carte.*

**Deux** – Non, je vous assure. (*Lui montrant la carte*) Regardez, vous n'y êtes pas. Les primevères non plus, d'ailleurs. Si vous étiez sur cette carte, on le verrait, non ?

**Un** – Mais ce n'est pas possible. Je n'ai pas pu aller aussi loin. Au point de ne plus être sur cette carte.

**Deux** – Il arrive qu'on dépasse les bornes, sans s'en rendre compte.

**Un** – Mais alors... où est-ce que je peux me trouver ?

*Un temps.*

**Deux** – Donc vous êtes quelqu'un qui se cherche encore.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Quand on se demande où on se trouve, c'est qu'on se cherche, non ?

**Un** – Je vous remercie beaucoup pour votre aide. Je crois que je suis encore plus perdu que je ne l'étais avant de vous rencontrer.

**Deux** – Vous êtes perdu parce que vous vous cherchez sur une carte, au lieu de vous chercher là où vous vous trouvez vraiment.

**Un** – Ah oui ? Et où est-ce que je me trouve exactement ?

**Deux** – Vous vous trouvez là où vous êtes, tout simplement. Ici.

**Un** – Le problème, ce n'est pas de savoir où je suis, c'est de savoir dans quelle direction je dois aller pour trouver ce que je cherche ?

**Deux** – Et qu'est-ce que vous cherchez ?

**Un** – Ma voiture.

**Deux** – Pour aller où ?

**Un** – Pour rentrer chez moi.

**Deux** – Je vous conseille plutôt de camper ici.

**Un** – Camper ? Mais je n'ai pas de tente ! Et puis j'ai des choses à faire...

**Deux** – Quoi, par exemple ?

**Un** – Je ne sais pas, moi... Il faut que j'aille travailler.

**Deux** – Travailler ? Pour quoi faire ? Pour payer le crédit de votre voiture ?

*L'autre semble un peu abattu.*

**Un** – Ou pour en acheter une autre, si je n'arrive pas à retrouver la mienne... Vous avez raison, finalement, je vais peut-être devoir dormir ici, à la belle étoile.

**Deux** – Les nuits sont douces en cette saison...

**Un** – Alors vous êtes perdu, vous aussi ?

**Deux** – Si on veut... J'étais d'ailleurs, moi aussi. Comme vous. Je suis venu me perdre ici. Dans ce trou perdu... J'ai fini par m'y retrouver. Et maintenant, je suis du coin, comme on dit.

**Un** – Oui, et ben moi j'aimerais bien ne pas y prendre racine...

*L'autre lui lance un regard perplexe.*

**Deux** – Votre voiture, c'est bien une Peugeot 107 de couleur rouge.

**Un** – Oui.

**Deux** – Elle est juste derrière vous, sur le parking en contrebas, de l'autre côté du chemin.

**Un** – Non ? Merci beaucoup, vous me sauvez la vie !

**Deux** – Vous croyez ?

**Un** – Mais entre nous, vous auriez pu me le dire plus tôt...

**Deux** – Maintenant au moins, vous savez où vous en êtes... Tenez, je vous rends votre carte.

## 263. Les primevères

*Un personnage est là, un autre arrive.*

**Un** – Excusez-moi, vous savez quel jour on est ?

**Deux** – On est aujourd’hui, je crois.

**Un** – Aujourd’hui ?

**Deux** – Juste entre hier et demain.

**Un** – Oui, mais... on est le 20, le 21 ou le 22 ? Je ne sais plus.

**Deux** – Le 21... quoi ?

**Un** – Le 21 mars.

**Deux** – Qu’est-ce que ça change ?

**Un** – Ça change que si on est le 21, c’est aujourd’hui le printemps. Alors que si nous sommes le 20, c’est demain. Et si nous sommes le 22 c’était hier.

**Deux** – Vous pensez vraiment que le printemps arrive comme ça, un jour précis ? En l’occurrence le 21 mars ?

**Un** – Ben oui... Non ?

**Deux** – Alors si nous sommes le 20, c’est encore l’hiver, et si nous sommes le 22 c’est déjà le printemps ?

**Un** – Je ne sais pas... Je ne sais pas quel jour on est.

**Deux** – Moi non plus.

**Un** – Bon...

**Deux** – Il fait beau, aujourd’hui, non ?

**Un** – Oui... Il fait un temps... printanier.

**Deux** – Regardez ces primevères... elles n’ont pas attendu de savoir si on était le 20 ou le 21 pour fleurir.

**Un** – C’est vrai.

**Deux** – Alors on n’a qu’à dire que c’est déjà le printemps.

**Un** – D’accord...

**Deux** – Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais à partir de deux, on a déjà quelques raisons d’espérer.



## **Sens interdit sans interdit**

Humour absurde.

## 264. Là et au-delà

*Un personnage attend, seul en scène, ne sachant que faire.*

**In** – Excusez-moi... Il y a quelqu'un ?

*Après un temps, une voix off lui répond.*

**Off** – Non...

**In** – Ah, OK, je... Bon...

*Il attend encore un instant.*

**In** – Je suis désolé de vous déranger, mais... Ça fait déjà un petit moment que j'attends et...

**Off** – Oui...

**In** – Enfin, j'ai un peu perdu la notion du temps. Je suis là depuis que... Enfin, vous savez... Et je me demandais si...

**Off** – Oui...

**In** – Est-ce que je suis... au paradis... ou en enfer ?

**Off** – À votre avis ?

**In** – Le purgatoire ?

**Off** – Non.

**In** – Les limbes ?

**Off** (*étonné*) – Les limbes ?

*Le personnage paraît désespéré.*

**In** – Mais alors où ?

**Off** – Nulle part.

**In** – Nulle part ?

**Off** – Nulle part.

**In** – Mais... jusqu'à quand ?

**Off** – Jusqu'à ce que ça commence.

**In** – Alors ça n'a pas encore commencé ?

**Off** – Non.

**In** – Ah, d'accord... (*Il tente d'assimiler cette information.*) Mais qu'est-ce qui n'a pas encore commencé ?

**Off** – Je peux vous poser une question, moi aussi ?

**In** – Oui...

**Off** – Qu'est-ce que vous foutez là ?

*Air interloqué de celui qui est là.*

**In** – Alors ça, je... J'ai complètement oublié...

**Off** – Mais vous êtes qui ?

**In** – Franchement... Je n'en ai aucune idée...

*Un temps.*

**Off** – Alors ça va pouvoir commencer.

## 265. Salle d'attente

*Elle est là. Il entre.*

**Lui** (avec une amabilité convenue) – Bonsoir.

**Elle** (simplement polie) – Bonsoir...

*Il fait les cent pas en examinant les lieux, un peu gêné.*

**Lui** – Vous avez rendez-vous à quelle heure ?

**Elle** – Je suis un peu en avance...

*Un temps.*

**Lui** – Vous n'avez vu personne ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Bon...

*Un temps.*

**Lui** – C'est mon premier rendez-vous... Elle est comment... ?

**Elle** – Elle ?

**Lui** – C'était une femme, au téléphone...

*Air dubitatif de la femme, qui ne répond pas.*

**Elle** – Ils sont peut-être deux...

**Lui** – Alors pour vous aussi, c'est... la première fois.

*Elle ne répond pas.*

**Lui** – Oh... Un homme ou une femme... Le principal, c'est qu'ils soient compétents...

*Sourire un peu forcé de la femme. Et nouveau silence embarrassé.*

**Lui** – Je peux vous céder ma place, si ça vous arrange... Comme vous étiez là avant moi...

**Elle** (froidement) – Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

**Lui** – Pardon... Je vous laisse tranquille... C'est parce que je suis un peu nerveux...

*La femme semble culpabiliser de l'avoir rembarré.*

**Elle** – Moi aussi, je suis nerveuse... J'ai horreur d'attendre...

**Lui** – C'est pour ça que vous arrivez en avance à vos rendez-vous...

*La femme se demande comment elle doit le prendre. Il jette un regard vers une pendule qui peut rester imaginaire.*

**Lui** – C'est la première fois que je vois une pendule dans une salle d'attente...

*Il regarde sa montre.*

**Lui** – Ils ont oublié de la remettre à l'heure...

*La femme ne prête guère attention à ces propos.*

**Lui** – C'est bizarre... de mettre dans une salle d'attente une pendule qui n'est même pas à l'heure... Remarquez, eux non plus, ne sont jamais à l'heure, alors...

*Un temps.*

**Lui** – Ça doit faire partie du jeu...

**Elle** – Quel jeu ?

**Lui** – De nous faire attendre, comme ça... Ce n'est pas pour rien qu'on nous appelle des patients...

*Un temps.*

**Lui** (inquiet) – Vous n'avez pas entendu quelque chose ?

**Elle** – Non...

*Il va vers la porte par laquelle il est entré et actionne la poignée, sans parvenir à l'ouvrir.*

**Lui** – Fermée...

**Elle** (*très inquiète*) – Fermée ? Vous voulez dire... à clef ?

**Lui** – Cette fois, on ne peut plus reculer...

*Il va vers la porte située de l'autre côté, qu'on suppose être celle du cabinet, et tente d'actionner la poignée, sans plus de résultat. Il se retourne vers la femme.*

**Lui** – Fermée aussi...

*La femme prend conscience de la situation et commence à paniquer.*

**Elle** – Pourquoi ils nous ont enfermés comme ça ? Je suis claustrophobe...

*Il voudrait bien la reconforter, mais commence à être très inquiet lui aussi.*

*La femme regarde autour d'elle, paniquée.*

**Elle** – Il n'y a aucune fenêtre... On va mourir étouffés...

**Lui** (*prenant sur lui*) – Mais non, voyons... Et puis on a nos téléphones portables...!

**Elle** – Je n'ai pas de téléphone portable...

**Lui** – Mais moi, si !

*Il sort son téléphone portable et tente de composer un numéro, mais déchanté bientôt.*

**Lui** – Mince, je n'ai plus de batterie... (*Tentant de rester confiant, malgré tout*) Mais il doit bien y avoir une prise quelque part...

*Ils se mettent à chercher tous les deux, d'abord debout, puis à genoux.*

**Elle** – Je ne vois rien... Et vous ?

**Lui** (*depuis le derrière du canapé*) – Non... Ah si...

*Il se relève et brandit quelque chose.*

**Lui** – J'ai trouvé un préservatif...

**Elle** – Vous croyez vraiment que c'est le moment ?

**Lui** – Excusez-moi...

**Elle** – Alors qu'est-ce qu'on fait ?

**Lui** – Pour l'instant, à part attendre... Ils vont peut-être revenir...

*Ils se calment un instant, résignés.*

**Elle** – Pourquoi vous êtes venu, vous ?

*Il la regarde, un peu pris de court.*

**Elle** – Excusez-moi... D'ailleurs, moi non plus, je ne sais pas très bien ce que je fais là... Mais c'est une raison suffisante pour être venue, non...? Je veux dire, de ne pas savoir ce qu'on fait là...

*Elle semble au bord de l'évanouissement.*

**Lui** – Allongez-vous...

*Elle s'apprête à s'allonger, comme sur le divan d'un psy, mais a soudain un mouvement de recul.*

**Elle** – C'est vous ?

**Lui** – Comment ça, moi ?

**Elle** – Alors tout ça, c'est une mise en scène pour me déstabiliser ?

**Lui** – Je vous proposais seulement de vous allonger un peu, pour vous reposer...

**Elle** – Excusez-moi, je commence à délirer... (*Regardant la pendule et semblant comprendre quelque chose*) Mais, j'y repense... Ce n'est pas hier soir, qu'on changeait d'heure ?

**Lui** – Si...

**Elle** – J'ai complètement oublié d'avancer ma montre !

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Alors j’ai une heure de retard ! Moi qui pensais être en avance ! Voilà pourquoi mon psy est déjà parti ! Il a dû fermer les portes en partant, en pensant qu’il n’y avait plus personne...

**Lui** – Votre psy...? On n’est pas dans un cabinet dentaire ?

**Elle** – Le dentiste, c’est en face...

**Lui** – Non ?

**Elle** – Ah, si !

*Il porte brusquement sa main à sa joue.*

**Lui** (*avec une grimace de douleur*) – Aouh...! Ça y est, c’est reparti...

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Ma dent de sagesse ! C’est pour ça que je suis venu !

**Elle** – Vous, au moins, vous savez pourquoi vous êtes là...

**Lui** – Oui, enfin... Venir chez un psychanalyste pour se faire ôter une dent de sagesse...

**Elle** – C’est son nom qui a dû vous induire en erreur...

**Lui** – Son nom...?

**Elle** – Le Docteur Adam... C’est vrai qu’on peut confondre...

*Il la regarde sans comprendre.*

**Elle** – À Dents ! On pense plutôt à un dentiste...

**Lui** – Je n’avais jamais pensé à ça... Et la dentiste...?

**Elle** – C’est moi...

**Lui** – Pardon...?

**Elle** – On peut être dentiste et avoir besoin d’un psy, vous savez... C’est rare, mais... Ça peut arriver...

**Lui** – Mais alors... vous allez pouvoir faire quelque chose pour moi...

**Elle** (*interloquée*) – C’est que... Je ne suis pas dans mon cabinet... Je n’ai pas mes instruments...

*Elle semble se raviser.*

**Elle** – Faites voir...

*Il ouvre la bouche et elle regarde.*

**Elle** – Ah, oui, c’est très enflammé... Et ça bouge déjà pas mal. Peut-être qu’en tirant un peu dessus.

**Lui** – Aïe !!! (*Il referme la bouche*) Vous êtes sûr que vous êtes dentiste ?

**Elle** (*blessée*) – Vous me prenez pour une affabulatrice, c’est ça... Alors pour vous, parce qu’on va voir un psy, on est complètement fou...

**Lui** – Mais pas du tout... C’est juste que... Vous m’avez fait mal, c’est tout...

**Elle** – Eh oui... C’est ce que j’entends toute la journée, figurez-vous. Vous m’avez fait mal... Comme si je leur faisais mal par plaisir...

*Il se tient la joue.*

**Lui** – Pourquoi on appelle ça des dents de sagesse, au juste...?

**Elle** – Parce qu’elles poussent à l’âge de raison, j’imagine...

**Lui** – Alors pourquoi faut-il absolument que ça fasse un mal de chien, les dents de sagesse, au point qu’on soit obligé de se les faire enlever...?

**Elle** – Vous êtes vraiment psy...?

**Lui** – On peut être psy et avoir mal aux dents, vous savez... Excusez-moi d’insister, mais...

Vous êtes sûre qu'on n'est pas dans un cabinet dentaire...?

**Elle** – Alors je serais enfermée dans ma propre salle d'attente, en pensant que je suis dans un cabinet de psy...? Vous me prenez vraiment pour une folle !

*Silence.*

**Lui** – En même temps, il n'y a rien qui ressemble autant à une salle d'attente qu'une autre salle d'attente... Et la pendule n'a pas été remise à l'heure... Comme votre montre...

**Elle** (*fermement*) – Le dentiste, c'est à droite, et le psy à gauche !

**Lui** – Bon, bon...

*Pour se donner une contenance, il parcourt la pièce et se plante devant une reproduction de tableau (qui peut rester imaginaire).*

**Lui** – Le Cri... Un grand classique des salles d'attente... Ça marche aussi bien pour les dentistes que pour les psychanalystes...

**Elle** – Oui... J'ai le même dans ma salle d'attente... (*Elle le regarde, prise d'un doute, fouille dans sa poche et en sort une clef.*) Je vais quand même vérifier... J'ai la clef de mon cabinet dans ma poche... (*Elle se dirige vers la porte et l'ouvre sans difficulté.*) Vous me suivez, Docteur...? On va s'occuper de cette dent de sagesse...

*Il la regarde, interloqué.*

## 266. Ça ne veut rien dire

*Un homme et une femme.*

**Homme** – Je me demande si mon patron n'est pas en train d'essayer de me virer.

**Femme** – Non ?

**Homme** – Quand je le croise dans les couloirs, il ne me dit plus bonjour. Avant on déjeunait ensemble au moins une fois par semaine...

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... Il est peut-être débordé. Ou alors, il fait un régime.

**Homme** – Je ne sais pas... Il s'est mis à me vouvoyer. Alors que jusque là, il me tutoyait.

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... C'est plutôt une marque de respect, non ? Ça montre qu'il vous prend au sérieux.

**Homme** – Quand même... Il vient de me retirer un gros dossier dont je m'occupais, pour le refilet au type qu'il vient d'embaucher...

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... Il ne veut pas que ses employés soient surmenés, c'est tout à son honneur. C'est sûrement pour ça qu'il a recruté quelqu'un pour vous épauler.

**Homme** – Ouais... Ben alors là, je ne suis plus surmené du tout. En fait, depuis une semaine, je n'ai plus aucun dossier à traiter. On me les a tous retirés les uns après les autres.

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... Il veut peut-être que vous soyez complètement disponible pour la prochaine mission très importante qu'il aura à vous confier...

**Homme** – Je ne suis pas sûr. J'avais un grand bureau au dernier étage, juste à côté du sien. Maintenant, on m'a installé au sous-sol, dans une pièce sans fenêtre. C'est au nouveau, justement, que le patron a refilet mon bureau...

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... Et puis au moins, vous ne l'avez plus sur le dos toute la journée. Vous êtes plus indépendant...

**Homme** – Ah, oui, là, c'est sûr. Je peux faire ce que je veux. Je ne reçois pas une visite de la journée. Je passe mon temps à jouer à des jeux en ligne sur mon ordinateur. Enfin j'ai arrêté. On m'a coupé l'accès à internet hier...

**Femme** – Oh, ça ne veut rien dire, hein... Les fournisseurs d'accès, c'est souvent en panne, c'est connu.

**Homme** – Le pire, c'est que je me demande s'il ne couche pas avec ma femme.

**Femme** – Non... ?

**Homme** – Je ne sais pas... Hier, vers trois heures de l'après-midi, je l'ai vue sortir d'un petit hôtel avec lui... Vous me direz que ça ne veut rien dire...

**Femme** – Mmm... Là, c'est peut-être un signe, quand même...

## 267. L'addition

*Elle est assise seule à une table de restaurant, les yeux dans le vague. Il arrive d'un pas décidé, sans la regarder, griffonnant déjà quelque chose sur son carnet de commande.*

**Lui** (*avec entrain, un peu survolté*) – Les moules farcies, ça vous a plu ? C'est la spécialité du chef...

**Elle** (*sinistre*) – Moi c'était le plat du jour. Le lapin...

**Lui** (*sans se démonter*) – Alors, pour la petite dame, qu'est-ce que ce sera pour terminer ? Un petit dessert ? Un petit café ? L'addition ?

**Elle** (*le regardant avec intensité*) – Il n'y a rien de plus déprimant que de manger seule au restaurant...

**Lui** (*pour garder sa contenance, mais un peu perturbé*) – Un petit digestif ?

**Elle** – Surtout pour une femme...

**Lui** – Marie-Brizard ? Cointreau ? Grand-Marnier ?

**Elle** – Manger dans un grand restaurant, c'est un peu comme faire l'amour, vous comprenez ?

**Lui** (*troublé*) – Une liqueur de bonne femme, quoi...

**Elle** – Techniquement, seule ou à plusieurs, ça se termine à peu près de la même façon. Et pourtant, c'est quand même mieux à deux, non... ?

**Lui** – Une petite tisane... ?

**Elle** – On n'est même pas obligé de parler, hein ? Pas plus au lit qu'à table. Quelques banalités suffisent. Je ne sais pas, moi... Passe-moi le beurre...

**Lui** – Saveur du Soir ? Nuit Tranquille ?

**Elle** (*pleine de sollicitude*) – Vous ne voulez vraiment pas vous asseoir ?

**Lui** – C'est-à-dire que...

**Elle** – Pour vous non plus, ça ne doit pas être facile. Je me trompe ?

**Lui** – Ma foi...

**Elle** – Non pas que je méprise votre métier, hein ? Mais repasser les plats, comme ça, et puis repartir. Sans même pouvoir goûter... Vous avez mangé, au moins ?

**Lui** – Pas encore...

**Elle** – Vous avez faim ?

**Lui** – Mon Dieu, je...

**Elle** (*lui tendant la panière*) – Prenez au moins un morceau de pain.

**Lui** – Je ne sais pas si...

**Elle** – Vous avez quand même droit à une minute de pause...

*Elle se lève et, avec autorité, elle lui fait signe de s'asseoir. Il s'exécute.*

**Lui** – C'est vrai que... après le coup de feu de midi, j'ai toujours un petit coup de pompe...

*Elle se rassied en face de lui.*

**Elle** (*souriant*) – Voilà, comme ça on est deux.

*Il se met à mâcher son pain sec.*

**Elle** – Un peu de beurre ? Ça glissera mieux...

**Lui** – Merci.

*Il prend le beurre et commence à tartiner.*

**Elle** – Vous savez ce que me disait ma grand-mère ?

*Il ne sait visiblement pas.*



**Elle** – L'appétit est le meilleur des condiments.

*Il semble pénétré par la haute teneur philosophique de cette réflexion.*

**Lui** – C'est vrai...

**Elle** – Quand on a faim, une simple tartine...

**Lui** (*soupirant*) – Ça me rappelle mon enfance... Les tartines que ma mère me donnait pour le goûter... Avec du beurre salé... Je suis né en Bretagne...

**Elle** (*avenante*) – Vous voulez un peu de sel pour mettre dessus ?

*Elle lui tend la salière. Il hésite puis la prend, et met un peu de sel sur sa tartine. Elle le regarde manger avec un air attendri.*

**Elle** – C'est bon, hein ?

**Lui** – Pour moi, ça vaut le caviar, vous savez...

**Elle** – C'est ce que j'ai pris en entrée... Le caviar... C'est vrai que c'est salé aussi... Surtout l'addition...

*Il sourit et continue à mâcher. Elle le regarde encore un instant avec un air apaisé.*

**Elle** – Ça m'a fait du bien de parler un peu avec vous.

*Elle se lève, et lui lance un regard plein de reconnaissance.*

**Elle** – Merci, vraiment...

*Elle met son manteau.*

**Elle** (*souriant*) – La prochaine fois, c'est moi qui vous invite.

**Lui** – Merci...

*Elle s'en va, en lui faisant un petit signe avant de sortir.*

*Il reste assis là, un peu largué, en continuant à mâcher sa tartine tout en rêvassant. Un autre homme (ou une autre femme) arrive, probablement le patron (ou la patronne). Il (ou elle) regarde successivement sans comprendre le serveur assis à table, et la porte par laquelle la cliente vient de sortir.*

## 268. À l'œil

*Un homme entre dans un magasin où il est accueilli par une vendeuse.*

**Femme** – Vous voulez voir quelque chose ?

**Homme** – Je vais regarder.

**Femme** – Ça ne coûte rien de jeter un coup d'œil.

**Homme** – Je vais voir.

**Femme** – Je regarde si je vois quelque chose pour vous...

*Elle cherche quelque chose et lui tend.*

**Femme** – Regardez voir.

**Homme** – Ce n'est pas un peu voyant ?

**Femme** – Regardez-moi.

**Homme** – Vous me voyez avec ça ?

**Femme** – Faut voir sur soi. Regardez-vous.

**Homme** – C'est tout vu.

**Femme** – C'est vous qui voyez. Vous voulez voir autre chose ?

**Homme** – Je vais continuer à regarder.

*Il regarde autre chose.*

**Homme** – Je ne vois pas le prix.

**Femme** – Regardez sur l'étiquette.

**Homme** – Je ne vois rien.

**Femme** – Il ne faut pas regarder à la dépense, croyez-moi.

**Homme** – Je vais revoir le premier.

**Femme** – Tenez, regardez. Vous voyez ?

**Homme** – Ah, oui, je me vois quand même mieux avec ça.

*Il la regarde.*

**Homme** – On ne s'est pas déjà vu quelque part ?

**Femme** – Je ne vois pas...

**Homme** – Laissez-moi vous regarder, c'est quoi votre nom ?

**Femme** – Ça ne vous regarde pas.

**Homme** – On pourrait se revoir.

**Femme** – Voyez-vous ça.

**Homme** – Vous voyez ce que je veux dire...

**Femme** – Non mais tu m'as bien regardée ? Tu t'es vu ? Tu ne me regardes même pas, d'accord ?

**Homme** – Je vois...

**Femme** – Je vous laisse continuer à regarder.

**Homme** – Je crois que j'en ai assez vu.

**Femme** – Voyeur !

**Homme** – Alors au revoir ?

**Femme** – C'est ça, va te faire voir.

**Homme** – Ça ne coûte rien de regarder...

**Femme** – Eh ben regarde-moi bien, parce que tu n'es pas prêt de me revoir.

**Homme** – Qui vivra verra.

**Femme** – Allez, je t'ai assez vu.

*Elle le pousse dehors.*

**Homme** – Allons voyons...

*Il sort.*

**Femme** – Faudrait quand même voir à voir.

## 269. Au feu

*Deux femmes, à la terrasse d'un café, commandent à un serveur qu'on ne voit pas.*

**Une** – Un déca, s'il vous plaît. Avec une sucrée, comme d'habitude...

**Deux** – Oh et puis tiens, je vais prendre un cappuccino, moi ! Je reprendrai mon régime demain...

*La deuxième aperçoit deux hommes, côté public, et se remaquette avec excitation. La première, morose, est plongée dans ses pensées.*

**Une** – Tu crois en Dieu, toi ?

**Deux** (*émoustillée*) – Ça dépend des jours. Mais en voyant ces pompiers, là, je crois que je viens de retrouver la foi...

**Une** (*inquiète*) – Il y a le feu quelque part ?

**Deux** – En face de nous... Ils viennent de s'asseoir... Tu ne les as pas vus ?

**Une** (*essayant de voir en plissant les yeux*) – Non, je ne vois rien...

**Deux** (*essayant d'être un peu discrète*) – Là, tous les deux habillés pareils, coiffés en brosse avec leurs chemisettes bleues. Ça doit être la tenue d'été...

**Une** – Comment tu sais que c'est des pompiers ?

**Deux** – Mais... c'est marqué dessus ! Sur leurs petits polos, tu ne vois pas ? Pompiers Volontaires !

**Une** – Ah, oui, peut-être... Tiens, il faut que je rachète des lentilles, moi.

**Deux** – Des lentilles... ?

**Une** – J'ai l'impression que je vois un peu trouble...

**Deux** – Eh ben moi, je les vois super net... Et je peux te dire que tu perds quelque chose...

**Une** (*regardant la deuxième*) – Même toi, je te vois un peu trouble... Pourtant, t'es tout près de moi... (*Inquiète*) Je ne suis pas déjà presbyte...

**Deux** – Ils sont tout bronzés, tu as vu ? Mais ils ont l'air un peu fatigués, non... ?

**Une** – Je me suis toujours demandé pourquoi on appelait ça des lentilles...

**Deux** – Peut-être qu'ils reviennent de mission... (*Avec emphase*) Guerriers sales et fourbus, ayant risqué leur vie au feu, mais avec le sentiment du devoir accompli...

**Une** – C'est vrai, ça n'a pas grand rapport avec des lentilles...

**Deux** (*exaltée, joignant le geste à la parole*) – Je les imagine, avec leur énorme lance à incendie dans la main, en train d'essayer d'éteindre un brasier pendant toute la nuit...

**Une** – C'est peut-être parce qu'on doit les laisser tremper toute la nuit. Comme les lentilles, justement...

*La deuxième regarde la première, se demandant de quoi elle lui parle.*

**Deux** – Je comprends pourquoi nos fils rêvent de devenir pompier...

**Une** – Ou alors, j'ai oublié de les mettre...

**Deux** (*soupirant*) – Ils ne nous voient même pas, dis donc...

**Une** – Je vais tout de même vérifier...

*La première se touche un œil avec le doigt.*

**Deux** – C'est dingue... On dirait qu'une fois mariées, on est moins visibles. Et alors après une ou deux grossesses, on devient complètement transparentes...

**Une** – Ah, non, pourtant j'ai bien...

**Deux** – Et voilà... Ils s'en vont...

**Une** – Oh, c'est pas possible !

**Deux** – Mais si, je te jure, regarde !

**Une** (*horri  e*) – Je ne me suis quand même pas mis les deux dans le même œil...!?!

*La deuxième regarde la première, interloquée. On entend une sirène de pompiers.*

**Une** – Mais qu'est-ce qu'il fout, lui, avec mon cappuccino...? Faut que je retourne bosser, moi...

**Deux** –   a va, il n'y a pas le feu...

## 270. Compteur

*Un personnage est là, debout mais courbé. On sonne. Il va ouvrir, toujours courbé.*

**Deux** (off) – Bonjour ! C'est pour les compteurs.

**Un** – Entrez, je vous attendais.

*Le deuxième apparaît, courbé lui aussi.*

**Un** – C'est par là, suivez-moi. Faites attention, le plafond est très bas.

**Deux** – Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude.

*Le deuxième suit le premier jusqu'à un endroit de la scène.*

**Un** – Voilà, alors là c'est l'eau.

*Le deuxième note le chiffre sur un calepin.*

**Deux** – Très bien...

*Le premier repart suivi par le deuxième jusqu'à un autre endroit.*

**Un** – Ça c'est l'électricité...

*Le deuxième note le chiffre sur un calepin.*

**Deux** – Parfait...

*Le premier repart suivi par le deuxième jusqu'à un autre endroit.*

**Un** – Là ça doit être le gaz.

**Deux** – Mmm...

*Le deuxième note le chiffre sur son calepin.*

**Deux** – Ah, votre consommation est en baisse ce mois-ci. Il faut dire qu'on a eu un hiver très doux.

**Un** – Il faut bien que le réchauffement climatique ait quelques avantages quand même...

*Le premier repart suivi par le deuxième vers un dernier endroit.*

**Un** – Et voilà le compteur d'oxygène...

**Deux** – Très bien...

*Le deuxième regarde le compteur avec un air désapprobateur.*

**Deux** – Ah, alors là, en revanche, vous avez explosé votre forfait ! (Il se tourne vers l'autre.)  
Qu'est-ce qui s'est passé, Monsieur Dumortier ?

**Un** – Je ne sais pas... C'est vrai que j'ai tendance à être un peu essoufflé, en ce moment, quand je fais mon footing... Sur mon tapis roulant...

**Deux** – Il faut arrêter de faire de l'exercice, Monsieur Dumortier... C'est peut-être bon pour la santé, mais ce n'est pas bon pour le porte-monnaie...

**Un** – Surtout que l'oxygène a encore augmenté, ce mois-ci...

**Deux** – Vous n'avez pas une fuite, au moins ?

**Un** – Je ne crois pas...

*Il note le chiffre sur un calepin.*

**Deux** – Vous devriez peut-être rabaisser encore un peu le plafond... Il y aurait moins de déperdition, croyez moi...

**Un** – C'est-à-dire qu'avec mon dos...

**Deux** – Ah, c'est vous qui voyez, hein...

*Le deuxième sort un terminal de carte de paiement.*

**Deux** – Alors... Chèque ? Carte bleue ?

**Un** – C'est-à-dire que... Ça ne pourrait pas attendre un peu ? C'est que ma retraite, elle, elle aurait plutôt tendance à baisser...

**Deux** – Ah, oui, mais Monsieur Dumortier... Vous me mettez dans l’embarras, là...

**Un** – Je pourrais payer en deux fois...

**Deux** – Ah, oui, mais ça, ce n’est pas possible, Monsieur Dumortier... Vous comprenez, si tout le monde faisait comme vous...

*Le premier ne sait pas quoi répondre. L’autre est visiblement dans l’embarras.*

**Deux** – Bon... On va dire que je n’ai pas pu relever les compteurs parce que vous étiez sorti, et je repasse la semaine prochaine, d’accord ?

**Un** – D’accord... Mais si vous pouviez plutôt repasser dans une quinzaine...

**Deux** – Monsieur Dumortier... Il ne faut pas exagérer, non plus ! Et puis vous imaginez... Si on était obligé de vous couper l’oxygène, vous savez ce que ça veut dire...

**Un** – Il ne me resterait plus que le gaz.

**Deux** – Si vous avez payé la facture...

*Le deuxième donne malgré tout une tape amicale dans le dos du premier pour dédramatiser avant de prendre congé.*

**Deux** – Allez, ne vous en faites, Monsieur Dumortier... Je repasse le mois prochain, d’accord ? Mais c’est la dernière fois, hein ?

**Un** – Merci...

**Deux** – Et d’ici, là, fini l’exercice ! Et puis essayez de ne pas respirer aussi souvent, bon sang ! Je ne sais pas moi... Une fois sur deux, c’est largement suffisant, non ? Quand on a des problèmes de fin de mois, il faut savoir se serrer un peu la ceinture... Il suffit de remonter la ceinture au niveau des poumons...

*Le premier lui répond par un sourire résigné, et s’apprête à le raccompagner à la porte.*

**Un** – Pas la peine de me raccompagner, je connais le chemin. Et autant économiser votre souffle...

*L’autre s’arrête et ils se serrent la main.*

**Deux** – Allez, au revoir, Monsieur Dumortier... Et pensez à ce que je vous ai dit... Un plafond rabaissé de trente centimètres, c’est dix pour cent de consommation d’oxygène en moins... Vous n’avez pas écouté notre dernière campagne d’information à la télé ?

**Un** – Merci... (*Le deuxième s’en va, et le premier reste seul.*) Je crois que je ferai mieux d’éteindre aussi la lumière...

## 271. Autodérision

*Deux personnages regardant quelque chose devant eux.*

**Un** – C'est quoi, comme voiture ?

**Deux** – Mercedes.

**Un** – Ah, ouais.

**Deux** – On m'a piqué l'étoile. Au début je la faisais remettre. Et puis j'ai laissé tomber. On me la pique à chaque fois.

**Un** – Cette idée de mettre des étoiles même sur les voitures... C'est bien un truc allemand.

**Deux** – Je me demande bien ce qu'ils en foutent.

**Un** – Qui ?

**Deux** – De toutes ces étoiles ! Ils en font la collection, ou quoi ?

**Un** – D'un autre côté, il vaut mieux qu'ils vous piquent l'étoile, et qu'ils vous laissent la voiture. Moi, ma bagnole, elle n'avait pas d'étoile. On me l'a volée l'année dernière. Alors j'ai racheté celle-là. D'occase... (*Un temps*) Et vous en êtes content ?

**Deux** – C'est solide.

**Un** – C'est pas très beau.

**Deux** – C'est allemand.

**Un** – C'est une bonne marque.

**Deux** – C'est Mercedes.

**Un** – Ouais.

**Deux** – On sait ce qu'on achète.

**Un** – Et on sait ce qu'on a.

**Deux** – La qualité allemande, quoi. (*Un temps*) Et la vôtre, c'est quoi ?

**Un** – Je n'ai jamais su.

**Deux** – Pardon ?

**Un** – Le type à qui je l'ai achetée m'a dit que c'était une Renault. C'était pas marqué dessus. Mais au garage, ils m'ont dit que non.

**Deux** – Mais alors qu'est-ce que c'est ?

**Un** – Ils ne savent pas.

**Deux** – Merde !

**Un** – Sinon, elle marche bien. Une vidange de temps en temps. Heureusement, parce que pour les pièces détachées... Quand on ne connaît pas la marque.

**Deux** – Ah, ouais...

**Un** – Ouais... C'est une voiture née de marque inconnue, quoi. On m'a dit qu'elle avait peut-être été fabriquée dans un pays de l'Est. Ou en Chine. En Israël peut-être. Par un fabriquant qui aurait disparu depuis. Ou qui aurait changé de nom. Comme les Juifs pendant la guerre, voyez ?

**Deux** – Mais qu'est-ce qui est marqué sur la carte grise ?

**Un** – Renault.

**Deux** – Mais c'en est pas une...

**Un** – Fallait bien lui donner un nom. Un état civil, comme qui dirait. La faire adopter, quoi. Parce que sinon, elle est en règle, et tout. C'est une voiture, hein ! Enfin, ça roule quoi. C'est juste qu'elle est de marque inconnue.



**Deux** – Et elle date de quand ?

**Un** – Ben, on ne sait pas trop non plus. Une trentaine d'années, peut-être. Avant la chute du mur, en tout cas.

**Deux** – Quel mur ?

**Un** – Ben on ne sait pas, justement. Le mur de Berlin, peut-être. Ou la grande muraille de Chine. Allez savoir...

**Deux** – La grande muraille de Chine s'est écroulée ?

**Un** – Faudrait faire une datation. Au carbone 14. Directement à la sortie du tuyau d'échappement.

**Deux** – Elle n'a pas de pot catalytique...

**Un** – Pas de ceintures de sécurité, non plus, vous pensez bien. Mais comme c'est considéré comme une voiture de collection, j'ai le droit de rouler avec quand même. Sinon, c'est une bonne voiture.

**Deux** – Et elle marche à quoi ?

**Un** – Moi, j'y mets du fioul domestique. Mais peut-être que ça marcherait avec autre chose. Je n'ai jamais essayé.

**Deux** – Merde...

*Un temps.*

**Un** – Et la vôtre, vous êtes vraiment sûr que c'est une Mercedes ?

*L'autre le regarde un peu inquiet.*

**Un** – Non, je veux dire, comme il n'y a pas l'étoile...

*Un temps.*

**Un** – Vous avez les papiers, au moins ?

## 272. Un champ de ruines

*Deux paysans (homme et/ou femme) contemplent quelque chose qu'on ne voit pas, situé au loin, derrière les spectateurs. Ils parlent éventuellement avec un accent régional (au choix).*

**Un** – Qu'est-ce qu'ils font, là ?

**Deux** – Paraît qu'ils vont restaurer le château...

**Un** – Le château ? C'te ruine ?

**Deux** – Paraît que c'est un monument historique...

**Un** – Un monument ? C'tas de gravats ?

**Deux** – Paraît que c'était un château fort, au Moyen Âge... Même que Louis XVI y aurait dormi juste avant de se faire assassiner par Ravaillac.

**Un** – Et comment que tu sais ça, toi ?

**Deux** – Ben je l'ai lu dans le journal.

**Un** – Merde alors ! Et ils vont le reconstruire ?

**Deux** – C'est à cause du plan de relance de l'économie...

**Un** – Bâtir des châteaux forts pour aider les agriculteurs... Ils feraient mieux de construire des châteaux d'eau...

**Deux** – C'est un truc qui vient d'en haut... De Bruxelles...

*Silence pour digérer cette information. Ils continuent de contempler les ruines.*

**Un** – C'est pas tes vaches qui sont là devant ?

**Deux** – Si.

**Un** – Et pis c'est ton champ.

**Deux** – Dame oui.

**Un** – Et ta ferme, elle est pas loin non plus...

**Deux** – Je vais être aux premières loges, c'est sûr...

*Ils continuent à regarder.*

**Un** – Et c'est quoi, c'te cabane, qu'ils ont déjà mis là ?

**Deux** – Ben c'est une guérite. Pour les gardes, quand il pleut.

**Un** – Les gardes ?

**Deux** – Les gardes belges.

**Un** – C'est pas des gardes suisses ?

**Deux** – J'te dis c'est un projet européen ! La Suisse, elle fait pas partie de l'Europe, si ?

**Un** – Et pourquoi qu'ils ont besoin de garder ces ruines tout d'un coup ? C'est pas des vaches. Depuis le temps qu'elles sont là, elles ne vont pas s'en aller toutes seules...

**Deux** – En attendant le début du chantier ! C'est que ça va coûter des milliards, ces travaux. Ça va durer des années. Je ne sais pas si je serai encore là dans ma ferme pour profiter de la vue sur le château...

**Un** – En tout cas, tu vas bien profiter de la vue sur les travaux...

*Nouveau silence.*

**Deux** – Paraît qu'ils vont faire un jardin, devant. Un potager médiéval...

**Un** – Un jardin médiéval ? C'est quoi ça ?

**Deux** – Avec des légumes d'époque, des conneries comme ça. Des cucurbitacées...

**Un** – Des cucurbitacées... Alors c'est ça la nouvelle politique agricole commune... ?

*Nouvelle contemplation.*

**Un** – Ils vont arracher les poteaux électriques...

**Deux** – Pourquoi donc ?

**Un** – Avec les cucurbitacées médiévales, ça va jurer.

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – Au Moyen Âge, y'avait pas de poteaux électriques. Y'en avait déjà pas du temps de ton arrière-grand-père.

*Silence.*

**Un** – C'est pas les poteaux qui amènent l'électricité jusqu'à ta ferme ?

**Deux** – Je pense bien, oui... J'ai eu assez de mal à convaincre EDF de me les remettre debout après la grande tempête de l'an deux mille.

*Un temps.*

**Un** – J'ai comme l'impression que tu vas bientôt retourner au Moyen Âge, toi aussi... Ils ne t'ont pas encore envoyé le costume, non ?

## 273. À l'unisson

*Deux personnages (hommes ou femmes) se croisent.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Bonsoir.

*Chacun semble intrigué par le comportement de l'autre.*

**Un** – Bonjour.

**Deux** – Bonsour.

**Un** – Je peux vous aider ?

**Deux** – Vous avez besoin d'un renseignement ?

**Un** – Il ne comprend rien.

**Deux** – Il a l'air un peu abruti.

**Un** – Vous m'entendez ?

**Deux** – Qu'est-ce qu'il dit ?

**Un** – Vous parlez français ?

**Deux** – Do you speak french ?

**Un** – A donde vas ?

**Deux** – Quo vadis ?

**Un** – Il n'est sûrement pas du coin.

**Deux** – Il ne doit pas être de la région.

**Un** – C'est peut-être une langue régionale.

**Deux** – On dirait du patois.

**Un** – Vous avez un problème ?

**Deux** – Vous êtes sûr que ça va ?

**Un** – Ah, oui, il a un sérieux problème.

**Deux** – Non, visiblement ça ne va pas.

**Un** – Vous cherchez quelque chose ?

**Deux** – Vous avez perdu quelqu'un ?

**Un** – Ou alors, c'est un défaut d'élocution.

**Deux** – Je devrais peut-être lui écrire sur un papier.

**Un** – Vous avez un crayon ?

**Deux** – Vous avez une feuille ?

**Un** – On dirait qu'il va se trouver mal.

**Deux** – Il faudrait peut-être que j'appelle un médecin.

**Un** – Vous voulez que j'appelle le SAMU ?

**Deux** – Je ferais mieux de téléphoner aux pompiers.

**Un** – Il a l'air complètement paumé.

**Deux** – Il est peut-être un peu dérangé.

**Un** – Ah, oui, il fait pitié à voir.

**Deux** – Le pauvre, je n'aimerais pas à être à sa place.

**Un** – Vous voulez que je vous conduise quelque part, je suis en voiture ?

**Deux** – Heureusement qu'il est à pied, il n'est pas en état de conduire.

**Un** – Bon, je crois que ce n'est pas la peine d'insister.

**Deux** – Il vaut peut-être mieux que je le laisse tranquille.

**Un** – Vous êtes sûr que ça va aller ?

**Deux** – Vous allez pouvoir vous débrouiller tout seul ?

**Un** – Qu'est-ce que je peux y faire ?

**Deux** – J'aimerais bien faire quelque chose, mais quoi ?

**Un** – Bon ben.. Au revoir.

**Deux** – Alors euh... Au plaisir.

**Un** – C'est ça... Au pleuvoir.

**Deux** – Allez... Arrosoir.

*Ils hésitent encore à s'en aller, chacun étant un peu inquiet pour l'autre.*

**Deux** – Hein ?

**Un** – Deux ?

**Deux** – Un.

**Un** – Deux.

*Ils s'en vont chacun de leur côté au pas cadencé.*

**Deux** – Un.

**Un** – Deux.

**Deux** – Un.

**Un** – Deux...

*Ils font un tour de scène, se rejoignent et sortent ensemble, toujours en cadence.*

## 274. Le journal

*Deux personnages assis sur un banc.*

**Un** – Vous avez lu le journal, ce matin ?

**Deux** – Non, qu'est-ce qui se passe ?

**Un** – Je ne sais pas. J'ai résilié mon abonnement.

**Deux** – D'habitude, il y en a toujours un qui traîne sur un banc.

**Un** – Ou dans une poubelle.

**Deux** – Même le journal de la veille.

**Un** – On n'est pas pressé.

**Deux** – On n'a pas besoin de nouvelles fraîches.

**Un** – On est à la retraite.

**Deux** – On veut juste savoir ce qui se passe.

**Un** – Il se passerait quelque chose, on ne serait pas au courant.

**Deux** – Heureusement qu'il y a la télé.

*Un temps.*

**Un** – Vous avez regardé la télé, hier soir ?

**Deux** – Mon antenne est tombée du toit avec la dernière tempête.

**Un** – Moi j'ai encore mon antenne. C'est ma télé qui est en panne.

**Deux** – Ils sont peut-être en grève.

**Un** – La télé ? Comment savoir, on ne peut plus la regarder.

**Deux** – Le journal ! Ils sont peut-être en grève.

**Un** – D'habitude, il y en avait toujours un qui traînait sur un banc.

**Deux** – C'est pour ça que j'ai résilié mon abonnement.

**Un** – Vous aussi ?

**Deux** – Mais si tout le monde a fait comme nous.

**Un** – C'est la mort de la presse.

**Deux** – Plus de journaux abandonnés sur les bancs.

**Un** – On ne va plus du tout savoir ce qui se passe.

**Deux** – Au Moyen Âge, il n'y avait pas de journaux.

**Un** – Et les gens ne s'en portaient pas plus mal.

**Deux** – Ils ne savaient pas lire.

**Un** – Et puis allez savoir si c'est vrai, tout ce qu'on raconte dans les journaux.

**Deux** – Des fois ils exagèrent un peu, c'est sûr.

**Un** – Quand ils parlent de l'Amérique, par exemple.

**Deux** – L'Amérique ?

**Un** – Vous y êtes déjà allé, vous, en Amérique ?

**Deux** – Non.

**Un** – Alors comment on peut être sûr que ça existe vraiment, l'Amérique ?

*Ils méditent un instant cette pensée.*

**Deux** – Et si Christophe Colomb n'avait rien trouvé du tout ?

**Un** – Et si Christophe Colomb n'avait jamais existé ?

**Deux** – Et si il n'y avait rien du tout de l'autre côté de la mer ?

**Un** – Et s'il n'y avait pas de mer ? (*L'autre le regarde un peu étonné*) Vous avez déjà vu la

mer, vous ?

**Deux** – Ah, oui, quand même. Enfin à la télé. Quand j'avais encore l'antenne.

**Un** – Admettons. Mais comment savoir ce qu'il y a de l'autre côté des mers ?

**Deux** – Et si la terre était vraiment plate ?

**Un** – Comment savoir ce qui se passe vraiment dans le monde ?

**Deux** – Ou même en France.

**Un** – Ou même au-delà du périphérique.

**Deux** – Ou même dans ce parc.

**Un** – Ou même ici.

*L'autre le regarde, un peu interloqué.*

**Deux** – Ici, on le saurait, non ?

**Un** – Justement. On n'a pas besoin de lire le journal pour ça.

**Deux** – Et ce qui se passe ailleurs, entre nous...

**Un** – Comment le savoir vraiment ?

**Deux** – Comment en être sûr ?

**Un** – Pas en lisant le journal, en tout cas.

*Un temps. Le regard du deuxième est attiré par quelque chose à ses pieds. Il ramasse une feuille de journal chiffonnée en boule, et la déplie.*

**Un** – Qu'est-ce que c'est ?

**Deux** – Une page de journal.

**Un** – Quelle rubrique ?

**Deux** – Les faits divers.

**Un** – Et alors ?

*L'autre lui lance un regard stupéfait.*

**Deux** – On parle de nous.

**Un** – Ça ne veut pas dire qu'on existe vraiment.

*L'autre revient à sa page de journal.*

**Deux** – Ils disent qu'on est morts.

**Un** – Morts ?

**Deux** – Moi en tombant du toit en essayant de réparer mon antenne, vous électrocuté en bricolant votre télé.

**Un** – Morts...

**Deux** – C'est dans le journal.

**Un** – En même temps...

**Deux** – Comment savoir si c'est vrai ?

## 275. Visite

*Deux personnages arrivent la mine préoccupée. Ils gardent un moment le silence.*

**Un** – Alors ? Tu l’as trouvé comment ?

**Deux** – Franchement, je m’attendais à pire...

**Un** – Oui.

*Nouveau silence.*

**Un** – Pire ?

**Deux** – Je ne sais pas... C’est vrai qu’il est très diminué, mais bon... Au moins, il nous a parlé...

**Un** – Oui...

*Un temps.*

**Un** – Qu’est-ce qu’il a dit, au juste ?

**Deux** – Je ne suis pas sûr d’avoir très bien compris... Quelque chose comme... Aaa... Ééé... Ououou... En-en-en...

**Un** – Oui... C’est ce que j’ai compris aussi...

**Deux** – Il a un peu de mal avec les consonnes...

**Un** – Oui.

**Deux** – Enfin, il avait quand même l’air content de nous voir.

*Un temps.*

**Un** – Ça me fait de la peine de le voir comme ça...

**Deux** – On était très proches de lui...

**Un** – Je l’aimais beaucoup.

**Deux** – Lui aussi, je crois qu’il nous aimait beaucoup.

**Un** – On était très proches.

*Silence.*

**Un** – Tu crois vraiment qu’il nous reconnaît ?

**Deux** – Ah, oui, quand même !

**Un** – Quand on est arrivé, il a tourné la tête de l’autre côté...

**Deux** – Ça doit être un réflexe... Je ne suis pas sûr qu’il contrôle tous ses mouvements, tu sais...

**Un** – J’avais l’impression qu’il essayait de nous dire quelque chose...

**Deux** – Il voulait peut-être nous remercier de notre visite...

**Un** – Mmm...

*Le deuxième pose une main réconfortante sur l’épaule du premier.*

**Deux** – Il va falloir y aller. On reviendra le voir...

**Un** – Oui...

*Ils commencent à s’en aller.*

**Un** – Je me demande si je n’ai pas compris ce qu’il essayait de nous dire, tout à l’heure, finalement...

**Deux** – Il a dit quelque chose ?

**Un** – Tu sais : Aa... Éé... Ouou... En-en...

**Deux** – Ah, ça... Et alors ?

**Un** – A... É... Ou... En... Tu rajoutes quelques consonnes... Ça ressemble beaucoup à... Allez-vous-en...



**Deux** – Tu crois...?

**Un** – Ça ressemble...

**Deux** – Mmm... En tout cas, il avait l'air content de nous voir...

**Un** – Oui...

**Deux** – Allez, on reviendra...

## 276. Vacance

*Deux personnages.*

**Un** – Alors, c'était comment, là-bas ?

**Deux** – Ah, oui, c'était... Mais alors c'était loin !

**Un** – Loin ?

**Deux** – Ah, non, vraiment, je ne pensais pas que c'était aussi loin.

**Un** – Mais c'était bien ?

**Deux** – Ah, oui, c'était... Mais c'était tellement petit !

**Un** – Mais il y avait la mer ?

**Deux** – Ah, oui, la mer ! Mais alors minuscule.

**Un** – Mais il y avait une plage quand même ?

**Deux** – Ah, une plage, oui. Mais alors un monde...

**Un** – Sur la plage ?

**Deux** – Sur la plage, dans la mer, partout... C'est tellement petit.

**Un** – Et il a fait beau ?

**Deux** – Un temps... Magnifique. Mais alors un vent !

**Un** – Un vent... ?

**Deux** – À décorner les escargots.

**Un** – Et il y a en beaucoup par là-bas ?

**Deux** – Des escargots ? Aucun ! À cause du vent, sûrement...

**Un** – Et on y mange bien ?

**Deux** – Très bien ! Enfin, mieux qu'on ne pourrait s'y attendre...

**Un** – Et qu'est-ce qu'on y mange ?

**Deux** – Un peu de tout.

**Un** – Pas des escargots, en tout cas.

**Deux** – Ça, il ne faut pas aller là-bas pour manger des escargots.

**Un** – Oui...

**Deux** – Des escargots de mer, à la rigueur...

**Un** – Mmm...

**Deux** – Si on arrive à en trouver...

**Un** – Oui...

**Deux** – Mais la mer est tellement minuscule...

**Un** – Mmm...

**Deux** – Et comme l'eau n'est pas très salée.

**Un** – Ah, tiens... ?

**Deux** – Je ne suis pas sûr que les escargots de mer s'y plairaient beaucoup.

**Un** – Sûrement pas...

**Deux** – Les grenouilles, peut-être...

**Un** – Les grenouilles ?

**Deux** – Enfin, je veux dire... des grenouilles de mer. Si ça existait...

**Un** – Et il y a beaucoup de choses à faire, sur place ?

**Deux** – Ouh, là ! On en a vite fait le tour... C'est tellement petit... Non, il faut aller là-bas pour se reposer. Parce que pour le reste...

**Un** – Tu es reposé, alors ?

**Deux** – Complètement épuisé. Avec le décalage horaire. C'est qu'il y a presque 24 heures de décalage avec ici.

**Un** – Ah, oui, quand même...

**Deux** – Non, mais franchement, c'était très bien. Très bien. Ça, j'y retournerais volontiers...

**Un** – Ah, ben tu vois, ça me donne envie d'y aller faire un tour, moi aussi.

**Deux** – D'un autre côté, est-ce que ça vaut vraiment le coup d'aller aussi loin. Dans un pays aussi petit.

**Un** – Il faut bien partir quelque part.

**Deux** – Non, l'année prochaine, je pensais plutôt faire le Lichtenstein.

**Un** – C'est petit aussi.

**Deux** – Oui... Mais c'est moins loin.

**Un** – Mais il n'y a pas la mer...

**Deux** – Ah, oui ?

**Un** – Ou alors une toute petite... et pas très salée.

*Ils restent un instant immobile en silence.*

**Deux** – Tu sais à quoi je pensais ?

**Un** – Non.

**Deux** – Comme la terre tourne...

**Un** – Oui.

**Deux** – Si nous on arrivait à rester immobiles suffisamment longtemps...

**Un** – Oui.

**Deux** – Non mais vraiment immobiles...

**Un** – Mmm...

**Deux** – Au-dessus du sol, je veux dire, en se raccrochant à quelque chose...

**Un** – Oui.

**Deux** – Que les pieds ne touchent pas par terre, quoi.

**Un** – Et alors ?

**Deux** – Alors douze heures après, on serait en Chine.

*L'autre le regarde, stupéfait.*

**Un** – Et vingt-quatre heures après on serait revenus ici.

**Deux** – On aurait fait le tour du monde.

*Le temps de mesurer toutes les implications de cette découverte.*

**Deux** – Mais il faudrait encore trouver quelque chose à quoi se raccrocher...

**Un** – Ouais...

## 277. Paître

*Ils sont assis l'un à côté de l'autre. Il mâchouille ce qui semble être un chewing-gum. Elle se tourne vers lui.*

**Elle** – Ça va ?

**Lui** – Très bien, pourquoi ?

**Elle** – Je ne sais pas... On dirait que tu rumines quelque chose...

**Lui** – Ah, oui... C'est du foin... (*Elle le regarde étonnée, il se lève.*) J'irai bien faire un tour jusqu'au parc, pour changer un peu.

**Elle** – Bon... Si tu passes par la boucherie, tu pourras prendre deux côtes de porc ? Je les ferai ce soir à la poêle avec du riz.

**Lui** – Non.

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Ah, c'est vrai, je ne t'ai pas dit ? Je suis devenu herbivore.

*Elle encaisse le coup.*

**Elle** – Ben prends qu'une côte de porc, alors... Tu pourras toujours manger le riz.

**Lui** – Le riz ?

**Elle** – Si tu as décidé de devenir végétarien...

**Lui** – Ah, non, mais je n'ai pas dit végétarien. J'ai dit herbivore.

*Un temps.*

**Elle** – Bon... Ben tu n'as qu'à prendre une salade, alors...

**Lui** – Pas la peine. Je brouterai un carré de pelouse au parc.

**Elle** – La pelouse...

**Lui** – Je me suis toujours senti proche des vaches... Il y a un moment dans la vie où on éprouve le besoin de mettre ses actes en conformité avec ses idées. Tu comprends ?

**Elle** – J'essaie...

**Lui** – Non, mais je dis les vaches... J'aurais pu dire les moutons, les girafes ou les gazelles...

**Elle** – Ah, oui...

**Lui** – Les herbivores, quoi... Tu ne veux pas m'accompagner ?

**Elle** – Où ça ?

**Lui** – Au parc !

**Elle** – Tu veux m'envoyer paître ?

**Lui** – Tu as quelque chose de plus urgent à faire ?

**Elle** – Non.

**Lui** – Il a beaucoup plu la semaine dernière. Je suis passé devant tout à l'heure, l'herbe est magnifique, tu verras. Profitons-en avant qu'elle soit piétinée par les promeneurs. Avec ce beau temps, il va y avoir un monde cet après-midi. Je t'assure, il vaut mieux y aller maintenant.

**Elle** – OK, je mets mon manteau.

*Il met une moumoute façon peau de mouton.*

**Lui** – Ce n'est pas trop voyant ?

**Elle** – Meueueuh... non. (*Elle enfile un manteau genre peau de vache.*) Et moi, ça va ?

**Lui** – Mèèèèèèè... oui.

*Ils sortent.*

**Elle** – Je n'aurais peut-être pas dû mettre une jupe... Il faudra se mettre à quatre pattes ?

## 278. Les auteurs de nos jours

*Deux personnages debout les bras ballants.*

**Un** – Tu vois, à l’heure qu’il est, on devrait être en train de jouer.

**Deux** – Et on est planté là, et on ne sait pas quoi dire.

**Un** – Et on ne sait pas quoi faire, et on ne sait pas où se mettre.

**Deux** – Il n’a pas laissé de mots, pas même une ou deux lettres ?

**Un** – Ça ne le ferait pas revenir, mais on saurait quoi dire.

**Deux** – Et on saurait quoi faire, on saurait quoi ressentir.

**Un** – Il nous laisse là comme ça, juste avec un grand vide.

**Deux** – Pourquoi il a fait ça ? La peur de faire un bide ?

**Un** – Il a pensé à quoi ? Pas à tous ses amis.

**Deux** – Regarde, ils sont tous là, tous à attendre assis.

**Un** – Ils attendent nos répliques, mais qu’est-ce qu’on pourrait dire ?

**Deux** – Rien. On n’a rien à dire.

**Un** – Puisqu’on n’a pas la pièce.

**Un** – Puisqu’il ne l’a pas écrite.

**Deux** – Puisqu’il est mort hier.

**Un** – D’une gastroentérite.

*L’autre le regarde étonné.*

**Deux** – D’une gastroentérite ?

**Un** – J’ai dit ça pour la rime.

**Deux** – C’était une pièce en vers ?

**Un** – Je ne sais pas. À quoi ça rime...

**Deux** – On n’est pas auteurs, nous, et pas acteurs non plus.

**Deux** – On ne sait pas quoi vous dire, on est juste venu.

**Un** – Deux personnages en deuil, et des rimes orphelines.

*Un temps.*

**Un** – Maintenant on devrait saluer, et se faire applaudir.

**Deux** – Ou bien se faire siffler, et se faire insulter.

**Un** – Mais au moins on saurait.

**Deux** – Si c’était une bonne pièce, ou alors un navet.

**Un** – Un tabac ou un four.

**Deux** – Mais on ne saura jamais.

**Un** – Non, vraiment, c’est trop triste.

**Deux** – Les auteurs de nos jours sont vraiment des fumistes.

## 279. Georges

*Il est là, assis sur une chaise. Elle arrive, couverte d'un imper façon inspecteur de police, trop grand pour elle.*

**Elle** – Quelqu'un s'appelle Georges, ici ?

*Surpris, il regarde autour de lui. Puis vers la salle.*

**Lui** – Je ne sais pas... Probablement, oui...

**Elle** (*suspicieuse*) – Probablement ?

**Lui** – Pas moi, en tout cas. Enfin je ne crois pas...

*Un temps, pendant lequel elle semble hésiter.*

**Elle** – Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Georges ?

**Lui** – Euh... C'est moi, qui devrais dire ça, non ?

**Elle** – Ah, oui...? Et pourquoi ça...?

**Lui** – C'est vous qui cherchez Georges.

**Elle** – Oui.

**Lui** – Donc c'est à moi de répondre : Et qu'est-ce que vous lui voulez, à Georges ? Sinon, ça n'a pas de sens...

**Elle** – Vous avez raison... L'auteur devait encore être bourré quand il a écrit ça...

**Lui** – Il a dû sauter une ligne.

**Elle** – Se mélanger les crayons dans ses personnages.

**Lui** – Surtout qu'ils n'ont même pas de noms.

**Elle** – Et puis cet imper est trop grand pour moi.

*Elle enlève son imper et lui tend, découvrant en dessous une tenue similaire à la sienne. Il se lève et enfile l'imper. Il lui va parfaitement. Elle s'assied à la place de l'autre.*

**Elle** – Et qu'est-ce que vous lui voulez à Georges ?

**Lui** (*parlant de l'imper*) – Ah, oui, là ça va tout de suite mieux...

**Elle** – Vous n'avez pas répondu à ma question.

**Lui** – Les questions, ici, c'est moi qui les pose, d'accord ?

**Elle** – D'accord... (*Il semble à court de questions*) Alors ?

**Lui** – Alors quoi ?

**Elle** – À propos de Georges...

**Lui** – Georges... Mmm... Ce ne serait pas lui, par hasard ?

**Elle** – Qui ?

**Lui** – L'auteur !

**Elle** – L'auteur ? Georges ? Ah, je ne crois pas, non...

**Lui** – Et pourquoi ça ?

**Elle** – Mais parce que... Parce que c'est un auteur anonyme. Du début du vingtième.

**Lui** – C'est rare, non, les auteurs anonymes du vingtième.

**Elle** – Et pourquoi ça ?

**Lui** – Les auteurs anonymes, c'est plutôt au Moyen Âge. Aujourd'hui, on a quand même des moyens pour les retrouver, les auteurs. Les empreintes génétiques, tout ça. Le fichier des délinquants littéraires. Un auteur anonyme du vingtième, ça n'a pas de sens...

**Elle** – Du vingtième... Du vingtième arrondissement ! Le début du vingtième. Du côté de Nation. Un auteur anonyme du début du vingtième arrondissement.

**Lui** – Ah, oui...

**Elle** – Ben oui.

**Lui** – Oui, là, ça ne m'étonne qu'à moitié.

**Elle** – Et pourquoi ça ?

**Lui** – Les auteurs célèbres habitent plutôt le sixième ou le septième arrondissement. Faut avoir les moyens. Dans le dix-neuvième et le vingtième, forcément, il n'y a que les anonymes. Et il ressemble à quoi, cet auteur ?

**Elle** – Georges ?

**Lui** – Georges, si vous voulez.

**Elle** – Pourquoi voulez-vous savoir à quoi il ressemble ?

**Lui** – Au cas où je le verrais.

**Elle** – Alors vous voudriez que je vous donne son signalement ?

**Lui** – Pour le reconnaître...

**Elle** – Très bien. Vous avez de quoi noter ?

*Il sort de la poche de l'imper un carnet et un crayon.*

**Lui** – Je vous écoute...

**Elle** – Georges se fait appeler Georges. Mais à l'évidence, c'est un nom d'emprunt. Un pseudo, si vous préférez.

**Lui** – Je vois... Un nom de code.

**Elle** – Personne ne connaît le vrai nom de Georges. En fait, la seule chose qu'on sait à propos de Georges, c'est qu'il ne s'appelle pas Georges. Alors quant à savoir à quoi il ressemble...

**Lui** (*griffonnant sur son carnet*) – Très bien, je vous remercie pour ces précieuses informations...

**Elle** – Vous avez vraiment écrit ça ?

**Lui** – J'ai fait mieux... (*Il lui tend le carnet*) Regardez...

**Elle** – Un portrait-robot ? (*Elle regarde le dessin*) Mais... Pourquoi avez-vous dessiné un chien ?

**Lui** – Je... Je ne sais dessiner que les chiens... Mais avouez que c'est très ressemblant, non... ?

**Elle** – Oui... C'est à s'y méprendre...

**Lui** – Et puis ce n'est pas un simple chien... C'est un chien policier... Le chien est le plus fidèle compagnon de l'homme. Croyez-moi, un chien ne vous décevra jamais.

**Elle** – Vous avez fini ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Votre enquête !

**Lui** – Pour l'instant, oui. Mais je vous demande de rester à la disposition de la police...

**Elle** – Quelle police ?

**Lui** – Garamond, Helvetica, Times, New Roman... Vous n'avez que l'embaras du choix...

*Un temps.*

**Elle** – Et pourquoi est-ce qu'on le recherche, ce Georges, exactement.

**Lui** – Désolé mais ça, même si je le savais, je ne pourrais pas vous le dire.

**Elle** – Je vois...

**Lui** – Vous avez bien de la chance.

**Elle** – Alors je peux m'en aller ?

**Lui** – Pour aller où ?

**Elle** – Je ne sais pas... Par là...

**Lui** – Très bien, alors disons que... je vous prends en filature.

*Ils s'apprêtent à sortir.*

**Elle** – Et vous êtes vraiment sûr qu'il existe ?

**Lui** – Qui ?

**Elle** – Georges !

**Lui** – Bien sûr !

**Elle** – On ne sait quand même pas grand chose sur lui.

**Lui** – On sait déjà qu'il ne s'appelle pas Georges...

**Elle** – Oui.

**Lui** – C'est un début.

*Ils sortent.*



## 280. JC

*J est là, désœuvré et absent. C arrive côté jardin, et prend un air interloqué.*

C – Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe, ici...?

*Semblant sortir de sa torpeur, J regarde C avec un étonnement mêlé d'indifférence.*

J – Il se passe quelque chose ?

C – Qu'est-ce qui se passe ?

J – Qu'est-ce qui pourrait bien se passer ?

C – Je ne sais pas... puisque je vous le demande.

J – Vous êtes arrivé et...

C – J'ai eu l'impression d'interrompre quelque chose...

J – Qu'est-ce que vous auriez bien pu interrompre ?

C – Rien.

J – C'est déjà quelque chose.

C – Quoi ?

J – Surgir comme ça... De nulle part... Et m'interrompre... Alors que je ne faisais rien.

C – Vous insinuez que c'est moi qui ai fait quelque chose ?

J – Non ?

*Un temps.*

C – Bon, et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?

J – Je ne sais pas. On attend de voir ce qui se passe.

C – Quoi ?

J – Qu'il arrive quelque chose...

C – Quelque chose ?

J – Ou quelqu'un...

C – Quelqu'un...? Et d'où est-ce qu'il pourrait venir ?

J – Je n'arrive jamais à me souvenir... (*Hésitant*) Côté cour, ou côté jardin...

C – Mais si, c'est très simple... Regardez. (*Se positionnant dos public*) Côté Jardin d'Eden... et côté Cour des Miracles. JC.

J – JC...?

C – Jardin, Cour... JC... Jésus Christ !

J – Ah, oui...

*Un temps, pendant lequel il ne se passe rien.*

J – Vous avez raison... Il vaut mieux qu'on se sépare...

*J sort côté cour. C prend la même attitude désœuvrée et absente que J au début de la scène. Au bout d'un moment, J surgit côté jardin.*

J (*théâtral*) – Quelqu'un peut m'expliquer ce qui se passe, ici...?

*Semblant sortir de sa torpeur, C regarde J avec étonnement. Puis un vague souvenir semble lui revenir.*

C – Vous allez rire, mais je vous attendais...

J – Comme le messie.

C – Mais pas de ce côté là...

## 281. La valise

*Un personnage arrive, une valise à la main, devant une table derrière laquelle se tient un autre personnage.*

**Un** – Bonjour, je suis bien aux objets trouvés ?

**Deux** – Oui.

**Un** – Je me suis perdu en venant.

**Deux** – C'est pour un dépôt alors ?

**Un** – Non, un retrait, plutôt.

**Deux** – Qu'est-ce que vous avez perdu ?

**Un** – Voyons voir... (*Il sort un papier et lit.*) J'ai perdu ma virginité, très jeune. J'ai perdu toutes mes illusions, à peu près en même temps. J'ai perdu la foi et huit kilos. J'ai perdu mon sang froid et pas mal d'argent. J'ai perdu mon travail et l'appétit. J'ai perdu mon temps avant de perdre la tête. J'ai perdu ma dignité et les pédales. J'ai perdu le nord et j'ai perdu le sommeil. J'ai perdu ma joie de vivre avec mes dernières espérances. Et tout récemment j'ai perdu la mémoire.

**Deux** – Ah, oui.

**Un** – J'ai même perdu ma femme avant-hier.

**Deux** – Mais perdu...

**Un** – Une petite blonde un peu boulotte, avec un ruban rouge autour du poignet. On ne vous l'aurait pas rapportée, par hasard ?

**Deux** – Un ruban rouge ?

**Un** – C'était pour la reconnaître, justement. Je fais ça avec les valises, aussi, quand je prends l'avion. Mais ça ne m'a pas empêché de la perdre.

**Deux** – Vous avez perdu une valise ? Parce que ça on en a plein, vous savez ! Qu'est-ce qu'il y avait dans votre valise ?

**Un** – Quelle valise ?

**Deux** – Celle que vous avez perdue.

**Un** – Je n'ai pas perdu de valise. Au contraire. (*Montrant sa valise*) J'en ai trouvé une.

**Deux** – Qu'est-ce qu'il y a dans cette valise ?

**Un** – Rien. Enfin, je crois. Je n'ai pas réussi à l'ouvrir. Je pensais la remplir avec tout ce que vous allez me rendre.

**Deux** – Ah, oui, mais si elle n'est pas à vous, cette valise... Vous êtes sûr qu'elle n'est pas à vous ? Il y a un ruban rouge autour de la poignée.

**Un** – Ah, oui, tiens...

**Deux** – Vous êtes sûr que vous n'êtes pas marié avec une valise ?

**Un** – Ah, oui !

**Deux** – Remarquez, si vous saviez le nombre de valises qu'on a ici avec un ruban rouge autour de la poignée.

**Un** – Et pour ma femme ?

**Deux** – Désolé, mais même si quelqu'un la retrouve, je ne crois pas que c'est ici qu'il la rapporterait. Elle était en un seul morceau ?

**Un** – Pourquoi cette question ?

**Deux** – Je ne sais pas moi... En plusieurs morceaux, une petite femme, même un peu boulotte, peut tenir dans une ou deux valises... Le problème c'est que des valises, ici, on en a

beaucoup. Et le plus souvent, on ne prend même pas la peine de les ouvrir pour voir ce qu'il y a dedans.

**Un** – Vraiment ?

**Deux** – Surtout lorsqu'elles sont fermées à clef.

**Un** – Ah, oui.

**Deux** – Alors non, bien sûr, je ne peux pas vous garantir à cent pour cent qu'on n'a pas ici une femme ou deux réparties en trois ou quatre valises de taille normale ou une ou deux grandes malles.

**Un** – Je vois.

**Deux** – J'essaie seulement de vous dire que si votre femme est ici, c'est probablement en plusieurs morceaux.

**Un** – Et pour le reste ?

**Deux** – Le reste ? (*Un temps*) Ah, oui, mais... non. Là, ça ne va pas être possible.

**Un** – Pourquoi ça ?

**Deux** – Mais... parce qu'on est en sous-effectif, voilà pourquoi !

**Un** – Ah...

**Deux** – Si ça ne tenait qu'à moi, vous pensez bien. Mais c'est que je suis tout seul, ici. Pour les dépôts et pour les retraits. Alors maintenant qu'on a supprimé un fonctionnaire sur deux...

**Un** – Oui ?

**Deux** – Eh bien... Un jour on fait les retraits, et le lendemain les dépôts.

**Un** – Et aujourd'hui c'est les dépôts.

**Deux** – Voilà, ce n'est vraiment pas de chance. Mais revenez donc demain, ma collègue s'occupera de vous.

**Un** – Bon...

**Deux** – Vous ne voulez vraiment pas me laisser votre valise ? Ça je peux m'en occuper...

**Un** – Bon... Tenez... Je la récupérerai demain...

**Deux** – Celle-là ou une autre... Quelle importance... Puisqu'elle est vide de toute façon...

**Un** – Bon, alors je repasse demain...

**Deux** – Essayez de ne pas vous perdre cette fois... Maintenant vous savez comment nous trouver...

*Le premier personnage tend sa valise au second, qui la prend avec un effort visible.*

**Deux** – Eh ben dites-moi, pour une valise vide, elle pèse comme un âne mort.

*Le premier s'en va. Le second examine la valise.*

**Deux** – Fermée à clef... (*Il range la valise dans un coin.*) Allez savoir ce qu'il peut bien y avoir là-dedans encore

## 282. La route

*Deux personnages au bord d'une route. Le premier a le pouce levé pour faire du stop.*

**Un** – C'est calme.

**Deux** – Oui.

**Un** – Pas beaucoup de passage

**Deux** – Non.

**Un** – Je commence à avoir une crampe. (*Il baisse le pouce.*) Elle va où cette route ?

**Deux** – De quel côté ?

**Un** – Je ne sais pas. De ce côté-là.

**Deux** – Il n'y a pas de panneau ?

**Un** – Je n'en vois pas.

**Deux** – Et de l'autre côté ?

**Un** – Non plus. (*Un temps*) C'est con, tu ne trouves pas ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – On est là, au bord de la route, on ne sait pas où elle va.

**Deux** – La route, je ne sais pas où elle va, mais nous on va nulle part.

**Un** – Ouais... Il n'y a pas beaucoup de circulation. (*Un temps*) Si on changeait de côté ?

**Deux** – Pourquoi faire ?

**Un** – Pour aller par là ?

**Deux** – Tu veux aller par là ?

**Un** – Pourquoi pas ? Il n'y a pas de voitures qui vont par ici.

**Deux** – Il n'y a pas de voitures qui vont par là non plus.

**Un** – On n'a qu'à se mettre chacun d'un côté.

**Deux** – Pour quoi faire ?

**Un** – Ça doublera nos chances.

**Deux** – Nos chances de quoi ?

**Un** – Nos chances de ne pas rester ici. Tu as envie de rester ici, toi, sur le bord de la route ?

**Deux** – Non.

**Un** – Bon... Qui est-ce qui traverse ?

**Deux** – Vas-y, toi. C'est toi qui as eu l'idée...

**Un** – OK.

**Deux** – Fais attention en traversant.

*Le premier traverse pour aller de l'autre côté de la route. Long silence.*

**Deux** – Alors ?

**Un** – C'est calme aussi de ce côté-là.

**Deux** – Et si une voiture arrive ?

**Un** – Et qu'elle s'arrête, tu veux dire ?

**Deux** – Et qu'elle s'arrête.

**Un** – De quel côté ?

**Deux** – Je ne sais pas. D'un côté ou de l'autre.

**Un** – Eh ben on monte dedans.

**Deux** – Tous les deux ?

**Un** – Qu'est-ce que t'en penses ?

**Deux** – Je ne sais pas.

**Un** – Si on se sépare, ça doublera nos chances.

**Deux** – Nos chances de quoi ?

**Un** – Qu'une voiture s'arrête.

**Deux** – Mais alors on n'ira pas dans le même sens ?

**Un** – Il n'y a pas de voiture de toute façon...

**Deux** – Je trouve que c'était mieux avant.

**Un** – Quoi ?

**Deux** – On était ensemble.

**Un** – Ensemble ?

**Deux** – Du même côté. On pouvait discuter.

**Un** – Discuter de quoi ?

**Deux** – Pour passer le temps. En attendant qu'une voiture s'arrête.

**Un** – Bon ben tu n'as qu'à traverser aussi.

*Le deuxième traverse et va rejoindre le premier. Silence. On attend un bruit de voiture qui se rapproche.*

**Deux** – Merde, elle va de l'autre côté.

**Un** – Si tu n'avais pas traversé...

**Deux** – Tu serais resté tout seul, au bord de la route, et moi je serais parti par là.

**Un** – Ouais...

**Deux** – Peut-être que les voitures ne passent que dans un seul sens.

**Un** – Quel sens ?

**Deux** – C'est peut-être une route à sens unique. Peut-être que du côté où on est maintenant, c'est un sens interdit.

**Un** – Tu crois ?

**Deux** – On n'a jamais vu une voiture passer dans ce sens-là.

**Un** – Qu'est-ce qu'on fait ? On retourne de l'autre côté ?

**Deux** – Ce n'est pas si mal, ici.

**Un** – S'il n'y avait pas cette route.

**Deux** – Il n'y a pas beaucoup de circulation.

**Un** – Non... C'est calme.

## 283. Low cost

*Une rangée de sièges ou un banc. Une femme arrive d'un pas lent, un sac à la main. Elle jette autour d'elle un regard indifférent, dans le seul but de retarder le moment de s'asseoir. Elle s'assied néanmoins après avoir posé son sac et se met à attendre en regardant droit devant elle, le regard vide. Un homme arrive, un peu plus pressé. Il regarde sa montre et fait les cent pas. Au bout d'un moment, son attention est attirée par la femme, et il se tourne vers elle.*

**Lui** – Pardon, mais vous êtes bien...?

**Elle** (*étonnée*) – Oui...

**Lui** – Je me disais aussi...

**Elle** – Ah, oui...

**Lui** – Mais je ne voudrais pas...

**Elle** – Non, bien sûr...

**Lui** – Vous permettez que...?

**Elle** – Hun, hun...

*Il s'assied.*

**Lui** – Alors vous êtes là pour...?

**Elle** – Pas vous ?

**Lui** – Si, si, moi aussi...

**Elle** – Parfait.

**Lui** – Excusez-moi de...

**Elle** – Il n'y a pas de quoi.

*Silence. Ils patientent chacun de leur côté.*

**Elle** – Vous avez l'heure, s'il vous plaît ?

**Lui** – Ça dépend... Celle d'où on vient, ou celle où on va ?

**Elle** – Désolée, c'était une question idiote.

**Lui** – Oui...

*Silence. Il se relève, inquiet.*

**Lui** – C'est bien le Terminal 2 ?

**Elle** – Oui... Enfin, j'espère.

**Lui** – Comme il n'y a que nous, je commençais à me demander si...

**Elle** – Qu'est-ce que ça pourrait être d'autre...

**Lui** – Le Terminal 1 ?

**Elle** – Le Terminal 1 n'existe plus.

**Lui** (*incrédule*) – Il n'y a plus que le Terminal 2 ?

**Elle** – Oui.

*Il digère cette information.*

**Lui** – Non, parce que si on était au Terminal 1, comme vous dites qu'il n'est plus en fonction, ça expliquerait que...

**Elle** – On est au Terminal 2.

**Lui** – Comme il n'y a que vous et moi...

**Elle** – On est peut-être les premiers.

**Lui** – Mmm...

*Silence. Il se rassied.*

**Lui** – Vous partez ?

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Non, je veux dire... Vous partez, ou vous revenez ? Vous êtes d'ici, et vous allez là-bas, ou vous rentrez chez vous ?

**Elle** – Ah, ça ? Eh bien... Je vais... Je viens... Je ne suis pas vraiment de quelque part... Disons que je suis en transit...

**Lui** – Moi aussi... (*Un peu fébrile*) C'est une zone sans toilette, non ?

**Elle** – Normalement, on n'est pas supposé y rester très longtemps... Et vous ?

**Lui** – Moi ?

**Elle** – Vous rentrez chez vous ?

**Lui** – Chez moi ? Ah non, je... Un peu comme vous, en fait.

*Silence embarrassé.*

**Elle** – Excusez-moi, je ne suis pas très en veine de conversation.

**Lui** – C'est moi, désolé... Je vous laisse tranquille...

**Elle** – Non, non, ça ne me dérange pas... C'est juste que... Vous croyez que si on n'est que deux, on partira quand même ?

**Lui** – J'espère... Je ne sais pas... Vous croyez que c'est comme au théâtre ? S'il n'y a pas assez de spectateurs, on annule la représentation ?

**Elle** – Ça m'est arrivé une fois, figurez-vous. Je veux dire, au théâtre. J'en garde un très mauvais souvenir, d'ailleurs. J'ai trouvé ça très inélégant. Très grossier, même. Cette façon de vous lancer à la figure au dernier moment : où est passé le restant du troupeau ? Vous ne pensez quand même pas qu'on va jouer pour quelques brebis égarées ? OK, vous avez fait l'effort de venir, vous n'étiez pas obligés, c'est dommage pour vous. Mais nous on est des stars ! On ne joue que devant des salles combles. Alors revenez nous voir quand vous verrez la queue dehors... Quelle prétention ! Quand on n'arrive déjà pas à attirer plus de deux personnes à la fois ! Et cette façon de nous punir nous, au lieu de s'en prendre à tous ceux qui ne sont pas venus, justement. Au contraire, dans ces cas-là, on devrait nous féliciter. Nous dire merci. Merci d'être les seuls à avoir fait le déplacement. On devrait nous dire : ce n'est pas la quantité qui compte, c'est la qualité. Et pour vous remercier de la qualité de votre présence, nous, ce soir, on va se défoncer deux fois plus que d'habitude. On ne jouera que pour vous. Vous allez voir, ce sera une expérience intime d'une extrême intensité. Une expérience dont vous vous souviendrez toute votre vie... Qu'est-ce que ça leur aurait coûté, de jouer ? Même pour une seule personne ! Même devant une salle vide ! Une heure ou deux de leur temps ? Au lieu de ça, ils ont préféré me planter là et aller se vider quelques demis au bar d'en face en pleurant sur le sort des intermittents du spectacle...

**Lui** – Eh bien... Pour quelqu'un qui n'est pas en veine de conversation...

**Elle** – Pardon, mais je trouve ça triste... Une représentation annulée, pour eux, c'est juste un manque à gagner... Pour moi, c'était un rendez-vous manqué... Un moment qui n'aura jamais eu lieu, vous comprenez ?

**Lui** – Eh oui, mais là, il faut payer le kérosène... Vous vous rendez compte ? Un comédien, ça consomme quoi ? Un litre ou deux par jour. Mais un avion, ça doit brûler dans les mille litres au cent. Alors si on n'est que deux à bord, évidemment. Même si on achète un peu de duty free aux hôtesses pendant le vol, pour eux, ce n'est pas rentable...

**Elle** – Mmm...

**Lui** – Et si ils étaient en grève ?

**Elle** – On nous aurait prévenus, non ?

**Lui** – C'est peut-être une grève surprise. Un coup des communistes !

**Elle** – Dans ce cas, pourquoi serions-nous les seuls à ne pas être au courant.

*Un temps.*

**Lui** – Vous croyez qu'un communiste qui gagne au loto reste communiste ?

**Elle** – Il faut attendre. Il n'y a que ça à faire...

**Lui** (*poursuivant sa pensée*) – Moi, si je gagnais au loto, je crois que je me mettrais à croire en Dieu, en tout cas. (*Un temps*) Vous savez à quelle époque j'aurais aimé vivre ?

**Elle** – Non.

**Lui** – La préhistoire.

**Elle** – Ah oui...

**Lui** – Vous ne me demandez pas pourquoi ?

**Elle** – Dites toujours.

**Lui** – Parce que tout était beaucoup plus simple !

**Elle** – Vous croyez ?

**Lui** – Déjà, il n'y avait pas d'avions. Donc pas de compagnies low cost. D'ailleurs, il n'y avait pas de voitures non plus. Même pas de vélo, puisqu'on n'avait pas encore inventé la roue. Quand on voulait aller quelque part, on y allait à pied. C'était beaucoup plus écologique.

**Elle** – À pied ? Vous imaginez un peu ? Pour aller de Paris à Nice, ça leur prenait un mois !

**Lui** – Mais pourquoi voulez-vous qu'un Néandertalien ait eu envie d'aller à Nice ? La ville de Nice n'existait pas !

**Elle** – La Côte d'Azur existait bien, non ? Ces gens-là pouvaient aussi avoir envie de passer leur retraite dans un endroit agréable et bien fréquenté ou de prendre un peu de vacances au bord de la mer de temps en temps. Avec la vie qu'ils devaient mener...

**Lui** – Mais il n'y avait pas de retraite, et pas de vacances ! Parce que la notion de travail n'existait pas. Il n'y avait pas de Sécurité Sociale non plus, donc pas de trou de la sécu. Pas d'état et pas de religion, donc pas de prison et pas de culpabilité.

**Elle** – Je vois... La loi de la jungle, alors...

**Lui** – Exactement ! J'aurais voulu vivre à l'époque où l'homme n'était qu'un animal parmi les animaux. Un peu plus malin que les autres, peut-être... L'intelligence, vous savez, ça n'a pas que des avantages...

*Elle regarde autour d'elle, un peu inquiète.*

**Elle** – Je commence à me demander si ce n'est pas vous qui avez raison...

**Lui** – Il nous a fallu à peine quatre millions d'années pour descendre du singe. À peine une seconde à l'échelle de l'histoire de l'univers. Il est encore possible de faire le chemin inverse...

**Elle** (*ne comprenant pas*) – Pour aller où ?

**Lui** – Pour retourner à l'état sauvage !

**Elle** – Je parlais de notre avion ! Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de prendre le train...

**Lui** – Il y a aussi des trains qui ne partent pas à l'heure, vous savez. Et d'autres qui déraillent...

**Elle** – Vous croyez au destin ?

**Lui** – Ça dépend de ce que vous entendez par là...

**Elle** – L'idée que tout serait déjà écrit.

**Lui** – Par qui ?



**Elle** – Par personne ! L'idée qu'on n'a pas vraiment le choix. Seulement l'illusion du choix. L'idée que l'endroit où on arrive à la fin est déterminé à l'avance depuis le début par une série d'aiguillages, quoi qu'on fasse. Et qu'on a juste à prendre son mal en patience...

**Lui** – On n'est pas obligé de prendre le train. La preuve...

**Elle** – Il y a aussi des aiguilleurs du ciel...

**Lui** – Apparemment, ils sont en grève... Et si on s'en allait, tout simplement ?

**Elle** – On est en zone d'embarquement.

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Vous avez vu le panneau, là-bas ?

**Lui** (*lisant*) – Sortie Interdite... C'est dingue !

**Elle** – On a déjà passé le contrôle de sécurité. On ne peut plus revenir en arrière...

**Lui** – Et visiblement, on n'est pas prêt de décoller non plus. Mais quand est-ce qu'on pisse ?

**Elle** – Je me souviens, il y a très longtemps...

**Lui** (*la coupant*) – Ah, non !

**Elle** – Comment ça, non ?

**Lui** – Vous n'allez pas commencer à me raconter votre vie. C'est très pesant, les souvenirs, vous savez ! Il y a une limite à ne pas dépasser. C'est peut-être à cause de vous qu'on ne peut pas décoller...

**Elle** – Moi ?

**Lui** – Excès de bagages !

**Elle** – Je n'ai qu'un petit sac...

**Lui** – C'est une compagnie low cost. Imaginez qu'ils aient remplacé les avions par des ballons dirigeables.

**Elle** – Des montgolfières ?

**Lui** – Comment est-ce qu'on fait décoller un zeppelin, à votre avis ?

**Elle** – Je ne sais pas...

**Lui** – On jette du lest !

**Elle** – Vous voulez me jeter par dessus bord ?

**Lui** – Les sacs de sable ! On balance les sacs par dessus bord. Ou on les vide...

**Elle** – Mais... ce n'est pas du sable que j'ai dans mon sac !

**Lui** – Vous êtes sûre ?

*Elle ouvre son sac, plonge la main dedans et, surprise, en sort une poignée de sable qu'elle laisse glisser entre ses doigts.*

**Lui** – Et voilà...

**Elle** – Vous croyez que ça pourrait suffire ?

**Lui** – Moi je n'ai pas de bagages...

**Elle** – Bon...

*Elle verse le sable par terre.*

**Lui** – Parfait.

*Un temps.*

**Elle** – On ne décolle toujours pas...

**Lui** – Mais vous devez quand même vous sentir plus légère, non ?

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Qu'est-ce qu'on disait ?

**Elle** – Je n'en ai plus le souvenir... Et vous ?

**Lui** – Moi je n'ai jamais eu de mémoire.

**Elle** – Alors pourquoi j'ai cette vague impression de déjà vu... ?

**Lui** – Vous croyez que nous étions faits pour nous rencontrer ?

**Elle** – Si tout est écrit à l'avance. On vous aura aiguillé sur moi.

**Lui** – Ou alors c'est vous qui déraisonnez.

**Elle** – Vous voulez être mon mari ?

**Lui** (*regardant autour de lui*) – Est-ce j'ai vraiment le choix ?

**Elle** – Ça devait finir comme ça.

**Lui** – C'était écrit.

*Silence.*

**Lui** – On dirait qu'il va faire beau.

**Elle** – Oui, ils annoncent de l'orage.

*Un temps.*

**Elle** – Moi aussi, je commence à avoir envie d'aller aux toilettes.

**Lui** – C'est sans doute le destin qui nous a réunis.

*Ils se prennent par la main.*

**Lui** – Un peu de compagnie...

**Elle** – Ça ne peut pas faire de mal.

*Ils affichent un sourire publicitaire.*

**Lui** – Terminal 2.

**Elle** – Compagnie low cost.

## 284. À vrai dire

*Un couple assis à une table. Ils finissent de dîner.*

**Femme** – Quel festin !

**Homme** – Oui, hein ?

**Femme** – Enfin, on peut bien faire un petit excès de temps pour une grande occasion.

**Homme** – Allez, à notre anniversaire de mariage !

*Ils lèvent leurs verres, trinquent et boivent.*

**Femme** – Trente ans, tu te rends compte ?

**Homme** – J'ai l'impression que c'était hier.

**Femme** – Si c'était à refaire, tu m'épouserai ?

**Homme** – Les yeux fermés !

**Femme** – Et les yeux ouverts ?

**Homme** – Ne dit-on pas que l'amour rend aveugle ?

**Femme** – Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

**Homme** – Ma foi, je n'en ai aucune idée.

**Femme** – J'ai un peu la tête qui tourne...

**Homme** – Tu veux un dessert ?

**Femme** – Je ne sais pas si ce serait très raisonnable...

*Arrive la serveuse.*

**Serveuse** – Alors ? Ça vous a plu ?

**Homme** – C'était parfait ! N'est-ce pas, chérie ?

**Femme** – Succulent ! Non, vraiment...

**Homme** – Une bonne table, comme ça, c'est ce qui manquait dans le quartier.

**Serveuse** – Merci.

**Femme** – Et qu'est-ce qui vous a donné l'idée d'ouvrir un restaurant dans le coin, si ce n'est pas indiscret ?

**Serveuse** – Dans la restauration, il n'y a pas de secret. Il faut choisir un quartier où les gens sont suffisamment vieux pour ne plus avoir d'autre plaisir dans la vie que de manger. Mais pas trop âgés quand même, qu'il leur reste encore quelques dents pour mastiquer.

**Homme** – Ah oui...

**Serveuse** – Et des vieux qui soient suffisamment riches pour pouvoir se payer un restaurant hors de prix une fois de temps en temps, évidemment.

**Femme** – Bien sûr... Mais sinon, c'était très bon. Hein, chéri ?

**Homme** – Excellent.

**Serveuse** – Oh, vous savez, on ne fait pas des choses compliquées. On se contente de décongeler les plats tout préparés qu'on achète pour presque rien chez le grossiste.

**Femme** – Vraiment ?

**Serveuse** – Pourquoi se casser la tête, de toute façon, les gens ne voient pas la différence. Vous avez vu la différence, vous ?

**Homme** – Ma foi non...

**Serveuse** – Ben vous voyez ! Non, entre nous, il n'y a même pas de cuisine, dans ce restaurant.

**Homme** – Vraiment ? Et pourtant, sur la porte, là-bas, à côté des toilettes...

**Femme** – C'est marqué cuisine, non ?

**Serveuse** – Ça, c'est pour le décor. C'est une fausse porte plaquée contre le mur, elle ne s'ouvre même pas. Non, on a seulement un petit cagibi derrière le bar avec un four à micro-onde pour décongeler tout ça vite fait.

**Homme** – Ah, oui...

**Serveuse** – Ça ne vous a pas mis la puce à l'oreille qu'on soit en mesure de vous proposer une cinquantaine de plats différents à la carte ?

**Homme** – C'est vrai qu'il y a beaucoup de choix, mais...

**Serveuse** – Et que cinq minutes après la commande, on puisse vous servir une véritable bouillabaisse de Marseille comme si elle avait mijoté pendant toute la journée dans une cuisine du Vieux-Port ?

**Femme** – Ça, le service est rapide, on ne peut pas dire le contraire. N'est-ce pas, chérie ?

**Homme** – En tout cas, elle était très bonne, cette bouillabaisse.

**Serveuse** – Bon, si ça vous a plu, c'est le principal. Un petit dessert, peut-être, pour faire passer la bouillabaisse ?

**Homme** – Pourquoi pas ?

**Femme** – Volontiers...

**Homme** – C'est vraiment de la gourmandise.

**Serveuse** – Oui, enrobés comme vous êtes tous les deux, je me doute que ce n'est pas la malnutrition qui vous a poussés jusqu'à la porte de ce restaurant.

**Homme** – Eh non...

**Serveuse** – Si on peut encore appeler ça un restaurant...

**Femme** – Eh oui...

**Serveuse** – Alors ? Je peux me permettre de vous faire une petite suggestion, pour le dessert ?

**Femme** – Bien sûr.

**Serveuse** – Dans ce cas, je vous conseille le tiramisu.

**Femme** – Votre spécialité, j'imagine.

**Serveuse** – Non ! Mais il nous reste sur les bras dans le congélateur depuis au moins six mois, et la date limite de consommation arrive à échéance demain. Si je ne vends pas ce qui me reste avant ce soir, on va devoir donner tout ça aux Restaurants du Cœur. C'est qu'on a des contrôles sanitaires très stricts, quand même.

**Homme** – Voilà qui est rassurant...

**Serveuse** – Allez, un bon geste ! Vous ne voudriez pas que ce véritable tiramisu à l'italienne finisse aux Restaurants du Cœur, et que de vrais affamés aient une crise de foie à votre place ?

**Femme** – Va pour le tiramisu, alors.

**Homme** – Moi aussi.

**Serveuse** – Et puis une petite gastro de temps en temps, c'est très bon pour la ligne, vous verrez...

**Femme** – Ça nous rappellera notre voyage de noces en Italie...

**Serveuse** – Vous avez eu une gastro pendant votre voyage de noces ?

**Homme** – Euh, non, je parlais du tiramisu.

**Serveuse** – Pardon ?

**Femme** – Le tiramisu, l'Italie...

**Serveuse** – Ah, oui ! Enfin, j’ai dit que c’était un tiramisu à l’italienne, je n’ai pas dit qu’il venait d’Italie. Celui-là est fabriqué en Roumanie, mais bon. Au moins, on sait d’où il vient. Ce n’est pas toujours le cas, croyez-moi... Parfait, alors deux tiramisus pour ces messieurs-dames.

*Le serveuse s’éloigne. Ils échangent un sourire aimable.*

**Homme** – Je ne sais pas si c’était très raisonnable.

**Femme** – Oui... C’est vraiment de la gourmandise...

## 285. Contresens de l'humour

*Un personnage arrive. Il semble chercher quelque chose. Un autre le rejoint et l'observe un instant avec curiosité, se demandant visiblement ce qu'il fait.*

**Deux** – Vous avez perdu quelque chose ?

*Le premier l'aperçoit.*

**Un** – Euh... Oui... Figurez-vous que... j'ai perdu mon sens de l'humour.

**Deux** – Sans blague ?

**Un** – Vous ne pourriez pas m'aider, par hasard ?

**Deux** – Vous aider ?

**Un** – À retrouver mon sens de l'humour.

**Deux** – J'aimerais bien, mais je ne sais pas du tout ce que c'est.

**Un** – Vous ne savez pas ce que c'est ?

**Deux** – Je n'ai aucun sens de l'humour.

**Un** – Non ? Vous êtes sûr ?

**Deux** – Alors là... Tous les gens que je connais sont unanimes là dessus.

**Un** – Ah oui... Ce n'est pas drôle. Aucun sens de l'humour ?

**Deux** – Alors même si je voulais, vous comprenez... Je ne vois pas comment je pourrais vous aider à retrouver le vôtre.

**Un** – Bien sûr.

**Deux** – Ce ne serait pas une blague, par hasard ?

**Un** – Quoi donc ?

**Deux** – Eh bien... ce que vous me dites là. Que vous avez perdu votre sens de l'humour ?

**Un** – Ah non, pas du tout...

**Deux** – Non, parce que si c'était une blague, malheureusement... Ne comptez pas trop sur moi pour la comprendre.

**Un** – Je comprends.

**Deux** – Non mais ça ne voudrait pas forcément dire que votre blague n'est pas drôle, hein ? Je ne ris jamais à aucune blague...

**Un** – Ça ne m'aide pas beaucoup...

*Un temps.*

**Deux** – Alors comme ça, l'humour a un sens ?

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Vous dites que vous avez perdu le sens de l'humour. C'est donc que l'humour a un sens ?

**Un** – Oui, en un sens.

**Deux** – Même l'humour absurde ?

**Un** – Non, c'est vrai, celui-là n'a aucun sens.

**Deux** – C'est évident. L'absurde n'a aucun sens, même celui de l'humour.

**Un** – Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire. C'est même tout à fait l'inverse. Ce que je voulais dire, c'est que l'humour absurde n'a pas de sens. C'est justement ça qui est drôle.

**Deux** – Vous trouvez ?

**Un** – C'est en tout cas ce qui me semblait avant que je ne perde mon sens de l'humour. Mais

je vous avoue que je n'en suis plus très sûr.

**Deux** – C'est un peu compliqué tout ça, non ?

**Un** – C'est sans doute pour cela que j'ai du mal à m'y retrouver.

**Deux** – Et vous croyez qu'il y a un bon et un mauvais sens de l'humour ?

**Un** – Non, pourquoi ?

**Deux** – Vous dites que vous avez perdu votre sens de l'humour. C'est donc que l'humour a plusieurs sens, et que vous ne savez plus quel est le bon ?

**Un** – Le bon quoi ?

**Deux** – Le bon sens !

**Un** – Je vois, mais je crains que vous ne fassiez à nouveau un contresens.

**Deux** – Il y aurait donc aussi un contresens de l'humour ?

**Un** – Quand on parle du sens de l'humour, on ne prend pas le mot sens au sens de...

**Deux** – Ne me dites pas que le mot sens a lui aussi plusieurs sens !

**Un** – Le sens de l'humour, c'est une aptitude à trouver drôles les choses qui le sont. Cela ne veut pas dire que l'humour doit avoir un sens, et a fortiori qu'il y ait un bon et un mauvais sens de l'humour.

**Deux** – Si je vous suis bien... il n'y a pas de sens de l'humour.

**Un** – Je dirais même plus, l'humour c'est ce qui n'a pas de sens.

**Deux** – Tout ça me semble frappé au coin du bon sens.

**Un** – Qu'est-ce que je vous disais ?

**Deux** – Quoi ?

**Un** – J'ai perdu mon sens de l'humour.

**Deux** – Vous en êtes certain ?

**Un** – Croyez-moi, quand on est à essayer de donner un sens à l'humour, c'est qu'on en est totalement dépourvu.

**Deux** – Ça se tient.

**Un** – Prenez Bergson. Il a écrit un bouquin sur le rire. *Essai sur la signification du comique*. Et bien croyez-moi, ce type-là, ce n'était pas un comique. Et je n'ai jamais vu personne s'esclaffer en lisant son bouquin.

*L'autre le regarde un instant, perplexe.*

**Deux** – Je vais quand même vous aider à chercher...

# **Trous de mémoire**

Comme les trous noirs, les trous de mémoire ouvrent sur des univers parallèles inconnus...



## 286. Vaguement

*Ils sont debout l'un à côté de l'autre, et ils échangent un regard tendre.*

**Lui** – Ça va ?

**Elle** – Oui... Et toi ?

**Lui** – Ça va. (*Un temps*) On est morts, non ?

**Elle** – Pourquoi tu dis ça ?

**Lui** – Je ne sais pas... La dernière chose dont je me souviens, c'est une vague de trente mètres de haut s'appêtant à déferler sur la piscine au bord de laquelle on venait de s'allonger pour faire une sieste.

**Elle** – Ah oui...

**Lui** – Pas toi ?

**Elle** – Si.

**Lui** – Donc, on est morts.

**Elle** – Ou alors c'est que cette vague nous a entraînés tous les deux à des kilomètres de là, pour nous déposer délicatement, sans nous réveiller, au bord de la piscine d'un autre hôtel...

**Lui** – Qui s'appellerait aussi le Paradise Hotel.

**Elle** – Absolument indemnes et même pas mouillés.

**Lui** – Ce n'est pas le plus probable, non ?

**Elle** – Alors c'est qu'on est morts.

**Lui** – Enfin morts...

**Elle** – Tu as raison. Je ne vois pas trop la différence avec quand on était vivants.

**Lui** – Sauf que dans ce monde-ci, apparemment, on n'est pas encore mariés.

**Elle** – Pourquoi tu dis ça ?

**Lui** – On n'a pas d'alliances.

**Elle** – Tu crois qu'on n'a pas encore d'enfants non plus ?

**Lui** – En tout cas, je ne vois pas leurs serviettes au bord de la piscine.

**Elle** – Ni leurs bouées.

*Un temps.*

**Lui** – Peut-être qu'on ne s'est même pas encore rencontrés...

**Elle** – Tu veux dire... qu'on ne se connaît pas ?

**Lui** – Je ne sais pas. On se connaît ?

**Elle** – Je ne crois pas.

*Un temps.*

**Lui** – Alors ce serait ça ce qu'on appelle la mort.

**Elle** – Un monde parallèle dans lequel l'heure de notre mort n'a pas encore sonné.

**Lui** – Un paradis sur lequel ce tsunami n'aurait pas encore déferlé.

**Elle** – Pourtant on l'a bien vue, cette vague. Tous les deux.

**Lui** – Oui.

**Elle** – J'imagine que si ça marche comme ça, on n'est pas supposés se souvenir de notre ancienne vie ? Tu t'en souviens, toi ?

**Lui** – Vaguement.

**Elle** – Moi aussi. Je me souviens juste de cette vague... De toi et des enfants. Enfin surtout des

enfants... Et toi ?

**Lui** – Surtout de la vague.

**Elle** – Tout ça est vraiment très bizarre.

**Lui** – Ça doit être un bug dans le système. On n'est pas supposés se souvenir de quoi que ce soit.

**Elle** – Sinon, les gens sauraient qu'ils sont déjà morts.

**Lui** – Tu crois qu'on doit leur dire ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Qu'ils sont morts.

*Elle regarde en direction du public.*

**Elle** – Regarde les... Ils ont l'air heureux... Ils ne nous croiraient pas...

**Lui** – Ils nous prendraient pour des fous, et c'est nous qu'on enfermerait dans un asile.

**Elle** – Il vaut mieux garder ça pour nous.

**Lui** – Tu as raison.

**Elle** – Ce sera notre secret.

*Un temps.*

**Lui** – Bon, on y va ?

**Elle** – Où ça ?

**Lui** – Découvrir ce qu'il y a de différent dans ce monde parallèle, où aucun tsunami n'a submergé le Paradise Hotel...

**Elle** – Et où on ne s'est pas encore rencontrés.

**Lui** – Je suis curieux de voir ça.

**Elle** – Oui... Et en même temps, ça me fait un peu peur.

**Lui** – Il faudrait déjà savoir dans quelle chambre on est.

**Elle** – Puisqu'on ne se connaissait pas encore, on n'était sûrement pas dans la même chambre.

**Lui** – On n'a qu'à demander à la réception.

**Elle** – On va faire comme ça.

**Lui** – Allons-y.

*Ils commencent à s'en aller.*

**Elle** – C'était pourtant une belle journée, non ?

**Lui** – Oui.

**Elle** – Comment on aurait pu deviner...

**Lui** – Qu'on allait se rencontrer aujourd'hui.

*Ils s'en vont.*

## 287. Virgule

*Ils sont tendrement enlacés. Ils relâchent leur étreinte, en gardant un sourire béat sur les lèvres.*

**Lui** – On est bien ensemble, non ?

**Elle** – Oui... (*Un temps*) Mais tu veux dire... « On est bien ensemble ? » Ou « On est bien, ensemble ? »

**Lui** – Euh... Je ne sais pas... C'est quoi la différence ?

**Elle** – Ben... la virgule.

**Lui** – La virgule ?

**Elle** – Avec la virgule, ça veut dire « Est-ce qu'ensemble on est bien ? ». Sans la virgule, ça veut dire... « Est-ce qu'on est vraiment ensemble ? »

**Lui** – Ah oui.

**Elle** – Ben oui.

*Moment d'inquiétude. Nouvelle étreinte pour se rassurer. Et nouvelle séparation. Ils ont à nouveau un sourire épanoui.*

**Lui** – Tu te souviens comment on s'est rencontrés ?

**Elle** – Oui... (*Un temps*) Enfin... non. Et toi ?

**Lui** – Non, moi non plus. Je pensais que toi tu le savais...

**Elle** – Où est-ce qu'on aurait bien pu se rencontrer ?

**Lui** – Si on est ensemble, c'est bien qu'on s'est rencontrés quelque part.

**Elle** – Bien sûr...

**Lui** – Mais où ?

**Elle** – Je ne sais pas... Où est-ce que les gens se rencontrent, en général ? Je veux dire... un homme et une femme.

**Lui** – Chez des amis ?

**Elle** – On a des amis en commun ?

*Il jette un coup d'œil à son portable.*

**Lui** – Pas d'après Facebook, en tout cas.

**Elle** – Il paraît qu'un couple sur quatre s'est rencontré sur son lieu de travail.

**Lui** – Tu travailles où ?

**Elle** – Je suis... Je suis strip-teaseuse... Enfin, je crois... Et toi ?

**Lui** – Plombier...

**Elle** – Plombier ?

**Lui** – Ils ont refait la plomberie récemment, dans ton club de strip-tease ?

**Elle** – Ah non, mais je ne travaille pas dans un club. Je fais ça en amateur. À la maison...

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Et toi ?

**Lui** – Non, non, moi je... Je suis plombier professionnel. Je veux dire... Je fais ça chez les autres. Enfin, je crois...

**Elle** – Je vois.

**Lui** – Et donc... tu as fait venir un plombier chez toi, récemment ?

**Elle** – Non... mais il me semble avoir eu un dégât... des eaux il n'y a pas très longtemps.

**Lui** – Un des gars des eaux... Tu veux dire un employé de la compagnie des eaux ?

**Elle** – Non... Un dégât des eaux. Une fuite.

**Lui** – Ah oui, pardon, je... Une fuite, évidemment, un délit de fuite... Enfin, je veux dire... Je

vais peut-être y aller, non...?

**Elle** – Y aller ? Où ça ?

**Lui** – Je... Je ne sais pas... Chez moi ?

**Elle** – Tu n'habites pas ici ?

**Lui** – Tu crois que j'habite ici ?

**Elle** – Je ne sais pas. Tu habites ailleurs ?

**Lui** – Ça ne me revient pas, non. Et toi, tu es sûre d'habiter ici ?

*Elle regarde autour d'elle.*

**Elle** – Ça ne me dit rien non plus.

*Il regarde également autour de lui, et ramasse un carton, par terre.*

**Lui** – Tiens...

**Elle** – Qu'est-ce que c'est ?

**Lui** – Un carton.

**Elle** – Il y a marqué quoi ?

**Lui** – Ne pas déranger.

**Elle** – Et de l'autre côté ?

**Lui** – Merci de faire la chambre.

**Elle** – Ah oui.

*Elle se met en mouvement comme pour faire quelque chose.*

**Lui** – Qu'est-ce que tu fais ?

**Elle** – Ben je vais faire la chambre. Ce n'est pas ce que tu viens de me dire ?

**Lui** – Si... Enfin, oui, mais... C'est ce qu'il y a marqué sur le carton.

**Elle** – Tout ça est vraiment très bizarre.

**Lui** – Oui... Je me demande si on ne ferait pas mieux de se recoucher.

**Elle** – Se recoucher ? Tu veux dire... ensemble.

**Lui** – Je ne sais pas... Non ?

**Elle** – Si, si...

**Lui** – On y verra peut-être plus clair en se réveillant.

**Elle** – Oui, j'espère...

**Lui** – Je vais mettre le carton ne pas déranger.

**Elle** – Oui, je crois que c'est mieux.

## 288. Antipathie

*Ils sont debout chacun d'un côté de la scène. Ils se lancent des regards à la dérobée. Il finit par s'approcher d'elle.*

**Lui** – Excusez-moi, ça fait un moment que je vous regarde et... Ne prenez surtout pas ça pour un mauvais plan drague... Je vous rassure, vous n'êtes pas du tout mon genre...

**Elle** – Merci...

**Lui** – Non, ce que je veux dire c'est que... j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part. Enfin... pas seulement de vous avoir déjà croisée, vous voyez ? J'ai l'impression... de vous connaître.

**Elle** – Ah oui... ?

**Lui** – Excusez-moi, je suis complètement ridicule...

**Elle** – Non, non, pas du tout... Enfin si, vous êtes complètement ridicule, mais... moi aussi, j'ai l'impression de vous connaître. De très bien vous connaître même.

**Lui** – Ah bon... Alors je ne suis pas fou.

**Elle** – Ça dépend.

**Lui** – Ça dépend ?

**Elle** – On s'est peut-être rencontrés dans un asile de fous. Ce qui expliquerait qu'on préfère ne pas s'en souvenir...

**Lui** – Ah oui... Donc vous aussi, vous...

**Elle** – Tout à fait... votre tête me dit quelque chose, mais... je ne sais pas du tout quoi.

*Ils se dévisagent encore un instant.*

**Lui** – Non, ce qui est bizarre c'est que... votre visage m'est vraiment familier. Comme si... Je suis désolé... Ce serait très embarrassant évidemment, mais... Vous ne seriez pas une de mes ex, par hasard ?

**Elle** – Ah oui, là... Comme plan drague, ce serait vraiment très original... Mais comme je ne suis pas du tout votre genre... A priori, je ne peux pas avoir été...

**Lui** – Ça expliquerait qu'on ne soit pas restés ensemble, mais bon... Excusez-moi, je deviens vraiment...

**Elle** – Non, non, ne vous excusez pas. D'ailleurs, vous non plus, vous n'êtes pas du tout mon genre...

**Lui** – Bon...

**Elle** – Sans vouloir vous vexer, j'irais même jusqu'à dire que... votre tête ne me revient pas du tout.

**Lui** – Non, moi non plus...

**Elle** – Non mais ce n'est pas seulement votre nom que ne me revient pas. Ce que je veux dire c'est que votre tête ne m'est pas du tout sympathique.

**Lui** – Bien sûr... C'est drôle que vous disiez ça parce que... Je ne savais pas comment vous le dire sans être blessant mais... Vous aussi. Votre tête... m'est tout à fait antipathique.

**Elle** – Ça nous fait au moins quelque chose en commun.

**Lui** – Oui... Mais ça ne nous dit pas comment on se connaît, et où on aurait bien pu se rencontrer.

**Elle** – Remarquez, vu les bases sur lesquelles on est partis... et la profondeur à laquelle vous vous êtes déjà enfoncé... je me demande si c'est absolument nécessaire de creuser davantage.

**Lui** – Vous avez raison... Mieux vaut en rester là... Imaginez qu'on se souvienne tout d'un coup que...

**Elle** – Oui, ce serait vraiment...

**Lui** – Après tout... Il y a des choses qu'il vaut mieux oublier.

**Elle** – C'est vrai... Imaginez que tout à coup je me souviens que... (*Elle le regarde bizarrement.*) Attendez un instant... Ça y est, ça me revient maintenant...

**Lui** – Non...? Quoi ?

**Elle** (*outrée*) – Tu ne te souviens vraiment pas ?

**Lui** – Euh... non, mais... Et donc, maintenant, on se tutoie ?

*Elle le dévisage à nouveau, mais cette fois avec un rictus haineux sur les lèvres.*

**Elle** – Espèce de salopard !

**Lui** – C'est si grave que ça ?

**Elle** – Et tu oses me demander si c'est grave ?

**Lui** – Désolé, je... Je ne me souviens pas du tout...

**Elle** – Tu ne te souviens pas de moi ? Après ce que tu m'as fait ?

**Lui** – Je ne sais pas quoi vous dire... Je ne me vois pas faire du mal à quelqu'un. Encore moins à une femme. Mais en même temps, j'avoue que... Vous m'êtes tellement antipathique... Dans des circonstances exceptionnelles, je dois reconnaître que j'aurais sans doute pu...

**Elle** – Espèce d'ordure... Donc, tu n'essaies même de nier ?

**Lui** – Si... Si, si... Enfin, non mais... Dites-moi, je vous en prie ! Il faut que je sache, maintenant... Je suis prêt à tout entendre, je vous assure.

*Elle s'avance vers lui, menaçante.*

**Elle** – Je ne sais pas ce qui me retient de...

**Lui** – Non mais allez-y... Si vous pensez que je l'ai mérité...

*Elle reprend soudain un air détaché, avec un léger sourire sur les lèvres.*

**Elle** – Mais non, je déconne. Je ne me souviens de rien du tout.

**Lui** – Ah d'accord...

**Elle** – Ceci dit, moi aussi, je crois que dans une vie antérieure, j'aurais pu vous tuer. Vous avez vraiment une tête à claques. On ne vous l'a jamais dit ?

**Lui** – Non... Enfin, jamais d'une façon aussi directe, en tout cas.

**Elle** – Franchement ça m'étonne, mais bon...

**Lui** – Oui... Je crois qu'on ferait mieux d'en rester là, non ?

**Elle** – Ça me paraît plus raisonnable, en effet.

**Lui** – Bon alors... au revoir.

**Elle** – Au revoir ?

**Lui** – Il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de se recroiser, non ?

**Elle** – Au moins, si on se revoit un jour, on saura pourquoi on a l'impression de s'être déjà vus.

**Lui** – Tout à fait... (*Elle s'apprête à partir.*) Non, mais vous pouvez rester...

**Elle** – J'allais partir, de toute façon.

**Lui** – Je partais aussi.

**Elle** – Bon... Alors allons-y...

**Lui** – OK. J'allais par là. Vous aussi ?

**Elle** – Oui...

**Lui** – Faisons un bout de chemin ensemble, ça nous reviendra peut-être.

**Elle** – Si on ne s'entretue pas avant...

**Lui** – C'est un risque, en effet... Vous m'êtes de plus en plus antipathique.

**Elle** – Oui, moi aussi.  
*Ils partent.*

## 289. Trompe-l'œil

*Debout face au public, ils regardent vers le mur du fond.*

**Lui** – Il fait beau, hein ?

**Elle** – Mais il y a beaucoup de vent.

**Lui** – Oui. C'est le vent qui a chassé les nuages...

*Un temps.*

**Elle** – Tu vois la fenêtre d'en face ?

**Lui** – Quelle fenêtre ?

**Elle** – Là-bas, légèrement cachée par le feuillage de cet arbre.

**Lui** – Ah oui, celle-là... C'est curieux, on ne voit jamais de lumière la nuit.

**Elle** – Je ne sais pas qui peut bien habiter là.

**Lui** – Personne, peut-être. Le logement doit être inoccupé. Ça arrive...

**Elle** – Je ne sais pas... Pendant la journée, il me semble apercevoir des silhouettes derrière ces vitres. À travers ces branches.

**Lui** – Ah oui ?

**Elle** – Un homme et une femme, je crois.

**Lui** – Ça me rappelle un film...

**Elle** – Quel film ?

**Lui** – Fenêtre sur cour ! Ne me dis pas qu'en plus, tu as cru voir cet homme assassiner sa femme...

**Elle** – Non, mais tout de même... J'ai l'impression qu'il se passe quelque chose de bizarre derrière cette fenêtre.

**Lui** – Tu n'as rien d'autre à faire que d'épier ce qui se passe dans l'immeuble d'en face ?

*Elle sourit et regarde à nouveau avec plus d'attention.*

**Elle** – Attends un peu... C'est dingue. On dirait que...

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Il y a un vent terrible aujourd'hui, et les feuilles de cet arbre ne bougent absolument pas.

*Il regarde lui aussi.*

**Lui** – Ah oui, c'est curieux en effet...

**Elle** – Tu vas rire mais...

**Lui** – Oui ?

**Elle** – L'arbre... C'est un trompe-l'œil.

**Lui** – Un trompe-l'œil ?

**Elle** – Je t'assure. Regarde.

*Il regarde plus attentivement.*

**Lui** – Ah oui. Je n'avais jamais remarqué.

**Elle** – Je me disais aussi...

**Lui** – Mais alors... si l'arbre est un trompe-l'œil, c'est que la fenêtre en est un aussi.

**Elle** – Tu crois ?

**Lui** – Comment veux-tu qu'un faux arbre puisse cacher une vraie fenêtre ?

**Elle** – Oui, ce n'est pas faux.

**Elle** – Si l'arbre est un trompe-l'œil peint sur le mur d'en face, c'est que la fenêtre aussi est peinte sur le mur.



**Lui** – Un arbre qui n'existe pas, cachant une fenêtre qui n'existe pas.

**Elle** – C'est pour ça que ça que l'illusion marche aussi bien. On se dit que quelque chose qui est caché, c'est forcément quelque chose de réel. Pourquoi cacher quelque chose qui n'existe pas ?

**Lui** – Un peu comme Dieu, finalement. Les gens y croient d'autant plus qu'on ne le voit jamais.

**Elle** – Si Dieu se trimbalait dans les supermarchés avec une fausse barbe et un costume élimé, comme le Père Noël au moment des fêtes, c'est sûr que les gens n'y croiraient pas longtemps.

**Lui** – Oui...

*Un temps.*

**Elle** – Et si on était des trompe-l'œil, nous aussi ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Peut-être que les gens qui nous regardent nous voient comme des illusions d'optique. Des peintures ou des photos de nous-mêmes.

**Lui** – Mais nous on est là, on bouge, on parle.

**Elle** – Les vidéos, ça bouge aussi.

**Lui** – On est en trois dimensions.

**Elle** – Les hologrammes, c'est aussi en relief. On est peut-être des trompe-l'œil en trois D.

**Lui** – Il faudrait demander à ceux d'en face.

**Elle** – En même temps, quel crédit accorder aux voisins... si ce ne sont que des trompe-l'œil eux-aussi...

**Lui** – Je crois qu'on commence à devenir fous.

**Elle** – Tu as raison, je vais refermer la fenêtre.

*Elle hésite.*

**Lui** – Ne me dis pas qu'elle est peinte contre le mur...

*Ils échangent un regard inquiet.*

## 290. Noir et blanc

*Elle est là. Il arrive, un gros cahier à la main.*

**Elle** – Bonjour, bonjour... Entrez, entrez...

**Lui** – Merci, merci...

**Elle** – Vous n’avez pas eu trop de mal pour venir ? Avec ces grèves...

**Lui** – J’habite juste en face.

**Elle** – En face ? Vous voulez dire...

**Lui** – L’immeuble en face.

**Elle** – D’accord, d’accord... Je ne savais pas que... C’est curieux, j’étais persuadée que cette fenêtre-là, sur le mur d’en face, c’était un trompe-l’œil.

**Lui** – Un trompe-l’œil ?

**Elle** – Oui. Que la fenêtre était peinte sur le mur. Je n’ai jamais rien vu bouger derrière cette fenêtre.

**Lui** – Et pourtant, je suis là, vous voyez...

**Elle** – Je vois... Et donc, de votre salon, vous voyez tout ce qui se passe ici.

**Lui** – Absolument tout...

*Elle rit nerveusement, comme pour se rassurer.*

**Elle** – Remarquez... qu’est-ce qui pourrait bien se passer d’intéressant dans le bureau d’un agent littéraire ?

**Lui** – Ça, c’est à vous de me le dire.

**Elle** – Bien sûr, bien sûr... Alors, ce nouveau roman, ça avance ?

**Lui** – J’ai presque terminé.

**Elle** – Très bien, très bien... J’espère que c’est original, parce que vous savez, en ce moment... La rentrée littéraire est de plus en plus encombrée... Des tas de gens qui racontent leur petite vie, et leurs petits malheurs, persuadés que ça va passionner la Terre entière.

**Lui** – Rassurez-vous, ce n’est pas une autofiction.

**Elle** – Tant mieux, tant mieux... Non, ce dont on aurait besoin aujourd’hui, c’est d’un nouveau Robbe-Grillet. D’un nouveau Perec. D’un nouveau Butor. Quelqu’un qui soit encore capable de renouveler les codes du roman classique.

**Lui** – Vous allez voir. Ça va vous étonner. Et je ne serais pas surpris qu’en sortant d’ici, vous me traitiez de butor.

**Elle** – Mais bien sûr ! Il faut tout faire péter. Comme en mai 68. On sait que ça ne durera pas, que six mois après on votera pour De Gaulle, et que soixante ans après c’est Cohn-Bendit qui se prendra pour De Gaulle, mais sur le moment, ça soulage...

**Lui** – C’est drôle que vous disiez « soulage » parce que justement... Vous comprendrez pourquoi quand vous aurez jeté un coup d’œil à mon manuscrit...

**Elle** – Là... vous commencez à m’intriguer, cher ami. J’ai hâte de voir ça. Vous m’avez apporté quelques bonnes feuilles ?

**Lui** – J’ai presque terminé. Tenez, si vous voulez y jeter un coup d’œil...

*Il lui tend le gros cahier.*

**Elle** – Très bien, très bien... Ah oui, c’est du lourd, on dirait... Ce n’est pas trop long quand même ? Vous savez, maintenant, au-delà de 200 pages... Que voulez-vous ? C’est la génération SMS. Les gens ont perdu l’habitude de tourner les pages...

*Elle sort ses lunettes de presbyte.*

**Lui** – Ça fera dans les 900 pages. Mais vous verrez, ça se lit très facilement.

**Elle** – Bon, bon... Et c'est quoi, le titre ?

**Lui** – *Le blanc et le noir*.

**Elle** – *Le blanc et le noir*... Un hommage à Stendhal, peut-être ?

**Lui** – À Soulages, plutôt... C'est pour ça que tout à l'heure, je vous disais que...

**Elle** – Soulages ? Tiens donc... J'adore Soulages.

**Lui** – D'ailleurs, pour le titre, j'avais d'abord pensé à... *Les mémoires d'outrenoir*.

**Elle** – Ah oui... Un clin d'œil à Chateaubriand, donc... Mais dites-moi, Stendhal, Chateaubriand... Vous êtes sûr qu'avec tout ça, vous allez vraiment révolutionner l'histoire de la littérature ?

**Lui** – Vous allez voir, c'est très étonnant.

**Elle** – Très bien, très bien... alors voyons ça.

*Elle ouvre le cahier et commence à regarder. Elle tourne quelques pages.*

**Lui** – Je vous laisse le temps de vous faire une idée...

**Elle** – Oui... mais dites-moi. Apparemment, vous avez laissé quelques pages blanches au début. Ça commence à quelle page, exactement ?

**Lui** – C'est déjà commencé.

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Ces pages blanches, ça fait partie du roman.

**Elle** – Je ne suis pas sûre de vous suivre...

**Lui** – Je vous avais dit que ça vous surprendrait. Alors voilà. J'ai calculé que sur une page de roman, en moyenne, les caractères d'imprimerie, en noir donc, occupent huit pour cent de la surface de la page blanche.

**Elle** – Huit pour cent ?

**Lui** – En moyenne. Ça dépend du type de caractères employés par l'imprimeur, évidemment. Pour un caractère plus gros et plus gras, ça peut monter jusqu'à neuf ou même dix pour cent.

**Elle** – Vraiment...? Et donc...

**Lui** – Donc, j'ai eu l'idée de séparer le blanc du noir.

**Elle** – Voyez-vous ça.

**Lui** – Après, je me suis demandé si je devais mettre le blanc d'abord et ensuite le noir, ou bien l'inverse...

**Elle** – Ah oui...

**Lui** – Finalement, j'ai décidé de commencer par le blanc... Pour créer... une attente de la part du lecteur, vous voyez ?

**Elle** – Je vois, je vois...

**Lui** – Une sorte de suspense, si vous préférez.

**Elle** – Je ne suis pas sûre de savoir ce que je préfère... (*Tournant les pages*) Et donc, toutes les pages sont blanches.

**Lui** – Pas du tout. Et c'est là où ça devient intéressant. Pour simplifier, je suis parti sur une moyenne de dix pour cent. Donc, systématiquement, après neuf pages blanches vient une page noire.

**Elle** – Noire ?

**Lui** – Totalement noire.

**Elle** – Pourquoi noire ?

**Lui** – Je savais que ça vous déstabiliserait un peu. Mais c'est ce que vous vouliez, non ? Du nouveau ?

**Elle** – Oui, enfin...

**Lui** – Cette page noire, qui vient après neuf pages blanches, rassemble toute l'encre qu'on aurait normalement dû utiliser pour noircir, comme on dit, les neuf pages précédentes, qui en l'occurrence, dans mon roman, resteront vierges. Vous comprenez ?

**Elle** – Je comprends, je comprends...

**Lui** – Je vois que ça vous laisse un peu perplexe, c'est normal. Comme tout ce qui est nouveau, ça peut surprendre un peu au début, alors vous me permettrez d'utiliser une métaphore, pour vous aider à mieux appréhender le caractère révolutionnaire de ce roman.

**Elle** – Une métaphore ?

**Lui** – Un roman, c'est comme une omelette. Mais des omelettes comme ça, on en a fait le tour. On a beau rajouter des oignons, des pommes de terre, des herbes de Provence... Une omelette, ça reste une omelette. Là, je fais un choix radical, et je reviens aux fondamentaux. Je sépare le blanc du jaune. Ou le blanc du noir, en l'occurrence. D'où le titre...

**Elle** – Vous vous foutez de moi, c'est ça ?

**Lui** – Je savais que vous alliez dire ça... Mais non... Pas plus que tous ces peintres qui vous vendent des tableaux complètement blancs ou complètement noirs, en baptisant pompeusement ça monochrome !

**Elle** – Évidemment...

**Lui** – Ce premier roman du genre est un geste fondateur. Par la suite, bien sûr, je pourrais en écrire d'autres, dans lesquels le blanc ne sera plus tout à fait blanc, et le noir plus tout à fait noir. Mais attention ! Toujours en respectant cette proportion sacrée de dix pour cent !

**Elle** – Dix pour cent.

**Lui** – Les peintres ont bien leur nombre d'or, pourquoi pas nous, les auteurs ? Et la preuve que ce chiffre est sacré, dix pour cent, c'est ce que vous me prenez en tant qu'agent sur tous mes droits d'auteur !

**Elle** – Et vous croyez vraiment que je vais vous verser une avance pour cette fumisterie ?

**Lui** – Je vous l'ai dit, j'habite juste en face... et de chez moi, je vois tout ce qui se passe dans ce bureau.

**Elle** – Tout ?

**Lui** – Tout. J'ai même des vidéos...

**Elle** – Je vois... Et... vous voulez combien, pour oublier tout ce que vous avez vu ?

## 291. Retour vers le futur

*Elle est là, en blouse blanche. Il arrive en tenue de ville.*

**Elle** – Bonjour Monsieur. Je vous remercie d’avoir accepté de participer à cette expérimentation, qui je vous le rappelle s’inscrit dans un programme de recherche strictement confidentiel, et d’ailleurs classé secret défense.

**Lui** – Si j’ai accepté votre proposition, sachez-le, ce n’est pas en raison de la généreuse indemnisation que vous offrez pour prendre part à ce protocole d’essai thérapeutique, mais par pur civisme. Je suis catholique pratiquant, mais aussi membre de la CFDT. Si ma modeste contribution permet de guérir l’Humanité d’un des nombreux maux dont elle souffre encore.

**Elle** – Oui... À ce propos, j’en arrive à l’objet de ce programme de recherche, que nous n’avons pas jugé utile de révéler aux participants avant qu’ils n’aient été définitivement sélectionnés. Mais maintenant que vous faites partie de l’aventure, nous nous devons d’être clairs sur le but que nous poursuivons, et sur les raisons qui nous ont poussés à entreprendre ce programme, baptisé « Retour vers le futur ».

**Lui** – « Retour vers le futur » ?

**Elle** – Vous allez bientôt comprendre pourquoi.

**Lui** – Mais il s’agit bien de tester un nouveau médicament, n’est-ce pas ?

**Elle** – En réalité... pas tout à fait.

**Lui** – Vous m’intriguez, Docteur.

**Elle** – À vrai dire, cher Monsieur, c’est votre sperme qui nous intéresse.

**Lui** – Là vous ne m’intriguez plus, vous me faites peur.

**Elle** – Vous évoquiez tout à l’heure les nombreux maux dont souffre encore l’Humanité.

**Lui** – Je pensais à la fièvre Ebola, au Coronavirus, au SIDA...

**Elle** – Des maladies bien réelles, contre lesquelles aucun vaccin efficace n’a encore été trouvé à ce jour, hélas.

**Lui** – Mais... ?

**Elle** – Mais pour être honnête, cher Monsieur, si l’on examine les choses de façon tout à fait objective, est-ce que ce sont vraiment ces virus qui menacent l’existence même de l’Humanité ?

**Lui** – Non, probablement pas.

**Elle** – Et à votre avis, quel est ce mal, qui conduit notre planète à sa fin ?

**Lui** – Je... Je ne sais pas...

**Elle** – Ce fléau, cher Monsieur, c’est l’Homme.

**Lui** – L’homme ?

**Elle** – Enfin, la femme aussi, bien sûr. Je veux dire l’être humain en général.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Surpopulation, déforestation, épuisement des ressources, réchauffement climatique, guerre nucléaire...

**Lui** – Oui, en effet, mais... en quoi mon sperme pourrait-il vous aider à lutter contre de tels fléaux ?

**Elle** – Cher Monsieur, la situation, telle que nous pouvons l’appréhender à l’aide des outils qui sont les nôtres, est encore plus désespérée que vous ne pouvez l’imaginer.

**Lui** – Vraiment... ?

**Elle** – C’est en partant de ce tragique constat que nous en sommes arrivés à la seule solution

possible pour éviter la catastrophe finale, en d'autres termes la fin du monde.

**Lui** – Je vous écoute...

**Elle** – Vous est-il arrivé, en prenant la mesure de toutes les horreurs dont l'homme est capable, de vous poser cette question toute simple : Quand tout ça a-t-il commencé à merder ?

**Lui** – Oui, enfin... Et quand à votre avis ?

**Elle** – La réponse est évidente hélas : quand le singe est devenu un homo sapiens.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Ou selon vos critères à vous, puisque vous êtes catholique, quand Dieu a créé l'Homme.

**Lui** – Vous pensez qu'il a eu tort ?

**Elle** – Il suffit pour s'en convaincre de constater les résultats aujourd'hui. C'était une véritable bombe à retardement.

**Lui** – Bon... Et qu'est-ce que vous proposez, exactement ?

**Elle** – On a bien pensé d'abord à créer un surhomme. Mais ça a déjà été tenté par le passé, avec les conséquences fâcheuses que l'on connaît. Avec l'homme, on va à la catastrophe. Avec un surhomme on y court.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Ce n'est donc pas du côté de la marche avant qu'il faut chercher la solution, mais plutôt du côté de la marche arrière.

**Lui** – La marche arrière ?

**Elle** – Les plus grands scientifiques du monde, ainsi que les meilleures spécialistes des sciences humaines, y compris les plus éminents philosophes, se sont réunis secrètement il y a quelques mois sous l'égide de l'ONU. Ils sont formels : la seule véritable solution à long terme pour sauver la Terre, c'est de ramener l'homme au stade du singe.

**Lui** – Comment ça ramener ?

**Elle** – Pas d'un seul coup, évidemment. Mais en modifiant peu à peu par une sélection naturelle les caractéristiques génétiques de nos descendants. Et c'est là où nous avons besoin de vous.

**Lui** – De moi ?

**Elle** – Enfin de votre sperme, en tout cas.

**Lui** – Expliquez-moi ça...

**Elle** – Des études scientifiques montrent que, parmi toutes les catégories de la population mondiale, les catholiques pratiquants sont les plus proches génétiquement du singe.

**Lui** – Vraiment ?

**Elle** – En réalité, la règle vaut pour les croyants en général. Mais nous avons contacté un échantillon d'extrémistes d'autres confessions, et ils ont refusé de collaborer...

**Lui** – Je vois...

**Elle** – Et puis on n'allait pas non plus faire surgir une nouvelle espèce humaine, plus proche du primate, à partir des seuls gènes de fanatiques religieux. Car il y a aussi des singes très agressifs, vous savez...

**Lui** – Bien sûr...

**Elle** – C'est d'ailleurs la raison pour laquelle nous avons aussi opéré une sélection parmi les catholiques pratiquants.

**Lui** – Et pourquoi moi ?

**Elle** – C'est là où dans nos études statistiques, le côté syndicaliste semble jouer en votre

faveur. À condition qu'il s'agisse d'un syndicat réformiste, évidemment. Parmi les catholiques pratiquants, ceux qui sont aussi membres de la CFDT semblent les moins agressifs et les plus aptes à collaborer.

**Lui** – Je vois.

**Elle** – Maintenant que vous êtes au courant de tout, je vous repose donc solennellement la question, cher Monsieur : Êtes-vous prêt, en faisant don de votre sperme, à participer à la régénération de la race humaine en la faisant rétrograder au stade du singe ?

**Lui** – J'avoue que cette proposition... me prend un peu de court.

**Elle** – Vous comprenez mieux maintenant le nom que nous avons donné à cette mission de la dernière chance : « Retour vers le futur ». En ramenant l'Homme à l'état de primate, nous espérons que dans son développement à venir, il choisira une voie plus raisonnable...

**Lui** – Je suis sensible à l'honneur que vous me faites, et j'ai conscience de ma responsabilité. C'est pourquoi je vous confirme mon accord pour participer à cette opération de sauvetage de l'Humanité.

**Elle** – Merci, cher Monsieur, votre réponse ne m'étonne pas, au regard de ce que nous savons de vous. Je vous recontacterai donc très prochainement pour commencer le protocole.

**Lui** – Je me tiens à votre disposition.

**Elle** – Grâce à vous, dans deux ou trois générations, l'Homme aura oublié jusqu'au souvenir d'avoir été un Homme.

*Il sort. Elle prend son portable et compose un numéro.*

**Elle** – Tu ne vas pas le croire, mais il a accepté...

## 292. Confession

*Il est là, assis face au public. Elle arrive, et s'assied, également face au public.*

**Lui** – Je vous écoute, mon enfant...

**Elle** – Ce n'est pas facile, mon Père.

**Lui** – À travers moi, c'est à notre Seigneur que vous confesserez vos péchés. N'oubliez pas que pour lui, faute avouée est à moitié pardonnée. Si en plus vous vous repentez avec sincérité, quoi que vous ayez fait, vous serez absoute.

**Elle** – C'est-à-dire que... Il ne s'agit pas exactement d'un péché.

**Lui** – Si vous pensez ne pas avoir commis de péché, pourquoi venir vous confesser ? Mais vous savez, nous commettons tous des péchés, hélas.

**Elle** – Même vous ?

**Lui** – Bien sûr, même moi. Je ne suis qu'un homme.

**Elle** – Mais alors, à qui est-ce que vous vous confessez ? C'est vrai, c'est une question que je me suis toujours posée. Pour les coiffeurs, par exemple. Qui est-ce qui leur coupe les cheveux. Ou pour les médecins. On n'imagine jamais qu'un médecin puisse être malade. Et pourtant, ce ne sont que des hommes eux aussi...

**Lui** – Je crois que nous nous égarons, ma fille. Depuis combien de temps ne vous êtes-vous pas confessée ?

**Elle** – Je ne me suis jamais confessée.

**Lui** – Dans ce cas, comment pouvez-vous prétendre ne jamais avoir péché ? Quand bien même vous seriez une Sainte...

**Elle** – Je ne suis pas une Sainte, mais ce que j'ai à vous dire est tout à fait extraordinaire.

**Lui** – Bon... Si cela peut vous aider, je vous écoute. Et nous examinerons ensemble si ce que vous avez fait est ou non un péché.

**Elle** – Eh bien mon Père, en toute modestie, je pense avoir percé le mystère de l'univers.

**Lui** – Le mystère de... Si c'est une plaisanterie, sachez que c'est en tout cas un péché de bafouer ainsi la confession, qui est un de nos sacrements les plus précieux.

**Elle** – Je savais que vous me prendriez pour une folle... Mais c'est bien pour cela que je suis venue vous voir. Si vous, vous refusez de m'écouter, qui le fera ?

**Lui** – Très bien, alors je vous écoute...

**Elle** – Eh bien voilà, Docteur...

**Lui** – Mon Père.

**Elle** – Pardon... Eh bien voilà, mon Père... je pense avoir compris comment marche tout ça. Comment ça fonctionne. Et surtout pourquoi.

**Lui** – Tout ça ?

**Elle** – Le monde ! La vie, la mort, le bien, le mal...

**Lui** – Rien que ça ?

**Elle** – L'univers, les galaxies, les trous noirs, les extraterrestres...

**Lui** – Je vois... Et comment prétendez-vous être parvenue à une telle connaissance universelle ? Vous êtes scientifique, sans doute ? Si c'est le cas, entendons-nous bien. Mon domaine est celui du doute, de la croyance et de la foi. Pas celui de la certitude, de la vérité et du savoir.

**Elle** – C'est là où ça va vous surprendre. Je ne suis absolument pas scientifique. D'ailleurs, j'ai toujours été nulle en maths. Mais depuis que je suis toute petite, je me pose des questions sur tout ça. Pas vous ?

**Lui** – Si... À ma façon...



**Elle** – Et vous aussi, à votre façon, vous pensez avoir trouvé la vérité.

**Lui** – Parlons plutôt de ce qui vous amène...

**Elle** – Bien entendu, assez vite, j'ai compris que je ne trouverai jamais les réponses aux questions que tout le monde se pose sans aucun résultat depuis des millénaires.

**Lui** – Et...?

**Elle** – Et pourtant, alors que je n'y croyais plus, la nuit dernière, tout s'est éclairé d'un coup.

**Lui** – Vraiment ?

**Elle** – Je dormais à poing fermés. Je me suis réveillée en sueur. Et la solution m'est apparue comme un flash.

**Lui** – Ne me dites pas que vous avez eu une apparition miraculeuse... Que vous avez vu la vierge...

**Elle** – Non, bien sûr. Et d'ailleurs, pour ce qui est du secret de l'univers, autant vous dire tout de suite que Dieu n'a pas grand chose à voir là-dedans. C'est aussi pour ça que je voulais vous prévenir en premier. Pour que vous puissiez en parler avec... votre patron.

**Lui** – C'est très aimable de votre part mais... par curiosité, pourriez-vous me dire en gros ce que vous pensez avoir découvert ?

**Elle** – Vous allez voir, en fait, c'est d'une simplicité...

**Lui** – Biblique ?

**Elle** – Je m'attendais bien sûr à un truc extrêmement compliqué. Puisque les scientifiques d'un côté, et les philosophes de l'autre, n'ont jamais réussi à trouver le début du commencement de la moindre explication.

**Lui** – Et ?

**Elle** – Eh bien finalement non... C'est très simple. Même si évidemment, c'est tout à fait étonnant. Sinon vous pensez bien que quelqu'un y aurait déjà pensé avant moi...

**Lui** – Je vous avoue que vous avez piqué ma curiosité. Je vous écoute...

**Elle** – Comme cette explication m'est apparue en rêve, je me suis empressée de noter tout ça sur un papier. Ça a beau être simple. Les rêves, vous savez ce que c'est... Le plus souvent, à peine réveillé, on les oublie.

**Lui** – Alors je vous prie de ne pas me faire attendre davantage. D'autant que j'ai encore plusieurs paroissiens à prendre en confession après vous...

**Elle** – Eh bien voilà...

**Lui** – Oui ?

**Elle** – Attendez, je vous dis ça tout de suite...

**Lui** – J'attends.

*Elle cherche en vain dans son sac le papier en question.*

**Elle** – Et merde !

**Lui** – Quoi encore ?

**Elle** – Je ne sais pas ce que j'ai fichu de ce papier. J'étais pourtant sûre de l'avoir mis dans mon sac...

**Lui** – Mais vous vous souvenez sans doute de quoi il retourne ? En gros, en tout cas...

**Elle** – Eh bien je vous dis... C'est comme les rêves... C'est parfaitement clair quand on dort. Tout paraît simple et évident mais...

**Lui** – Oui ?

**Elle** – Ah, ce n'est pas possible... Je l'ai sur le bout de la langue...

**Lui** – Je vois...

**Elle** – Oh, non, c'est trop bête... Le secret de l'univers ! Je l'avais, là... et... ça m'est sorti de l'esprit.

**Lui** – Vraiment ?

**Elle** – Non mais attendez, ça va sûrement me revenir... Ça avait un rapport avec... Oh merde, je ne sais plus...

**Lui** – Bien... Et sinon, vous n'avez rien d'autre à me confesser ?

**Elle** – Non...

**Lui** – Dans ce cas, je vais vous demander de partir. Parmi mes paroissiens, d'autres plus malheureux que vous attendent le réconfort de la religion.

**Elle** – Bien sûr, excusez-moi. Mais je vais y repenser, et si ça me revient...

**Lui** – Voilà, repensez-y, et revenez me voir si ça vous revient, d'accord ?

**Elle** – Merci. Je vous dois combien, Docteur ?

**Lui** – Vous pouvez toujours laisser une offrande dans le tronc en sortant.

**Elle** – Ça va me revenir, j'en suis sûre... Et puis je vais peut-être retrouver ce fichu papier... C'est moins gros qu'une Bible, évidemment, mais bon... Ça tenait en une phrase.

**Lui** – En une phrase ?

**Elle** – Malheureusement, je l'ai oubliée...

## 293. Hommage

*Ils sont debout l'un à côté de l'autre face au public, lui un peu en avant, elle légèrement en retrait. Ils affichent un sourire crispé et une mine de circonstance. Il se racle la gorge et sort un papier de sa poche, auquel il jettera un regard de temps.*

**Lui** – Chers amis, chers collègues... Nous sommes ici rassemblés pour célébrer la mémoire de Jean-Claude, qui hélas nous a brusquement quittés il y a quelques jours. Pour nous tous, Jean-Claude était bien plus qu'un collègue, c'était un ami, je dirais même plus, presque un membre de la famille... Jean-Claude était un homme...

*Elle essaie discrètement d'attirer son attention en toussant, et devant l'incompréhension de l'autre, elle lui glisse quelque chose à l'oreille.*

**Lui** – Pardonnez-moi d'avoir écorché le prénom de notre cher défunt. L'émotion sans doute... Jean-Jacques était un homme... discret, mais apprécié de tous. Tout au long de sa carrière au Service de la Voirie. *(Elle lui lance à nouveau un regard embarrassé et toussote, il jette un regard à son papier et se reprend.)* Tout au long de sa carrière au Service du Cadastre, j'ajouterai au service de ses concitoyens et donc au service de la France, Jean-Paul ne s'est jamais fait remarquer pour un mauvais comportement, un geste d'humeur ou un mot plus haut que l'autre. Non, Jean-Paul n'était pas homme à se mettre en avant. Toujours prêt à la cantine, à céder sa place dans la file à quelqu'un de plus pressé que lui. Toujours disposé à remplacer un collègue en arrêt maladie. Toujours volontaire pour prendre ses congés d'été au mois de janvier pour permettre aux autres de partir au soleil en famille. Oui, plus qu'un homme discret, on peut dire que Jean-Jacques, de son vivant déjà, avait choisi de s'effacer. Mais c'était pour mieux laisser à ceux qu'il aimait la possibilité de s'épanouir. Oui, Jean-Charles, vu le peu de place que tu occupais en ce bas monde, on peut vraiment dire que ta disparition laisse un grand vide derrière toi. À la veille de la retraite, tu t'en vas comme tu as vécu. Sans vouloir déranger. Au moins tu seras mort paisiblement. C'est le cœur qui a lâché, sans doute parce que tu l'avais trop grand... *(Elle lui glisse à nouveau un mot à l'oreille.)* Le cœur... et aussi me dit-on le tramway qui t'a renversé juste au sortir de chez toi. Ce tram qui devait te conduire ici pour ce qui aurait dû être ton dernier jour de travail, et qui finalement t'aura conduit directement au terminus. Tu pars malgré tout entouré de l'amour des tiens, de celui de ta fidèle épouse surtout... *(Elle lui fait un signe, et il se reprend.)* Cette épouse dont hélas tu avais divorcé il y a de cela bien des années... Le plus dur, dit-on, c'est pour ceux qui restent. Fort heureusement, tu ne laisses derrière toi aucune veuve et aucun enfant. Mais ta famille te pleure malgré tout, Jean-Philippe. Car ta famille, c'était nous... Merci à vous tous d'avoir été présents pour honorer une dernière fois la mémoire de notre regretté Jean-Bernard. Paix à son âme. Et qu'il profite enfin après ce dernier voyage, lui qui n'en avait fait aucun de son vivant, de cette éternelle retraite bien méritée. Et qui celle-là ne coûtera rien à sa caisse de retraite. Adieu Jean-Christophe, tes collègues ne t'oublieront jamais....

*Moment de transition pendant que l'assistance est supposée se disperser. Ils restent donc seuls.*

**Lui** *(rangeant son papier)* – Oh putain, quel calvaire. Qui est-ce qui m'a rédigé ce torchon ? C'est vous ?

**Elle** – C'est votre premier adjoint. En effet, il n'avait pas l'air très intime avec le défunt.

**Lui** – Moi non plus... Vous le connaissiez, vous, ce type ?

**Elle** – Non, pas personnellement. C'était quelqu'un de très discret.

**Lui** – Vous êtes sûre qu'il est mort, au moins ?

**Elle** – Oh oui, je crois quand même... Je vais vérifier.

## 294. Code confidentiel

*Ils sont debout face au public.*

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Non, ça ne me revient vraiment pas...

**Lui** – Tu es sûre que tu ne l'as pas noté quelque part ?

**Elle** – Si ! Si, évidemment, que je l'ai noté quelque part.

**Lui** – Eh ben alors ?

**Elle** – Le problème, c'est que je ne sais plus où je l'ai noté.

**Lui** – D'accord...

**Elle** – Le principe des codes secrets, ce n'est pas de les marquer en gros sur la porte du frigo... ou sur sa valise quand on part en voyage.

**Lui** – Le principe, c'est surtout de se souvenir où on les a planqués.

**Elle** – Eh ben voilà, il faut croire que je l'ai bien planqué, parce que même moi, je n'arrive pas à le retrouver.

**Lui** – Et ton mot de passe, tu ne sais plus du tout ce que c'était ?

**Elle** – Je ne suis plus très sûre. Je n'ai droit qu'à trois essais, et j'en ai déjà fait deux.

**Lui** – J'ai l'impression qu'on parle d'un génie sorti d'une bouteille et à qui on ne peut demander que trois choses.

**Elle** – J'essaie de me souvenir... Des mots de passe, on en a tellement.

**Lui** – Moi je prends le même pour tout, comme ça je suis sûr de m'en souvenir.

**Elle** – Et surtout, comme ça si on te le pirate, on peut tout te pirater.

**Lui** – Mais au moins, je peux accéder à mon compte !

**Elle** – Eh ben vas-y, accède à ton compte !

**Lui** – J'ai perdu ma carte bleue, tu le sais bien.

**Elle** – Tu te souviens de ton mot de passe, mais tu as perdu ta carte, moi je n'ai pas perdu ma carte mais je ne me souviens plus de mon mot de passe.

**Lui** – Ce n'était pas ta date de naissance ?

**Elle** – Je ne révèle jamais ma date de naissance à personne. Même pas à ma banque.

**Lui** – Ton numéro de sécurité sociale ?

**Elle** – Figure-toi que je choisis des mots de passe un peu plus difficiles à pirater.

**Lui** – Même par toi...

**Elle** – Il me semble quand même que cette fois, ce n'était pas juste une série de chiffres au hasard, comme je le fais pour ma grille de loto.

**Lui** – Bon, mais tu ne te souviens pas du numéro gagnant ?

**Elle** – On n'a plus droit qu'à un essai. Si ce n'est pas le bon code, la carte sera avalée, et on va mourir de faim.

**Lui** – Comme tous les habitants de ce pays de merde, d'ailleurs. Qu'est-ce qui nous a pris de venir passer nos vacances ici...

**Elle** – Ça en revanche, c'est une idée de toi, je te rappelle. Moi je voulais aller en Bretagne. En Bretagne, on ne risquait pas de mourir de faim.

**Lui** – Bon. Ne dramatisons pas. On peut toujours aller au consulat...

**Elle** – Le premier consulat est à deux cents kilomètres d'ici. On ne sait même pas où dormir ce soir...

**Lui** – Alors qu'est-ce que tu proposes ?

**Elle** – On n'a pas le choix, il faut essayer.

**Lui** – Comment ça, essayer ?

**Elle** – Je vais faire un code au hasard, en me fiant à ma mémoire gestuelle. Je l'ai fait des milliers de fois, ce code, mes doigts s'en souviennent sûrement.

**Lui** – Tu crois ?

**Elle** – Plus j'y pense, moins je m'en souviens, alors je ne vais penser à rien, et je vais faire le code.

**Lui** – Je ne sais pas si c'est une bonne idée...

**Elle** – Tu as une autre solution ?

**Lui** – Non...

**Elle** – Alors j'y vais.

**Lui** – OK... Mais concentre-toi bien.

**Elle** – Surtout pas ! Je te dis, il faut que je ne pense à rien.

**Lui** – OK, alors ne pense à rien.

**Elle** – J'essaie...

**Lui** – Je suis sûr que tu vas y arriver...

**Elle** – J'ai l'impression de sauter à l'élastique... Allez je me lance...

*Elle ferme les yeux et compose un code. Ils retiennent leur respiration.*

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Ça a marché !

**Lui** – Alléluia !

**Elle** – Du coup, on a un peu d'argent, mais à l'étranger c'est limité à cent euros à chaque retrait.

**Lui** – On ne va pas aller loin avec ça. Enfin, on pourra toujours en reprendre, maintenant que tu as retrouvé ton code...

**Elle** – C'est-à-dire que...

*Elle semble perturbée.*

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Ben j'ai tapé mon code sans réfléchir...

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Je ne sais pas du tout ce que j'ai tapé...

**Lui** – Tu n'as pas vu ?

**Elle** – J'ai fermé les yeux, pour être sûre de ne penser à rien...

*Un temps.*

**Lui** – Je sens que ces vacances, ça va être une expérience inoubliable...

## 295. Amants d'enfance

*Il est là, elle arrive.*

**Elle** – Tu me reconnais ?

**Lui** – Non... Je devrais ?

**Elle** – Marie !

**Lui** – Marie... Et on se connaît ?

**Elle** – On était ensemble à la maternelle.

**Lui** – À la maternelle ?

**Elle** – Je crois même que tu étais un peu amoureux de moi.

**Lui** – Ah oui, c'est...

**Elle** – Tu ne te souviens pas ?

**Lui** – Non... En même temps, la maternelle... Mais toi ? Comment tu peux me reconnaître après tout ce temps ? Ne me dis pas que je n'ai pas changé...

**Elle** – Oui, évidemment, on a beaucoup changé... Tous les deux.

**Lui** – Mais alors comment... ? Si on ne s'est pas vus depuis la maternelle...

**Elle** – Ah mais parce que moi, je t'ai revu depuis. Pas tous les jours. Par intervalle. Mais je t'ai revu régulièrement.

**Lui** – Comment ça ?

**Elle** – J'habitais juste en face, à l'époque. J'y habite toujours. Quand mes parents sont décédés, il y a une dizaine d'années, j'ai repris la maison. Toi aussi, apparemment, tu es revenu habiter chez tes parents...

**Lui** – Oui, enfin... moi ça ne fait pas très longtemps.

**Elle** – Trois mois.

**Lui** – À peu près, oui.

**Elle** – Mais tu venais les voir régulièrement. Donc... je t'apercevais de loin, de temps en temps.

**Lui** – Et c'est seulement maintenant que tu m'adresses la parole.

**Elle** – Je n'osais pas... J'avais peur de te déranger...

**Lui** – Pourquoi aujourd'hui ?

**Elle** – Je ne sais pas... J'ai divorcé il y a six mois...

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Et toi ?

**Lui** – Il y a trois mois... (*Un temps*) Tu le savais ?

**Elle** – Oui.

**Lui** – Tu connaissais ma femme ?

**Elle** – De vue.

**Lui** – De vue ?

**Elle** – On était au lycée ensemble.

**Lui** – D'accord.

**Elle** – C'est une petite ville.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Évidemment, ça doit te faire un choc.

**Lui** – Tu veux dire... mon divorce ?

**Elle** – De me revoir comme ça, des années après.

**Lui** – Ah oui... Marie...

*Moment d'embarras. Ils ne savent plus trop quoi dire.*

**Elle** – Ferme les yeux.

**Lui** – Pardon ?

**Elle** – Ferme les yeux et écoute ma voix.

*Il ferme les yeux.*

**Lui** – OK...

*Elle lui susurre à l'oreille d'un voix qui se veut envoûtante.*

**Elle** – Marie. Marie Desfossés. On était ensemble en moyenne section. J'avais un manteau rouge, un duffle-coat. J'avais des couettes, et un jour à la récréation... (*Elle dépose un baiser sur ses lèvres.*) Tu m'as embrassée sur la bouche. Tu ne te souviens vraiment pas ?

**Lui (troublé)** – Marie... Ah oui, peut-être.

*Il rouvre les yeux.*

**Elle** – Évidemment, de me revoir comme ça... Après autant d'années... Je sais bien que j'ai beaucoup changé...

**Lui** – Ben oui, forcément.

**Elle** – Moi, du coup... Je t'ai vu grandir...

**Lui** – Oui. Et même vieillir un peu. Alors évidemment... Ça ne fait pas le même choc.

*Un temps.*

**Elle** – On pourrait se revoir...

**Lui** – Si tu habites en face... On va forcément se revoir...

**Elle** – D'accord... Je vais y aller alors...

*Elle s'apprête à repartir.*

**Lui** – C'est vrai, cette histoire ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Qu'on était à la maternelle ensemble... et tout le reste.

**Elle** – À ton avis ?

**Lui** – Je ne sais pas...

**Elle** – Qu'est-ce que tu préfères ?

**Lui** – C'est une belle histoire.

**Elle** – Alors on n'a qu'à dire qu'elle est vraie...

*Elle s'en va.*

## 296. L'oubliée

*Il est là. Elle arrive.*

**Lui** – Bonjour. Alors qu'est-ce que je lui mets à la petite dame ?

**Elle** – Je ne sais pas.

**Lui** – Oh vous, ça n'a pas l'air d'aller fort ? Vous ne voulez pas un petit remontant ?

**Elle** – Je vous dirais bien ce que je veux, mais dans une minute, vous aurez oublié.

**Lui** – Ah ça, ça m'étonnerait. Je n'oublie jamais une commande, Mademoiselle.

**Elle** – Vous oublierez la mienne, vous verrez.

**Lui** – Ah oui ? Et pourquoi ça ?

**Elle** – Parce que je suis celle qu'on oublie.

**Lui** – Pardon ?

**Elle** – Je suis l'oubliée. Depuis que je suis née, c'est comme ça.

**Lui** – Comme ça ? Comment ça, comme ça ?

**Elle** – Pendant sa grossesse déjà, ma mère oubliait souvent qu'elle était enceinte.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Quand je suis née, mon père a oublié de me déclarer à l'état civil. Et quand ma mère a quitté la maternité, elle a oublié de me ramener à la maison avec elle en partant.

**Lui** – Sans blague ?

**Elle** – Ce n'est pas qu'ils ne m'aimaient pas. Ils m'oubliaient, c'est tout. Régulièrement, ils oubliaient d'aller me chercher à la sortie de l'école. Et je ne vous raconte pas le nombre de stations-service et de chambres d'hôtel où ils m'ont oubliée quand on partait en vacances.

**Lui** – Ah merde...

**Elle** – C'est comme ça. Enfin pas tout le temps. Il y a des périodes d'accalmie, parfois. Et puis ça recommence. Le jour de mon mariage, je pensais que j'étais enfin tirée d'affaire. Que quelqu'un, enfin, allait se souvenir de moi. Mais mon fiancé a oublié de se présenter à la mairie le jour de la cérémonie. Même le maire avait oublié de venir. Mes parents aussi, d'ailleurs...

**Lui** – Pourtant, vous avez l'air bien mignonne. Pas le genre de fille qu'on a envie d'oublier.

**Elle** – C'est vrai. J'ai toujours eu beaucoup de succès auprès des garçons. Et pourtant, je n'ai jamais brisé le cœur d'aucun d'entre eux, je vous assure. Pour ça il aurait fallu qu'ils se souviennent de moi. Mais la plupart de mes amoureux oubliaient de venir au deuxième rendez-vous.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Vous connaissez la formule « jamais le premier soir » ?

**Lui** – Oui...

**Elle** – Eh bien pour moi, si ce n'était pas le premier soir, le deuxième on m'avait déjà oubliée.

**Lui** – Ça n'a pas dû être facile tous les jours.

**Elle** – Ça vous pouvez le dire. Pour trouver un travail, par exemple. Mes entretiens d'embauche, j'étais toujours toute seule. On m'avait oubliée. J'ai quand même réussi à me faire embaucher deux ou trois fois, mais tout le monde finissait par oublier qu'il y avait quelqu'un dans le bureau où je travaillais. Et évidemment, on oubliait de me payer aussi...

**Lui** – Et alors ?

**Elle** – Comme je ne pouvais jamais garder un travail, j'ai fini par basculer dans la délinquance.

**Lui** – La délinquance ? Pourtant, à vous voir, comme ça... Mais comment vous faites pour vivre.



**Elle** – Dans les magasins, je prends ce que je veux et je sors sans payer.

**Lui** – Vous allez finir en prison.

**Elle** – Pensez-vous ! Au bout d'une minute, les vigiles oublient d'appeler la police. Ou bien la police oublie de venir. Ou bien le gardien de prison oublie de fermer la cellule à clef, parce qu'il a oublié qu'il y avait quelqu'un dedans.

**Lui** – Ah oui, remarquez... Vu comme ça, ça n'a pas que des inconvénients.

**Elle** – Quand vous m'aurez servi ma consommation, si vous n'oubliez pas de le faire, je partirai sans payer, et vous ne vous souviendrez même pas de m'avoir servie.

**Lui** – Vraiment ?

**Elle** – Je n'ai jamais payé une seule note de restaurant, et pourtant, j'y mange tous les jours.

**Lui** – Mince... Et ça dure depuis longtemps, tout ça ?

**Elle** – Depuis 1902. C'est mon année de naissance.

**Lui** – 1902? Mais enfin, ce n'est pas possible.

**Elle** – La mort a dû oublier de venir me chercher, elle aussi.

**Lui** – Ah oui...

**Elle** – Je vous le dis... Vous m'oublierez vous aussi.

*Un temps.*

**Lui** – Bonjour. Alors qu'est-ce que je lui mets à la petite dame ?

## 297. Trou de mémoire

*Il est là. Elle arrive.*

**Lui** – Bonjour, ça va ?

**Elle** – Ça va. Et vous ?

**Lui** – Ça va, ça va.

**Elle** – Il ne fait pas chaud, hein ?

**Lui** – Non, ça on ne peut pas dire qu'il fait chaud. On peut même dire qu'il fait froid.

**Elle** – Oui, c'est ce que je disais. En employant une litote.

**Lui** – Pardon ?

**Elle** – Une litote ! Dire moins pour insinuer plus, si vous préférez. Par exemple... « Je ne te hais point » pour dire « je t'aime ».

**Lui** – Il ne fait pas chaud, c'est une litote ?

**Elle** – Ça peut.

**Lui** – Et ça peut vouloir dire je t'aime ?

*L'autre semble un peu déstabilisée, et met un temps pour relancer la conversation comme elle peut.*

**Elle** – Je me demande même s'il ne fait pas plus froid cette année que l'année dernière.

**Lui** – Ah oui, c'est bien possible.

**Elle** – Je me souviens, il y a un an, à la même époque, j'étais en maillot de bain sur ma terrasse.

**Lui** – En maillot de bain ? Vous êtes sûre ? En plein mois de janvier ?

*Elle se rapproche de lui.*

**Elle** – Excusez-moi, j'ai dit n'importe quoi, pour meubler. Je ne me souviens plus du tout de mon texte.

**Lui** – Votre texte ?

**Elle** – Le trou de mémoire, mais alors là... Je dirais même le trou noir.

**Lui** – Comment ça, le trou noir... ?

**Elle** – Le blanc, si vous préférez. J'espérais que ça revienne, mais non. Alors j'ai improvisé. Je suis vraiment désolée.

**Lui** – Désolée ? Mais de quoi ?

**Elle** – D'avoir oublié mon texte !

**Lui** – Mais enfin... on n'a pas de texte !

**Elle** – On n'a pas de texte ?

**Lui** – Non. Enfin, moi, je n'ai pas de texte.

**Elle** – Vous êtes sûr ? Alors vous aussi, vous improvisez ?

**Lui** – Oui, enfin...

**Elle** – Ça alors... Ça m'étonnait aussi. Balancer de telles platitudes. Donc vous dites n'importe quoi... Ah oui, je comprends mieux.

**Lui** – Comment ça je dis n'importe quoi ?

**Elle** – Ce qui vous passe par la tête.

**Lui** – Ah non, pas tout ce qui me passe par la tête. Je trie un peu quand même.

**Elle** – Si ce que vous dites, c'est le plus intéressant parmi tout ce qui vous passe par la tête, je

n'ose même pas imaginer le reste...

**Lui** – Et donc vous, vous auriez un texte.

**Elle** – Ben oui.

**Lui** – Un texte que vous auriez oublié, donc.

**Elle** – C'est ce que je pensais, en tout cas. Mais vous êtes sûr que vous ne seriez pas en train de dire un texte, vous aussi.

**Lui** – Je ne sais pas... Vous croyez ?

**Elle** – Il y a tout de même quelque chose qui ne colle pas.

**Lui** – Quoi donc ?

**Elle** – Si vous, vous êtes en train de dire un texte, ce n'est pas possible que moi je sois en train d'improviser.

**Lui** – Et pourquoi ça ?

**Elle** – Ça ne collerait pas.

**Elle** – Ah oui, c'est sûr.

**Elle** – Ou alors c'est qu'on est en train d'improviser tous les deux.

**Lui** – Ou bien qu'on est en train de dire un texte tous les deux.

**Elle** – Mais qui aurait bien pu écrire des inepties pareilles ?

**Lui** – Vous savez, le théâtre contemporain... Peut-être que l'auteur improvisait, lui aussi.

**Elle** – Je vois, l'écriture automatique, tout ça.

**Lui** – Je pensais que c'était démodé.

**Elle** – Ce qui est sûr, c'est que l'auteur, lui, il n'avait pas de texte. Au départ...

**Lui** – Donc, quelque part, il improvisait...

**Elle** – Oui, on peut dire ça comme ça...

**Lui** – Alors pourquoi on improviserait pas un peu, nous aussi.

**Elle** – En fait, je me demande si...

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – On ne serait pas en train d'écrire le texte à la place de l'auteur.

**Lui** – Je vois... Les personnages improvisent, et lui il n'a plus qu'à recopier.

**Elle** – Et c'est lui qui empêche les droits d'auteur.

**Lui** – Auteur... C'est vraiment un métier de feignant.

**Elle** – Je dirais même plus : de plagiaire.

**Lui** – De plagiaire ?

**Elle** – Si l'auteur plagie ses propres personnages...

**Lui** – En même temps, vous l'avez dit vous-même. On ne peut pas dire que ce qu'on raconte soit d'une très haute tenue littéraire.

**Elle** – Non, il faut bien le reconnaître.

**Lui** – Bon on a peut-être assez improvisé comme ça, non ?

**Elle** – Oui, ça ira bien.

**Lui** – Alors ?

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Qu'est-ce qu'on disait avant de parler ?

## **Tueurs à gags**

Tueur à gages, une profession méconnue, mais d'utilité publique, et un métier d'avenir, surtout en période de crise. À la table d'un bistrot se croisent plusieurs personnages exerçant cette noble fonction, et leurs clients aux mobiles aussi divers que surprenants. Et vous ? Si vous pouviez impunément supprimer une seule personne sur cette terre, le feriez-vous ? Et sur qui porterait votre choix ?

## 298. Contrat

*Deux personnages sont assis à une table de bistrot, chacun devant un ballon de rouge.*

**Un** – Allez, à la tienne !

**Deux** – Santé !

*Ils prennent une gorgée. Le premier fait la grimace. L'autre a l'air d'apprécier.*

**Un** – Il est vraiment dégueulasse, non ?

**Deux** – Oui, mais pour moi il a le goût de la liberté.

**Un** – Pourquoi ? Tu sors de prison ?

**Deux** – Presque. J'ai mes beaux-parents chez moi pour les vacances. J'ai réussi à m'échapper une heure.

**Un** – Ah merde.

**Deux** – J'ai dit que j'allais faire vérifier le niveau d'huile sur la bagnole.

**Un** – Tu n'as pas une voiture électrique ?

**Deux** – Si... Tu vois un peu où j'en suis rendu...

**Un** – Ah ouais...

**Deux** – Ils ne sont là que depuis deux jours et je ne les supporte déjà plus. Surtout mon beau-père...

*Silence.*

**Un** – Tu veux que je t'en débarrasse ?

**Deux** – Tu veux les prendre chez toi, c'est ça ? Si ma femme est d'accord, je te les refile tout de suite. Je suis prêt à payer, tu sais. J'irais jusqu'au double du tarif en chambre d'hôtes. Parce que ce n'est pas un cadeau, je t'assure.

**Un** – Non, je voulais dire... les faire disparaître.

**Deux** – Comment ça, disparaître ? Tu es prestidigitateur ? Malheureusement, quand un prestidigitateur fait disparaître quelqu'un, il finit toujours par réapparaître au bout de quelques minutes. Ça me servirait à quoi ? Et puis tu n'es pas magicien, si ?

**Un** – Non, bien sûr... Non, moi, ce que je te propose, c'est de les faire disparaître... définitivement.

*L'autre reste un instant interdit.*

**Deux** – Très drôle.

**Un** – Je ne plaisante pas.

**Deux** – Définitivement... ?

**Un** – Je connais un type qui peut s'en occuper, si tu veux.

**Deux** – Tu déconnes ?

**Un** – Pas du tout.

**Deux** – Un tueur à gages, tu veux dire ?

**Un** – Il ferait juste ça pour rendre service. Pas gratuitement non plus, évidemment.

**Deux** – Tu connais des tueurs à gages, toi ?

**Un** – Non, je ne connais pas... des tueurs à gages. Mais j'en connais un.

**Deux** – Eh bien moi, je n'en connais aucun, tu vois. Où est-ce que tu l'as connu, ce type ?

**Un** – En prison.

**Deux** – En prison ?

**Un** – On a partagé la même cellule pendant trois ans.

**Deux** – Tu as fait de la prison, toi ?

**Un** – Ben ouais.

**Deux** – Et pour quoi ?

**Un** – Pourquoi ?

**Deux** – Pour quel motif on t'a mis en prison ? Qu'est-ce que tu avais fait ?

**Un** – Tentative de meurtre.

**Deux** – Tentative ?

**Un** – J'ai raté mon coup. Je n'étais pas très doué. Mais lui c'est un pro, je t'assure. Il en a déjà refroidi plus d'un, je te le garantis.

**Deux** – Tu me fais marcher là...

**Un** – Pas du tout.

**Deux** – Tu es sérieux ?

**Un** – Très sérieux.

*L'autre digère cette information.*

**Deux** – C'est dingue, ça. À part dans les films, je ne savais pas que ça existait, les tueurs à gages. Alors tu passes commande, comme ça, comme pour une pizza, et...

**Un** – Oui. Ça s'appelle un contrat.

*L'autre réfléchit à nouveau.*

**Deux** – Un contrat... Et ça coûterait combien ? Non mais c'est juste par curiosité, hein ?

**Un** – Ça dépend...

**Deux** – Ça dépend de quoi ?

**Un** – Déjà, c'est pour un seul ou pour les deux ? Comme tu dis que c'est surtout ton beau-père qui...

**Deux** – Je ne sais pas. Ça ferait combien par personne ?

**Un** – Il faudrait que je lui demande... Dans les 8500 euros, peut-être.

**Deux** – Ah oui, c'est assez précis, quand même.

**Un** – Pour les deux, il te ferait sûrement un prix.

**Deux** – Combien ?

**Un** – Pour un couple... dans les quinze mille.

**Deux** – On parle en TTC, j'imagine.

**Un** – Si tu n'as pas besoin de facture, tu le paieras en liquide, c'est plus simple.

**Deux** (*pensif*) – D'accord...

**Un** – Tu veux que je lui en parle ?

**Deux** – Mais non, pas du tout... J'ai dit d'accord comme j'aurais dit... je vois. Je ne suis pas d'accord, évidemment. (*Un temps*) Même s'il faut reconnaître que c'est assez tentant...

**Un** – Ouais.

**Deux** – Et puis c'est risqué, non ? Je veux dire... le crime parfait, ça n'existe pas.

**Un** – Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

**Deux** – Je ne sais pas... C'est ce qu'on dit.

**Un** – Par définition, les crimes parfaits ne sont pas classés comme des crimes. Ça passe pour des accidents, des morts naturelles, des suicides... Donc un crime parfait, on ne peut pas savoir si ça existe. C'est pour ça qu'on dit que ça n'existe pas.

**Deux** – Je vois... Pour ne pas susciter des vocations.

**Un** – Si ça se trouve, sur cent personnes qui meurent, il y en a dix qui ont été victimes d'un crime parfait, et on ne le sait pas.

**Deux** – Tu crois ?

**Un** – En tout cas, des gens qui avaient commis des crimes parfaits, j'en ai connu pas mal.

**Deux** – Ah oui ? Et où est-ce que tu les as rencontrés ?

**Un** – En prison.

**Deux** – S'ils avaient commis des crimes parfaits, qu'est-ce qu'ils foutaient en prison ?

**Un** – Non, mais ils étaient en prison pour autre chose.

**Deux** – Ouais... Ce n'est pas très rassurant tout ça. Je crois que je vais réfléchir encore un peu. Et puis quinze mille euros, c'est une somme quand même...

*Un temps.*

**Un** – Et ils comptent venir en vacances chez toi tous les ans, tes beaux-parents ?

**Deux** – Ouais... c'est bien pour ça que je ne te dis pas non tout de suite...

**Un** – Comme tu veux.

**Deux** – D'un autre côté, je n'ai pas envie de finir en taule, comme toi.

*Un temps.*

**Un** – Sinon, il y a l'enlèvement.

**Deux** – Un enlèvement ?

**Un** – C'est moins définitif, mais... si tu te fais pincer, la peine est moins lourde. Et puis l'avantage, c'est que tu peux demander une rançon.

**Deux** – Une rançon ?

**Un** – Et avec la rançon, tu peux payer le commanditaire de l'enlèvement. Ça ne te coûte rien. Si tu te débrouilles bien, tu peux même gagner un peu d'argent.

**Deux** – Une rançon... À qui on pourrait bien demander une rançon ?

**Un** – Ça je ne sais pas...

**Deux** – Qui pourrait bien payer une rançon pour faire libérer mon beau-père ? Ma belle-mère peut-être, et encore ce n'est pas sûr. D'ailleurs, elle n'a pas d'argent.

**Un** – Ils n'ont pas d'autres enfants ?

**Deux** – Si, il y a mon beau-frère. Et ma belle-sœur. Ils arrivent la semaine prochaine.

**Un** – Ils passent aussi les vacances chez toi ?

**Deux** – Ouais, malheureusement.

**Un** – Ah merde...

**Deux** – Comme tu dis.

*Un temps.*

**Un** – Ne me dis pas que tu veux t'en débarrasser aussi.

**Deux** – Ça dépend. Pour quatre, ton pote, il me ferait une grosse ristourne ?

**Un** – Après, il ne faut pas que ce soit trop voyant, non plus. Il y a encore beaucoup de gens dont tu voudrais te débarrasser, comme ça ?

**Deux** – Mes parents non plus, je ne les supporte pas... Sans parler de mes deux sœurs et de leurs connards de maris.

**Un** – Ils viennent passer les vacances chez toi, eux aussi ?

**Deux** – Ah non ! Eux non. Je ne les ai pas invités. Mais ils me cassent les couilles quand même. Et puis quand les vacances seront terminées, il y a mon patron...

**Un** – Après, mon pote, c'est juste un tueur à gages. Son truc, ce n'est pas les meurtres de masse, comme aux États-Unis.

**Deux** – Tu as raison, de toute façon, tant qu'il en restera un pour me casser les burnes... Non, je ne vais pas mettre le doigt dans cet engrenage, je n'en finirais plus. Et puis je n'ai pas les moyens...

*L'autre se lève.*

**Un** – Dans ce cas, je vais y aller.

**Deux** – Oui, moi aussi. J'ai du monde qui m'attend à la maison...

**Un** – Bon ben... Bonnes vacances alors.

**Deux** – Merci...

**Un** – Et si tu changes d'avis, tu as mon numéro.

**Deux** – OK... Tu passes les vacances avec qui, toi ?

**Un** – Juste avec ma femme.

**Deux** – Ne me dis pas que les autres...

**Un** – Si je te le disais... ce ne serait plus le crime parfait.

*Il s'en va. L'autre reste un instant pensif, et s'en va à son tour.*



## 299. Bloody Mary

*Une femme assez sophistiquée est assise seule à une table devant un verre de cocktail vide. Un homme arrive.*

**Lui** – Bonjour, je peux vous offrir un verre ?

**Elle** – Même deux ou trois, si vous voulez.

**Lui** – Là je ne suis pas sûr d'avoir assez de liquide sur moi.

**Elle** – Commençons par un, alors. Vous vous appelez comment ?

**Lui** – Jean-François, mais vous pouvez m'appeler Jeff. Et vous ?

**Elle** – Mary. Mais vous pouvez m'appeler comme vous voulez.

**Lui** – Bon... Et qu'est-ce qui vous ferait plaisir, Mary ?

**Elle** – La même chose. Un Bloody Mary.

**Lui** – Un cocktail... C'est cher, non ? C'est combien ?

**Elle** – Je ne sais pas. (*Désignant un homme dans la salle*) C'est le monsieur là-bas qui me l'a offert.

**Lui** – Ah oui...

*Elle fait un petit signe à l'homme avec un sourire aguicheur, avant de se tourner à nouveau vers son interlocuteur.*

**Elle** – Alors ?

**Lui** – Ah oui, excusez-moi... (*Il fouille dans ses poches.*) J'ai tellement l'habitude qu'on me dise non, je ne suis même pas sûr d'avoir assez. J'ai dépensé les quelques pièces qui me restaient pour acheter du poison.

**Elle** – C'est vrai que vous avez l'air un peu désespéré, mais je ne suis pas sûre que le suicide soit la solution, vous savez.

**Lui** – Ah, non, mais... Ce n'est pas pour moi.

**Elle** – Vous voulez empoisonner quelqu'un ?

**Lui** – Oui, enfin... Non... C'est du poison pour les fourmis.

**Elle** – Je vois... Je peux prendre un ballon de Côtes du Rhône... si c'est plus dans votre budget.

**Lui** – En fait, je crois que je n'ai pas du tout d'argent sur moi.

**Elle** – C'est votre technique pour vous faire offrir un verre ?

**Lui** – Parfois, ça marche.

**Elle** – Alors disons que c'est votre jour de chance. Qu'est-ce que vous prenez ?

**Lui** – La même chose que vous.

**Elle** – Vous avez des goûts de luxe, pour quelqu'un qui n'a pas les moyens d'offrir un verre à une femme.

**Lui** – Il m'arrive aussi d'avoir de l'argent, vous savez. Mais dans mon métier, il y a des hauts et des bas.

**Elle** – Et... c'est quoi, votre métier ?

**Lui** – Je suis tueur à gages.

**Elle** – D'accord... Et donc, en ce moment, c'est plutôt la morte saison.

**Lui** – Voilà.

**Elle** – Et vous avez tué beaucoup de gens dans votre vie ?

**Lui** – Un certain nombre.

**Elle** – Et là, vous êtes sur quelque chose ? À part ces fourmis...

**Lui** – Vous comprendrez que je ne peux rien vous dire là-dessus.

**Elle** – Bien sûr... Secret professionnel...

**Lui** – Désolé.

**Elle** – Je ne vois pas le garçon...

**Lui** – Je m'en occupe.

*Il se lève.*

**Elle** – Je vais en reprendre un avec vous. Vous direz au garçon de mettre tout ça sur le compte de Monsieur...

*Elle lui désigne l'homme dans la salle supposé lui avoir offert un verre. Il s'éloigne en coulisses. Elle en profite pour aguicher un peu l'homme dans la salle. L'autre revient avec deux Bloody Mary, et se rassied.*

**Lui** – Et voilà.

**Elle** – Alors à votre santé !

**Lui** – À la vôtre !

*Il s'apprête à boire.*

**Elle** – Ah, je crois que vous avez fait une touche.

**Lui** – Pardon ?

*Elle lui montre une femme dans le public.*

**Elle** – Vous n'avez pas remarqué ? Elle n'arrête pas de vous regarder...

**Lui** – Vous êtes sûre ?

*Il regarde la femme dans le public. L'autre en profite pour échanger leurs verres.*

**Elle** – Si ça ne marche pas avec moi, vous pourrez toujours essayer avec elle... Elle a l'air plus dans vos moyens.

**Lui** – Pourquoi pas...

**Elle** – Allez, à la santé de votre prochaine victime !

*Ils trinquent et boivent.*

**Lui** – Merci pour le cocktail.

**Elle** – Excusez-moi d'insister mais évidemment, je suis un peu intriguée. C'est la première fois que je rencontre un tueur à gages...

**Lui** – Quand on rencontre un tueur à gages, vous savez, la première fois est souvent la dernière...

**Elle** – C'est vrai ! Je n'avais pas pensé à ça.

*Il boit à nouveau.*

**Lui** – Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

**Elle** – Si vous deviez tuer une femme, vous vous y prendriez comment ?

**Lui** – Il y a plusieurs méthodes, mais pour une femme... Il faut savoir rester élégant. Un peu de strychnine dans son verre, peut-être...

*Elle sourit.*

**Elle** – Je sais pour qui vous travaillez.

**Lui** – Ah oui ?

**Elle** – Et je sais que c'est pour me tuer qu'on vous a engagé.

**Lui** – Pourquoi est-ce que quelqu'un voudrait vous tuer ?

**Elle** – Je suis tueuse à gages moi aussi. On m'appelle Bloody Mary.

**Lui** – Je vois...

**Elle** – Vous êtes le troisième tueur à gages qu'il m'envoie. J'avoue que les deux autres étaient

moins marrants que vous.

**Lui** – Et... qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

**Elle** – Ils sont morts. Subitement...

**Lui** – Et vous êtes toujours en vie...

**Elle** – Comme vous le voyez. Je suis même en pleine forme.

**Lui** – Plus pour longtemps.

**Elle** – Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

**Lui** – J'ai versé de la strychnine dans votre verre.

**Elle** – J'ai échangé nos verres pendant que vous regardiez cette garce.

**Lui** – Ah...

**Elle** – Rassurez-vous, ce sera très rapide.

*Il fouille dans ses poches, et en sort deux sachets, qu'il compare.*

**Lui** – Et merde...

**Elle** – Quoi ?

**Lui** – Je me suis trompé de sachet. Ce que j'ai mis dans votre verre, enfin dans celui que j'ai bu, ce n'est pas la strychnine. C'est le poison pour les fourmis...

**Elle** – Alors c'était vrai ? Vous avez aussi un contrat sur une fourmilière ?

**Lui** – Non, mais j'ai plein de fourmis chez moi, et c'est très désagréable, je vous assure.

**Elle** – Heureusement pour vous, vous n'êtes pas une fourmi.

**Lui** – D'ailleurs, même les fourmis, ça n'a pas l'air de leur faire beaucoup d'effet.

**Elle** – Du coup, vous pouvez peut-être finir votre cocktail empoisonné.

**Lui** – Je me sens un peu bizarre, quand même.

**Elle** – Bizarre, vous voulez dire... Encore plus bizarre que d'habitude ?

**Lui** – Je sens comme... des fourmis dans les bras.

**Elle** – Des fourmis ?

**Lui** – Apparemment, c'est assez laxatif, aussi. Désolé, je vais devoir vous laisser.

**Elle** – Ça a été un plaisir de boire un verre avec vous. À une prochaine fois, peut-être...

*Il sourit et part précipitamment.*

### 300. Cadeau

*Un personnage est assis à une table. Sur la table une bouteille de champagne dans un seau, et deux coupes. Un autre personnage arrive.*

**Un** – Tu es là depuis longtemps ?

*L'autre se lève.*

**Deux** – Cinq minutes. Ça va ?

*Ils se font la bise, avant de se rasseoir.*

**Un** – Très bien. Et toi ?

**Deux** – Ça va.

**Un** – Du champagne ? En quel honneur ?

**Deux** – Tu ne devines pas ?

**Un** – Évidemment... Alors, ça fait quel effet d'avoir un an de plus ?

**Deux** – Tu y as pensé... C'est gentil.

**Un** – Mieux que ça... (*Il sort une enveloppe de sa poche et lui tend.*) Tiens, je ne savais pas quoi t'offrir, alors.... voilà.

*L'autre semble un peu sur la défensive.*

**Deux** – Une enveloppe ? Qu'est-ce que c'est ?

**Un** – Ouvre, tu verras...

**Deux** – On va trinquer d'abord, pendant qu'il est bien frais.

*Il remplit les deux coupes. Ils trinquent.*

**Un** – Allez ! Bon anniversaire !

**Deux** – Merci ! À la tienne !

*Ils boivent.*

**Un** – Alors, tu l'ouvres, cette enveloppe ?

*L'autre n'est toujours pas très emballé.*

**Deux** – Ah oui, c'est vrai... Alors là, tu m'intrigues... Qu'est-ce que ça peut bien être ?

*Il ouvre l'enveloppe.*

**Un** – Je ne savais pas ce qui te ferait plaisir, alors je me suis dit que ça, au moins, c'était un cadeau original.

**Deux** – Ne me dis pas que c'est encore un bon pour un saut en parachute ou quelque chose comme ça...

*Il sort un papier de l'enveloppe et le regarde.*

**Un** – Alors ?

**Deux** – Un avoir... chez un tueur à gages.

**Un** – Je te l'avais dit... c'est original.

**Deux** (*lisant toujours*) – Supprimez qui vous voulez...

**Un** – Il faut juste inscrire le nom du bénéficiaire dans la case vide.

**Deux** – Le bénéficiaire... ?

**Un** – La personne dont tu rêverais de te débarrasser !

**Deux** – Ah oui...

**Un** – Après, pour être sûr qu'il n'y aura pas d'erreur, tu peux aussi mettre l'adresse et joindre une photo.

**Deux** – D'accord...

**Un** – Ça te plaît ?

**Deux** – Ah oui, c'est... C'est vrai que c'est original, comme cadeau.

**Un** – Et... tu as déjà une idée ?

**Deux** – Une idée ?

**Un** – Le nom de la personne que tu vas inscrire dans la case !

**Deux** – Ah, je... Non, pas encore... Il faudra que je réfléchisse...

**Un** – Attention, tu n'as droit qu'à un seul nom. Et tu ne pourras jamais recommencer. C'est bien précisé dans le contrat.

**Deux** – Ah oui...

**Un** – Après, ça pourrait devenir suspect, tu comprends.

**Deux** – Bien sûr. Bon ben... Oui, je vais y penser...

**Un** – Pas trop longtemps, hein ? Tu as vu, c'est valable pendant un an seulement.

**Deux** – D'accord...

**Un** – Ils s'engagent à exécuter le contrat dans les six mois qui suivent la remise du formulaire. Satisfait ou remboursé !

**Deux** – Non, non, c'est... C'est un super cadeau.

**Un** – Tu as bien une petite idée... Si tu devais supprimer une seule personne sur cette terre...

**Deux** – J'ai bien un nom qui me vient mais...

**Un** – Bon, c'est bien spécifié que ça doit être une personne ordinaire, hein ? Pas un président en exercice, un animateur télé ou une célébrité quelconque. Non, quelqu'un de la famille, par exemple. Un ami ou...

**Deux** – Un ami ?

**Un** – Un ami qui t'aurait trahi.

**Deux** – Trahi ?

**Un** – Un type qui aurait couché avec ta femme, par exemple.

**Deux** – Tu es en train de me dire que ma femme me trompe ?

**Un** – Mais pas du tout ! C'est juste un exemple. Ça peut être... Je ne sais pas moi... Ta belle-mère, ton patron, ton percepteur... Ou ta femme, tiens.

**Deux** – Parce qu'elle me trompe ?

**Un** – Parce que tu ne la supportes plus ! Tu veux retrouver ta liberté, mais tu n'as pas non plus envie de lui payer une pension alimentaire jusqu'à la fin de ta vie.

**Deux** – Je m'entends très bien avec ma femme.

**Un** – Ne me dis pas qu'il n'y a personne dans ton entourage sans qui ta vie serait plus agréable.

**Deux** – Au point de le tuer ? Non, je ne vois pas...

**Un** – Ce que tu peux être agaçant, parfois... Je ne sais pas, moi... Quelqu'un qui t'énervé, tout simplement.

*L'autre commence à sortir de ses gonds.*

**Deux** – Quelqu'un qui m'énervé... parce qu'il m'offre tous les ans des cadeaux à la con pour mon anniversaire, par exemple ?

**Un** – Tu trouves que je t'offre toujours des cadeaux à la con ?

**Deux** – L'année dernière, c'était un bon d'achat pour dix séances d'essai chez un psychanalyste ! Et l'année d'avant, c'était pour organiser ma propre disparition !

**Un** – D'ailleurs, celui-là, tu ne l'as même pas utilisé.

*Un temps.*

**Deux** – Je vais mettre ton nom...

*L'autre le regarde griffonner sur le papier, avec un air inquiet.*

**Un** – Non, mais tu peux encore réfléchir un peu... Je te ressers ?

### 301. Syndicalisme

*Un personnage prend un verre à une table. Un autre arrive.*

**Un** – Salut. Tu es tout seul ?

**Deux** – Apparemment, on est les premiers.

**Un** – Je ne sais pas si on sera très nombreux. Je t'avoue que moi-même, j'ai un peu hésité à venir.

**Deux** – C'est la première réunion. Peut-être qu'ils n'ont pas réussi à prévenir tout le monde à temps.

**Un** – J'espère que la police, elle, elle n'a pas été prévenue.

**Deux** – Remarque tu n'as pas tort... Un Syndicat des Tueurs à Gages... Je ne sais pas si c'est une bonne idée.

**Un** – C'est vrai qu'ensemble, on serait plus forts pour défendre nos intérêts, mais bon...

**Deux** – Quels intérêts ?

**Un** – Harmoniser nos tarifs, par exemple. Pour éviter qu'entre nous, on se livre à une concurrence déloyale en cassant les prix.

**Deux** – Ouais... Mais il ne faudrait pas non plus qu'on puisse nous accuser d'entente illégale.

**Un** – Illégale ?

**Deux** – Tu as raison. De ce côté-là... On travaille déjà dans l'illégalité.

**Un** – Comme les prostituées.

**Deux** – Elles, je crois qu'elles ont réussi à obtenir d'être affiliées à la sécu, et de cotiser pour la retraite.

**Un** – Tu crois qu'un jour, notre métier pourrait être reconnu par l'État ?

**Deux** – Et pourquoi pas d'utilité publique aussi ? Enfin... Le crime a toujours existé. Il existera toujours.

**Un** – C'est même le plus vieux métier du monde. Plus vieux que la prostitution.

**Deux** – C'est vrai. Est-ce que quelqu'un faisait déjà le trottoir quand Caïn a tué Abel ?

**Un** – Il aurait dû faire appel à un professionnel, ça lui aurait évité pas mal de problèmes.

**Deux** – L'assassinat, c'est un métier, alors pourquoi ne pas encadrer notre activité par des lois.

**Un** – Ouais.. Mais on nous dira que ce n'est pas démocratique. Que seuls les riches ont les moyens de faire tuer ceux qui les emmerdent.

**Deux** – Sauf si c'est remboursé.

**Un** – Par la Sécu, tu veux dire ?

**Deux** – Je ne sais pas...

*Un temps.*

**Un** – Et sinon, les affaires, comment ça va ?

**Deux** – C'est un peu mort, en ce moment.

**Un** – C'était quoi, ton dernier contrat.

**Deux** – Une bonne femme qui n'avait pas le courage de se suicider. Elle voulait que je m'en charge.

**Un** – Du velours. Au moins, personne ne viendra se plaindre.

**Deux** – Tu parles. Au dernier moment, elle a changé d'avis. Comme elle avait un avoir, elle m'a demandé de tuer son mari à sa place. Maintenant, ça a l'air d'aller mieux... (*Un temps*) Et

toi ?

**Un** – Je devais supprimer une petite vieille. Le type avait acheté sa maison en viager, et elle était déjà centenaire.

**Deux** – Pas de bol... Mais c'est dans des cas comme ça où notre profession a vraiment une utilité sociale.

**Un** – Juste après avoir signé le contrat pour que je l'aide à mourir dans la dignité, elle meurt en sautant à l'élastique.

**Deux** – Un saut à l'élastique ?

**Un** – Ses petits-enfants lui avaient offert ça comme cadeau pour ses cent ans.

**Deux** – Et l'élastique a lâché...

**Un** – Non. C'est le cœur qui a lâché.

**Deux** – Ah merde.

**Un** – Du coup, le client a voulu se faire rembourser.

**Deux** – Et alors ?

**Un** – Un contrat, c'est un contrat.

**Deux** – Après tout elle est morte.

**Un** – Il n'a rien voulu entendre. Au lieu de tuer la vieille, j'ai dû me débarrasser du client.

**Deux** – Tuer ses clients, ce n'est jamais bon pour les affaires.

**Un** – C'est pour ça que dans ces cas-là, un syndicat, pour régler les différends commerciaux...

*Un temps. On entend une sirène de police.*

**Deux** – Ah, je crois qu'on ne sera pas tout seuls, finalement...



## 302. Éloge funèbre

*Deux personnages sont assis à une table, la mine sombre. Silence.*

**Un** – Et voilà. Encore un de parti.

**Deux** – Il va nous manquer.

**Un** – Ce sont les meilleurs qui s'en vont les premiers.

**Deux** – Oui... (*Un temps*) Encore que dans son cas, je ne sais pas si on peut vraiment dire qu'il faisait partie des meilleurs...

**Un** – C'est vrai, mais bon... Un collègue, ça reste un collègue. On fait un métier tellement difficile.

**Deux** – Et si mal reconnu.

**Un** – Et puis c'était un garçon attachant, malgré tout.

**Deux** – Oui.

**Un** – Je n'ai pas très bien compris. Il est mort comment, exactement ?

**Deux** – Accident professionnel.

**Un** – Un accident ?

**Deux** – Il a avalé par mégarde le poison qu'il destinait à une de ses victimes.

**Un** – Ah merde... Quel genre de poison ?

**Deux** – Tu ne vas pas le croire mais d'après ce qu'on m'a dit... du poison pour les fourmis.

**Un** – Les fourmis ?

**Deux** – Ouais...

*Un temps.*

**Un** – Non, décidément, ce n'était pas le meilleur.

**Deux** – On peut même dire qu'il ternissait l'image de professionnalisme qu'on souhaiterait voir associée à notre métier.

**Un** – Oui, il était temps qu'il arrête.

**Deux** – Combien de fois je lui ai dit de changer d'orientation. Il n'était pas fait pour ça, c'était évident.

**Un** – Tu n'as pas idée des conneries qu'il a pu faire.

**Deux** – On m'a raconté qu'un jour, alors qu'il devait assassiner le mari d'une bonne femme, il a empoisonné son amant.

**Un** – Comment ça s'est terminé ?

**Deux** – Du coup, on a accusé le cocu d'avoir tué son rival, et on l'a foutu en taule.

**Un** – Dans un sens, il a quand même réussi à la débarrasser de son mari.

**Deux** – Oui... mais son amant, lui, il était mort.

**Un** – Ce type était une honte pour notre métier.

**Deux** – Je ne sais pas, moi. Il devrait quand même y avoir une petite formation.

**Un** – Validé par un diplôme.

**Deux** – Et un Conseil de l'Ordre, pour exclure les moutons noirs.

**Un** – Enfin, il ne fera plus de mal à personne.

**Deux** – Non.

*Un temps.*

**Un** – C'est vrai qu'il était gentil.

**Deux** – Gentil, mais con.

**Un** – Oui...

*Ils vident leurs verres.*

### 303. Le sauveur

*Un personnage est assis à une table, devant une carafe et un verre. Il a l'air insouciant. Il ouvre un journal. Un autre arrive, un pistolet à la main, en prenant soin de ne pas se faire remarquer. Il mâche un chewing-gum. L'autre le voit d'autant moins qu'il a son journal devant les yeux. L'homme au pistolet le vise, toujours en mâchant son chewing-gum. Il s'apprête à tirer quand il avale de travers et se met à tousser. Il s'étrangle et s'étouffe. L'autre pose son journal, l'aperçoit, et vient à son secours. Il lui tape dans le dos.*

**Un** – Ça va aller ?

*L'homme au pistolet ne répond pas, et continue de s'étrangler. L'autre lui fait la manœuvre de Heimlich, c'est-à-dire qu'il se positionne derrière lui et exerce des pressions successives sur son thorax. L'homme au pistolet finit par cracher son chewing-gum, et reprend peu à peu son souffle.*

**Un** – Ça va mieux ?

**Deux** – J'ai avalé mon chewing-gum de travers.

**Un** – Bon, l'important c'est que ça va mieux.

**Deux** – Si vous n'aviez pas été là... (*Il tousse encore un peu.*) Et que vous n'aviez pas eu le bon geste.

**Un** – C'est la manœuvre de Heimlich. C'est ce qu'il faut faire dans ces cas-là, il paraît. Enfin, j'ai vu ça à la télé. C'est la première fois que je fais ça. Ça a l'air de marcher.

**Deux** – En tout cas, vous m'avez sauvé la vie.

**Un** – N'exagérons rien.

**Deux** – Si, si...

**Un** – Vous voulez boire quelque chose, pour vous remettre ?

**Deux** – Je vais essayer de ne pas avaler de travers...

*L'autre lui sert un verre de la carafe. L'homme qui tient toujours son pistolet dans la main droite, saisit le verre avec la gauche et boit avidement.*

**Deux** – Ça fait du bien.

**Un** – Tant mieux, tant mieux... (*Un temps*) Mais si je peux me permettre... qu'est-ce que vous faites avec un pistolet à la main ?

**Deux** – Ah, oui, le pistolet... Je...

**Un** – Vous veniez pour... braquer ce bistrot ?

**Deux** – C'est-à-dire que...

**Un** – Un petit bistrot de quartier, comme ça... Je ne suis pas sûr qu'il y ait grand chose dans la caisse... Risquer de finir en prison pour quelques dizaines d'euros...

**Deux** – Bien sûr...

**Un** – Si vous êtes provisoirement dans le besoin, je peux vous aider.

**Deux** – Vous feriez ça ? Enfin, je veux dire... Non, je ne peux pas accepter mais...

**Un** – Mais quoi ? C'est de bon cœur, vous savez...

*Un temps.*

**Deux** – En fait je suis tueur à gages. Je venais pour vous tuer.

**Un** – Tiens donc... Et pourquoi ça ?

**Deux** – Ça n'a rien de personnel, je vous assure... C'est mon métier, c'est tout.

**Un** – Je comprends...

**Deux** – Oui... Mais maintenant que vous m’avez sauvé la vie... Ça me pose un problème, évidemment...

**Un** – Je suis vraiment désolé de vous causer des problèmes... Je n’aurais peut-être pas dû...

**Deux** – Si, si, mais... (*Un temps*) Vous êtes un gentil, vous, hein ?

**Un** – Quand je peux faire quelque chose pour aider mon prochain...

**Deux** – Pourquoi est-ce qu’on peut bien vouloir tuer quelqu’un comme vous ?

**Un** – Je comptais un peu sur vous pour me le dire.

**Deux** – Nos clients ne nous donnent pas toujours leurs mobiles. Ce qui leur importe, c’est le résultat... Et pour nous, ce qui compte, c’est d’être payé. Parfois il vaut mieux ne pas savoir, d’ailleurs.

**Un** – Ça ne doit pas être un métier facile.

**Deux** – Vous êtes tellement gentil... Je comprends qu’à la longue, ça puisse en agacer certains... Mais de là à vous mettre un contrat sur la tête...

**Un** – Je ne voudrais pas vous causer des ennuis. Faites ce que vous avez à faire...

**Deux** (*agacé*) – Ben oui, mais maintenant que vous m’avez sauvé la vie !

**Un** – Je suis désolé.

**Deux** – Répétez encore une fois que vous êtes désolé et je vous en mets une.

**Un** – Pardon, je suis vraiment... Et maintenant, qu’est-ce qu’on fait ?

**Deux** – Je ne sais pas... Il faut que je réfléchisse... Un contrat, c’est un contrat...

*Il pose son pistolet sur la table, et commence à se masser le bras droit.*

**Un** – Ça va ?

**Deux** – Oui, mais je ne sais pas ce que j’ai... Depuis ce matin, j’ai un peu mal au bras...

**Un** – Comment ça, mal au bras ?

**Deux** – Comme... un engourdissement.

**Un** – Vous n’avez pas de problèmes d’érection ?

**Deux** – D’érection ?

**Un** – Pardon, je voulais dire d’élocution ?

**Deux** – Pas plus que d’habitude.

**Un** – Des troubles de la vision ?

**Deux** – Maintenant que vous me le dites, c’est vrai que je vois un peu trouble depuis quelque temps...

**Un** – Il ne faut pas rigoler avec ça. Vous êtes peut-être en train de faire un AVC.

**Deux** – Un AVC ?

**Un** – Un accident vasculaire cérébral. Les symptômes correspondent. J’espère que ce n’est pas ça, mais il ne faut pas prendre de risque. J’appelle le 15...

**Deux** – Vous êtes sûr ?

**Un** – Les AVC sont une des premières causes de mortalité en France. Et les premières heures sont décisives. Si c’est pris à temps, vous pouvez vous en sortir sans aucune séquelle. (*Il compose le 15.*) J’ai un message d’attente... Ça va aller ?

**Deux** – Ça va... Je suis venu pour vous tuer, et depuis cinq minutes, c’est la deuxième fois que vous me sauvez la vie...

**Un** – Ah... (*Il fixe quelque chose sous la table.*) Jamais deux sans trois... Ne bougez surtout pas...

*Il donne un coup de talon sous la table, se baisse et ramasse un serpent qu’il exhibe sous le*

*nez de l'autre.*

**Deux** – Qu'est-ce que c'est que ça ?

**Un** – Une vipère. En ville, c'est très rare. Mais elle aurait pu vous tuer...

*L'autre est totalement abasourdi.*

**Deux** – Je ne sais pas quoi vous dire...

**Un** – Ne me remerciez pas, c'est bien normal.

**Deux** – Je n'ai pas du tout envie de vous remercier... En revanche, moi je commence à avoir sérieusement envie de vous tuer...

*L'autre a enfin quelqu'un au bout du fil.*

**Un** – Excusez-moi un instant... Allô le SAMU ?

## 304. Bataille

*Une table et deux chaises. Un personnage arrive côté jardin, sur le qui-vive. Un autre arrive côté cour, méfiant lui aussi. Ils portent tous les deux des masques sanitaires.*

**Un** – Vous êtes bien Monsieur Martin ?

**Deux** – Euh... Oui.

*L'autre sort un pistolet.*

**Un** – Je suis tueur à gages, et j'ai pour mission de vous éliminer. Désolé...

*Son interlocuteur sort également un pistolet.*

**Deux** – Bataille. Je suis tueur à gages moi aussi, et j'ai un contrat sur votre tête.

*L'autre, surpris, retire son masque.*

**Un** – Marco ?

**Deux** (*retirant son masque également*) – Gégé ?

**Un** – Il me semblait bien avoir reconnu ta voix.

*Ils baissent leurs armes et se font la bise.*

**Deux** – Alors comment ça va ?

**Un** – Ça va, je suis descendu dans le Sud. J'habite à Marseille, maintenant. Mais je fais parfois quelques extras sur Paris.

**Deux** – D'accord... Alors c'est pour ça qu'on ne te voit plus beaucoup à Paname. Et le business, à Marseille ? C'est un gros marché, non ?

**Un** – Oui, il y a pas mal de travail. Mais beaucoup d'amateurisme, aussi. Les gens préfèrent régler ça en famille ou entre amis. C'est rare qu'ils aient recours à un vrai professionnel.

**Deux** – Résultat des courses, une fois sur deux, ils finissent en prison.

**Un** – Eh oui... Et toi ?

**Deux** – Ça peut aller. En ce moment, c'est un peu mort, mais bon...

**Un** – Les gens comptent sur cette épidémie pour faire le boulot à notre place, sans que ça ne leur coûte rien.

**Deux** – C'est sûr que le marché des maisons de retraite et des viagers, pour le moment, c'est sinistré.

**Un** – Eh oui... Pour notre profession aussi, c'est la crise.

**Deux** – Et nous, on ne reçoit aucune aide de l'État.

**Un** – Bon, tout ça c'est bien, mais qu'est-ce qu'on fait ?

**Deux** – Si on commence à se flinguer entre nous, où va-t-on ?

**Un** – Oui, mais en attendant, un contrat, ça reste un contrat.

**Deux** – Tu as raison.

*Chacun pointe de nouveau son arme en direction de l'autre.*

**Un** – Ravi de t'avoir revu une dernière fois, mon vieux.

**Deux** – Moi aussi...

*Ils appuient ensemble sur la gâchette, et on entend deux déflagrations avec silencieux façon Tontons Flingueurs. Ils s'écroulent ensemble.*

### 305. Malchance

*Un personnage est assis à une table devant un verre plein et un autre vide. À côté un seau à champagne avec une bouteille de Blanquette de Limoux. Un autre personnage arrive.*

**Un** – Comment est votre Blanquette de Limoux ?

**Deux** – Ma blanquette est bonne.

**Un** – C'est un mot de passe pour cinéphile...

**Deux** – *Le Caire, Nid d'espions*, mon préféré. Je vous en sers un peu.

**Un** – Volontiers.

*L'autre le sert. Ils trinquent.*

**Deux** – À notre contrat.

**Un** – Je n'ai pas encore dit oui. De quoi s'agit-il exactement ?

**Deux** – De tuer quelqu'un.

**Un** – Je suis tueur à gages. En général, c'est pour ça qu'on me sollicite. Mais de qui voulez-vous vous débarrasser ?

**Deux** – De moi-même.

**Un** – Pardon ?

**Deux** – Oui, je sais, c'est sans doute inhabituel, mais après tout, pour vous qu'est-ce que ça change ?

**Un** – Rien, c'est vrai.

**Deux** – Ça n'a même que des avantages. La victime est consentante, personne ne viendra jamais se plaindre, et donc vous êtes sûr de ne pas être inquiété.

**Un** – Dans notre métier, on n'est jamais sûr de rien, vous savez. La question, ce serait plutôt... pourquoi ne pas le faire vous-même ?

**Deux** – Parce que je n'ai pas le courage, tout simplement.

**Un** – Je comprends. Tuer quelqu'un, c'est une chose. Se tuer soi-même, c'en est une autre. Moi-même si je voulais en finir un jour, je pense que je ferais appel à un collègue.

**Deux** – Et puis je ne veux pas faire de peine à mes proches, vous comprenez. Un suicide, c'est toujours très lourd à porter pour ceux qui restent. Et pourquoi est-ce que je n'ai rien vu venir ? Et si j'avais su, est-ce que j'aurais pu l'empêcher ?

**Un** – Bien sûr.

**Deux** – Un accident, ou même un meurtre, ça passe beaucoup mieux.

**Un** – Je dois avouer que nous avons de plus en plus de demandes comme la vôtre. Au début, j'avais un peu de mal, et puis... Quand on peut rendre service...

**Deux** – Je vous assure que vous me rendrez un grand service.

**Un** – Mais si je peux me permettre... Pourquoi ?

**Deux** – La lassitude, tout simplement... L'impression que ce que j'avais à faire sur cette terre est déjà derrière moi.

**Un** – Et si vous changiez d'avis ?

**Deux** – Hélas. Chaque jour qui passe me conforte dans cette décision.

**Un** – Quoi qu'il en soit, si vous changiez d'avis, vous avez juste à me passer un SMS.

**Deux** – D'accord.

*Il sort une enveloppe de sa poche et la pousse sur la table vers l'autre.*

**Deux** – Voilà, comme convenu.

**Un** – Très bien.

**Deux** – Vous ne recomptez pas ?

**Un** – Là où vous allez, qu'est-ce vous pourriez bien faire de quelques euros que vous ne m'auriez pas donnés ?

**Deux** – C'est vrai.

**Un** – Vous avez l'air sympa. Ça me fera de la peine de...

**Deux** – Moi aussi, vous m'êtes plutôt sympathique. Et tant qu'à faire, je suis content que ce soit vous qui vous en occupiez...

**Un** – Comme je vous l'ai dit, je me donne un mois pour exécuter ce contrat. Donc ça peut-être demain comme le mois prochain. Vous ne saurez ni le jour, ni l'heure, ni l'endroit...

**Deux** – Et s'il vous arrive quelque chose d'ici là ?

**Un** – Quelque chose ?

**Deux** – Si c'est vous qui mourez avant moi.

**Un** – Il y a peu de chances que ça arrive mais dans ce cas, je crains que vous ne deviez continuer à vivre encore un peu

**Deux** – Alors prenez bien soin de vous.

*L'autre se lève, fait un signe d'adieu, et s'en va. Celui qui reste finit son verre. On entend un crissement de pneus suivi d'un bruit de collision.*

**Deux** – Et merde. Ça fait le troisième cette semaine...



### 306. Poison d'avril

*Deux chaises et une table, avec une carafe et un verre. Un personnage arrive avec un masque sanitaire. Un autre arrive, portant un masque également. Après un moment d'hésitation, le deuxième s'adresse au premier avec un air de conspirateur.*

**Un** – Les cons ça osent tout...

**Deux** – C'est même à ça qu'on les reconnaît.

**Un** – Drôle de mot de passe.

**Deux** – C'est du Audiard.

**Un** – Qui ça ?

**Deux** – Michel Audiard, vous ne connaissez pas ?

**Un** – Non.

**Deux** – Vous devriez. Surtout avec le métier que vous faites...

**Un** – Bon. Comme je vous l'ai dit, on paie d'avance.

*L'autre lui tend une enveloppe.*

**Deux** – Voilà.

**Un** – Quel est le nom de la victime ?

**Deux** – Jean Martin.

**Un** – Tiens, c'est curieux.

**Deux** – Quoi donc ?

**Un** – Non rien... Enfin, si... Je ne devrais pas vous le dire parce que vous n'êtes pas supposé connaître mon nom, mais... C'est un homonyme.

**Deux** – Un homonyme ?

**Un** – Je m'appelle aussi Jean Martin. Enfin, c'est un nom très banal...

**Deux** – Ce n'est pas un homonyme.

**Un** – Je vous dis que je m'appelle Jean Martin, moi aussi.

**Deux** – Oui. Et c'est vous qu'il s'agit d'éliminer.

**Un** – Moi ?

**Deux** – Oui, vous.

**Un** – Vous m'engagez pour que je me tue moi-même ?

**Deux** – Absolument.

**Un** – Mais pourquoi ?

**Deux** – Un contrat, c'est un contrat, non ? Et je vous ai payé...

**Un** – OK.

**Deux** – Tenez, je fournis même le poison.

*Il lui tend un sachet.*

**Un** – Qu'est-ce que c'est que ça ?

**Deux** – Du poison pour les fourmis.

**Un** – OK.

**Deux** – Je compte sur vous ?

**Un** – Bien sûr...

*Il s'en va. L'autre reste un instant interdit. Il s'assied sur la chaise, réfléchit un instant, puis*

*verse le contenu du sachet dans un verre, ajoute de l'eau, mélange et s'apprête à boire.  
L'autre revient, hilare, sans masque.*

**Un** – Poison d'avril !

*Celui qui est assis sort de sa torpeur et le reconnaît.*

**Deux** – T'es vraiment con, Gégé.

## 307. Mémoires

*Il est assis à une table, un calepin devant lui. Il a l'air de réfléchir. Elle arrive.*

**Elle** – Ça va ? Tu as l'air bizarre...

**Lui** – Je réfléchissais.

**Elle** – Ah... Ça doit être pour ça... (*Un temps*) Et tu réfléchissais à quoi ?

**Lui** – Je me demandais si... je n'allais pas écrire mes mémoires.

**Elle** – Pardon ?

**Lui** – Mes mémoires...

**Elle** – Tes mémoires ?

**Lui** – Ben oui, mes mémoires. L'histoire de ma vie, quoi.

**Elle** – Tu ne te sens pas bien ?

**Lui** – Si, ça va très bien, pourquoi ?

**Elle** – Je ne sais pas... comme tu parles d'écrire tes mémoires.

**Lui** – Je n'ai pas dit que je voulais écrire mon testament, j'ai dit que je voulais écrire mes mémoires.

**Elle** – D'accord...

**Lui** – On peut avoir envie d'écrire ses mémoires sans être à l'article de la mort. Son testament aussi, d'ailleurs.

**Elle** – Oui, enfin... Tu es encore jeune, pour écrire tes mémoires, non ?

**Lui** – Quand veux-tu que je les écrive, mes mémoires ? Quand je serai mort ? Ou quand je serai Alzheimer ?

**Elle** – Tu as l'impression d'avoir des problèmes de mémoire ?

**Lui** – Je n'ai pas dit que j'avais des problèmes de mémoire ! J'ai dit que je voulais écrire mes mémoires !

**Elle** – Comme tu me parles d'Alzheimer...

**Lui** – Ce que je dis, c'est que pour écrire ses mémoires, encore faut-il en avoir, de la mémoire.

**Elle** – En tout cas, il faut avoir des souvenirs intéressants à raconter.

**Lui** – Et tu crois que je n'en ai pas ?

**Elle** – Admettons... Et... tu crois que ça peut intéresser quelqu'un ?

**Lui** – Merci de tes encouragements...

**Elle** – Enfin, je veux dire, tu n'es pas le Général De Gaulle, non plus. Tu n'as pas sauvé la France.

**Lui** – D'accord, je n'ai pas sauvé la France, mais il m'est quand même arrivé quelques trucs.

**Elle** – Ah oui ? Quand ça ?

**Lui** – Je ne sais pas... Avant de te rencontrer, peut-être.

**Elle** – D'accord.

**Lui** – Après, ça dépend comment c'est raconté, évidemment. Même si ce ne sont que des anecdotes, si c'est bien raconté...

*Un temps.*

**Elle** – Et... tu vas parler de moi ?

**Lui** – Je ne sais pas... Pas forcément.

**Elle** – Tu vas écrire tes mémoires, et tu ne vas pas parler de moi ?

**Lui** – Mais si, sûrement, je vais parler de toi.

**Elle** – Donc tu vas parler de moi.

**Lui** – Oui.

**Elle** – Et qu'est-ce que tu vas raconter sur moi ?

**Lui** – Ça je ne sais pas encore.

**Elle** – Oui, et bien moi, j'aimerais bien savoir, figure-toi.

**Lui** – Je n'ai même pas encore commencé à écrire, et tu veux déjà me censurer ?

**Elle** – C'est ma vie, non ? Et si ce que tu dis de moi, ça ne me convient pas ?

**Lui** – Dans ce cas, tu n'as qu'à les écrire aussi, tes mémoires ! Comme ça les gens pourront comparer, et ils se feront une opinion par eux-mêmes.

**Elle** – Quoi ? Parce que tu ne me crois pas capable d'écrire mes mémoires, peut-être ?

**Lui** – Je n'ai pas dit ça.

**Elle** – Mais c'est ce que tu insinues. Et ce que tu insinues aussi, c'est que ma vie n'est pas aussi intéressante que la tienne.

**Lui** – Ta vie ? Mais on vit ensemble depuis des années !

**Elle** – Oui, mais ce que tu dis, c'est que ce qui t'est arrivé de plus intéressant, c'était avant de me connaître.

**Lui** – Ouais, peut-être bien.

**Elle** – Moi aussi, il m'est arrivé des trucs intéressants avant de te rencontrer, tu sais ?

**Lui** – Ah oui ? Et quoi, par exemple ?

**Elle** – Là, tout de suite, je ne saurais pas te dire quoi, mais je suis sûre qu'en y repensant...

**Lui** – C'est ça, oui...

**Elle** – C'est toi qui veux écrire tes mémoires, tu as eu le temps d'y penser, pas moi.

**Lui** – Eh ben vas-y... Penses-y. Et si ça te revient, tu me le diras. Moi en attendant, je vais écrire mes mémoires ailleurs, puisqu'ici, il n'y a pas moyen de se concentrer.

*Il se lève.*

**Elle** – Se concentrer. Mon pauvre ami... (*Elle regarde la feuille qu'il a laissée sur la table et lit.*) « Mémoires d'un tueur à gages »... Qu'est-ce que ça veut dire...

**Lui** – C'est le titre.

**Elle** – Mais tu n'es pas un tueur à gages.

**Lui** – Ben si.

**Elle** – Pendant toutes ces années qu'on a vécu ensemble, tu étais un tueur à gages ?

**Lui** – Ben oui.

**Elle** – Je croyais que tu étais plombier.

**Lui** – C'était une couverture...

**Elle** – Et il y a encore beaucoup de choses, comme ça, que tu ne m'as pas dites ?

**Lui** – Tu n'auras qu'à lire mes mémoires...

**Elle** – C'est ça... Et toi les miennes !

*Il sort. Elle s'assied à sa place, sort une feuille et un stylo et commence à réfléchir.*

**Elle** – Alors, par où je vais commencer... Ah oui, tiens, ce n'est pas mal, ça. « Mémoires d'une call-girl »...

*Elle se met à écrire.*

### 308. Chouquette

*Un personnage est assis à une table. Un autre arrive, avec des lunettes noires, et s'adresse à lui.*

**Un** – Les sanglots longs des violons de l'automne...

**Deux** – Bercent mon cœur d'une langueur monotone.

**Un** – Ça ira. Mais ce n'est pas bercent, c'est blessent.

**Deux** – Pardon ?

**Un** – Blessent mon cœur d'une langueur monotone.

**Deux** – Ah oui...

**Un** – Asseyez-vous.

*L'autre s'assied.*

**Deux** – En même temps, c'est un peu con comme mot de passe.

**Un** – Et pourquoi ça ?

**Deux** – Tout le monde connaît la deuxième partie.

**Un** – Pas vous, apparemment...

**Deux** – Désolé, je ne savais pas que les tueurs à gages étaient aussi pointilleux en ce qui concerne la poésie de Baudelaire.

**Un** – C'est de Verlaine.

**Deux** – D'accord...

**Un** – Je vous écoute.

**Deux** – Je voudrais faire disparaître quelqu'un.

**Un** – Oui, en général, c'est pour ça qu'on m'appelle... Comment se nomme cette personne ?

**Deux** – Chouquette.

**Un** – Chouquette ?

**Deux** – C'est une chienne.

**Un** – Ça, ça ne me regarde pas. Mais si on pouvait éviter les propos sexistes. Je ne supporte pas.

**Deux** – Non, je veux dire que... c'est vraiment une chienne.

**Un** – Une chienne ? Vous voulez dire un animal ?

**Deux** – Oui. Une chienne. La femelle du chien.

*L'autre se lève pour partir.*

**Un** – Désolé, mais nous avons une certaine éthique dans notre métier. Nous ne tuons jamais les animaux.

**Deux** – Attendez... Je vous propose le double.

*L'autre, intrigué, se rassied.*

**Un** – Pourquoi vous voulez la tuer, d'abord, cette pauvre bête.

**Deux** – Si vous la connaissiez, vous ne diriez pas cette pauvre bête, croyez-moi.

**Un** – Racontez-moi ça...

**Deux** – C'était la chienne de ma femme.

**Un** – C'était ?

**Deux** – Elle est morte.

**Un** – La chienne ?

**Deux** – Ma femme !

**Un** – Désolé.

**Deux** – Ne le soyez pas... C'est moi qui l'ai tuée.

**Un** – Et... pourquoi, si je peux me permettre ?

**Deux** – En fait... c'était plutôt un accident.

**Un** – Un homicide involontaire, vous voulez dire ?

**Deux** – Disons plutôt... un acte manqué.

**Un** – Je vois.

**Deux** – On se promenait au bord d'une falaise tous les trois et...

**Un** – Tous les trois ?

**Deux** – Avec Chouquette.

**Un** – Ah, oui...

**Deux** – Je l'ai un peu bousculée, accidentellement, elle a glissé, et elle s'est écrasée en bas.

**Un** – Et vous n'avez pas été inquiété par la police.

**Deux** – Par la police, non. Mais Chouquette a tout vu. Et depuis...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Elle me regarde.

**Un** – Elle vous regarde ?

**Deux** – Avec un air accusateur.

**Un** – D'accord.

**Deux** – Vous connaissez cet épisode de la Bible. L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.

**Un** – Ça me dit vaguement quelque chose. Même si dans mon métier, vous savez, la Bible, ce n'est pas mon livre de chevet.

**Deux** – Eh bien moi c'est Chouquette. Toute la journée, elle garde les yeux fixés sur moi. C'est devenu insupportable.

**Un** – Je comprends.

**Deux** – Je ne suis pas sûr que vous pouvez comprendre. Si ça continue, je finirai par faire une bêtise.

**Un** – Vous pourriez vous en débarrasser vous-même. Vous avez bien tué votre femme.

**Deux** – Oui, mais j'ai peur.

**Un** – Peur ?

**Deux** – Il y a quelque chose de surnaturel, là-dedans, je vous assure. Ce n'est pas seulement une bête. C'est...

**Un** – Quoi ?

**Deux** – Ce regard... Le regard de Chouquette... C'est celui de ma femme.

*Un temps.*

**Un** – Vous avez réussi à me foutre les jetons, à moi aussi. Et pourtant, avec le métier que je fais, j'en ai vu d'autres, je vous le garantis...

**Deux** – Débarrassez-moi de Chouquette, je vous en supplie.

**Un** – Je suis vraiment désolé, mais là... Je ne fais pas dans la réincarnation.

**Deux** – Mais qu'est-ce que je vais devenir ?

**Un** – Je ne sais pas, moi... Un chien ?

*Il se lève et s'en va. L'autre reste silencieux un instant.*

**Deux** – Un chien... Ouaf... Ouaf, ouaf...

### 309. Signatures

*Un homme et une femme sont assis à une table face au public, chacun devant une pile de livres, comme pour une séance de dédicace. Le titre du livre de l'homme est Mémoires d'un tueur à gages, celui du livre de la femme Mémoires d'une call-girl.*

**Lui** – Tu aurais pu au moins trouver un autre titre...

**Elle** – Pourquoi moi ?

**Lui** – Parce que moi, j'ai vraiment été un tueur à gages !

**Elle** – Qu'est-ce que tu en sais ? J'ai peut-être été call-girl, moi aussi...

**Lui** – C'est ça, oui.

**Elle** – Et puis qu'est-ce qui me prouve que tu as vraiment été un tueur à gages ?

**Lui** – Quoi qu'il en soit, c'est moi qui ai eu l'idée d'écrire mes mémoires en premier.

**Elle** – On verra bien lequel de nos deux livres se vend le mieux.

*Un temps.*

**Lui** – Pour l'instant, il n'y a pas grand monde.

*Silence.*

**Elle** – Tu l'as lu, au moins ?

**Lui** – Quoi ?

**Elle** – Mon bouquin !

**Lui** – Non. Tu ne crois pas que je vais l'acheter, quand même.

*Un temps.*

**Elle** – Allez, je t'en fais cadeau.

**Lui** – Tu parles d'un cadeau. Ça ne se vend pas, de toute façon.

**Elle** – Tiens, je te fais même une dédicace.

*Elle marque quelques mots sur la page de garde et signe. Il prend le livre et lit la dédicace.*

**Lui** – C'est gentil...

**Elle** – C'est ce que je pense. Et toi ?

**Lui** – Quoi, moi ?

**Elle** – Tu me le dédicaces, ton livre ?

*Il prend un livre sur la pile et lui fait une dédicace. Il lui tend le livre, et elle l'ouvre.*

**Elle** – C'est gentil aussi...

**Lui** – Mais moi je ne le pense pas... (*Elle se renfrogne.*) Mais si, tu es bête !

*Chacun se met à lire le livre de l'autre.*

**Elle** – C'est curieux. Après toutes ces années de vie commune, j'ai l'impression qu'on n'a pas vécu la même vie.

**Lui** – Oui, j'ai exactement la même impression...

**Elle** – La tienne a l'air passionnante.

**Lui** – Moins que la tienne.

**Elle** – En fait, on aura vécu ensemble une vie passionnante... mais pas la même.

**Lui** – Au moins, on aura des choses à se raconter jusqu'à la fin de nos jours.

**Elle** – Oui...

*Musique.*



# Liste des sketches par recueil

## **À cœurs ouverts**

1. Cœur à prendre
2. Cœur sensible
3. Gros sur le cœur
4. Haut-le-cœur
5. Don du cœur
6. Mal au cœur
7. Battements de cœur
8. Un cœur pour deux
9. Le cœur sur la main
10. De bon cœur
11. Un cœur tout neuf
12. Cœurs en choeur

## **Alban et Ève**

13. Rejetons
14. Tête-à-tête
15. Viande
16. Secret
17. Repartie
18. Alibi
19. Farniente
20. Zéro
21. Atmosphère
22. Vieux
23. Permanence
24. Terminus
25. Trois
26. En vers et contre tous

## **Avis de passage**

27. Code d'accès
28. Lettres d'insultes
29. Les encombrants
30. Lettre morte
31. Diabolique
32. Colis piégé
33. Mauvaise adresse
34. Invitation
35. Lettre d'amour
36. Squatteur
37. Don contre don
38. Avis de passage

## **Brèves de confinement**

39. Click and collect

40. Candidat vaccin
41. Retour à la nature
42. Effets secondaires
43. Conversation virale
44. Retour à la vie
45. Mauvais goût
46. Retour à la terre
47. Rencontre avortée
48. Rencontre supposée
49. Confiné à vie
50. Immaculée contraception
51. La vie normale
52. Échange standard
53. Déjà vu
54. La dernière séance

### **Brèves de trottoir**

55. Au bout de la rue
56. Plans de carrière
57. La rue est à tout le monde
58. Comme sur des roulettes
59. Le juste prix
60. L'homme de la rue
61. Le bon numéro
62. Deuxième chance
63. À la rue
64. La Manif pour personne
65. Du balai
66. Le pari de Pascal
67. Un bon coup de balai
68. Une ombre de la rue

### **Brèves du temps perdu**

69. Réveil
70. Travaux d'approche
71. Amour toujours
72. Autoroute
73. Décalage horaire
74. Partie de pêche
75. Excès de lenteur
76. Hors saison
77. Temps perdu
78. Perdu de vue
79. Coup de foudre
80. Temps pis
81. Pause
82. Face à face
83. 107 ans
84. Leçon de choses

85. Mémoire cash
86. Souvenirs
87. Projets d'avenir
88. Vacances
89. Premier amour
90. Ni chaud ni froid
91. Mortel
92. Apesanteur
93. Espace immobilier
94. Trinité
95. Ce n'est pas la fin du monde
96. Rideau

### **Brèves du temps qui passe**

97. Le feu sacré
98. Home cinéma
99. Grand
100. Pain perdu
101. La porte
102. Double living
103. Ici la Terre
104. Contrôle technique
105. Attendre
106. Le tableau
107. Le bac avec mention
108. Les fantômes

### **Bureaux et dépendances**

109. Les particules
110. Drague démodée
111. Un coup du destin
112. La mère Michelle
113. Les sandales d'Empédocle
114. Avec ou sans filtre
115. Pas de quoi rire
116. Avantage acquis
117. Import export
118. Mort pour la Finance
119. Nouveaux horizons
120. Retraite
121. Petite déprime
122. Ministère du Plan
123. Dernière cigarette
124. La mère Noël

### **De toutes les couleurs**

125. En couleurs
126. Voter blanc
127. Noir corbeau
128. La vie en rose

- 129. Carte bleue
- 130. Peau rouge
- 131. Oser le jaune
- 132. Vert ciel
- 133. Orange bien mûre
- 134. Violettes
- 135. Noir c'est noir
- 136. Matière grise
- 137. La chambre mauve
- 138. Bien doré
- 139. Tout est clair
- 140. En noir et blanc

### **Des valises sous les yeux**

- 141. Faute de public
- 142. À tempérament
- 143. Sur l'herbe
- 144. Pas le Pérou
- 145. Excès de bagages
- 146. Rester de glace
- 147. Désespéré
- 148. Septième ciel
- 149. Adieu ou à rien
- 150. Bagage suspect
- 151. Tout le portrait de son fils
- 152. Le grand saut
- 153. Assurance crevaisson
- 154. Comme une porte de prison
- 155. È finita la commedia

### **Drôles d'histoires**

- 156. La mer
- 157. Colombo
- 158. Voyage de noces
- 159. Insecticide
- 160. Relativité
- 161. Kushim
- 162. Contrechamp
- 163. L'effondré
- 164. Uchronie
- 165. Fantasma
- 166. Pour finir

### **Elle et lui, monologue interactif**

- 167. Entrée des artistes
- 168. Nuit de noces
- 169. Le temps des cerises
- 170. Panne de télé
- 171. Quarantaine
- 172. Définition de l'amour (par défaut)

- 173. Retrouvailles
- 174. Tiens, voilà du Boudin !
- 175. Disparition
- 176. L'Équipe
- 177. Où est-ce qu'on va quand on est mort ?
- 178. La saison des pluies
- 179. Petit commerce
- 180. Coup de vieux
- 181. Cauchemar
- 182. Les meubles
- 183. Sortie de secours

### **Le Comptoir**

- 184. Soirée poésie
- 185. Deux demis
- 186. Les pigeons
- 187. Mention passable
- 188. Entretien d'embauche
- 189. Friday wear
- 190. La peur de gagner
- 191. Le coccyx
- 192. Comme un vieux film
- 193. Une belle mort

### **Les Rebelles**

- 194. Entrée de secours
- 195. Désaccord
- 196. Départ
- 197. Avenir
- 198. Taxi
- 199. Demande
- 200. Urgence
- 201. Les amis
- 202. Retour
- 203. Épilogue – Le labyrinthe

### **Mélimélodrames**

- 204. Fatal comique
- 205. Ce n'est pas un drame
- 206. Huis clos
- 207. Auteur anonyme
- 208. Changement de décor
- 209. Scène de crime

### **Même pas mort**

- 210. Lève-toi et marche
- 211. Immaculée conception
- 212. Dieu le Père
- 313. Extrême-onction
- 214. La bonne nouvelle
- 215. Divine enfant

- 216. Nouveau testament
- 217. Jugement dernier
- 218. Dernier voyage
- 219. Opération du Saint-Esprit

### **Minute, papillon !**

- 220. Amériques
- 221. Événement
- 222. Dimanche
- 223. Corbeau
- 224. Homophone
- 225. Bibliothèque
- 226. Livres
- 227. Malentendus
- 228. Pauvres de nous
- 229. Porte-à-porte
- 230. Sans avenir
- 231. Message in a bottle
- 232. Minute, papillon !

### **Morts de rire**

- 233. Les trois coups...
- 234. Condoléances
- 235. Dead line
- 236. Faux départ
- 237. Interrogatoire
- 238. The end
- 239. Justice express
- 240. Chrysanthème
- 241. Champagne
- 242. Oraison funeste
- 243. Consultation
- 244. Double inconnu
- 245. Mort de rire
- 246. Dehors
- 247. Faire-part
- 248. Travelling
- 249. Double vie
- 250. Tunnel
- 251. Fin de séries

### **Pour de vrai et pour de rire**

- 252. La fête des morts
- 253. Le piège
- 254. Une tapette
- 255. Le chat et la souris
- 256. L'or et l'argent
- 257. Rayon surgelés
- 258. Évasion
- 259. Ça va

- 260. Authentification
- 261. Abrutis
- 262. La carte
- 263. Les primevères

### **Sens interdit sans interdit**

- 264. Là et au-delà
- 265. Salle d'attente
- 266. Ça ne veut rien dire
- 267. L'addition
- 268. À l'œil
- 269. Au feu
- 270. Compteur
- 271. Autodérision
- 272. Un champ de ruines
- 273. À l'unisson
- 274. Le journal
- 275. Visite
- 276. Vacances
- 277. Paître
- 278. Les auteurs de nos jours
- 279. Georges
- 280. JC
- 281. La valise
- 282. La route
- 283. Low cost
- 284. À vrai dire
- 285. Contresens de l'humour

### **Trous de mémoire**

- 286. Vaguement
- 287. Virgule
- 288. Antipathie
- 289. Trompe-l'œil
- 290. Noir et blanc
- 291. Retour vers le futur
- 292. Confession
- 293. Hommage
- 294. Code confidentiel
- 295. Amants d'enfance
- 296. L'oubliée
- 297. Trou de mémoire

### **Tueurs à gags**

- 298. Contrat
- 299. Bloody Mary
- 300. Cadeau
- 301. Syndicalisme
- 302. Éloge funèbre
- 303. Le sauveur

- 304. Bataille
- 305. Malchance
- 306. Poison d'avril
- 307. Mémoires
- 308. Chouette
- 309. Signatures



## Classement par distribution

Tous les sketches sont pour deux comédiens ou comédiennes, à l'exception des sketches suivants :

**Monologue** [172](#)

**Pour 3** [2](#), [4](#), [5](#), [6](#), [7](#), 29, 36, 55, 64, 65, 68, 122, 138, 195, 204, 245, 249, 252

**Pour 4** 34, 66, 113, 118, 120, 121, 122, 123, 137, 139, 206

# Index thématique

Administration	<a href="#">260</a> , <a href="#">281</a> , <a href="#">293</a>
Adultère	<a href="#">18</a> , <a href="#">29</a> , <a href="#">57</a> , <a href="#">109</a> , <a href="#">170</a> , <a href="#">234</a> , <a href="#">249</a> , <a href="#">266</a>
Alexandrins	<a href="#">26</a> , <a href="#">184</a>
Amitié	<a href="#">169</a> , <a href="#">171</a> , <a href="#">195</a> , <a href="#">196</a> , <a href="#">197</a> , <a href="#">201</a> , <a href="#">202</a> , <a href="#">206</a> , <a href="#">275</a> , <a href="#">300</a> , <a href="#">304</a>
Amour	<a href="#">1</a> , <a href="#">2</a> , <a href="#">12</a> , <a href="#">35</a> , <a href="#">59</a> , <a href="#">71</a> , <a href="#">79</a> , <a href="#">89</a> , <a href="#">134</a> , <a href="#">172</a> , <a href="#">190</a> , <a href="#">197</a> , <a href="#">201</a> , <a href="#">202</a> , <a href="#">230</a> , <a href="#">295</a>
Animal	<a href="#">15</a> , <a href="#">42</a> , <a href="#">52</a> , <a href="#">74</a> , <a href="#">78</a> , <a href="#">159</a> , <a href="#">186</a> , <a href="#">208</a> , <a href="#">240</a> , <a href="#">277</a> , <a href="#">291</a> , <a href="#">308</a>
Anniversaire	<a href="#">18</a> , <a href="#">32</a> , <a href="#">171</a> , <a href="#">200</a> , <a href="#">201</a> , <a href="#">240</a> , <a href="#">248</a> , <a href="#">284</a> , <a href="#">300</a>
Arbre	<a href="#">22</a> , <a href="#">78</a> , <a href="#">124</a> , <a href="#">163</a> , <a href="#">191</a> , <a href="#">289</a>
Argent	<a href="#">37</a> , <a href="#">61</a> , <a href="#">66</a> , <a href="#">106</a> , <a href="#">116</a> , <a href="#">117</a> , <a href="#">129</a> , <a href="#">139</a> , <a href="#">156</a> , <a href="#">198</a> , <a href="#">217</a> , <a href="#">218</a> , <a href="#">228</a> , <a href="#">256</a> , <a href="#">294</a> , <a href="#">299</a>
Artiste	<a href="#">44</a> , <a href="#">89</a> , <a href="#">121</a> , <a href="#">127</a> , <a href="#">162</a> , <a href="#">174</a>
Astronaute	<a href="#">92</a> , <a href="#">135</a>
Auteur	<a href="#">81</a> , <a href="#">204</a> , <a href="#">207</a> , <a href="#">209</a> , <a href="#">226</a> , <a href="#">234</a> , <a href="#">244</a> , <a href="#">245</a> , <a href="#">251</a> , <a href="#">278</a> , <a href="#">279</a> , <a href="#">290</a> , <a href="#">297</a>
Avenir	<a href="#">23</a> , <a href="#">24</a> , <a href="#">56</a> , <a href="#">84</a> , <a href="#">87</a> , <a href="#">99</a> , <a href="#">192</a> , <a href="#">197</a> , <a href="#">230</a> , <a href="#">235</a>
Avion	<a href="#">70</a> , <a href="#">144</a> , <a href="#">146</a> , <a href="#">165</a> , <a href="#">168</a> , <a href="#">283</a>
Avocat	<a href="#">160</a> , <a href="#">239</a>
Bac	<a href="#">107</a> , <a href="#">186</a> , <a href="#">187</a> , <a href="#">225</a>
Banque	<a href="#">62</a> , <a href="#">66</a> , <a href="#">67</a> , <a href="#">196</a> , <a href="#">214</a>
Bistrot	<a href="#">1</a> , <a href="#">2</a> , <a href="#">3</a> , <a href="#">4</a> , <a href="#">5</a> , <a href="#">6</a> , <a href="#">7</a> , <a href="#">8</a> , <a href="#">9</a> , <a href="#">10</a> , <a href="#">11</a> , <a href="#">12</a> , <a href="#">156</a> , <a href="#">184</a> , <a href="#">186</a> , <a href="#">187</a> , <a href="#">189</a> , <a href="#">190</a> , <a href="#">191</a> , <a href="#">193</a> , <a href="#">296</a> , <a href="#">298</a> , <a href="#">299</a> , <a href="#">305</a>
Boucher	<a href="#">2</a> , <a href="#">4</a> , <a href="#">28</a> , <a href="#">60</a> , <a href="#">179</a> , <a href="#">205</a> , <a href="#">277</a>
Cadeau	<a href="#">32</a> , <a href="#">106</a> , <a href="#">300</a> , <a href="#">309</a>
Campagne	<a href="#">19</a> , <a href="#">46</a> , <a href="#">99</a> , <a href="#">143</a>
Cannabis	<a href="#">118</a> , <a href="#">143</a> , <a href="#">180</a> , <a href="#">194</a> , <a href="#">195</a>
Capitalisme	<a href="#">67</a> , <a href="#">116</a> , <a href="#">122</a> , <a href="#">140</a> , <a href="#">214</a> , <a href="#">217</a> , <a href="#">270</a>
Cauchemar	<a href="#">69</a> , <a href="#">165</a> , <a href="#">181</a>
Cerveau	<a href="#">212</a> , <a href="#">219</a>
Chasse	<a href="#">74</a> , <a href="#">97</a> , <a href="#">161</a>
Chat	<a href="#">89</a> , <a href="#">109</a> , <a href="#">111</a> , <a href="#">112</a> , <a href="#">151</a> , <a href="#">159</a> , <a href="#">163</a> , <a href="#">255</a>
Château	<a href="#">272</a>
Chien	<a href="#">30</a> , <a href="#">58</a> , <a href="#">150</a> , <a href="#">208</a> , <a href="#">240</a> , <a href="#">241</a> , <a href="#">246</a> , <a href="#">259</a> , <a href="#">279</a> , <a href="#">308</a>
Cimetière	<a href="#">123</a> , <a href="#">135</a> , <a href="#">153</a> , <a href="#">158</a> , <a href="#">177</a> , <a href="#">234</a> , <a href="#">238</a> , <a href="#">240</a> , <a href="#">244</a> , <a href="#">252</a>
Cinéma	<a href="#">98</a> , <a href="#">135</a> , <a href="#">138</a> , <a href="#">140</a> , <a href="#">146</a> , <a href="#">157</a>
Code	<a href="#">18</a> , <a href="#">27</a> , <a href="#">29</a> , <a href="#">36</a> , <a href="#">39</a> , <a href="#">214</a> , <a href="#">261</a> , <a href="#">294</a> , <a href="#">308</a>
Coma	<a href="#">9</a> , <a href="#">44</a>
Comédien	<a href="#">36</a> , <a href="#">76</a> , <a href="#">88</a> , <a href="#">124</a> , <a href="#">138</a> , <a href="#">155</a> , <a href="#">157</a> , <a href="#">167</a> , <a href="#">278</a> , <a href="#">279</a> ,
Communication	<a href="#">18</a> , <a href="#">47</a> , <a href="#">48</a> , <a href="#">55</a> , <a href="#">59</a> , <a href="#">64</a> , <a href="#">89</a> , <a href="#">90</a> , <a href="#">127</a> , <a href="#">163</a> , <a href="#">170</a> , <a href="#">173</a> , <a href="#">198</a> , <a href="#">227</a> , <a href="#">259</a> , <a href="#">269</a> , <a href="#">273</a> , <a href="#">275</a> , <a href="#">283</a> , <a href="#">309</a>
Compteur	<a href="#">229</a> , <a href="#">270</a>
Confession	<a href="#">213</a> , <a href="#">292</a>
Confinement	<a href="#">39</a> , <a href="#">44</a> , <a href="#">46</a> , <a href="#">47</a> , <a href="#">49</a> , <a href="#">50</a> , <a href="#">107</a>
Corbeau	<a href="#">78</a> , <a href="#">82</a> , <a href="#">127</a> , <a href="#">162</a> , <a href="#">223</a>
Couple	<a href="#">3</a> , <a href="#">7</a> , <a href="#">18</a> , <a href="#">46</a> , <a href="#">69</a> , <a href="#">87</a> , <a href="#">98</a> , <a href="#">102</a> , <a href="#">119</a> , <a href="#">123</a> , <a href="#">168</a> , <a href="#">170</a> , <a href="#">182</a> , <a href="#">183</a> , <a href="#">190</a> , <a href="#">199</a> , <a href="#">203</a> , <a href="#">211</a> , <a href="#">213</a> , <a href="#">215</a> , <a href="#">222</a> , <a href="#">227</a> , <a href="#">286</a> , <a href="#">287</a> , <a href="#">309</a>
Courrier	<a href="#">28</a> , <a href="#">30</a> , <a href="#">33</a> , <a href="#">35</a> , <a href="#">38</a> , <a href="#">49</a> , <a href="#">177</a> , <a href="#">223</a> , <a href="#">236</a> , <a href="#">246</a> , <a href="#">247</a>

Crime [207](#), [209](#), [241](#), [253](#), [298](#), [299](#), [300](#), [301](#), [303](#), [304](#), [305](#), [306](#), [307](#), [309](#)  
Cuisine [4](#), [100](#), [276](#), [284](#)  
Déménagement [31](#), [34](#), [182](#), [208](#)  
Dentiste [27](#), [31](#), [147](#), [265](#)  
Destin [1](#), [11](#), [35](#), [59](#), [65](#), [111](#), [118](#), [121](#)  
Diable [142](#)  
Dieu [66](#), [68](#), [94](#), [109](#), [113](#), [132](#), [136](#), [149](#), [157](#), [160](#), [177](#), [212](#), [229](#), [243](#), [289](#), [291](#)  
Disparition [257](#), [281](#)  
Divorce [3](#), [11](#), [12](#)  
Don d'organe [5](#), [6](#), [8](#), [9](#), [10](#), [11](#), [12](#), [52](#), [53](#)  
Double [53](#), [82](#)  
Drague [17](#), [70](#), [97](#), [110](#), [198](#), [288](#)  
Ecologie [21](#), [23](#), [46](#), [163](#)  
Ecriture [207](#), [307](#), [309](#)  
Election [126](#)  
Enfant [20](#), [56](#), [63](#), [75](#), [99](#), [125](#), [138](#), [171](#), [180](#), [210](#), [215](#), [250](#), [258](#), [295](#)  
Ennui [19](#), [169](#), [222](#), [224](#)  
Enseignant [28](#), [56](#), [242](#)  
Enterrement [37](#), [135](#), [153](#), [193](#), [221](#), [233](#), [236](#), [247](#), [293](#)  
Espace [77](#), [103](#), [108](#), [132](#), [219](#), [231](#), [261](#)  
Eternité [24](#), [94](#), [105](#), [142](#)  
Exorciste [31](#)  
Extraterrestre [132](#), [211](#), [212](#), [215](#), [216](#), [219](#), [231](#), [258](#), [261](#)  
Facteur [30](#), [32](#), [35](#), [38](#), [49](#), [177](#), [236](#), [246](#), [247](#)  
Faire-part [49](#), [236](#), [246](#), [247](#)  
Famille [9](#), [26](#), [37](#), [112](#), [135](#), [151](#), [193](#), [205](#), [210](#), [211](#), [221](#), [247](#), [258](#), [298](#)  
Fenêtre [79](#), [289](#), [290](#)  
Fin du monde [23](#), [91](#), [95](#), [103](#), [108](#), [163](#), [291](#)  
Fleur [134](#), [206](#), [215](#), [232](#), [236](#), [240](#), [252](#), [263](#)  
Fourmi [19](#), [159](#), [300](#), [302](#), [306](#)  
Fruit [15](#), [133](#)  
Galette [138](#)  
Genèse [13](#), [14](#), [15](#), [23](#), [25](#), [69](#), [94](#), [292](#)  
Glace [77](#)  
Grossesse [3](#), [7](#), [25](#), [26](#)  
Héritage [37](#)  
Histoire [77](#), [97](#), [107](#), [122](#), [130](#), [160](#), [161](#), [164](#), [220](#), [248](#), [272](#)  
Hôpital [1](#), [4](#), [8](#), [9](#), [10](#), [44](#), [105](#), [191](#), [212](#), [214](#), [215](#), [216](#), [217](#), [218](#), [219](#), [250](#)  
Hôtel [36](#), [137](#), [158](#), [182](#), [266](#)  
Huis clos [13](#), [14](#), [15](#), [16](#), [19](#), [22](#), [23](#), [25](#), [69](#), [95](#), [165](#), [203](#), [206](#), [246](#), [265](#)  
Humanité [13](#), [20](#), [23](#), [24](#), [42](#), [93](#), [94](#), [103](#), [108](#), [132](#), [261](#), [283](#), [291](#), [292](#), [303](#)  
Immeuble [27](#), [30](#), [31](#), [34](#), [36](#), [61](#), [116](#), [204](#), [206](#), [289](#), [290](#)  
Immobilier [18](#), [79](#), [93](#), [102](#)  
Immortalité [92](#), [157](#)  
Journal [176](#), [274](#)  
Justice [139](#), [239](#)  
Langage [26](#), [55](#), [56](#), [64](#), [65](#), [68](#), [72](#), [126](#), [128](#), [131](#), [133](#), [152](#), [155](#), [174](#), [268](#), [273](#),

275, 285  
 Littérature 38, 238, 290  
 Livre 38, 80, 209, 226, 309  
 Loto 30, 61, 62, 65, 83, 190  
 Maison 102, 206, 207, 235, 270  
 Maladie 43, 48, 115, 128, 152, 191, 200, 211, 217, 219, 228, 291  
 Manifestation 64  
 Mariage 5, 18, 145, 158, 168, 182, 199, 205, 284  
 Masque 48  
 Médecin 128, 212, 215, 217, 243, 291  
 Mémoire 74, 86, 91, 130, 146, 152, 155, 211, 212, 213, 214, 219, 294, 297, 307  
 Mensonge 18  
 Mer 88, 156  
 Messie 280  
 Météo 90, 169, 178, 297  
 Meuble 182, 207, 208  
 Monarchie 130, 164  
 Montre 32, 77, 80, 83, 94, 198, 265  
 Mort 30, 37, 52, 105, 117, 118, 135, 152, 175, 177, 193, 210, 213, 214, 218, 219, 221, 235, 240, 242, 243, 245, 246, 249, 252, 253, 274, 278, 286, 293, 302  
 Musique 38, 127, 194, 195, 196, 201, 238, 249  
 Naissance 215, 250, 258  
 Noël 124, 177, 181, 219, 258  
 Notaire 216, 249, 260  
 Oreille 59, 65, 127  
 Orientation 55, 262, 282  
 Oubli 296, 297  
 Oxygène 19, 243, 270  
 Pain 100, 267  
 Pandémie 41, 50, 51, 107  
 Papillon 220, 222, 223, 224, 226, 227, 232  
 Paradis 13, 19, 23, 46, 88, 157, 160, 217, 240, 264, 286  
 Parfum 68, 77, 209  
 Pauvreté 116, 228  
 Pêche 74, 161, 220  
 Peinture 89, 97, 106, 127, 162, 174, 289  
 Philosophie 60, 66, 77, 107, 152, 159, 177, 225, 238, 291, 292  
 Piège 32, 159, 239, 243, 254, 290  
 Pigeon 72, 186  
 Poésie 26, 184, 185, 308  
 Poison 32, 159, 163, 299, 302, 306  
 Police 18, 64, 75, 133, 137, 139, 150, 157, 162, 209, 237, 241, 245, 279, 296, 301, 308  
 Politique 4, 16, 64, 126, 143, 261  
 Pomme 13, 15, 24, 136, 163, 210, 211  
 Pompes funèbres 115, 236, 242  
 Poubelle 29, 34, 246  
 Préhistoire 97, 161, 283

Prêtre 213, 216, 219  
 Prison 52, 83, 154, 156, 258, 296, 298  
 Prostitution 56, 57, 59, 129, 307, 309  
 Psy 34, 55, 265  
 Rencontre 57, 79, 80, 88, 97, 110, 124, 173, 283, 286, 288, 299  
 Rendez-vous 27, 35, 80, 147, 189, 265  
 Réseaux sociaux 89, 221, 225, 287  
 Restaurant 267, 284  
 Retraite 101, 120, 154, 192, 293  
 Rhétorique 224, 287, 297  
 Richesse 61, 62, 228, 255  
 Rire 115, 204, 245, 285  
 Robot 94  
 Route 72, 282  
 Rue 55, 57, 60, 62, 63, 65  
 Rupture 87  
 Saison 76, 169, 178, 263  
 Sans-abri 61, 62  
 Science 109, 125, 136, 152, 291  
 Science-fiction 21, 23, 42, 73, 77, 92, 103, 108, 125, 130, 132, 140, 161, 164, 235, 248, 261, 270, 286, 291  
 Sens 55, 68, 125, 140, 212, 268, 269, 282, 285  
 Socialité 14, 33, 34, 169, 205  
 Solitude 47, 267, 293  
 Sondage 60  
 Souris 253, 254, 255  
 Souvenir 86, 89, 122, 123, 207, 219, 283, 286, 288  
 Spectacle 54, 166, 167, 183, 184, 221, 233  
 Sport 176  
 Squatteur 36  
 Station-service 63, 72, 261  
 Suicide 113, 127, 147, 148, 156, 162, 185, 189, 248, 305  
 Tabac 17, 58, 109, 110, 114, 116, 123, 177, 181, 234, 235, 237  
 Téléphone 17, 18, 29, 179  
 Télévision 39, 98, 138, 157, 170, 274  
 Temps 23, 71, 75, 76, 80, 94, 105, 151, 169, 171, 180, 219, 230, 232, 248, 264, 265  
 Testament 24, 216, 249  
 Théâtre 11, 81, 96, 121, 124, 141, 146, 151, 166, 167, 204, 208, 209, 212, 233, 244, 245, 251, 278, 279, 280, 283, 297  
 Transplantation 1, 6, 8, 10, 52  
 Travail 39, 56, 67, 84, 101, 109, 110, 118, 119, 120, 121, 124, 187, 188, 189, 192, 266  
 Travestissement 57  
 Vacances 19, 58, 70, 88, 276, 286, 294  
 Vaccin 40, 41, 42, 291  
 Valise 18, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 148, 150, 153, 154, 155, 156, 206, 218, 219, 281, 283  
 Véganisme 2, 15, 97, 179, 205, 277  
 Vengeance 8, 37

Vieillesse	<u>22</u> , 86, 130, 152, 192
Virus	40, 41, 42, 45, 50, 103, 107, 163, 243, 291
Voisin	<u>4</u> , <u>28</u> , 33, 34, 58, 100, 171
Voiture	<u>3</u> , 55, 72, 75, 104, 133, 153, 243, 252, 271, 282
Vol	156, 198, 208
Voyage	73, 143, 144, 145, 158, 168, 219, 248, 283
Voyance	<u>65</u>

## L'auteur

Né en 1955 à Auvers-sur-Oise, Jean-Pierre Martinez monte d'abord sur les planches comme batteur dans divers groupes de rock, avant de devenir sémiologue publicitaire. Il est ensuite scénariste pour la télévision et revient à la scène en tant que dramaturge. Il a écrit une centaine de scénarios pour le petit écran et près d'une centaine de comédies pour le théâtre dont certaines sont déjà des classiques (*Vendredi 13* ou *Strip Poker*). Il est aujourd'hui l'un des auteurs contemporains les plus joués en France et dans les pays francophones. Par ailleurs, plusieurs de ses pièces, traduites en espagnol et en anglais, sont régulièrement à l'affiche aux États-Unis et en Amérique Latine.

## **Pièces de théâtre du même auteur**

À cœurs ouverts, Alban et Ève, Amour propre et argent sale, Apéro tragique à Beaucon-les-deux-Châteaux, Après nous le déluge, Attention fragile, Avis de passage, Bed & Breakfast, Bienvenue à bord, Le Bistrot du Hasard, Le Bocal, Brèves de confinement, Brèves de trottoirs, Brèves du temps perdu, Brèves du temps qui passe, Bureaux et dépendances, Café des sports, Cartes sur table, Comme un poisson dans l'air, Le Comptoir, Les Copains d'avant... et leurs copines, Le Coucou, Comme un téléfilm de Noël en pire, Coup de foudre à Casteljarnac, Crash Zone, Crise et châtiment, De toutes les couleurs, Des beaux-parents presque parfaits, Des valises sous les yeux, Dessous de table, Diagnostic réservé, Drôles d'histoires, Du pastaga dans le champagne, Échecs aux Rois, Elle et lui, monologue interactif, Erreur des pompes funèbres en votre faveur, L'Étoffe des Merveilles (adaptation), Euro Star, Flagrant délire, Gay Friendly, Le Gendre idéal, Happy Dogs, Happy Hour, Héritages à tous les étages, Hors-jeux interdits, Il était un petit navire, Il était une fois dans le web, Juste un instant avant la fin du monde, La Maison de nos rêves, Le Joker, Mélodrames, Ménage à trois, Même pas mort, Minute papillon, Miracle au couvent de Sainte Marie-Jeanne, Mortelle Saint-Sylvestre, Morts de rire, Les Naufragés du Costa Mucho, Nos pires amis, Photo de famille, Piège à cons, Le Pire Village de France, Le plus beau village de France, Plagiat, Pour de vrai et pour de rire, Préhistoires grotesques, Préliminaires, Primeurs, Quarantaine, Quatre étoiles, Les Rebelles, Réveillon au poste, Revers de décors, Sans fleur ni couronne, Sens interdit – sans interdit, Spécial dédicace, Strip Poker, Sur un plateau, Les Touristes, Trous de mémoire, Tueurs à gags, Un boulevard sans issue, Un bref instant d'éternité, Un cercueil pour deux, Un os dans les dahlias, Un mariage sur deux, Un petit meurtre sans conséquence, Une soirée d'enfer, Vendredi 13, Y a-t-il un auteur dans la salle ? Y a-t-il un pilote dans la salle ?

### **Essai**

Ecrire une comédie pour le théâtre

### **Poésie**

Rimes orphelines

### **Nouvelles**

Vous m'en direz des nouvelles

Ce texte est protégé par les lois relatives au droit de propriété intellectuelle. Toute contrefaçon est passible d'une condamnation allant jusqu'à 300 000 euros et 3 ans de prison.

© La Comédi@thèque Juin 2021  
ISBN 978-2-37705-561-6